BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

DEUX CENT DIX-HUITIÈME FASCICULE

HISTOIRE DU TEXTE DE PLATON

PAR

HENRI ALLINE

ANCIEN MEMBRE DE LA FONDATION THIERS
LAURÉAT DE L'INSTITUT
ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES





PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

1915

A LA MÉMOIRE

DE

MON ONCLE ALFRED GODET

ET DE

MON CHER AMI JEAN DUCROS

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

H. A.

Sur l'avis de M. Henri LEBÈGUE, maître de conférences de philologie grecque, et de MM. B. HAUSSOULLIER et D. SERRUYS, commissaires responsables, le présent mémoire a valu à M. Henri-Auguste ALLINE le titre *d'élève diplômé de la Section d'histoire et de philologie de l'École pratique des Hautes Études.*

Paris, le 20 juin 1915.

Le Directeur de la Conférence,
Signé : H. LEBÈGUE.

Les Commissaires responsables,
Signé : B. HAUSSOULLIER.
D. SERRUYS.

Le Président de la Section,
Signé : L. HAVET.

Observation. — Vu les circonstances, cette thèse a été imprimée sans que l'auteur ait pu en voir les épreuves.

HISTOIRE

DU

TEXTE DE PLATON



MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

HISTOIRE DU TEXTE

DE

PLATON

PAR

Henri ALLINE

ANCIEN MEMBRE DE LA FONDATION THIERS
LAURÉAT DE L'INSTITUT
ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (6e)

1915

Téléphone Gobelins 28-20.

Cet ouvrage forme le fascicule n° 218 de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage est le remaniement d'un mémoire auquel l'Académie des Inscriptions avait décerné le prix extraordinaire Bordin (1913). Il m'a paru nécessaire de le revoir entièrement : j'en offre aujourd'hui une rédaction souvent nouvelle et plus complète.

L'histoire du texte de Platon ne peut se borner à décrire et à énumérer les matériaux de cette histoire : il doit encore les disposer dans un ordre intelligible. Pour y parvenir, j'ai tenté de restituer l'activité de ceux qui conservèrent, transcrivirent, éditèrent et lurent le texte de Platon. Ces causes techniques et intellectuelles : l'histoire du livre, l'histoire de la philologie, du platonisme et plus généralement de l'hellénisme, me paraissent expliquer dans une large mesure les vicissitudes du texte. Par exemple, le néo-pythagorisme constitue l'ennéade des tétralogies ; la transcription sur parchemin consolide ce classement ; les controverses du IIe et du XVe siècle provoquent la multiplication des manuscrits platoniciens ; qui oublie Bessarion, ne comprendra pas le caractère du *Venetus* 184, son exemplaire de luxe. J'aurais donc mutilé l'histoire du texte, si je l'avais artificiellement séparée de ces conditions déterminantes. Je me suis d'ailleurs efforcé de les exposer très sobrement, pour éviter jusqu'à l'apparence d'une digression.

Par ces prolongements indispensables, l'histoire du texte de Platon intéressera peut-être quelques amis des lettres grecques, curieux de constater la merveilleuse vitalité de l'esprit hellénique et de suivre la transmission d'une riche pensée antique à travers les siècles. Les érudits, mes camarades de travail, voudront bien, je l'espère, accueillir avec indulgence ce modeste essai. Je serai heureux si j'ai pu faire œuvre utile en contribuant à poser plus nettement les problèmes essentiels et les questions de détail, et à préparer les solutions de l'avenir. C'est aussi dans l'espoir de servir aux autres travailleurs que j'ai indiqué, aussi exactement et aussi complètement que possible, toutes les recherches anté-

rieures, dont ils pourraient également s'inspirer. Quant à mon apport personnel, les juges compétents le discerneront d'autant mieux.

Entre autres, les exposés analogues de MM. H. Diels (sur le texte de la *Physique* d'Aristote), U. v. Wilamowitz-Mœllendorff (sur le texte d'Homère et des poètes tragiques, lyriques et bucoliques), Schanz, Král, Immisch (sur les manuscrits de Platon) ont sans cesse été pour moi des modèles et des sources abondantes de renseignements et de suggestions. Grâce à l'obligeance de MM. Ad. Wilhelm, J. v. Karabaček, Bick, Radermacher, H. v. Arnim, j'ai pu collationner, dans les conditions les plus favorables, le *Vindobonensis* 54 (pour le texte du *Phèdre*) : je leur renouvelle mes vifs remerciements. Et surtout, je ne saurais dire combien je dois à MM. Bernard Haussoullier, A. Croiset, M. Croiset, P. Girard, A. Jacob, D. Serruys, dont l'exemple, les encouragements, les appréciations et les avis m'ont été si précieux : qu'ils veuillent bien agréer le témoignage de ma profonde reconnaissance.

1913.

Pendant que je suis au front, M. Bernard Haussoullier et M. Emile Chatelain ont bien voulu diriger la publication de ce travail, présenté à l'École des Hautes Études en vue du diplôme de cette Ecole et agréé par elle. Je les prie de trouver ici l'expression de toute ma gratitude pour leur dévouement à cette tâche si délicate. Je voudrais que mon œuvre fût digne de leurs soins.

1916.

CHAPITRE PREMIER

LE PUBLIC DE PLATON. — LES PREMIÈRES ÉDITIONS PARTIELLES

Dans les premières années du IVe siècle, quand Platon se mit à composer des dialogues socratiques, les rouleaux de papyrus égyptien avaient pénétré en Grèce depuis deux siècles au moins, et avaient presque aussitôt servi à répandre la prose philosophique et historique[1]; depuis une centaine d'années, les volumes de papyrus étaient d'usage courant à Athènes[2] et le commerce de la librairie y florissait. Les auteurs trouvaient avec facilité, non plus seulement des auditeurs curieux, mais un grand public de lecteurs, dans cette ville où chacun se jetait sur les livres comme les oiseaux sur le grain [3]. Au Ve siècle, sans doute, les esprits désireux de s'instruire se plaisaient surtout aux conférences des sophistes : mais les philosophes pouvaient néanmoins compter sur de nombreux lecteurs, et leurs œuvres étaient assez répandues parmi les gens cultivés pour que Socrate dît à son

1. Th. Birt, *Die Buchrolle in der Kunst* (1907), p. 210-211. Le premier livre philosophique aurait été publié par Anaximandre, si l'on en croit Thémistios (Disc. 25, p. 317, éd. Dindorf). Cf. aussi quelques indications fort intéressantes dans E. Egger, *Histoire de la critique chez les Grecs* (1849), p. 85 sqq., et : *La littérature grecque*, p. 29 sqq.

2. Il y a peut-être eu aussi, à l'époque classique, des volumes de parchemin grossier (διφθέραι). Cf. W. Schubart, *Das Buch bei den Griechen und Römern* (1907), p. 27-31, 39, 99; et V. Gardthausen, *Griechische Palaeographie*, 2e éd., I (= *Das Buch im Altertum und im byzantinischen Mittelalter*, 1911), p. 92.

3. Aristophane, *Oiseaux*, 1287-1288; cf. *Grenouilles*, 52, 1114. Voir Birt, *Das antike Buchwesen* (1882), p. 434, et *Die Buchrolle*, p. 212; K. Dziatzko, dans la *Realencyclopaedie* de Pauly, Wissowa et Kroll (P. W.), III, 942, 974.

accusateur Mélètos : « As-tu tant de mépris pour les juges et les crois-tu illettrés au point d'ignorer que les livres d'Anaxagore de Clazomène sont remplis de ces doctrines? Voilà, dis-tu, ce que les jeunes gens apprennent de moi ! Mais ils peuvent, le jour qu'il leur plaira, pour une drachme tout au plus, acheter cela sur l'orchestra, et se moquer de Socrate s'il se donne l'air de l'avoir inventé [1]. » Dès le dernier tiers de ce siècle, le commerce des livres avait pris une grande extension [2]. Pendant tout le IVe, il se développa encore davantage : car c'est alors que commencent à se former des bibliothèques particulières de plus en plus nombreuses; c'est alors que doivent être publiés la masse énorme des livres achetés ensuite par les émissaires des Ptolémées et rassemblés à Alexandrie [3]. En outre, les livres ne coûtaient pas beaucoup à l'éditeur : les droits d'auteur n'existaient pas, et le profit de la vente revenait tout entier au libraire. Il est vrai que, le droit d'éditeur n'existant pas non plus [4], aucune loi et aucun scrupule moral n'empêchaient la reproduction des œuvres que le public avait accueillies avec faveur : le bénéfice diminuait ainsi par le partage et devenait souvent fort aléatoire. Assez fréquemment, d'ailleurs, lorsqu'un livre paraissait, on se contentait d'aller en écouter la lecture, et on ne l'achetait que si on y avait pris un intérêt particulier, si on voulait le lire à loisir et le relire à l'occasion [5]. C'était le cas sans doute pour bien des Dialogues de Platon : on ne pouvait se piquer d'en épuiser le sens à une audition rapide.

Mais Platon a-t-il tout d'abord confié ses Dialogues aux libraires athéniens et à leur public passager? Il est, naturellement, difficile de le savoir; nous pouvons toutefois, d'après ce que nous savons de la vie de l'auteur et du caractère de ses premières œuvres, conjecturer que non. D'après la tradition, il

1. PLATON, *Apologie de Socrate*, 26 D-E. Cf. BIRT, *Buchrolle*, p. 20, et GARDTHAUSEN, *o. c.*, p. 67, pour la bibliographie de ce passage. Il s'agit plutôt, semble-t-il, d'un livre d'occasion ou d'une édition à bon marché que d'un recueil d'extraits.

2. DZIATZKO, dans P. W., III, 965.

3. SCHUBART, *o. c.*, p. 37, 41, 136.

4. DZIATZKO, *Rheinisches Museum*, 49 (1894), p. 559-576; SCHUBART, p. 135.

5. Cf. PLATON, *Phédon*, 97 c (ἀκούσας μέν ποτε ἐκ βιβλίου τινός, ὡς ἔφη, Ἀναξαγόρου ἀναγιγνώσκοντος); DIOGÈNE LAERCE, VII, 2-3, et les autres textes cités par DZIATZKO dans P. W., III, 974.

avait déjà écrit un certain nombre d'œuvres poétiques avant d'être le disciple de Socrate, et il les sacrifia toutes, dans son zèle de néophyte. Eut-il cependant le courage de suivre l'exemple de son maître, et put-il s'empêcher d'écrire, même lorsqu'il l'eut connu? Ce serait bien peu vraisemblable[1]. Platon devait se plaire à voir l'ironie mordante de Socrate persifler la niaise fatuité des sophistes et l'ignorance prétentieuse des badauds athéniens, et à représenter poétiquement ces luttes de la parole et ces victoires de l'esprit attique[2]. Mais si le futur admirateur des *Mimes* de Sophron notait déjà de si belles scènes de comédie, on peut croire qu'il ne les « publiait pas »[3]. Socrate réunissait autour de lui un cercle d'auditeurs familiers, capables, à l'occasion, de s'intéresser au récit littéraire de ses faits et gestes : c'est naturellement à ce cercle que Platon réserva la connaissance de ses premiers dialogues, si vraiment il en écrivit avant la mort de son maître. Et si quelques auditeurs désiraient relire une scène qui les avait particulièrement charmés, Platon pouvait leur prêter son manuscrit, leur permettre d'en prendre copie ou même leur en procurer une copie à chacun : l'œuvre ne se répandait pas plus loin. Voilà sans doute comment nous devons imaginer la « première édition » d'un dialogue comme le *Petit Hippias*. Plus tard, quand Platon eut obtenu quelque célébrité, il ne dédaigna pas de rééditer certains de ces *Juvenilia* (peut-être sur la prière de ses amis), et c'est ainsi que nous les possédons maintenant encore.

Puis vinrent les événements tragiques, la mort du Maître, la suspicion planant sur les disciples bien-aimés, et la dispersion de ceux-ci. Nous savons par Hermodore qu'ils se réfugièrent — et parmi eux Platon, alors âgé de vingt-huit ans — dans la cité de Mégare, auprès d'Euclide[4]. Le prologue du *Théétète* nous

1. C. Ritter, *Platon*, I (1909), p. 55-56.
2. U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Die griechische Litteratur des Altertums* (dans le recueil *Die Kultur der Gegenwart*, I, 8, 1905), p. 74 sq.
3. Pour des raisons de convenance, il est peu probable que, du vivant de Socrate, un de ses disciples ait employé son nom dans un dialogue écrit et publié. D'ailleurs, Platon avait alors des ambitions politiques beaucoup plus que littéraires. Même s'il notait par écrit quelques scènes d'un comique savoureux, il le faisait sans doute pour son plaisir et comme passe-temps, nullement avec le souci de les publier. Cf. G. Grote, *Plato and the other companions of Sokrates*, I (1865), p. 196, note k, et p. 199.
4. Diogène Laërce, II, 107, et III, 6. Cf. *Lettre* VII, 329 a.

témoigne de l'hospitalité mutuelle des Socratiques et de l'affection que Platon conserva pour son hôte. Parmi tous ces amis de Socrate, on devait bien souvent parler du grand martyr, et chacun devait exposer aux autres tout ce qu'il croyait savoir de lui : chacun rappelait ses souvenirs et lisait ou racontait ses « Mémorables » aux auditeurs penchés vers lui[1]. Comme beaucoup d'autres alors, Platon fut l'apôtre de Socrate. Il se remit à écrire, non plus pour s'amuser lui-même et amuser quelques familiers, mais pour faire comprendre, par des exemples précis, la mission de son maître à d'autres philosophes qui ne la connaissaient pas aussi bien. D'ailleurs, dans ce cercle d'éristiques mégariens, comment parler de Socrate, devant Euclide et ses amis, sans disputer comme Socrate et comme Euclide ? Peut-être retrouvons-nous, dans quelques-uns des premiers dialogues de Platon, comme le *Lachès* ou le *Charmide*, l'écho de ces discussions émues, passionnées et interminables. En devinant à quel public ils s'offraient d'abord, nous en comprenons mieux les tendances. Ils ont été lus dans un cénacle de Mégariques : aussi les voyons-nous plutôt destinés à ouvrir les esprits qu'à les guider ; ils semblent manquer de conclusion ; ils ont une apparence sceptique. Mais une pensée, du moins, se dégage nettement de ces dialogues et veut s'imposer : c'est que Socrate a été le seul bon éducateur de la jeunesse qu'aient pu connaître les Athéniens, et que les Athéniens ne l'ont pas compris. Aussi, dans l'*Apologie de Socrate*, avec quelle dédaigneuse ironie le philosophe flagelle-t-il ces faux juges ! De telles œuvres n'étaient pas destinées au gros public. Assurément, elles y parvinrent plus tard ; mais, pour le moment, on ne pouvait songer à les y répandre : elles n'auraient fait qu'exaspérer les sots, sans aucune chance de les convertir. Ces dialogues, où l'on sent quelque chose de l'évangile et quelque chose du pamphlet, étaient bien à leur place, au contraire, dans le cercle des amis enthousiastes de Socrate, des ennemis de ses ennemis, et ils durent y avoir un grand succès. Chacun put en prendre copie pour lui-même et faire transcrire

1. Il faut sans doute rapporter à cette date une anecdote racontée par Diogène Laërce (II, 62), où nous voyons Eschine lire ses dialogues à Mégare, et Aristippe le traiter de plagiaire et de pillard. Cf. un autre récit, encore plus suspect, qui concerne Xénophon et Platon (*Epistol. graeci*, éd. Hercher, p. 622).

ensuite d'autres copies sur son exemplaire personnel, pour ses amis et connaissances d'Athènes ou d'ailleurs. Telle fut, sans doute, la première publication des écrits de Platon.

Il faut en effet attribuer une grande importance, dans la diffusion des œuvres platoniciennes, aux *copies privées* ; les livres ainsi reproduits étaient extrêmement nombreux dans l'antiquité [1] ; on connaît l'anecdote suivant laquelle Démosthène transcrivit plusieurs fois de sa propre main l'Histoire de Thucydide. A vrai dire, la plupart de ceux qui copient eux-mêmes leurs livres sont de petites gens, qui n'ont pas d'esclave ou dont l'esclave ne sait pas écrire. D'ordinaire, l'auteur fait exécuter les copies chez lui, sous sa direction; il dicte lui-même ou bien donne un modèle à multiplier [2] ; puis il revoit et corrige un exemplaire-type, ou quelquefois plusieurs. L'esclave Képhisophon sert ainsi de secrétaire à Euripide, et Charès au péripatéticien Lycon [3]. Ces exemplaires sont offerts par l'auteur à ses amis. Ou bien il leur permet d'exécuter ou de faire exécuter des copies de son propre manuscrit [4], et ces copies elles-mêmes peuvent être reproduites plus tard, si les amis de l'auteur tiennent à sa réputation. Peu à peu, le nombre des lecteurs s'accroît. L'écrivain, s'il le désire, continue à être son propre libraire-éditeur : il lui suffit d'avoir à sa disposition un certain nombre d'esclaves lettrés. C'est pourquoi Antigone envoie à Zénon une équipe de copistes [5]. Et Platon aussi, qui avait d'abord simplement communiqué ses œuvres à quelques amis, en leur laissant le soin de les faire connaître, dut par la suite, surtout quand il fut rentré et installé à Athènes, et quand il voulut répandre des idées qu'il estimait utiles et indispensables, se préoccuper de la diffusion de ses écrits, et organiser chez lui une véritable entreprise de publication en masse et d'édition. Peut-être, d'ailleurs, eut-il bien vite un auxiliaire pour surveiller ses copistes, leur distribuer la tâche et corriger les exemplaires [6].

1. Birt, *Buchrolle*, p. 197-198; Schubart, p. 134 sqq.
2. Birt, *Ibid.*, p. 197.
3. Diog. L., V, 73.
4. G. Grote, *o. c.*, p. 152, note o.
5. D. L., VII, 36.
6. Nous verrons tout à l'heure que Philippe d'Oponte a sans doute été le secrétaire de Platon à l'Académie.

A ce moment, Platon s'adresse à un public assez étendu, et déjà ses œuvres se répandent au loin. Bon gré mal gré, il doit les laisser reproduire et vendre par les libraires. Ses dialogues circulent en des copies plus ou moins correctes, puisque chacun a le droit de les reproduire. Que de fautes durent s'y glisser déjà! Une réédition n'amenait pas nécessairement une amélioration du texte, bien au contraire, si elle était faite avec négligence, à l'insu de l'auteur, par des commerçants peu scrupuleux et uniquement soucieux d'utiliser la vogue des ouvrages à succès. Ils vendaient bon marché : la plupart des lecteurs n'en demandaient pas davantage[1]. D'ailleurs, les bons exemplaires étaient fatalement les moins nombreux : car l'éditeur chargé de les exécuter devait toujours craindre ces « contrefaçons », inévitables pour toute œuvre nouvelle et bien accueillie. Il limitait donc son tirage à un nombre très restreint; en somme, il connaissait presque tous ses acheteurs et ne travaillait que pour eux, comme on ferait maintenant dans une édition par souscription[2]. Quand il le fallait, on recommençait un nouveau tirage. La supériorité de ces exemplaires venait des corrections de l'auteur; et Platon, amoureux du beau langage et soucieux du style, ne manquait pas, assurément, d'examiner ou de faire examiner de près les livres qui transmettaient sa pensée au public. Les copies vulgaires, elles, se chargeaient de fautes toujours plus nombreuses; quelquefois un lecteur intelligent les corrigeait, mais, naturellement, par conjecture arbitraire. Les bons éditeurs avaient au contraire chez eux, outre les copistes qui reproduisaient l'œuvre[3], un correcteur (διορθωτής), qui possédait un exemplaire exécuté ou relu par l'auteur, et revisait les livres avant qu'ils fussent mis en vente ou envoyés aux acheteurs[4].

1. Strabon (XIII, p. 609) nous avertit que les œuvres d'Aristote, récemment retrouvées et publiées, furent reproduites de cette manière, par des éditeurs négligents qui employaient des copistes au rabais.

2. Schubart, p. 138.

3. Sous la dictée, ou, plus fréquemment, en lisant et en transcrivant chacun une seule partie de l'exemplaire primitif, toujours la même. Les feuilles de papyrus (σέλιδες) sont collées en *scapi*, et ceux-ci, en plus ou moins grand nombre, réunis bout à bout pour former le rouleau définitif. On peut donc distribuer aux copistes des fragments de rouleau de diverse longueur, qu'ils transcriront machinalement. Cf. Schubart, p. 142; Gardthausen, p. 134 sqq.; P. Lejay, *Revue critique*, 43 (1909), p. 462.

4. Dziatzko, dans P. W., III, p. 961; Schubart, p. 144.

En définitive, si l'absence de tout droit d'éditeur avait de graves conséquences pour l'état du texte courant, les amateurs, en allant aux bonnes sources, étaient presque aussi sûrs de posséder la pensée authentique de l'écrivain que maintenant les acheteurs d'un livre correctement imprimé.

Aussitôt que les Dialogues de Platon obtiennent quelque succès, nous devons admettre, par conséquent, la coexistence de textes authentiques et soigneusement reproduits, de textes négligés et remplis de fautes grossières, et de textes corrigés arbitrairement. Ainsi commence l'histoire du texte de Platon. Dès son vivant, pour certains de ses lecteurs se posent les mêmes problèmes que pour nous [1]. Ceux qui vivaient assez loin d'Athènes devaient se trouver particulièrement dans l'embarras. Car les œuvres de Platon avaient déjà pénétré dans toutes les parties de la Grèce. Le succès des *dialogues socratiques*, dès leur apparition, est attesté par le nombre des imitateurs qui suivirent les traces de leur condisciple Platon [2] et par les allusions moqueuses des poètes comiques (par exemple Théopompos, qui, dans son Ἡδυχάρης, parodie une phrase du *Phédon*, p. 96 E) [3]. Et ce succès éveillait des vocations. L'Arcadienne Axiothéa, nous dit-on, ayant lu la *République*, prit des vêtements d'homme et vint entendre Platon à l'Académie [4]. « Un paysan de Corinthe, ayant fait connaissance du fameux *Gorgias* — non pas de Gorgias en personne, mais du dialogue que Platon écrivit pour réfuter le sophiste —, abandonna aussitôt son champ avec ses vignes, et alla mettre son âme sous le joug de Platon, pour qu'elle fût ensemencée et plantée de ses doctrines. Et c'est lui

1. Nous verrons que les bons textes ont été assez fidèlement transmis jusqu'à nous (il en a été de même pour Isocrate et Démosthène, par exemple) et que certains documents nous donnent une idée des textes de la seconde et de la troisième catégories.

2. U. v. Wilamowitz, *Griech. Litt.*, p. 79.

3. Diog. L., III, 26. Cf. W. v. Christ, *Geschichte der gr. Litt.* (5e éd., remaniée par W. Schmid), I (1908), p. 641, et les notes critiques à ce passage de Diogène, dans l'édition de Bâle, p. 16 (Diogenis Laertii, *Vita Platonis*, rec. H. Breitenbach, Fr. Buddenhagen, A. Debrunner, Fr. von der Muehll = Extr. de *Juvenes dum sumus*, Bâle, 1907). Je citerai désormais le livre III d'après le texte de cette édition.

4. Themistios, Disc. 33, p. 356, éd. Dindorf (reproduit dans les *Aristotelis fragmenta*, éd. V. Rose, p. 74 = n° 64); D. L., III, 46, et IV, 2. Cf. Hermann Usener, *Unser Platontext* (*Nachr. Gesellsch. Götting.*, 1892, p. 25-50, 181-215), p. 215.

qu'ARISTOTE honore dans son *Dialogue corinthien* [1]. » Nous pouvons donc penser que le *Gorgias*, le *Phédon* et la *République*, entre autres, étaient bien connus du grand public. Et ce ne sont pas seulement les Grecs du continent qui les connaissaient. Les Dialogues avaient pénétré jusqu'en Sicile et en Grande-Grèce. Dion et ses amis avaient sans doute lu la *République* avec enthousiasme et peut-être avaient-ils été déterminés surtout par cette lecture à appeler Platon auprès d'eux et à lui faire accomplir son second voyage en Sicile [2].

Mais il n'était pas toujours facile, hors d'Athènes, de se procurer les livres qu'on désirait. Même dans les boutiques des grandes villes, on ne trouvait guère que les articles courants ou très demandés [3]. Le père de Zénon était obligé de lui rapporter d'Athènes les ouvrages des Socratiques, qui ne parvenaient pas jusqu'à Chypre [4]. Les mimes de Sophron étaient complètement inconnus en Attique avant que Platon les y rapportât et les mît à la mode [5]. Si Platon voulait répandre ses œuvres, et sous une forme bien authentique, il devait donc s'en occuper lui-même. Avant la fondation de l'Académie, il avait déjà à sa disposition, probablement, un certain nombre de copistes, comme plus tard Zénon, Origène ou saint Jérôme. Après l'institution de l'Académie, ce service dut être régulièrement organisé [6] : les œuvres du philosophe parvenaient ainsi, en exemplaires soignés, au public qu'elles devaient atteindre.

Ce public était naturellement très différent, suivant le caractère des œuvres. Nous avons vu que les premiers dialogues, au moment où ils parurent, ne pouvaient intéresser que la société, sans doute assez fermée, des Socratiques fervents. De même les derniers, si scolastiques de forme et si rebutants pour des pro-

1. THEMISTIOS, *Ibid.* — Quand Aristote écrivit ce dialogue, il faisait encore partie de l'Académie.
2. CHRIST-SCHMID, *Griech. Litt.*, I, p. 646. H. USENER (*l. c.*, p. 214) allègue aussi la lettre apocryphe de Xénophon (22e lettre socr., p. 625, éd. Hercher).
3. WATTENBACH, *Das Schriftwesen des Mittelalters* (3e éd., 1896), p. 539.
4. D. L., VII, 31.
5. ID., III, 18. Cf. U. v. WILAMOWITZ, *Griech. Litt.*, p. 42-43.
6. Et sans doute dirigé, à un certain moment, par Philippe d'Oponte : on imagine volontiers le rôle de cet ἀναγραφεύς comme celui d'un diorthôte, ou d'un prote de nos jours.

fanes (tels le *Parménide* et le *Sophiste*) ne s'adressent évidemment qu'à des spécialistes, et, en particulier, aux auditeurs de l'Académie : ce sont pour eux des *aide-mémoire* (ὑπομνήματα) [1] et des exemples de méthode dialectique. Il était facile de les copier et de les répandre à l'intérieur de l'Académie. D'autres sont dédiés à certains groupes d'amis de Socrate et de Platon, à certaines Écoles avec lesquelles l'Académie était probablement en relations cordiales : le *Phédon*, par exemple, à Echécrate et à la société pythagoricienne de Phlionte ; le Théètète, à Euclide et à l'École de Mégare [2]. Ces groupes devaient naturellement en favoriser la diffusion. Enfin, la plupart des écrits de Platon [3], sans omettre certains signes de reconnaissance pour les disciples initiés (ces derniers savent, par exemple, d'après l'enseignement oral du maître, ce qu'ils peuvent accepter des mythes), sont évidemment destinés à la publicité ; ce sont des manifestes, des œuvres de propagande, qui doivent instruire et persuader, qui visent à charmer par la beauté de la forme un public très étendu, et à gagner quelques-uns seulement des lecteurs à des études plus austères et plus techniques. Nul doute que ces dialogues n'aient été beaucoup lus [4], à Athènes et hors d'Athènes : les anecdotes et les faits que nous avons rapportés le montrent suffisamment.

Il faut donc supposer que les œuvres de Platon ont été répandues hors de l'Attique par les soins de ses amis et disciples de

1. *Phèdre*, 274 B sqq. Voir aussi Ch. Huit, *La vie et l'œuvre de Platon*, I (1893), p. 370-373, et surtout Ed. Zeller, *Kleine Schriften*, I (1910), p. 152 sqq. — Il se peut que le *Parménide*, écrit pour l'École, ait été publié sans l'aveu de Platon, et qu'après cette indiscrétion l'auteur l'ait édité lui-même avec quelques remaniements (d'après *Parm.* 128 B-E. Cf. O. Apelt, *Platonische Aufsätze* (1912), p. 93-95).

2. J. Burnet, *Early Greek Philosophy*, 2e éd. (1908), p. 89, 2 et 320, 3. Cf. W. Christ, *Platonische Studien* (Extr. des *Abhandl. bayr. Akad.*, XVII, 2, p. 450-512), 1885, p. 494.

3. Et cela, du début à la fin de sa carrière. Car les *Lois* s'adressent évidemment aux mêmes lecteurs que la *République*. Et d'autre part, le *Timée*, par exemple, n'est pas qu'un « catéchisme » et un aide-mémoire rédigé à l'intention des membres de l'École : au contraire, Platon n'avait certainement pas exposé en chaire les théories d'histoire naturelle du *Timée* ; car Aristote, sur ces points, se réfère au *Timée* lui-même, tandis que pour la théorie des Idées il se réfère plutôt à l'enseignement oral de Platon. Cf. Ed. Zeller, *o. c.*, p. 158.

4. Sinon toujours compris, comme le constate Platon dans le *Phèdre*.

l'Académie, et particulièrement d'Hermodore [1]. Pour ce dernier du moins, la raillerie du poète comique nous le donne à penser :

λόγοισιν Ἑρμόδωρος ἐμπορεύεται.

« Les discours, pour Hermodore, c'est une cargaison à négocier. » Ce vers, devenu proverbial, nous est expliqué par Zénobios et Suidas dans les termes suivants : « *Hermodore*, auditeur de Platon, transportait en Sicile les λόγοι composés par celui-ci et les vendait [2]. » L'historien anonyme de l'Académie, dont l'œuvre nous a été partiellement conservée par un papyrus d'Herculanum, confirme cette explication et nous fournit quelques renseignements nouveaux ; parmi les disciples de Platon, il nomme « Hermodore de Syracuse, qui, lui aussi, a écrit sur son maître et qui transportait ses λόγοι en Sicile [3] ». Ce dernier texte nous montre déjà qu'Hermodore n'a pas été un simple colporteur. Dercyllidès mentionne également son ouvrage sur la vie et les doctrines de Platon [4], et en cite un assez long fragment, relatif à la théorie de la matière, des nombres et des premiers principes, telle que Platon l'exposait oralement [5] ; et c'est encore d'après ce livre que Diogène Laërce rapporte le séjour de Platon à Mégare. Hermodore avait aussi écrit « sur les mathématiques ». Il était donc le disciple et le collaborateur de Platon en même temps que son libraire, comme Atticus le sera pour Cicéron.

Ce rapprochement, Cicéron le fait lui-même, dans une de ses lettres à Atticus, — avec une intention, il est vrai, assez mali-

1. K. F. Hermann, *Geschichte und System der Platonischen Philosophie* (1839), p. 358 et p. 559, note 18 ; Ed. Zeller, *De Hermodoro Ephesio et Hermodoro Platonis discipulo* (1859), et : *Die Philosophie der Griechen*, II, 1 (4e éd., 1889), p. 389, 1 et 982, 1 ; Birt, *Buchwesen*, p. 435.

2. Cicéron, *Ad Atticum*, XIII, 21, 4. Zénobios, V, 6 : ὁ Ἑρμόδωρος ἀκροατὴς γέγονε Πλάτωνος, καὶ τοὺς ὑπ' αὐτοῦ συντεθειμένους λογισμοὺς κομίζων εἰς Σικελίαν ἐπώλει. Εἴρηται οὖν διὰ ταῦτα ἡ παροιμία. De même Suidas, s. v. λόγοισιν Ἑρμ. ἐμπ. (sauf γενόμενος pour γέγονε... καί et λόγους pour λογισμούς. Omet εἴρηται, etc.). — Le vers est reproduit dans les *Comic. gr. fragm.* de Kock, III, 456.

3. Ἑρμόδωρος ὁ Συρακόσιος ὁ καὶ περὶ αὐτοῦ γράψας καὶ τοὺς λόγους εἰς Σικελίαν μεταφέρων (*Academicorum philosophorum Index Herculanensis*, éd. Siegfried Mekler, 1902, p. 34, col. VI, 6-10).

4. Peut-être cet ouvrage servait-il d'introduction ou de supplément à une édition posthume, plus ou moins étendue, des œuvres de Platon.

5. Cette citation de Dercyllidès nous a été conservée par Simplicius (*Commentaire sur la Physique d'Aristote*, p. 247, 31 sqq., éd. Diels. Cf. aussi p. 256, 32 sqq.).

cieuse, et pour reprocher à ce dernier une légère indiscrétion. Atticus avait en effet communiqué à Balbus le cinquième livre du *De finibus*, avant même d'envoyer à l'auteur une épreuve pour les dernières corrections. Cicéron, qui voulait apporter quelques changements à son œuvre et la dédier à Brutus, lui fait observer que, par suite de sa hâte indiscrète, Brutus risque de ne recevoir qu'un bouquet fané et Balbus un mauvais exemplaire. *As-tu donc l'intention*, lui dit-il, *de publier sans mon consentement ? Hermodore lui-même n'allait pas jusque-là, lui qui répandit les œuvres de Platon et fit naître ainsi le proverbe :* λόγοισιν Ἑρμόδωρος [1]. D'après K. F. Hermann, qui s'appuie sur ce passage et sur la citation de Dercyllidès, Hermodore n'a pas édité des œuvres destinées par Platon à la publicité : il a fait connaître les doctrines exposées oralement à l'Académie (ἄγραφα δόγματα) ; et c'est à cause de cette indiscrétion qu'il a été blâmé et raillé. Mais il semble bien que Cicéron ne l'entende pas ainsi. *Hoc ne Hermodorus quidem faciebat*, écrit-il : le Syracusain ne commettait donc pas la faute que précisément Cicéron reproche à son éditeur ; il ne publiait pas d'œuvres sans l'aveu de son maître et à son insu. Et néanmoins il agissait mal, puisque, dans les circonstances présentes, Cicéron lui compare Atticus et rappelle le dicton satirique. Pour bien comprendre le rôle d'Hermodore et le reproche qu'on a pu lui adresser, il nous faut donc revenir à ce dicton, et tenter d'en dégager l'intention comique. Mais qu'il est difficile de retrouver le sel d'une plaisanterie vieille de vingt-quatre siècles !

D'abord, ce dicton est un vers de comédie, et non pas un reproche adressé à Hermodore par ses condisciples ou par Platon lui-même : comme eux seuls auraient pu l'accuser d'avoir trahi les secrets de l'École et livré aux profanes des exposés qui ne leur étaient pas destinés, il nous faut définitivement abandonner l'explication de K. F. Hermann [2]. Hermodore n'est pas blâmé

1. Sed dic mihi, placetne tibi primum edere injussu meo ? Hoc ne Hermodorus quidem faciebat, is qui Platonis libros solitus est divulgare : ex quo λόγοισιν Ἑρμόδωρος.

2. Hermann dit encore (p. 358) : il est difficile de rapporter à notre collection d'œuvres platoniciennes] ces renseignements sur le commerce fait par Hermodore, car ces œuvres n'ont pas été livrées au public toutes en même temps et d'une seule façon. Donc nous devons penser aux ἄγραφα. — Sans doute, s'il s'agit du public athénien, qui voit paraître les Dialogues

solennellement par ses pairs ; il est raillé, sur la scène, par un poète comique. Pour que cette raillerie soit comique, il faut que le spectateur soit amené à rire par le choc des images qui lui seront suggérées, le contraste imprévu des unes avec les autres. Rien de tel dans les deux premiers mots ; ce qui est comique, c'est donc le troisième mot et son rapport avec les deux autres. Or, un ἔμπορος prête-t-il à rire, s'il s'occupe de λόγοι ? En fait, personne alors ne peut s'étonner qu'un passager emporte avec lui une cargaison de livres : Xénophon nous parle, comme d'une chose toute naturelle, de livres transportés sur des navires, dans des caisses de bois [1], et Aristote, de ballots de plaidoyers isocratiques que colportaient des libraires ambulants [2]. Ce qui semble étrange et risible, ce n'est donc pas qu'un libraire fasse commerce de livres dans un pays étranger et exporte des dialogues de Platon : c'est qu'un philosophe fasse un commerce de ce genre, c'est qu'Hermodore devienne un ἔμπορος. Quel est le sens exact de ce terme, qui ridiculise le nom d'Hermodore en s'accolant à lui ? Dans ce passage, Valckenaër identifiait, sans preuves, ἐμπορεύεσθαι à καπηλεύειν (faire un trafic frauduleux) : il nous faudrait plutôt discerner la différence des sens de ces deux mots. Leutsch pense que le verbe, dans ce passage, est employé ironiquement et par antiphrase, pour désigner une chose de peu d'importance ; il semble avoir raison, car ἔμπορος, par opposition à κάπηλος, signifie précisément un *marchand en gros*, qui transporte au loin ses denrées et fait du commerce d'exportation. Encore faut-il préciser. C'est moins à la petitesse qu'à la nature de la cargaison, et aux motifs de ce voyage d'affaires, que s'applique l'intention plaisante du passage. On trouve risible que le philosophe Hermodore transporte au loin, *pour en faire commerce*, non point

successivement, la prémisse d'Hermann est parfaitement juste. Mais c'est en Sicile qu'Hermodore importe ses denrées, dans un pays lointain, avec lequel les communications ne sont pas encore très fréquentes ; un certain nombre de dialogues platoniciens pouvaient donc y être introduits d'un seul coup.

1. *Anabase*, VII, 5, 14 : ἐνταῦθα ηὑρίσκοντο πολλαὶ μὲν κλῖναι, πολλὰ δὲ κιβώτια, πολλαὶ δὲ βίβλοι γεγραμμέναι, καὶ τἄλλα πολλὰ ὅσα ἐν ξυλίνοις τεύχεσι ναύκληροι ἄγουσιν.

2. *Fragm.* 140, éd. V. Rose (= DENYS D'HALICARNASSE, *Isocrate*, ch. 18 = I, p. 85, éd. Usener et Radermacher) : δεσμὰς πάνυ πολλὰς δικανικῶν λόγων Ἰσοκρατείων περιφέρεσθαί φησιν ὑπὸ τῶν βιβλιοπωλῶν Ἀριστοτέλης.

des marchandises, et pas même des livres, à proprement parler, mais des discours philosophiques. On n'est pas choqué, comme le disait J. Kohler après Hermann, de voir le disciple disposer du bien spirituel de son maître sans l'autorisation de celui-ci; le droit d'auteur n'existant pas dans l'antiquité, il était loisible à chacun de copier les écrits en vogue et de vendre ces copies [1]; mais on s'étonne que l'auditeur de Platon dispose des œuvres du philosophe pour en tirer un profit personnel et non pas seulement pour en assurer la diffusion; on le blâme de « faire de l'argent » au lieu de faire simplement de la propagande [2]. On trouve un peu comique ce gros commerçant qui part pour la Sicile avec sa cargaison de discours philosophiques et de vaines paroles, bagage si léger, qu'un souffle emporterait; et surtout on raille le philosophe qui prêche la vie contemplative, mais ne néglige pas les petits profits, et bat monnaie avec l'idéalisme de son maître.

Hermodore, comme tant de ses confrères, a donc été victime de la malignité des poètes comiques; mais il leur doit sa célébrité. Avait-il vraiment cet esprit de lucre qu'on lui imputait? Il y aurait quelque naïveté à garantir le désintéressement de ce Grec Sicilien. Mais il se peut que Platon ait été satisfait de ce représentant de commerce d'un nouveau genre, et que le commis voyageur de la maison académique ait servi les intérêts de la Société en même temps que les siens. Il nous est même permis d'imaginer qu'il versait ses bénéfices à la caisse commune : κοινὰ τὰ τῶν φίλων. En tout cas, Hermodore se rendait utile. A l'Académie, il contribuait peut-être à multiplier les œuvres nouvelles. Et, lorsqu'il revenait dans sa patrie, il emportait avec lui certaines de ces œuvres nouvelles et en assurait la vente; ou bien, à Athènes, il les confiait à des amis sûrs qui, de retour en Sicile, se chargeaient du même office. Les Siciliens, eux aussi, devaient bien accueillir son initiative. Les échanges intellectuels entre Athènes et la grande île étaient assez difficiles. Au temps de la guerre du Péloponnèse, les Athéniens en ignoraient encore l'étendue et la population [3]; et, un peu plus tard, ils ne con-

1. Dziatzko, *Rh. M.*, 49, p. 568-569.
2. Les poètes comiques et satiriques accusent souvent les philosophes d'aimer un peu trop les richesses. C'est un lieu commun; déjà Socrate et Platon censurèrent les sophistes et les rhéteurs mercenaires.
3. Thucydide, VI, 1.

nurent Sophron que par l'entremise de Platon. De même, si quelques Siciliens voulaient se tenir au courant des nouveautés d'Athènes, capitale intellectuelle de la Grèce, ils n'y parvenaient qu'à grand'peine. Au ve siècle, nous le savons par Plutarque[1], les libraires allaient bien peu d'Athènes en Sicile : après le désastre de l'expédition de Nicias, de nombreux prisonniers grecs furent sauvés par les vers d'Euripide qu'ils purent réciter; les Siciliens aimaient le poète et se communiquaient les uns aux autres tout ce que chacun d'eux avait pu apprendre des captifs. La situation était sans doute un peu meilleure au IVe siècle; mais ces Grecs occidentaux n'en devaient pas moins se réjouir de tout ce qui les rapprochait d'Athènes; s'il leur arrivait de plaisanter Hermodore, ils ne le laissaient pas repartir avec sa cargaison, et lui achetaient indistinctement les œuvres de Platon et celles des membres de l'Académie[2]. Peut-être y eut-il, dès ce moment, quelques confusions et quelques attributions erronées. Mais c'est surtout dans les éditions faites après la mort de Platon que durent se glisser des écrits de ses collaborateurs et disciples. Nous verrons bientôt comment une telle confusion put se produire, et comment certains apocryphes pénétrèrent de bonne heure dans le *Corpus* platonicien.

Tel était le public auquel Platon s'adressait et la manière dont il lui faisait parvenir ses œuvres. Pour exposer complètement les débuts de l'histoire du texte, il nous faut maintenant rassembler les renseignements que les anciens nous ont transmis sur la publication de certains dialogues, et en examiner la valeur.

*
* *

Si nous en croyons Aulu-Gelle[3], « Xénophon, à l'apparition du célèbre ouvrage de Platon qui traite des meilleurs moyens de

1. *Vie de Nicias*, ch. 29. Cf. Dziatzko, dans *P. W.*, III, p. 975.
2. Il est très probable que l'Académie éditait et vendait les œuvres de tous ses membres. Cf. Wilamowitz, *Antigonos von Karystos* (*Philol. Unters.*, IV, 1881), p. 286.
3. *Noctes Atticae*, XIV, 3, 3 : Xenophon inclito illi operi Platonis, quod de optimo statu reipublicae civitatisque administrandae scriptum est, lectis ex eo duobus fere libris qui primi in vulgus exierant, opposuit contra conscripsitque diversum regiae administrationis genus, quod παιδεία Κύρου inscriptum est.

gouverner l'État et la cité, *en lut deux livres à peu près, qui avaient été publiés les premiers*, et y opposa un ouvrage écrit, suivant des principes contraires, sur le gouvernement royal, et intitulé *Cyropédie* ». Platon aurait donc d'abord publié le début de la *République*, puis le reste. Or la *Cyropédie* est la contre-partie des quatre premiers livres actuels [1] : il faut donc supposer qu'Aulu-Gelle se réfère à une autre division que celle de nos manuscrits. Un second témoignage nous prouve l'existence de cette autre division et nous en donne une idée assez précise : c'est celui de l'Antiatticiste, mis en lumière par M. J. Hirmer [2]. Ce grammairien, qui semble avoir vécu vers la fin du second siècle, presque à la même époque qu'Aulu-Gelle, cite 38 passages de la *République*, allant du premier au dixième des livres actuels, mais d'après une division en *six livres*. M. Hirmer a pu déterminer l'étendue approximative de chacune de ces parties; les livres II, IV, V se terminaient comme les livres III, VI, VIII de la tradition manuscrite [3]. D'autre part, le témoignage de Galien nous montre que, dans la seconde moitié du IIe siècle, la

1. On doit aller au moins jusqu'à IV, 427 c. Cf. J. Hirmer, *Jahrbücher*, *23e Suppl.* (1897), p. 654.

2. Id., *Ibid.*, p. 589 sqq. — Le grammairien, appelé Antiatticiste par Bekker (*Anecdota*, I, p. 75-116), allègue l'autorité des classiques en faveur de mots rejetés par Phrynichus et d'autres atticistes. Il paraît tirer ses matériaux d'Aristophane de Byzance, par l'intermédiaire de Didymos (*Photii patriarchae lexicon*, éd. S. A. Naber, p. 99; U. v. Wilamowitz, *Gött. Gesellsch. Abhandl.*, N. F., IV, 3 [1900] = *Die Textgeschichte der griech. Lyriker*, p. 26).

3. Voici l'étendue de ces six livres (d'après Hirmer, p. 590) :

I, jusqu'à	II, 369 B	(49 p. de l'éd. Hermann);
II —	III, 417 B	(53 p.);
III —	V, 461 E	(46 p.);
IV —	VII, 514 A	(54 p.);
V —	VIII, 569 C	(60 p.);
VI —	la fin de l'ouvrage	(56 p.);

et le tableau de correspondance des deux divisions :

Division en six	1-2	3-4	5	6
Division en dix	1-2-3	4-5-6	7-8	9-10

division en *dix* livres est courante[1]. Elle existe déjà au temps de Thrasylle : Diogène Laërce n'en connaît plus d'autre.

Mais laquelle de ces divisions est authentique ? L'analyse interne du dialogue, l'étude d'exemples analogues (ceux d'Homère, d'Hérodote, de l'*Anabase* et des *Helléniques* de Xénophon, et surtout de Thucydide et d'Aristote)[2], enfin la coexistence même des deux systèmes de division[3] nous inclinent à croire qu'aucune des deux ne remonte à Platon. D'abord, la division en dix livres ne respecte pas la suite des idées ; à la fin des livres II, III, V, VI, VIII, la coupure ne se fait pas au moment du passage d'une idée capitale à une autre, mais en plein développement[4] : le VIe livre se termine au milieu de la comparaison de la Vérité et du soleil ; le VIIIe, au milieu de la description de la vie du tyran ; les livres V et VI sont manifestement liés ; l'éducation des gardiens de la cité est étudiée à la fin du livre II et dans le livre III. Ainsi les divisions essentielles (à la fin des livres I, IV, VII, IX) sont mises sur le même plan que des divisions accessoires ou arbitraires. Et ce défaut est encore plus manifeste dans la division en six livres. Un mot du livre V, p. 460 D, étant cité par le grammairien τρίτῳ Πολιτείας, et un autre du livre V, p. 462 B, τετάρτῳ Πολιτείας, nous pouvons fixer la limite, avec une certitude

1. L'Antiatticiste ne consulte pas directement les œuvres de Platon : il se borne à transcrire et à abréger les notices de sa source, c'est-à-dire, en dernière analyse, d'Aristophane de Byzance. Il semble donc établi qu'Aristophane citait la *République* d'après l'édition en 6 livres. — Aulu-Gelle reproduit peut-être aussi un témoignage ancien, qu'il tenait de son maître Calvisius Taurus, commentateur de Platon : il est d'ailleurs possible que ce témoignage ait été déformé par Aulu-Gelle ou par un des intermédiaires. — Harpocration, disciple du platonicien Atticus, qui était contemporain de Calvisius Taurus et avait beaucoup d'idées communes avec lui (tous deux réagissent contre l'éclectisme), a composé un *Commentaire de la République* en 24 livres : on est tenté, vu le rapport des nombres, de le rapprocher de l'édition en 6 livres ; mais il est probable que ce rapport est fortuit. — Quant à Cicéron, il n'a rien à voir, semble-t-il, avec cette édition, car il voulait d'abord que son *De republica* comptât 9 livres.

2. Pour Thucydide et pour certaines œuvres d'Aristote, il y a, de même, plusieurs modes de division en livres. Cf. Birt, *Buchwesen*, p. 447-448, 453-454, avec quelques rectifications de W. Christ, *Plat. Stud.*, p. 476.

3. Cf. Birt, *Buchwesen*, p. 447 ; *Buchrolle*, p. 215-216 ; W. Christ, *Ibid.*, p. 474-476 ; Schubart, p. 35.

4. De même, pour Aristote, certaines coupures interrompent la suite des idées : par exemple au début du livre III de la *Psychologie*, du livre VIII de la *Politique*, etc.

presque absolue, au livre V, p. 461 E, c'est-à-dire juste au milieu du développement sur la communauté des femmes. En outre, les coupures qui se trouvent maintenant à la fin des livres IV et IX, et qui correspondent à des divisions naturelles du sujet, sont complètement ignorées. Le mode actuel de séparation des livres marque donc une amélioration notable : il doit être postérieur à l'autre. Ce qui le prouverait encore, c'est que les coupures les plus arbitraires, dans notre décade de livres (celles qui terminent les IIIe, VIe et VIIIe livres), existaient justement dans la division en hexade, à la fin des IIe, IVe et Ve livres. Donc « l'auteur de la division décimale s'est très probablement servi pour son travail d'un exemplaire divisé en six [1] ». Cette dernière division, la plus ancienne, ne remonte pas à Platon. Peut-être a-t-elle quelque relation avec la division des *Lois* en un nombre de livres exactement double ; il est naturel de croire que toutes deux ont été faites en même temps [2].

Quant au renseignement donné par Aulu-Gelle, il se trouve en compagnie d'erreurs et de mensonges depuis longtemps reconnus. Aulu-Gelle peut fort bien avoir commis une méprise ou combiné arbitrairement certaines données exactes [3]. Mais il peut aussi avoir reproduit, plus ou moins intelligemment, une information puisée aux bonnes sources ; il n'est pas impossible

1. Hirmer, *l. c.*, p. 590.

2. Nous verrons qu'à certains égards Aristophane de Byzance considère encore la *République* comme un seul livre (λόγος : sur le sens de ce terme, cf. Birt, *Buchwesen*, p. 28-29), ainsi que les *Lois* : car il fait entrer chacun de ces dialogues dans une de ses trilogies ou ensembles de trois λόγοι (Birt, *Ibid.*, p. 447). — Mais il n'en suit pas nécessairement que la division de ces dialogues en 6 et 12 livres soit postérieure à Aristophane (voir plus haut, p. 16, note 1). Ce fait prouve seulement que les deux groupements trilogiques en question furent fixés d'une façon indissoluble avant la division ; ils se perpétuèrent après la division, par l'effet d'une tradition indiscutable. Pourquoi cette tradition a-t-elle eu tant de force? C'est qu'elle émanait de Platon lui-même pour le premier groupement, et sans doute, comme nous le verrons, de ses successeurs immédiats pour le second.

3. Birt, *Ibid.*, p. 477, 2. Cependant le mot *fere* ne suffit pas à rendre suspect ce passage d'Aulu-Gelle. Nous pouvons admettre que le renseignement donné par lui soit exact et comprendre cependant qu'il ait dit *duobus fere libris* (deux livres *à peu près*) ; la division en livres étant postérieure à Platon, il est tout naturel que, dans l'édition en 6 livres, la partie de la *République* publiée d'abord n'ait pas correspondu exactement aux deux premiers livres et qu'elle ait un peu débordé sur le troisième : d'où l'expression employée par Aulu-Gelle ou par l'auteur qu'il transcrit.

qu'une partie de la *République*, correspondant à peu près à nos quatre premiers livres, ait été publiée avant le reste. Mais cette partie ne devait pas être présentée comme se suffisant à elle-même et formant un tout [1]. Telle est la conclusion très modeste qu'on peut, avec M. Hirmer, tirer des paroles d'Aulu-Gelle. Dans ces conditions, comment imaginerons-nous la publication intégrale de la *République* ? L'œuvre n'est pas encore divisée. Faut-il croire qu'elle ait tout entière figuré sur un seul rouleau ? Sans doute, il y a de très grands rouleaux : certains comptent plus de cent colonnes [2]. Une stèle funéraire attique représente un jeune homme pensif, qui tient sur ses genoux un rouleau très épais [3]. On possède des papyrus égyptiens de cent pieds de long, et même davantage. Mais il est plus probable que les exemplaires courants de la *République*, comme les ouvrages de Thucydide, d'Hérodote, ou les poèmes homériques, se composaient de plusieurs *volumes*, dont la longueur n'était déterminée que par la commodité de leur maniement, l'étendue des rouleaux ou le nombre des *scapi* disponibles au moment de la copie. Si l'Histoire de Thucydide, comme le dit une scholie, n'avait occupé qu'un seul *volumen*, celui-ci aurait eu 81 m. de long [4]. Il vaut donc mieux supposer un nombre plus ou moins grand de rouleaux arbitrairement séparés [5] : très arbitrairement, sans doute, dans les copies de particuliers ; plus uniformément, dans celles que les libraires-éditeurs établissaient en vue de la vente. Mais ce n'est qu'à la bibliothèque d'Alexandrie (puis sous l'influence de cette bibliothèque) qu'on adopta définitivement des rouleaux assez peu étendus et assez uniformes, et que, d'après le format de ces rouleaux, on détermina la division des œuvres classiques.

Si des dialogues comme la *République* étaient trop vastes pour

1. Les *séparatistes* (Krohn, etc.) croyaient, d'après leurs études sur la composition de la *République*, à la publication séparée et successive (à de longs intervalles) des différentes parties du dialogue [voir au contraire Hirmer, *l. c.*, p. 610 sqq., p. 655] et pensaient que le texte d'Aulu-Gelle confirmait leurs hypothèses.

2. V. Gardthausen, *o. c.*, p. 137.

3. Birt, *Buchrolle*, p. 156, 157 et fig. 90. Cf. p. 215.

4. Voir Birt, *Buchwesen*, p. 444, et *Buchrolle*, p. 215 ; Schubart, *o. c.*, p. 35-36.

5. Cf. par exemple, les divisions arbitraires dans le papyrus de la Πολιτεία Ἀθηναίων d'Aristote (voir Dziatzko, *P. W.*, III, 951).

tenir en un seul rouleau, d'autres étaient probablement trop courts pour remplir tout un volume. Lors d'une première édition, réservée aux amis du philosophe et aux membres de l'Académie, et constituée par une quantité plus ou moins grande de copies privées, la question ne se posait pas : le dialogue prenait place, seul ou en compagnie d'œuvres plus ou moins disparates, au recto ou au verso d'un rouleau quelconque, et ce pêle-mêle ne tirait pas à conséquence [1]. Mais, sauf des cas exceptionnels, il n'en pouvait pas être ainsi dans les livres à vendre. Pour rééditer les dialogues de sa jeunesse ou publier les courts dialogues de son âge mûr, Platon fut donc amené, probablement, à en réunir plusieurs en un seul volume, et à former ainsi comme un recueil de *Mélanges* (βίβλος συμμιγής) [2]. Certains discours de Lysias ou de Démosthène (par exemple les trois *Olynthiennes*) étaient rassemblés de la même façon en un volume unique. Les recueils ainsi formés par l'auteur lui-même [3] ont pu être reproduits dans les éditions ultérieures ; quelques traces en subsistent peut-être dans certaines des trilogies ou des tétralogies attribuées à Aristophane de Byzance et à Thrasylle. Il est permis, par exemple, de supposer que le *Charmide*, le *Lachès* et le *Lysis*, dialogues authentiques de la cinquième tétralogie (et d'ailleurs assez analogues entre eux, du moins au premier aspect), furent réunis pour former un rouleau de dimensions moyennes ; et de même l'*Euthyphron*, l'*Apologie* et le *Criton* [4].

Nous savons d'ailleurs, par les indications de Platon lui-même, qu'il destinait certaines œuvres à être lues ensemble, les dernières complétant ou corrigeant les premières, c'est ainsi qu'à la *République* il voulait rattacher le *Timée*, et à celui-ci le *Critias* et l'*Hermocrate* [5] ; et de même, au *Théétète*, le *Sophiste*, le

1. Pour des cas analogues, voir Schubart, p. 147.

2. Sur les Βίβλοι συμμιγεῖς, voir Birt, *Buchwesen*, p. 449-450, 487 sqq., et *Buchrolle*, p. 215 ; Dziatzko dans *P. W.*, I, 1833-1834 ; Schubart, p. 44.

3. Au troisième siècle, certains auteurs, comme Chrysippe, publient aussi leurs livres par groupes (συντάξεις). Cf. U. v. Wilamowitz, *Einleitung in die griechische Tragödie* (nouveau tirage de l'édition d'*Herakles*, ch. 1-4), 1910, p. 149.

4. W. Christ, *Plat. Stud.*, p. 463. D'après les chiffres donnés par Birt (*Buchwesen*, p. 440, note 2) le premier groupe aurait compté 2913 lignes, le second 2808 : c'est-à-dire un peu moins que le *Cratyle* et un peu plus que le *Phèdre*.

5. Le prologue du *Timée* (p. 17 b-19 b) résume la plus grande partie du

Politique et le *Philosophe*[1]. Assurément, toutes ces œuvres n'ont pas été éditées en même temps pour la première fois : dans chaque série, la première paraît de beaucoup antérieure aux autres, et la dernière n'a même pas été écrite. Chacun de ces ensembles est d'ailleurs trop volumineux pour qu'une raison matérielle en ait déterminé la constitution (comme dans les deux trilogies supposées tout à l'heure). Platon n'a pas eu non plus l'intention, comme le pensait W. Christ et comme Thrasylle l'avait déjà indiqué, de rivaliser avec les tétralogies d'Eschyle, et, en général, avec les tragédies des poètes athéniens, pour créer une œuvre aussi grandiose que la leur et mieux appropriée à sa République idéale. Car Platon n'a conçu ses tétralogies qu'à un âge assez avancé, au moment même où ses dialogues deviennent moins dramatiques. Cet affaiblissement ou ce dédain des qualités dramatiques est précisément une des raisons de l'ordonnance nouvelle : Platon engage l'action dès la première œuvre, et s'épargne ainsi trois prologues[2]. En outre, cette disposition, un peu moins artistique, est en même temps plus *systématique* : cette tendance à la systématisation logique et pédagogique est un caractère très visible des derniers dialogues. — Le *Critias* fut interrompu et l'*Hermocrate* abandonné (peut-être à cause des événements de Sicile)[3] ; le sujet du *Philosophe* se trouve peut-être traité dans le *Sophiste* et le *Politique*, peut-être dans les *Lois* ; en définitive, les dialogues ainsi groupés donnèrent aux éditeurs futurs un double exemple : celui des *tétralogies* annoncées et celui des *trilogies* réalisées. Nous verrons plus tard avec quelle rigueur scolastique ces exemples ont été suivis.

A ces rares indications que donne Platon sur la manière de lire ses Dialogues (et il les a peut-être édités, au moins une fois, comme il désirait qu'on les lût), nous pourrions joindre des renseignements intéressants sur la nature de ses brouillons, sur sa

contenu de la *République* et présente les nouveaux dialogues comme une suite et une sorte de transposition de celle-ci ; le *Critias* est annoncé au cours de ce prologue (27 AB), et continue le *Timée* sans aucune interruption ; l'*Hermocrate* est annoncé de la même manière au début du *Critias* (108 A-C).

1. Comme on le voit par le retour des mêmes personnages, et par certaines indications explicites (*Sophiste*, 216 A-217 A ; *Politique*, 257 A).

2. Cf. W. Christ, *o. c.*, p. 461-465.

3. W. Christ, *Ibid.*, p. 464 ; Ed. Zeller, *Phil. der gr.*, II, 1^4, p. 554.

méthode de travail et sa conscience de styliste, si certains témoignages anciens méritaient notre confiance. Ainsi, d'après Denys d'Halicarnasse, Quintilien et Diogène Laërce [1], Platon aurait plusieurs fois remanié le début de la *République* avant de trouver un ordre des mots satisfaisant, et on aurait découvert une tablette de cire où les huit premiers mots (qui se réduisent à quatre dans l'adaptation latine de Quintilien) étaient disposés de plusieurs façons différentes. De même, l'auteur du *Commentaire sur le Théètète* connaissait deux préambules de ce dernier dialogue, qui tous deux avaient à peu près le même nombre de lignes ; le premier, moins vivant, commençait ainsi : « Enfant, est-ce que tu portes le discours relatif à Théètète ? » ; l'autre, le prologue « authentique », est celui que nous possédons [2]. Le commentateur ne tient certainement pas ce renseignement de première main ; il a pu le trouver dans quelque étude générale sur Platon, dans une *Introduction* à quelque édition, peut-être celle de Dercyllidès ou de Thrasylle, et puiser ainsi, indirectement, à une source alexandrine ou pergaménienne, à un recueil de Πίνακες [3]. Ces catalogues notaient en effet, comme signes d'authenticité, les premiers mots et le nombre des lignes de chaque œuvre [4]. Quant aux renseignements qui concernent le début de la

1. D. L., III, 37 : Εὐφορίων δὲ καὶ Παναίτιος εἰρήκασι πολλάκις ἐστραμμένην εὑρῆσθαι τὴν ἀρχὴν τῆς Πολιτείας ; DENYS D'HALIC., *Sur l'arrangement des mots*, ch. 25, p. 133, éd. Usener-Radermacher : ὁ δὲ Πλάτων τοὺς ἑαυτοῦ διαλόγους κτενίζων καὶ βοστρυχίζων καὶ πάντα τρόπον ἀναπλέκων οὐ διέλειπεν ὀγδοήκοντα γεγονὼς ἔτη· πᾶσι γὰρ δήπου τοῖς φιλολόγοις γνώριμα τὰ περὶ τῆς φιλοπονίας τἀνδρὸς ἱστορούμενα τά τε ἄλλα καὶ δὴ καὶ τὰ περὶ τὴν δέλτον, ἥν τελευτήσαντος αὐτοῦ λέγουσιν εὑρεθῆναι ποικίλως μετακειμένην τὴν ἀρχὴν τῆς Πολιτείας ἔχουσαν τήνδε· Κατέβην χθὲς εἰς Πειραιᾶ μετὰ Γλαύκωνος τοῦ Ἀρίστωνος — ; QUINTILIEN, VIII, 6, 14 : Platonis inventa sunt quatuor illa verba, quibus in illo pulcherrimo operum *in Piraeum se descendisse* significat, plurimis modis scripta, cum numerum eorum quam maxime perfectum facere experiretur.

2. *Anonymer Kommentar zu Platons Theaetet* (édité par H. DIELS et W. SCHUBART, avec le concours de J. L. HEIBERG, *Berliner Klassikertexte*, II, 1905), colonne 3, lignes 28-37 : φέρεται δὲ καὶ ἄλλο προοίμιον ὑπόψυχρον σχεδὸν τῶν ἴσων στίχων οὗ ἀρχή. Ἆρά γε, ὦ παῖ, φέρεις τὸν περὶ Θεαιτήτου λόγον ; τὸ δὲ γνήσιόν ἐστιν, οὗ ἀρχή. Ἄρτι, ὦ Τερψίων.

3. Cf. H. DIELS, *Ibid.*, Einl., p. XXV. On peut donc se fier à ce renseignement et admettre, par exemple, que le prologue « apocryphe » aurait été celui d'une première édition (O. APELT, *Plat. Aufsätze*, p. 95, 1).

4. Franz SUSEMIHL, *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit*, I (1891), p. 339. Didymos, dans son *Commentaire sur Démosthène*, cite les premiers mots (de 3 à 6 mots) des 9e, 10e, 11e et 12e Philippiques (P. FOUCART, *Étude sur Didymos*, 1907, p. 3).

République, Diogène Laërce les rapporte expressément à Euphorion et Panaitios. Ce sont des autorités assez dignes de foi : Euphorion dirigeait la bibliothèque d'Antioche et en fit sans doute le catalogue ; Panaitios, comme nous le verrons, avait tout spécialement étudié les ouvrages de Platon au point de vue grammatical. Denys d'Halicarnasse s'appuie sans doute sur les mêmes autorités ; d'ailleurs, il nous assure que l'existence de ce brouillon était connue de tous les philologues. Il est possible qu'après la mort de Platon l'on ait retrouvé quelques-uns de ses brouillons sur des tablettes enduites de cire (δέλτοι, γραμματεῖα) [1] ou bien encore sur des morceaux de papyrus ou de διφθέρα. N'avons-nous pas, de même, retrouvé par hasard tel brouillon d'une fable de La Fontaine ? L'auteur se souciait peu, en général, de conserver ses ébauches plus ou moins raturées ; mais elles pouvaient subsister dans quelques cas fortuits. Après la mort de Platon, ses exécuteurs testamentaires firent sans doute un inventaire très soigneux de tout ce qu'ils purent découvrir ; si ces brouillons figuraient parmi leurs découvertes, ils ont été publiés dans un des nombreux ouvrages que les disciples de Platon (Speusippe, Hermodore, Philippe d'Oponte [2], etc.) composèrent sur leur maître. Un peu plus tard, à Alexandrie, à Antioche, à Pergame, à Rhodes, un bibliothécaire minutieux [3], un fureteur de vieux livres, auront recueilli cette tradition, pour le plus grand profit de quelque compilateur des âges suivants. Nous n'avons donc pas de raisons sérieuses de suspecter les témoignages précédemment cités. A vrai dire, ils pèchent surtout par insignifiance : il nous suffirait de lire la moindre page pour deviner que

1. Des fables de Babrios et trois fragments de poèmes homériques nous ont été conservés sur des tablettes de cire (Gardthausen, p. 44).

2. Philippe a mis en ordre certains brouillons de Platon, pour la publication de ses œuvres posthumes ; Hermodore, libraire occasionnel de Platon, a pu, lui aussi, en connaître quelques-uns ; Speusippe a vraisemblablement reçu le legs des inédits de son oncle.

3. Nous venons de voir que dans les catalogues (πίνακες) se trouvaient régulièrement notés les premiers mots de chaque ouvrage. Le renseignement qui concerne les premiers mots de la *République* a donc, presque certainement, une origine pinacographique. Euphorion ayant dirigé et sans doute catalogué la bibliothèque d'Antioche, il est probable que Panaitios lui a emprunté cette indication. La tournure Εὐφορίων καὶ Παναίτιος = Panaitios *d'après* Euphorion, est courante dans les citations des grammairiens (S. A. Naber, Prolég. à l'éd. du *Lexique* de Photios, p. 10).

la divine mélodie des phrases platoniciennes n'a pas toujours été trouvée sans effort et sans choix.

Ces brouillons de Platon ne furent pas les seuls que des disciples purent publier après sa mort. Le *Critias*, tel que nous le possédons, est inachevé ; il a été publié inachevé, car l'antiquité le connaissait sous la même forme que nous (Plutarque [1], par exemple, admirant le fragment qui nous reste, regrette cet inachèvement). Mais il n'a pu être publié dans cet état par Platon lui-même : on l'a donc retrouvé parmi ses notes et publié tel quel. De même pour les *Lois*, si nous en croyons certains témoignages antiques. D'après Diogène Laërce, « quelques-uns disent qu'elles étaient sur des tablettes de cire et que Philippe d'Oponte les transcrivit. On dit que l'*Epinomis* est de lui aussi » [2]. Olympiodore attribue à Philippe un rôle plus important : mais sa notice, prolixe et confuse, contient une erreur manifeste sur Philippe, qui semble d'ailleurs tout à fait inconnu à l'auteur : « On dit que les *Lois* furent écrites les dernières, car Platon les laissa sans revision et dans un pêle-mêle confus, la mort ne lui ayant pas donné le temps de les mettre en ordre. Si maintenant elles paraissent ordonnées comme il faut, ce n'est pas qu'elles aient été mises en ordre par Platon, mais par *un certain* Philippe d'Oponte, *successeur de Platon dans son École* [3]. » Enfin la notice de Suidas est à la fois confuse et mutilée ; il convient de s'en défier extrêmement : « Ce fut lui [Philippe] qui divisa les *Lois* de

1. *Vie de Solon*, ch. 32 :... ὀψὲ δὲ ἀρξάμενος προκατέλυσε τοῦ ἔργου τὸν βίον · ὅσῳ μᾶλλον εὐφραίνει τὰ γεγραμμένα, τοσούτῳ μᾶλλον τοῖς ἀπολειφθεῖσιν ἀνιάσας. Ὡς γὰρ ἡ πόλις τῶν Ἀθηναίων τὸ Ὀλυμπιεῖον, οὕτως ἡ Πλάτωνος σοφία τὸν Ἀτλαντικὸν (= le *Critias*) ἐν πολλοῖς καλοῖς μόνον ἔργον ἀτελὲς ἔσχηκεν.

2. D. L., III, 37 : ἔνιοί τε φασὶν ὅτε Φίλιππος ὁ Ὀπούντιος τοὺς Νόμους αὐτοῦ μετέγραψεν ὄντας ἐν κηρῷ. Τούτου δὲ καὶ τὴν Ἐπινομίδα φασὶν εἶναι. — Il faut sans doute prendre ὄντας ἐν κηρῷ au sens plus général de ***à l'état de brouillon*** ; car on n'imagine guère une telle œuvre écrite tout entière sur une série de tablettes.

3. *Prolégomènes* attribués à Olympiodore, ch. 24 (= *Platonis opera*, éd. K. F. Hermann, t. VI, p. 218) : ἐσχάτους δὲ τοὺς Νόμους φασὶ γεγράφθαι, διότι ἀδιορθώτους αὐτοὺς κατέλιπεν καὶ συγκεχυμένους, μὴ εὐπορήσας χρόνου διὰ τὴν τελευτὴν πρὸς τὸ συνθεῖναι αὐτούς · εἰ δὲ καὶ νῦν δοκοῦσι συντετάχθαι κατὰ τὸ δέον, οὐκ αὐτοῦ τοῦ Πλάτωνος συνθέντος, ἀλλά τινος Φιλίππου Ὀπουντίου, ὃς διάδοχος γέγονε τοῦ Πλάτωνος διδασκαλείου. Olympiodore reproduit sur ce point l'opinion de Proclus, comme on le voit d'après le ch. 25 : ... ὁ σοφώτατος Πρόκλος, πρῶτον μὲν λέγων, πῶς ὁ τοὺς Νόμους μὴ εὐπορήσας διορθώσασθαι διὰ τὸ μὴ ἔχειν χρόνον ζωῆς...

Platon en douze livres ; *car* le treizième fut, dit-on, ajouté par lui. Il était disciple de Socrate et de Platon lui-même : adonné aux études astronomiques, et vivant à l'époque de Philippe de Macédoine, il écrivit les ouvrages suivants : ... [1] »

Que devons-nous conclure de ces textes? D'abord, le témoignage de Suidas sur la division des *Lois*, isolé et d'époque très tardive, est tout à fait suspect. La tournure même de la phrase (τὸ γὰρ ιγ') montre que cette affirmation, dans Suidas ou dans sa source, n'a que la valeur d'une interprétation. La donnée d'où l'auteur est parti avait évidemment cette forme : τὸ ιγ' αὐτὸς προσθεῖναι λέγεται. Elle signifie, tout simplement, que Philippe avait ajouté aux *Lois* de Platon son *Epinomis* [2], qui, le nom l'indique, en constituait pour ainsi dire l'appendice ; quand les *Lois* furent divisées en 12 livres, on regarda naturellement cet appendice comme le 13e livre des *Lois*. Suidas a supposé, sans aucun fondement, que Philippe, ayant ajouté le *treizième livre* (comme on l'appela plus tard) *devait* avoir connu les *Lois* en 12 livres ; or il était censé, en outre, avoir trouvé celles-ci dans un désordre confus et les avoir ordonnées ; donc il *avait dû* faire lui-même cette division en 12 livres. Le renseignement donné par Suidas n'est donc qu'une conjecture, et une conjecture peu vraisemblable. Car la division des *Lois* en 12 livres, probablement contemporaine de la division de la *République* en 6 livres, remonte sans doute, comme en général toutes ces divisions, à l'époque alexandrine ou peu auparavant [3].

Quant à la notice d'Olympiodore, la valeur n'en peut être appréciée et la signification exactement déterminée qu'après une analyse minutieuse des *Lois* : on verra, dès lors, si celles-ci trahissent encore le soi-disant désordre originel et la main d'un

1. *Suidas*, s. v. Φίλιππος φιλόσοφος· ὃς τοὺς Πλάτωνος Νόμους διεῖλεν εἰς βιβλία ιβ', τὸ γὰρ ιγ' αὐτὸς προσθεῖναι λέγεται. Καὶ ἦν Σωκράτους καὶ αὐτοῦ Πλάτωνος ἀκουστής, σχολάσας τοῖς μετεώροις, ὢν δὲ κατὰ Φίλιππον τὸν Μακεδόνα συνεγράψατο τάδε...

2. Comme le dit Diogène Laërce, d'où probablement dérive la notice de Suidas, et comme on pouvait le constater sur le *titre* du livre (Birt, *Buchwesen*, p. 477).

3. Aristophane de Byzance, nous l'avons vu, considère les *Lois* comme un seul λόγος ; et, ce qui est plus significatif encore, il place l'*Epinomis* après les *Lois* comme un troisième λόγος et non pas comme un treizième livre : ce qui serait incompréhensible, si la division des *Lois* en 12 livres lui avait été imposée par une tradition déjà ancienne (cf. pl. haut, p. 17, n. 2).

arrangeur plus ou moins adroit et plus ou moins respectueux du texte. Sur ce point, les avis diffèrent extrêmement. Ed. Zeller [1], par exemple, attribue à des interpolations de Philippe certains passages que d'autres croient authentiquement platoniciens [2]. MM. C. Ritter [3] et Th. Gomperz [4] ont essayé de montrer l'unité de composition du dialogue. Philippe d'Oponte n'aurait pas *rédigé* les *Lois*, comme le pensaient Th. Bergk et J. Bruns [5] : il n'aurait fait que les *éditer*. C'est précisément l'opinion rapportée par Diogène Laërce [6]. Et celui-ci ne nous dit même pas explicitement que l'édition ait été postérieure à la mort de Platon. C'est pourquoi Fr. Blass [7] a révoqué en doute le fait même d'une publication posthume des *Lois* : mais, s'il signale justement tout ce que les témoignages anciens ont d'incertain et de peu décisif, il ne réussit pas à remplacer l'idée d'une édition posthume par une hypothèse plus satisfaisante. D'après lui, Platon avait en vue, lorsqu'il composait les *Lois*, Dion et la ville de Syracuse [8] : après l'échec de Dion, il abandonna son œuvre, et Philippe d'Oponte l'édita avec son assentiment. Comme M. H. Gomperz l'a fait justement observer, bien des passages (704 B sqq., 738 A, etc.) ne peuvent se rapporter à la ville de Syracuse. Cette constitution serait-elle destinée à une colonie que Syracuse allait fonder en Sicile ? Mais comment penser que les réformes radicales, les projets grandioses de Platon et de Dion se soient alors réduits à une si modeste tentative ? Nous devons bien plutôt continuer à croire que Platon a entrepris cette œuvre en vue d'une cité indéterminée, après avoir perdu tout espoir d'une réalisation immé-

1. Ed. Zeller, *o. c.*, p. 436, 2.
2. Voir par exemple Richard Heinze, *Xenokrates* (1892), p. 27, note 1.
3. *Platons Gesetze*, Inhaltsdarstellung und Kommentar (1896), p. 54 sqq.; *Platon*, I, p. 279.
4. *Platonische Aufsätze*, III : Die Komposition der *Gesetze* (= Stzb. Wien. Akad., t. 145), 36 p., 1902.
5. Ivo Bruns, *Platons Gesetze vor und nach ihrer Herausgabe durch Philippos von Opus* (1880); Th. Bergk, dans *Fünf Abhandlungen*, p. 41 sqq. (1883); cf. aussi les études de E. Praetorius (1884) et M. Krieg (1896).
6. Il faut d'ailleurs noter qu'il n'attribue cette opinion qu'à certaines personnes (ἔνιοι) : elle n'a donc pas le caractère d'une tradition incontestée.
7. Dans l'*Apophoreton* (Berlin, 1903), p. 52-66. Cf. H. Gomperz, *Archiv f. Gesch. der Philos.*, 19 (1906), p. 539-540.
8. Cf. aussi Hans Raeder, *Platons philosophische Entwickelung* (1905), p. 396-397, 404-405.

diate de ses idées, qu'il y a travaillé pendant ses dernières années et qu'il est mort avant de l'avoir publiée, peut-être au moment même où il allait la publier[1]. Le fait n'est attesté que par des témoignages de médiocre valeur, mais il est vraisemblable en lui-même. Les *Lois*, tout en ayant une incontestable unité, paraissent bien ne pas avoir reçu leur dernier poli, et les inégalités qui nous y choquent quelquefois s'expliquent tout naturellement si l'on suppose une publication posthume d'après un brouillon[2]; nous voyons les mêmes déformations du texte résulter des mêmes causes dans des cas analogues, celui de l'*Histoire* de Thucydide ou des *Sermons* de Bossuet[3]. Si Philippe d'Oponte n'a pas été un rédacteur, il n'a pas été non plus un simple copiste, mais plutôt un *reviseur*[4] : il a mis en ordre les feuilles quelquefois éparses, il a reconstitué le plan que certainement Platon avait fixé; ses arrangements n'ont peut-être pas été toujours heureux, et se décèlent par là-même à nos yeux[5].

1. Les *Prolégomènes* disent : ἀδιορθώτους αὐτοὺς κατέλιπεν, c'est-à-dire, semble-t-il, que les *Lois* restèrent à l'état d'*épreuves non corrigées*. L'œuvre était donc sur le point de paraître, et la mort aurait empêché l'auteur de reviser l'exemplaire-type sur lequel le *diorthote* proprement dit collationnait et faisait corriger les volumes destinés à la vente. Quand on réunit à la hâte tout ce que Platon avait laissé, les différentes parties de l'œuvre, copiées sur divers *scapi*, purent se trouver mélangées et brouillées. Philippe, chef du service de l'édition, était seul capable de retrouver l'ordre disparu, de *recomposer* l'œuvre.

2. Ou d'après une copie nette, mais dont le texte n'aurait pas été revisé par l'auteur, et dont les différentes parties, une fois brouillées, auraient été remises en ordre par un autre. Cf. la note précédente.

3. Cf. A. Croiset, dans son édition des livres I et II de Thucydide, *Introduction*, p. IX.

4. Il est probable que la notice du Papyrus d'Herculanum (*Acad. phil. Ind. Hercul.*, col. III, 36 sqq. = p. 13 éd. Mekler : ὁ ἀστρολόγος... γεγονὼς ἀναγραφεὺς τοῦ Πλάτωνος καὶ ἀκουστής) se rapporte à Philippe d'Oponte (*Ibid.*, p. XXVII). Celui-ci aurait donc été le secrétaire de Platon à l'Académie, sans doute chargé de mettre au net ses brouillons (comme le πρῶτος γραφεύς de Galien : cf. Birt, *Buchrolle*, p. 198, note 1) et de surveiller l'édition de ses ouvrages. Ce rôle est précisément celui que Diogène Laërce lui attribue dans la publication des *Lois*.

5. Si certaines des *Lettres* étaient authentiques, tout en ayant souffert d'additions ou d'interpolations, il faudrait admettre qu'elles ont été, elles aussi, éditées et arrangées par un disciple de Platon d'après les brouillons de celui-ci. Cf. C. Ritter, *Neue Untersuchungen über Platon* (1910), p. 405. — Quant aux épigrammes attribuées à Platon (il y en a 33 dans l'*Anthologie Palatine*), aucune d'elles ne nous est parvenue en compagnie des Dialogues. Elles n'ont donc pas été recueillies dans les Tétralogies de Thra-

L'exemple de Philippe d'Oponte et celui d'Hermodore nous montrent l'Académie occupée à recueillir, à publier et à répandre les œuvres de son fondateur : elle aurait donc été, non seulement une École, une société savante, une puissance politique [1], mais aussi une maison d'édition, qui se chargeait de reproduire, en copies soignées, les œuvres de Platon et des autres membres du groupe, et qui en assurait la diffusion à Athènes et dans les diverses parties du monde grec. Si on admet cette conception [2], on s'explique à la fois le dicton relatif à Hermodore, la publication posthume du *Critias* et des *Lois*, le mélange de certains écrits académiques aux Dialogues authentiquement platoniciens. Enfin la conservation de toutes les œuvres de Platon et l'excellence de notre tradition médiévale (donc, celle des sources antiques d'où elle provient par simple transcription ou par recension), comparées à l'état chaotique ou à la perte de maints ouvrages d'Aristote, prouvent également que la multiplication des dialogues platoniciens n'a pas été entièrement livrée au hasard, mais surveillée et réglée dans une certaine mesure. Nous verrons plus tard quelques traces de cette activité organisatrice et régulatrice.

C'est G. Grote qui a le premier appelé l'attention sur ce rôle de l'Académie dans la conservation du texte authentique de Platon [3]. Mais il se le représentait d'une façon un peu trop simple et pour ainsi dire mécanique et matérielle. D'après lui, à la mort de Platon, ses manuscrits autographes furent soigneusement conservés à l'Académie, comme des reliques vénérables. Avec la permission du scolarque, on pouvait en prendre copie et se procurer ainsi des textes d'une incontestable fidélité. En

sylle, ni même, probablement, dans aucun *Corpus* d'œuvres platoniciennes. Cet isolement tendrait à prouver leur caractère apocryphe. Cependant, si nous accordons notre confiance aux témoins qui nous parlent des ébauches et des brouillons de Platon (pour le début de la *République* et le prologue du *Théètète*), nous ne pouvons nous montrer plus sévères pour quelques-unes de ces épigrammes, qui ont peut-être figuré dans certains recueils de poésies fugitives, avant de passer dans les anthologies hellénistiques et byzantines. U. v. Wilamowitz et Th. Gomperz admettent l'authenticité de certaines épigrammes. Cf. Christ-Schmid, *Gr. Litt.*, I, 624, 1.

1. Cf. U. v. Wilamowitz, *Antig. v. Kar.*, p. 181, 280.

2. Id., *Ibid.*, p. 285-286. Cf. plus haut, p. 9.

3. La théorie de Grote a été reprise par Ch. Waddington (*C. R. de l'Acad. des Sc. morales*, 1886).

outre, dans la génération qui suivit la mort du maître, les chefs de l'École, son neveu Speusippe et son disciple Xénocrate, qui avaient été en relations personnelles avec lui et connaissaient son écriture et celle de son secrétaire, savaient exactement tout ce qu'il avait composé : on pouvait recourir à eux quand on doutait de l'authenticité d'une œuvre ; les faussaires, si faciles à démasquer dans ces conditions, renoncèrent sans doute à leurs tentatives pendant toute cette génération. Et pendant la suivante elles ne durent pas être beaucoup plus heureuses : car les successeurs de Xénocrate avaient les mêmes raisons de garder soigneusement les manuscrits de Platon. Les œuvres de chaque scolarque s'y étant jointes, les membres de l'Académie avaient ainsi à leur disposition une bibliothèque d'École (enrichie sans doute aussi par quelques achats) ; ressource fort utile, précieux musée de souvenirs, et, avant tout, recueil authentique et complet des originaux de Platon. A la différence d'Isocrate, de Démosthène ou de ses rivaux les Socratiques, le philosophe, en fondant une École, avait laissé des descendants toujours prêts à parler en son nom, à dire ce qui lui appartenait en propre et à communiquer son héritage intact à ceux de ses admirateurs qui se défiaient des apocryphes et tenaient à la pureté des textes [1].

Aussi, lorsque Démétrius de Phalère, jadis disciple de Théophraste et naguère gouverneur d'Athènes, fit agréer la fondation d'une Bibliothèque royale à Ptolémée Sôter, lui-même protecteur des philosophes, et s'occupa, dans les premières années du IIIe s., d'en rassembler le fonds, il ne manqua pas, assurément, de se procurer les œuvres complètes des grands philosophes, et rien ne lui fut plus facile ; il n'eut qu'à s'adresser aux scolarques de l'Académie et du Lycée, ses amis et confrères. S'il envoya des copistes à Athènes, ceux-ci reçurent certainement le meilleur accueil dans les archives de chaque École, et purent en rapporter les copies les plus fidèles. Mais peut-être se contenta-t-il des manuscrits que ses émissaires avaient achetés

1. G. Grote, *Plato*, I, p. 133-141. — Sur le rôle indispensable des Écoles et des Bibliothèques dans la multiplication des ouvrages antiques, cf. quelques renseignements dans Usener, *Unser Platontext*, p. 192, et A. Gercke (dans A. Gercke et Ed. Norden, *Einleitung in die Altertumswissenschaft*, I, 1910), p. 9.

en divers lieux et se borna-t-il à s'informer, auprès des scolarques, du nombre, des titres et des caractères distinctifs des œuvres authentiques. En tout cas, il est extrêmement probable que les Dialogues de Platon trouvèrent place à la Bibliothèque d'Alexandrie dès le temps de sa fondation et qu'ils figurèrent au grand catalogue de Callimaque. Nous les trouvons ensuite mentionnés explicitement par Aristophane de Byzance. Celui-ci en a classé quinze, dont Diogène Laërce nous a conservé la liste ; ce sont autant de Dialogues dont nous devons présumer l'authenticité. Les autres n'étaient pas classés, et Diogène ne les énumère pas. Mais nous possédons une autre liste qui nous permet de les retrouver. En effet Thrasylle, à qui Diogène attribue la classification tétralogique, l'a reçue, en réalité, d'une tradition qu'il ne pouvait discuter, et l'a améliorée en y juxtaposant une classification par *caractères*. Or une seule tradition s'impose alors irrésistiblement : celle qui se fonde sur l'éminente autorité des Alexandrins ; en particulier, si certains Dialogues sont regardés comme apocryphes par l'unanimité des critiques, c'est qu'ils ne figuraient pas dans la bibliothèque alexandrine, au moins sous le nom de Platon. La présomption d'authenticité qui s'attachait, d'après l'exposé ci-dessus, aux œuvres classées par Aristophane, s'étend maintenant aux œuvres classées par Thrasylle : entre Platon et ce dernier, l'Académie et la science alexandrine ont établi une tradition continue [1].

Cette ingénieuse hypothèse, imaginée par Grote afin de réagir contre les athétèses extravagantes d'Ast et de Schaarschmidt, se rapporte aux problèmes que soulève l'histoire des ouvrages de Platon et du « Canon platonicien » plutôt qu'à l'histoire du texte, entendue au sens le plus strict du mot. Mais ces deux ordres de recherches sont inséparables. Lorsque nous tentons de nous représenter la façon dont le texte de Platon s'est transmis de son auteur jusqu'à nous, les suppositions de Grote, quoique maintenant caduques pour la plupart, ne sont pas sans utilité pour orienter notre recherche. Mais nous attribuons aux membres de l'Académie un rôle plus actif. Et nous pensons que les érudits alexandrins n'ont pas été non plus de simples conservateurs d'archives. Ils n'ont pas eu seulement à constater la tradition

1. G. Grote, *Plato*, I, p. 141-155, 158-169.

authentique ; ils ont dû s'efforcer de la retrouver. Tout d'abord, Diogène Laërce [1] nous énumère certains *signes critiques* qui se trouvaient dans les manuscrits de Platon : c'étaient les marques ou les vestiges d'une *édition critique*, faite évidemment à l'époque alexandrine, et très probablement par Aristophane lui-même. Or l'un de ces signes, l'obel, indique l'athétèse, c'est-à-dire le rejet, des leçons ou des passages tenus pour apocryphes et que cependant on ne supprime pas radicalement du texte ; un autre, l'obel pointé, signale les athétèses arbitraires ; un autre enfin, la diplè pointée, note les corrections conjecturales de certains éditeurs. Si les manuscrits originaux de Platon, si même un recueil de copies authentiques, avaient alors existé à l'Académie, ce travail critique eût été parfaitement inutile. Lorsqu'un Ptolémée avait voulu se procurer le texte officiel des Tragiques, il s'était fait prêter l'exemplaire jadis établi d'après la proposition de Lycurgue. De même, et plus simplement, pour avoir le texte de Platon, conservé officiellement dans son École, il aurait suffi d'envoyer de bons copistes à Athènes. Au contraire, l'emploi de ces signes suppose nécessairement un texte qui repose sur plusieurs manuscrits de valeur inégale, sur une recension : il exclut l'existence d'un manuscrit suffisant à lui seul et dont les leçons se seraient imposées indiscutablement [2]. Enfin, l'usage des deux derniers signes nous prouve qu'avant l'édition alexandrine, les Dialogues avaient déjà été édités une fois au moins, en tout ou en partie, et que cette édition antérieure possédait une certaine autorité ; car les érudits alexandrins jugèrent utile de prendre position vis-à-vis d'elle, et non seulement d'en corriger, mais d'en noter les défauts.

A l'époque alexandrine, la collection des œuvres de Platon qu'on pouvait trouver à l'Académie n'était donc pas la seule à faire autorité [3], elle n'était pas reconnue des spécialistes comme

1. D. L., III, 65-67. Voir plus loin, au ch. III.

2. Cf. Th. GOMPERZ, *Platonische Aufsätze*, II (= *Stzb. Wien. Akad.*, t. 141, 1899), p. 4-5.

3. D'après Grote, Démétrius de Phalère avait fait copier ou vérifier les œuvres d'Aristote, comme celles de Platon : mais alors, comment comprendre le sort si différent des deux collections, et les fâcheux avatars de la tradition aristotélicienne, et l'obscurité où restèrent si longtemps plongées les œuvres techniques d'Aristote ? Grote néglige la discontinuité de la tradition de ces œuvres, de même qu'il se représente inexactement la continuité de la tradition platonicienne.

particulièrement authentique en toutes ses parties et en tous ses détails [1], comme la source pure et unique d'un bon texte. Par conséquent, la tradition n'a pas été aussi rigoureusement continue que Grote le pensait. En particulier, il est peu probable que les manuscrits autographes de Platon aient été conservés avec tant de soin par lui-même, et à plus forte raison par ses amis, ses disciples, ses successeurs plus ou moins éloignés. Le culte des reliques d'hommes célèbres, et en particulier de leurs autographes [2], et l'amour des vieux livres (pour le plaisir de les collectionner ou pour y trouver un texte plus pur) appartiennent tous deux à un âge plus récent. Même un siècle plus tard, et parmi les érudits d'Alexandrie, on ne se soucie guère de rechercher des autographes [3]. On apprend bien qu'un Ptolémée s'est procuré l'exemplaire officiel des Tragiques, mais non qu'il ait fait la chasse aux manuscrits personnels de Sophocle et d'Euripide. Nous savons qu'au temps de Cicéron [4] l'autographe est abandonné par l'auteur, une fois l'édition faite; il ne sert plus à rien et personne ne s'en inquiète plus. Trois siècles plus tôt, Platon lui-même ou ses exécuteurs testamentaires devaient encore moins se soucier de conserver comme pièces de musée ou d'archives ces quelques morceaux de papyrus sali. Les membres de l'Académie tenaient assurément à posséder les œuvres de Platon, mais ne s'inquiétaient guère des petits détails du style, ni de la constitution du texte : les autographes leur étaient sans doute parfaitement indifférents. Admettons néanmoins que certains aient subsisté par hasard et qu'ils aient été recueillis après la mort du Maître, en même temps que les fragments inédits; cherchons à en imaginer la destinée. Vont-ils former le premier fonds d'une bibliothèque attachée à l'École? Mais il n'est pas certain que l'Académie en ait jamais eu, au sens du moins où l'entend Grote.

1. Donc ni les 15 dialogues classés par Aristophane de Byzance, ni, à plus forte raison, les 36 dialogues classés par Thrasylle ne peuvent tirer du rattachement de ces deux collections à la tradition académique, une présomption d'authenticité qui n'appartient même pas à cette dernière. C'est à nous d'examiner, dans les cas douteux, les raisons données pour ou contre l'authenticité de chacun.

2. Voir par exemple Aulu-Gelle, IX, 14,7, pour les *Géorgiques* de Virgile.

3. U. v. Wilamowitz, *Textgesch. der gr. Lyriker*, p. 41.

4. Birt, *Buchwesen*, p. 349-350

Au Lycée, constitué à son image, il n'en existe pas : Aristote lègue ses manuscrits à Théophraste en personne, et Théophraste ceux d'Aristote et les siens à Nélée de Skepsis, et non pas au Lycée. En somme rien de plus naturel : dans les sectes où le scolarque désigne lui-même son successeur, il lui donne aussi ses livres, sous condition de les communiquer aux membres de l'École : les Épicuriens ont une bibliothèque d'École. Mais quand le scolarque est élu par les membres de la Société, comme c'est le cas à l'Académie après Speusippe, on comprend que le précédent ne lègue ni ses inédits ni ses œuvres publiées à un successeur. Le legs des écrits semble donc coïncider avec celui de la scolarchie : Aristote l'a fait à Théophraste, Épicure à Hermarque, et peut-être Platon à Speusippe [1]. Et nous savons que la collection de livres de Speusippe n'est pas demeurée à l'Académie : Aristote l'a achetée pour le prix élevé de trois talents [2], et elle les valait bien, si la bibliothèque de Platon en faisait partie. Enfin, après Philippe d'Oponte ou Aristote, nous perdons toute trace des inédits et des autographes de Platon.

Il faudrait donc renoncer à cette idée d'une Bibliothèque d'École, où les autographes précieux eussent été conservés comme en des archives, et où se seraient déposées les richesses intellectuelles de chaque scolarque. L'Académie avait sans doute une collection de livres pour l'usage courant : ces livres ressemblaient à ceux qu'on trouvait dans le commerce. Mais il reste extrêmement probable, d'autre part, que Platon possédait une riche bibliothèque personnelle. La réponse d'Aristippe à Denys : ἐγὼ μὲν γὰρ ἀργυρίων, Πλάτων δὲ βιβλίων ἐστὶν ἐνδεής [3] montre qu'on n'ignorait pas ses goûts de bibliophile. Un certain nombre d'anecdotes bien connues des anciens, sinon toutes bien véridiques,

1. Cf. Gomperz, *Ibid.*, p. 5-10. — Peut-être même Platon légua-t-il ses inédits à son secrétaire Philippe d'Oponte, à charge d'en assurer la publication, comme plus tard le péripatéticien Lycon à Callinos. En tout cas, il ne dut pas les léguer à l'École, considérée comme personne morale. Il semble, d'après l'analyse des testaments de philosophes, que les Écoles de philosophie, quoique analogues, dans une certaine mesure, aux associations religieuses, n'avaient pas, comme celles-ci, la personnalité juridique, la faculté de recevoir des legs et de les conserver indéfiniment, à l'usage de leurs membres.

2. D. L., IV, 5 ; Aulu-Gelle, III, 17, 3.

3. D. L., II, 81.

nous confirment dans cette idée : par exemple, l'achat des livres de Philolaos par Platon, son enthousiasme pour les mimes de Sophron, qu'il révèle aux Athéniens, la commission qu'il donne à Héraclide de lui rapporter d'Asie tout ce qu'il trouvera des œuvres d'Antimaque [1]. D'après Strabon [2], Aristote aurait été le premier à réunir des livres : πρῶτος ὧν ἴσμεν συναγαγὼν βιβλία. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, Aristote (de même que Cléarque, tyran d'Héraclée) n'a fait que suivre l'exemple de son maître. Mais Strabon ajoute avec raison : καὶ διδάξας τοὺς ἐν Αἰγύπτῳ βασιλέας βιβλιοθήκης σύνταξιν. Imitées par Aristote et proposées comme modèles au roi d'Égypte par Démétrius de Phalère, l'institution du Μουσεῖον de l'Académie et la bibliophilie de Platon amènent, dans la grande cité d'Alexandrie, la création du Musée et des bibliothèques royales [3]; plus tard encore, ces fondations ne seront pas sans influence sur les cloîtres chrétiens. Toutes ces institutions, suscitées plus ou moins directement par le génie organisateur de Platon — Académie, Musée, cloîtres médiévaux, bibliothèques modernes — conserveront ses œuvres et nous transmettront, en une œuvre ininterrompue, le flambeau toujours vivant de son esprit.

1. D. L., VIII, 15 et 84-85 ; Cf. Aulu-Gelle, III, 17, 1-2. Proclus, *Commentaire sur le Timée*, I, p. 90, éd. Diehl. — Il serait peut-être excessif de faire de Platon, comme le veut Wilamowitz (*Antigonos*, p. 284-285), non seulement le premier bibliophile, mais le premier philologue de l'antiquité : cf. les réserves d'Usener, *Vorträge und Aufsätze*, p. 92. Voir aussi Häberlin, *Centralblatt für Bibliothekswesen*, VII, p. 296, et L. Traube, *Vorlesungen und Abhandlungen*, I, p. 103.

2. XIII, 608.

3. Cf. Grote, *Ibid.*, p. 146-147 ; Wilamowitz, *o. c.*, p. 291 ; Gercke, dans l'*Einl.*, II, p. 328.

CHAPITRE II

Les premières générations après Platon : les apocryphes ; la grande édition académique.

Nous avons vu que, du vivant même de Platon, l'Académie s'était occupée de l'édition et de la vente de ses dialogues, et qu'après sa mort elle seule pouvait entreprendre la publication de ses œuvres posthumes, les *Lois* et le *Critias* : Philippe d'Oponte eut sans doute le rôle principal dans cette publication. Fut-elle accompagnée d'une réédition générale des Dialogues ? Rien ne nous permet de l'affirmer. Assurément, on prit l'habitude, depuis l'époque alexandrine, de joindre à chaque édition générale une *Introduction* portant sur la vie, les œuvres et la doctrine de l'auteur ; et l'on pourrait supposer que cet usage commença plus tôt, et que le Περὶ Πλάτωνος d'Hermodore ou celui de Philippe furent des Introductions de ce genre. Mais cet indice est assez peu probant. En vérité, les Académiciens de cette époque s'intéressent peu aux œuvres de jeunesse de Platon, et même à celles de son âge mûr ; leur attention se porte tout particulièrement sur les derniers Dialogues et sur les doctrines exposées oralement par le Maître. C'est alors, ou peut-être un peu auparavant, qu'ont dû être mis par écrit les ἄγραφα δόγματα, mentionnés par Aristote et peut-être rédigés par lui [1] ; et de même les διαιρέσεις (mentionnées également par lui), s'il faut y voir, non pas un autre nom du *Sophiste* et du *Politique* [2], mais un recueil de

1. A. et M. Croiset, *Hist. de la litt. grecque* (2e éd.), t. IV, p. 265, note 1 ; Ed. Zeller, *o. c.*, p. 439, note 2.
2. W. Christ, *Plat. St.*, p. 484 sqq. ; O. Apelt, *Proleg.* à son éd. du *Sophiste*, p. 34 sqq.

notes de cours, un cahier d'exercices scolaires, que Platon ne destinait pas à la publication : ces notes auraient été éditées, à peu d'exemplaires et pour l'usage exclusif de l'École, d'après les notes du professeur ou celles d'un élève [1].

Ces recueils ne portaient sans doute aucun nom d'auteur, puisque la publication en était très restreinte et que tous les lecteurs en connaissaient l'origine. Mais Aristote les attribue à Platon, et ce devait être la façon de penser des membres de l'Académie : le rédacteur de ces notes disparaissait devant l'auteur véritable. Un peu plus tard, au Lycée, les œuvres du fondateur et celles de ses premiers disciples se confondirent souvent : en particulier, les ouvrages d'Aristote et ceux de Théophraste formaient pour les anciens une sorte d'ensemble indivis, et il ne nous est pas toujours facile d'y discerner la part de chacun d'eux. Il a dû en être de même à l'Académie pour certains ouvrages. Quelques disciples particulièrement dociles s'appropriaient à la fois les idées et le style de leur maître [2], et s'effaçaient devant lui quand ils lui devaient la moindre suggestion féconde. Dès la mort de Platon, certains *apocryphes* purent se glisser ainsi parmi ses dialogues. Avec la meilleure foi du monde, Philippe a dû publier l'*Epinomis* comme un appendice des *Lois* et une œuvre platonicienne, parce qu'il l'avait conçue et écrite sous l'inspiration de Platon, telle qu'il la comprenait. D'autres « apocryphes » ont été, au contraire, revendiqués par leurs véritables auteurs, mais se sont trouvés confondus avec les dialogues authentiques par l'effet de causes matérielles, et déjà, peut-être, du vivant même de Platon. Nous comprendrons cette confusion en nous rappelant que sans doute l'Académie éditait et exportait, en même temps que les œuvres de Platon, celles de ses disciples et collaborateurs. Les libraires qui, dans les pays lointains, revendaient au détail ces divers volumes, ou les lecteurs qui les achetaient et sans doute en répandaient quelquefois des copies, pouvaient, par négligence, commettre de graves erreurs. Parfois, celles-ci étaient facilitées par certaines circonstances matérielles : étant donnée la fragilité du papyrus, la première et la dernière colonne du rouleau, qui portent le nom de

1. Zeller, p. 437, note 3, et p. 438 ; Christ-Schmid, *Gr. Litt.*, I, p. 624.
2. Ch. Huit, I, p. 379, 438.

l'auteur et le titre de l'ouvrage, purent être quelquefois détruites ou détériorées; l'étiquette de parchemin où, à l'époque hellénistique, ces indications se trouvent répétées, pouvait aussi se perdre : il fallait alors retrouver le nom de l'auteur par conjecture. Enfin, quelques œuvres académiques étaient peut-être publiées sans nom d'auteur, avec la simple mention de leur origine. Dans ces divers cas, il était naturel d'attribuer au fondateur de l'Académie, au principal auteur qu'elle publiait, les dialogues qui provenaient de la librairie académique, et de regarder Platon comme l'auteur des œuvres où l'on croyait discerner son esprit.

Il est donc évident que tous les apocryphes n'ont pas été composés par des faussaires. Si nous connaissions bien l'histoire des éditions de Platon, nous verrions pourquoi et comment les divers apocryphes ont été regardés comme platoniciens, c'est-à-dire admis par les éditeurs dans le recueil des œuvres tenues pour authentiques. A cet égard, il importe de distinguer plusieurs groupes d'apocryphes. Certains ne sont même pas parvenus jusqu'à nous; ainsi Diogène Laërce [1] nous cite, parmi les Dialogues que tous regardent comme apocryphes, le Μίδων ἢ Ἱππόστροφος, les Φαίακες, la Χελιδών, l'Ἑβδόμη, l'Ἐπιγενίδης [2]; Athénée cite un Κίμων [3]; Doxopater, un Θεμιστοκλῆς [4], peut-être identique au précédent; enfin, on dit qu'une liste arabe, probablement dérivée de Théon de Smyrne, contient encore d'autres titres [5]. D'autres œuvres, que Diogène nous dit également *reje-*

1. III, 62. — Le mot qui suit Ἀλκυών a été corrompu. Usener et Schanz lisent ἀκέφαλοι η', d'après la conjecture de K. F. Hermann. Il faudrait donc ajouter à notre premier groupe d'apocryphes *8 dialogues sans préambule*, dont deux seulement (*De la justice, De la vertu*) se retrouveraient dans nos manuscrits. L'édition de Bâle (1907) propose Κέφαλος ἢ Σίσυφος. Il vaut mieux, semble-t-il, garder la conjecture ancienne, consacrée par la vulgate, Ἀκέφαλος ἢ Σίσυφος. Cf. Josef PAVLU, *Wiener Studien*, 1912, I (*Gomperz-Heft*, p. 63-66.

2. Également cité par EUSÈBE, *Prépar. évang.*, X, 4, 471.

3. XI, 506 D.

4. *Rhet. gr.*, éd. Walz, II, 130.

5. Cf. ZELLER, *o. c.*, p. 437, 1; HERMANN, *Gesch. und System der Plat. Phil.*, p. 555, note 1. Tel serait un *Mnésistratos*. — Nous avons, en somme, conservé tous les dialogues de Platon; aucun dialogue *authentique* ne s'est perdu, contrairement aux suppositions de Tiedemann et Tennemann. Les trois mots ὀφρυώσκιος, σηψιδακές et ὀστεογενές, cités par Aristote dans les *Topiques*, ne viennent pas d'un ouvrage, mais d'un cours de Platon. Les

tées par tous les critiques[1], ont passé dans nos manuscrits, au titre d'apocryphes : *Démodocos*, *Sisyphe*, *Alcyon*, *Eryxias*, *Axiochos*. Ils figuraient donc dans l'édition ancienne à laquelle nos manuscrits se rattachent, mais en appendice seulement ; et il en était ainsi dès l'époque de Diogène Laërce, ou, plus exactement, de l'auteur qu'il suit en ce passage, c'est-à-dire de Thrasylle (1re moitié du Ier siècle après notre ère)[2]. — D'autres dialogues, enfin, étaient généralement tenus pour authentiques, et avaient été classés par Aristophane de Byzance ou par Thrasylle à côté des œuvres manifestement platoniciennes. Certains avaient été néanmoins suspectés par quelques critiques : l'*Hipparque*, par Élien[3] ; les *Rivaux*, par Thrasylle[4] ; l'*Epinomis*, qu'on attribuait à Philippe d'Oponte, comme nous l'avons vu ; et le *Second Alcibiade*, à Xénophon[5]. Proclus rejetait les Lettres pour la *simplesse* de leur style, mais « rejetait » de la même façon la *République* et les *Lois*, qu'il ne regardait certainement pas comme apocryphes[6]. En tout cas, dès l'antiquité, on a dû contester à Platon la 12e ou plus probablement la 13e *Lettre*, car

mots expliqués dans le *lexique* du TIMÉE qui ne se retrouvent plus dans notre collection platonicienne, ou bien ont été chassés du texte de nos dialogues par des mots moins rares qui les expliquaient et doivent y être rétablis, ou bien, le plus souvent, ont été interpolés et tirés d'Hérodote ou d'autres auteurs, comme l'a montré RUHNKEN dans la préface de son édition.

1. D. L., III, 62 : νοθεύονται ὁμολογουμένως.

2. Nos manuscrits renferment en outre les *Définitions*, dont Diogène ne parle pas, et les deux dialogues *De la justice* et *De la vertu*, dont il ne parle pas non plus (si nous acceptons le texte de la vulgate; cf. p. 36, note 1). OLYMPIODORE (*Prolég.*, ch. 26, p. 219, éd. Hermann) nous donne la liste suivante des dialogues universellement reconnus comme apocryphes (πάντες κοινῶς ὁμολογοῦσι νόθους εἶναι) : *Sisyphe*, *Démodocos*, *Alcyon*, *Eryxias* et *Définitions* (celles-ci attribuées à Speusippe).

3. *Var. Hist.*, VIII, 2 : εἰ δὴ ὁ Ἵππαρχος Πλάτωνός ἐστι τῷ ὄντι.

4. D. L., IX, 37 : εἴπερ οἱ Ἀντερασταὶ Πλάτωνός εἰσι, φησὶ Θράσυλλος, οὗτος (Démocrite) ἂν εἴη ὁ παραγενόμενος ἀνώνυμος... — C'est une tournure évidemment dubitative. YXEM (Berlin, 1846), qui regarde les 9 tétralogies de Thrasylle comme authentiquement platoniciennes dans tous leurs détails, et GROTE doivent en forcer le sens pour la traduire : « Si les *Rivaux* sont de Platon, *comme on admet universellement qu'ils le sont*... »

5. ATHÉNÉE, XI, 506 c : ὁ γὰρ δεύτερος [τῶν εἰς Ἀλκιβιάδην διαλόγων] ὑπό τινων Ξενοφῶντος εἶναι λέγεται.

6. OLYMPIODORE, *Prolég.*, ch. 26 (p. 219 H) : ἐκβάλλει διὰ τὸ ἁπλοῦν τῆς φράσεως. Cf. FREUDENTHAL, *Hermes*, XVI, p. 205. — Il faut remarquer l'opposition de νοθεύει, appliqué par Proclus à l'*Epinomis*, et de ἐκβάλλει, appliqué à la *République*, aux *Lois* et aux *Lettres*.

certains de nos manuscrits portent, à la fin de la 12e : ἀντιλέγεται ὡς οὐ Πλάτωνος, et on sait que les œuvres suspectes formaient ordinairement la fin de toute collection [1]. D'après une épigramme, Panaitios aurait même affirmé que le *Phédon* n'était pas de Platon : en vérité, l'auteur semble avoir confondu les doutes élevés par Panaitios sur l'authenticité des dialogues *de* Phédon, et sa polémique contre la théorie de l'immortalité de l'âme [2]. Toutes les autres œuvres suspectées par quelques-uns des anciens sont communément rejetées par les modernes, et les plus modérés des critiques contemporains y ajoutent le *Minos*, les *Lettres* (au moins pour la plupart), le *Théagès* et le *Clitophon*.

Ces dialogues font partie des tétralogies de Thrasylle, et le *Minos*, l'*Epinomis*, les *Lettres* figurent déjà dans les trilogies d'Aristophane de Byzance. Ces trois dernières œuvres sont donc antérieures à la fin du IIIe siècle. L'*Epinomis*, le plus platonicien des apocryphes, est certainement l'œuvre d'un disciple immédiat de Platon, d'ailleurs adepte de l'astronomie et de la théologie mathématiques [3] à la façon des platoniciens pythagorisants (et peut-être de Platon lui-même dans sa vieillesse) : on peut donc accepter la tradition qui en attribue la composition et la rédaction à Philippe d'Oponte [4]. Le *Minos* est à peu près de la même époque : d'après Usener, il a été composé avant 339, et met en œuvre un des résultats des recherches historiques d'Aristote [5]. Les critiques qui regardent toutes les *Lettres* comme apocryphes admettent néanmoins que certaines d'entre elles, comme la septième, ont mis en œuvre, avec plus ou moins d'intelligence, des documents authentiques. Ces documents étaient d'autant plus facilement accessibles qu'on se trouvait moins éloigné de l'époque même de Platon. C'est donc peu de temps après la mort du philosophe que certaines *Lettres* ont été, soit composées de toutes

1. C. Ritter, *Neue Untersuchungen über Platon* (1910), p. 366, note 49.
2. Zeller, o. c., p. 441, note 1 ; cf. cependant Susemihl, *Alex. Litt.*, II, p. 705 (d'après Schmekel).
3. Zeller, o. c., p. 1040 sqq. (surtout p. 1044, note 5) ; Usener, *Vorträge und Aufsätze*, p. 85.
4. Et peut-être en réserver l'inspiration, dans une certaine mesure, à Platon lui-même.
5. Aristote a fait partie de l'Académie, comme auditeur ou directeur d'études, de 367 à 347, jusqu'à la mort de Platon. Les recherches d'Aristote (sur l'histoire littéraire) auraient exercé leur influence également sur

pièces, soit éditées et fortement interpolées [1]. — Toutes ces œuvres furent-elles publiées, dès ce moment, sous le nom de Platon? On ne peut imaginer autrement la publication des *Lettres*; d'après la tradition, l'*Epinomis* a été édité en même temps que les *Lois* et comme un appendice de ce dialogue ; il est possible que le *Minos*, lui aussi, dès l'origine, se soit couvert du nom illustre de Platon. Et nous ne devons pas en être surpris : les idées des anciens sur la propriété intellectuelle sont assez différentes des nôtres. Les artistes et les écrivains mettent en œuvre, sans scrupule, les sujets, les thèmes, les idées de leurs prédécesseurs; ils se les attribuent en propre dès qu'ils les ont sensiblement améliorés : et c'est ainsi que les types et les genres se perfectionnent rapidement. Inversement, les historiens transforment et stylisent les discours de leurs personnages, et néanmoins les donnent comme réellement prononcés. De même, nous trouvons, dans la collection aristotélicienne, certaines œuvres simplement inspirées par lui, qui furent publiées sous son nom, comme les *Politeiai* ; mais, à l'occasion, les disciples d'Aristote n'hésitent pas à interpoler l'*Ethique à Nicomaque* au moyen de l'*Ethique à Eudème*. En somme, au Lycée, on ne s'occupe que du fond des choses et du progrès de la science; le reste paraît

l'*Hipparque*, dont l'auteur serait le même que celui du *Minos*. Peut-être doit-on les attribuer tous deux à Héraclide du Pont. Cf. USENER, *ibid.*, p. 95; E. BICKEL, *Archiv Gesch. Phil.*, 17 (1904), p. 461.

1. Le recueil des *Lettres* platoniciennes est formé de plusieurs couches, bien distinctes, qui se sont déposées successivement, à des époques assez différentes. Dans l'éd. Hermann (t. VI, p. 1-69) nous trouvons 18 lettres. Les 5 dernières n'existaient pas encore dans le *Corpus* platonicien au temps de Thrasylle et ne nous sont pas transmises par nos manuscrits de Platon. Thrasylle connaît les 13 autres (D. L., III, 61). La 12e et la 13e semblent avoir pénétré tardivement dans la collection ; tandis que, dans les précédentes, les lettres adressées au même destinataire se suivent, la 12e est séparée de la 9e et la 13e des 3 premières. Ce seraient des falsifications néo-pythagoriciennes, qui dateraient sans doute de la première moitié du Ier s. avant notre ère. Les autres sont rendues suspectes par leur caractère visiblement *apologétique*, que KARSTEN a bien mis en lumière. Les plus anciennes (3e, 7e et 8e), tout en ayant dans une certaine mesure ce caractère, sont peut-être authentiques; les autres seraient, pour la plupart, des plaidoyers fictifs, issus des écoles de rhétorique athéniennes. Cf. Fr. SUSEMIHL, *Alex. Litt.*, II, p. 579-585; C. RITTER, *Neue Unters.*, p. 327-424. — D'ailleurs, on voit se manifester, dès le IVe siècle, par exemple dans la *Cyropédie* et le *Critias*, cette imagination romanesque qui amènera au IIIe siècle le développement extraordinaire de la littérature pseudo-épistolaire et des romans.

assez indifférent[1]. Il est tout naturel de trouver déjà à l'Académie un état d'esprit analogue. On interpole peut-être des *Lettres*, peut-être même (mais la chose est plus douteuse) certains passages des *Lois*. On compose certains dialogues en s'inspirant de la tradition de Platon, et, à la fois pour reconnaître cette dette et pour recommander d'un nom respecté certaines idées auxquelles on tient et que sans doute on croit tout à fait platoniciennes (les disciples les plus fidèles ont souvent de ces illusions), on les décore, sans aucun scrupule, du nom de Platon.

C'est ainsi que, par l'action de l'Académie elle-même, les apocryphes commencent à pénétrer dans la collection des œuvres platoniciennes. Mais l'Académie n'en est pas seule responsable. Dans tous les recueils que l'auteur n'a pas faits en cataloguant lui-même ses œuvres[2], les apocryphes finissent toujours par prendre une place plus ou moins grande. Tous les noms célèbres attirent à eux une foule d'ouvrages étrangers, parce qu'ils résument et symbolisent tout un genre : aux œuvres de Lysias ou de Démosthène, par exemple, s'agrègent des discours anonymes, des inventions d'historiens et de rhéteurs[3]. Et toutes ces œuvres se présentent pêle-mêle à l'entrée des bibliothèques; c'est alors que commence le rôle, assez considérable, des erreurs d'attribution. Des bibliomanes ignorants, comme celui que raille Lucien, ont pu réunir de toutes parts les écrits qu'ils croyaient de Platon, et recevoir ainsi dans leurs collections, bien des pastiches des célèbres Dialogues, sans que les auteurs de ces imitations aient toujours eu l'intention de tromper le public[4]. D'autres — et parfois les conservateurs des grandes bibliothèques —, de goût éclectique, d'esprit timide ou très prudent, ne se sont pas permis de rejeter des ouvrages qui, à leur avis, avaient cer-

1. Hermann Diels, *Zur Textgeschichte der Aristotelischen Physik* (*Abhandl. Berl. Akad.*, 1882), p. 35-40; Wilamowitz, *Einleit. gr. Trag.*, p. 123; Gercke dans l'*Einleit. in die Alt.*, II, p. 328.

2. Tels les *Theognidea*, les comédies et fragments d'Epicharme, le *Corpus Hippocratique*, les *Bucolica*. — La présence d'apocryphes évidents dans les diverses classifications des œuvres platoniciennes (trilogique, tétralogique) prouve donc clairement que l'édition complète des œuvres de Platon n'a pas été faite par lui-même, et confirme sur ce point le témoignage des anciens.

3. Wilamowitz, *Griech. Litt.*, p. 42.

4. Tel amateur de Corot peut avoir une galerie toute farcie de Trouillebert. Mais les marchands seuls en sont responsables, et lui-même.

tains caractères platoniciens. Enfin, outre les circonstances fortuites, la volonté des auteurs, la sottise des amateurs, évidemment la falsification consciente a eu, elle aussi, son importance, qu'il ne faut ni exagérer, ni amoindrir à l'excès [1]. Étant donné le succès des Dialogues, les libraires ont facilement accueilli des pastiches dont ils savaient la vente assurée. Plus tard, quand les grandes bibliothèques furent fondées (en particulier celle d'Alexandrie, puis celle de Pergame) et que des émissaires furent envoyés partout pour recueillir le plus grand nombre possible des œuvres classiques, l'industrie des faussaires eut son plus beau temps de prospérité [2] ; partout on achète ce qui n'est pas trop manifestement apocryphe, et bien des vendeurs mettent sous le nom de Platon des œuvres socratiques ou quelconques. Une fois tous les écrits parvenus à Alexandrie, on commença le triage, et, instruit par l'expérience, on se prémunit pour l'avenir. La critique d'authenticité naquit alors des besoins pratiques [3]. Et la critique des textes naquit en même temps, puisqu'il fallait choisir entre des exemplaires différents d'une même œuvre, ee des leçons différentes d'un même passage.

A ce moment, l'*Epinomis*, le *Minos*, les *Lettres* (en quel nombre, nous l'ignorons) étaient certainement tenus pour authentiques. Aussi Aristophane de Byzance les accepta-t-il dans ses trilogies. Il se peut que parmi les ἄτακτα qui suivent ces trilogies, d'autres apocryphes aient trouvé place : très probablement l'*Hipparque*, contemporain de *Minos*, comme Bœckh l'a clairement montré ; peut-être les *Rivaux*, qui ont des affinités avec le *Charmide* et le *Lysis*, et d'où l'on paraît avoir tiré l'un des sur-

1. A. Gercke, dans le recueil de W. Kroll, *Die Altertumswissenschaft in dem lezten Vierteljahrhundert* (1905), p. 489.

2. Voir les témoignages de Galien, Simplicius, Ammonios, David, interprétés par Zeller, *o. c.*, II, 1 (4e éd.), p. 446, 1, et II, 2 (3e éd.), p. 145, 4.

3. Schubart, *Das Buch*, p. 41. — Il est probable que les bibliothécaires, une fois détrompés sur les apocryphes platoniciens, les attribuèrent, pour pallier leur erreur, aux *petits Socratiques*. Chacun eut naturellement son système, puisque cette attribution était arbitraire. C'est pourquoi nous voyons, dans Diogène Laërce, le même dialogue attribué à des auteurs divers, et quelquefois à Platon et à un autre Socratique : l'*Hebdomè*, à Platon et à Cébès, des 'Ακέφαλοι à Eschine et peut-être aussi à Platon [suivant la leçon qu'on adopte pour III, 62]. Cf. K. F. Hermann, *Plat. Phil.*, p. 419 et p. 585, note 181 ; son idée a été reprise Susemihl, *Alex. Litt.*, p. 21, note 65.

noms d'Ératosthène, ὁ πένταθλος ; le *Clitophon* et le *Théagès*, tous deux d'une langue bien attique ; le premier paraît être un libelle contre le socratisme antisthénien [1], le second (daté de 369 à 366 par W. Janell), un pastiche du *Lachès*, mais pénétré d'idées mystiques et extravagantes sur le *daimonion* et les pouvoirs magiques de Socrate [2]. On voit que quelques-uns de ces apocryphes ont des rapports étroits avec les œuvres de jeunesse de Platon. Peut-être certains n'ont-ils été composés qu'après le retour des Platoniciens aux dialogues plus ou moins négatifs de la « période socratique », retour dont Arcésilas (vers 260-240) fut le promoteur [3]. En tous cas, le *Second Alcibiade*, le moins attique pour la langue, et le dernier en date des apocryphes admis dans les tétralogies de Thrasylle, est certainement postérieur à cet avènement du probabilisme dans l'Académie, et témoigne des luttes vigoureuses qu'Arcésilas et ses successeurs menèrent contre le dogmatisme stoïcien [4].

Certains des dialogues généralement reconnus par les anciens comme apocryphes sont probablement antérieurs à ce dernier : par exemple l'*Axiochos* [5] (consolation à un mourant), œuvre polémique dirigée contre les Épicuriens, remonte, d'après la plupart des critiques, au début du IIIe s. ; de même, semble-t-il, l'*Eryxias* [6], qui a des points de contact avec lui. Les autres dialogues manifestement apocryphes sont beaucoup plus tardifs (bien qu'antérieurs à l'édition tétralogique de Platon) [7]. L'*Al*-

1. Souvent utilisé par Chrysippe (scolarque de 232 à 205).

2. W. Christ, *Plat. St.*, p. 509 ; Christ-Schmid, *Gr. Litt.*, I, p. 657 et p. 658, notes 1, 3, 6 ; U. v. Wilamowitz, *Hermes*, 32 (1897), p. 103, note 2. — A. Gercke (dans l'*Einl.*, I, p. 25) voit dans le *Clitophon* une production des cyniques.

3. U. v. Wilamowitz, *Antig. v. Kar.*, p. 211.

4. E. Bickel, *Archiv f. Gesch. des Phil.*, 17 (1904), p. 461 sqq.

5. K. Buresch l'attribuait indûment à Eschine le Socratique, qui a en effet composé un *Axiochos* (D. L., II, 61). Usener le met à l'époque de Posidonios. Wilamowitz lui assigne une date un peu plus ancienne, tout en le regardant comme le plus récent des apocryphes. Cf. K. Buresch, *Leipziger Studien*, IX (1887), p. 9 sqq ; Susemihl, *Alex. Litt.*, I, p. 21, note 65 ; Feddersen, *Ueber den pseudoplatonischen Dialog Axiochus* (1894) ; O. Immisch, *Philologische Studien zu Plato*, I. *Axiochos* (1896) ; U. v. Wilamowitz, *Gött. gelehrte. Anzeig.*, 1895, p. 984 ; A. Brinkmann, *Rh. Mus.*, 51 (1896), p. 441-455 ; A. Gercke (dans Kroll, *Die Altertumswissenschaft...*, p. 492).

6. Cf. O. Schrohl, *De Eryxia qui fertur Platonis*, 1901.

7. Nous verrons que l'édition tétralogique remonte à Dercyllidès, c'est-à-dire au Ier s. avant notre ère. Mais, à supposer même que dans le classe-

cyon n'a pas été composé avant le IIe s. Certains, nous disent Athénée d'après Nicias de Nicée et Diogène Laërce d'après Favorinus, l'attribuaient à l'Académicien Léon de Byzance [1]. Les tendances en sont éclectiques : l'empreinte du stoïcisme moyen y est fortement marquée [2]. Les œuvres restantes n'ont guère d'intérêt, ni en elles-mêmes, ni pour l'histoire du texte et des ouvrages de Platon, car elles ne lui ont sans doute jamais été sérieusement attribuées ; ce sont des amplifications de rhétorique sur des lieux communs de morale, amplifications qui se rattachent, de loin, à la manière des *Mémorables* de Xénophon. Cette parenté lointaine avec des œuvres socratiques, et probablement une grande part de hasard, leur ayant donné quelque crédit, elles ont été admises par les éditeurs antiques dans la compagnie des œuvres platoniques, mais rigoureusement maintenues à l'écart et placées en appendice, comme d'ailleurs l'*Axiochos* et l'*Eryxias*. Ceux-ci sont plus intéressants pour l'histoire du texte. L'*Axiochos*, en particulier, est une des œuvres polémiques dirigées par l'Académie contre les Écoles rivales : grâce à cette circonstance, il a été soigneusement conservé, et finalement recueilli à côté des dialogues platoniciens. Le *Clitophon* et le *Second Alcibiade* ont bénéficié, plus largement encore, des mêmes circon-

ment des 36 œuvres « authentiques » Thrasylle n'ait fait que suivre Dercyllidès, il peut n'avoir pas composé de la même façon la liste des apocryphes recueillis dans l'appendice. Rien de plus variable que le contenu d'un tel appendice. Les éditions postérieures à Thrasylle peuvent adopter la disposition des 9 tétralogies, et néanmoins ne pas y joindre exactement les mêmes apocryphes : l'archétype de nos manuscrits en témoigne ; il a certains apocryphes en moins, d'autres en plus. La liste des apocryphes cités dans les *Prolégomènes* d'Olympiodore donnerait lieu à une observation analogue. En dernière analyse, même si Thrasylle dépend de Dercyllidès, le *terminus ante quem*, pour la composition des apocryphes « unanimement rejetés » reste l'époque de Thrasylle lui-même.

1. Athénée, XI, 506 c : ἡ Ἀλκυὼν Λέοντος τοῦ Ἀκαδημαϊκοῦ [εἶναι λέγεται], ὥς φησι Νικίας ὁ Νικαεύς. — D. L., III, 62 : ἡ Ἀλκυὼν Λέοντός τινος εἶναι δοκεῖ, καθά φησι Φαβωρῖνος ἐν τῷ πέμπτῳ τῶν Ἀπομνημονευμάτων.

2. Cf. A. Brinkmann, *Quaestionum de dialogis Platoni falso addictis specimina* (Diss. Bonn, 1891) ; A. Gercke (dans l'o. c. de Kroll), p. 491-492 ; Wilamowitz, *Antig.*, p. 155. — L'*Alcyon* nous a également été transmis avec les œuvres de Lucien : son entrée dans cette collection est postérieure à l'établissement de l'archétype de nos manuscrits platoniciens ; car le texte conservé dans les manuscrits de Lucien dérive du texte de cet archétype, d'après O. Immisch, *Philol. St. zu Plato*, II : *De recensionis Platonicae praesidiis atque rationibus* (1903), p. 43-47.

stances, et ont pu entrer dans le recueil des neuf tétralogies.

Le *Second Alcibiade* surtout avait grand besoin de cet appui extérieur. Par le caractère peu attique de la langue, qui s'éloigne sensiblement de celle de Platon, il se distingue nettement des autres apocryphes de la collection tétralogique. Pourquoi donc a-t-il finalement obtenu une place parmi eux ? D'abord, c'est un pastiche du *Premier Alcibiade*, qui porte le même nom. Mais la raison n'est pas suffisante : au temps de Platon, d'autres *Alcibiade* circulaient déjà, attribués à des Socratiques notoires (comme Antisthène et Eschine [1]), et le *Second Alcibiade* aurait pu être rattaché tout aussi bien à l'œuvre d'un de ceux-ci. D'après M. Hirzel, certains platoniciens fervents ont eu le désir de posséder des exposés systématiques, faits par Platon, sur chacune des grandes questions qui les intéressaient. C'est pour satisfaire ce désir que certains apocryphes auraient été mis en circulation : le *Second Alcibiade* aurait donc été attribué à Platon parce qu'il reproduisait, sous une forme systématique, les opinions de Platon sur la prière. — En fait, il n'en est pas ainsi. Les idées du *Second Alcibiade*, ou bien ont avec celles des dialogues authentiques un rapport très lointain, ou même les contredisent (par exemple, à propos d'OEdipe, ou de la malignité des dieux). En réalité, la signification du dialogue est surtout polémique : on y trouve une définition de la μανία toute contraire à celle des Stoïciens et des Cyniques ; on y voit la μεγαλοψυχία considérée comme un vice ; on n'y admet pas l'acceptation de l'injustice. La partie positive de l'œuvre est rationaliste et néglige l'aspect religieux du problème ; elle révèle aussi des tendances probabilistes, par l'identification (bien peu socratique) des notions de *savoir* et de *croire savoir*. C'est donc une œuvre polémique issue de l'Académie, et de l'Académie moyenne, où Arcésilas avait introduit le probabilisme [2]. Quelle en est la date ? Il est impossible de la fixer avec précision. Sensiblement plus tardive, semble-t-il, que le scolarchat d'Arcésilas (240) ; car des dialogues de la collection tétralogique beaucoup plus voisins, pour la langue et le style, des dialogues authentiques (comme le *Clitophon*) sont à peu près du temps d'Arcésilas. En tout cas, il est certain que la

1. D. L., II, 61.

2. Pour toute cette argumentation, cf. E. Bickel, *Archiv fur Gesch. der Philos.*, 17, p. 461-475.

collection complète des tétralogies est postérieure à Arcésilas [1] ; il est très vraisemblable que le *Second Alcibiade* y a été admis parce que c'était une œuvre académique, composée, puis soigneusement conservée à l'Académie d'Athènes. Mais pour qu'une telle œuvre, si différente des dialogues authentiquement platoniciens, ait pu être confondue avec eux, il faut que l'édition tétralogique, où elle a été admise en leur compagnie, n'ait été préparée qu'assez longtemps après la publication de cet apocryphe. Il est donc très probable que cette première édition tétralogique n'est pas antérieure au Ier siècle avant notre ère, et qu'elle est bien celle de Dercyllidès, comme on peut le conclure des témoignages antiques [2].

*
* *

Mais les autres apocryphes ont dû figurer dans des éditions antérieures. En particulier, le *Minos*, l'*Epinomis* et les *Lettres*, pour acquérir une autorité qui en imposât à Aristophane de Byzance [3], ont dû être publiés parmi les œuvres platoniciennes (sans doute à l'Académie même) bien avant la fin du IIIe siècle, et néanmoins assez longtemps après leur composition (tout au moins celle du *Minos*) pour que la confusion fût possible. A quel moment donc le désir de posséder une édition générale des Dialogues de Platon put-il naître dans l'École ? Ce ne fut certainement pas du temps de Speusippe. La génération qui avait entendu Platon vivait encore et continuait l'œuvre du Maître en s'inspi-

1. ID., *ibid.*, p. 476.
2. D'après M. BICKEL, l'*Alcibiade* a été composé peu après 240 ; l'édition tétralogique serait aussi de cette époque, et antérieure à Aristophane de Byzance (p. 476). Mais rien n'autorise cette affirmation. Sans doute, il est possible qu'un ordre trilogique partiel ait existé avant Aristophane : en l'admettant, nous comprendrons l'anomalie qui fait de la *République* et des *Lois* à la fois un λόγος dans une trilogie (et plus tard dans une tétralogie) et 10 ou 12 διάλογοι dans le total des 56 dialogues (D. L., III, 57) ; ainsi, deux trilogies au moins, celles où entrent la *République* et les *Lois*, seraient antérieures à la division alexandrine en livres (cf. plus haut, p. 17, note 2). — Mais, pour l'ordre tétralogique, il n'en va pas de même. En particulier, si Aristophane avait eu sous les yeux une classification trilogique incomplète et une classification tétralogique complète, il se serait inspiré de ces deux classifications, et n'aurait pas laissé d'œuvres ἀτάκτως.
3. Cf. O. IMMISCH, *Berl. ph. W.*, 1892, p. 1149.

rant de la tradition qu'il avait créée, de ses paroles, conservées dans des notes de cours, de son exemple personnel et de ses méthodes, dont le souvenir efficace et précis subsistait [1]. Une génération après la mort de Platon, il n'en est déjà plus de même ; le plus grand nombre des collaborateurs et des disciples immédiats de Platon a disparu ; la tradition commence à s'affaiblir [2]. On sent alors le besoin de recourir aux Dialogues écrits, soutiens de la mémoire défaillante. Et naturellement on désire les avoir tous, parce qu'ils peuvent s'éclairer et s'expliquer mutuellement, et qu'aucun d'eux, pas même le *Timée*, ne contient un exposé systématique et absolument complet de la doctrine entière. Aux environs de 320-315, vers la fin du scolarchat de Xénocrate, on aurait donc satisfait le désir de nombreux platoniciens (dans l'Académie et au dehors), en leur donnant une édition générale des Dialogues, faite avec plus de soin que les exemplaires courants, qui étaient souvent fautifs et peut-être difficiles à rassembler en une collection complète [3]. Ont-ils pu se procurer cette édition qu'ils appelaient de leurs vœux ?

Une indication que Diogène Laërce avait trouvée dans la *Vie de Zénon* composée par Antigone de Caryste nous permet, semble-t-il, de répondre affirmativement. Au livre III, tout à la fin de la section consacrée aux ouvrages et aux éditions de Platon, Diogène ajoute, en se servant d'une gauche formule de transition, cette note, dont le lien avec ce qui précède est assez lâche, mais qui n'aurait pu trouver place ailleurs : (τὰ μὲν σημεῖα ταῦτα καὶ τὰ βιβλία τοσαῦτα)· ἅπερ Ἀντίγονός φησιν ὁ Καρύστιος ἐν τῷ περὶ Ζήνωνος νεωστὶ ἐκδοθέντα εἴ τις ἤθελε διαναγνῶ-

1. Pour montrer l'importance de la tradition orale dans l'enseignement à certaines époques, G. Grote (I, p. 215, note f) rappelle avec raison l'exemple, cité par Renan (*Averroès et l'Averroïsme*, p. 257-325), des professeurs des Universités italiennes, et particulièrement de Cremonini : les ouvrages de Cremonini avaient peu de succès ; au contraire, les rédactions de ses cours se répandirent dans toute l'Italie et même au delà des monts.

2. Et, à supposer que Platon eût conservé quelques autographes et les eût légués à Speusippe, celui-ci pouvait en avoir disposé hors de l'Académie.

3. Les œuvres de Platon ont été conservées intégralement : pour expliquer ce fait, nous devons supposer une édition complète, publiée une ou deux générations, au plus tard, après la mort de Platon. A cette époque, les matériaux d'une première édition complète ne peuvent avoir été rassemblés dans de bonnes conditions qu'à Athènes, et par les soins de l'Académie.

ναι, μισθὸν ἐτέλει τοῖς κεκτημένοις. « *Les livres de Platon ayant été récemment édités, si on voulait en faire une lecture approfondie, on payait un droit de prêt aux possesseurs* [1]. » — Ce droit de prêt, dans l'antiquité, était payé aux libraires par les amateurs trop pauvres pour acheter certains livres, et qui venaient les consulter dans la boutique, ainsi transformée en cabinet de lecture [2] ; on leur permettait peut-être de copier certaines parties de cet exemplaire-type ou de corriger leur livre d'après ce texte autorisé. Pour que le fait relatif à Platon ait été spécialement noté par Antigone, il faut sans doute que l'édition ait été particulièrement chère. Elle devait donc consister en beaux exemplaires, écrits par des copistes soigneux, d'après de bons modèles, et diligemment revisés. Il faut supposer aussi qu'on avait dépensé beaucoup d'effort et de soin pour en réunir les matériaux et choisir les meilleurs, et enfin qu'elle était complète et qu'à cet égard elle constituait une précieuse nouveauté. Pour entreprendre une édition de cette sorte (surtout à un temps où la contrefaçon n'était interdite ni par les lois ni par les mœurs), on devait espérer rentrer dans ses débours ; on devait escompter la faveur du public et se l'assurer par des mérites qu'une contrefaçon ne pouvait avoir : en particulier, dans une édition de ce genre, par le mérite de l'authenticité, garantie à la fois pour le texte et le nombre des dialogues [3]. L'Académie éditait Platon depuis longtemps ; elle était donc la plus digne de confiance à cet égard, et l'on conçoit qu'une édition menée à bien par ses soins ait pu être vendue cher et trouver de nombreux acheteurs, et que les libraires où des exemplaires se trouvaient déposés aient fait payer un notable droit de prêt.

Mais à quelle date remonte l'édition de luxe qui fit tout ce bruit ? Cette question n'a pas encore reçu de réponse décisive. Les uns s'en tiennent au contexte de Diogène Laërce et pensent qu'il s'agit ici de l'édition alexandrine dont les signes critiques

1. D. L., III, 66. Le texte de la vulgate (διαγνῶναι = *pernoscere*) donne à peu près le même sens.

2. E. Egger, *Histoire du livre*, p. 111, qui s'appuie sur le présent passage ; pour les Romains, Wattenbach, *Schriftwesen*, p. 535.

3. Ce mérite, dans une édition postérieure à la mort de Platon ne pouvait naturellement pas être absolu. Une édition académique permettait au moins d'exclure les dialogues grossièrement apocryphes et de donner un texte aussi peu altéré que possible.

viennent d'être énumérés par Diogène. Cette édition aurait été publiée à l'époque d'Antigone de Caryste, qui la mentionne, c'est-à-dire dans la seconde moitié et un peu avant la fin du IIIe s. ; Aristophane de Byzance en serait l'auteur. Telle est l'opinion d'Osann et de Grote [1]. M. A. Gercke pense également à une édition savante faite dans le dernier quart du IIIe s., mais par les libraires d'Athènes et d'après l'édition alexandrine, dont les copies leur auraient coûté cher [2]. Nous avons vu que la cherté des exemplaires peut s'expliquer par d'autres raisons. Casaubon ne rapportait ἅπερ qu'aux mots immédiatement précédents βιβλία τοσαῦτα. Osann soutient que le relatif reprend aussi le mot σημεῖα : Diogène, dit-il, n'écrit cette dernière phrase qu'*à cause* des signes critiques ; autrement dit, il ne faut pas briser l'*unité du développement* ἐπεὶ δὲ καὶ σημεῖα... τοῖς κεκτημένοις. Mais, au point de vue grammatical, cette opinion est difficile à soutenir ; le mot ἐκδοθέντα, mis en apposition à ἅπερ, devrait alors se rapporter également à σημεῖα, et le mot σημεῖα représenté par ἅπερ serait le complément direct de (μισθὸν ἐτέλει τοῖς) κεκτημένοις : mais quel sens donner à l'édition, à l'achat, au prêt de *signes* ? D'autre part, τοσαῦτα ne peut se rapporter aux exemplaires de l'édition critique ; car on vient de parler de leurs annotations, et non pas de leur nombre ; s'il s'agissait de ces livres, Diogène aurait écrit τοιαῦτα. En réalité, τοσαῦτα ne peut se rapporter qu'à l'*énumération* et au classement des dialogues de Platon, c'est-à-dire aux ch. 57-62 (*le nombre de ses dialogues authentiques est de 56, en comptant la* RÉPUBLIQUE *pour 10,* etc.). La phrase empruntée à Antigone de Caryste n'a donc rien à voir avec les signes critiques. Et, quand on connaît les procédés de composition de Diogène (juxtaposition de grands extraits saupoudrés d'annotations marginales qui entraient dans le texte comme elles pouvaient) [3], on n'a pas lieu de s'en étonner. Le développement ἐπεὶ δὲ — τοῖς κεκτημένοις ne forme nullement un tout. La citation empruntée à Antigone a été ajoutée après coup, exactement

1. Fr. OSANN, *Anecdotum Romanum de notis veterum criticis* (1851), p. 66 (cf. p. 101), suivi par Ch. HUIT, I, p. 395-396 ; G. GROTE, I, p. 164.
2. A. GERCKE, dans l'*Einleit.*, I, p. 6, et II, p. 361.
3. WILAMOWITZ, dans son *Epistula ad Maassium* (= *Philol. Unters.*, III, 1880) et son *Antigonos v. Karystos*, et USENER (*Epicurea*, 1887, p. XXII sqq.) ont exposé ces procédés.

comme les citations de Favorinus en d'autres passages [1]. Avant l'addition de cette phrase, le développement se terminait normalement par τὰ μὲν σημεῖα ταῦτα (conclusion des ch. 65-66) καὶ τὰ βιβλία τοσαῦτα (conclusion des ch. 57-62), formule de transition à l'exposé des doctrines platoniciennes (τὰ δὲ ἀρέσκοντα...).

Si la phrase d'Antigone n'a aucun lien avec ce qui précède, il ne faut plus songer à l'expliquer par le contexte de Diogène : nous devons la considérer en elle-même ou essayer de la remplacer dans le développement d'où le compilateur l'a arbitrairement séparée. Si on la prend en elle-même, on peut croire qu'il s'agit ici d'œuvres publiées du vivant de Platon, et de leur succès immédiat (νεωστί). C'est l'opinion de M. de Wilamowitz et d'Usener. Mais ils ne tiennent pas compte des mots ἐν τῷ περὶ Ζήνωνος. Le témoignage d'Antigone figure dans sa Vie de Zénon, et par conséquent doit avoir quelque relation à Zénon lui-même. Il faut donc chercher dans quelles circonstances Zénon a pris connaissance des œuvres de Platon, et, plus généralement, des Socratiques. Nous apprenons par Diogène Laërce que son père Mnaséas venait souvent à Athènes pour ses affaires et lui rapporta, alors qu'il était encore tout jeune, beaucoup de livres des Socratiques; et, en outre, que Zénon fit la connaissance de Cratès chez un libraire où il venait d'entendre lire les *Mémorables* de Xénophon [2]; enfin, par Thémistios [3], que la lecture de l'*Apologie de Socrate* composée par Platon le remplit d'enthousiasme. Il vint à Athènes précisément en 314, à l'âge de vingt-deux ans, s'y adonna définitivement à la philosophie, et suivit quelque temps les cours de Xénocrate, qui mourut cette année même [4]. Il paraît probable que le récit de l'arrivée de Zénon à Athènes, de ses premières lectures, de ses stations chez les libraires, formait le contexte où Diogène Laërce a découpé cette phrase d'Antigone,

1. Si τοσαῦτα se rapporte aux ch. 57-62, nous devons distinguer trois éléments dans les ch. 57-67 : une énumération des dialogues et des modes de classification de ces dialogues (annoncée au ch. 47 : τὴν τάξιν τῶν διαλόγων) = ch. 57-62 ; un développement moins étendu, abrégé d'une *Introduction* ou d'un *Commentaire* alexandrins, qui porte sur les λέξεις et les σημεῖα platoniciens ; enfin la phrase d'Antigone.

2. D. L., VII, 31 (d'après Démétrios de Magnésie ; VII, 2-3.

3. *Disc.* 23, p. 295 c.

4. D. L., VII, 28 et 2. Cf. Susemihl, *Alex. Litt.*, I, p. 50, note 160 ; Th. Gomperz, *Les penseurs de la Grèce*, trad. A. Reymond, III (1910), p. 8, note 1.

pour la coudre tant bien que mal à ses renseignements sur les éditions de Platon [1]. Donc, en 314, l'édition académique venait (νεωστί) d'être publiée. Plus de trente ans s'étaient écoulés depuis la mort du philosophe. La génération des lecteurs succédait à celle des auditeurs de Platon.

Xénocrate était encore chef de l'École et prit sans doute une part active à l'édition académique. Disciple fidèle et docile, laborieux et consciencieux à l'extrême, il s'était assigné la tâche de « protéger et de conserver l'héritage du maître » [2], de systématiser les enseignements métaphysiques de la vieillesse de Platon, tout imprégnés de mysticisme pythagorisant, et quelquefois déformées par la façon dont ses auditeurs les avaient compris ou retenus : théorie des Idées, théologie mathématique, doctrine de l'âme et des démons. Xénocrate transmettait ainsi à la postérité les dernières doctrines de Platon en les élaborant à sa manière, dogmatisant sur des mythes poétiques et organisant avec une rigueur scolastique les suggestions du philosophe inspiré, ses appels à l'intuition et à l'imagination. Il aimait passionnément les *divisions tripartites* : à la fois par goût un peu scolaire des classifications simples et régulières, et par l'effet de ses croyances à la vertu mystique des nombres. Il distinguait ainsi trois groupes d'êtres, perçus par trois moyens de connaissance et répartis en trois régions de l'Univers [3]. C'est à lui que remonte la division de la philosophie en trois disciplines : dialectique, physique et éthique. Il ordonnait les êtres animés en trois classes : dieux, démons et hommes ; il établissait une triple hiérarchie des dieux ; il enseignait que l'homme se compose de trois parties : raison, âme et corps ; et si un vers d'Homère parlait d'un serpent à trois têtes sur le baudrier d'Agamemnon, il ne manquait pas de l'interpréter allégoriquement [4]. L'idée de procurer à tous les Platoniciens une édition générale des Dialogues s'accorde bien avec ce que nous savons

1. S'il s'était agi des achats de Mnaseás, Antigone n'aurait pas parlé du droit de prêt, mais du prix de vente.

2. Richard Heinze, *Xenokrates* (1892), p. VI et 15.

3. *Ibid.*, p. VIII-IX, p. 2, p. 5, p. 75. Ce sont τὰ ἐντὸς οὐρανοῦ = αἰσθητά ; ὁ οὐρανός = δοξαστός ; τὰ ἐκτὸς οὐρανοῦ = νοητά.

4. *Ibid.*, p. VIII ; p. 76, note 2 ; p. 72-73 ; p. 143.

de son esprit systématique et de sa piété à sauvegarder tous les vestiges de la pensée de son maître.

Platon, nous l'avons vu, avait eu l'intention de grouper en tétralogies huit de ses dialogues : le dernier de chaque série n'ayant pas été écrit, il ne restait que deux trilogies, modèles tentants pour un esprit ordonné et passionné de classifications tripartites. Aussi n'est-il pas trop hardi de supposer que Xénocrate a augmenté le nombre de ces trilogies. Les a-t-il constituées telles qu'on les trouve dans la liste d'*Aristophane de Byzance*, où nous en comptons cinq [1] ?

République	—	*Timée*	—	*Critias.*
Sophiste	—	*Politique*	—	*Cratyle.*
Lois	—	*Minos*	—	*Epinomis.*
Théètète	—	*Euthyphron*	—	*Apologie.*
Criton	—	*Phédon*	—	*Lettres.*

On ne peut l'affirmer avec certitude : mais la thèse est fort spécieuse. Les Alexandrins ont souvent reçu des collections toutes faites en vue du commerce (par exemple pour Pindare, Sapho) [2], et ces collections comportaient nécessairement un classement plus ou moins habile. Aristophane a donc pu reproduire un classement trilogique partiel, inauguré dans l'édition académique de Xénocrate, peut-être interrompu par la mort de celui-ci, et limité dès lors à 15 ouvrages. D'autre part, il faut remarquer que, dans la notice empruntée par Diogène Laërce à Thrasylle, la division de la philosophie en trois parties est mise en rapport avec la classification des Dialogues, et toutes deux expliquées par des comparaisons tirées de l'art dramatique [3]. La notion des trois parties de la philosophie et celle du groupe-

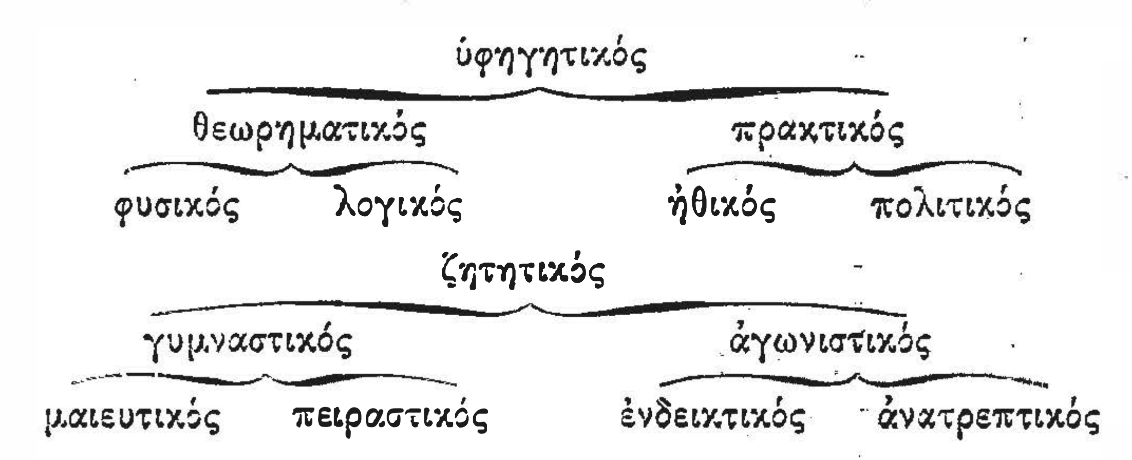
1. D. L., III, 61-62.

2. G. Grote (I, p. 142) pense que le classement trilogique est antérieur à Aristophane et en attribue l'invention à Callimaque. Il est plus naturel de croire que ce dernier a disposé les Dialogues dans l'ordre alphabétique : nous verrons que tel est l'usage dans les Πίνακες alexandrins. En tout cas, la phrase de Diogène Laërce (ἔνιοι δὲ, ὧν ἐστι καὶ 'Αριστοφάνης) n'implique nullement qu'Aristophane soit l'inventeur des trilogies : comme Grote le remarque, elle impliquerait plutôt le contraire.

3. Diogène Laërce (III, 56) nous dit en substance : « A la physique, Socrate a ajouté l'éthique et Platon la dialectique, comme, au premier acteur de Thespis, Eschyle en ajouta un second et Sophocle un troisième. Et c'est aussi à l'imitation de la tragédie, d'après Thrasylle, que Platon

ment des dialogues ont donc été liées ensemble par une tradition dont certains détails sont confus et inexacts, mais dont le sens général tend à confirmer notre hypothèse d'une édition académique par trilogies, dirigée et ordonnée par Xénocrate.

Ainsi, peu à peu, dans l'École, se préparent les groupements qui seront plus tard communément adoptés par les libraires, et dont le modèle avait été donné par Platon lui-même. Un autre mode de classification, dont nous n'apercevons que plus tard la forme achevée, s'élabore aussi dès cette époque, graduellement. C'est la classification par le moyen de la διαίρεσις, de la division bipartite laborieusement poursuivie [1]. Elle est impliquée dans le classement tétralogique de Thrasylle et, en outre, exposée à part par Diogène Laërce, avec une légère variante [2]. Il s'agit de déterminer un certain nombre d'*épithètes* qui servent à *caractériser* chaque dialogue d'après sa tendance (χαρακτῆρες). On obtient ainsi le tableau suivant :



édita ses œuvres par tétralogies. » — Thrasylle nous parle de tétralogies, parce que, de son temps, on en était revenu à classer les drames par groupes de quatre. Mais les Alexandrins, malgré les didascalies, ne comptaient pas le drame satyrique dans l'ensemble (Usener, *Unser Platontext*, p. 213). La comparaison employée par Thrasylle n'est donc, semble-t-il, que le rajeunissement et la mise au point d'une comparaison antérieure, où deux termes symétriques (tripartition de la philosophie et groupement trilogique) se trouvaient rapprochés l'un de l'autre et mis en parallèle avec des divisions et groupements semblables dans l'art dramatique. La comparaison des tétralogies platoniciennes avec les tétralogies dramatiques est boiteuse, comme l'a fait justement remarquer Olympiodore (*Prolég.*, ch. 25, p. 218-219, éd. Hermann), car la quatrième œuvre platonicienne (par exemple, le *Phédon*) n'est à aucun égard comparable au drame satyrique. Supprimons ce dernier : la comparaison peut se soutenir. Elle a donc été inventée pour justifier des trilogies, non des tétralogies. (Nous verrons plus loin que le classement tétralogique n'est qu'un remaniement et un élargissement du classement trilogique.)

1. Cf. G. Grote, *o. c.*, I, p. 233; W. Christ, *Plat. St.*, p. 456-457.
2. D. L., III.

Or on trouve dans Aristote les deux premiers termes de cette division des concepts. Il distingue la philosophie, qui est γνωριστική, de la dialectique, qui est πειραστική [1], et ce mot de πειραστική revient plusieurs fois chez lui, comme épithète ou comme synonyme de *dialectique*. Or c'est précisément la même opposition entre la connaissance acquise et la poursuite de la vérité, entre l'exposition et la recherche ; — Grote et W. Christ le remarquent avec raison — qui se trouve à la base de la classification des Dialogues par *caractères*. La terminologie seule est un peu différente [2] : γνωριστικός a été remplacé par son synonyme ὑφηγητικός, et, de même, πειραστικός a cédé la place à son synonyme ζητητικός et est devenu le titre d'un sous-groupe. Le second degré de la division, dans la classe des dialogues d'*exposition*, doit être également ancien. Comme le premier, on le retrouve à la fois dans Thrasylle et dans Albinos [3], et il correspond à l'opposition qu'établissent déjà Platon et Aristote entre βίος θεωρητικός et βίος πρακτικός. Enfin la méthode même de division, la bipartition des concepts, était couramment pratiquée dans les Écoles platonicienne et aristotélicienne ; nous en trouvons des exemples dans le *Sophiste* et le *Politique* ; des exemples plus nombreux encore étaient recueillis dans les διαιρέσεις publiées d'après des notes de cours et attribuées à Platon, à Speusippe, à Xénocrate, à Aristote [4]. Ce mode de classification des dialogues remonte donc, en dernière analyse, à une inspiration authentiquement platonicienne : Platon a donné la méthode ; Aristote (qui fut membre de l'Académie pendant vingt ans, et d'ailleurs ne cessa jamais, nominalement, d'en faire partie) nous en montre une première application ; enfin, beaucoup plus tard, nous trouvons dans Albinos une ébauche assez développée, mais

1. *Métaphysique*, III, 2, p. 1004 B, 25 : ἡ διαλεκτικὴ πειραστικὴ περὶ ὧν ἡ φιλοσοφία γνωριστική.

2. Ces deux ἀνωτάτω χαρακτῆρες se retrouvent, avec le même nom que dans Thrasylle, dans la classification mentionnée par ALBINOS, *Prologos*, ch. 3 (= *Platonis Opera*, VI, p. 148 éd. Hermann), classification qui sera exposée plus loin, et qui diffère sensiblement de celle de Thrasylle. La coïncidence de ce premier degré de la division dans les deux systèmes contribue à en prouver l'ancienneté.

3. La division en πρὸς διδασκαλίαν καὶ πρᾶξιν, c'est-à-dire en διδασκαλικοί et πρακτικοί, est parallèle à celle de Thrasylle en θεωρηματικοί et πρακτικοί.

4. Voir plus haut, p. 35, note 1.

encore confuse, et dans Thrasylle le cadre construit tout entier, avec ses divisions symétriques, raides et artificielles. C'est manifestement une œuvre de l'Académie [1], fidèle à la lettre, sinon à l'esprit de la dialectique platonicienne.

Aristote cite souvent les œuvres de son maître, et c'est le premier des auteurs qui pourraient nous renseigner sur la forme qu'a prise le texte de Platon dans la *tradition indirecte*. Malheureusement, plus attentif au fond qu'à la forme et plus soucieux de sa pensée que des nuances de celle d'autrui, il cite généralement de mémoire, aussi bien Platon qu'Homère, les Tragiques ou Isocrate ; il abrège et mutile à son gré, et ne s'astreint nullement à une rigoureuse exactitude [2]. Il ne nous renseigne que sur un seul point relatif à l'histoire du texte : sur les titres que les Dialogues portaient de son temps, c'est-à-dire du vivant même de Platon et peu après. Bonitz [3] a classé les citations de Platon faites par Aristote, et Zeller, reprenant les recherches d'Ueberweg et d'Alberti, les a étudiées avec un soin extrême, pour en tirer des indices sur l'authenticité des Dialogues. Tantôt Aristote cite un dialogue par son titre, avec le nom de Socrate ou de Platon ; tantôt il cite le titre seul (l'auteur étant bien connu des auditeurs d'Aristote, platoniciens fidèles ou dissidents) ; tantôt le nom seul de Platon ; et quelquefois ni l'un ni l'autre. Nous n'avons à examiner ici que les deux premiers cas [4]. Les dialogues nommément cités par Aristote sont : la *République* (généralement sous le nom de ἡ Πολιτεία, quelquefois de αἱ Πολιτεῖαι), le *Timée* (ὁ Τίμαιος), les *Lois* (οἱ Νόμοι), le *Phédon*

1. Quand on observe combien la répartition des dialogues entre le caractère *éthique* et le caractère *politique* est flottante (la plupart des dialogues *politiques* d'Albinos sont *éthiques* dans Thrasylle), on est tenté de croire que la classe des dialogues d'exposition ne comprenant originellement que 3 caractères : *physique*, *logique* et *éthique* (renfermant *politique*). Cette division correspond exactement à celle de la philosophie en 3 disciplines par Xénocrate ; elle pourrait donc, elle aussi, remonter aux premiers temps de l'Académie.

2. Voir J. Vahlen, *Stzb. Berlin. Akad.*, 1902, p. 166-194 (*Ueber einige Citate in Aristoteles' Rhetorik*). Par exemple, trois passages de la *République*, allégués pour leurs images, sont cités de mémoire (p. 194). — Le *Politique* (303 A) est cité inexactement dans la *Politique*, IV, 2, p. 1289 B 5 (Christ-Schmid, *Gr. Litt.*, I, 669, 1).

3. Dans son *Index Aristotelicus* (tome V de la grande édition), au mot Πλάτων.

4. Cf. Ed. Zeller, *o. c.*, p. 447 sqq.

(Φαίδων ou ὁ Φαίδων), le *Phèdre* (ὁ Φαῖδρος), le *Ménon* (ὁ Μένων), le *Gorgias* (ὁ Γοργίας), le < *Petit* > *Hippias* (ὁ Ἱππίας), le *Ménéxène* (ὁ Ἐπιτάφιος), le *Banquet* (οἱ Ἐρωτικοὶ λόγοι). On voit que le nom propre est presque toujours accompagné de l'article. Mais les deux derniers cas sont particulièrement intéressants [1]. Nous y trouvons employé comme titre un mot qui résume le contenu ou plus exactement l'objet (σκοπός) du dialogue, comme fera plus tard le premier sous-titre. Le *Ménéxène* s'appelle, dans la liste de Thrasylle, Μενέξενος ἢ ἐπιτάφιος ; ce second titre est exactement celui que cite Aristote. Pour le *Banquet*, nous verrons que l'archétype des manuscrits médiévaux portait le sous-titre περὶ ἔρωτος, très voisin du titre d'Aristote. Ce dernier cite donc indifféremment, dans certains cas, par le sous-titre ou par le titre; et tous les écrivains de l'antiquité font de même : Diogène Laërce [2] appelle le *Phédon* ὁ Φαίδων ou ὁ περὶ ψυχῆς ; dans une même page d'Athénée [3], nous rencontrons successivement : Νόμοι, ὁ περὶ ψυχῆς, ὁ Ἴων, ὁ Εὐθύδημος, ὁ περὶ ἀνδρείας (*Laches*), τὸ συμπόσιον. Nous voyons en même temps qu'un certain nombre de sous-titres (ou, du moins, de termes qui plus tard serviront de sous-titres) existaient déjà au temps d'Aristote, le hasard nous en a conservé deux [4]. Quant aux titres proprement dits, on en rencontre le premier exemple dans Platon lui-même, qui cite le *Sophiste* : καθάπερ ἐν τῷ Σοφιστῇ προσηναγκάσαμεν [5]. Il est donc probable qu'Aristote, dans l'emploi des diverses formes de titres, n'a fait que suivre la tradition de Platon lui-même et des premiers temps de l'Académie [6]. En tout cas, les sous-titres ne

1. *Rhétorique*, III, 14, 1415 B 30 : ὁ γὰρ λέγει Σωκράτης ἐν τῷ ἐπιταφίῳ. — *Politique*, II, 4, 1262 B 11 : καθάπερ ἐν τοῖς ἐρωτικοῖς λόγοις ἴσμεν λέγοντα τὸν Ἀριστοφάνην. — Le *Ménéxène* porte ce même titre dans Cicéron, et Priscien (M. Schanz, *Plat. opera*, IX, p. 71, 87).

2. II, ch. 5 et 42 ; II, ch. 65, et III, ch. 36 et 37.

3. Athénée, XI, 504 E sqq.

4. Le *Phédon* est appelé Περὶ ψυχῆς par Callimaque (*Epigr.* 23) et dans la 13e *lettre* platonicienne.

5. *Politique*, 284 B. Cf. 286 B. — C'est probablement à l'imitation des tragédies que les œuvres philosophiques et sophistiques (*Hélène* de Gorgias, *Philippe* d'Isocrate) furent désignées par le nom du personnage principal. Cf. U. v. Wilamowitz, *Einleit. gr. Trag.*, p. 124-125 et note 4.

6. Les sous-titres impliquent une vue d'ensemble sur l'objet du dialogue, des recherches sur le σκοπός, qui ont une certaine analogie avec les recherches des Péripatéticiens, et plus tard des Alexandrins, sur l'ὑπόθεσις

sont pas une invention des érudits alexandrins[1] : ceux-ci n'ont fait que suivre, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, une tradition assez ancienne (d'origine académique ou même platonicienne) qui s'était imposée déjà, peut-être, aux auteurs de la grande édition académique.

*
* *

A l'époque de cette édition, dans le dernier quart du IVe s., quel est l'état du texte de Platon? Évidemment, il n'est pas partout le même. Du vivant de Platon, nous l'avons vu, circulaient déjà des exemplaires de toute sorte et de toute valeur; cette diversité n'a pu que s'accroître au cours des temps. Les manuscrits les plus authentiques, les autographes de Platon, ou bien n'avaient pas été conservés par lui, ou bien, légués peut-être à Speusippe et perdus ou vendus ensuite, n'existaient plus à l'École vers la fin du IVe s. Et les Académiciens d'alors s'en souciaient fort peu : car ils avaient de bonnes copies; le souvenir et la tradition des paroles du Maître subsistaient encore chez quelques-uns, bien que s'effaçant de plus en plus au cours des années ; et surtout, ils se préoccupaient de leur tâche personnelle plus que de l'exégèse minutieuse des Dialogues et de la possession d'un texte authentique en ses moindres détails. L'attention médiocre accordée à ces questions de pure forme explique aussi la facile intrusion de quelques apocryphes, plus ou moins platoniciens d'esprit, parmi les exemplaires dont on se servait couramment à l'Académie et dont on répandait des copies au dehors. Étant donnée cette négligence de la critique des textes et de toute « philologie formelle », le texte conservé à l'Académie était assurément de bonne qualité (on avait des copistes diligents et l'on ne cédait pas trop aux soucis mercantiles), mais devait se déformer peu à peu sans qu'on y prît garde. Sans doute un diorthôte revoyait les copies ; mais il en est de même pour beaucoup de papyrus et de manuscrits médiévaux, et ils sont

des œuvres dramatiques. Beaucoup de ces sous-titres sont d'ailleurs gauches et inexacts ; nous verrons plus tard comment les néoplatoniciens, et particulièrement Olympiodore, les critiquent.

1. Cf. au contraire Birt, *Buchrolle*, p. 238, d'après l'édition du *Protagoras* par Kroschel (1882), p. 1.

loin d'être exempts de fautes. Quant aux lecteurs, ils n'hésitaient pas à corriger, pour leur usage personnel, les passages qui leur paraissaient difficiles à comprendre et dont ils attribuaient l'obscurité à des corruptions.

Tel était l'état du texte, satisfaisant, mais non excellent, dans les livres que lisaient vers le dernier quart du IVe s., les Académiciens et Aristote [1]. Aristote était grand liseur et méritait son surnom d'ἀναγνωστής. Peut-être possédait-il dans sa bibliothèque tous les dialogues de son maître : il nous est impossible de l'affirmer. Les anciens nous donnent des renseignements contradictoires sur la destinée de cette bibliothèque. Aristote la légua à Théophraste, et Théophraste à Nélée de Skepsis. D'après Strabon et Plutarque [2], Nélée transporta les livres à Skepsis, en Troade ; ses héritiers les négligèrent, puis les cachèrent dans une cave, par crainte des émissaires de la bibliothèque de Pergame ; Apellikon de Téos leur acheta les œuvres d'Aristote et de Théophraste, gâtées par l'humidité, et les fit recopier et publier très négligemment, en suppléant arbitrairement les lacunes ; Sylla, ayant pris Athènes, confisqua la bibliothèque d'Apellikon et l'envoya à Rome, où Tyrannion s'en servit pour établir une recension meilleure. Ce récit est, en lui-même, digne de foi. Mais il ne nous renseigne pas sur les manuscrits de Platon. D'après Athénée, au contraire, Ptolémée Philadelphe (285-247), ayant acheté à Nélée toute sa bibliothèque, la fit transporter à Alexandrie, ainsi que les livres achetés à Athènes et à Rhodes. Comme Strabon ne nous parle que des œuvres d'Aristote et de Théophraste, il est possible que les autres livres aient pris le chemin d'Alexandrie : le témoignage d'Athénée, et celui d'un scholiaste d'Aristote, qui le confirme [3], sont de trop faible valeur pour nous donner une certitude ; mais le fait n'a rien d'invraisemblable. Les exemplaires de Platon conservés dans la bibliothèque d'Aristote (de bons manuscrits, assurément, et par-

1. Mort en 322.

2. Strabon, XIII, 608-609 ; Plutarque, *Vie de Sylla*, ch. 26. — Strabon a pour source Posidonios ; celle de Plutarque serait plus récente (A. Gercke, dans l'*Einleit.*, II, p. 363). Cf. Usener, *Unser Platontext*, p. 203 ; Zeller, *o. c.*, II, 2, p. 139.

3. Athénée I, 3 a-b ; *Scholie sur les* Catégories d'Aristote (14, 43), p. 28 a. Cf. Immisch, *B. ph. W.*, 1892, p. 1149 ; Susemihl, *Alex. Litt.*, II, p. 297, note 318.

mi les meilleurs de ceux que possédaient les disciples de Platon, avant la grande édition académique) auraient donc été déposés à Alexandrie, et consultés en particulier par Aristophane de Byzance, avant de périr dans l'incendie de 47.

Mais ces bons exemplaires n'étaient qu'une infime minorité. Un grand nombre de copies médiocres s'étaient répandues de tous côtés, par l'effet du commerce et des transcriptions privées. Beaucoup d'éditeurs manquaient de conscience ; ils ne se souciaient que de réduire le plus possible les frais de revient, et il dut arriver souvent pour Platon ce qui arriva pour Aristote au Ier s., quand les manuscrits d'Apellikon eurent été transportés à Rome : ils furent reproduits, non seulement par le grammairien Tyrannion, mais par « des libraires qui employaient des copistes médiocres et qui ne collationnaient pas les copies avec le modèle : négligence fréquente également dans les autres livres transcrits pour être vendus, aussi bien à Rome qu'à Alexandrie »[1]. Dans les copies privées, les fautes sont très fréquentes aussi : des gens qui ne font pas métier de copier peuvent commettre plus d'erreurs ; et ces gens, nous l'avons vu, sont de toutes les conditions et très inégalement cultivés, quelquefois incapables de choisir entre un bon texte et un mauvais, ou bien, en présence de deux leçons, de discerner la meilleure. En définitive, les exemplaires que pouvait se procurer un Grec de la fin du IVe s. différaient extrêmement de valeur : les uns, copies diligemment fabriquées à l'Académie ; les autres, copies commerciales soignées ou copies privées méthodiquement faites[2]; d'autres enfin, contrefaçons hâtivement bâclées ou transcriptions exécutées par des particuliers de bonne volonté et de mince savoir.

Le papyrus de Timothéos (fragment des *Perses*) nous donne une idée, sinon des exemplaires très soignés et des ouvrages de luxe, au moins des bonnes copies courantes du IVe s.[3]. Dans ces livres, la longueur des lignes n'est pas régulière : c'est la bibliothèque d'Alexandrie qui imposera les lignes à peu près uniformes (les *stiques*, dont la longueur ne dépassera plus celle de la moyenne des hexamètres), en même temps que les rouleaux

1. STRABON, XIII, 609. Cf. plus haut, p. 5, et SCHUBART, *o. c.*, p. 135.
2. Il est souvent difficile de distinguer les *livres* des bonnes *copies privées* (SCHUBART, p. 146-149).
3. SCHUBART, p. 33-35, p. 58; BIRT, *Buchrolle*, p. 216-217.

d'étendue uniforme et de format fixe. Les copistes salariés transcrivent machinalement, lettre par lettre, le texte écrit en petites capitales, et se soucient peu de comprendre. Dans ces livres du IVe s., les mots ne sont pas séparés [1] : il n'y a pas encore de ponctuation, pas de signes couramment employés pour la quantité, l'accent, l'esprit. Aristote [2] connaît la *paragraphe*, trait en marge et sous la ligne, qui marque la fin d'une période; le *point*, qui, dans le texte, sépare les groupes de mots formant un ensemble, et l'*esprit rude* ; mais il n'en faut pas conclure que ces signes aient figuré dans les textes usuels : c'est au lecteur ou à l'exégète de les y mettre. En somme, l'écriture des livres ressemblait à peu près à celle des inscriptions contemporaines : il fallait une véritable éducation préparatoire pour les lire à première vue. Nous devons songer aussi que le papyrus est une matière extrêmement fragile et rapidement destructible [3] : les rouleaux de papyrus ont l'avantage de la légèreté, mais ils se détériorent même sans qu'on y touche ; pour lire un volume, il faut l'étaler soigneusement sur un pupitre ou le tenir, les bras étendus, en le déroulant, ou le faire tenir par un esclave : et, malgré toutes ces précautions, un livre d'usage courant dure un siècle au plus.

On comprend que, dans ces conditions, les textes lus couramment et souvent transcrits se soient corrompus et aient subi des mutilations. Quelques anecdotes relatives au IIIe siècle nous le montrent clairement : Timon, par exemple, lisant un papyrus à haute voix, fut un jour obligé d'improviser pour suppléer une vaste lacune, en attendant que son texte redevînt lisible [4]. Au IVe siècle, et au IIIe encore, la plupart des textes sont dans un grand état de désordre : les tragédies et les comédies, à la scène, et les épopées, dans les exemplaires des rhapsodes, sont déformées et mutilées [5]. Peu à peu ce désordre fit naître, dans un grand nombre d'esprits, un sentiment de malaise : la philologie

1. U. v. WILAMOWITZ, *Einl. gr. Trag.*, p. 128-130; A. GERCKE, dans l'*Einl.*, I, p. 20 ; J. E. SANDYS, *A History of classical Scholarship*, I (2e éd., 1906), p. 97 ; SCHUBART, p. 72.

2. Παραγραφή (*Rhét.*, III, 3), plus tard παράγραφος ; et στιγμή (*Rhét.*, III, 5).

3. BIRT, *Buchwesen*, p. 364-366 ; *Buchrolle*, p. 4, 24-25, 42, 166.

4. D. L., IX, 114.

5. GERCKE, *o. c.*, I, p. 18.

alexandrine tentera de remettre les choses au point. Les œuvres sauvegardées par la piété d'une École, comme celles de Platon, souffraient évidemment moins de dommages, mais elles en souffraient cependant. Pour tous les auteurs classiques, les critiques s'accordent maintenant à penser que les corruptions les plus graves ne viennent pas du moyen âge [1], mais d'une époque très ancienne, et que certaines se sont produites presque sous les yeux des auteurs mêmes [2]. Les fautes pullulaient tout particulièrement dans la prose, en apparence plus facile à comprendre, et par suite transcrite plus négligemment [3]. Dès l'apparition de l'œuvre, les copistes, qui transcrivaient lettre par lettre, pouvaient commettre les mêmes erreurs que les lapicides : omission, modification ou transposition de lettres [4]. Dans ces textes sans ponctuation et sans accentuation, beaucoup de fautes naquirent d'une mauvaise séparation des mots. D'autres vinrent d'un changement de prononciation. En outre, la langue évoluait assez rapidement, et certaines particularités de vocabulaire, de morphologie ou de syntaxe déroutaient les lecteurs demi-savants : ils les transformaient d'instinct, au risque de commettre des solécismes flagrants, et plus tard ces solécismes étaient corrigés par conjecture, ce qui doublait la corruption. Par exemple, le duel, souvent employé par Platon, tombe en désuétude peu de temps après lui : à la fin du IVe siècle, Philétas de Cos, qui est cependant un érudit et l'auteur de γλῶσσαι homériques, ne comprend plus le sens du duel διαστήτην et le sépare en deux mots [5]. Et si Platon

1. Cobet, au contraire, pense que la tradition manuscrite est, non pas impeccable sans doute (il se réserve de la corriger par conjecture) mais excellente au IXe siècle, et que presque toutes les fautes se sont produites pendant les cinq ou six siècles suivants. Cf. *Mnemosyne*, IX (1860), p. 339.

2. L'exemple du texte de Gœthe, que cite Gercke, permet de comprendre comment un tel résultat peut se produire : la première édition complète de ses œuvres est très mauvaise, parce qu'il a donné lui-même pour base à cette publication une réimpression fautive. Cf. Gercke, *o. c.*, I, p. 17, 23-24, 51 ; P. Wendland, *Ibid.*, I, p. 412 ; U. v. Wilamowitz, *Einl. gr. Trag.*, p. 193 ; J.-J. Hartman, *De emblematis in Platonis textu obviis* (1898), p. 4 (cf. p. 6, 8, 9, 115, 119).

3. Usener, *Unser Platontext*, p. 193-194.

4. Wilamowitz, *o. c.*, p. 128-129.

5. Gercke, *o. c.*, I, p. 17. — Eratosthène critique les ψευδαττικοί qui corrigent le duel dans le vers 1263 des *Grenouilles* (Christ-Schmid, *Gr. Litt.*, II, p. 191, n. 7). Au IIe siècle de notre ère, le commentateur du *Théétète* fait remarquer à ses élèves le duel (τὸ τούτω δυικῶς) pour prévenir toute méprise de leur part (*Anon. Komm.*, *Einleit.*, p. XXXI, et col. 73, ligne 4).

se trouve avoir écrit (*Théètète*, 158 B) κινησέοιν ὄντοιν, ces mots sont presque immédiatement corrompus en κινήσεων ὄντων, solécisme reproduit plus tard dans un passage de Stobée, dans nos manuscrits et dans la scholie. A cette faute se superpose une correction arbitraire, et on a finalement κινήσεων οὐσῶν, qui figure dans un autre passage de Stobée [1]. Il arrive aussi que des annotations marginales pénètrent dans le texte : nous verrons plus loin des exemples de ces interpolations qui ne sont pas aussi nombreuses que le croient certains critiques [2]. Enfin, certaines corruptions anciennes peuvent avoir une origine purement matérielle. Les lacunes d'un papyrus troué et déchiré sont suppléées plus ou moins arbitrairement ; la fragilité du papyrus rend nécessaire une transcription fréquente, ce qui multiplie les chances d'accumulation des fautes. Aussi longtemps que les œuvres littéraires furent écrites sur papyrus (c'est-à-dire environ jusqu'au IV[e] siècle après notre ère), on ne put qu'exceptionnellement conserver des papyrus très anciens, et par conséquent les papyrus fautifs furent rarement corrigés d'après des papyrus très anciens, et bien plus souvent par conjecture [3].

Il ne faut pas cependant (du moins en ce qui concerne Platon) s'exagérer le nombre des fautes qui ont pénétré dans le texte avant la période alexandrine. La valeur de notre tradition manuscrite, reconnue par tous les critiques [4], nous prouve la valeur des intermédiaires qui la relient au texte de Platon lui-même. Il y a eu, dès le IV[e] siècle, beaucoup de mauvais exemplaires des Dialogues. Mais il y en a eu d'excellents à l'Académie et chez quelques bons libraires d'Athènes et des grandes villes grecques. A la fin du IV[e] siècle, l'édition académique des œuvres complètes, fondée sur ces bons exemplaires, doit présenter un texte satisfaisant. Sans doute, ce n'est en aucune mesure une édition cri-

1. H. Diels, dans l'*Anon. Komm.*, *Einl.*, p. xx sqq.
2. On en peut relever deux dans le *Phèdre* : 229 c, 257 D. Cf. plus loin, p. 71.
3. Louis Havet, *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins* (1911), p. 9-10 et p. 23. Voir encore, sur les *fautes anciennes* en général, Naber, *Prolég. à l'éd. de Photios*, I, p. 51 ; Cobet, *Mnemosyne*, VIII (1859), p. 434-435 (Dittographies et corrections arbitraires, d'après le témoignage de Galien).
4. Cf. mon article sur *l'histoire et la critique du texte platonicien* (*Revue de philologie*, 1910), p. 274.

tique : personne n'en désirait à ce moment ; elle n'aurait été bien accueillie que des philologues, et la philologie formelle venait à peine de naître. Les lecteurs désiraient une édition complète, avec un texte accessible, facile à comprendre, et en même temps authentifié par l'autorité canonique de l'Académie. Le public, même lettré, dans quelque pays que ce soit, se contente facilement de textes fautifs, si les fautes n'en sont pas trop manifestes. Il a fallu attendre jusqu'au XIXe siècle pour avoir une édition critique des *Sermons* de Bossuet ou des *Pensées* de Pascal. Le public des lettrés helléniques n'était certainement pas plus exigeant. Vers 330, il est vrai, Lycurgue fit établir à Athènes un exemplaire officiel des Tragiques. Mais la constitution de cet exemplaire ne suppose nullement une recension savante et un véritable travail critique. Le texte des drames avait été déformé par les coupures et les variantes des acteurs ; on prit un bon exemplaire du commerce, où les pièces figuraient intégralement et sans les changements arbitraires que les exigences scéniques avaient paru imposer. Et les acteurs durent se conformer à ce texte, exactement comme, de nos jours, une représentation intégrale et littérale d'un drame de Wagner ou de Shakespeare se conforme aux textes imprimés [1]. La critique des textes, et surtout des textes en prose, ne prit naissance que plus tard.

Pour Platon, l'exégèse du texte en précéda et peut-être en prépara la critique. Bien vite le philosophe dut cesser d'être parfaitement compris, même dans sa propre École. Et de même qu'on expliquait et qu'on glosait, dès le Ve siècle, les poèmes homériques, on dut bientôt commenter les œuvres de Platon pour dégager la signification de certains détails obscurs, pour discuter la portée des doctrines et sans doute aussi le sens de certains termes. CRANTOR fut le premier exégète de Platon, ὁ πρῶτος τοῦ Πλάτωνος ἐξηγητὴς Κράντωρ, d'après le témoignage de Proclus [2]. Celui-ci rappelle deux fois ses opinions sur des passages du *Timée* ; Plutarque, dans son exposé de la *Psychogonie du Timée*, le cite cinq fois : Crantor avait sans doute écrit un commentaire sur ce dialogue. Le *Timée* avait toujours eu une place à part parmi les œuvres de Platon conservées à l'Acadé-

1. WILAMOWITZ, *Einl. gr. Trag.*, p. 132.
2. *Comment. sur le* TIMÉE, I, p. 76, éd. Diehl ; cf. I, p. 277.

mie : car il exposait sous une forme systématique des doctrines que Platon n'avait pas développées dans son enseignement oral; Aristote nous en témoigne ; pour la théorie des Idées, il se réfère à cet enseignement ; pour les théories exposées dans le *Timée*, il cite toujours ce dialogue [1]. Jusqu'à Proclus, le *Timée* garde cette place d'honneur et suscite de nombreux et excellents commentaires [2]. Nous apprenons par Proclus que Crantor tenait le mythe de l'Atlantide pour de l'histoire toute pure, qu'il considérait l'Univers et l'Ame comme non engendrés au cours du temps, et l'âme comme formée de tous les éléments qu'elle devait connaître, qu'il expliquait les nombres harmoniques du *Timée* comme le font les modernes. Les passages cités par Plutarque portent également sur des questions assez techniques [3]. Ces rares vestiges nous montrent que Crantor n'est pas seulement un littérateur, un artiste qui se plaît à développer en beau langage des lieux communs de *Consolation* (περὶ πένθους), mais qu'il a porté son attention sur les questions proprement philosophiques, et, en particulier, sur la cosmogonie et la psychogonie du *Timée* [4], Styliste, il dut naturellement examiner de près les détails grammaticaux du texte qu'il commentait, y noter le choix des expressions et le sens précis des termes ; mais il fut en outre, dans l'Académie, à côté du scolarque Polémon [5], qui s'occupait uniquement de morale pratique et de direction des consciences, le représentant de l'esprit dialectique, le véritable continuateur de Xénocrate — avec plus de talent littéraire, — le polémiste redoutable aux Stoïciens et fidèle à la tradition de l'École. Deux ou trois générations après la mort de Platon, il se met à l'étude de ses œuvres avec une intelligence ferme et un jugement sain ; il voit nettement les grands problèmes que soulève l'interprétation du *Timée* et il nous en propose, la plupart du temps, des solutions très raisonnables. Ainsi commence brillamment la lignée des grands exégètes, que continueront Eratosthène, Posi-

1. Ed. Zeller, *Kl. Schriften*, I, p. 158. Cf. plus haut, p. 9, note 3.
2. Krause, *Studia neoplatonica* (Diss. Leipzig, 1904), en compte 41.
3. Crantor est cité aussi par Adraste, dans les mêmes conditions (Simplicius, *Comment. sur la Physique d'Aristote*, p. 124, 7, éd. Diels).
4. Cf. Zeller, *Die Phil. der Gr.*, II, 1⁴, p. 1046-1049.
5. Condisciple de Polémon, qui mourut en 270, il mourut avant lui (D. L., IV, 27). Il était né vers 335.

donios et les commentateurs du second siècle après notre ère : ils réuniront les matériaux que compileront avec plus ou moins d'intelligence et que nous transmettront les derniers des Platoniciens de l'antiquité, de Proclus à Damascius et Olympiodore.

CHAPITRE III

Le texte de Platon a l'époque hellénistique. Nos premiers papyrus. L'édition d'Aristophane de Byzance.

La plus grande partie du public s'intéresse évidemment peu au travail exégétique, de même que plus tard elle s'intéressera médiocrement au travail critique : presque tous les acheteurs d'une édition populaire demandent moins un texte pur ou bien commenté qu'un ouvrage à bon marché. Nous avons vu comment les libraires, en engageant des copistes à vil prix et en se dispensant de payer un reviseur, satisfaisaient ce désir très répandu et y trouvaient leur compte. Des particuliers, ayant trop peu de ressources pour acheter même des livres à bon marché, se bornaient à les consulter chez les libraires, et ils pouvaient les y transcrire, à l'occasion, moyennant un droit sans doute peu élevé [1]. Car les livres se vendaient un bon prix dans l'antiquité, malgré l'emploi de la main-d'œuvre servile. Le papyrus a été bien cher en Grèce pendant tout le IVe siècle, et l'est redevenu rapidement, après une courte période de baisse pendant le dernier quart de ce siècle et quelques années du suivant : les comptes des hiéropes de Délos nous le montrent clairement [2]. Nous comprenons aussi pourquoi l'on a écrit tant de quittances et de notes sur des tessons d'argile, et pourquoi Cléanthe y fut longtemps contraint,

1. Voir plus haut, p. 47, n. 2. — C'est ainsi qu'à la Renaissance beaucoup d'étudiants, surtout dans les Universités allemandes, transcrivent eux-mêmes leurs livres. Cf. Wattenbach, p. 487.

2. G. Glotz, *Journal des Savants*, 1913, p. 28-29. Les vues de Birt et Dziatzko sont ainsi confirmées, malgré les objections de Gardthausen, *o. c.*, p. 65 sqq.

faute de pouvoir se payer du papyrus [1]. D'ailleurs, ceux qui transcrivaient eux-mêmes leurs livres accomplissaient leur travail avec plus ou moins de soin. Une copie qu'un érudit exécute de sa propre main, parce qu'il se défie des scribes mercenaires [2], est naturellement beaucoup plus soignée que celle d'un lecteur besogneux, pressé, et quelquefois assez ignorant. Mais celle-ci peut néanmoins avoir un grand intérêt. Les fautes, étant plus grossières, sont plus faciles à discerner et à corriger : un savant, ou un demi-savant, risque d'abuser de la critique conjecturale et de masquer à jamais les corruptions par des améliorations spécieuses. Nous devons donc nous réjouir d'avoir retrouvé en Égypte quelques vestiges des livres de ce temps, même des livres les plus négligemment transcrits, car ils nous permettent de nous représenter avec quelque précision *l'état du texte dans la première moitié du IIIe siècle*, de cinquante à quatre-vingts ans après la mort du philosophe, et à l'époque même de Polémon, de Crantor et de Cratès.

Deux fragments de papyrus, l'un du début du IIIe siècle, ou peut-être de l'extrême fin du IVe siècle, l'autre un peu plus récent, ont été retrouvés au cours des fouilles faites dans le Fayoum, en 1889 et 1890, par M. Flinders Petrie: dans cette oasis du lac Mœris, une colonie grecque s'était établie vers 255 [3], et nous connaissons bien la civilisation de cette contrée, grâce aux trouvailles de M. Petrie. Le plus ancien de ces deux papyrus, découverts à Tell-Gurob, est formé de deux petits fragments du *Lachès* : 189 D-E, publié par M. Smyly [4] et 190 B-192 A, édité par M. J. P. Mahaffy [5]. L'autre renferme deux passages du *Phédon*, avec des lacunes (67 D-69 A, puis 79 B-81 D, 82 A-D, 82 C-84 B). Ce papyrus d'Arsinoé provenait peut-être de l'Attique ;

1. D. L., VII, 174. Cf. BIRT, *Buchrolle*, p. 335 et p. 32 ; DZIATZKO dans *P. W.*, III, p. 975. — Nous avons vu plus haut que souvent même on se bornait à entendre, chez le libraire, la lecture des œuvres nouvelles ou des classiques.

2. C'est le cas de certains humanistes (Pétrarque, par exemple). Cf. WATTENBACH, p. 484-486.

3. SANDYS, *o. c.*, I, p. 108.

4. *Hermathena*, X (1899), p. 407.

5. *The Flinders Petrie Papyri*, with transcriptions, commentary and index, by John P. MAHAFFY, dans les *Cunningham Memoirs* de l'Académie royale d'Irlande : VIII (Dublin, 1891), p. 18 sqq., planches V-VIII, pour le *Phédon* ; IX (1893), p. 165 sqq., pl. XVII et XVIII, pour le *Lachès*.

il servait à envelopper une momie [1]. Le texte du *Lachès* est écrit au verso d'un document ; bien d'autres pages retrouvées sont dans le même cas, et ces exemples prouvent une fois de plus que le papyrus était alors assez cher et assez rare [2], et que le possesseur l'économisait extrêmement. Les exemplaires de ce genre sont ordinairement des *copies privées*. On a fait remarquer avec raison que certains rouleaux opisthographes [3] ou même écrits au verso étaient vraisemblablement des *livres* proprement dits, et que tous les livres n'étaient pas soigneusement édités, calligraphiés, et écrits d'un seul côté ou du meilleur côté. Mais, dans le cas présent, on ne peut hésiter. Le papyrus du *Lachès* et le papyrus du *Phédon* sont des copies privées. Les extraits contenus dans ce dernier sont tirés de passages particulièrement émouvants et propres à fortifier l'âme ; d'après l'ingénieuse conjecture de M. L. Campbell [4], ces *Morceaux choisis* auraient donc appartenu à un soldat, qui les avait copiés à son usage et les portait avec lui, comme d'autres porteront la *Bible* ou l'*Imitation*. L'extrait du *Lachès* a été transcrit dans les mêmes conditions, et peut-être aussi par un soldat : il traite du courage militaire et de son rapport avec les autres formes du courage. Nous comprenons aussi que ces papyrus soient pleins de fautes élémentaires qu'un homme cultivé aurait aussitôt corrigées, et que, pour les apprécier équitablement, il faut distinguer leur valeur propre et celle des originaux sur lesquels ils ont été si négligemment copiés.

Tous deux sont pleins de fautes, et des fautes les plus gros-

1. Beaucoup de pages précieuses, et même de livres, ont été préservés ainsi de la destruction par le hasard de leur enfouissement. Tantôt, comme dans le cas actuel, on réunissait des papyrus mis au rebut, on les humectait et on les comprimait à la forme du corps ; ces cercueils de carton, faits pour les gens de modeste condition et quelquefois aussi pour les animaux sacrés, étaient ensuite séchés et peints. D'autres papyrus ont été déposés dans les tombes, pour la joie des morts qui emportaient avec eux leurs auteurs favoris. On en découvre d'autres dans les ruines des villes abandonnées, ou bien au fond des tas d'ordures. — Cf. Gardthausen, *o. c.*, p. 81-82 ; Fr. Blass, *Lit. Centrabl.*, 1891, p. 1201 (rec. de *Mahaffy*).

2. Cf. Gardthausen, p. 58-60. Nous aurons plus tard à citer un fragment du *Gorgias* écrit des deux côtés d'un papyrus (opisthographe).

3. Tel un rouleau du IIIe s. avant notre ère, qui porte au recto un discours de Lysias, au verso des morceaux choisis d'Euripide et autres poètes. Cf. Schubart, p. 146-149.

4. *Classical Review*, 1891, p. 363.

sières. Le *Lachès* [1] surtout paraît quelquefois transcrit en un grec presque barbare. Les fautes d'orthographe y abondent. Le copiste écrit ταζει pour τάξει, ειδεν pour εἴδει (ἐν ξύμπαντι τῷ πολιτικῷ εἴδει), αλλαι και pour ἀλλὰ καί, τρεχε pour τρέχειν (ἐν τῷ τρέχειν). Des fautes de même nature, quoique moins graves, se rencontrent dans le fragment du *Phédon*. Une fois éliminées ces incorrections grossières, manifestement dues à la négligence et à l'ignorance du copiste improvisé, et à l'absence de toute revision, les deux papyrus nous donnent des renseignements fort intéressants sur l'orthographe du temps. Dans celui du *Phédon*, Usener, Th. Gomperz et Th. Christ ont noté un certain nombre de particularités significatives (par exemple, l'emploi de συν, et non ξυν, dans les mots composés ; la graphie ἀιδής, seule correcte, au lieu d'ἀειδής, etc.) qui sont d'accord avec l'usage des inscriptions contemporaines [2]. De même, le texte du *Lachès* qui a servi de modèle à notre papyrus semble avoir été écrit d'après l'ancienne orthographe attique. Mais l'ignorance et la négligence des deux copistes ne se manifestent pas seulement dans ces incorrections grossières ; certaines omissions (par exemple celle de φαμὲν μέντοι dans le *Lachès* 190 c) ont les mêmes causes, et prouvent à la fois que le copiste ne faisait guère attention au sens des mots et à la suite des idées, et que, dans le modèle, les paroles de chaque interlocuteur n'étaient pas nettement séparées.

D'autres fautes supposent une certaine connaissance du grec et un raisonnement confus : κινδύνοις (*Lachès* 191 d) est

1. J. J. Hartman, *De embl.* (1898), p. 11 sqq. — Cf. encore sur ce papyrus : J. P. Mahaffy, *The Athenaeum*, 1892, p. 591, et *Hermathena*, 8 (1893), p. 310-321. — Th. Gomperz, *Bericht über einen zu Tell-Gurob in Aegypten aufgefundenen und von J. P. Mahaffy in Dublin entzifferten Plato-Papyrus* (*Anzeiger d. Wien. Akad.*, 29, p. 100-106), 1892. — O. Immisch, *B. ph. W.*, 1893, p. 187-191, et *De rec. Plat.* (1903), p. 12-13. — Aug. Th. Christ, *Beitrage zur Kritik des Platonischen* Laches (Progr. des deutschen Obergymn. der Kleinseite Prag), 1895, p. 3 ssq. — Carl Haeberlin, *Centralblatt für Bibliothekswesen*, 14 (1897), p. 274-275 (= *griechische Papyri*, n° 73). — Fr. Blass, Bericht üb. die Verhandl. der K. sächs. Gesellsch. der Wiss. zu Leipzig, Phil.-hist. Cl., t. 50 (1898), p. 198-203. — Köllner, *Bemerkungen über den Papyrusfragmenten des Platonischen Laches* = *Philologus*, 68 (1899), p. 312-314.

2. La forme des lettres A et E est également plus proche de la forme épigraphique que dans tout autre papyrus (F. Blass, *Lit. Centr.*, 1891, p. 1201-1202).

remplacé par κινδυνεύουσιν parce que le copiste de notre papyrus (ou celui du modèle), pensant aux hommes courageux (ἀνδρείους ὄντας), a inconsciemment *assimilé* le nom d'objet κινδύνοις à ces noms de personnes. Une faute d'assimilation encore plus facile à expliquer est celle qui de τό fait τῶν dans la phrase : πλήν γε ἴσως, ὦ Λάχης, τὸ Λακεδαιμονίων (191 B). Il est impossible de savoir avec certitude si ces fautes proviennent des exemplaires qui ont servi de modèles. Mais ce sont là des vétilles. Les papyrus, et particulièrement le fragment du *Phédon*, diffèrent de nos manuscrits sur d'autres points, beaucoup plus importants, et on a longuement discuté pour savoir s'ils étaient, dans ce cas, inférieurs ou supérieurs à la tradition médiévale. Les copistes de nos papyrus, qui ont transcrit leur texte machinalement et paraissent trop ignorants pour l'avoir corrigé sciemment, ne doivent pas être regardés comme les auteurs de ces variantes importantes. Celles-ci se trouvaient donc dans leurs modèles, c'est-à-dire dans des exemplaires commerciaux qui, vraisemblablement, circulaient en Attique ou en étaient exportés environ deux générations après la mort de Platon. Il faut examiner avec soin, dans chaque cas, les deux leçons en présence, pour déterminer exactement la valeur de ces exemplaires courants.

Cette question souleva naguère de vives polémiques. Les papyrus (surtout celui du *Phédon*, publié le premier) eurent des partisans subtils et enthousiastes, et les manuscrits médiévaux des défenseurs intrépides et acharnés. Dans le premier camp se rencontraient MM. Mahaffy, H. Diels, Th. Gomperz, Paul Couvreur, A. Th. Christ, F. Blass [1], et, parmi leurs adversaires, MM. Wentzel, Hartman, Usener, Immisch, Wohlrab [2]. La

1. Herm. Diels, *Deutsche Litteraturzeitung*, 1891, p. 1529. — Th. Gomperz, *Münchner Allg. Zeitung*, 20 août 1891, et *Stzb. Wien. Akad.*, t. 127 (1892), XIVte Abhandl., pp. 1-12. — Paul Couvreur, *Revue de philologie*, 1893, p. 14-27, et dans son édition scolaire du *Phédon* (Paris, Hachette, 1893). — A. Th. Christ, dans les *Symbolae Pragenses* (1893), p. 8-16, et *Beiträge zur Kritik des* Phaidon (Progr. des d. Obergymn. der Kleinseite Prag, 1894), p. 3-23. Cf. Peppmuller, *Woch. f. Kl. Philol.* (1893), p. 1196-1202. — Fr. Blass, *l. c.*, t. 50 (1898), p. 197, 203-217 ; t. 51 (1899), p. 161-164.

2. Wentzel, *La Cultura*, 1892, 2, p. 28. — Hartman, *Mnemosyne*, 20 (1892), p. 152-167. — H. Usener, *Unser Platontext* = *Nachr. Gesellsch. Götting.*, 1892, p. 25-50, 181-215. — O. Immisch, *B. ph. W.*, 1892, p. 1506-1508, 1533, 1538-1540, 1565. — M. Wohlrab, *Litt. Centralbl.*, 1893, p. 17.

victoire fut indécise. Les polémiques n'aboutirent à discréditer ni les papyrus, ni les manuscrits [1]; mais elles eurent un résultat fécond et durable : elles nous permettent de nous représenter plus exactement l'état du texte antique et ses relations au texte médiéval, et, dès lors, les rapports mutuels et la valeur de nos familles de manuscrits.

Il est maintenant incontestable que le texte des papyrus est souvent inférieur à celui des manuscrits. Ceux-ci, par exemple (*Lachès* 190 E : Socrate, ayant terminé son explication, demande d'abord à Lachès la définition du courage), nous donnent la phrase : ἀλλὰ πειρῶ εἰπεῖν ὃ λέγω, τί ἐστιν ἀνδρεία ; et le papyrus : ὃ λέγω, τὸν ἀνδρεῖον [2], leçon que défend Blass et que combat avec raison M. Immisch. Socrate cherche en effet à déterminer l'idée générale et abstraite de *courage* ; Lachès, qui n'est guère habitué à manier les abstractions, lui répond par l'exemple concret d'un *homme courageux* : un correcteur malavisé a voulu faire penser Socrate comme Lachès. Cette correction conjecturale (où τί ἐστιν est devenu τίν' ou plutôt τόν) a peut-être eu pour cause un trou du papyrus qui n'a laissé visibles que τ et ν, peut-être aussi une abréviation de ἐστιν qui a été ensuite mal comprise. Dans un autre passage encore, le jugement de Blass paraît indulgent à l'excès. Socrate a dit qu'il voulait entreprendre, non de définir toute la vertu (ce serait peut-être un trop grand travail), mais seulement, pour faciliter la recherche, *une partie* de la vertu. Et Lachès, dans nos manuscrits, répond tout naturellement (190 D) : Ἀλλ' οὕτω ποιῶμεν, ὦ Σώκρατες, ὡς σὺ βούλει. Le papyrus porte ὅπως, qui ne convient nullement à cette idée d'une recherche *limitée* et *déterminée*. — De même, la plus grande partie des variantes du *Phédon*, quoique souvent spécieuses et ingénieusement défendues, prouvent seulement qu'un des exemplaires du *Phédon* avait subi des altérations assez nom-

1. Cf. Henri Weil, *Journal des Savants*, 1892, p. 623-635, et Reinhardt, *Berichte des freien deutschen Hochstiftes zu Frankfurt*, 10 (1894), p. 138-149, qui prennent une position intermédiaire.

2. C'est la lecture de Blass. — Köllner (*l. c.*, p. 313) lit. τίν' ἀνδρεῖον (sous-entendu : λέγεις), qui donne un sens tout à fait intelligible : Lachès croit savoir immédiatement qui est courageux, et il ne laisse même pas à Socrate le temps de terminer sa phrase. Mais cette lecture est incertaine, et, au point de vue de la constitution du texte, l'objection que soulève le mot ἀνδρεῖον subsiste.

breuses et avait été corrigé rapidement et superficiellement par un lecteur désireux de le parcourir sans heurts. L'exemplaire ainsi « rafistolé » aurait été la source de notre papyrus.

Mais, en d'autres endroits, nos papyrus nous permettent de découvrir ou de soupçonner les fautes de nos manuscrits, et même nous offrent un texte préférable. En un passage du *Lachès* (191 B), le papyrus semble nous indiquer, par l'omission de six mots présents dans tous nos manuscrits, que ces mots ne sont que des *gloses*, entrées dans le texte par interpolation. Lachès appelle courageux le guerrier qui ne recule pas devant l'ennemi; Socrate lui objecte que les Scythes combattent aussi bien en s'enfuyant qu'en poursuivant leurs ennemis. Et Lachès de répondre... Καί σὺ τὸ τῶν Σκυθῶν ἱππέων πέρι λέγεις· τὸ μὲν γὰρ ἱππικὸν οὕτω μάχεται, τὸ δέ ὁπλιτικὸν ὡς ἐγὼ λέγω. Après ἱππικόν, nos manuscrits ajoutent τὸ ἐκείνων, et, après ὁπλιτικόν, τό γε τῶν Ἑλλήνων. C'est fausser le sens du raisonnement de Lachès ; celui-ci oppose l'infanterie à la cavalerie, toutes deux considérées en général, et non pas la cavalerie des Scythes à l'infanterie des Grecs. Pour repousser l'objection de Socrate, il en limite la portée et lui répond en substance : « Cette objection s'appuie sur l'exemple des Scythes ; or ceux-ci ne combattent qu'à cheval ; donc ce que tu dis des Scythes ne vaut que pour la cavalerie. *En effet, je l'admets, la cavalerie combat ainsi ; mais l'infanterie combat comme je le dis.* » Les mots ajoutés dans nos manuscrits sont donc des notes mises en marge par un lecteur qui ne comprenait pas très bien la suite des idées. Dans un livre imprimé, des notes au crayon ou à la plume ne passeront pas dans le texte, même si ce livre sert de base à une réimpression ; avant l'imprimerie, texte et notes sont de nature identique, et il est naturel qu'on les ait confondus parfois. Ces *interpolations* paraissent remonter surtout aux premiers temps où circulait le texte [1] : même les érudits ne faisaient guère attention à ces détails, avant qu'on eût pris, à Alexandrie et ailleurs, l'habitude de critiquer méthodiquement les textes.

Le papyrus du *Phédon* nous aide, lui aussi, à déceler certaines interpolations de nos manuscrits. Au lieu de : [αὐτῷ ταῦτα δόξει

1. Voir plus haut, p. 61.

μηδαμοῦ] ἄλλοθι καθαρῶς ἐντεύξεσθαι φρονήσει ἀλλ' ἢ ἐκεῖ, il porte : ἄλλοθι δυνατὸν εἶναι καθαρῶς φρονήσει ἐντυχεῖν, supprimant ainsi ἀλλ' ἢ ἐκεῖ (68 B), qui paraît bien une glose, et donnant pour le reste un texte qui n'est certainement pas une conjecture (car il se retrouve comme variante marginale dans le *Clarkianus* : γρ(άφεται) ἄλλοθι δυνατὸν εἶναι καθαρῶς) et qui semble préférable : il insiste, en effet, sur l'idée d'*impossibilité* et ne répète pas ἐντεύξεσθαι ; ce dernier mot, dans les manuscrits, s'expliquerait par une faute d'assimilation, et aurait été amené par le ἐντεύξεσθαι qui se trouve quelques lignes plus haut (68 A). — Un peu plus loin (68 B), Socrate, après avoir dit : « Il serait absurde qu'un philosophe craignît la mort », continue : « donc, quand on voit quelqu'un s'irriter, on a la preuve que ce n'*était* pas un philosophe, mais un amoureux du corps (τεκμήριον... ὃν ἂν ἴδῃς ἀγανακτοῦντα, ὅτι οὐκ ἄρ' ἦν φιλόσοφος, ἀλλά τις φιλοσώματος). Les manuscrits, après ἀγανακτοῦντα, ajoutent μέλλοντα ἀποθανεῖσθαι (« au moment où il va mourir »); cette addition a tout l'air d'une glose ajoutée pour expliquer ἦν (*il était*, c'est-à-dire, évidemment, *avant sa mort*), et ajoutée par un lecteur assez peu attentif, qui ne se rappelait plus la phrase εἰ φοβοῖτο τὸν θάνατον ὁ τοιοῦτος, immédiatement précédente et suffisamment explicite. Le ἐκείνῃ, supprimé par le papyrus [1] dans la phrase ταύτῃ δὴ τρέπονται ἐκείνῃ ἑπόμενοι ᾗ ἐκείνη ὑφηγεῖται (82 D), est encore une glose : mise en marge ou en interligne par un lecteur qui voulait lire rapidement les phrases et n'être pas arrêté par la nécessité de réfléchir à tel détail de syntaxe, cette annotation a passé dans le texte lors d'une transcription ultérieure. Un peu plus loin (83 C), la leçon des manuscrits paraît bien être encore, comme le croient Th. Gomperz et Henri Weil, une note explicative qui a remplacé le texte primitif, plus concis et plus énergique, conservé par le papyrus : « L'âme, dit Socrate, pense que περὶ ὃ ἂν μάλιστα τοῦτο (= plaisir et douleur) πάσχῃ, μάλιστα δὴ [2] εἶναι τοῦτο. » Au lieu de ces quatre mots très clairs — si on prend εἶναι dans son sens plein (exister) — et qui, par la symétrie des deux μάλιστα, insistent sur l'identité des deux membres de phrase et donnent, par suite, au raisonnement son maximum

1. Et que van Herwerden avait supprimé par conjecture.
2. Le papyrus a δέ.

de force probante, les manuscrits portent τοῦτο ἐναργέστατόν τε εἶναι καὶ ἀληθέστατον : c'est un commentaire, une paraphrase languissante [1].

Dans d'autres cas, où les leçons du papyrus ne décèlent pas une interpolation de nos manuscrits, elles n'en offrent pas moins certaines variantes dignes d'attention et quelquefois meilleures que les leçons de la tradition médiévale. Par exemple, 68 B : ἀνθρωπίνων μὲν παιδικῶν καὶ γυναικῶν καὶ υἱέων ἀποθανόντων πολλοὶ δὴ ἑκόντες ἠθέλησαν εἰς Ἅιδου μετελθεῖν (Manuscrits) ; καὶ παίδων ἕνεκα ἀποθανόντων (Papyrus). La proposition ἕνεκα n'est pas indispensable et peut être une glose ; mais le mot παίδων, plus général que υἱέων, convient mieux au sens du passage [2]. Et plus loin (68 E-69 A) : « Ils ne s'abstiennent d'un plaisir que pour être dominés par un autre. Καίτοι καλοῦσί γε ἀκολασίαν τὸ ὑπὸ τῶν ἡδονῶν ἄρχεσθαι, συμβαίνει δ'οὖν αὐτοῖς κρατουμένοις ὑφ' ἡδονῶν κρατεῖν ἄλλων ἡδονῶν (Papyrus) ; ...ἀλλ' ὅμως συμβαίνει (Manuscrits). » Comme l'a reconnu Henri Weil, la suite des idées demande ici : *or*, et non : *mais cependant*. La faute vient d'une assimilation aux mots ἀλλ' ὅμως αὐτοῖς συμβαίνει, placés quatre lignes auparavant. Et 83 A : ὡς ἂν μάλιστα αὐτὸς ὁ δεδεμένος συλλήπτωρ εἴη τοῦ δεδέσθαι (Papyrus). Nos manuscrits ont omis τοῦ : Heindorf le rétablissait par conjecture [3].

Dans d'autres cas, les leçons des papyrus peuvent, à la rigueur, être défendues, mais sont presque certainement inférieures à celles des manuscrits. Par exemple, *Phédon* 68 E : ταύτην τὴν εὐήθη σωφροσύνην (Manuscrits) ; ἀνδραποδώδη (Papyrus). On a beaucoup discuté sur cette variante. Ce n'est certainement pas une correction faite arbitrairement par le copiste de notre papy-

1. Noter encore, dans le papyrus, l'omission de καὶ φόβων (83 B), qui paraît justifiée. Nos meilleurs manuscrits sont ici en désaccord. L'archétype ne portait sans doute καὶ φόβων que comme variante.

2. Cf. G. Rangel-Nielssen, *Nordisk Tidsskrift for Filologi*, 3e série, vol. 5 (1896-1897), p. 47-48. Les deux articles de M. Rangel-Nielssen m'ont été envoyés par son frère, après m'avoir été signalés par M. E. Bickel. M. William Norvin a bien voulu m'envoyer également les *Remarques sur les traditions platoniciennes* qu'il a publiées dans le même périodique en 1908, à propos de l'édition Burnet. Je les prie d'agréer, tous trois, mes plus vifs remerciements.

3. De même, le papyrus du *Lachès* porte ὃ ἄρτι (191 B), en un passage où la leçon des manuscrits (αἴτιον) est manifestement corrompue : il confirme ainsi une heureuse conjecture d'Ast.

rus, qui paraît transcrire son texte aussi fidèlement que peu intelligemment ; pour la même raison, si ce mot est une glose explicative tirée de 69 B et entrée plus tard dans le texte, elle y était déjà entrée dans le modèle de notre papyrus. Ce serait donc une glose très ancienne, et peut-être écrite du vivant même de Platon ; car, de tout temps, ses lecteurs ont dû, pour leur usage personnel, annoter ses œuvres. Didymos lut plus tard le même texte, s'il est vraiment la source dernière d'une scholie du *Phèdre* (258 E) [1] où nous lisons : ἀνδραποδώδεις εἰσὶν ἡδοναὶ αἱ ἄλλων παθῶν ἀπεχόμεναι, ὑπ' ἄλλων δὲ κρατούμεναι. Didymos se servait d'éditions savantes ; la leçon ἀνδραποδώδεις aurait donc figuré dans l'édition alexandrine ou l'édition tétralogique, au moins comme variante. Mais cette scholie porte aussi ὑπ' ἄλλων, en un passage (ἄλλων ἀπέχονται ὑπ' ἄλλων κρατούμενοι : *Mss.* ; ὑπ' ἐκείνων : *Pap.*) où nos manuscrits diffèrent du papyrus et ont le meilleur texte : l'opposition des deux ἄλλων est beaucoup plus expressive et prépare les oppositions ἡδονὰς πρὸς ἡδονάς, etc., des lignes suivantes ; c'est évidemment la vraie leçon. La glose ὑπ' ἐκείνων avait donc été chassée du texte de cette édition savante. Quant à ἀνδραποδώδη, c'est assurément une expression plus énergique qu'εὐήθη, et on serait tenté de l'admettre dans le passage 68 E. Mais les expressions énergiques doivent être à leur place pour produire tout leur effet ; il ne faut ni les employer trop tôt, ni les prodiguer. Aussi le mot se trouve-t-il beaucoup mieux dans la récapitulation (69 B), où, précédé de τῷ ὄντι qui l'accentue encore, il marque le mépris du philosophe pour la bassesse de cette vertu utilitaire et calculatrice. Cette épithète flétrissante a été tirée de la récapitulation, où elle est à sa place, et transportée plus haut (où elle convient moins), comme glose marginale du mot ambigu εὐήθη ; puis elle s'est substituée à εὐήθη ; le changement inverse ne se comprend pas. De même (83 B), Platon distingue les objets matériels et visibles, perçus par l'intermédiaire des sens, et la réalité véritable, invisible objet de l'intellect, qui ne peut être vue que par l'âme : εἶναι δὲ τὸ μὲν τοιοῦτον αἰσθητόν τε καὶ ὁρατόν, ὃ δὲ αὐτὴ ὁρᾷ νοητόν τε καὶ ἀιδές (Mss.) ; ᾧ δὲ αὐτὴ προσέχει (Pap.). Le mot προσέχει peut être une glose de ὁρᾷ, pour expliquer ce regard métaphorique de l'âme, et non inver-

1. F. Blass, *l. c.*, t. 51 (1899), p. 163, d'après W. Janell.

sement. Et ce mot ἐρᾷ, placé entre ὁρατόν et ἀιδές, ressort par l'effet de cette double opposition que l'emploi de προσέχει affaiblirait et émousserait.

D'autres leçons, assez nombreuses, sont médiocres et à peine discutables. Mais on voit que ces deux papyrus présentent néanmoins un grand intérêt. Sans doute, dans l'ensemble, leur texte n'a pas, à beaucoup près, la valeur de notre texte médiéval : la comparaison tourne évidemment à l'avantage de nos manuscrits et nous prouve qu'ils se rattachent à une excellente tradition et l'ont fidèlement conservée. Mais, de temps en temps, la leçon des papyrus est la meilleure : ils doivent donc entrer en ligne de compte pour la constitution du texte. Pour l'histoire du texte, leur importance est encore plus grande. Ils nous permettent de nous représenter les exemplaires courants et souvent médiocres, les éditions à bon marché [1], les copies privées de la fin du IVe siècle et du début du IIIe. Quand ces exemplaires venaient d'être copiés, les transcriptions se trouvaient défigurées, en général, par toutes sortes de fautes : ces papyrus nous le montrent avec évidence. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : même de nos jours, où l'imprimerie a tout régularisé et supprimé beaucoup de corruptions mécaniques, quel aspect auraient certaines pages, si l'on n'en revoyait pas les épreuves? Un livre ancien non revisé était plein de fautes d'orthographe et de négligences grossières. C'est le cas de nos fragments du *Lachès* et du *Phédon*. Ces papyrus n'ont même pas été lus, peut-être ; ou plutôt, comme nous l'avons supposé tout à l'heure, ils ont eu des lecteurs presque illettrés. Mais l'abondance des incorrections grossières, en nous garantissant l'ignorance du copiste et du lecteur, implique l'absence des corruptions introduites par les demi-savants et les lecteurs trop zélés ou trop pressés. Ceux-ci étaient tentés de corriger ce qui ne leur semblait pas clair et courant, et de rabaisser le style de Platon au niveau du leur; faute de sens critique, ils attribuaient naïvement à des fautes de copie ce qui pouvait les choquer dans leur lecture. Sans doute, ils corrigeaient pour eux-mêmes, exactement comme ils annotaient parfois leur exemplaire pour leur usage personnel. Mais, si cet exemplaire était repro-

1. Cf. les remarques de M. Maur. Croiset (*Rev. des Ét. Grecques*, 1913, p. 86) sur un papyrus d'Heidelberg (fragment de l'*Iliade*) publié récemment par M. Gerhard.

duit sans précaution, les corrections arbitraires et les gloses, dont l'écriture ne se distinguait pas beaucoup de celle du texte, y pénétraient [1] et s'y installaient. Dans nos papyrus, le texte a évidemment subi quelques altérations de ce genre ; dans les manuscrits médiévaux, nous en trouvons d'analogues : comme ces manuscrits continuent une tradition qui remonte sans doute jusqu'à l'édition savante d'Alexandrie et jusqu'à l'édition académique, nous avons la preuve que ces éditions n'étaient pas exemptes des corruptions qui défigurent les papyrus.

Les corruptions les plus graves de notre texte, nous le voyons une fois de plus, ne sont donc pas de beaucoup postérieures à la publication même de ce texte, et une grande partie d'entre elles, sans doute, datent du vivant de Platon ou de la génération suivante. Mais ces fautes graves se comptent. Les interpolations de nos manuscrits sont loin d'être aussi fréquentes que le croyaient Cobet et Schanz ; et de même pour les autres corruptions dont souffriraient à la fois papyrus et manuscrits : omissions, bouleversement de l'ordre des mots, assimilation inconsciente à ce qui précède ou (plus rarement) à ce qui suit. Il fallait que le texte fût devenu, par suite d'une de ces négligences, absurde ou inintelligible, pour qu'un lecteur se décidât à le corriger [2]. Et, si ce lecteur n'était pas un collectionneur ou un bibliothécaire, ayant à sa disposition plusieurs manuscrits d'une même œuvre, ou bien s'il ne pouvait consulter le manuscrit d'un ami, il corrigeait arbitrairement. Mais, en définitive, ces cas demeurent assez rares ; et, dans une recension savante et méthodique, la comparaison de plusieurs manuscrits permettait de reconnaître les conjectures de ce genre ou les interpolations. Quand on a classé les familles de manuscrits, déterminé la teneur de l'archétype hypothétique, et, par comparaison avec les vestiges de la tradition ancienne, remonté jusqu'aux textes soignés de la fin du IVe s. avant notre ère, beaucoup de fautes se sont éliminées gra-

1. Dans ces livres très anciens, les « corruptions intelligentes » ne naissent pas du désir de réformer le texte destiné au public, mais des besoins de lire plus facilement et plus agréablement un ouvrage où on se plaît. Cf. F. Blass, *l. c.*, t. 50 (1898), p. 216-217 ; Rutherford, Préface à *l'édition du livre IV de Thucydide* (1889).

2. Mais on doit connaître que tel juge inintelligible un passage que tel autre juge seulement obscur. Qui peut déterminer, même maintenant, le droit qu'on a de corriger?

duellement, et les toutes premières se présentent en petit nombre au critique chargé de l'émendation.

Il est vrai qu'à côté des bons exemplaires il y en avait beaucoup plus de passables et de médiocres. L'immense succès des Dialogues, leur rapide diffusion dans toute la Grèce, en Sicile, en Égypte, avaient multiplié le nombre des contrefaçons et des copies négligées ; les volumes exportés par Hermodore et ses émules, ceux que l'Académie et ses dépositaires vendaient à Athènes, ne pouvaient être multipliés aussi rapidement, parce qu'ils faisaient partie d'éditions soigneusement corrigées et tirées à peu d'exemplaires. Ils restaient en possession de l'élite des lecteurs ; et, peu à peu, des déformations s'y introduisaient, par l'effet même de l'usage, des annotations du possesseur ou des emprunteurs, des reproductions plus ou moins consciencieuses. Le texte de Platon, malgré les conditions excellentes dans lesquelles la tradition relativement authentique s'était conservée, se trouvait donc menacé d'une déformation croissante, si les habitudes des lecteurs et des savants ne changeaient pas [1]. Elles changèrent précisément au cours du IIIe s. L'esprit critique se développa graduellement, dans tous les genres de recherches ; on gémit devant la multitude des fautes de copie ; on voulut des textes à la fois lisibles et authentiques ; on ne se permit plus de corriger les textes (même pour son usage personnel) au gré de l'inspiration du moment, mais on en vint peu à peu à reconnaître que les fautes devaient s'expliquer et les corrections se justifier ; enfin et surtout, le goût de la lecture s'étant extrêmement répandu à partir de l'époque d'Alexandre [2], depuis que les hommes avaient moins à songer à la vie civique et davantage à la vie intérieure, de nombreuses collections particulières et de grandes bibliothèques publiques se constituèrent : celles-ci acquirent, par des émissaires envoyés de tous côtés, une grande quantité de volumes de toute sorte, et possédèrent souvent plusieurs exemplaires d'une même œuvre, plusieurs leçons d'un même passage, entre lesquels il fallut choisir. Ainsi naquit la critique des textes. D'abord sommaire, incertaine, arbitraire, elle devint bientôt méthodique, précise, objective. A la fin du

1. Voir plus haut, p. 58-59.
2. BIRT, *Buchrolle*, p. 50.

IIIe.siècle, avec Aristophane de Byzance, le progrès définitif est accompli. Cette nouvelle branche de la philologie s'est développée dans toutes les grandes villes hellénistiques. Il nous faut voir maintenant si les érudits qui la cultivèrent se sont occupés du texte de Platon, et, pour cela, suivre les destinées des œuvres de Platon hors d'Athènes, dans les grandes cités intellectuelles, Alexandrie, Antioche, Pergame, Rhodes.

* * *

Les premiers philologues d'Alexandrie, eux-mêmes poètes archaïsants, n'étudièrent que les textes poétiques : épopée homérique, tragédie, comédie. On ne passe à la prose que plus tard [1], dans la seconde moitié du siècle. Et l'on s'intéresse, de préférence, au texte des prosateurs ioniens [2]. Vers le milieu du IIIe s., Callimaque rassemble les œuvres et étudie le vocabulaire de Démocrite [3]. Puis on s'occupe d'Hippocrate [4]. Hérodote sera étudié plus tard par Aristarque : un papyrus d'Amherst nous a conservé les vestiges d'un commentaire sur le premier livre [5]. Platon n'est cependant pas complètement négligé. Il est probable que ces amateurs d'Homère ne devaient pas laisser de côté le prosateur grec « le plus homérique » (avec Hérodote) : par ses nombreuses citations d'Homère, il constituait une source importante du texte [6]. Le disciple et successeur d'Aristarque écrira un traité *sur les emprunts de Platon à Homère* (περὶ τῶν ὑπὸ Πλάτωνος μετενηνεγμένων ἐξ Ὁμήρου) [7]. Il n'a pas dû être le premier à découvrir cette source, et on y a sans doute pensé au

1. A. Gercke, dans l'*Einleit.*, I, p. 7, p. 22.
2. D'après l'explication de Wilamowitz, c'est par esprit de réaction contre Athènes, la langue et les genres attiques, que les Alexandrins imitèrent et étudièrent la poésie archaïque, et portèrent leur attention sur les dialectes, surtout l'ionien.
3. Πίναξ τῶν Δημοκρίτου γλωσσῶν καὶ συνταγμάτων.
4. U. v. Wilamowitz, *Einl. gr. Trag.*, p. 135-136.
5. Ἀριστάρχου [εἰς τὸ] Ἡροδότου α' ὑπόμνημα (Grenfell et Hunt, Amherst Papyri, II, 1901, nº 12).
6. Cf. G. Murray, *The rise of Greek Epic*, p. 310-312.
7. *Scholie* A sur l'*Iliade*, IX, 540 (I, p. 329 éd. Dindorf) : ἔρδεσκεν· Ἀμμώνιος ἐν τῷ περὶ τῶν ὑπὸ Πλάτωνος μετενηνεγμένων ἐξ Ὁμήρου διὰ τοῦ ζ προφέρεται ἔρεζεν. — L'ouvrage avait donc pour objet d'établir le texte d'Homère au moyen des citations de Platon, de la *tradition indirecte*.

IIIe s. En tout cas, la doctrine platonicienne était alors bien connue à Alexandrie [1]. Ptolémée Évergète (247-222) y avait attiré l'Académicien Panarétos et lui faisait une pension de douze talents par an [2]. Un peu plus tard, le savant et dilettante Eratosthène (vers 280-195), ὁ δεύτερος Πλάτων, ὁ νέος Πλάτων, disciple et admirateur d'Arcésilas (dont l'influence se manifeste à Alexandrie comme à Pergame), écrit un *Commentaire sur le* TIMÉE [3]. Sa méthode d'exégèse est excellente, comme le montrent ses études sur le texte d'Homère : il repousse toute interprétation allégorique et veut expliquer l'auteur par lui-même. Avec de tels principes, le Commentaire sur le *Timée* devait être une œuvre exemplaire. Eratosthène se borna sans doute à l'*exégèse* des œuvres platoniciennes : le texte du philosophe ne paraît avoir été l'objet d'études *critiques* qu'à la fin du siècle. Il est vrai que Platon trouvera alors un éditeur digne de lui, le véritable continuateur d'Eratosthène, Aristophane de Byzance (vers 257-180), qu'on a pu appeler avec raison le plus grand des éditeurs alexandrins et des grammairiens de l'antiquité.

A cette même époque, l'Académie, assez peu brillante au début du siècle, reprend le premier rang à Athènes, grâce à l'activité d'Arcésilas, scolarque à partir de 260 [4]. Athènes, pendant toute l'époque hellénistique, reste le centre de l'activité philosophique, et tous les philosophes y sont à la mode (au IIIe s. en particulier), comme le prouvent les railleries des poètes comiques et satiriques [5]. Mais, vers 250, le Stoïcisme a perdu Zénon, et attend Chrysippe ; l'Épicurisme est en décadence ; au Lycée, on ne fait que de l'érudition ou de la littérature : Arcésilas renouvelle l'Académie en la ramenant à Platon. Il y avait été peu à peu négligé, depuis le temps de Crantor, le premier de ses

1. Callimaque connaît bien Platon, et d'ailleurs le critique vivement. Il a fait une épigramme sur le *Phédon*. Dans une phrase rapportée par PROCLUS (*Comm. sur le Timée*, I, p. 90, 25-26), il lui dénie toute compétence pour juger les poètes (οὐκ ὄντος ἱκανοῦ κρίνειν ποιητάς).

2. ATHÉNÉE, XII, 552 c. Cf. DIELS, *Doxogr. gr.*, 82, 2.

3. Ce commentaire avait pour titre Πλατωνικός. Théon de Smyrne et Proclus le citent plusieurs fois (voir particulièrement le *Commentaire sur le Timée* de ce dernier, t. II, p. 152, 26 éd. Diehl). Cf. E. HILLER, *Philol.*, 30 (1871), p. 60-72 ; G. KNAACK, dans *P. W.*, au mot *Eratosthenes*, p. 361.

4. WILAMOWITZ, *Antig. v. Kar.*, p. 53, 162-163, 211.

5. A. et M. CROISET, *Hist. de la litt. gr.*, V, p. 6 ; WILAMOWITZ, *Griech. Litt.*, p. 83.

grands exégètes. L'Académie était devenue une simple École, qui disputait aux sectes et aux rhéteurs l'éducation de la jeunesse, mais avait abandonné la tradition intellectuelle du Maître et se souciait peu de ses œuvres. Antigone de Caryste nous signale qu'Arcésilas, au contraire, avait beaucoup d'admiration pour Platon, connaissait parfaitement sa doctrine et, dès sa jeunesse, avait acquis ses ouvrages [1]. Ce zèle ne méritait d'être noté que s'il constituait une exception. Les Dialogues de Platon étaient donc assez négligés à l'époque d'Arcésilas. Ce dernier aimait à la fois Platon et Pyrrhon : il devait préférer les Dialogues de jeunesse, où il retrouvait quelque chose d'éristique et de moins dogmatique. Il les remit à la mode et les fit étudier comme modèles de dialectique. Les Dialogues ainsi replacés au premier plan suscitèrent, un peu plus tard, des pastiches et des imitations qui vinrent accroître le groupe des apocryphes platoniciens. Nous avons vu que le *Second Alcibiade* se rattache au mouvement de retour à Platon et d'offensive vigoureuse contre les Stoïciens, inauguré par Arcésilas. Ce retour à Platon dut contribuer à un renouveau de faveur des Dialogues. D'ailleurs, à ce moment, la librairie athénienne est florissante et peut répondre à toutes les demandes. C'est le temps du fameux éditeur Kallinos, ami du péripatéticien Lycon, qui lui lègue en 224 ses inédits et le charge de les publier avec soin. Lucien connaît encore Kallinos et Atticus, illustres βιβλιογράφοι, « qui ont fait les plus beaux livres anciens [2] ». Il est possible qu'on ait alors publié une édition de luxe de Platon : toutes ces éditions ne comprenant qu'un nombre d'exemplaires restreint, les rééditions devaient être assez fréquentes.

L'influence de l'Académie ne fut pas limitée à Athènes. Nous l'avons vue se répandre à Alexandrie avec Panarétos et Eratosthène. Arcésilas eut aussi des rapports très amicaux avec le roi de Pergame Eumène Ier, et de même Lacydes avec Attale Ier

1. D. L., IV, 32 : ἐῴκει δὴ θαυμάζειν καὶ τὸν Πλάτωνα, καὶ τὰ βιβλία ἐκέκτητο αὐτοῦ. — *Acad. phil. Ind. Herc.*, col. XIX, 11-16 (p. 71 éd. Mekler) : τοῦτο δ'ἄν τις φήσειεν εὐαρεστεῖν αὐτὸν μάλιστα ὡς γνώστης [Wilamowitz restitue ζηλωτής] γέγονεν τῶν Πλάτωνος καὶ γὰρ ἐκέκτητ' ἔτι νέος ὢν τὰ βυβλί' αὐτοῦ... Cf. WILAMOWITZ, *Antig.*, p. 72.

2. LUCIEN, *Adv. ind.* ch. 2 et 24 ; D. L., V, 73. Cf. Wilamowitz, *Einl. gr. Trag.*, p. 149, nº 47.

(241-197), fondateur de la Bibliothèque, qui fut définitivement organisée par Eumène II. Les rois de Pergame voulaient faire de leur ville une capitale intellectuelle qui rivalisât avec Alexandrie, et se rattacher aussi étroitement que possible à Athènes, dont la gloire et le prestige avaient survécu à la puissance politique. Eumène favorise l'Académie, dont il connaît bien le scolarque Arcésilas; mais il invite aussi le péripatéticien Lycon. Attale continue, envers les Écoles de philosophie et particulièrement l'Académie, les traditions de munificence d'Eumène. Ces rois jouent, à certains égards, le même rôle d'évergètes que plus tard l'empereur Hadrien. Au IIe siècle surtout, la philologie fleurit à Pergame. Eumène II (197-159) cherche à gagner Aristophane de Byzance, que Ptolémée fait garder à vue. Il a du moins Cratès de Mallos, le plus illustre représentant de la philologie stoïcienne à Pergame, et probablement le rédacteur du catalogue de la Bibliothèque (*πίνακες*) [2]. Les érudits pergaméniens étudièrent peut-être tout particulièrement le texte des prosateurs, mais ne négligèrent pas plus les poètes que les Alexandrins n'avaient négligé les prosateurs depuis le milieu du IIIe siècle. Il semble qu'à Pergame on se soit toujours vivement intéressé aux philosophes. Les rois avaient également protégé l'Académie et le Portique (ainsi que le Lycée, mais passagèrement) : les rencontres et les concessions des deux systèmes imprégnèrent peu à peu le stoïcisme de platonisme et préparèrent le stoïcisme moyen, précurseur du platonisme éclectique du Ier siècle. Ces érudits curieux des problèmes philosophiques et des biographies de philosophes (comme le montre l'œuvre d'Antigone de Caryste) ne laissent pas de côté la critique du texte de ces auteurs philosophiques. Dès le IIIe siècle, semble-t-il, sous Attale Ier, Asclépiade de Nicée, disciple d'Apollonios de Rhodes, avait composé des φιλοσόφων βιβλίων διορθωτικά [3]. Plus tard, l'influence d'Alexandrie pénètre jusqu'à

1. D. L., IV, 30 et 60. Cf. WILAMOWITZ, *Antig.*, p. 158 sqq., p. 211 ; *Sandys*, *o. c.*, I (2e éd.), p. 151, 164.
2. SUSEMIHL, *Alex. Litt.*, I, p. 343 ; II, p. 12.
3. Voici la partie de la notice de SUIDAS, s. v. Ἀσκληπιάδης, qui paraît se rapporter à lui : γέγονε δ'ἐπὶ τοῦ Ἀττάλου καὶ Εὐμένους τῶν ἐν Περγάμῳ βασιλέων. ἔγραφε φιλοσόφων βιβλίων διορθωτικά. — L'article de Suidas est un mélange confus de plusieurs notices relatives à des personnages différents. Cf. sur les controverses suscitées par cet article : SUSEMIHL, *o. c.*, II, p. 16, n. 85, et WENTZEL, dans *P. W.*, II, p. 1628.

Pergame, non sans résistances ; et Panaitios de Rhodes (vers 185-110), le plus remarquable des disciples de Cratès de Mallos [1], abandonne l'interprétation allégorique pour la stricte exégèse des Alexandrins et l'étude minutieuse du détail. Esprit cultivé et délicat, amoureux du beau style, il admire Platon, « l'Homère des philosophes », et l'étudie à la fois en philosophe et en philologue. En particulier, il s'était occupé, après les Alexandrins, des questions d'authenticité et avait montré le caractère apocryphe de nombreux ouvrages attribués aux Socratiques [2]. Suivant Diogène Laërce, c'est lui, après Euphorion, qui avait signalé les remaniements de la première phrase de la *République*. Il avait d'ailleurs spécialement étudié le style de Platon, qu'il défendait contre les rhéteurs et préférait même à celui de Démosthène [3] ; et il se servait des observations qu'il avait faites sur le texte de Platon pour définir l'*usage* de son auteur (par exemple, dans la forme du plus-que-parfait) [4] et sans doute pour définir en même temps le véritable usage attique.

Ainsi, nous pouvons suivre l'influence du platonisme à Pergame pendant le cours du IIIe et du IIe siècle, depuis la faveur d'Arcésilas auprès d'Eumène jusqu'au stoïcisme éclectique de Panaitios. Cette influence a naturellement amené une large diffusion des Dialogues platoniciens et des œuvres académiques à Pergame pendant ces deux siècles, et en a également provoqué l'étude philologique et critique, dès le IIIe siècle et le temps d'Asclépiade de Nicée. Mais nous ne savons rien de plus précis sur la critique du texte de Platon à Pergame. Nous pouvons seule-

1. Strabon, XIV, 676 ; cf. A. et M. Croiset, *Litt. gr.*, V, p. 138.

2. Cf. aussi D. L., VII, 163, pour le stoïcien Ariston. — Nous avons déjà parlé de la tradition (ou de la légende) relative à son athétèse du *Phédon*.

3. Susemihl, II, p. 67 ; p. 75, note 58 ; p. 706.

4. Eustathe, *Commentaire sur l'Odyssée*, XXIII, 220 (p. 1946, 21-25) : ᾔδεα, ἐνενοήκεα, ἐπεποιήκεα... Τὰ ἐξ αὐτῶν (de ces formes) Ἀττικὰ τὰ διὰ τοῦ ἦτα. Παραδίδωσι γὰρ Ἡρακλείδης, ὅτι Ἀττικοὶ τοὺς τοιούτους ὑπερσυντελικοὺς ἐν τῷ ἦτα μόνῳ περατοῦσιν, ᾔδη λέγοντες καὶ ἐνενοήκη καὶ ἐπεποιήκη. Καὶ οὕτω φησὶ Παναίτιος ἔχειν τὰς γραφὰς παρὰ Πλάτωνι. Καὶ Θουκυδίδης δὲ κέχρηται τῷ τοιούτῳ Ἀττικῷ ἔθει. — Panaitios suit ici la méthode des Alexandrins, qui déterminent le style et l'*usage* de chaque auteur en s'appuyant sur la tradition écrite fournie par les meilleurs manuscrits. Cette méthode suppose l'existence d'une bonne édition de l'auteur. Panaitios pouvait se servir de l'édition alexandrine, dont nous allons bientôt parler.

ment conjecturer qu'elle a exercé une influence assez grande sur la tradition ultérieure [1]. Il ne faut pas oublier non plus que les livres de Pergame étaient écrits sur parchemin, et pouvaient se conserver ainsi très longtemps ; la nécessité des transcriptions fréquentes disparaissant, le nombre des fautes qui pénètrent nécessairement dans le texte au cours de chacune se trouvait diminué d'autant.

Nous savons mieux ce que nous devons à Pergame pour la diffusion des doctrines platoniciennes. Partout ailleurs, au cours du IIe siècle, le platonisme languit. Avec Carnéade et Clitomaque, il dégénère en sophistique. Panaitios lui donne une vie nouvelle ; comme Arcésilas au siècle précédent, il provoque un retour à Platon : mais ce n'est pas le Platon un peu éristique des dialogues de jeunesse qu'il remet en lumière, c'est le Platon mystique des œuvres de pleine maturité [2]. Ainsi commence la seconde renaissance du platonisme, qui sera définitive : après une longue période d'éclectisme un peu confus, elle aboutira au grand mouvement d'études et de commentaires du IIe siècle après J.-C., et à la création d'une doctrine originale et néanmoins étroitement rattachée à celle de Platon, le néoplatonisme du IIIe siècle. Sans doute, une fois imprégné de stoïcisme, le platonisme ne recouvra jamais sa pureté primitive. On le retrouve toujours amalgamé de stoïcisme, d'aristotélisme, de théurgie ou de théologie. Dans l'éclectisme amorphe des premiers siècles, ou dans la synthèse plus originale de Plotin, qui domina le reste de l'antiquité, le moyen âge chrétien et le paganisme mystique des humanistes, sous combien d'alluvions disparaît la figure de l'antique Glaukos ! De nos jours seulement, on a tenté de l'en dégager et de la contempler en elle-même. Mais il était mourant quand les autres doctrines l'ont submergé, l'ont roulé dans leurs flots et leur limon : il est redevenu vivant en elles, et maintenant encore nous le voyons plein d'une vie puissante, quand nous cherchons à discerner ses traits originels et à déchiffrer l'expression de son visage mystérieux. Cette renaissance définitive du platonisme,

1. Au IIe siècle après notre ère, la Bibliothèque de Pergame a une très grande importance encore. GALIEN commence ses études à Pergame, et y compose ses derniers ouvrages (180-201).

2. Zeller lui attribue un *Commentaire sur le Timée*. Mais cf. SUSEMIHL, *o. c.*, II, p. 67, note 32.

qui n'a pas manqué d'avoir son influence sur les destinées du texte, aura pour centre principal, au Ier siècle, l'école de Rhodes, et sera activée par la vigoureuse impulsion de Posidonios.

Enfin le texte de Platon a été aussi l'objet d'études critiques à Antioche, vers la fin du IIIe siècle. Euphorion de Chalcis, qui avait étudié la philosophie à Athènes, vers le milieu du siècle, y fut bibliothécaire d'Antiochus III le Grand, de 224 à 187 [1]. Diogène Laërce, nous l'avons vu, allègue son témoignage, quand il nous parle des remaniements subis par la première phrase de la *République* : il est probable qu'Euphorion avait mentionné ce détail dans des Πίνακες, en même temps qu'il citait les premiers mots de l'œuvre comme signe d'authenticité. En somme, au temps d'Aristophane de Byzance, on s'occupait des questions de critique, d'exégèse et d'authenticité dans toutes les grandes capitales intellectuelles, et non pas seulement à Alexandrie.

*
* *

Mais Alexandrie, centre de la fabrication du papyrus, l'emportait naturellement sur toutes les villes hellénistiques par ses bibliothèques et ses libraires, et c'est à Alexandrie, vers la fin du IIIe siècle, que le texte de Platon fut étudié de façon mémorable. Nous savons par Diogène Laërce qu'ARISTOPHANE DE BYZANCE [2] *et quelques autres disposaient les Dialogues par trilogies* : ἔνιοι δέ, ὧν ἐστὶ καὶ Ἀριστοφάνης ὁ γραμματικός, εἰς τριλογίας ἕλκουσι τοὺς διαλόγους [3]. Diogène énumère les cinq trilogies [4] et ajoute : *Quant aux autres œuvres, elles demeuraient chacune à part et sans classement* : τὰ δ' ἄλλα καθ' ἓν καὶ ἀτάκτως. Diogène ne nous dit pas si les Dialogues étaient rangés ainsi dans un catalogue ou dans une édition. Nous savons qu'Aristophane a écrit des *Additions et corrections au Catalogue de Callimaque*

1. A. et M. CROISET, *o. c.*, V, p. 243-244.
2. Sur Aristophane, voir WILAMOWITZ, *Einleit.*, p. 138-154 ; SUSEMIHL, I, p. 428-448 ; SANDYS, I², p. 128 sqq.
3. D. L., III, 61. Il n'est pas certain que le mot ἕλκειν implique l'idée de violence, de disposition forcée et artificielle. Il peut être simplement synonyme de τάττειν (cf. Aristote, *Eth. Nic.*, IX, 10, 1159 *b* 15, allégué dans l'édition de Bâle, p. 33).
4. Voir plus haut, p. 51.

(πρὸς τοὺς Καλλιμάχου πίνακας)[1], et certains savants pensent qu'Aristophane y aurait mentionné ce classement des Dialogues et ne s'en serait pas occupé autrement[2]. Mais, s'il n'avait fait qu'une refonte et même simplement une revision du catalogue alexandrin, il est peu probable que la tradition platonicienne aurait retenu son nom et l'indication exacte des résultats de cette revision. Nous savons, par ailleurs, qu'Aristophane n'a pas uniquement aligné des titres d'ouvrages philosophiques, mais qu'il a pu en étudier le contenu : il a fait un abrégé de l'*Histoire des animaux* d'Aristote ; il a composé un recueil de *Proverbes*[3], pour lequel il a dû dépouiller toute l'œuvre de Platon. Enfin, qu'il ait classé lui-même les Dialogues, ou qu'il se soit borné à maintenir une classification antérieure, il a dû motiver sa décision, et puiser des arguments dans l'analyse de certains passages et l'étude de certaines œuvres. Or l'analyse minutieuse et le dépouillement des textes, chez un philologue de cette envergure et de cette conscience, implique ou provoque l'étude critique des leçons et des variantes, et suppose, surtout à cette époque, l'existence ou la préparation d'une édition critique. Il paraît donc probable qu'Aristophane a classé les Dialogues de Platon en les éditant[4]. Cette édition nous est d'ailleurs attestée par un autre passage de Diogène Laërce : du moins, je crois qu'il faut rapporter à Aristophane l'application au texte de Platon de ces *signes critiques* énumérés par Diogène[5] dans

1. ATHÉNÉE, p. 408 F.

2. A. NAUCK, *Aristophanis Byz. gramm. Alex. fragmenta* (1848), p. 250; W. CHRIST, *Plat. St.*, p. 59 ; W. CHRIST et W. SCHMID, *Gr. Litt.*, II, p. 202; P. WENDLAND, dans l'*Einleit. in die Alt.*, I, p. 403.

3. CHRIST-SCHMID, *o. c.*, I, 683, 4 ; II, 202, 7.

4. D'après A. GERCKE (dans l'*Einleit.*, I, p. 21), il s'agirait d'une édition de *Dialogues choisis*. Mais il me paraît difficile de croire que le *Minos* et l'*Epinomis* aient jamais passé pour des morceaux de choix. Fr. SUSEMIHL (*Alex. Litt.*, I, p. 448, note 62), qui a le premier proposé cette hypothèse, pense que l'édition partielle est un moyen d'expliquer la classification partielle. Mais Diogène Laërce nous dit expressément que le nombre des œuvres éditées était supérieur à celui des œuvres classées (τὰ δ'ἄλλα... : l'édition étant plus étendue que la classification, le caractère partiel de celle-ci ne se comprend pas mieux dans une édition partielle comprenant plus de 15 œuvres que dans une édition complète. Tous les arguments qui valent pour une édition valent pour une édition complète. U. v. WILAMOWITZ (*Einl. gr. Trag.*, p. 145 et p. 150, note 49) croit à une édition de Platon par Aristophane, mais n'en limite pas arbitrairement l'étendue.

5. D. L., III, 65 : σημεῖά τινα τοῖς βιβλίοις αὐτοῦ παρατίθενται, etc.

un développement qui suit de près le paragraphe relatif aux trilogies [1]. Les signes critiques ont été inventés à Alexandrie, pour la critique du texte d'Homère, puis des poètes lyriques et dramatiques : les manuscrits de Platon qui portaient ces signes en marge se rattachent donc à une édition alexandrine. Aristophane de Byzance est pour ainsi dire l'inventeur des signes critiques : Zénodote n'employait que l'obèle, Aristophane connaît presque tous les signes usités dans les éditions d'Aristarque ; il semble même que ce dernier ait abandonné certains signes dont son maître faisait usage (kéraunion, obèle pointé) et qui précisément figurent parmi les signes platoniciens. Aristophane serait donc l'auteur de cette édition alexandrine de Platon.

Non seulement Diogène Laërce, mais quelques lignes d'un manuscrit latin du XI[e] ou XII[e] siècle nous révèlent l'existence des signes platoniciens. Ce fragment de l'*Anecdotum Cavense*, publié par A. Reifferscheid, ne paraît pas traduit de Diogène, car il énumère dans un autre ordre les signes dont il parle [2]. Je donne d'abord ces deux textes : « Ἐπεὶ δὲ καὶ σημεῖά τινα τοῖς βιβλίοις αὐτοῦ παρατίθενται, φέρε καὶ περὶ τούτων τι εἴπωμεν. Χῖ λαμβάνεται πρὸς τὰς λέξεις καὶ τὰ σχήματα καὶ ὅλως τὴν Πλατωνικὴν συνήθειαν· διπλῆ πρὸς τὰ δόγματα καὶ τὰ ἀρέσκοντα Πλάτωνι· Χῖ περιεστιγμένον πρὸς τὰς ἐκλογὰς καὶ καλλιγραφίας· διπλῆ περιεστιγμένη πρὸς τὰς ἐνίων διορθώσεις· ὀβελὸς περιεστιγμένος πρὸς τὰς εἰκαίους ἀθετήσεις· ἀντίσιγμα περιεστιγμένον πρὸς τὰς διττὰς χρήσεις καὶ μεταθέσεις τῶν γραφῶν· κεραύνιον πρὸς τὴν ἀγωγὴν τῆς φιλοσοφίας· ἀστερίσκος πρὸς τὴν συμφωνίαν τῶν δογμάτων. ὀβελὸς πρὸς τὴν ἀθέτησιν. — *De obelis et asteriscis Platonis, quae nos ex Graeco transtulimus. Chi graecum purum* appositum dictum, schema consuetudinemqne Platonicam significat. *Chi graecum distinctum* bonam et electam conscriptionem signi-

1. Je me contente ici d'esquisser une démonstration que j'ai développée plus longuement ailleurs. Cf. l'Appendice I.

2. Voir A. Reifferscheid, *Rheinisches Museum*, 23 (1868), p. 131-132. Ce manuscrit a été trouvé dans l'abbaye des Bénédictins de La Cava, près de Salerne, et publié par Reifferscheid (*Ibid.*, p. 127 sqq.) sous le nom d'*Anecdotum Cavense de notis antiquorum*. Cette œuvre de compilation, et quelquefois aussi de traduction, se rattache sans doute au mouvement d'érudition et de traductions qui se manifeste au XII[e] siècle dans le royaume des Deux-Siciles, et dont nous parlerons plus tard à propos d'Henricus Aristippus.

ficat. *Lambda graecum jacens purum* quam ipsa Graecitas a duabus lineis convenientibus *diplen* nominat, proprium dogma uniuscujusque philosophi, quod ipsi solum visum est, significat. *Lambda graecum jacens distinctum* correctionem significat. *Jacens* media velut *linea pura*, quam Graeci *obelon* dicunt... »

Ces divers signes se divisent tout naturellement en plusieurs groupes. D'abord les signes proprement critiques : obèle et obèle pointé, diplè pointée, antisigma pointé. Puis ceux qui indiquent des observations et des jugements sur la grammaire et le style : χ et χ pointé. Enfin, ceux qui se rapportent au fond, à la doctrine : la diplè simple, l'astérisque et le kéraunion. L'usage de l'*obèle* n'offre rien de singulier : il est absolument conforme à l'usage inauguré par Zénodote et adopté par tous ses successeurs, dans la critique d'Homère et, ensuite, des autres écrivains : ce signe (—) sépare du reste du texte les vers, les mots, les phrases que les critiques jugent indignes de l'auteur et rejettent, tout en se faisant scrupule de les supprimer complètement; il correspond exactement aux crochets droits des éditeurs modernes. L'*obèle pointé*, trait horizontal entouré de deux points (÷), dénonce les *athétèses arbitraires*, l'emploi inconsidéré de l'obèle par d'autres éditeurs. Négligé par Aristarque et par ses disciples grecs et romains, il reparaît dans les éditions des Écritures faites par Origène [1] et ses adeptes, tantôt sous le nom d'obèle et tantôt de *lemnisque*, avec un sens analogue, en général, à celui de l'obèle classique. La forme du signe en explique le rôle dans la critique du texte de Platon : relative à la forme de l'obèle simple, elle y joint les deux points, qui corrigent celui-ci et l'annulent ; les possesseurs de l'édition incriminée sont avertis, par ce moyen, de l'athétèse téméraire dont souffre leur texte. — La *diplè* [2] *pointée* se compose de deux lignes droites ou incurvées qui se rencontrent en formant un angle aigu, et sont accompagnées chacune d'un point, à l'extérieur de l'angle (>⁚ ou ⁚—). Elle se rapporte aussi aux éditions antérieures, et y signale *les corrections dues à certains critiques.* C'est exactement l'usage d'Aristarque et de son école dans la

1. Fr. Osann, *Anecd. Rom.*, p. 67, n. 1.
2. διπλῆ (γραμμή) = double ligne, double trait.

critique homérique [1] : le maître signale ainsi les leçons de Zénodote, et ses disciples celles de Zénodote, de Cratès et d'Aristarque lui-même, dans leurs recensions [2]. Il arrive de même à un éditeur moderne d'indiquer sur quels points il se sépare d'un prédécesseur qui fait autorité, et de mentionner, en appendice ou dans l'appareil critique, les conjectures auparavant proposées, même s'il ne les adopte pas. Aristarque prenait position à l'égard de la *diorthose* de Zénodote, parce qu'elle avait été la première en son genre et qu'elle avait une valeur exemplaire. Quant à Aristophane, nous savons qu'Aristarque le suivait de très près, et ne se distinguait de lui que par quelques retouches judicieuses, un goût très délicat, une méthode rigoureuse ; il est donc probable qu'Aristophane insistait déjà sur les différences de son texte avec celui de Zénodote et l'indiquait au moyen de signes appropriés ; et il est tout naturel qu'il ait fait de même dans son édition critique de Platon.

Reste l'*antisigma pointé*, c'est-à-dire le sigma [3] retourné et entouré de deux points ·Ɔ· : il signale les *leçons qui font double emploi* et celles qui ont été *transposées*. Les répétitions fautives d'un mot (dittographies) ou d'une phrase, telle quelle ou avec des variantes (tautologies), les gloses qui ont pénétré dans le texte et se sont juxtaposées au mot expliqué, rentrent dans la première catégorie. La seconde comprend aussi des cas divers : interversion de l'ordre de deux mots, ou d'un nombre

1. Avec une nuance, cependant : le signe platonicien ne s'applique pas aux athétèses arbitraires, qui sont marquées par un signe spécial ; la diplè pointée d'Aristarque et de ses disciples a un sens un peu plus général, et s'applique à toutes les modifications introduites dans le texte par les éditeurs : elle joue à la fois le rôle de l'obèle pointé et celui de la diplè pointée de l'édition de Platon ; Aristarque simplifie ainsi la notation d'Aristophane.

2. *Fragm. Venetum* (Osann, *o. c.*, p. 28), pour l'usage d'Aristarque : πρὸς μὲν δὴ Ζηνόδοτον αὐτῷ ἡ παράθεσις τῆς περιεστιγμένης διπλῆς... ; de même l'*Anecd. Parisinum* et Isidore : *quae Zenodotus Ephesius non recte adjecerat aut detraxerat aut permutaverat*, et la 2e partie de l'*Anecd. Romanum*. Pour l'usage des disciples d'Aristarque, cf. *Anecd. Rom.*, I : πρὸς τὰς γραφὰς τὰς Ζηνοδοτείους καὶ Κράτητος καὶ αὐτοῦ Ἀριστάρχου καὶ τὰς διορθώσεις αὐτοῦ. (L'*Anecd. Venetum*, II, donne la même explication, mais omet les quatre derniers mots.)

3. Il est probable qu'à l'origine le sigma fut simplement l'abréviation de σημείωσαι, σημειωτέον et que, même avant les critiques alexandrins, on mit le C en marge pour attirer l'attention sur un passage.

plus considérable ; déplacement d'une phrase ou de tout un développement qui, oubliés par un copiste et ajoutés en marge, ont été plus tard transcrits à un mauvais endroit, etc. Mais, qu'il s'agisse de redites ou d'interversions, le signe doit toujours être marqué deux fois, pour avoir un sens : auprès de la bonne leçon et de la mauvaise, à l'endroit où les mots transposés doivent être replacés et à l'endroit où ils figurent à tort. Autrement dit, ce signe n'est intelligible qu'en *corrélation*. Et c'est bien ainsi qu'Aristophane l'emploie dans la critique d'Homère et des poètes dramatiques : dans Homère (*Odyssée*, ch. V, 247-248), pour noter une *tautologie* ; dans le comique Aristophane (*Grenouilles*, v. 152-153), pour appeler l'attention sur un *bouleversement* du texte, qui avait amené certains critiques à supprimer le premier vers. Dans ces deux cas, Aristophane emploie l'antisigma *simple* et corrélatif au *sigma*. Mais ces divergences, assez naturelles quand on passe d'un auteur à un autre tout différent[1] ne masquent pas la ressemblance essentielle des deux modes de notation. Il en est de même pour Aristarque, qui assigne ce rôle aux deux signes corrélatifs sigma et point. Ici les successeurs d'Aristarque se séparent de lui et de son maître, et emploient deux signes différents pour les deux usages : l'antisigma simple pour les transpositions et l'*antisigma pointé* pour les *répétitions*[2]. Dans ce dernier usage, ils sont en parfait accord avec l'édition critique de Platon, mais dans ce dernier seulement. Dans son principe, l'usage de cette édition est intimement apparenté à celui d'Aristophane.

L'emploi de ces divers signes prouve évidemment, comme Th. Gomperz[3] l'a noté avec raison, que le texte de Platon est parvenu aux critiques alexandrins dans des exemplaires très divers et de valeur très inégale, et non pas dans un texte assez uniforme et presque canonique, tiré de la bibliothèque ou de la librairie de l'Académie. Nous pouvons croire qu'Aristophane avait à sa disposition des exemplaires de l'édition académique,

1. Dans ses éditions des poètes lyriques et dramatiques, Aristophane emploie des signes qui souvent diffèrent, pour la forme ou le sens, des signes de son édition d'Homère.

2. Τὸ δὲ ἀντίσιγμα περιεστιγμένον παρατίθεται, ὅταν ταυτολογῇ καὶ τὴν αὐτὴν διάνοιαν δεύτερον λέγῃ (*Anecd. Rom.*, I, cf. *Anecd. Ven.*, II). Pour tous ces détails, voir OSANN, *o. c.*, p. 78, 81, 145-149, 158-160.

3. *Platonische Aufsätze*, II, p. 4. Voir plus haut, p. 29-30.

de quelque édition antérieure (peut-être les volumes de la bibliothèque d'Aristote) ou étrangère à l'édition académique ; et des éditions courantes qui se vendaient dans le monde grec. Prenant sans doute pour base la grande édition académique, il marquait de l'obèle les passages verbeux et suspects d'interpolations ; dans un texte excellent en apparence, il reconnaissait les traces d'une correction conjecturale ; ailleurs, la comparaison des divers manuscrits et l'analyse interne du texte lui révélaient des suppressions arbitraires. D'ailleurs, non seulement des éditeurs plus soucieux du fond que de la forme, comme ceux de l'Académie, mais des philologues téméraires avaient pu, avant Aristophane, étudier le texte de Platon et quelquefois le maltraiter : à Pergame, Asclépiade de Nicée avait entrepris des études critiques de ce genre, et n'avait sans doute pas été le seul ; à Alexandrie, on avait certainement déjà reproduit, avant les dernières années du IIIe siècle, les œuvres de Platon rassemblées dans la Bibliothèque, pour les publier toutes dans un format relativement uniforme et propice à leur groupement par casiers : une telle publication impliquait une recension du texte et des corrections. Aristophane réagit vigoureusement contre l'hypercritique, l'abus des conjectures, l'absence d'une méthode rigoureuse : il inaugure une critique conservatrice et respectueuse de la tradition.

Une fois le texte constitué, les philologues doivent l'étudier au point de vue de la grammaire et de la rhétorique, puis fonder sur cette étude un jugement esthétique [1]. Le simple χ correspond au premier de ces moments. Il signale les particularités de *vocabulaire*, l'emploi des *figures* de mots ou de pensées, tout ce qu'il y a de caractéristique et de personnel dans le style : *en un mot, l'usage de Platon.* On notait ainsi les formes contraires à l'usage courant, conformes ou contraires à l'opinion de tel érudit, l'emploi des cas, des prépositions, etc. ; les figures de rhétorique plus ou moins courantes : épanalepse, syllepse, figure κατ'ἐξοχήν, etc. En rassemblant tous les passages marqués du χ, on pouvait dès lors composer une grammaire et une sty-

1. Cf. A. Gudeman, *Grundriss der Geschichte der klassischen Philologie*, 2e éd. (1909), p. 5 : division de la τέχνη γραμματική d'après Denys de Thrace.

listique platoniciennes. De tels travaux avaient une double utilité pour les Alexandrins. Connaissant avec précision l'usage de chaque auteur, ils pouvaient prendre une décision plus éclairée, quand ils devaient choisir entre deux variantes pour des raisons internes. En outre, ils déterminaient ainsi, graduellement, l'usage de chaque dialecte en général, ici de l'attique, ailleurs de l'ionien ou de quelque autre : car ils ne se préoccupaient que de la langue écrite, et non du langage courant, comme les grammairiens de Pergame. Aristophane n'avait donc qu'à parcourir des yeux le texte annoté pour rassembler, par exemple, toutes les λέξεις Πλάτωνος. Son grand recueil lexicographique suppose une foule d'éditions de ce genre. En outre, ces éditions étaient accompagnées d'*Introductions* qui contenaient l'explication des signes critiques, l'analyse du style de l'auteur, diverses études sur le fond et la forme [1]. Les remarques sur les λέξεις y trouvaient place aussi. Dans Homère, par exemple, nous voyons notées (de la diplè) chaque ἅπαξ εἰρημένη λέξις et chaque πολύσημος λέξις ; il en était de même pour Platon : Diogène Laërce nous a conservé, sous une forme très abrégée, un fragment de l'*Introduction* de l'édition alexandrine de Platon, fragment qui se divise lui-même en deux parties, la seconde relative aux signes critiques, la première au vocabulaire de l'auteur [2] ; et nous y trouvons signalés les divers sens des mots σοφία et φαῦλος, puis la synonymie des divers termes qui désignent les Idées, etc. Cet emploi du χ se retrouve, exactement le même,

1. Les éditions des poètes lyriques et dramatiques ne renfermaient pas un *Commentaire* suivi, mais une *Introduction* qui expliquait les signes critiques placés auprès du texte. Les ὑποθέσεις des tragédies et celles des comédies d'Aristophane nous sont parvenues en de maigres abrégés. Ces éditions étaient destinées à la fois au grand public lettré et aux savants, comme livres de lecture et de référence. Aristophane donnait en outre l'explication des signes dans ses cours, en se reportant aux passages notés : les notes de ces cours, rédigées par quelque élève, purent être publiées ensuite, sous la forme classique des ὑπομνήματα. En somme, l'édition savante d'Homère, uniquement destinée aux érudits, était munie à la fois d'un *apparat critique*, d'un *commentaire critique* (et, par la force même des choses, exégétique en maints endroits) et d'une *introduction explicative*. Les autres (et nous devons y comprendre celle de Platon) n'avaient qu'un *apparat critique* et une *introduction* (cf. SUSEMIHL, *o. c.*, II, p. 430, note 7). Dans l'édition de Platon, cette introduction portait à la fois sur la critique du texte, sur le style et sur la doctrine.

2. Cf. USENER, *Unser Platontext*, p. 184.

dans les éditions des poètes lyriques et dramatiques faites par Aristophane et correspond à l'emploi de la diplè dans les éditions homériques [1]. Dans les éditions des œuvres lyriques et des parties lyriques des drames et des comédies, Aristophane employait la diplè comme signe *métrique* ; pour les notes de grammaire et de style, il prit donc le χ (abréviation de χρήσιμον = utile à noter), signe probablement assez ancien et d'usage courant. Il procéda de la même manière dans l'édition de Platon, où la diplè se trouvait employée pour la notation des doctrines. — Quant au χ pointé (.χ.) [2], il indique *les morceaux de choix et les passages élégamment écrits.* La dernière et la plus noble tâche du *critique* (ὃ δὴ κάλλιστόν ἐστι πάντων τῶν ἐν τέχνῃ), d'après Denys de Thrace, c'est d'apprécier la beauté des œuvres (κρίσις ποιημάτων) : et Aristophane terminait ainsi ses *Introductions* aux tragédies et aux comédies, comme nous pouvons en juger d'après les *hypotheseis* qui nous sont parvenues. Dans l'édition de Platon, le χ pointé marquait les passages sur lesquels cette esthétique pouvait se fonder.

Les signes qui se rapportent à la doctrine même de Platon ne peuvent plus être mis en parallèle avec ceux des autres éditions, presque uniquement relatifs à des questions de forme. Cependant l'affectation de tel signe grammatical du critique à ce nouvel emploi a pu être déterminée par une lointaine analogie. Ainsi la diplè homérique note à la fois les particularités du style de l'auteur (son *usage* personnel, comme le χ des autres poètes et de Platon) et certaines particularités de fond (désaccord avec d'autres écrivains [3] sur la mythologie, etc.) : elle a donc été appliquée aux *doctrines et opinions propres à Platon.* En récapitulant les passages notés de ce signe, on pouvait se donner une vue d'ensemble du système et se mettre en état d'en exposer les grandes lignes. Cet exposé du système devait trouver place dans l'*Introduction* de l'édition savante. Le genre des *Doxographies*, inauguré par Théophraste, se développa ainsi à Alexandrie, et fournit une riche matière aux compilateurs des âges suivaats. — L'*astérisque* (⋇) complète la diplè, en mar-

1. Susemihl, *Alex. Litt.*, I, p. 435, note 27 *b*.
2. Il faut l'écrire ainsi pour le distinguer de l'*astérisque* (Osann, *o. c.*, p. 67).
3. Osann, *o. c.*, p. 128.

quant l'ccord, l'*harmonie des doctrines* entre elles. Depuis longtemps les Écoles rivales, pour ébranler le platonisme, avaient dû en montrer les points faibles, en scruter les contradictions internes, souligner l'opposition et le désaccord de certaines théories fondamentales. Les Platoniciens n'avaient pas manqué de répondre et souvent même avaient exécuté des contre-attaques : nous avons vu plus haut la vigoureuse offensive d'Arcésilas contre les Stoïciens. L'astérisque signalait sans doute les passages sur lesquels s'appuyaient ces réponses aux objections des adversaires, et dont l'examen permettait de pénétrer plus intimement le sens et de discerner l'unité de la doctrine. — Enfin le *kéraunion* ou foudre dont nous ne reconnaissons pas bien la forme (T ou Ψ), était relatif à l'*interprétation de la philosophie* : il se plaçait sans doute auprès des passages obscurs, qui avaient été commentés ou qui paraissaient mériter un commentaire. Une exacte interprétation de ces passages permettait de mieux comprendre la suite des idées, le développement de l'argumentation, la relation de certains détails à l'ensemble du dialogue ou même du système. Grâce à ces trois signes et aux rapprochements qu'ils suggéraient, le lecteur était mis au courant, dès le début, des difficultés du platonisme et des moyens proposés pour la résoudre : ἀπόριαι καὶ λύσεις.

En expliquant l'usage des *signes* platoniciens, nous avons vu à plusieurs reprises, avec quelle méthode rigoureuse et quelle prudence Aristophane entreprenait la critique du texte de Platon D'autres indices viennent confirmer cette présomption favorable. Les scholies du Venetus A nous donnent, d'après Didymos, quelques renseignements sur son édition d'Homère, et nous permettent de discerner les qualités qui la rendaient supérieure de beaucoup à celle de Zénodote. Faute de sens historique et de connaissances grammaticales suffisantes [1], ce dernier avait fait au texte un grand nombre de changements arbitraires, marqué de l'obèle ou même supprimé tous les vers qui ne répondaient pas à son idéal du style épique (clair, énergique, majestueux) et des convenances (son goût était fort timide), et il avait introduit dans le texte des conjectures arbitraires [2]. Il ne faut pas oublier que

1. Christ-Schmid, *o. c.*, II, 201, 3.
2. *Ibid.*, p. 201, 4 ; A. et M. Croiset, *o. c.*, V, 130-132.

les premiers philologues d'Alexandrie étaient des dilettantes, à la fois bibliothécaires et poètes : ils archaïsaient en poésie, voulaient imiter les lyriques anciens, Homère, les œuvres dialectales, et, pour les imiter, les étudiaient dans les moindres détails. A ces dilettantes — Zénodote, Lycophron, Callimaque, et même Eratosthène, dans une certaine mesure — succèdent les spécialistes, les maîtres de la philologie méthodique, dont les plus illustres sont Aristophane de Byzance et son disciple Aristarque[1]. Aristophane respecte les données des manuscrits. Il replace dans le texte, en les obélisant, beaucoup de vers complètement omis par ses prédécesseurs. La critique des textes, avec lui, devient objective, respectueuse de la tradition manuscrite[2] (παράδοσις), comme elle le restera ensuite, d'Aristophane à Hérodien[3]. En même temps, les collectionneurs commencent à prendre le goût des manuscrits anciens et des autographes[4]. Ptolémée III Evergète (247-222), qui désire se procurer l'exemplaire officiel des Tragiques, l'emprunte aux archives d'Athènes en déposant caution, et néglige de le rendre : ses bibliothécaires ne possédaient peut-être alors que de médiocres exemplaires des tragédies et il a voulu leur faire un présent de choix. Pendant la période du dilettantisme philologique, on comprend la méfiance qu'éprouvaient pour cette critique arbitraire les esprits vraiment critiques, et que le sceptique Timon exprima un jour assez joliment ; le poète Aratos lui demandait comment il pourrait se procurer un bon Homère : « Prends un vieil exemplaire, lui dit-il, et garde-toi des recensions savantes[5] ! » Il avait quelque répugnance, et non sans raison, pour ces « écrivailleurs sur papyrus, éternels disputeurs qui piaillent dans la volière des Muses ». Mais désormais ce sont les purs érudits qui s'occupent des textes, et suivant des méthodes rigoureuses et prudentes.

1. H. Usener, *Vorträge und Aufsätze*, p. 19 (κριτικοί et γραμματικοί); U. v. Wilamowitz, *Einleit. gr. Trag.*, p. 135-136.

2. Wilamowitz le compare justement à Imm. Bekker.

3. Usener, *Unser Platontext*, p. 181-186 ; cf. Dziatzko, dans *P. W.*, III, 977.

4. Schubart, *Das Buch*, p. 151.

5. D. L., IX, 113 : εἰ τοῖς ἀρχαίοις ἀντιγράφοις ἐντυγχάνοι, καὶ μὴ τοῖς ἤδη διωρθωμένοις. — Il ne faut pas voir dans ce mot, comme on le fait souvent, une preuve de l'estime croissante des philologues alexandrins pour les manuscrits anciens : Timon n'est pas de ce bord. Il veut bien plutôt critiquer l'édition d'Homère par Zénodote. — Cf. Susemihl, *o. c.*, I, p. 111, n. 515.

Aristophane traite la question d'*authenticité* avec cette même prudence, cette même défiance de ses impressions personnelles qu'il montre dans la constitution du texte ; d'ailleurs, les deux questions se touchent de près. Nous venons de voir qu'il laissait dans le texte d'Homère, tout en les regardant comme apocryphes, des vers que Zénodote avait supprimés. Il fait de même pour Pindare et pour le comique Aristophane. La scholie des *Olympiques* (II, 48) sur le membre superflu φιλέοντι δὲ Μοῦσαι nous prouve qu'il n'avait pas rejeté, mais seulement obélisé cette interpolation manifeste [1]. Dans les *Grenouilles,* certains critiques supprimaient le vers 152 et corrigeaient le suivant ; il se borne à noter le caractère suspect de ces vers, en apposant un antisigma au premier et un sigma au second. C'est aussi par un excès de scrupule qu'Aristophane ne supprime pas de son édition certains dialogues de Platon. Car la critique d'authenticité existait déjà depuis longtemps, quoi qu'en ait dit Zeller, et Aristophane ne péchait pas par crédulité ou par ignorance. Dès la fin du IVe s., Praxiphane de Rhodes, disciple de Théophraste, maître d'Aratos et de Callimaque, avait affirmé que le prologue du texte courant des *Œuvres et Jours* d'Hésiode était apocryphe, car il manquait dans les manuscrits les plus anciens [2]. Les philologues alexandrins n'ont fait que continuer, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, la tradition aristotélicienne. Aristophane lui-même discute l'authenticité des diverses œuvres d'Hésiode [3]. Plus tard, Panaitios de Rhodes et Sosicrate d'Alexandrie traitent ces questions avec plus de rigueur encore : mais ils ne sont pas les premiers à les étudier méthodiquement. Aristophane en personne a composé un *Traité des expressions suspectes de modernité* (περὶ τῶν ὑποπτευομένων μὴ εἰρῆσθαι τοῖς παλαιοῖς), vraisemblablement destiné à dévoiler les supercheries littéraires au moyen de critères linguistiques [4]. En inscrivant à la fin des œuvres le nombre total des lignes (stichométrie), les bibliothécaires alexandrins ont également fourni un moyen de déceler les interpolations considérables.

Aristophane n'est donc pas si naïf ; mais il éprouve des scru-

1. WILAMOWITZ, o. c., p. 143, note 32.
2. SUSEMIHL, o. c., I, p. 145, note 739.
3. A. et M. CROISET, o. c., V, p. 135, 2 (d'ap. QUINTILIEN, I, 1, 15).
4. WILAMOWITZ, o. c., p. 164, note 88.

pules, comme en ont éprouvé peut-être, un siècle uparavant, les éditeurs de l'Académie. Quand un auteur n'a pas lui-même publié ses œuvres complètes, est-on jamais absolument sûr de ne rien omettre de lui ? Il ne faut pas, en supprimant d'une édition savante, destinée à se répandre et à faire loi, un dialogue qu'on suspecte, risquer de le replonger dans l'ombre et de l'anéantir pour jamais. Aristophane a pu et a dû avoir des doutes sur l'authenticité de tels ou tels Dialogues : mais il ne nous en reste pas trace, parce que ces questions n'étaient pas traitées dans les catalogues, mais réservées à des recherches spéciales [1], et parce que, dans son édition, Aristophane n'a rien voulu faire d'irréparable. De nos jours encore, le même philologue qui, dans un article, propose des suppressions ou des bouleversements dans un texte, devient moins hardi s'il doit l'éditer. Il ne faut donc pas nous étonner de voir subsister, dans l'édition d'Aristophane, le *Minos*, l'*Epinomis* et les *Lettres* [2]. Ce fait s'accorde avec beaucoup d'autres pour nous montrer son excès, non de crédulité, mais de conscience, de modestie et de prudence. Ces exemples significatifs prouvent aussi — contrairement aux suppositions de M. J. P. Mahaffy, éditeur des papyrus du *Phédon* et du *Lachès* — que les Alexandrins n'ont pas falsifié le texte de Platon, ne l'ont pas affadi par des périphrases verbeuses, ni gâté par des corrections arbitraires [3]. Aristophane a eu le plus grand respect pour la tradition manuscrite de son temps, dont les meilleurs exemplaires provenaient, directement ou indirectement, de l'Académie. Si nos manuscrits dérivent de la traduction

1. P. Wendland (dans l'*Einleit.* de Gercke et Norden), I, p. 104.

2. Dans les dialogues édités ἀτάκτως, tous les autres apocryphes de la collection tétralogique figuraient-ils déjà ? On peut en douter, au moins pour le *Second Alcibiade*, qui était encore trop récent pour en imposer (malgré son origine académique), ou qui pouvait même n'être pas encore écrit. D'autre part, puisque Aristophane a admis, dans son édition, des dialogues qu'il jugeait probablement apocryphes, c'est qu'il faisait une *édition complète* : dans une édition de *Dialogues choisis*, de tels scrupules n'auraient pas eu de raison d'être. — En outre, l'édition complète d'Aristophane comportait peut-être, comme plus tard l'édition tétralogique, un appendice pour des Dialogues attribués à Platon et dénoncés par tous les érudits commeapocryphes. Quand il s'agissait d'un auteur tel que Platon, aucune œuvre, même apocryphe, n'était sans doute négligée (Usener, *Unser Platontext*, p. 212).

3. Cf. mon article de la *Revue de Philologie*, 1910, p. 263.

alexandrine, ils se rattachent par là même à la tradition académique et aux détails authentiques du texte de Platon.

C'est peut-être ce même respect de la tradition qui explique la classification, si artificielle à certains égards, d'une partie des Dialogues en *trilogies*, et l'absence de classification pour le reste de l'œuvre. S'il est vrai qu'il y ait eu, vers 315, une grande édition académique, et que Xénocrate, passionné pour les groupes ternaires, l'ait dirigée en qualité de scolarque, on peut croire qu'aux deux trilogies de Platon il en a ajouté quelques autres, peut-être trois autres. Il est assez raisonnable de supposer que son esprit systématique ne se serait pas arrêté là, et qu'il aurait ainsi classé tous les dialogues alors attribués à Platon : sa mort survint en plein travail de publication ; les cinq trilogies déjà constituées furent publiées ; les autres dialogues suivirent un à un. Au temps d'Aristophane, l'autorité que l'édition académique tenait de son origine et de son ancienneté devait être fort grande. Elle avait quelque chose de canonique ; et dès lors Aristophane devait être porté à respecter aussi bien l'étendue que la disposition du *Corpus* académique, à regarder comme authentiques tous les dialogues admis par Xénocrate, et à ne pas transformer, sans raison grave, l'ordre établi par ce dernier.

Assurément, certaines particularités de cette classification nous surprennent. On sait que Platon lui-même avait rattaché le *Théétète* au *Sophiste* et au *Politique*. Ici nous trouvons le *Théétète* rejeté dans la IVe trilogie ; et, d'autre part, l'*Apologie*, le *Criton* et le *Phédon*, qui sembleraient tout naturellement destinés à former une trilogie, se trouvent partagés entre le IVe et le Ve groupes. Pour comprendre cette dernière anomalie, nous devons considérer comme un ensemble unique les deux dernières trilogies. Les six œuvres s'enchaînent alors parfaitement, suivant un ordre chronologique rigoureux. Le *Théétète*, en effet, se termine par ces mots (210 D) : « Il me faut maintenant aller vers le Portique royal pour répondre à l'accusation que m'a intentée Mélètos. Demain matin, Théodore, nous nous y retrouverons. » L'*Euthyphron* a pour scène les environs de ce Portique, quand Socrate y arrive le lendemain. Dans l'*Apologie*, Socrate répond à l'accusation et se voit condamner. Dans le *Criton*, il refuse de fuir, après sa condamnation. Dans le *Phédon*, nous assistons à sa dernière journée. Les *Lettres* de Platon complètent ces ren-

seignements sur la personne et l'influence de Socrate. C'est donc pour suivre un principe nouveau de classification, l'*ordre biographique* [1], que l'éditeur a brisé ici une trilogie établie par Platon lui-même ; et, néanmoins, il est tellement féru de trilogies qu'il coupe en deux l'hexalogie ainsi obtenue et rend presque méconnaissable l'ordre de succession qui la constitue. — Il faut noter, en outre, que les *Lettres* sont rapprochées de l'*Apologie,* du *Criton* et du *Phédon* par la qualification commune d'œuvres *éthiques* ; que le *Cratyle* remplace probablement le *Théètète* auprès du *Sophiste* et du *Politique* parce qu'il est *logique* comme ceux-ci ; que le *Minos* et l'*Épinomis* s'apparentent aux *Lois* par l'affinité des sujets et l'identité du *caractère* (tous trois sont politiques) [2]. — Il semble donc que la classification partielle qui nous a été transmise sous le nom d'Aristophane suppose avant elle d'autres classifications partielles qu'elle amagalme : les deux trilogies de Platon, dont l'une est conservée, l'autre modifiée ; la classification *biographique*, qui détermine la formation des deux dernières trilogies ; enfin la classification par *caractères.* Si l'idée que nous nous sommes faite d'Aristophane est juste, et si vraiment il a montré un si grand respect de la tradition manuscrite, dans la constitution du texte, et de la tradition académique et courante, dans son attitude à l'égard des apocryphes, nous ne pouvons croire qu'il ait eu la hardiesse de briser le premier, de sa propre initiative, un ordre établi par Platon (*Théètète*, *Sophiste*, *Politique*). Mais si ce changement arbitraire date d'un siècle au moins, s'il est dû à un héritier de Platon, à un disciple, respectueux sans doute, mais plus systématique encore que respectueux, et s'il a persisté dans la tradition, alors il s'impose à Aristophane avec une irrésistible autorité.

Aristophane aurait pu classer par groupes les Dialogues que la tradition lui présentait ἀτάκτως : il les laisse dans le même état. Pareil procédé ne doit pas nous étonner de sa part. Quand il édite Pindare (peut-être en s'inspirant de classifications antérieures), l'un des dix-sept livres des *Œuvres complètes* (le 3e

1. Olympiodore (*Prolég.*, ch. 24) nous parle de cet ordre chronologique qui se règle sur les épisodes successifs de la vie de Socrate.

2. On ne comprend pas pourquoi l'*Epinomis,* appendice des *Lois,* s'en trouve séparée. — Je cite les *caractères* d'après le groupement de Thrasylle.

livre des Parthénies) s'appelle simplement τὰ κεχωρισμένα τῶν Παρθενίων, *le résidu* (ou *le reliquat*) *des Parthénies* : c'est le supplément du premier groupe de 8 livres, qui renferme les poèmes relatifs aux Dieux εἰς θεούς ; et dans ce supplément on trouve évidemment des Parthénies, mais aussi d'autres poèmes qui n'ont pu être casés ailleurs. Au second groupe de 8 livres (εἰς ἀνθρώπους) s'ajoutent, suivant le même procédé, trois poèmes très disparates, placés à la fin des *Néméennes* (κεχωρισμένα τῶν Νεμεονικῶν). C'est la symétrie tempérée par le désordre. Mais, dans toutes les classifications des anciens, l'application des principes est toujours mêlée de quelque fantaisie [1]. L'édition de Platon présentait les mêmes disparates que celle de Pindare, et personne ne s'en choquait.

Au début du second siècle, après cette édition capitale, quel est l'aspect des exemplaires de Platon ? Les dialogues très étendus, comme la *République* et les *Lois*, sont alors partagés en livres. Nous avons vu que Platon n'a certainement pas été l'auteur de ce découpage [2]. On sait maintenant que presque toutes ces divisions ont été introduites dans les œuvres classiques par les Alexandrins [3]. Elles sont nées, sans doute, de nécessités pratiques. On avait acheté de tous côtés les œuvres des grands écrivains ; quand le contenu en était quelque peu étendu, il se trouvait arbitrairement réparti entre plusieurs rouleaux : or il était gênant d'avoir, dans une bibliothèque, un même ouvrage partagé différemment suivant les exemplaires. On détermina donc une fois pour toutes des divisions fixes, en essayant de concilier, autant que possible, le respect du sens et le besoin d'uniformité. C'était déjà un grand progrès sur l'arbitraire des divisions antérieures. Par la suite, à Alexandrie ou ailleurs, on améliora quelquefois ces premières divisions, comme le prouve l'emploi de plusieurs modes de partage : pour la *République* de Platon, en 6 et 10 livres ; pour Thucydide, en 8, 9 et 13 livres, etc. Il est probable que ces diverses divisions en livres n'ont été faites, ni

1. Cf. Wilamowitz, *o. c.*, p. 140, n. 27 ; Christ-Schmid, *o. c.*, I, p. 221, 234-235. — Thrasylle, de même, classera les œuvres de Démocrite par tétralogies, mais en laissera certaines ἀσύντακτα (D. L., IX, 47).

2. Voir plus haut, p. 16-17.

3. Birt, *Buchwesen*, p. 438 sqq ; Schubart, p. 43-46 ; Gercke, dans l'*Einleit.*, I, p. 18-19.

toutes à la même époque, ni toutes au même lieu : car nous voyons coexister plusieurs systèmes de numérotation pour les livres, suivant les auteurs[1].

Pour la *République*, nous avons montré que la division en 10 livres est moins arbitraire que la division en 6, et respecte mieux les grandes lignes de la composition. On ne peut savoir à quelle époque la *République* et les *Lois* furent ainsi divisées ; il nous a paru probable qu'Aristophane citait la *République* d'après la division en 6 livres ; et M. Hirmer suppose que la division en 10 date de l'édition d'Atticus ou de celle de Thrasylle[2]. Dans leurs classifications, les anciens comptent tantôt la *République* pour *un* livre, parce qu'elle forme un tout, tantôt pour *dix* ; et de même les *Lois* pour un ou douze livres. C'est ainsi, nous dit Diogène Laërce d'après Thrasylle[3], qu'on peut considérer le recueil tétralogique comme composé de 56 ou de 36 dialogues : εἰσὶ τοίνυν, φησίν, οἱ πάντες αὐτῷ γνήσιοι διάλογοι ἓξ καὶ πεντήκοντα, τῆς μὲν Πολιτείας εἰς δέκα διαιρουμένης..., τῶν δὲ Νόμων εἰς δυοκαίδεκα· τετραλογίαι δὲ ἐννέα, ἑνὸς βιβλίου χώραν ἐπεχούσης τῆς Πολιτείας καὶ ἑνὸς τῶν Νόμων. — Mais ce fait ne prouve pas, comme le pense M. Bickel[4], que la classification tétralogique soit antérieure à la division en livres et, par conséquent, extrêmement ancienne. Ce fait prouve, à la vérité, qu'au moment où on les divisa en livres, la *République* et les *Lois* faisaient, chacune, partie d'un groupe déjà fixé par la tradition. Mais il ne s'agit pas de deux groupes trilogiques : il s'agit de deux trilogies, l'une constituée par Platon lui-même (*République*, *Timée*, *Critias*), l'autre (*Lois*, *Minos*, *Épinomis*) qui se rencontre dans la classification d'Aristophane, mais avait été sans doute formée beaucoup plus tôt, dès l'édition académique, à l'exemple de la première. La division en livres serait donc postérieure à cette édition, c'est-à-dire à la fin du IVe siècle[5].

1. Pour Homère, Aristote, Théophraste, on emploie les 24 lettres de l'alphabet, à la suite ; pour la *République* et les *Lois*, le système décadique, où ϛ' vaut 6, ι' vaut 10 et κ' 20. Cf. Gercke, *Ibid.*, I, p. 19.
2. J. Hirmer, *Fl. Jbb.*, *Suppl. 23* (1897), p. 591.
3. D. L., III, 57.
4. *A. G. Ph.*, 17 (1904), p. 477.
5. On serait tenté de croire, en considérant le rôle du nombre 3 dans ces deux divisions (en 2 × 3 et 4 × 3 livres) qu'elles remontent déjà au temps de Xénocrate. On sait que, dès le IVe s., les œuvres d'Éphore et de

Les rouleaux de l'époque alexandrine sont plus petits et plus uniformes que ceux de l'époque précédente, sans l'être encore tout à fait. Leur étendue moyenne pour les œuvres en prose, est de 2000 lignes normales ou *stiques* [1]. Chacun de ces *stiques* compte au maximum de 15 à 16 syllabes [2] (ou de 34 à 38 lettres), c'est-à-dire la longueur moyenne d'un hexamètre homérique. Dans presque toutes les bonnes éditions anciennes [3], on faisait le total des lignes et on l'inscrivait à la fin de l'œuvre : on pouvait ainsi évaluer le salaire du copiste, établir le prix du livre, en connaître à l'avance le volume (d'après l'indication portée aux catalogues des grandes bibliothèques), enfin vérifier l'intégrité d'une œuvre [4]. Les manuscrits médiévaux portent souvent des traces de ces indications : il suffit de citer ceux d'Aristote [5], de Démosthène, d'Isocrate. — Outre cette *stichométrie totale*, il existait une *stichométrie partielle*. Par exemple, le papyrus de Bankes contient un fragment de l'*Iliade* numéroté *par centaines* de vers. D'autres papyrus homériques portent des indications analogues. Diogène Laërce renvoie au millième stique du Περὶ δικαίου de Chrysippe [6]. Des citations si précises sont aussi rares dans l'antiquité que de nos jours, et n'étaient faites que par des érudits. Les indications de stichométrie partielle ne figuraient donc que dans les éditions savantes. Or nous en trouvons des traces dans certains manuscrits de Platon (le *Clarkianus*=B, et

Théopompe avaient été divisées en livres par leurs auteurs mêmes. Mais il faudrait alors supposer que non seulement le groupe *République-Timée-Critias*, mais le groupe *Lois-Minos-Épinomis* étaient fixés par la tradition avant même Xénocrate. Dans ces conditions, la division en 6 et 12 livres serait académique ; la division en 10 livres, alexandrine. Mais ce sont là des combinaisons d'hypothèses qui ne s'appuient sur aucune donnée de fait.

1. Birt, *Buchwesen*, p. 309-314 ; Ch. Graux, *Nouvelles recherches sur la stichométrie* (*Revue de philologie*, II, 1878), p. 141. — C'est-à-dire moins que le *Banquet* et un peu plus que le *Premier Alcibiade* ou le *Parménide*.

2. Ch. Graux, *l. c.*, p. 123 ; cf. Schubart, p. 58, p. 64-68 ; Wattenbach, *Schriftwesen*, p. 159.

3. Dès le IVe s., d'après les déclarations de Théopompe. Cf. Ch. Graux, *ibid.*, p. 97.

4. Cf. Graux, *Ibid.*, p. 138 ; Wachsmuth, *Rh. M.*, 34 (1879), p. 44 ; et, pour la bibliographie de la question, Susemihl, *Alex. Litt.*, I, p. 340, n. 66, et II, p. 616.

5. Cf. aussi, pour Aristote, D. L., V, 22-27.

6. D. L., VII, 188 (cf. VIII, 33 et 187). Voir Ch. Graux, p. 138.

le Venetus 185 = Π ou D [1]), en marge du *Cratyle* et du *Banquet*. Cette numérotation, dans la source directe ou indirecte du *Clarkianus*, s'étendait aussi aux autres dialogues. Les lignes étaient notées par centaines [2]. — La tradition qui a passé dans nos manuscrits se rattache donc à une édition savante, et, en dernière analyse, à l'édition alexandrine, pourvue de signes critiques et d'indications stichométriques.

Grâce à l'édition d'Aristophane, le texte de Platon devient aussi plus facile à lire. On sait qu'Aristophane a systématisé l'accentuation et la ponctuation, déjà perfectionnées par Zénodote, et qu'il a employé les signes de quantité et d'élision, les trois sortes d'accents, le petit trait qui divise les mots, l'hyphen, et trois signes de ponctuation, qui correspondent à la virgule (ὑποστιγμή, point en bas), au point et virgule (μέση στιγμή) et au point στιγμὴ τελεία, point en haut) : après lui, on peut séparer nettement les phrases et les membres de phrases [3]. — Mais dans quelle mesure ce texte amélioré pénétra-t-il dans le public? Il figura d'abord, évidemment, dans une *édition savante*, établie à un nombre très restreint d'exemplaires [4], et dont les signes sont expliqués par le maître à ses auditeurs. Beaucoup plus tard, ce texte, avec des notes tirées de ce commentaire primitif et de divers autres, passera dans des ouvrages de *vulgarisation* et surtout dans des *éditions scolaires*, sans cesse remaniées et mises au courant, suivant l'âge des élèves, les connaissances et les goûts de l'époque. C'est par là qu'il se répandra, peut-être assez faiblement, dans le public [5]. D'autre part, le texte cor-

1. Mss. de la 1re famille ; il est extrêmement probable que le second dérive du premier.

2. M. Schanz, *Hermes*, 1881, p. 309 sqq. — Les nombres inscrits (en lettres, naturellement) ne sont pas 100, 200, etc., mais 1, 2, etc. (la série va de α à ψ), exactement comme dans les papyrus homériques (cf. Schubart, p. 65).

3. Nous verrons plus loin que les exégètes ont assez souvent discuté sur la ponctuation du texte platonicien.

4. Les exemplaires des deux éditions d'Homère par Aristarque devinrent rapidement introuvables, et certaines études de Didymos ont pour unique objet de restituer la véritable tradition d'Aristarque.

5. P. Wendland, dans l'*Einleit.*, I, p. 415. — U. v. Wilamowitz, *Die Textgeschichte der griechischen Bukoliker* (*Philol. Unters.*, XVIII, 1906), p. 103, signale la coexistence de l'édition savante de Théocrite et d'une édition de vulgarisation (non commentée) des poètes bucoliques.

rompu subsiste certainement à côté du texte épuré : ces exemplaires à bon marché trouvent toujours des acheteurs qui les recherchent, et par conséquent des éditeurs qui les reproduisent et les vendent. Néanmoins, toutes les grandes bibliothèques agissent sur un certain nombre de maisons d'édition et de librairies « universitaires » ou « académiques » [1] : elles leur font de très grosses commandes, et, par conséquent, peuvent leur imposer certains formats de livres et certaines qualités d'exécution, et leur offrir d'excellents modèles à multiplier et à répandre. Les érudits établissent des exemplaires-types qui servent aux libraires-éditeurs et même aux copies privées. De leur édition savante, ils tirent ainsi une *édition courante*, une *édition minor* qui ne donne que le texte. Mais dans quelle mesure ces bonnes éditions trouvent-elles des amateurs? Nous n'en savons rien; elles en trouvent bien peu, sans doute. Même des gens cultivés se servent d'exemplaires fort mauvais : Denys d'Halicarnasse lisait le *Ménéxène* dans un texte lamentable. Heureusement, les bons exemplaires se conservent en assez grand nombre (peut-être surtout grâce aux Platoniciens de l'École, qui utilisent les notes de l'édition savante primitive et de ses remaniements successifs) pour que la saine tradition ne s'interrompe pas. La Renaissance du Platonisme, à partir du Ier siècle avant notre ère, ne pourra que favoriser la multiplication de ces exemplaires corrects des Dialogues.

1. Usener, *Unser Platontext*, p. 192 ; Dziatzko, dans P. W., III, 976; U. v. Wilamowitz, *Einl. gr. Trag.*, p. 139; Susemihl, *Alex. Litt.*, I, p. 430 note 7.

CHAPITRE IV

ÉDITION D'ATTICUS ET CLASSIFICATION TÉTRALOGIQUE. LES PAPYRUS. LA TRADITION INDIRECTE JUSQU'A LA FIN DE L'ANTIQUITÉ.

A partir de 145, Alexandrie perd beaucoup de son importance scientifique. Ptolémée Physcon persécute les Grecs [1]; Aristarque s'éloigne et va mourir à Chypre en 143. Nous savons que son disciple Ammonios lui succéda comme bibliothécaire et fit quelques travaux importants [2]; mais ceux qui vinrent après lui n'ont pas laissé de nom. Enfin, l'incendie de 47 anéantit la plupart des trésors de la grande bibliothèque. Pendant ce temps, la colonie juive d'Alexandrie s'accroissait et s'hellénisait peu à peu, jusqu'à en négliger la langue hébraïque et à ne pouvoir se passer d'une traduction grecque de la Bible. Il y eut, dès le commencement du IIe siècle, des philosophes judéo-hellénisants, précurseurs de Philon, et ils se plurent, comme tant de Grecs, à la théologie épurée et à la grandiose cosmogonie de Platon. Clément d'Alexandrie nous a conservé le souvenir de quelques doctrines du « péripatéticien » Aristobule, qui ne pratiquait pas moins Platon qu'Aristote, et qui croyait d'ailleurs que la sagesse grecque dérivait tout entière des sources juives. Un de ses jugements : « Il est évident que Platon a suivi notre Loi » annonce le syncrétisme de Nouménios et sa formule : « Platon, c'est Moïse parlant attique [3]. » Ainsi, dès le début du IIe siècle avant

1. ATHÉNÉE, IV, 184 c. Cf. SUSEMIHL, I, p. 9; SANDYS, I², p. 162; BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire des Lagides*, II (1904), p. 61, n. 2.
2. Cf. GUDEMAN, *o. c.*, p. 52.
3. CLÉMENT d'Alexandrie, *Stromates*, I 342 B C. Cf. SUSEMIHL, *o. c.*, II, p. 631, note 54; A. et M. CROISET, *o. c.*, V, p. 152-153. — Ce précurseur de Philon et de Nouménios fleurit vers 176.

notre ère, les Dialogues de Platon étaient lus par la colonie juive d'Alexandrie. Cette ébauche de platonisme juif prépare le platonisme chrétien des IIIe et IVe siècles, qui fera beaucoup, avec Clément d'Alexandrie, saint Basile, Origène, Eusèbe, pour la conservation et la diffusion des ouvrages de Platon.

Tandis que l'érudition et la spéculation philosophique sont florissantes à Pergame pendant tout le IIe siècle, ce siècle marque plutôt un recul et une décadence de l'esprit platonicien dans l'Académie : il y a bien loin de Carnéade lui-même à Platon ! Les Dialogues ne sont lus que par les dilettantes et pour leur valeur littéraire, que d'ailleurs les rhéteurs contestent. Mais, comme nous l'avons vu [1], le platonisme éclectique se prépare à Pergame sous l'action de l'éclectisme stoïcien de Panaitios. Après une longue éclipse, l'œuvre entière de Platon (et non plus seulement ses dialogues de jeunesse) s'impose de nouveau à la méditation des esprits réfléchis. Rhodes devient le foyer de cette renaissance. POSIDONIOS (vers 140-67), élève de Panaitios, se rattache à la tradition qu'avait inaugurée Crantor et qu'avait fait revivre passagèrement Eratosthène, et il écrit sur le *Timée* un commentaire magistral [2] qui maintient ce dialogue au centre de la doctrine platonicienne. C'est aussi grâce à lui que le platonisme éclectique et mystique s'implante définitivement à Rome. Cicéron s'inspire de l'œuvre de Posidonios dans le *Songe de Scipion* et Virgile dans le VIe livre de l'*Énéide*; Strabon puisera dans tous ses ouvrages. Sans doute, dès le IIIe siècle avant notre ère, le grec était écrit et parlé couramment dans l'aristocratie romaine; au IIe siècle, les patriciens rédigent leurs *Annales* en grec. Mais il fallut plus de temps à la philosophie grecque pour s'y faire accepter : avec Carnéade, elle n'eut qu'un succès de scandale. Les stoïciens platonisants venus de Pergame et de Rhodes, Panaitios, ami de Scipion et de Lélius, puis Posidonios, furent plus heureux dans leurs tentatives. Grâce à eux, on s'intéressa aux œuvres de Platon dans tout le monde gréco-romain, et bientôt, vers le milieu du Ier siècle, une nouvelle édition en devint

1. Cf. plus haut, p. 83-84.
2. Voir A. GERCKE dans l'*Einleit.*, II, p. 344-346, p. 361-362 ; A. et M. CROISET, V, p. 309-310. — Posidonios se rattache aussi, dans une certaine mesure, au platonisme mystique de Xénocrate (R. HEINZE, *Xenokrates*, p. V-VI).

nécessaire. Il fallait mettre au courant la grande édition alexandrine, l'adapter aux exigences de ce public nouveau, recueillir tous les Dialogues (car on attribue alors à Platon certains dialogues qui ne figurent pas dans l'édition d'Aristophane) et les classer tous (car l'esprit romain ne peut supporter le mélange de l'ordre et du désordre, une édition où certains dialogues sont rangés en trilogies et d'autres laissés ἀτάκτως). Or le plus célèbre éditeur de livres latins et grecs [1], le plus grand libraire, non seulement de Rome. mais du monde mediterranéen, est alors T. Pomponius Atticus, l'ami de Cicéron [2], et, d'autre part, Galien témoigne qu'il a consulté une édition Atticienne de Platon.

C'est dans son commentaire περὶ τῶν ἐν Τιμαίῳ ἰατρικῶς εἰρημένων qu'il nous transmet ce renseignement. Pour expliquer le passage du *Timée* (77 B C) où Platon accorde aux plantes un mouvement de croissance qui leur appartient en propre (οἰκεία κίνησις), mais leur dénie la faculté de se déplacer spontanément (πέπηγε διὰ τὸ τῆς ὑφ' ἑαυτοῦ κινήσεως ἐστερῆσθαι), il montre la différence des deux notions de *développement* et de *locomotion*; puis il ajoute : « *Je donne cette explication d'après l'édition des exemplaires Atticiens*; mais, ayant lu dans d'autres exemplaires διὰ τὸ τῆς ἐξ αὑτοῦ κινήσεως, j'ai pensé que la lettre ω était omise, et que Platon avait écrit διὰ τὸ τῆς ἔξω ἑαυτοῦ, pour ne refuser aux plantes que le mouvement de locomotion [3]. » La souscription de quelques manuscrits de Démosthène (διώρθωται ἐκ δύο

1. Birt, *Buchwesen*, p. 357; Usener, *Unser Platontext*, p. 198.

2. Voir G. Boissier, *Cicéron et ses amis*, p. 134-135, p. 148-149; Usener, *l. c.*, p. 197 sqq.; Schubart, *Das Buch*, p. 136, 139.

3. Dr Ch. Daremberg, *Fragments du Commentaire de Galien sur le* Timée *de Platon, publiés pour la première fois en grec et en français, avec une introduction et des notes* (Paris et Leipzig, 1848), p. 12 : αὕτη μὲν ἡ ἐξήγησίς μοι γέγονε κατὰ τὴν τῶν Ἀττικιανῶν ἀντιγράφων ἔκδοσιν, ἐν ἑτέροις δ' εὑρὼν γεγραμμένον διὰ τὸ τῆς ἐξ αὑτοῦ κινήσεως ἐνένοηκα λείπειν τὸ ω στοιχεῖον, γράψαντος τοῦ Πλάτωνος διὰ τὸ τῆς ἔξω ἑαυτοῦ, ἵνα τὴν μεταβατικὴν κίνησιν ἀποφήνῃ τῶν φυτῶν μόνην. — Le ms. de Galien porte ἀττικῶν. La correction a été unanimement acceptée. Par suite d'abréviations mal comprises, les finales des adjectifs de ce genre sont très souvent déformées dans nos mss. Dans Harpocration, par exemple, on trouve concurremment ἀττικοῖς, ἀττικισμοῖς, et la forme correcte ἀττικιανοῖς. Cf. Hemsterhuis, *Anecdota*, I, 244; Schneidewin dans le *Philologus*, III, 127, 6; Usener, *Unser Platontext*, p. 195, n. 30.

'Αττικιανῶν)[1] et certaines gloses d'Harpocration [2] nous attestent que la collection des 'Αττικιανὰ ἀντίγραφα comprenait également les œuvres de Démosthène et d'Eschine. On l'estimait beaucoup, puisque les recenseurs se servaient de ces exemplaires pour corriger d'autres manuscrits, et les grammairiens, pour en extraire des variantes. A quel Atticus faut-il donc attribuer l'établissement de ces exemplaires de choix ? Pouvons-nous l'identifier avec l'éditeur et ami de Cicéron ?

Ch. Daremberg [3] pensait à un rhéteur de Pergame, disciple d'Apollodore ; F. Osann[4] à un commentateur de Platon qui fut célèbre au IIe siècle. Mais la plupart des érudits [5] le rapprochent avec raison d'un Atticus cité par Lucien dans son pamphlet *Contre un ignorant bibliomane* : « Quand même je t'accorderais, lui dit-il, de pouvoir distinguer les belles copies de Kallinos ou celles que le célèbre Atticus a exécutées avec tant de soin (<βιβλία> ὅσα ὁ Καλλῖνος ἐς κάλλος ἢ ὁ ἀοίδιμος 'Αττικὸς σὺν ἐπιμελείᾳ τῇ πάσῃ γράψαιεν), à quoi te servirait de les avoir en ta possession ? » Et plus loin, après l'avoir averti que la fréquentation des *brocanteurs de livres* ne suffit pas pour gagner l'estime publique, il continue : « Crois-tu donc que les faiseurs de livres Atticus et Kallinos (τὸν 'Αττικὸν καὶ Καλλῖνον τοὺς βιβλιογράφους) te serviront de défenseurs et de témoins [6] ? » Enfin, ces exemplaires de Kallinos et d'Atticus font certainement partie des copies *anciennes* et *chères* (ch. Ier) que le parvenu collectionne et laisse ronger aux vers. — Atticus est donc, ainsi que Kallinos, un βιβλιογράφος du temps passé. Ce nom ne désigne pas seulement un

1. Souscription du Discours XI, dans le *Marcianus* 416 et le *Monacensis* 85.
2. HARPOCRATION, *s. v.* ἀργᾶς (Eschine) : ἐν μέντοι τοῖς 'Αττικιανοῖς ἐγέγραπτο ἅρπαξ ; *s. v.* ναυκραρικά (Démosthène) :... μήποτε βέλτιον φέρεται ἐπὶ τοῖς 'Αττικιανοῖς ναυκρατικά ; *s. v.* ἀνελοῦσα γὰρ τὸν νόμον τοῦτον ἐχειροτόνησεν αὐτῇ · Δημοσθένης ἐν τῷ κατ' 'Ανδροτίωνός φησιν, ἀσαφῶς δ'αὐτοῦ ἔχοντος καὶ ἐλλειπῶς ἄλλοι ἄλλως ἐξηγοῦνται. 'Εν δὲ τοῖς 'Αττικιανοῖς διττὴ ἦν γραφή · ἡ μὲν οὕτως · ἀνελοῦσα γὰρ τὸν νόμον τοῦτον ἐχειροτόνησεν αὐτήν, ἀντὶ τοῦ · παραβᾶσα γὰρ τοῦτον τὸν νόμον, διαχειροτονίαν περὶ αὐτῆς ἔδωκεν εἰ χρὴ στεφανοῦν αὐτήν · ἡ δὲ ἄλλη · ἀνελοῦσα γὰρ τὸν νόμον τοῦτον ἐχειροτόνησε λαβοῦσα ἐκεῖνον αὐτῇ ; *s. v.* ἐκπολεμῶσαι (dans les *Philippiques* de Démosthène, conformément à l'usage de Thucydide) ... ἐν μέντοι τοῖς 'Αττικιανοῖς διὰ τοῦ η γράφεται (comme dans Xénophon, au livre VI des *Helléniques*) ; *s. v.* Θύστιον · ἡμεῖς μέντοι ἐν τοῖς 'Αττικιανοῖς διὰ τοῦ τ Θύτιον εὕρομεν γεγραμμένον.
3. *O. c.*, p. 43.
4. *Anecd. Rom.*, p. 207-210.
5. Depuis HEMSTERHUIS, *l. c.*, et COBET, *Variae Lect.*, p. 94.
6. LUCIEN, *Adv. indoct.*, ch. 2 et 24.

copiste, mais un libraire qui se trouve en même temps éditeur, chef d'un atelier de copistes [1] : tous les exemplaires exécutés chez lui et vendus par lui portent alors son nom[2]. Kallinos est donc le fameux éditeur du IIIe siècle avant notre ère, légataire et ami du péripatéticien Lykon, et Atticus, le fameux éditeur du Ier siècle, ami de Cicéron[3].

Dans le passage cité par Galien, tous nos manuscrits ont conservé précisément la leçon des *Atticiana* (ὑφ' ἑαυτοῦ). C'est un indice isolé, mais fort important. Nous pouvons dès lors supposer que l'archétype de nos manuscrits, avec son texte soigneusement établi et ses indications stichométriques, dérive de ces Ἀττικιανὰ ἀντίγραφα[4] ; et nous devons nous rendre compte de la nature et de la valeur des exemplaires auxquels se rattacherait ainsi la tradition médiévale. D'après Usener, cette tradition étant excellente (quand on la considère dans ses représentants les plus qualifiés), il en est de même du texte atticien. Et comment parviendrons-nous à en comprendre l'excellence ? Usener ne songe pas à la possibilité d'une grande édition académique au IVe siècle, et il se persuade que l'édition alexandrine, fondée sur des manuscrits analogues aux papyrus du *Lachès* et du *Phédon*, ne pouvait offrir qu'un texte très médiocre. Platon n'aurait été édité en des textes purs que depuis Atticus et grâce à lui. Mais comment expliquer le miracle de ce texte authentique émergeant à la

1. Les remarques de BIRT, *Buchwesen*, p. 433 (d'après POLLUX, VII, 21 et 211), et de DZIATZKO (dans P. W., au mot Ἀττικιανά, p. 2338) font ainsi tomber une des objections d'IMMISCH (*B. ph. Woch.*, 1892, p. 354), à laquelle j'avais naguère attribué trop d'importance.

2. De même qu'aujourd'hui on parle couramment de classiques Didot, Hachette, Teubner, Weidmann.

3. W. CHRIST (*Die Attikusausgabe des Demosthenes*, 1882 = *Bayr. Akad. Abhandl.*, XVI, 3) a le premier regardé T. Pomponius Atticus comme l'éditeur des *Atticiana*. H. USENER (*Unser Plat.*, p. 196 sqq.) a repris et fortifié sa démonstration, et a été suivi par Henri WEIL (*Journal des Savants*, 1892, p. 627-628).

4. Voir SCHNEIDEWIN, *l. c.*, p. 127 ; M. SCHANZ, *Hermes*, XVI (1881), p. 311-312 ; USENER, *l. c.*, p. 206-207. — Dans le *De plac. Hippocr. et Plat.*, 716 éd. Müller (cf. MÜLLER, Proleg., p. 17, et IMMISCH, *De rec. Plat.*, p. 3) Galien cite le *Timée* (70 D) d'après un exemplaire pourvu d'indications stichométriques : μετὰ τέτταρας πρώτους στίχους. Les exemplaires de ce genre étaient donc assez répandus pour que les lecteurs de Galien pussent se reporter à ce passage et vérifier cette référence précise. Il est naturel de les identifier avec les exemplaires Atticiens, que Galien cite également à propos du *Timée*.

lumière après trois siècles d'éclipse ? C'est que la bibliothèque d'Aristote (léguée par Théophraste à Nélée de Skepsis, vendue par un héritier de celui-ci à Apellikon de Téos, confisquée par Sylla quand il prit Athènes, et envoyée à Rome où Tyrannion la classa et fit une recension des meilleurs manuscrits, par exemple ceux d'Aristote) contenait évidemment, à côté des œuvres d'Isocrate, de Démosthène et d'autres classiques, les Dialogues de son maître Platon, en des exemplaires très soignés et de texte excellent, comme il convient à des manuscrits presque contemporains de l'auteur et achetés par le premier des bibliophiles de l'antiquité. Atticus a donc fait des éditions de Platon, d'Isocrate et de Démosthène, qui l'emportaient de beaucoup sur les éditions courantes, et dont la célébrité dura très longtemps. C'est à ces éditions que se rattacheraient nos meilleurs manuscrits de ces auteurs.

Toutes ces hypothèses sont très séduisantes ; mais ce bel et fragile édifice a été bien vite ébranlé et renversé. H. Lipsius [1], étudiant l'histoire du texte de Démosthène, montra en particulier, que sur quatre leçons fournies par les *Atticiana*, trois sont mauvaises, et qu'il est, par conséquent, fort arbitraire de rattacher notre meilleure tradition à l'édition d'Atticus ; de même, les deux leçons des *Atticiana* d'Eschine ne valent rien. Reprenant et développant une autre objection de M. Lipsius, M. O. Immisch [2] remarque en outre que Galien, le seul auteur qui cite les *Atticiana* de Platon, se connaît en textes et en critique des textes : et pourtant il n'estime pas extrêmement les exemplaires d'Atticus et pense qu'une autre leçon (ἐξ), légèrement corrigée, serait plutôt la leçon authentique de Platon (γράψαντος τοῦ Πλάτωνος διὰ τὸ τῆς ἔξω ἑαυτοῦ) ; à son avis, qui est décisif, l'édition atticienne ne reproduisait donc pas des manuscrits de Platon presque contemporains de l'auteur et tout à fait excellents, consultés et légués par Aristote. D'autre part, nous dit M. Immisch, Usener reconnaît qu'il n'y a pas de bons Atticiana d'Eschine ; et pourtant Eschine devait figurer dans la bibliothèque d'Aristote,

1. *Berichte der Sächs. Gesellsch. der Wiss.*, 1894, p. 1 sqq. ; cf. CHRIST-SCHMID, I, p. 570.

2. *B. ph. W.*, 1892, p. 1122-1124, 1149 ; j'ai résumé les objections d'Immisch dans mon article de la *Revue de philologie*, 1910, p. 265-266. Voir aussi C. RITTER dans le *Jahresbericht für Altert.* t. 157 (1912), 67-68.

à côté d'Isocrate et de Démosthène. Enfin, d'après Athénée, la bibliothèque d'Aristote aurait été vendue à Ptolémée Philadelphe [1], et ceux qui nous parlent d'Apellikon nous disent simplement qu'il a acheté aux héritiers de Nélée les manuscrits de Théophraste et d'Aristote : les exemplaires que suppose Usener, et particulièrement ceux de Platon, n'existaient sans doute plus dans la bibliothèque envoyée par Sylla à Rome. Atticus a donc disposé de manuscrits analogues à ceux qu'avaient mis en œuvre les éditeurs précédents.

Mais le texte des *Atticiana* peut néanmoins dériver d'une excellente tradition, comme le pensait Usener. Certains caractères de ces exemplaires nous l'indiquent suffisamment. D'abord, ils portaient des notes explicatives ; Galien le dit en propres termes ; αὕτη μὲν ἡ ἐξήγησίς μοι γέγονε κατὰ τὴν τῶν Ἀττικιανῶν ἀντιγράφων ἔκδοσιν. Ces notes devaient être particulièrement précieuses pour les lexicographes du IIe siècle, qui compilaient les scholies des éditions savantes pour enrichir leurs gloses ; et c'est pourquoi Harpocration fait usage des Ἀττικιανὰ ἀντίγραφα. Ces éditions de solide vulgarisation tiraient le meilleur de leur substance des travaux originaux des grammairiens alexandrins [2]. A partir du Ier siècle avant notre ère et de l'émigration de la philologie grecque à Rome (où il n'existait point d'auditoire et de cours semblables à ceux d'Alexandrie), beaucoup d'anciens lurent leurs classiques dans des éditions de ce genre, qui remplaçaient les éditions commentées par un maître devant ses auditeurs : Virgile a lu dans une édition annotée les *Églogues* de Théocrite, Ovide la *Médée* d'Euripide, Germanicus et Ovide les *Phénomènes* d'Aratus, Valérius Flaccus les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes [3]. Outre le commentaire exégétique, on pouvait trouver dans certains de ces exemplaires savants des notes critiques, ou, tout au moins, l'ébauche d'un Commentaire critique. C'est ainsi, je crois, qu'il faut comprendre l'expression : ἐν τοῖς Ἀττικιανοῖς διττὴ ἦν γραφή. Harpocration désigne-t-il par là des leçons différentes qu'il trouvait en des manuscrits différents, ou

1. Voir plus haut, p. 57.
2. Voir plus haut, p. 102-103.
3. Wilamowitz, *Einleit. gr. Trag.*, p. 167 sqq. et *Textgesch gr. Bukol.*, p. 110-112 ; A. Gercke (dans Kroll, *Die Altertumswiss.*), p. 504 (d'après C. Robert).

bien des leçons qui figuraient, l'une dans le texte et l'autre en marge comme variante ou correction (dans un ou plusieurs manuscrits)? La première hypothèse a été adoptée par Schneidewin et M. Immisch ; mais la seconde n'est pas moins plausible, et s'applique tout naturellement à des exemplaires qui reposent sur une recension [1].

L'édition annotée de Platon, publiée chez Atticus, n'était donc qu'un remaniement, une adaptation, un rajeunissement de la grande édition alexandrine [2], et gagnait la faveur des érudits par la valeur scientifique qu'elle tenait de ses sources ; elle se recommandait d'ailleurs aux lecteurs du grand public, non moins qu'aux savants, par d'autres qualités dont nous devons tenir compte, et, en particulier, par une excellente exécution matérielle. Lucien lui-même nous le dit : les copies de Kallinos avaient la réputation d'ouvrages de luxe (ἐς κάλλος); celles d'Atticus, d'ouvrages exécutés avec tout le soin possible (σὺν ἐπιμελείᾳ τῇ πάσῃ) : et nous devons entendre par là non seulement une écriture bien distincte et des signes de ponctuation assez nombreux, mais surtout une rigoureuse correction, dont bien des livres, latins et grecs, étaient malheureusement dépourvus. Rappelons-nous les plaintes et l'embarras de Cicéron : « Je ne trouve pas de livres dans le commerce, du moins je n'en trouve pas qui me satisfassent; et, pour en faire transcrire, il faut un homme habile et consciencieux [3]. » Atticus avait des copistes bien dressés

1. Dès lors, si ces exemplaires, dans les témoignages du IIe siècle, sont toujours cités au pluriel, c'est parce que les érudits qui les consultaient ou s'en servaient pour corriger les manuscrits d'usage courant savaient que ces exemplaires remontaient à une recension déjà ancienne : des fautes de copie pouvaient s'y être introduites au cours des temps, et la comparaison de plusieurs exemplaires permettait de les déceler et de les éliminer. — De même, Aristarque avait consulté plusieurs exemplaires de la recension de Zénodote : τὰ Ζηνοδότου ou Ζηνοδότεια ἀντίγραφα (A. LUDWICH, *Aristarchs Homerische Textkritik*, I, 1884, p. 5).

2. Rappelons-nous, entre autres, l'édition de Virgile publiée par Ch. Benoist chez Hachette, dans la collection des « Éditions savantes » : c'était une adaptation d'éditions savantes plus originales, une compilation intelligente des résultats acquis jusqu'alors par la philologie allemande. Il est certain qu'au Ier s. avant notre ère et au suivant les érudits romains et les Grecs qui écrivaient pour les Romains cultivés ont fait beaucoup de travaux de ce genre : l'édition parue chez Atticus est un de ces nombreux travaux de compilation intelligente et d'adaptation.

3. *Ad Quintum fr.*, III, 4, 5 : « De bibliotheca tua graeca supplenda, libris commutandis, Latinis comparandis, valde velim ista confici, praeser-

et bien dirigés ; son succès fut tel que la renommée de ses éditions lui survécut, et qu'elle atteignit son comble au IIe siècle[1], quand la littérature grecque, dominée par l'étude des classiques, refleurit dans tout le monde romain.

*
* *

Mais déjà un contemporain d'Atticus mentionne son édition de Platon. Car l'érudit Varron a très probablement consulté les Dialogues dans l'édition qui venait de paraître chez Atticus, son ami. Et il nous dit, dans son traité *De lingua latina*[2] : « Plato *in quarto* de fluminibus apud inferos quae sint, in his unum Tartarum appellat, quare Tartari origo graeca. » Il est arbitraire de corriger *quarto* en *quatuor*, et facile de comprendre le passage en supposant que *libro* est sous-entendu, comme il arrive fréquemment. En fait, il s'agit du *Phédon* (112 A-114 B). Ce dialogue est donc le *quatrième* dans une édition où tous sont rangés suivant un ordre déterminé. Nous connaissons précisément cet ordre : c'est l'ordre tétralogique, communément attribué à Thrasylle, sur la foi de Diogène Laërce. Mais Thrasylle, qui vivait à la cour de Tibère, ne peut pas, dès lors, en être l'inventeur. Le témoignage de Varron est confirmé sur ce point par celui du commentateur Albinos. Dans son *Prologue*, Albinos se demande *par quel dialogue il faut commencer l'étude de Platon*. La question se pose, « car il y a eu, dit-il, des opinions diverses : les uns commencent par les *Lettres*, les autres par *Théagès* ; il y a en outre ceux qui les ont divisés par tétralogies : ils placent en première ligne la tétralogie qui contient l'*Euthyphron*, l'*Apologie de Socrate*, le *Criton*, le *Phédon* ;

tim cum ad meum quoque usum spectent. Sed ego mihi ipsi ista per quem agam non habeo. *Neque enim venalia sunt, quae quidem placeant ; et confici nisi per hominem et peritum et diligentem non possunt.* Chrysippo tamen imperabo, et cum Tyrannione loquar. » — Dans ces dernières phrases, il s'agit des livres grecs, comme on le voit par les lettres suivantes (De libris Tyrannio est cessator, Chrysippo dicam : sed res operosa est et hominis perdiligentis. Sentio ipse, qui in summo studio nihil assequor. De latinis *vero* quo me vertam nescio, ita mendose et scribuntur et veneunt).

1. Tous les témoignages que nous possédons sur les *Atticiana* datent de ce siècle.

2. *De ling. lat.*, VII, 37. Cf. W. Christ., *Plat. St.*, p. 455-456.

l'*Euthyphron*, parce que l'accusation y est intentée à Socrate ; l'*Apologie*, parce qu'il doit parler pour sa défense ; puis le *Criton*, à cause de l'entretien dans la prison ; ensuite le *Phédon*, parce que la vie de Socrate y prend fin. *De cet avis sont Dercyllidès et Thrasylle*. Ils me semblent avoir voulu ordonner ainsi des personnages et des circonstances de la vie : disposition qui a peut-être son utilité, mais non pour le but que nous nous proposons [1] ». D'après ce témoignage, Thrasylle n'aurait fait que suivre l'exemple de Dercyllidès [2]. Il est donc naturel de supposer que l'édition Atticienne se trouvait classée suivant l'ordre tétralogique, et que Dercyllidés avait été le collaborateur d'Atticus dans son édition de Platon [3]. Atticus, en effet, ne pouvait se passer d'auxiliaires ; comme tout éditeur de textes classiques, il devait recourir aux bons offices des spécialistes pour établir le texte qu'il se chargeait de multiplier et de vendre. On peut supposer, avec Usener, que Varron lui donnait des conseils d'ami, et que Cornélius Népos dirigeait, en sous-ordre, la section latine de sa maison d'édition [4]. De même, il est possible que Tyrannion ait dirigé la section grecque, et qu'il ait fait recenser et annoter certaines œuvres par les spécialistes les plus compé-

1. ALBINOS, *Prologos*, ch. 4 (p. 149 éd. Hermann) : λέγωμεν ἀπὸ ποίων διαλόγων δεῖ ἀρχομένους ἐντυγχάνειν τῷ Πλάτωνος λόγῳ. Διάφοροι γὰρ δόξαι γεγόνασιν· οἱ μὲν ἀπὸ τῶν Ἐπιστολῶν ἄρχονται, οἱ δὲ ἀπὸ τοῦ Θεάγους· εἰσὶ δὲ οἱ κατὰ τετραλογίαν διελόντες αὐτοὺς καὶ τάττουσι πρώτην τετραλογίαν περιέχουσαν τὸν Εὐθύφρονα καὶ τὴν Ἀπολογίαν καὶ τὸν Κρίτωνα καὶ τὸν Φαίδωνα· τὸν μὲν οὖν Εὐθύφρονα, ἐπεὶ καὶ ἐπαγγέλλεται τῷ Σωκράτει ἐν αὐτῷ ἡ δίκη, τὴν δὲ Ἀπολογίαν, ἐπειδὴ ἀναγκαῖον αὐτῷ ἀπολογήσασθαι, ἐπὶ τούτοις τὸν Κρίτωνα διὰ τὴν ἐν τῷ δεσμωτηρίῳ διατριβήν, ἔπειτα τὸν Φαίδωνα, ἐπεὶ ἐν αὐτῷ τέλος τοῦ βίου λαμβάνει ὁ Σωκράτης· ταύτης τῆς δόξης εἰσὶ Δερκυλλίδης καὶ Θράσυλλος· δοκοῦσι δέ μοι προσώποις καὶ βίων περιστάσεσιν ἠθεληκέναι τάξιν ἐπιθεῖναι· ὅ ἐστι μὲν ἴσως χρήσιμον πρὸς ἄλλο τι, οὐ μὴν πρὸς ὃ ἡμεῖς νῦν βουλόμεθα.

2. Au moins pour la première tétralogie, dont l'existence est impliquée par le témoignage de Varron et dont Albinos décrit explicitement la disposition. Mais alors il en est de même des autres : Albinos attribue à Dercyllidès aussi bien qu'à Thrasylle la division tétralogique en général ; d'après ses déclarations, Dercyllidès fait partie des εἰσὶν οἱ qui divisent κατὰ τετραλογίαν et placent la tétralogie *Euthyphron — Apologie — Criton — Phédon* la première, donc en placent d'autres après elle.

3. C'est l'avis de F. SUSEMIHL, *Alex. Litt.*, II, p. 292, et de A. GERCKE (dans l'*Einleit. in die Alt.* I, p. 9 et 21, II, p. 365) : cette édition aurait été publiée vers le milieu du Ier s., avant 44.

4. Sur les exemplaires Atticiens d'auteurs latins, cf. en particulier la 7e lettre de FRONTON, p. 20 éd. Naber (d'après DZIATZKO dans P. W., *article* Ἀττικιανά, p. 2238).

tents, et en particulier les Dialogues de Platon par Dercyllidès.

La classification tétralogique, qu'avait amorcée et sans doute achevée Dercyllidès, comprenait, d'après Diogène Laërce[1] et nos manuscrits, 9 groupes de 4 œuvres, disposées dans l'ordre suivant :

(1) *Euthyphron*, *Apologie*, *Criton*, *Phédon*.
(2) *Cratyle*, *Théètète*, *Sophiste*, *Politique*.
(3) *Parménide*, *Philèbe*, *Banquet*, *Phèdre*.
(4) *Premier Alcibiade*, *Second Alcibiade*, *Hipparque*, *Rivaux*.
(5) *Théagès*, *Charmide*, *Lachès*, *Lysis*.
(6) *Euthydème*, *Protagoras*, *Gorgias*, *Ménon*.
(7) *Grand Hippias*, *Petit Hippias*, *Ion*, *Ménéxène*.
(8) *Clitophon*, *République*, *Timée*, *Critias*.
(9) *Minos*, *Lois*, *Epinomis*, *Lettres*.

Cette classification est évidemment très arbitraire, et bien des détails nous y choquent. Quand on l'examine de près, il semble que ce groupement est surtout imparfait parce que plusieurs procédés de classification s'y trouvent juxtaposés confusément. Le principe tétralogique remonte à Platon lui-même, qui avait conçu et annoncé, mais sans les réaliser entièrement, les deux tétralogies *République* — *Timée* — *Critias* — *Hermogène* et *Théètète* — *Sophiste* — *Politique* — *Philosophe*. Mais on a généralisé l'application de ce principe jusqu'à l'absurdité. Cette absurdité ne doit pas être attribuée aux Alexandrins. Comptant à part le drame satyrique, ils ne connaissaient pas les tétralogies dramatiques[2] : s'ils ont mis en parallèle les Dialogues et les drames, c'est pour motiver un groupement trilogique, et non tétralogique. C'est parmi les épigones des Alexandrins, à partir du Ier siècle avant notre ère et de la pénétration de la philologie grecque à Rome, que les groupements quadripartites semblent avoir été particulièrement en faveur. Tyrannion d'Amisos, par exemple, divise l'activité philologique en quatre parties : lecture à haute voix, explication, critique des textes, κριτικόν (étude sur le fond et la valeur esthétique)[3]. D'après le commentaire de Didymos, certains, tout au moins, des discours de Démosthène étaient groupés par tétra-

1. D. L., III, 58-61.
2. Usener, *Unser Pl.*, p. 213-214.
3. Id., *Vorträge und Aufsätze* (1907), p. 20.

logies[1]. Et l'on revient sans doute alors au groupement tétralogique des drames classiques, conforme aux indications des didascalies. Cette faveur accordée à la tétrade montre pourquoi l'on a suivi si témérairement l'exemple donné par Platon.

Or nous avons vu que l'édition de Dercyllidès n'était qu'un remaniement de l'édition alexandrine ; pour former des tétralogies, on prit donc tout d'abord les trilogies d'Aristophane, et on les transposa, puis on les compléta, en cherchant à les bouleverser le moins possible : le nouveau classement n'est, en somme, qu'un élargissement de l'ancien. Le groupe des deux dernières trilogies, établi suivant le principe de l'ordre chronologique et plus spécialement biographique, se resserre et se condense par une application plus stricte de ce principe : les *Lettres*, unies aux autres œuvres par un lien assez lâche, et le *Théètète*, dont le sujet *logique* a relativement peu d'affinité avec le sujet *éthique* des quatre dialogues suivants, émigrent vers d'autres groupes : ainsi se dégage la tétralogie *Euthyphron — Apologie — Criton — Phédon*, qui prendra la première place, parce qu'elle constitue l'application probablement la plus ancienne[2] et en tout cas la plus heureuse et la moins arbitraire du nouveau principe de classement. Elle a vraiment, comme Albinos le reconnaissait[3], une valeur dramatique : ces quatre dialogues, où se développe un même sujet, une même action, nous donnent, en un raccourci saisissant, une image de la vie du philosophe[4]. La première tétralogie s'étant imposée de la sorte par ses qualités dramatiques, le souvenir des deux tétralogies ébauchées

1. Il y avait, par exemple, *4 Philippiques* dans un *livre*. Voir F. Leo, *Gött. gel. Nachr.*, 1904, p. 260, qui limite les affirmations de Diels (dans son édition du *Commentaire de Didymos* = *Berliner Klassikertexte*, I, 1904, p. xxi sq.). — Diels signale encore un commentaire de Némésion sur Homère, intitulé τετραλογία (*Schol.* Il. K 397 ; cf. A. Ludwich, *o. c.*, I, p. 80, n. 106).

2. De même, dans la classification trilogique, le groupe *République — Timée — Critias* fut mis en tête parce qu'il était le plus ancien (Platon lui-même l'ayant disposé) et par suite avait servi de modèle aux autres.

3. Voir plus haut, p. 112. Cf. Olympiod., *Proleg.*, ch. 25 (p. 218 Herm.) : πρῶτον μὲν λέγουσι τὸν Εὐθύφρονα, ὡς ἐν αὐτῷ ὑποτιθεμένου τοῦ Σώκράτους ὡς κριθησομένου, δευτέραν δὲ τὴν Ἀπολογίαν, ὡς ἐν αὐτῇ κρινομένου αὐτοῦ, τρίτον δὲ τὸν Κρίτωνα, ὡς κριθέντος ἐν αὐτῷ ἤδη τοῦ Σωκράτους, τέταρτον τὸν Φαίδωνα ὡς ἐν αὐτῷ τελευτῶντος.

4. D. L., III, 57 : πρώτην μὲν οὖν τετραλογίαν τίθησι τὴν κοινὴν ὑπόθεσιν ἔχουσαν· παραδεῖξαι γὰρ βούλεται ὁποῖος ἂν εἴη ὁ τοῦ φιλοσόφου βίος.

par Platon et la passion de la symétrie en firent un modèle : les autres dialogues durent prendre place dans ces cadres rigides et uniformes. Tout d'abord, le *Théètète* alla rejoindre et précéder le *Sophiste* et le *Politique*, suivant les indications de Platon lui-même[1] : le *Cratyle* demeurant avec eux, la seconde trilogie se métamorphosa tout naturellement en seconde tétralogie. Les *Lettres* gardent la dernière place dans le nouvel ensemble, parce qu'elles forment une œuvre à part, distincte des dialogues ; en même temps, la trilogie dominée par les *Lois* descend aussi vers le dernier rang (sans doute parce que les *Lois* et l'*Epinomis* passent pour les dernières œuvres du philosophe) et, s'agrégeant aux *Lettres*, forme la 9e tétralogie. Reste la première trilogie d'Aristophane de Byzance, directement empruntée à Platon : précédée du *Clitophon*, elle deviendra la 8e tétralogie[2].

L'addition du *Clitophon* a donc suffi pour transposer le plus facilement du monde l'ordre trilogique en ordre tétralogique et pour donner naissance aux deux premiers et aux deux derniers groupes de la nouvelle classification, qui vont encadrer solidement les tétralogies plus récentes. Celles-ci semblent se rattacher à deux groupes qu'elles auraient dépecés : un groupe de dix *dialogues érotiques* (III, 3-4 ; IV et V), où Socrate converse avec des jeunes gens ou à propos de jeunes gens, que généralement il est censé aimer ; puis un groupe de six *dialogues sur les sophistes* (VI et VII, 1-2). Restent deux œuvres dialectiques qui trouvent leur place après les œuvres dialectiques de la seconde tétralogie et les relient aux dialogues érotiques, et enfin l'*Ion* et le *Ménéxène*, qui prennent la dernière place vacante, après les deux *Hippias*, et dans l'ordre alphabétique : Ἱππίας α', Ἱππίας β', Ἴων, Μενέξενος[3] : ce dernier ordre (κατὰ στοιχεῖον) semble

1. Sur ce point, le classement tétralogique corrige le classement trilogique et marque un retour à l'ordre authentique de Platon ; retour intentionnel, car les promoteurs de ce nouveau groupement affirment que Platon lui-même, en publiant ses dialogues, les ordonnait ainsi (D. L., III, 56). — Ils ont eu évidemment la même intention en replaçant l'*Epinomis* immédiatement après les *Lois*.

2. Peut-être rapprochée de la 9e par suite de la disposition symétrique de ces deux groupes, que domine tous deux un dialogue très étendu, placé au second rang, et lié au dialogue suivant.

3. De même, dans chacun des deux groupes qui forment la 3e tétralogie, les dialogues se succèdent suivant l'ordre alphabétique (Π et Φ, Σ et Φ) ; même remarque pour la 6e tétralogie (Ε et Π, Γ et Μ). En alignant la 4e et

avoir été celui des catalogues de grandes bibliothèques [1]. — Nous voyons donc se mêler un peu confusément, dans les neuf tétralogies, diverses classifications partielles antérieures à Dercyllidès : celle de Platon lui-même; celle qui porte le nom d'Aristophane de Byzance, et qui suppose avant elle un groupement chronologique et biographique pour les deux dernières trilogies, et, pour les autres, un groupement logique par *caractères*; celles qui constituent les deux grands ensembles signalés dans les tétralogies III-VII ; enfin l'ordre alphabétique. Si nous considérons le résultat de ce mélange, nous voyons que, dans ses grandes lignes, la classification tétralogique se présente comme une *réforme* de la classification trilogique : elle la rapproche de l'ordre supposé authentique et la modèle sur les intentions de l'auteur, en composant chaque groupe de quatre œuvres; elle l'élargit, la développe, la systématise, en augmentant le nombre des groupes jusqu'à y comprendre tous les dialogues attribués à Platon.

Dans cette édition se trouvent admis des apocryphes qui ne figuraient sans doute pas dans l'édition alexandrine, par exemple le *Second Alcibiade* : la présence de ce dernier nous montre que la recension éditée par Atticus reposait, en partie, sur des matériaux tirés de l'Académie d'Athènes; rien de plus naturel, si l'Académicien Dercyllidès en est l'auteur. Comme précédemment, on dut recueillir tout ce qu'on pouvait trouver de dialogues « platoniciens » : puis on fit le triage et on ne rejeta en appendice que les dialogues *incontestablement apocryphes* [2]. On se

la 7e tétralogies, W. Christ (*Plat. St.*, p. 471) va jusqu'à reconstruire une grande liste alphabétique primitive : 'Αλκιβιάδης α', 'Αλκιβιάδης β', Ἵππαρχος, Ἱππίας μείζων, Ἱππίας μείων Ἴων, Μενέξενος, dans laquelle se serait glissé ultérieurement le dialogue des 'Αντερασταί.

1. On retrouve cet ordre dans des listes de drames ; c'était sans doute l'ordre du catalogue de Callimaque. Cf. A. Körte, dans *Rh. M.*, 60 (1905), p. 445, et P. Wendland (dans l'*Einleit. de* Gercke et Norden), I, p. 403.

2. D. L., III, 62 : νοθεύονται δὲ τῶν διαλόγων ὁμολογουμένως Μίδων ἢ Ἱπποτρόφος, 'Ερυξίας ἢ 'Ερασίστρατος, 'Αλκυών, 'Ακέφαλος ἢ Σίσυφος, 'Αξίοχος, Φαίακες, Δημόδοκος, Χελιδών Ἑβδόμη, 'Επιμενίδης. — On regarde avec raison (cf. Usener, *Unser Pl.*, p. 211, note 70) ; Susemihl, *Philologus*, 54, p. 570-571) cette liste d'apocryphes comme le complément nécessaire de la liste tétralogique des dialogues authentiques, attribuée par Diogène Laërce à Thrasylle (deux courtes notices, l'une sur les trilogies, l'autre sur les diverses façons de commencer la série des Dialogues, se trouvent intercalées entre la première et la seconde). Les deux formules : εἰσὶ τοίνυν οἱ πάντες αὐτῷ γνήσιοι διάλογοι ἓξ καὶ πεντήκοντα, etc., et : νοθεύονται δὲ τῶν διαλόγων ὁμολογουμένως, etc. sont parfaitement symétriques ; la première étant de Thra-

montra donc indulgent dans l'examen de l'authenticité, peut-être parce qu'on tenait à compléter une *ennéade* de tétralogies. Ce culte pour la vertu mystique de certains nombres est bien de l'époque, et prouve que l'édition tétralogique ne peut être placée en des temps plus anciens et plus froidement raisonnables [1]. En effet, au Ier siècle, le néopythagorisme prend une importance de plus en plus grande, et les spéculations métaphysiques sur les nombres renaissent, en partie, semble-t-il, sous l'influence du stoïcien platonisant Posidonios et de son fameux *Commentaire sur le Timée*. Dercyllidès n'a pas échappé à cette influence [2]. Peut-être dans une *Introduction à Platon*, qui précédait ou complétait son édition, peut-être dans des notes marginales, et probablement aussi dans un ouvrage séparé, il étudiait certaines parties de la doctrine et expliquait certains passages obscurs. Théon de Smyrne [3], Proclus [4], Simplicius [5] nous ont

sylle, la seconde doit lui être également attribuée. D'autre part, Thrasylle laisse figurer dans les Tétralogies un dialogue comme les *Rivaux*, dont il suspecte l'authenticité dans son ouvrage sur Démocrite : cette contradiction apparente se résout sans difficulté, si l'on attribue à Thrasylle les mots ὁμολογουμένως, etc. En effet, si la liste des apocryphes ne comprend que les dialogues unanimement tenus pour tels, il s'ensuit que la liste des œuvres authentiques pourra contenir tous les dialogues suspectés par certains critiques, mais défendus par d'autres et sauvegardés par la tradition : par exemple, les *Rivaux*. En somme, les deux listes qui se succèdent dans Diogène Laërce ne se contredisent sur aucun point ; chacune d'elles comprend ce qui est exclu de l'autre ; elles se complètent et s'impliquent mutuellement ; la liste des apocryphes est le catalogue de l'appendice par où se terminait l'édition tétralogique de Thrasylle. (D'ailleurs, nous l'avons vu, cet appendice n'est pas nécessairement identique en tous ses détails à l'appendice de l'édition de Dercyllidès.)

1. A moins de la dater des années qui suivent immédiatement la mort de Platon, celles où fut publiée l'*Epinomis* (voir surtout 977 B sqq., 991 B), celles de Speusippe et de Xénocrate (cf. Bickel, *A. G. Ph.*, 17, p. 476). Mais la présence de certains apocryphes nous l'interdit. Et précisément Dercyllidès dépend de Posidonios, qui se rattache au platonisme pythagorisant de Xénocrate.

2. A. Gercke, dans l'*Einleit.*, II, p. 362.

3. Il cite expressément (p. 198, l. 11) et analyse (p. 193-202, éd. Hiller) son traité ou son chapitre Περὶ τοῦ ἀτράκτου καὶ τῶν σφονδύλων τῶν ἐν τῇ Πολιτείᾳ παρὰ Πλάτωνι λεγομένων.

4. *Commentaire sur le* Timée, I, p. 20, 10, éd. Diehl (dans le prologue du *Timée*, le personnage absent est Platon, comme dans le *Phédon*) ; *Comment. sur la* Rép., II, p. 24, 6 ; p. 25, 15, éd. Kroll ; cf. p. 406.

5. *Comment. sur la* Physique *d'Aristote*, p. 247, 30 sqq., éd. Diels ; cf. p. 256, 31 sqq. — La citation d'Hermodore a passé de Dercyllidès à Simplicius par l'intermédiaire de Porphyre.

transmis quelques vestiges de ses interprétations et de ses préoccupations. Il pensait que l'équilibre de l'Univers est dû à son mouvement perpétuel; il comparait les classes de l'État aux côtés d'un triangle rectangle, et analysait les propriétés de certains nombres ; au livre XI de son ouvrage sur la philosophie de Platon, il citait un témoignage d'Hermodore relatif aux théories platoniciennes de la matière, des Idées et des nombres : ce sont là des problèmes essentiels aussi bien dans le pythagorisme que dans le platonisme. Dercyllidès est, en somme, un platonicien éclectique et néo-pythagorisant, comme le seront plus tard Eudore à la cour d'Auguste et Thrasylle à celle de Tibère. Il est naturel de lui attribuer, plus qu'à tout autre, le désir de constituer une Ennéade de tétralogies.

Sans doute parce qu'elle réunissait tous les dialogues communément attribués à Platon et en présentait l'ensemble sous une forme simple et systématique — parce que ce groupement plaisait au mysticisme mathématique qui, depuis le Ier siècle avant notre ère, semble avoir conquis la plupart des platoniciens [1] — peut-être aussi à cause du renom de l'éditeur, de la qualité des exemplaires, de diverses circonstances matérielles ou fortuites, cette édition tétralogique de Dercyllidès eut le plus grand succès et obtint rapidement une autorité presque sans conteste [2]. Elle paraissait souverainement commode, même à ceux qui n'admettaient pas ce principe de classification. Albinos, par exemple, à la recherche d'un ordre de lecture et d'enseignement, passe très rapidement sur deux autres dispositions et explique beaucoup plus longuement la structure de la première tétralogie ; tout en n'adoptant pas ce mode de classement, il lui reconnaît des avan-

1. Porphyre, par exemple (*Vie de Plotin*, ch. 24), divise l'œuvre de Plotin en six ennéades, à cause de la *perfection du nombre 6* et de la vertu mystique de l'*ennéade* : ...διεῖλον μὲν εἰς ἓξ ἐννεάδας, τῇ τελειότητι τοῦ ἓξ ἀριθμοῦ καὶ ταῖς ἐννεάσιν ἀσμένως ἐπιτυχών.

2. Après le second siècle, il n'y a plus de *diascévastes* assez originaux pour se risquer à inventer une classification nouvelle et qui comprendrait toute l'œuvre de Platon sous une forme aussi commode que la classification tétralogique. L'autorité de cette dernière est dès lors inébranlable : les néoplatoniciens peuvent juger peu rationnel l'ordre de succession des dialogues dans l'édition tétralogique, et critiquer l'idée que cet ordre soit authentiquement platonicien ; ils ne réussissent pas à discréditer une édition qui se trouve couramment et peut-être uniquement dans le commerce : il est même probable qu'ils sont obligés, eux aussi, de s'en servir.

tages à certains égards (χρήσιμον πρὸς ἄλλο τι [1]). Au siècle précédent, Thrasylle met en doute l'authenticité des *Rivaux* [2], admis dans le recueil tétralogique : il n'en accepte pas moins le classement tétralogique, soit dans une édition scolaire ou savante, soit dans un ouvrage sur Platon (une *Introduction*, genre très répandu depuis les Alexandrins) où se seraient trouvés des renseignements sur sa vie [3] et un catalogue ou liste pinacographique de ses œuvres [4]. Théon de Smyrne l'adopte sans réserves, dans son Εἰσαγωγή qui dérive de celle de Thrasylle et, plus tard, sera traduite par les Arabes et leur imposera cet ordre comme canonique [5]. Ailleurs Théon cite six fois le nom de Thrasylle et donne un extrait de son *Commentaire sur le* Timée [6]. Thrasylle semble avoir fait partie du cercle des savants pensionnés par Tibère : Apollonidès de Nicée, Philoxène d'Alexandrie, Séleucos, etc. [7]. Il était lui-même astrologue et devin de cour. Tacite [8], nous apprend qu'à Rhodes il initia Tibère à l'astrologie chaldéenne. Le scholiaste des *Satires* de Juvénal [9] donne quelques renseignements plus précis : *Thrasillus multarum artium scientiam professus postremo se dedit Platonicae sectae ac deinde mathesi, in qua praecipue viguit apud Tiberium, cum quo sub honore ejusdem artis familiariter vixit.* Porphyre et Longin l'estiment médiocrement [10] : « Parmi les Platoniciens qui écrivirent des commentaires, dit à peu près Longin, les plus originaux furent certainement Plotin et Amélios. Plotin, en particu-

1. Voir plus haut, p. 113, n. 1.
2. D. L., IX, 37 : εἴπερ οἱ Ἀντερασταὶ Πλάτωνός εἰσι, φησὶ Θράσυλλος. Voir plus haut (ch. II, p. 37).
3. Id., III, 1 (sur les ancêtres de Platon).
4. Usener, o. c., p. 309 sqq.
5. Cf. O. Immisch, *De rec. Plat.*, p. 24; p. 88, 2. Pour les sous-titres, cette liste arabe ne doit être utilisée qu'avec précaution.
6. Susemihl, *Philol.*, 54 (1895), p. 574 (d'après J. Lippert).
7. A. et M. Croiset, o. c., V, 351-353 ; sur Thrasylle (et ses homonymes), cf. des mémoires de l'abbé Sevin et de Burette (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, tome X, 1736, p. 89-97, et t. XII, 1740, p. 287-290) ; K. Fr. Hermann, *Gesch. und System der Plat. Phil.* (1839), p. 358, et p. 560, n. 21 ; St. Pawlicki, *De Thrasyllo operum Platonis editore* (Cracovie, 1899, 8 p.).
8. *Annales*, VI, 20.
9. Sur la *Sat.* 6, *v.* 576.
10. *Vie de Plotin*, ch. 20-21 : ...τὰς Πυθαγορικὰς ἀρχὰς καὶ τὰς Πλατωνικάς, ὡς ἐδόκει, πρὸς σαφεστέραν τῶν πρὸ αὐτοῦ καταστησάμενος ἐξήγησιν (οὐδὲ γὰρ οὐδὲν ἐγγύς τι τὰ Νουμηνίου καὶ Κρονίου καὶ Μοδεράτου καὶ Θρασύλλου τοῖς Πλωτίνου περὶ τῶν αὐτῶν συγγράμμασιν εἰς ἀκρίβειαν)...

lier, expose *beaucoup plus clairement* les principes pythagoriciens et platoniciens que ses prédécesseurs ; et les écrits de Nouménios, de Cronios, de Modératus et de *Thrasylle* diffèrent du tout au tout, *pour la précision*, des ouvrages de Plotin sur les mêmes sujets. » Et Porphyre, après avoir transcrit ce jugement de Longin, en prend acte et le reproduit pour son compte. En somme, Thrasylle se rattache au platonisme néopythagorisant [1] et au mysticisme des nombres, exactement comme Eudore à la cour d'Auguste [2] et Dercyllidès au temps de Cicéron : et l'on comprend mieux, dans ces conditions, pourquoi il a admis l'Ennéade des tétralogies, même s'il inclinait à croire apocryphes quelques-uns des dialogues qui y figuraient.

Thrasylle est donc à la fois le plus célèbre des partisans et le premier des critiques de la classification tétralogique [3]. Il reçoit cette classification de Dercyllidès, et l'améliore sur certains points que nous ne pouvons préciser : soit en la complétant, pour obtenir le nombre parfait de 9 tétralogies (c'est l'hypothèse la moins probable), soit en y adjoignant le groupement par *caractères* qui en aurait été distinct auparavant, et en donnant ainsi à chaque dialogue deux sous-titres, soit en y apportant des modifications très légères, qu'il juge suffisantes pour faire passer ce classement sous son propre nom, et sur lesquelles ses lecteurs pensent de même [4] : si Albinos le cite après Dercyllidès, comme un continuateur ou un imitateur, Diogène Laërce le cite seul et ne mentionne que vaguement les *quelques autres* (τινές) qui classent les Dialogues de la même façon. D'après lui, « Thrasylle

1. Qui semble avoir été inauguré par Posidonios (cf. SUSEMIHL, *Alex. Litt.*, II, p. 708, d'après SCHMEKEL).

2. EUDORE a écrit, lui aussi, un *Commentaire sur le* Timée, et, en outre, un ouvrage *sur les parties de la philosophie*, et un autre *sur la doctrine pythagoricienne*. A la cour d'Auguste vécut également AREIOS DIDYMOS, platonicien éclectique, disciple d'Antiochus d'Ascalon, précepteur d'Auguste et ami de Mécène, qui écrivit περὶ τῶν ἀρεσκόντων Πλάτωνι et περὶ τῆς Πυθαγορικῆς φιλοσοφίας. Cf. SUSEMIHL, *o. c.*, II, p. 293-294 ; H. DIELS, *Doxographi graeci* (1879), p. 69-88.

3. E. BICKEL, *A. G. Ph.*, 17 (1904), p. 478.

4. Les anciens n'ont pas les mêmes idées que nous sur la propriété littéraire et sur le plagiat. Une correction de détail suffit à un compilateur pour s'approprier une recherche antérieure, de même qu'à un artiste pour s'approprier un sujet.

dit que Platon a, de même [1], imité la tétralogie tragique en éditant ses dialogues... Ses dialogues authentiques, dit-il, sont au nombre total de 56 [2], la *République* étant divisée en 10... et les *Lois* en 12 ; mais il y a 9 tétralogies, la *République* tenant la place d'un seul livre et les *Lois* d'un seul. Il [Thrasylle] met en premier lieu une tétralogie où se développe un même sujet : il veut en effet présenter une image idéale de la vie du philosophe... Cette tétralogie, qui est la première, commence par l'*Euthyphron*, etc... Telle est la division faite par celui-ci et par quelques autres » [3]. Et ailleurs, à propos de Démocrite : « C'est encore Thrasylle qui a dressé la liste de ses œuvres en les ordonnant, comme il a fait aussi pour celles de Platon, par tétralogies [4]. » D'après ces renseignements, qui s'accordent bien entre eux, c'est Thrasylle, au jugement de Diogène Laërce, qui est l'auteur de la classification tétralogique ; mais, en appliquant ce classement aux Dialogues, il ne pense pas faire œuvre nouvelle ; il croit restituer un ordre authentiquement platonicien [5]. En substituant les tétralogies aux trilogies, il a conscience de revenir à Platon.

1. Le *καί* se rapporte à un rapprochement analogue, énoncé par Diogène dans la phrase précédente, entre les trois parties de la philosophie et les trois acteurs de la tragédie.

2. Nous avons vu (p. 117, note 2) que cette opinion de Thrasylle ne contredit nullement celle que Diogène Laërce (IX, 37) lui prête sur les *Rivaux*. Dans son édition ou son catalogue, Thrasylle accepte l'opinion courante, parce qu'il ne juge pas le contraire incontestable ; il ne rejette donc comme apocryphes que les dialogues unanimement tenus pour tels. Lorsqu'il exprime, dans un autre travail, son opinion personnelle, il peut tenir pour suspect tel ou tel des 56 dialogues qu'il acceptait ailleurs. Le commentateur Didymos prend une attitude analogue vis-à-vis de Démosthène. Il n'admet pas l'authenticité de la onzième *Philippique* et prouve que la douzième ne fait pas partie des Philippiques ; et cependant il les a commentées en les laissant à leur place : il a respecté, tout en le critiquant, un classement usuel et sans doute bien antérieur à lui (Paul Foucart, *Etude sur Didymos*, p. 5-6).

3. D. L., III, 56-61 : Θράσυλλος δέ φησι καὶ κατὰ τὴν τραγικὴν τετραλογίαν ἐκδοῦναι αὐτὸν [Platon] τοὺς διαλόγους... Εἰσὶ τοίνυν, φησίν, οἱ πάντες αὐτῷ γνήσιοι διάλογοι ἓξ καὶ πεντήκοντα, τῆς μὲν Πολιτείας εἰς δέκα διαιρουμένης..., τῶν δὲ Νόμων εἰς δυοκαίδεκα· τετραλογίαι δὲ ἐννέα, ἑνὸς βιβλίου χώραν ἐπεχούσης τῆς Πολιτείας καὶ ἑνὸς τῶν Νόμων. Πρώτην μὲν οὖν τετραλογίαν τίθησι τὴν κοινὴν ὑπόθεσιν ἔχουσαν· παραδεῖξαι γὰρ βούλεται ὁποῖος ἂν εἴη ὁ τοῦ φιλοσόφου βίος... Ταύτης τῆς τετραλογίας, ἥτις ἐστὶ πρώτη, ἡγεῖται Εὐθύφρων... Καὶ οὗτος μὲν οὕτω διαιρεῖ καὶ τινές.

4. D. L., IX, 45 : τὰ δὲ βιβλία αὐτοῦ καὶ Θράσυλλος ἀναγέγραφε κατὰ τάξιν οὕτως ὡσπερεὶ καὶ τὰ Πλάτωνος, κατὰ τετραλογίαν. (Sans doute dans son livre : τὰ πρὸ τῆς ἀναγνώσεως τῶν Δημοκρίτου βιβλίων.)

5. Susemihl, *Phil.*, 54, p. 573.

Quand il avait étudié, par exemple, le *Timée* (où la *République* est rappelée sous forme de récapitulation, le *Critias* et l'*Hermocrate* annoncés dès le début) il avait constaté que certains dialogues, d'après l'intention de Platon, formaient un groupe, et, par conséquent, avaient pu être publiés ensemble. Généralisant cette observation, il en conclut que Platon éditait ses dialogues par groupes de quatre, à l'imitation des drames. Veut-il dire que Platon avait édité ainsi *tous* ses dialogues ? Nous l'ignorons ; les expressions que Diogène Laërce lui emprunte ne l'impliquent pas nécessairement [1], et celles d'Albinos paraissent impliquer le contraire. Rien, par conséquent, ne nous force à croire que de son temps [2] on admettait généralement l'authenticité de toute la collection tétralogique, l'origine platonicienne de neuf tétralogies, disposées dans tous leurs détails par l'auteur lui-même.

Cette tradition s'est formée sans doute quelque temps après l'apparition de l'édition tétralogique, s'est appuyée sur certaines déclarations de Dercyllidès ou de Thrasylle, plus ou moins détournées de leur sens, et s'est affermie à mesure que l'édition tétralogique gagnait du terrain, à mesure aussi que diminuait l'esprit critique et le goût des recherches philologiques originales [3]. Au temps de Proclos, c'était l'opinion courante, probablement parce que la classification tétralogique était couramment adoptée, et les philosophes sentaient la nécessité de réagir. Dans un passage du *Commentaire sur le* Timée, Proclos oppose l'ordre quelquefois bizarre établi par les *diascévastes* et l'ordre authentique de Platon lui-même ; il s'agit du *Timée*, placé après la *République* aussi bien d'après le prologue de la première œuvre que d'après l'ordre de la huitième tétralogie ; c'est donc à ce dernier que Proclos fait une allusion dédaigneuse [4]. L'auteur

1. Cf. Bickel, *l. c.*, p. 478.

2. Ni du temps de Dercyllidès. Il est probable que, dans ce passage, nous pouvons presque toujours entendre *Dercyllidès* quand Diogène dit *Thrasylle*. Dercyllidès a dû justifier la nouvelle classification qu'il proposait, et ses arguments ne devaient pas être essentiellement différents de ceux que Diogène expose d'après Thrasylle.

3. A partir du siècle d'Auguste, la compilation plus ou moins consciencieuse, et bientôt la fabrication d'abrégés de plus en plus secs, supplantent graduellement toutes les recherches personnelles.

4. Proclos, *Comment. sur le Timée*, I, p. 200, p. 13-16, éd. Diehl : νῦν δὲ τὸ πρῶτον μέσον καὶ τὸ μέσον πρῶτον τετάχθαι δοκεῖ. Καὶ εἰ μὲν ὑπὸ τῶν διασκευαστῶν ἡ τάξις αὕτη παραδέδοτο, ἧττον ἂν ἡμῖν ἦν θαυμαστόν· νῦν δὲ αὐτὸς ὁ Πλάτων. ἔοικεν οὕτως τάττειν.

des *Prolégomènes à la philosophie de Platon* critique vivement la division en tétralogies [1] : il lui reproche avec raison d'admettre un certain nombre d'apocryphes et d'être fondée sur une fausse analogie avec les tétralogies dramatiques qui, elles, se terminent toujours par une pièce amusante. En revanche, il semble qu'une des sources de Stobée, probablement son exemplaire personnel des Dialogues, suivait l'ordre tétralogique, car il confond l'*Ion* et l'*Hippias*, dialogues voisins dans la septième tétralogie [2]. Déjà, au début du IIIe siècle, Hippolyte se servait d'une édition tétralogique, comme le montre la confusion qu'il fait entre le *Clitophon* et la *République* [3]. Enfin nos manuscrits médiévaux se rattachent à un archétype, probablement du Ve ou du VIe siècle, qui suivait l'ordre tétralogique : nous verrons, à la vérité, que l'ordonnance de ce manuscrit n'était pas absolument identique à celle de l'édition Dercyllidès-Thrasylle ; en particulier, la liste des apocryphes relégués en appendice est autrement disposée, n'est pas aussi complète et comprend trois autres œuvres. La disparition de certains apocryphes anciens et la présence de ces apocryphes récents nous montrent que l'ancêtre de nos manuscrits faisait partie d'une édition tétralogique de la fin de l'antiquité.

*
* *

La fidélité à l'ordre tétralogique n'est pas le seul point de contact entre nos manuscrits et le catalogue de Thrasylle. Aussi bien dans celui-ci que dans les manuscrits médiévaux, le titre de chaque dialogue est accompagné de deux sous-titres : le premier désigne le sujet, le second, le caractère du dialogue. Mais, sur ce point encore, l'archétype de nos manuscrits ne se conforme pas complètement aux données de Thrasylle [4], et

1. *Prolég.*, ch. 25, p. 219-219, éd. Hermann. Cf. Bickel, *l. c.*, p. 477.
2. E. Bickel, *Fl. Jbb.*, *suppl. 28* (1903), p. 492.
3. G. Röper, *Philologus*, 9 (1854), p. 542.
4. D'après Diogène Laërce, chaque dialogue porte, dans le catalogue de Thrasylle, *un* titre et *un* sous-titre, et c'est ce qu'il entend par διπλαῖς τε χρῆται ταῖς ἐπιγραφαῖς καθ'ἑκάστου τῶν βιβλίων, τῇ μὲν ἀπὸ τοῦ ὀνόματος, τῇ δὲ ἀπὸ τοῦ πράγματος. Le second sous-titre, qui désigne le *caractère*, figurait évidemment aussi dans la liste de Thrasylle, car Diogène se borne à reproduire cette liste dans les ch. 58-61 : mais Diogène n'appelle pas cet adjectif

certains sous-titres manifestent des divergences significatives [1]. Dans la liste de Thrasylle, le *Phèdre* est appelé : Φαῖδρος ἢ περὶ ἔρωτος, et dans nos manuscrits : ἢ περὶ καλοῦ ; et de même le *Banquet* : περὶ ἀγαθοῦ ou περὶ ἔρωτος ; le *Second Alcibiade* : περὶ εὐχῆς [2] ou περὶ προσευχῆς ; l'*Epinomis* : νυκτερινὸς σύλλογος ἢ φιλόσοφος ou simplement φιλόσοφος ; enfin, parmi les apocryphes, l'*Éryxias* : Ἐρασίστρατος ou περὶ πλούτου. — D'ailleurs, les titres proprement dits présentent aussi quelques variantes : les *Rivaux* sont appelés Ἀντερασταί par Thrasylle [3], Ἐρασταί par l'archétype des manuscrits médiévaux (et par Sto-

ἐπιγραφή, et il a raison au point de vue de la stricte propriété des termes. — Voici le contenu des 9 tétralogies, d'après D. L., III, 58-61 :

I, **1** : Εὐθύφρων ἢ περὶ ὁσίου, πειραστικός ; **2** : Ἀπολογία Σωκράτους, ἠθικός ; **3** : Κρίτων ἢ περὶ πρακτέου, ἠθικός ; **4** : Φαίδων ἢ περὶ ψυχῆς, ἠθικός ;

II, **1** : Κρατύλος ἢ περὶ ὀρθότητος ὀνομάτων, λογικός ; **2** : Θεαίτητος ἢ περὶ ἐπιστήμης, πειραστικός ; **3** : Σοφιστὴς ἢ περὶ τοῦ ὄντος, λογικός ; **4** : Πολιτικὸς ἢ περὶ βασιλείας, λογικός.

III, **1** : Παρμενίδης ἢ περὶ ἰδεῶν, λογικός ; **2** : Φίληβος ἢ περὶ ἡδονῆς, ἠθικός ; **3** : Συμπόσιον ἢ περὶ ἀγαθοῦ, ἠθικός ; **4** : Φαῖδρος ἢ περὶ ἔρωτος, ἠθικός.

IV, **1** : Ἀλκιβιάδης ἢ περὶ ἀνθρώπου φύσεως, μαιευτικός ; **2** : Ἀλκιβιάδης δεύτερος ἢ περὶ εὐχῆς, μαιευτικός ; **3** : Ἵππαρχος ἢ φιλοκερδής, ἠθικός ; **4** : Ἀντερασταὶ ἢ περὶ φιλοσοφίας, ἠθικός.

V, **1** : Θεάγης ἢ περὶ φιλοσοφίας, μαιευτικός ; **2** : Χαρμίδης ἢ περὶ σωφροσύνης, πειραστικός ; **3** : Λάχης ἢ περὶ ἀνδρείας, μαιευτικός ; **4** : Λύσις ἢ περὶ φιλίας, μαιευτικός.

VI, **1** : Εὐθύδημος ἢ ἐριστικός, ἀνατρεπτικός ; **2** : Πρωταγόρας ἢ σοφισταί, ἐνδεικτικός ; **3** : Γοργίας ἢ περὶ ῥητορικῆς, ἀνατρεπτικός ; **4** : Μένων ἢ περὶ ἀρετῆς, πειραστικός.

VII, **1-2** : Ἱππίαι δύο, α′ ἢ περὶ τοῦ καλοῦ, β′ ἢ περὶ τοῦ ψευδοῦς, ἀνατρεπτικοί ; **3** : Ἴων ἢ περὶ Ἰλιάδος, πειραστικός ; **4** : Μενέξενος ἢ ἐπιτάφιος, ἠθικός.

VIII, **1** : Κλειτοφῶν ἢ προτρεπτικός, ἠθικός ; **2** : Πολιτεία ἢ περὶ δικαίου, πολιτικός ; **3** : Τίμαιος ἢ περὶ φύσεως, φυσικός ; **4** : Κριτίας ἢ Ἀτλαντικός, ἠθικός.

IX, **1** : Μίνως ἢ περὶ νόμου, πολιτικός ; **2** : Νόμοι ἢ περὶ νομοθεσίας, πολιτικός ; **3** : Ἐπινομὶς ἢ νυκτερινὸς σύλλογος ἢ φιλόσοφος, πολιτικός ; **4** : Ἐπιστολαὶ τρεισκαίδεκα, ἠθικαί (une à Aristodème, deux à Archytas, quatre à Denys, une à Hermias, Erastos et Coriscos, une à Léodamas, une à Dion, une à Perdiccas, deux aux familiers de Dion).

1. Dans certains manuscrits (par exemple le Venetus II), quelques-uns de ces sous-titres ont été corrigés d'après Diogène. Ces interpolations ont été signalées par O. Immisch (*De rec. Plat.*, p. 88 ; p. 90, 2 ; p. 93 et note 1). Je ne tiens compte, naturellement, que des titres anciens et primitifs, qui peuvent remonter à l'archétype.

2. En ne tenant pas compte de la classe γ des mss. de Diogène, qui est interpolée d'après les manuscrits de Platon (Immisch, p. 90).

3. D. L., III, 59, confirmé par IX, 37.

bée, Proclos, Théodoret)[1]; Thrasylle (et de même Mœris et l'interpolateur de Priscien)[2] distinguent le *Premier* et le *Second Hippias*, α' et β' : nous trouvons au contraire, dans nos manuscrits et dans Olympiodore[3], les *Hippias* μείζων et ἐλάττων[4]. — De telles divergences ne doivent pas nous surprendre. Les sous-titres, en particulier, veulent exprimer en raccourci le sujet du dialogue (σκοπός) : mais les platoniciens de l'antiquité, comme ceux de nos jours, se trouvaient fréquemment en désaccord sur ce point ; si on pensait que le sous-titre ne convenait pas au vrai sujet du dialogue, on en proposait un autre, qui, dans certains cas, pouvait devenir aussi courant que le premier et même le supplanter. L'archétype des manuscrits médiévaux se rattache à un groupe d'exemplaires antiques[5] où les sous-titres de Thrasylle (issus eux-mêmes de l'École)[6] avaient été amendés de cette façon, à la suite des discussions d'École[7].

Nous trouvons, dans le *Commentaire* anonyme *sur le Théétète* et dans les *Prolégomènes* attribués à Olympiodore, des échos de ces discussions. Le premier montre[8] que le *Théétète* ne traite pas *du jugement*, mais *de la science*. Le second constate d'abord

1. Immisch, o. c., p. 93. — L'*Epinomis* est quelquefois appelée τὸ 'Επινόμιον (Olympiod., Prolég., ch. 25 et 26 ; Théon de Smyrne, éd. Hiller, p. 214 Cf. Immisch, p. 90, 1).

2. Immisch, p. 93.

3. *Comment. sur le Premier Alcibiade*, p. 3, éd. Creuzer.

4. Inversement, Thrasylle, presque tous les auteurs anciens et nos mss. opposent 'Αλκιβιάδης (ou 'Αλκιβιάδης α') et 'Αλκιβιάδης δεύτερος : mais Diogène Laërce (III, 62) mentionne 'Αλκιβιάδης ὁ μείζων, et Olympiodore (o. c., p. 3) 'Αλκιβιάδης ὁ μείζων et ὁ ἐλάττων.

5. Pour le titre du *Phèdre*, par exemple, cet archétype s'accorde avec l'exemplaire de Grégoire de Corinthe ; celui-ci dans son *Commentaire* (VII, 1223,8) sur le Περὶ μεθόδου δεινότητος d'Hermogène (III, 416 W.), s'exprime en ces termes : ταῦτα κεῖται ἐν τῷ λόγῳ ᾧ ἡ ἐπιγραφὴ Φαῖδρος ἢ περὶ καλοῦ. — Nous avons vu précédemment la parenté de nos manuscrits avec Théodoret, Stobée, Proclos, et avec Olympiodore, pour le titre des *Rivaux* et pour les titres des deux *Hippias*.

6. Et de très bonne heure, comme le montre l'antiquité des sous-titres ὁ ἐπιτάφιος, οἱ ἐρωτικοὶ λόγοι, peut-être aussi περὶ ψυχῆς, etc.

7. Les titres complexes des deux *Alcibiade* et deux *Hippias* viennent sans doute aussi de l'École. — Nous verrons plus loin que la variante περὶ προσευχῆς s'explique un peu différemment.

8. *Colonne* 2, *lignes* 11-21 : τῶν δὲ Πλατωνικῶν τινες ᾠήθησαν περὶ κριτηρίου εἶναι τὸν διάλογον, ἐπεὶ καὶ πλεονάζει ἐν τῇ περὶ τούτου σκέψει. Τὸ δ' οὐκ ὀρθῶς ἔχει, ἀλλὰ πρόκειται περὶ ἐπιστήμης εἰπεῖν τῆς ἁπλῆς καὶ ἀσυνθέτου.

que presque tous les dialogues ont un double titre[1], et, posant en principe *l'unité de sujet* de chaque dialogue, il demande qu'à cet unique sujet corresponde un titre unique. Il rejette donc absolument les doubles titres : s'ils se répètent, c'est du bavardage ; s'ils diffèrent l'un de l'autre, ils masquent l'unité du sujet, et il faut choisir entre eux ; si l'un est plus général et plus étendu que l'autre, il faut choisir le plus général[2]. Mais, en outre, faute d'une détermination exacte du sujet, bien des titres manquent de justesse. Olympiodore critique donc un certain nombre de vues sur le σκοπός de tel ou tel dialogue[3], autrement dit, un certain nombre de titres ou sous-titres qu'il juge inadéquats : par exemple περὶ τοῦ σοφιστοῦ (ch. 21) ou περὶ τῆς διαιρετικῆς (ch. 23) pour le *Sophiste*, qui traite en réalité περὶ τοῦ μὴ ὄντος ; — περὶ ῥητορικῆς (ch. 22) pour le *Phèdre*, dont le *titre courant*[4] περὶ κάλλους est sans doute préférable, car l'auteur ἐν ὅλῳ τῷ διαλόγῳ περὶ τοῦ διὰ παντὸς κάλλους λαμβάνει ; — περὶ φυσιολογίας pour le *Timée*, au lieu de περὶ τῆς κατὰ Πλάτωνα φυσιολογίας ; — περὶ ἡδονῆς pour le *Philèbe*, titre trop excitant (ch. 23) ; — περὶ τῆς Ἀλκιβιάδου φιλοτιμίας pour le *Premier Alcibiade*. Toutes, ou presque toutes les désignations critiquées dans ce passage ont dû servir de titres aux Dialogues, dans tel ou tel exemplaire. Le témoignage d'Olympiodore nous montre clairement la diversité de ces titres relatifs au sujet, et leurs notables divergences par rapport à ceux de Thrasylle. Une traduction arabe nous a conservé la moitié d'un ouvrage de

1. *Prolég.*, ch. 21 (p. 214, éd. Hermann) :... τῇ διπλῇ τῶν ἐπιγραφῶν τῶν πλείστων διαλόγων... Ἕκαστος γὰρ σχεδὸν διπλῆν ἔχει τὴν ἐπιγραφήν, οἷον Φαίδων ἢ περὶ ψυχῆς, καὶ Φαῖδρος ἢ περὶ κάλλους. C'est la règle, dans le catalogue tétralogique de Thrasylle. La prédominance de cet usage est un nouvel indice de la faveur dont jouit l'ordonnance tétralogique, de la diffusion des éditions tétralogiques.

2. *Ibid.*, p. 215 : ... οὐδὲ γὰρ πολλοὺς δεῖ εἶναι τοὺς σκοπούς, ἀλλ' ἕνα... Ἐκ δὴ τούτου φανερόν... ὡς οὐ δεῖ διττὰς εἶναι τὰς ἐπιγραφὰς ἐν τοῖς λόγοις.

3. Toute cette critique (ch. 21-23) est faite au nom de *dix principes*, soigneusement énumérés et distingués ; ce devait être un lieu commun d'École, que chaque commentateur, depuis le second siècle de notre ère et même auparavant, reprenait, développait, systématisait avec plus ou moins de virtuosité ou d'esprit scolastique. La forme scolastique de l'*argumentation* nous rappelle ici Proclos, dont les *Prolégomènes* dépendent manifestement.

4. Voir l'exemple donné plus haut, n. 1.

Galien (*Vue d'ensemble sur les dialogues de Platon, en huit livres*)[1] : nous y retrouvons certains des sous-titres de Thrasylle (par exemple ceux du *Cratyle* et du *Parménide*), et d'autres, qui sont identiques (*Timée* = περὶ φυσιολογίας), semblables (*Sophiste* = περὶ διαιρέσεως) ou analogues (*Politique* = περὶ τοῦ πολιτικοῦ) à ceux d'Olympiodore La diversité des sous-titres a donc été grande, pendant tout le cours de l'antiquité : le *Sophiste* et le *Phèdre* n'en ont pas connu moins de quatre chacun[2]. C'est que, depuis l'époque même de Platon, ses disciples et ses exégètes y avaient presque tous travaillé. — Les lecteurs qui croyaient au caractère authentiquement platonicien de tous les détails de l'édition tétralogique admettaient naturellement aussi l'authenticité des sous-titres de Thrasylle. Le recenseur de l'archétype des manuscrits médiévaux n'avait pas cette croyance aveugle ; et Proclos, de même, quand il veut déterminer le sujet de la *République*, distingue soigneusement entre les titres très anciens, authentiques, garantis par des témoignages comme ceux d'Aristote ou de Théophraste, et les autres, titres apocryphes, additions arbitraires des modernes[3]. Nous avons déjà vu, à propos de l'ordre des Dialogues, Proclos s'élever contre la classification tétralogique, œuvre des diascévastes et non pas de Platon. Il continue ici la même polémique[4], et cette polémique n'a de

1. Voir K. Kalbfleisch dans la *Festschrift Th. Gomperz*... (1902), p. 97.

2. En ne faisant qu'un de περὶ διαιρέσεως et περὶ τῆς διαιρετικῆς : le premier ne nous étant connu que par son équivalent arabe, tous deux peuvent avoir été identiques ; et en ajoutant, naturellement, le sous-titre qui figurait dans l'archétype des mss. médiévaux : περὶ τοῦ ὄντος. — Pour le *Phèdre*, περὶ ἔρωτος se trouve non seulement dans Diogène Laërce, mais dans Plutarque (*Quaest. Plat.*, 6). Hermias (p. 8-9, éd. Couvreur) mentionne περὶ ἔρωτος et περὶ ῥητορικῆς, et, subsidiairement, comme désignation du sujet : περὶ ψυχικῆς ἀρχῆς, περὶ ψυχῆς, περὶ τἀγαθοῦ, περὶ τοῦ πρώτου καλοῦ, enfin, d'après Jamblique, περὶ τοῦ παντοδαποῦ καλοῦ (cf. *Proleg.*, ch. 22 : περὶ τοῦ διὰ παντὸς κάλλους).

3. Proclos, *Comment. sur la Rép.*, éd. Kroll, I, p. 8-9 ; surtout p. 8, lignes 10-11 : καὶ μαρτύρονται καὶ οὗτοι τὴν ἐπιγραφὴν ἀρχαιοτάτην οὖσαν (il vient de parler du titre Πολιτεία ; il parle ensuite des titres *Alcibiade*, *Phédon*, *Banquet*, *Sophiste*, *Politique*, et du rapport de chacun au sujet du dialogue) ; et p. 9, l. 10-12 : δείξαντες περὶ τῆς ἐπιγραφῆς ὅτι ἀρχαία καὶ οὐ νενοθευμένη καθάπερ ἄλλαι τῶν ἐπιγραφῶν προσθέσεις οὖσαι τῶν νεωτέρων τῆς ἐξουσίας ἀπολαυόντων.

4. On retrouve naturellement cette polémique dans les *Prolégomènes* (voir plus haut, p. 126-127).

sens que si l'édition de Dercyllidès-Thrasylle est alors d'usage courant et a pris une apparence canonique.

Les sous-titres mis en seconde place, ou, pour mieux dire, les épithètes qui déterminent le *caractère* du dialogue, parvinrent rapidement, semble-t-il, à une forme définitive, et s'offrent à nous avec un peu de variantes (mais peut-être, si nous pouvions faire appel à des témoignages plus nombreux, verrions-nous reparaître autant de diversité que précédemment). Nous ne sommes renseignés sur ce point que par Diogène Laërce et Albinos. Le premier nous présente, sous une forme nette et achevée, le résultat du travail commencé à l'Académie par les successeurs de Platon, le tableau des *caractères* déterminé par une double bipartition des deux catégories fondamentales (οἱ ἀνωτάτω χαρακτῆρες), l'*hyphégétique* et la *zététique*[1], et nous dit comment Thrasylle avait réparti les Dialogues entre les huit caractères finalement obtenus[2] : PHYSIQUE (*Timée*) ; LOGIQUE (*Politique*, *Cratyle*, *Parménide*, *Sophiste*) ; ÉTHIQUE (*Apologie*, *Criton*, *Phédon*, *Phèdre*, *Banquet*, *Ménéxène*, *Clitophon*, *Lettres*, *Philèbe*, *Hipparque*, *Rivaux*, *Critias*[3]) ; POLITIQUE (*République*, *Lois*, *Minos*, *Epinomis*) ; MAÏEUTIQUE (les deux *Alcibiade*, *Théagès*, *Lysis*, *Lachès*) : PEIRASTIQUE (*Euthyphron*, *Ménon*, *Ion*, *Charmide*, *Théètète*) : ENDICTIQUE (*Protagoras*) ; ANATREPTIQUE (*Euthydème*, les deux *Hippias*, *Gorgias*). Cette répartition des Dialogues est exposée par Diogène dans deux passages : la seconde fois, en intime connexion avec l'ordre tétralogique attribué à Thrasylle ; la première fois, à part et avec une légère variante (le *Critias* y est appelé, non pas *éthique*, mais *politique*[4]). Cette première liste cite bien tous les dialogues contenus dans la liste tétralogique, mais elle ne les cite pas dans l'ordre de cette liste (elle met le *Politique* avant le *Cratyle* et le *Sophiste*, le *Phèdre*

1. Voir plus haut, p. 52.
2. D. L., III, 58 sqq. (voir plus haut, p. 124, n. 4) ; cf. III, 49-51.
3. Dans D. L., III, 60 (liste de Thrasylle) : Κριτίας ἢ Ἀτλαντικός, ἠθικός ; dans D. L., III, 50 (répartition des dialogues entre les *caractères*) : τοῦ de πολιτικοῦ... ὁ Ἀτλαντικός.
4. Peut-être ce *caractère* convient-il mieux au dialogue : mais on n'a pas le droit de corriger, dans III, 60, ἠθικός en πολιτικός, contre l'unanimité des mss. D'ailleurs le *Ménéxène*, par exemple, nous semble avoir un caractère *politique* aussi net que celui du *Critias*, et cependant il fait partie des dialogues *éthiques*.

avant le *Banquet*, etc.) : il est possible, dans ces conditions qu'elle soit antérieure à l'édition tétralogique.

Dans Albinos, nous trouvons une autre forme, plus rudimentaire et plus confuse, de cette même classification logique. Nous en trouvons même deux variétés toutes deux exposées sommairement et partiellement : la première[1] représente peut-être la forme qu'Albinos reçoit de la tradition, la seconde[2], celle qu'il a corrigée et adoptée pour son compte[3]. Au chapitre III du *Prologue*, les caractères sont groupés de la façon suivante :

HYPHÉGÉTIQUE

Didascalique	Pratique		Apodictique	
Physique	Éthique	Politique	Logique	Maïeutique[4]

ZÉTÉTIQUE

Gymnastique	Agonistique	Élenctique
Peirastique	Anatreptique	Élenctique

Et les dialogues sont ainsi répartis entre les derniers caractères : PHYSIQUE (*Timée*) ; ÉTHIQUE (*Apologie*) ; LOGIQUE (*Théagès-Cratyle*, *Lysis*, *Sophiste*, *Lachès*, *Politique*) ; ÉLENCTIQUE (*Parménide*, *Protagoras*) ; POLITIQUE (*Criton*, *République*, *Phédon*, *Minos*, *Banquet*, *Lois*, *Lettres*, *Epinomis*, *Ménéxène*, *Clitophon*, *Philèbe*) ; PEIRASTIQUE (*Euthyphron*, *Ménon*, *Ion*, *Charmide*) ; MAÏEUTIQUE (*Alcibiade*) ; ANATREPTIQUE (*Hippias*, *Euthydème*, *Gorgias*)[5]. — Au chapitre VI, le genre *hyphégétique* ne renferme

1. *Prologos*, ch. 3.
2. *Ibid.*, ch. 6.
3. Voir SUSEMIHL, *Philol.*, 54 (1895), p. 570, n. 15 (d'après FREUDENTHAL, *Der Platoniker Albinos*, p. 260-263).
4. Telle est la disposition de Susemihl. Mais on pourrait faire de *maïeutique* une espèce du genre *gymnastique*, comme dans Thrasylle.
5. En comparant cette répartition à celle de Thrasylle, on est frappé du grand nombre des dialogues *politiques* (*onze*) et du nombre infime des dialogues *éthiques* (*un* seul) dans Albinos : Thrasylle compte *quatre* dialogues politiques et *douze* éthiques. — Certains genres n'ont qu'une espèce : *didascalique*, *gymnastique*, *agonistique*, *élenctique*. La recherche de la symétrie, si visible dans le tableau des caractères de Diogène Laërce et dans la classification tétralogique en général, manque ici complètement : la tradition grecque n'y a pas été systématisée, à la romaine. — Sept des dialogues de la liste tétralogique ne figurent pas dans le classement d'Albinos : *Théétète*, *Phèdre*, *Critias*, *Hipparque*, un *Hippias*, *Second Alcibiade*, *Rivaux*.

plus que deux genres subordonnés, *théorèmatique* et *pratique* (ἐπὶ θεωρίαν, ἐπὶ πρᾶξιν), comme dans Thrasylle ; le *peirastique*, auparavant espèce, devient un genre subordonné et comprend l'espèce *élenctique*, qui était auparavant un genre subordonné en même temps qu'une espèce. L'espèce *logique* appartient maintenant au genre *zététique* ; les huit caractères derniers s'appellent, comme dans la liste de Thrasylle, physique, éthique, politique, logique, maïeutique, peirastique, endictique, anatreptique. Il est assez difficile de reconstituer la hiérarchie des genres : on ne voit pas à quel genre subordonné se rattache, par exemple, l'espèce *logique*[1].

Cette classification par caractères ne valait pas seulement par elle-même et comme exercice dialectique. Elle permettait de répondre plus facilement à une question qui a toujours préoccupé les platoniciens et qui se posait naturellement aux chefs d'École et aux professeurs : dans quel ordre doit-on lire les Dialogues ? Par quel dialogue faut-il commencer l'étude de la doctrine de Platon ? — Albinos et Diogène Laërce, qui puisent à une source commune[2] du Ier siècle ou du début du second, connaissent déjà de nombreuses réponses à cette question pédagogique. D'après Albinos[3], « il y a eu des opinions bien différentes : les uns commencent par les *Lettres*, les autres par le *Théagès*. Il y a aussi ceux qui ont classé les Dialogues par tétralogies... : disposition qui a peut-être son utilité, mais non pour le but que nous

1. Peut-être devient-elle un genre subordonné, qui comprendrait *apodictique* et *élenctique* : mais alors le nombre total des caractères derniers serait porté à 9, alors que le nombre de 8 semble traditionnel. — En tout cas, le *logique* est à la fois *apodictique* et élenctique ; le *peirastique* est à la fois *cathartique* et, de même, élenctique. — Il faut en outre signaler la division de la philosophie en *trois parties* (*théorique*, *pratique*, *dialectique*) et les subdivisions de celles-ci, énumérées au ch. 3 de l'*Epitomè* ou *Didas kalikos* (= p. 153-154, éd. Hermann) : (I) *théologique*, *physique*, *mathématique* ; (II) *éthique*, *économique*, *politique* ; (III) *diairétique*, *oristique*, *épagogique*, *syllogistique* (= apodictique, epicheirématique, rhétorique) et en outre (d'après le ch. 5), *analytique*.

2. D'après la thèse très vraisemblable de J. Freudenthal, *Der Platoniker Albinos und der falsche Alkinoos* (*Hellenistische Studien*, 3, 1879). — Cf. Usener, *Unser Pl.*, p. 210-211 ; Susemihl, *Philol.*, 54, p. 568 sqq. ; Schwartz dans P. W., V, p. 759-760 ; Gercke dans *Die Altertumswissenschaft im letzten Vierteljährhundert*, de Kroll (1905), p. 529, et dans l'*Einleit.* (de Gercke et Norden), II, p. 366.

3. *Prologos*, ch. 4. — Voir déjà plus haut, p. 113 et n. 1.

nous proposons. Nous nous proposons de trouver le début et l'ordonnance de l'enseignement philosophique. Nous affirmons donc que le platonisme n'a pas un début unique et déterminé : car, étant parfait, il ressemble à la forme parfaite du cercle... Le jeune homme[1] bien doué, dont l'esprit est mûr pour l'étude de la philosophie, commencera par l'*Alcibiade*[2], pour être entraîné, converti, et pour savoir ce dont il doit s'occuper. Puis il prendra le *Phédon*, pour avoir une idée exemplaire de la vie du philosophe et de ses occupations. Ensuite la *République*, où il verra par quelle éducation la vertu s'acquiert. Le *Timée* enfin lui fera connaître les réalités divines auxquelles sa vertu lui permettra de s'assimiler... D'autre part[3], on voudra peut-être savoir l'ordre que doit suivre un adepte de la doctrine platonicienne. Il doit d'abord *se purifier* de ses préjugés ; puis *éveiller*, rendre claires et distinctes ses idées innées ; l'âme étant ainsi préparée, on y *implantera les opinions* qui lui conviennent proprement ; on les y attachera par la chaîne du *raisonnement* ; enfin on munira l'âme de moyens de défense *contre les sophismes* qui tenteraient de la corrompre : c'est-à-dire qu'il faut étudier successivement les dialogues de caractère *peirastique* (= élenctique et cathartique), *maïeutique*, *hyphégétique* (soit, en dernière analyse physique, éthique et politique), *logique*, enfin *endictique* et *anatreptique* ». En somme, Albinos distingue trois ordres très divers : l'ordre tétralogique, commode à certains égards (par exemple dans une édition), mais qui n'a pas de valeur pédagogique ; — *un choix de dialogues* et un ordre de lecture pour les débutants ; — un ordre d'étude pour le fidèle disciple de Platon, qui veut s'assimiler toute la doctrine[4]. Les séries qui commencent par les *Lettres* ou par le *Théagès* étaient sans doute établies, elles aussi, en vue de la lecture ou de l'étude (dans la liste de Thrasylle, le *Théagès* est *maïeutique* aussi bien que le *Premier Alcibiade*).

1. Je reproduis ici la substance du chapitre v.
2. C'est-à-dire le *Premier Alcibiade*. Cf. plus haut, p. 126, n. 4.
3. De même pour le chapitre vi.
4. Galien, dans ses Πλατωνικῶν διαλόγων συνόψεως ὀκτώ, n'adopte ni l'une ni l'autre des dispositions pédagogiques de son maître Albinos. Dans la seconde partie de son ouvrage, les dialogues analysés se succèdent dans l'ordre suivant : *Cratyle*, *Sophiste*, *Politique* (trois dialogues *logiques*), *Parménide* (*élenctique*, d'après Albinos), *Euthydème* (*anatreptique*), *République* (*politique*), *Timée* (*physique*), *Lois* (*politique*).

DIOGÈNE LAËRCE [1] en énumère d'autres qui sont évidemment du même genre (quelques-unes seulement reproduisent la disposition d'une *édition*) ; d'après lui, « les uns commencent, comme on vient de le dire, par la *République* [2] ; les autres par le *Grand Alcibiade* ; les autres par le *Théagès* [3] ; certains par l'*Euthyphon* [4] ; d'autres par le *Clitophon* ; quelques-uns par le *Timée* ; les autres par le *Phèdre* [5], d'autres par le *Théètète*. Beaucoup mettent au début l'*Apologie* ». Nous retrouvons dans les *Prolégomènes* d'OLYMPIODORE la même confusion des ordonnances *pédagogiques* et des dispositions pratiquées dans les *éditions* courantes [6]. Voici les plus notables de ses indications [7] : « Certains ont dit qu'il faut déterminer l'ordre des dialogues d'après la *chronologie* ou la *tétralogie*. L'ordre chronologique est double, suivant qu'il se rapporte à Platon ou aux personnages de ses dialogues. D'après la *chronologie de la composition*, on met en premier lieu le *Phèdre*, parce que, dit-on, l'auteur y recherche s'il faut écrire ou non et parce qu'il n'y a pas encore dit adieu à la Muse des dithyrambes, et en dernier lieu par les *Lois*, qu'il laissa sans revision et en désordre. D'après la *chronologie des personnages* [8], on fait du *Parménide* le premier dialogue parce qu'il représente Socrate conversant très jeune avec Parménide, et du *Théètète* le dernier, parce que la scène se passe après la mort de Socrate. Enfin l'ordre tétralogique : car on dit que l'auteur lui-même a édité ses dialogues par tétralogies, à l'imitation des poètes tragiques et comiques [9]... Quant à l'*ordre véri-*

1. D. L., III, 62.
2. C'est la disposition de l'*édition trilogique*, c'est-à-dire *d'Aristophane et de quelques autres* (III, 61).
3. Les séries qui débutent par le *Premier Alcibiade* et par le *Théagès* correspondent à des *ordres de lecture et d'étude*, comme nous l'avons vu dans ALBINOS, et comme nous le verrons dans les *Prolégomènes* (ch. 26) pour le *Premier Alcibiade*. Dans Albinos et dans les *Prolégomènes*, les séries commençant par ce dernier dialogue sont formées de *Dialogues choisis*.
4. C'est la disposition de la classification ou édition *tétralogique*, c'est-à-dire *de Thrasylle et de certains autres* (III, 61).
5. C'est l'un des *ordres chronologiques* (cf. *Prolog.*, ch. 24).
6. Cf. IMMISCH, *De rec. Plat.*, p. 8.
7. *Proleg.* ch. 24-26 (p. 217 sqq., éd. Hermann).
8. C'est-à-dire d'après les épisodes successifs de la vie de Socrate (cet ordre a été inventé à nouveau par Munk, au XIX[e] siècle).
9. Ch. 24 : τινὲς τοίνυν εἰρήκασι τὴν τάξιν αὐτῶν δεῖν λαμβάνεσθαι ἐκ τοῦ χρόνου καὶ ἐκ τῆς τετραλογίας · καὶ ἐκ τοῦ χρόνου διχῶς · ἢ ἐκ τοῦ χρόνου τοῦ Πλάτωνος ἢ ἐκ

table des 54 dialogues authentiques [1], je le laisserai de côté, parce qu'il serait trop long de l'expliquer, et je m'en tiendrai à la pratique du divin Jamblique. Celui-ci fait un *choix de douze dialogues*, dont il nomme les uns *physiques* et les autres *théologiques* [2], et parmi ces douze il fait *choix de deux*, le *Timée*, qu'il met en tête du premier groupe, et le *Parménide*, du second. Sur ces douze dialogues, *dix* méritent, à l'avis de tous les exégètes [et en particulier de Proclos], d'être régulièrement étudiés et commentés (πράττεσθαι) ; voici l'ordre qui leur convient : *Alcibiade—Gorgias—Phédon—Cratyle—Théètète—Phèdre—Banquet—Timée—Parménide—Philèbe.* Certains pensent qu'il faut étudier aussi les deux autres, la *République* et les *Lois* ; on peut, à la rigueur, les ajouter, ainsi que les *Lettres* » [3].

*
* *

Nous voyons ainsi qu'un assez grand nombre de classements différents des Dialogues [4] avaient été proposés entre le IVe siècle

τοῦ χρόνου τῶν προσώπων τῶν ἐν τοῖς διαλόγοις... Ἐκ δὲ τῶν τετραλογιῶν· οὐ κατὰ τετραλογίαν φασὶν ἐκδεδόσθαι αὐτῷ τοὺς διαλόγους κατὰ μίμησιν τῶν τε τραγικῶν καὶ τῶν κωμικῶν.

1. En comptant la *République* pour dix, les *Lois* pour douze, et en excluant l'*Epinomis* et les *Lettres*. Comme Thrasylle, Olympiodore compte la *République* et les *Lois* tantôt pour dix et douze « dialogues », tantôt pour deux dialogues en tout. Nous avons vu précédemment l'explication de ce paradoxe. — L'*ordre véritable* (ἀληθὴς τάξις) est ici un ordre d'*étude* des œuvres complètes.

2. Cf. ALBINOS, *Prologue*, ch. 6 : τὰ οἰκεῖα δόγματα, ταῦτα δὲ ἐστὶ φυσικὰ καὶ θεολογικὰ καὶ τὰ ἠθικὰ καὶ πολιτικά.

3. Ch. 26 : ὁ θεῖος Ἰάμβλιχος... πάντας εἰς ιβ′ διῄρει διαλόγους, καὶ τούτων τοὺς μὲν φυσικοὺς ἔλεγεν, τοὺς δὲ θεολογικούς· πάλιν δὲ τοὺς δώδεκα συνῄρει εἰς δύο, εἴς τε τὸν Τίμαιον καὶ τὸν Παρμενίδην, ὧν τὸν μὲν Τίμαιον ἐπὶ πᾶσι τοῖς φυσικοῖς, τὸν δὲ Παρμενίδην τοῖς θεολογικοῖς. Τούτων δὲ ἄξιόν ἐστι τὴν τάξιν ζητῆσαι, διότι καὶ τούτους ἠξίωσαν πάντες πράττεσθαι.

4. Il faut noter aussi d'autres classements, qui eurent plus ou moins d'importance pratique : par exemple la division des Dialogues en *dramatiques*, *narratifs* et *mixtes* (D. L., III, 50 ; PLUTARQUE, *Symp. Quaest.*, 711 C ; PROCLOS, *Comm. sur la Rép.*, I, p. 14, l. 15 sqq., qui invoque Platon lui-même, dans la *Rép.*, III, 392 D sqq. ; cf. le *Commentaire* anonyme *sur le Théètète*, col. 3, l. 37 sqq.), qui parait extrêmement ancienne (cf. CHRIST-SCHMID, *Griech-Litt.*, I, 623, 1). — PROCLOS (*Ibid.*, p. 15, lignes 19-21) dit encore que *certains Platoniciens* classent les Dialogues en *hyphégétiques*, *zététiques* et *mixtes* (εἰ δὲ δὴ καὶ οὕτω τὰ εἴδη διαιροῖμεν ὥς τῶν Πλατωνικῶν τινες, εἰς τὸ ὑφηγητικόν, εἰς τὸ ζητητικόν, εἰς τὸ μικτόν...). Ni la liste des *caractères*

et le début du IIe siècle après notre ère, et que les œuvres de Platon avaient été l'objet de multiples recherches, poursuivies dans toutes sortes de directions. Cette activité des éditeurs, des diascévastes, des commentateurs implique l'existence d'un grand public de lecteurs. Le zèle fervent de Panaitios et de Posidonios a contribué à cette popularité de Platon. En outre, les Dialogues profitent du mouvement qui, à partir du temps de Cicéron, entraîne les esprits vers le culte des classiques ; on se détourne de la prose hellénistique, pour se diriger vers les auteurs du Ve et du IVe siècle, modèles proposés par les professeurs grecs et les rhéteurs à l'admiration, à l'étude et à l'émulation des Romains : ce mouvement aboutira à la renaissance atticisante du IIe siècle, où les œuvres littéraires et les travaux lexicographiques vont de pair. Cicéron, élève du platonicien éclectique Antiochus d'Ascalon, imitateur de Posidonios et de Panaitios, connaît bien les œuvres de Platon et, assez souvent, y puise pour enrichir les siennes ; dans le *Songe de Scipion*, dans le *De senectute* et en bien d'autres passages, nous trouvons des réminiscences précises de Platon, qui nous permettent de voir quel texte Cicéron avait sous les yeux. Il a imité la *République* et les *Lois* ; et surtout il a traduit le *Timée* ; nous possédons encore de longs fragments de cette traduction et ils ont leur importance pour la constitution du texte [1]. CICÉRON est le premier lecteur de Platon qui nous rende ce service ; son nom est le premier dans la liste des témoignages qui constituent la *tradition indirecte* [2].

dans Thrasylle, ni celle que donne Albinos au ch. 3 du *Prologos* ne placent le μικτόν à côté de l'hyphégétique et du zététique. Peut-être faut-il penser à la classification que propose Albinos au ch. 6 : dans ce cas, le caractère *logique*, par exemple, se rattacherait à ce genre *mixte*.

1. Sur la façon dont Cicéron traduit le *Timée* et sur les précautions à prendre pour utiliser méthodiquement cette traduction, cf. A. ENGELBRECHT, *Wiener Studien*, 1912, I (*Gomperz-Heft*), p. 216-226. — Voir aussi K. F. HERMANN, *De interpretatione Timaei Platonis dialogi a Cicerone relicta* (1842) ; C. ATZERT, *De Cicerone interprete Graecorum* (1908) ; l'édition d'O. PLASBERG (1908), avec texte grec en interligne et notes critiques. — Certaines parties de la traduction de Cicéron ont été utilisées pour la constitution du texte par P. RAWACK, *De Platonis Timaeo quaestiones criticae* (1888). — Priscien cite trois phrases d'une traduction du *Protagoras* par Cicéron.

2. Désormais les noms des auteurs ou des œuvres qui nous renseignent sur la tradition indirecte du texte de Platon et qui ont été étudiées à ce point de vue (spécialement ou occasionnellement) seront écrits en CAPITALES, quand ils se rencontreront pour la première fois.

Cicéron lisait Platon à la fois en philosophe amateur et en dilettante qui se plaît au beau langage. Les atticistes le lisent uniquement pour son style, qui d'ailleurs n'est pas toujours de leur goût. Vers la fin du Ier siècle après notre ère, DENYS D'HALICARNASSE et Cécilius de Calacté le critiquent vivement et doctoralement. Le plus grand défaut de Platon, en somme, était de ne pas écrire comme Lysias, leur auteur préféré : ils le trouvaient peu délicat. Le *Traité du sublime* comprend mieux Platon et le défend assez habilement. Que seraient devenus les Dialogues, s'ils n'avaient été lus que par les élèves de rhéteurs atticisants ? Ils n'auraient plus été que des œuvres purement scolaires, graduellement amputées et amoindries, comme les pièces du théâtre classique grec. Dans tous les genres, en effet, le champ des lectures classiques se rétrécit peu à peu, parce que la production littéraire s'accroît et que la plupart des lecteurs préfèrent les derniers succès de la librairie contemporaine aux chefs-d'œuvre un peu austères des temps passés. On apprend l'histoire dans les abrégés, la mythologie dans les manuels, la philosophie dans les doxographies [1]. Dans la lecture des dramaturges on se borne d'abord à certains auteurs, puis à certaines œuvres, puis à des extraits de ces œuvres ; à la limite, on ne consulte même plus un « théâtre choisi » ou des morceaux choisis : on se contente des analyses et des notices que donnent les manuels de mythologie et d'histoire. Les rhéteurs qui jugeaient Platon de haut et lui reprochaient des fautes grossières de goût et de style n'auraient pas manqué de réduire son œuvre à quelques « Dialogues choisis », et d'y faire ensuite des coupures pour n'en plus conserver que des « morceaux choisis », *disjecta membra poetae*. Tel dilettante, par exemple, aimera les prologues et se souciera peu du reste : il lui suffira de s'en copier ou de s'en faire copier un ou plusieurs ; c'est ainsi qu'un papyrus du début du IIIe siècle, retrouvé à Oxyrhynchus, ne contenait que le prologue du *Phèdre* [2].

Si les dialogues étudiés dans les écoles de rhéteurs et sous leur influence étaient seuls parvenus jusqu'à nous, nous ne lirions probablement qu'un Platon mutilé ; en tout cas, nous le lirions

1. U. v. WILAMOWITZ, *Einleit. gr. Trag.*, p. 178 ; *Griech-Litt.*, p. 144 sqq. ; A. GERCKE, dans l'*Einleit.*, I, p. 25-26 ; cf. p. 412.

2. Papyrus d'Oxyrhynchus 1016 ; cf. mon article dans la *Revue de philologie*, 1910, p. 288.

presque certainement dans un texte corrompu. Car nous pouvons juger, d'après les citations de Denys d'Halicarnasse, de la valeur des exemplaires dont il se servait. Il a fréquemment cité le *Ménéxène*, et on peut reconstituer le texte qu'il lisait : ce texte était défiguré par des omissions nombreuses et des corrections arbitraires. Par exemple, dans le passage 246 D sqq. [1], la phrase du début : ἡμῖν δὲ ἐξὸν ζῆν μὴ καλῶς, καλῶς αἱρούμεθα τελευτᾶν avait perdu de sa vigueur antithétique, par l'omission du second καλῶς ; la phrase οὔτε γὰρ πλοῦτος κάλλος φέρει τῷ κεκτημένῳ μετ' ἀνανδρίας était devenue οὔτε γὰρ πλοῦτος οὐκ ἄλλος [2] φέρει τῷ κεκτημένῳ ἀνδρίαν : ce qui suppose l'oubli de μετ'αν, après la finale μενωι, par un copiste négligent — une correction conjecturale qui transforme ἀνδρίας en ἀνδρίαν, complément de κεκτημένῳ, et ajoute οὐ avant κάλλος, pour retrouver un sens acceptable — enfin une corruption mécanique, due à la mauvaise séparation des mots [3], qui change οὐ κάλλος en οὐκ ἄλλος [4]. Ce professeur d'atticisme se contentait, en somme, d'un livre à bon marché, d'une mauvaise édition courante, et pourtant il avait à sa disposition l'édition de Dercyllidès et l'édition alexandrine.

Heureusement, Platon n'était pas lu seulement dans les écoles des rhéteurs, mais par les philosophes, et ce fut son salut : les rhéteurs osaient louer ou blâmer des termes qu'ils lisaient dans une édition quelconque et dont ils se souciaient peu de vérifier l'authenticité ; les philosophes, commentateurs et exégètes du texte, devaient le regarder de plus près. En outre, pour expliquer les passages les plus difficiles et les plus importants d'un Dialogue, ils avaient besoin de recourir aux autres : ils ne pouvaient donc se contenter de *Dialogues choisis*. Aux étudiants, on recommandait la lecture et on faisait l'explication de certains dialogues (πραττόμενοι) : les sectateurs des doctrines platoniciennes (οἱ τὰ Πλάτωνος αἱρούμενοι) devaient lire l'œuvre entière. Grâce à eux, le texte de Platon, transmis jusqu'alors aussi intégralement et authentiquement que possible par l'édition alexandrine et l'édi-

1. Cité dans l'ouvrage sur *Démosthène* (I, p. 193, éd. Usener et Radermacher).

2. Dans deux mss. de Denys ; οὐ κάλλος dans le troisième.

3. A la rigueur, on pourrait imputer cette dernière faute à la tradition de Denys.

4. Voir O. Immisch, *De rec. Plat.*, p. 16-18.

tion tétralogique, sera fidèlement conservé, étudié dans le détail et soigneusement commenté pendant tout le cours du IIe siècle après notre ère, qui fut un grand siècle d'études platoniciennes.

Ces études, d'ailleurs, n'avaient jamais cessé. Au Ier siècle avant notre ère, les philosophes d'Athènes et de Rhodes, Antiochus d'Ascalon et Posidonios, en avaient transmis le goût et l'amour aux Romains. Cicéron et Dercyllidès avaient été suivis des platoniciens de la cour d'Auguste, puis de Thrasylle. Sous le règne d'Auguste (d'après Suidas), Potamon écrit un commentaire sur la *République*. Épictète nous assure que ce dernier dialogue est alors la lecture favorite des féministes romaines [1]. Vers la fin du siècle, PLUTARQUE nous témoigne de la vie persistante du platonisme éclectique : il est nourri de Platon, le cite et l'imite, compose les Πλατωνικὰ ζητήματα et le Περὶ τῆς ἐν Τιμαίῳ ψυχογονίας. DION CHRYSOSTOME (40-114) imite Platon dans plusieurs de ses discours [2].

Dans l'histoire du texte platonicien, le second siècle est essentiellement le siècle des Commentaires : de Gaios à Galien, l'exégèse platonicienne est florissante. L'usage du grec est alors courant parmi les gens cultivés, dans tout le monde romain ; toutes les grandes villes possèdent des bibliothèques ; un public assez étendu s'intéresse, non seulement aux Dialogues, mais aux travaux dont ils sont l'objet. Les *Commentaires* d'Albinos, son *Introduction à la doctrine de Platon*, s'adressent à ce public. Mais la plupart des ouvrages de ce genre ont un caractère d'école très prononcé, et sont évidemment destinés à des étudiants [3]. C'est d'ailleurs en ce siècle que l'enseignement de la philosophie est officiellement encouragé et organisé, pour lutter contre le progrès des religions orientales et surtout du christianisme : Hadrien, archonte à Athènes sous Trajan, puis empereur de 117 à 138, protège les quatre sectes philosophiques d'Athènes ; Marc-Aurèle (161-180) donne aux chefs des quatre grandes Écoles un traitement de 600 pièces d'or, et crée en outre une chaire de

1. *Fragment* 15, p. 414, éd. SCHENKL.

2. Cf. SANDYS, *Class. Schol.*, I², p. 301 ; W. SCHMID, *Der Atticismus in seinen Hauptvertretern*, I, p. 188.

3. H. DIELS, dans l'éd. du *Comm. anon. sur le Théèt.*, *Introd.*, p. XXXV-XXXVI, p. XXXVIII.

rhétorique et une de sophistique [1]. On se passionne pour les questions philosophiques et religieuses. La doctrine que les païens mystiques appellent de leurs vœux et que la floraison de l'exégèse platonicienne prépare va bientôt leur être apportée par Ammonios Saccas et Plotin. Mais c'est en ce siècle aussi que Clément d'Alexandrie achèvera l'œuvre que les Juifs hellénisants avaient préparée et réalisera l'union féconde du platonisme et du christianisme. Nous sommes donc à un âge de formation, d'élaboration. Le platonisme éclectique cherche à se dégager du stoïcisme tout en restant mystique ; en même temps, il oppose à la logique aristotélicienne une dialectique proprement platonicienne qu'il tire de l'étude du *Phèdre*, du *Sophiste*, du *Politique*, du *Philèbe* [2] : il se prépare ainsi à jouer le premier rôle dans la nouvelle synthèse où il entrera, celle du *néoplatonisme*, qui règnera du IIIe au VIe siècle et s'infiltrera dans la théologie chrétienne de l'Orient et de l'Occident.

Le commentateur Gaios a une grande importance, au début du second siècle [3]. Il unit, comme Panaitios, la philosophie et la philologie : cette union féconde durera jusqu'au siècle suivant, avec Longin et Porphyre. Ses recherches ne s'adressaient qu'à l'École : elles furent vulgarisées par son élève Albinos. Celui-ci avait écrit des Commentaires sur le *Timée*, la *République* et peut-être le *Phédon* [4]. Nous avons conservé deux de ses ouvrages, le *Prologos*, abrégé de son *Introduction à la philosophie de Platon* [5], et l' 'Επιτομή τῶν Πλάτωνος δογμάτων [6]. L'auteur du Commentaire sur le Théètète (dont un fragment assez étendu a été

1. Sandys, *Class. Schol.*, I², p. 309-310.

2. Cf. K. Prächter, *Hermes*, 42 (1897), p. 150-153 (sur le papyrus de Berlin, n° 8) ; surtout p. 151.

3. Il fut le maître et l'inspirateur d'Albinos. Apulée s'est également inspiré de Gaios, d'après Th. Sinko (*De Apuleii et Albini doctr. Plat. adumbratione*, Diss. Cracovie, 1905).

4. H. Diels, *o. c.*, p. XXIX.

5. Publié d'abord par Fabricius d'après une copie de L. Holstenius, puis par Hermann, dans l'appendice de son édition de Platon, enfin par Freudenthal, *o. c.*, p. 322-326.

6. *Platonis opera*, éd. Hermann, t. VI, p. 152 sqq., où l'*Épitomé* porte le nom de Διδασκαλικὸς τῶν Πλάτωνος δογμάτων. Dans les manuscrits, cette œuvre est attribuée à Alkinoos : Freudenthal a démontré qu'il fallait la restituer à Albinos. C'est probablement un abrégé du livre III de ses περὶ τῶν Πλάτωνι ἀρεσκόντων (cf. Diels, *o. c.*, p. XXVII-XXVIII).

récemment retrouvé sur un papyrus du IIe siècle et publié par MM. Diels et Schubart, avec la collaboration de M. Heiberg)[1] paraît s'inspirer également de l'enseignement de Gaios, et, comme ce dernier, n'écrit pas pour le grand public ; il avait également composé des Commentaires sur le *Timée*, le *Banquet* et le *Phédon*[2]. Tous ces exégètes, ainsi que Sévérus, commentateur du *Timée*, sont éclectiques[3]. Mais, à partir du milieu du siècle, le platonisme commence à se dégager des influences étrangères : Calvisius Taurus, exégète du *Gorgias*, maître d'Aulu-Gelle, et Atticus[4], commentateur du *Timée* et du *Phèdre*, écrivent contre le stoïcisme et contre le mélange des doctrines platoniciennes et aristotéliciennes. Harpocration d'Argos[5], disciple d'Atticus et précepteur de Lucius Vérus, compose un Commentaire en vingt-quatre livres sur la *République* et des λέξεις Πλάτωνος en deux livres. Galien cependant, auteur d'une étude *sur les doctrines d'Hippocrate et de Platon*, d'un commentaire *sur la partie médicale du Timée*[6], et d'une analyse, en huit livres, des Dialogues de Platon (Πλατωνικῶν διαλόγων συνόψεως ὀκτώ) dont les Arabes connaissaient encore la seconde moitié[7], nous montre la persistance de l'éclectisme à la fin du second siècle. Théon de Smyrne a fait un *recueil des connaissances mathématiques nécessaires pour lire Platon* (περὶ τῶν κατὰ τὸ μαθηματικὸν χρησίμων εἰς τὴν Πλάτωνος ἀνάγνωσιν), que nous possédons encore, et une *Introduction à la philosophie de Platon* qui nous est connue par les

1. Cf. la recension de K. Praechter, *G. G. A.*, 1909, p. 530-547.
2. H. Diels, *o. c.*, p. xxxiii.
3. Le commentaire de Chalcidius sur le *Timée*, qui exercera une si grande influence sur le moyen âge occidental, semble être lui-même l'adaptation de l'œuvre d'un platonicien éclectique du IIe siècle, qui se rattacherait, en dernière analyse, à Posidonios. Cf. Switalski, *Chalcidius* (1902), et les réserves de Diels, *o. c.*, p. xxxii, n. 1.
4. On lisait ses commentaires dans l'école de Plotin (Porphyre, *Vie de Plotin*, ch. 14). Il est souvent cité dans le Commentaire de Proclos sur le *Timée* (voir l'*index* de l'éd. Kroll, III, p. 362).
5. D'après Synkellos, Atticus, son maître, vivait sous Marc-Aurèle. Une notice équivoque de Suidas a fait croire à quelques-uns qu'Harpocration vivait au temps de Jules César : il s'agit du César Vérus. Il est cité par Proclos dans ses Commentaires sur la *République* et sur le *Timée*.
6. Il nous en reste des fragments, publiés par Ch. Daremberg en 1848. Voir plus haut, p. 106, n. 3.
7. K. Kalbsfleich, *Griechische Miscellen*, dans la *Festschrift Th. Gomperz...* (1902), p. 94-97. Cf. plus haut, p. 128, n. 1 et p. 132, n. 4.

Arabes. L'atticiste Ailios Dionysios d'Halicarnasse a composé un ouvrage en cinq livres intitulé τίνα μουσικῶς εἴρηται ἐν τῇ Πλάτωνος Πολιτείᾳ, et Cléarque de Soles un ouvrage analogue περὶ τῶν ἐν τῇ Πλάτωνος Πολιτείᾳ μαθηματικῶς εἰρημένων, ainsi que des Γλῶσσαι et un recueil de *Proverbes*, que les scholies platoniciennes citent assez souvent.

Ce siècle est aussi, nous l'avons vu, celui des atticistes et des lexicographes. Aelius Aristide[1] prend pour modèles de style Platon et Démosthène; Maxime de Tyr[2] est un « philosophe platonicien » très éclectique; Lucien puise dans Platon des situations et des tours de phrase[3]. Ces auteurs, étudiés avec prudence, nous fournissent des témoignages précieux sur le texte qu'ils ont lu. Les lexicographes étaient nombreux alors, car ils rendaient service à la fois aux érudits et aux littérateurs. Nous venons de voir qu'Harpocration et Cléarque avaient à la fois composé des Commentaires et des recueils d'expressions. Le plus ancien des lexicographes platoniciens est le fameux Didymos, « à l'estomac de fer », qui vivait au temps de César et d'Auguste, le plus grand de ces compilateurs qui condensèrent, abrégèrent, firent passer dans des lexiques et des recueils de toute sorte les résultats acquis par la philologie alexandrine. Aristophane de Byzance avait composé des λέξεις, résultat d'immenses recherches: elles servirent de modèle et de source, directe ou indirecte, à tous les lexicographes de l'antiquité. Didymos fut un des premiers à y puiser, pour composer sa λέξις κωμική, sa λέξις τραγική, enfin son ἀπορουμένη λέξις, dont Hésychius cite le livre VII au mot ϑερμηστής[4]. Quelques restes des λέξεις d'Aristophane de Byzance, abrégés d'abrégés, d'une sécheresse et d'une indigence extrêmes, ont été jadis retrouvés par E. Miller dans un manuscrit de l'Athos, datant du XIVe siècle[5]. Des restes semblables de l'ἀπορουμένη λέξις de Didymos nous sont parvenus exactement dans les mêmes conditions; ils portent le titre : περὶ τῶν παρὰ

1. W. Schmid, *o. c.*, II (1889), p. 171 sqq., donne la liste de ses emprunts au vocabulaire de Platon.
2. Pour les citations de Platon dans Maxime de Tyr, voir l'*index* de l'éd. H. Hobein (Teubner, 1910).
3. Brambs, *Citate und Reminiscenzen bei Lukian* (1898).
4. Cf. Susemihl, *Alex. Litt.*, II, p. 198; Jülicher, dans P. W., V, p. 464.
5. L. Cohn, dans P. W., II, p. 1002.

Πλάτωνι ἀπορουμένων λέξεων. E. Miller les a également publiés dans ses *Mélanges de littérature grecque*[1]. C'est un extrait du recueil de Didymos, dont chaque article a été dépouillé, par des abréviations successives, de presque toute sa substance; en outre, cet extrait a été interpolé au moyen des deux lexiques de Boethos, dont l'un porte le même nom : on y trouve six gloses de Boethos, dont une seule (ἦ δ' ὅς) n'est pas abrégée et figure dans le lexique de Photios sous la même forme[2].

Ce premier lexique platonicien avait mis en œuvre à la fois les λέξεις d'Aristophane et les scholies et commentaires divers des éditions déjà existantes[3]. Les auteurs d'ouvrages analogues[4] puisèrent plus tard aux mêmes sources. Le plus connu des lexicographes platoniciens du second siècle est BOETHOS[5]. Il avait composé deux *opuscules* que Photios a consultés et analysés (*Biblioth.*, cod. 154-155)[6] : λέξεων Πλατωνικῶν[7] συναγωγή

1. *Mél. de litt. gr.* (1868), p. 398-406. — Cet abrégé figure aussi dans le *Laurentianus*, 80, 13, sous le titre de λέξεις Πλάτωνος, et sans nom d'auteur (JORDAN, *G. G. A.*, 1879, p. 44, note).

2. L. COHN, *Untersuchungen über die Quellen der Plato-Scholien* (Fl. Jbb., 13e suppl., 1884), p. 795, 797, 808.

3. L'auteur en témoigne lui-même : τὴν δ'ἐξήγησιν... ἀκολουθήσας τῶν καθηγητῶν ταῖς ὑφηγήσεσιν (MILLER, *Mél.*, p. 406. Cf. H. SAUPPE, *G. G. A.*, 1881, p. 1630).

4. Photios et Suidas mentionnent un certain CLÉMENT (cf. NABER, *Photi patr. lex.*, I, p. 62 ; L. COHN, *ibid.*, p. 796-797).

5. Sur Boethos, cf. NABER, *o. c.*, I, p. 54-71, avec les rectifications de L. COHN, *l. c.*, p. 783 sqq., p. 836 sqq.

6. *Bibl. cod.*, 154, p. 100 a éd. BEKKER : ἀνεγνώσθη δ'ἐν τῷ αὐτῷ τεύχει καὶ Βοηθοῦ λέξεων Πλατωνικῶν συναγωγὴ κατὰ στοιχεῖον, πολλῷ τῆς Τιμαίου συναγωγῆς χρησιμώτερον· προσφωνεῖ δὲ Μελάντᾳ τινὶ τὸ συνταγμάτιον. — *Ibid.*, cod. 155 : συνετάγη δὲ αὐτῷ καὶ ἕτερόν τι 'Αθηναγόρᾳ προσφωνούμενον σπουδασμάτιον, ὃ περὶ τῶν παρὰ Πλάτωνι ἀπορουμένων λέξεων ἐπιγράφει. Et Photios ajoute : ὧν εἴ τις τὰς λέξεις εἰς ἓν συναγάγοι, συνεντάσσων καὶ τὰς συνηγμένας Τιμαίῳ, ἀπηρτισμένην τὴν ὠφελείαν <ἂν> παράσχοι τοῖς τὰ Πλάτωνος ἀναγινώσκειν ἐθέλουσιν.

7. Photios, dans son *Lexique*, emprunte à ce premier recueil la glose 'Αντικρύ· ὁ μὲν Βοηθὸς ἐν τῇ τῶν λέξεων αὐτοῦ συναγωγῇ δέκα φησὶ σημαίνειν τὴν λέξιν· τὰ προλεχθέντα καὶ διαμπερὲς καὶ ἰθὺς καὶ εὐθὺς καὶ ἐπ' εὐθείας καὶ ἰσχυρῶς καὶ σαφῶς καὶ ἀκριβῶς <καὶ> παντελῶς καὶ ἁπλῶς. Mais il préfère une autre explication : οἱ δέ φασιν, ἀκριβέστερον οἶμαι λέγοντες, ὅτι... (R. REITZENSTEIN, *Der Anfang des Lexikons des Photios*, 1907, p. 148, l. 19-23). — A en juger par cette citation, le lexique de Boethos n'aurait fourni qu'une énumération très sèche et assez confuse des sens divers, et Photios ne le regardait pas comme une autorité, puisqu'il préfère une autre explication, plus précise et plus nette.

et περὶ τῶν παρὰ Πλάτωνι ἀπορουμένων λέξεων. Ces deux petits recueils paraissent avoir eu beaucoup d'influence. Pour en rassembler les matériaux, Boethos avait consulté des éditions annotées[1]; à leur tour, ces gloses servirent à rédiger des scholies, et un certain nombre de ces scholies antiques ont persisté jusque dans nos manuscrits médiévaux[2]. Il avait aussi consulté des lexiques généraux (dérivés du lexique d'Aristophane de Byzance), par exemple celui de Pamphilos[3]; et il fut lui-même utilisé et abrégé par de nombreux grammairiens, de Diogénian jusqu'à Photios et Suidas[4]. — Photios connaît également le lexique du sophiste TIMÉE περὶ τῶν παρὰ Πλάτωνι λέξεων κατὰ στοιχεῖον[5] et le met au-dessous des recueils de Boethos : c'est une œuvre beaucoup plus tardive (peut-être du début du IVe siècle), un simple « dictionnaire de poche » sans grande valeur scientifique, qui paraphrase brièvement (et souvent à l'aide des scholies[6]) les mots obscurs pour les Romains et les Grecs de son temps. — Nous verrons plus tard dans quelle mesure les scholies de nos manuscrits médiévaux se rattachent, directement ou indirectement, à ces divers lexiques[7].

L'épanouissement de la renaissance platonicienne au second siècle nous est attesté, non seulement par le nombre des travaux dont Platon est alors l'objet, mais par la quantité des *papyrus* récemment retrouvés qui datent de cette époque ou du commencement du siècle suivant. Si quelques-uns ne sont que des copies vulgaires, d'autres, soigneusement calligraphiées et revisées, nous représentent de véritables fragments de livres : tels le papyrus 1017 du *Phèdre* ou le commentaire anonyme sur le *Théètète*. La plupart de ces papyrus ont été découverts parmi les ordures d'Oxyrhynchus, et publiés par MM. Grenfell et Hunt. Ils ren-

1. Voir H. SAUPPE, *G. G. A.*, 1881, p. 1629.
2. Cf. COHN, *l. c.*, p. 780, 781, 787. Nous reparlerons plus loin de Boethos, au chapitre des *scholies*.
3. ID., *Ibid.*, p. 796.
4. *Ibid.*, p. 795, 797, 798-800, 801.
5. Publié par RUHNKEN (1754). Ce lexique est reproduit à l'appendice de l'éd. Hermann (t. VI, p. 397-408), sous le titre : ἐκ τῶν Πλάτωνος λέξεων. — Photios en dit peu de mots (*Cod.* 151, p. 99b) : ἀνεγνώσθη Τιμαίου πρὸς Γαϊτιανὸν περὶ τῶν παρὰ Πλάτωνι λέξεων κατὰ στοιχεῖον, βραχὺ πονημάτιον ἐν ἑνὶ λόγῳ.
6. L. COHN, *ibid.*, p. 782-783.
7. Pour la position de la question, voir COHN, *ibid.*, p. 783 sqq. 836 sqq.

ferment des fragments du *Lachès*, 197 A-198 A B (IIe s.), du *Phédon*, 109 C D (IIe s.), du *Gorgias*, 507 B-508 A (IIe s.)[1], de la *République*, IV, 422 C D, du *Banquet*, 200 B-223 D, de l'*Euthydème*, 302 B C, et du *Lysis*, 208 C D, du *Phèdre*, 227 A-230 E (pap. 1016) et 238 C-251 C, avec lacunes (pap. 1017), de la fin du IIe siècle ou du début du IIIe[2], des *Lois*, IX, 862 B-863 C, de la *République*, X, 607 B-608 A, et III, 406 A B (IIIe s.)[3]. Un autre fragment du *Lachès* 181 B-182 A (fin du IIe s. ou début du IIIe) est entré au *British Museum*[4]. Un fragment du *Gorgias*, 504 B-505 A, a été publié par M. K. Wessely[5]. Enfin, nous l'avons vu, des restes assez considérables d'un *Commentaire sur le Théètète* ont été publiés par MM. Diels, Schubart et Heiberg[6], avec de menus morceaux du *Philèbe* et du *Phèdre*[7]. Nous pouvons donc nous représenter avec assez de précision l'état du texte platonicien au deuxième siècle. Tel que nous le révèlent les papyrus, cet état est fort satisfaisant[8]. Sans doute, ceux-ci ne

1. GRENFELL et HUNT, *The Oxyrhynchus Papyri*, II (1899), p. 123 sqq. p. 126 sqq. = nos 228 et 229; III (1903) = no 354.

2. *Ibid.*, III, no 356; V (1908), p. 244 sqq. = no 843 : c'est le plus étendu des papyrus platoniciens; VI (1908), p. 192 sqq. = no 881, qui porte au recto le fragment très mutilé de l'*Euthydème*, et, au verso, le court fragment du *Lysis*, écrit un peu plus tard; VII (1910), p. 115-140. Sur les deux papyrus du *Phèdre*, cf. Henri ALLINE, *L'histoire et la critique du texte platonicien, et les papyrus d'Oxyrhynchus 1016-1017* (*Revue de Philologie*, 1910, p. 251-294).

3. *Ibid.*, I (1898), p. 50-52 = nos 23 et 24; III, no 355.

4. *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, vol. II-III : *Literarische Fragmente aus El-Faijum*, III, PLATON, *Gorgias* (1887), p. 76-78; cf. *Wiener Studien*, 11 (1889), p. 176, et C. HAEBERLIN, Centralbl. f. Bibliotheksw., 14 (1897), p. 274 = *Griech. Pap.*, no 71. — Le papyrus est écrit au recto et au verso (opistographe).

5. Pap. no 187. Cf. *Catalogue of additions*... (1894), p. 405, et HAEBERLIN, *Ibid.* = *Gr. Pap.*, no 72.

6. *Berliner Klassikertexte*, II (1905) : *Anonymer Kommentar zu Platons Theaetet* (Pap. 9782), unter Mitwirkung von J. L. HEIBERG bearb. von H. DIELS und W. SCHUBART. Le papyrus a été trouvé à Eschmounên, dans les décombres d'une maison.

7. *Ibid.*, p. 52-53 ; cf. K. PRÄCHTER, *Hermes*, 42 (1907), p. 150-153 (*Pap. Berol. 8*). — Le *Pap. Berol.* 9766, publié à la suite du Pap. 8, remonte peut-être au Ier s. avant notre ère : il renferme un fragment très court d'un *abrégé* ou d'un *sommaire* des *Lois* (832 E sqq., 834 B, 835 E) : probablement une *récapitulation* (ἀνακεφαλαίωσις), formée par la réunion des en-tête des colonnes.

8. Il faut excepter le petit fragment du *Lysis*, dont le texte est très médiocre. Cf. Constantin RITTER, *Jahresbericht f. die Altertumswiss.*, t. 157 (1912), p. 54-55, 63, 74.

sont pas comparables à nos meilleurs manuscrits médiévaux ; mais ils n'en ont pas moins une grande valeur et doivent, chacun suivant ses mérites, entrer en ligne de compte dans la constitution du texte [1]. Par exemple, les lemmes du *Commentaire sur le Théètète* donnent cinq bonnes leçons contre tous nos manuscrits [2], le papyrus 1017 du *Phèdre* offre 29 leçons inconnues à la tradition médiévale : 8 sont excellentes, 7 évidemment mauvaises, les autres ambiguës et plutôt médiocres ; en revanche, le papyrus 1016, sur 34 leçons qui s'écartent de toute notre tradition manuscrite, n'en a que trois de bonnes [3]. — En outre, on constate que la tradition platonicienne, considérée dans l'ensemble des papyrus de cette époque, s'est uniformisée et sensiblement rapprochée de la tradition médiévale [4]. Les papyrus du IIe et du IIIe siècle nous attestent donc l'influence salutaire de la critique alexandrine et des éditions de vulgarisation — plus ou moins savantes, plus ou moins originales, comme l'édition Atticienne — qui s'en étaient inspirées et en avaient profité.

Ces papyrus montrent aussi la nature des exemplaires de l'époque et la façon dont ils étaient établis. Par exemple, le papyrus 1017 est habilement calligraphié et renferme une série de variantes interlinéaires ou marginales. Ces variantes ne sont pas des corrections conjecturales : sur 26, 16 s'accordent avec tout ou partie de nos manuscrits, et cet accord est trop fréquent pour venir du hasard. Ce ne sont pas non plus des corrections d'un texte évidemment fautif : les leçons du texte s'accordent 18 fois avec tous les manuscrits ou avec quelques-uns d'entre eux. Le papyrus, une fois copié, a donc été collationné sur un autre exemplaire. Nous voyons ainsi la haute antiquité d'une pratique dont nos manuscrits médiévaux portent tant de traces [5]. Enfin, la comparaison du texte de ces papyrus avec celui des

1. Les papyrus d'Oxyrhynchus ont été étudiés à ce point de vue par C. RITTER, *Ibid.*, p. 42-63 ; pour les pap. 1016 et 1017, cf. plus haut, p. 144, n. 2.

2. *Anonymer Kommentar...*, *Einleit.*, p. XXI-XXII.

3. H. ALLINE, *l. c.*, p. 284, 291.

4. Voir, par exemple, C. RITTER, *l. c.*, p. 43, 63.

5. ID., *Ibid.*, p. 277-278, 286 sqq.

diverses familles entre lesquelles se répartissent naturellement nos manuscrits nous aide à préciser les rapports de ces familles entre elles et avec la tradition antique. Les résultats de cette comparaison sont confirmés par l'étude de la tradition indirecte. Il nous faut voir maintenant comment cette dernière étude doit être entreprise.

*
* *

Depuis le IIe siècle surtout et jusqu'à la fin de l'antiquité, les œuvres de Platon ont été beaucoup lues, étudiées, commentées et commentées : par les chrétiens, par les néoplatoniciens, par les compilateurs et les faiseurs d'anthologies, les lexicographes et les grammairiens. Les apologistes chrétiens JUSTIN (vers 100-165) et ATHÉNAGORE connaissent la philosophie de Platon et s'en inspirent quelquefois. Mais les chrétiens d'Alexandrie, à la fin du IIe siècle et au IVe, sont les premiers à mettre sur le même plan l'étude de la philosophie grecque et celle de la loi juive, considérées par eux comme des initiations à la vraie religion. Aussi Platon est-il fréquemment cité par CLÉMENT d'ALEXANDRIE [1] (souvent peut-être d'après des florilèges [2]), par ORIGÈNE [3], et aussi par MÉTHODIOS, adversaire de ce dernier, mais imitateur du style de Platon [4]. Origène, le plus notable des philologues chrétiens, avait besoin de beaucoup de livres ; à Césarée, où il passe la fin de sa vie, il éveille le zèle de Pamphilos, le plus grand bibliophile du IVe siècle, et l'excellente bibliothèque de Césarée, au IVe siècle, fournit à EUSÈBE les matériaux nécessaires à ses laborieuses recherches : Eusèbe cite 23 Dialogues de Platon, et, rien que dans les *Lois*, 50 passages [5]. Constantin

1. Sur ces citations, cf. C. P. PARKER, *Harvard Studies*, XII (1901), p. 191-200 ; F. L. CLARK, Proceed. Amer. Philol. Assoc., 1902, p. XII-XX.
2. Cf. U. v. WILAMOWITZ, *Einl. gr. Trag.*, p. 172.
3. Voir un exemple dans M. SCHANZ, *Studien...*, p. 27. — Parmi les citateurs de Platon, il convient de mentionner également HIPPOLYTE, l'auteur des *Philosophoumena*, qui se rattache dans une certaine mesure à l'École chrétienne d'Alexandrie.
4. Voir A. JAHN, *Methodius platonizans* (Halle, 1865).
5. Au siècle suivant, Eusèbe est pillé par THÉODORET dans son Ἑλληνικῶν παθημάτων θεραπευτική. — Voir C. ROOS, *De Theodoreto Clementis et Eusebii compilatore* (Diss. philol. Halenses, VI), p. 45-69, *Sandys*, o. c., I², p. 348-349. — Dans le *Phédon*, p. 114 B, Eusèbe écrit ἄνευ καμάτων au lieu de ἄνευ

appelle dans sa capitale des savants alexandrins, et y fonde la bibliothèque de l'Octogone, où 120.000 volumes se trouvèrent bientôt réunis [1]. THÉMISTIOS est pendant tout le IVe siècle l'orateur officiel de Constantinople ; il lit et explique les philosophes, paraphrase Aristote, et fleurit son style en pillant les classiques [2]. En d'autres villes encore, des bibliothèques chrétiennes se fondent à partir du IVe siècle : à Antioche, Édesse, Nisibis. C'est de là que viendra le fonds des bibliothèques orientales au moyen âge. Enfin les atticistes chrétiens, saint BASILE, saint GRÉGOIRE DE NAZIANCE, saint GRÉGOIRE DE NYSSE, s'inspirent de Platon et l'imitent [3].

D'autre part, les Dialogues sont maintenant la Bible d'une Église philosophique, le néoplatonisme, fondé au IIIe siècle, par Ammonios Saccas, PLOTIN et PORPHYRE à Rome et Alexandrie, puis implanté en Syrie par JAMBLIQUE au début du IVe siècle [4]. A Athènes, l'École platonicienne végète longtemps : mais, à la fin de ce siècle, Nestorios et son fils Plutarque y apportent la doctrine de Jamblique ; au Ve siècle, SYRIANOS et PROCLOS y enseignent. Elle est fermée en 529 par Justinien, au temps du scolarque DAMASKIOS. Un certain nombre de néoplatoniciens de cette époque, dont quelques-uns étaient chrétiens, nous sont encore connus par leurs ouvrages : SIMPLICIUS, Jean PHILOPONOS, DAVID l'Arménien, OLYMPIODORE le Jeune [5]. Parmi ces commen-

σωμάτων, qui ne s'accorde pas avec le dogme de la résurrection : on ne sait s'il a modifié sciemment ce texte, ou si le changement avait déjà été fait par d'autres chrétiens. Dans l'ensemble, son exemplaire paraît assez bon ; il présente souvent les mêmes corruptions que nos manuscrits.

1. Ch. DIEHL, *Manuel d'art byzantin*, p. 215 ; A. GERCKE, dans l'*Einleit.*, I, p. 8 ; WATTENBACH, *Das Schriftwesen*, p. 599-600.

2. A. et M. CROISET, *o. c.*, V, p. 871 sqq. ; F. SCHEMMEL, *Neue Jahrbücher*, XI (1908), p. 147-168, surtout p. 157 sqq.

3. GRONAU, *De Basilio, Gregorio Nazianzeno Nyssaeoque Platonis imitatoribus* (Diss. Göttingen, 1908, 71 p.).

4. Il faut signaler ici l'empereur JULIEN (331-363), dont la théologie se rattache à celle de Jamblique ; le professeur d'éloquence LIBANIOS, maître de Julien, de saint Basile et de saint Jean Chrysostome ; le patriarche CYRILLE d'Alexandrie (380-444), qui plus tard écrivit une *Défense du christianisme contre Julien.*

5. Sauf le dernier, ils appartiennent au groupe des commentateurs d'Aristote. Outre les citations des néoplatoniciens, M. A. Schäffer a rassemblé celles d'ALEXANDRE d'APHRODISIAS, l'un des plus anciens et des plus remarquables commentateurs d'Aristote, et celles de PRISCIEN.

tateurs, quelques-uns nous donnent des indications explicites sur l'histoire du texte.

Naturellement, Platon trouve aussi des lecteurs en dehors des Écoles chrétiennes ou néoplatoniciennes. Mais peut-être le lisent-ils surtout dans des anthologies. La seule de ces anthologies qui ait subsisté jusqu'à nous, celle de STOBÉE, nous fournit une foule de renseignements précieux sur l'état du texte de Platon dans l'antiquité ; l'étude méthodique de ces renseignements est à peine commencée [1]. — Tous les compilateurs qui citent Platon peuvent encore être mis en œuvre : DIOGÈNE LAERCE une ou deux fois, ÉLIEN [2] ou ATHÉNÉE plus souvent ; et de même les rhéteurs, qui lisent et commentent surtout des œuvres comme le *Ménéxène* [3]. On peut également tirer parti des lexicographes : les λέξεις de TIMÉE, par exemple, nous permettent quelquefois de restituer à Platon des mots peu usités qui avaient été chassés du texte par leurs gloses [4]. Les compilateurs byzantins (surtout PHOTIOS et SUIDAS) [5], dont les ouvrages dérivent de travaux antiques mille fois remaniés dans l'intervalle, peuvent à l'occasion nous rendre le même service.

1. Voir surtout E. BICKEL, *De Joannis Stobaei excerptis Platonicis de Phaedone* (*Fl. Jbb.*, suppl. 28, 1903, p. 409-501).

2. Elien est d'ailleurs un atticiste. Pour ses emprunts au vocabulaire de Platon, cf. W, SCHMID, *o. c.*, III (1893), p. 162 sqq.

3. Par exemple MÉNANDROS au IIIe s. — Nous voyons aussi, dans les extraits de LACHARIS (*Rhet. gr.*, éd. Walz, III, 722), une phrase du Ménéxène citée, étudiée au point de vue de la forme et divisée en deux *membres*, κῶλα (cf. IMMISCH, *De rec.*, p. 1-2).

4. RUHNKEN a montré, par exemple, qu'il fallait corriger ᾠὰ en ὄα dans le *Banquet* (190 D) et écrire : ὥσπερ οἱ τὰ ὄα τέμνοντες, que lisaient Timée et Pollux (VI, 79). Il faut de même substituer, d'après Timée et Suidas, ὠργασμένος (*Théètète*, 194 C) à εἰργασμένος, et ἀνατεθρυωμένοι (*Rép.*, VI, 495 E) à ἀνατεθρυμμένοι (IMMISCH, *De rec.*, p. 11, n. 3). Il ne faut d'ailleurs utiliser le lexique de Timée qu'avec prudence, car il a été interpolé avec des gloses d'Hérodote et d'autres auteurs (NABER, *o. c.*, I, p. 113-114).

5. Et, en général, tous les travaux de compilation byzantine qui ont recueilli et sauvegardé quelque chose de l'érudition byzantine : Hésychios, les scholies de Platon et des orateurs, les divers lexiques publiés dans les *Anecdota* de Bekker et d'autres éditeurs, etc. — Le *Lexique* de Photios, *s. v.* χάκη, nous permet de retrouver la vraie leçon : μετὰ χάκης μᾶλλον ἢ μετ' ἀνδρείας (*Lois*, XII, 944 C), alors que nos mss. portent μετὰ τάχους. — La scholie de l'*Euthydème* 293 D, rapprochée de la glose de Photios, *s. v.*, καλὰ δὴ παταγεῖς, permet de restituer en ce passage de l'*Euthydème* : παταγεῖς au lieu de πάντα λέγεις, glose qui avait pénétré dans le texte (cf. IMMISCH, *De rec.*, p. 11, n. 3).

Ces diverses citations nous aident à reconstituer l'histoire du texte platonicien. Pour comprendre l'état de ce texte à la fin de l'antiquité, il ne faut pas oublier que, depuis le IVe siècle, le *codex* de parchemin a supplanté le rouleau de papyrus [1], et que toutes les œuvres littéraires présentent à partir de ce moment le même aspect extérieur qu'au moyen âge. Cette forme du codex, semblable à celle des livres actuels, est infiniment plus commode pour la lecture et les citations. D'autre part, le triomphe du codex de parchemin amena au IVe siècle, la transcription de toutes les œuvres littéraires anciennes : des fautes se produisirent sans doute au cours de cette transcription, à une époque où l'esprit critique avait généralement disparu. Enfin, le parchemin étant cher, il arriva même, un peu plus tard, que des copistes trop économes (surtout dans les monastères) effacèrent le premier texte et récrivirent par-dessus : ces *palimpsestes* sont nos plus anciens manuscrits sur parchemin [2]. On en trouve beaucoup à Bobbio : le monastère fondé par saint Colomban vers 613, reçut un peu plus tard le don de manuscrits du IVe et du Ve siècle, primitivement copiés pour des lettrés de Rome [3]. C'est de là que provient notre plus ancien manuscrit de Platon sur parchemin, un palimpseste du Ve siècle, qui contient un fragment de commentaire néoplatonicien sur le *Parménide* [4], et, naturellement, le texte correspondant du dialogue (141 A-141 D). Ce vénérable parchemin témoigne de la persistance des études platoniciennes à Rome [5]. Et, de même que le Commentaire anonyme sur le *Théètète* et les papyrus du IIe et du IIIe siècle, il nous renseigne sur la condition du texte de Platon, et confirme, à cet égard, les conclusions que l'on peut tirer de l'étude des citations antiques.

1. BIRT, *Die Buchrolle*, p. 24-25.
2. Cf. L. TRAUBE, *Vorles. und Abhandl.*, I, p. 96 ; GARDTHAUSEN, *o. c.*, p. 103, 2.
3. SANDYS, *o. c.*, I², p. 453.
4. Édité en dernier lieu par W. KROLL, *Rh. Mus.*, 47 (1892), p. 599 sqq. — IMMISCH (*De rec.*, p. 6 sqq.) a reproduit le texte de *Parménide* formé par les lemmes de ce commentaire.
5. Au début du IVe s., CHALCIDIUS traduit et commente le *Timée*, à la demande d'Hosius, évêque de Cordoue. Comme nous l'avons vu plus haut, le commentaire paraît se rattacher à un commentaire éclectique du IIe s. La traduction a une certaine importance pour la constitution du texte. — On sait le rôle que joua l'œuvre de Chalcidius pendant tout le moyen âge occidental.

Mais cette étude des citations, des témoignages de la *tradition indirecte*, ne peut être conduite sans une méthode rigoureuse et sans de grandes précautions. Pour la mise en œuvre des citations en vue de la constitution du texte, les éditeurs actuels en sont au même point que Bekker et ses prédécesseurs pour la mise en œuvre des manuscrits. Les prédécesseurs de Bekker utilisèrent les manuscrits qu'ils avaient sous la main; Bekker, le plus grand nombre de manuscrits possible, mais sans autre procédé de choix que la finesse de son goût personnel. C'est seulement au cours du XIXe siècle qu'on a classé méthodiquement les manuscrits et qu'on a voulu choisir entre les leçons suivant des principes rigoureux. De même, jusqu'à maintenant, l'étude de la tradition indirecte a servi à l'histoire bien plus qu'à la constitution du texte. Il ne suffit pas de noter les citations que l'on rencontre dans les auteurs anciens : il faut encore en déterminer très exactement la valeur. Au cours du XXe siècle, on classera peut-être les citations comme on a classé les manuscrits au cours du XIXe. Pour le moment, la « tradition indirecte » n'est qu'une troupe assez confuse et bigarrée[1], et une société si mélangée inspire quelque défiance. Gloses des lexicographes, extraits des florilèges, lemmes des scholies et surtout des commentaires, imitations littérales, traductions latines, citations faites par des amis et des adversaires, des grammairiens et des philosophes, des lecteurs et des compilateurs, tout se mélange et se brouille. Comment sortir de ce désordre ?

Il faut d'abord être sûr de lire ce qu'a réellement écrit l'auteur de la citation. Il est donc indispensable de posséder de bonnes éditions des citateurs. Or le texte de ces derniers a été généralement transcrit par eux-mêmes avec plus de négligence que celui de Platon (il était naturel qu'on traitât les grands auteurs avec plus d'égards) et se trouve fréquemment plus corrompu[2]. Souvent aussi, le texte de certains manuscrits des citateurs est corrigé et interpolé d'après le texte de l'écrivain cité : dans Stobée, par exemple, les leçons de seconde main du

1. Voir, par exemple, la liste des auteurs consultés par Paul RAWACK, *De Platonis Timaeo quaestiones criticae* (1888), p. 40-41, et par Paul COUVREUR, *Revue de philol.*, 1892, p. 171-180.

2. Il est vrai que cette négligence relative les a garantis des corrections arbitraires et leur a épargné les conjectures des demi-savants.

manuscrit *Parisinus* des *Eclogae* sont interpolées d'après les manuscrits platoniciens [1]. Dans les lemmes des commentaires, il arrive que tous les manuscrits du commentateur soient ainsi interpolés [2]. En outre, les anciens éditeurs des textes qui renfermaient des citations agissaient souvent comme les copistes, et, pour avoir un meilleur texte, corrigeaient leur auteur d'après les bons manuscrits ou les bonnes éditions de l'auteur cité ; maintenant, on sait que l'éditeur doit donner le texte des citations dans l'état où son auteur les a vues et copiées, et non dans le meilleur en soi ; c'est ainsi qu'Athénée a été excellemment édité par M. Kaibel, Stobée par MM. Wachsmuth et Hense, Denys d'Halicarnasse par Usener et M. L. Radermacher.

Il faut savoir ensuite si le citateur a bien transcrit ce qu'il a lu, et s'il a consulté des exemplaires corrects ; il faut, en somme, vérifier le degré d'exactitude de chaque citation, c'est-à-dire en considérer l'étendue, l'époque, le but, l'auteur. Les plus longues ont chance d'avoir été tirées du livre lui-même et recopiées littéralement ; les plus courtes peuvent avoir été faites de mémoire [3]. Après le IVe siècle, quand les œuvres sont transcrites sur des *codices* de parchemin, on les consulte plus facilement, et les citations ont plus de chances d'être exactes : il était fastidieux, auparavant, de dérouler le *volumen* correspondant au passage de tel auteur, de le rouler à nouveau et de le replacer [4]. — Si l'on cite pour expliquer une pensée, on s'attache moins à l'exactitude littérale que pour expliquer un mot [5]. Le passage qu'il s'agit d'expliquer est toujours reproduit plus scrupuleusement que les passages invoqués accessoirement pour appuyer une interprétation. — Certains auteurs citent généralement de mémoire : c'est, nous l'avons vu, le cas d'Aristote. D'autres, consciemment ou inconsciemment, transforment et stylisent les citations pour les

1. Bickel, *De J. Stob.*, p. 414, n. 1.

2. H. Diels, *Deutsche Litz.*, 1901, p. 3031 ; P. Rawack, *o. c.*, p. 2-3.

3. Cf. O. Apelt, *Berl. ph. W.*, 1904, p. 210 ; O. Immisch, *De rec.*, p. 13, n. 3.

4. Birt, *Buchrolle*, p. 24, 124 ; L. Havet, *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins* (1911), p. 35.

5. Il faut se le rappeler en étudiant les citations des commentateurs d'Aristote. Ceux-ci, d'ailleurs (cf. H. Diels, *D. Ltz.*, 1900, p. 1502), nous donnent une foule d'indications sur le texte de Platon.

adapter à leur propre texte et à leurs tournures coutumières[1]. D'autres sont peu philologues et ne se soucient nullement de faire des citations exactes : par exemple Synésios[2], qui se sert sans vergogne de textes fautifs, en prétextant que la nécessité de trouver des corrections conjecturales développe l'intelligence, et qui affirme qu'en lisant les auteurs il faut s'attacher uniquement au fond ; ou bien Jamblique, qui montre pour ces futilités un mépris souverain, blâme la πολυπραγμοσύνη τῶν λέξεων de Longin[3], dédaigne les explications littérales[4], et dès lors ne transcrit pas Platon quand il le cite, mais le « traduit à son usage »[5], et va même jusqu'à le corriger à sa guise, transformant ἐν μέρους εἴδει (*Timée*, 30 c) en ἐν μέρους ὡς ἐν εἴδει[6]. En général, les néoplatoniciens sont négligents ; certains le sont tout particulièrement, comme Olympiodore : on doit se défier de lui, non seulement quand il cite d'autres dialogues que celui qu'il commente, mais ce dialogue même[7]. Pour nous inspirer confiance, il est nécessaire que des exégètes de cette sorte expliquent un mot déterminé, ou qu'ils confirment leur première citation en la répétant. Mais, en général, une citation qui se dit littérale a pour elle une présomption d'exactitude. Les citations des grammairiens sont assez sûres, car elles reposent, au moins à l'origine, sur un dépouillement direct des textes[8]. Cette ***question des sources*** se pose surtout dans les anthologies : l'auteur

1. Par exemple, l'expression λόγος διαρρεῖ est un tour propre à Élien ; le rhéteur Ménandre, citant un passage des *Lois*, change λόγος ὑπορρεῖ en λόγος διαρρεῖ (W. Schmid, *Der Atticismus*, III, p. 263).

2. Cf. Sandys, *o. c.*, I², p. 367. — Disciple d'Hypatie, et resté fidèle à l'École d'Alexandrie, il méprise profondément l'École d'Athènes et sa « brassée de sophistes Plutarquiens ». Il cite très fréquemment Platon (133 fois dans ses *Lettres*), plus souvent même qu'Homère et Plutarque. W. S. Crawford (1901) a étudié ces diverses citations.

3. Proclos, *Comm. sur le Timée*, I, p. 87, éd. Diehl. — Un peu plus loin, Proclos fait allusion à Longin en parlant des φιλοθεάμονες τῶν λέξεων (I, p. 90).

4. Id., *Ibid.*, I, p. 55, l. 10-16.

5. M. Schanz, *Plat. op.*, IX, p. 86.

6. Proclos, *Ibid.*, I, p. 423, l. 9-12. La correction de Jamblique est d'ailleurs inintelligible, telle que la reproduit Proclos.

7. Immisch, *o. c.*, p. 5. — De même Philoponos prétend citer ἐπὶ λέξεως une phrase du *Phèdre*, et il écrit ἔχειν ὅθεν κινηθέντα γένηται, alors qu'une page plus loin, répétant la citation, il écrit d'abord γενήσεται puis γένηται (Id., *ibid.*, p. 9).

8. L. Havet, *o. c.*, p. 35.

cite-t-il directement ou de seconde main ? En fait, Stobée a beaucoup emprunté à des recueils antérieurs ; il a pu en modifier le texte en le transcrivant plus ou moins soigneusement ; ces extraits ont pu également se modifier après avoir été tirés des manuscrits de Platon et avant de parvenir à Stobée [1]. En revanche, un faiseur d'anthologies n'est pas tenté, comme un philosophe ou un théologien, de corriger volontairement ou involontairement son auteur pour l'adapter à sa propre pensée. — Enfin, on ne peut recourir aux *traductions* (de Cicéron, Chalcidius, etc.) qu'avec une prudence extrême [2] : il convient d'apprécier, avant tout, l'intelligence et les connaissances du traducteur, sa méthode de travail et son degré de fidélité au texte.

Quand on étudie les *commentateurs* des dialogues de Platon, un autre problème grave se pose [3] : celui qui concerne l'emploi des *lemmes*. Le commentateur reproduit généralement, avant de donner son explication, le début et la fin du texte qu'il va expliquer (reliés par ἕως τοῦ), ou quelquefois ce texte tout entier. Ce lemme (ῥῆσις) est précieux pour nous, car il nous permet de voir quel texte lisait l'auteur du commentaire. Mais, dans certains cas, les lemmes ont subi le même sort que les citations de Stobée ou d'autres écrivains, et ont été corrigés par un copiste ou un lecteur d'après un manuscrit de Platon [4] ; cette interpolation leur enlève naturellement toute valeur. De tels cas sont heureusement assez rares, nous le savons maintenant. Chr. Schneider, l'avant-dernier éditeur du Commentaire de Proclos sur le *Timée*, pensait au contraire que la plupart des lemmes étaient dus à des interpolations de ce genre, et avaient été introduits par des lecteurs dans un texte qui n'en comportait pas à l'origine [5]. Mais P. Rawack a montré en excellents termes l'étrangeté de cette opinion, et M. E. Diehl l'a définitivement réfutée. C'est un usage de commentateur, et non pas de lecteur, que de citer en

1. Cf. Apelt, *B. ph. W.*, 1904, p. 611.
2. Cf. Rawack, *o. c.*, p. 15.
3. P. Rawack, *o. c.*, p. 2-4 (qui signale la dissertation de K. E. A. Schmidt, *De Timaeo Platonis ex Procli commentariis restituendo*, Stettin, 1841/42); E. Diehl, *Der Timaiostext des Proklos* (*Rh. Mus.*, 58, p. 266-269), et K. Prächter, *Gott. gel. Anz.*, 1905, p. 518-522.
4. Cf. Diels, *D. Ltz.*, 1901, p. 3031.
5. Voir la préface de son édition (Breslau, 1847), p. v.

abrégeant par la formule ἕως τοῦ [1]. C'est l'habitude de tous les exégètes, par exemple de Galien lorsqu'il commente Hippocrate, ou du commentateur anonyme du *Théètète*, de reproduire d'abord — et quelquefois intégralement — le passage qu'ils vont ensuite expliquer. D'ailleurs, Proclos n'écrit pas seulement son commentaire pour exposer la doctrine néoplatonicienne, mais pour en prouver l'accord avec la doctrine de Platon, bien comprise : il doit donc présenter à son lecteur les textes qu'il explique et qui constituent le point de départ de son argumentation. Il en est de même, évidemment, d'Hermias ou d'Olympiodore. En définitive, l'influence des manuscrits de Platon sur les lemmes des commentaires ne se manifeste que dans des cas déterminés et assez peu fréquents ; même la différence du lemme et de l'explication ne suppose pas nécessairement une telle influence ; seuls les cas où les manuscrits du commentateur sont en désaccord dans l'énoncé du lemme nous obligent à l'admettre : cette divergence peut résulter de l'interpolation de certains manuscrits au moyen de la tradition platonicienne, mais s'explique quelquefois aussi par les corruptions d'une partie des manuscrits [2]. Il suffit alors de négliger les leçons des exemplaires interpolés ou corrompus.

D'autre part, quelques manuscrits relativement récents nous présentent des lemmes sous une forme plus étendue que des manuscrits antérieurs ; ils citent, par exemple, une phrase entière, alors que le plus ancien manuscrit n'en donne que le début et la fin, reliés par ἕως τοῦ. On pourrait croire que cette citation plus complète a été empruntée aux exemplaires platoniciens ou à l'explication du commentateur. Mais, en ce qui concerne le Commentaire de Proclos sur le *Timée*, M. Diehl a montré que les lemmes ont été *abrégés* dans le plus ancien, et *non pas interpolés* dans les plus récents [3]. Quant aux passages où le lemme diffère du commentaire, nous devons éliminer les divergences qui s'expliquent par des erreurs de transcription et sont imputables aux copistes : toutes les autres remontent évidem-

1. H. Diels, éd. du *Commentaire de* Simplicius *sur la Physique d'Aristote* (1882), Préface, p. x.

2. Diehl, *l. c.*, p. 269. Dans le commentaire de Proclos sur le *Timée*, ces interpolations se rencontrent surtout dans le ms. D (*Parisinus* 1838), du xvi[e] siècle).

3. Id., *ibid.*, p. 248-251 ; Prächter, *l. c.*, p. 518.

ment à Proclos lui-même. Quelques-unes résultent peut-être d'une négligence de Proclos; la plupart impliquent la consultation d'exemplaires différents, dont les variantes ont subsisté dans les citations du commentateur [1]. Il faut donc renoncer, dans le Commentaire de Proclos sur le *Timée*, à mettre d'accord à tout prix le lemme et l'explication; lorsqu'ils se contredisent, il faut tenir compte à la fois du texte expressément cité, et du texte implicitement contenu dans le commentaire [2]. Enfin, quand les divers manuscrits de Proclos sont en désaccord sur le lemme, il faut recourir aux indications du commentaire. — Ces conclusions et ces règles de méthode sont naturellement applicables, d'une façon plus ou moins stricte, à toutes les œuvres d'exégèse.

Telles sont les règles à suivre pour rassembler de bons matériaux. Si l'on s'occupe de la critique et de la restitution du texte, ces matériaux sont immédiatement utilisables [3]. Mais, pour en dégager les données qui éclaireront l'histoire du texte, il faut mettre en parallèle ces diverses citations et les leçons des manuscrits médiévaux. Sur ce dernier point, il importe, une fois de plus, de prendre quelques précautions. Il faut résolument éliminer tous les manuscrits qui ont été interpolés d'après les auteurs de citations (Eusèbe, Proclos, Stobée, etc.). C'est ainsi que, dans la recension du *Venetus* 184 (Ξ), des commentaires néoplatoni-

1. Notre commentaire sur le *Timée* semble provenir d'une explication orale. Avant l'édition, les notes du cours ont pu être augmentées par un arrangeur; des explications faites en des temps divers sur deux exemplaires divers ont pu se juxtaposer (par exemple, dans le *Timée*, p. 31 B = II, p. 13 sqq. du Commentaire, éd. Diehl, Proclos explique le texte δύο δὲ μόνω; le rédacteur ajoute, p. 17, l. 23 sqq., une explication de δύο δέ τινα, qui vient peut-être d'un autre cours); on a pu donner au copiste chargé de la transcription un autre exemplaire du *Timée* que l'exemplaire consulté par Proclos; ou, si on lui a donné le même exemplaire, le copiste a pu négliger certaines variantes que Proclos avait ajoutées en marge parce qu'il les jugeait préférables à son texte (ou bien trouvées en marge, où on les avait notées antérieurement) et sur lesquelles il avait fondé son explication; quelquefois même, Proclos avait pu proposer ces variantes oralement, et la trace en avait naturellement disparu. Cf. Prächter, *l. c.*, p. 518-520.

2. Évidemment, l'accord du lemme et du commentaire est un cas encore plus favorable et qui permet des inductions plus probables.. — En outre, si le lemme contredit le commentaire, la leçon que nous dégagerons du commentaire nous sera plus solidement attestée que la leçon du lemme.

3. L'utilité des citations à cet égard est incontestable, mais il convient de ne pas l'exagérer. O. Apelt, dénombrant les tableaux de Schäffer, a calculé que les citations néoplatoniciennes réunies par lui ne corrigeaient

ciens semblent avoir été utilisés par Bessarion [1] ; pour cette raison, et pour d'autres non moins décisives, ce manuscrit n'aurait pas dû être employé par MM. Schäffer et Bickel, dans leurs études sur les citations des néoplatoniciens et de Stobée. De même, le *Parisinus* F a été corrigé d'après le Commentaire de Proclos sur le *Timée* [2], et ne doit pas entrer en ligne de compte dans les études sur la tradition indirecte. — D'autre part, lorsqu'on s'autorise de leçons communes pour rapprocher certains manuscrits médiévaux et certaines citations anciennes, il ne faut pas oublier que les mêmes modifications du texte ont pu se produire en des temps différents sous l'influence des mêmes causes psychologiques ou matérielles, et qu'en particulier l'identité de certaines fautes dans la tradition antique et dans un manuscrit ne prouve pas nécessairement l'intime parenté de ce manuscrit et de cette partie de la tradition antique ; la seconde faute est parfois une *répétition*, et non pas une *reproduction* de la première. Parmi les nombreux exemples de cette résurrection spontanée de fautes anciennes, citons deux passages du *Phédon* : p. 66 B, où γνησίως s'est transformé en γνησίοις à la fois dans Jamblique et dans deux de nos manuscrits (*Vatic.* 225 = Δ ; *Flor.* 85, 12 = d) ; p. 113 B, où ὁ τάρταρος remplace ὁ τέταρτος aussi bien dans Stobée que dans le *Tubingensis* et le *Vatic.* Δ ; c'est que le Tartare vient d'être mentionné peu auparavant ; et l'on voit en outre, par le *codex Minae* (*Par. suppl. gr.* 668), qui porte ὁ τεταρταρος, comment la répétition d'une syllabe a permis à cette corruption de se produire [3]. De même, la corrup-

nos manuscrits, le plus souvent, que pour des minuties : 10 cas seulement avaient une importance, contre 180 cas d'erreurs manifestes. Enfin, dans 400 autres cas, les citations s'accordent avec une partie de nos manuscrits et se partagent entre les familles B et T, avec une majorité pour la seconde (*B. ph. W.*, 1899, p. 743-744).

1. O. Immisch, *De rec.*, p. 13, note 3.

2. E. Diehl, *l. c.*, p. 251, n. 2. — Des corrections récentes, et même des corrections anciennes du *Parisinus* A s'inspireraient également du commentaire de Proclos (p. 259, n. 7).

3. Dans d'autres cas, les fautes ne sont identiques qu'en apparence. Par exemple, Théodoret paraphrase le ὑμεῖς, οἵπερ σοφώτατοι ἔστε du *Gorgias* (p. 527 AB) en ὑπερσοφώτατοι ὄντες, qui a un sens ; le *Vindobonensis* F et le *Florentinus* x (85,7) portent l'absurde leçon ὑπερσοφώτατοι ἔστε. — Cf. O. Immisch, *Litt. Centralbl.*, 1903, p. 64 ; *De rec.*, p. 13, n. 3 ; *D. Ltz.*, 1906, p. 799-800.

tion de προσαιτήσουσα en προσαιτὴς οὖσα (*Banquet*, 203 B), commune à Origène et au *Bodleianus* [1], peut s'expliquer par une mauvaise séparation des mots dans l'exemplaire consulté par Origène et dans le modèle transcrit par le copiste du *Bodleianus*.

Si nous observons ces règles de méthode, l'étude des papyrus et de la tradition indirecte nous permet de nous représenter avec quelque précision l'état du texte antique, par rapport au texte médiéval. Nous verrons que nos manuscrits peuvent se classer en trois familles principales : la première a pour représentant le *Bodleianus* 39, couramment appelé B, qui contient les six premières tétralogies ; la seconde, le *Parisinus* 1807 (A), qui contient les deux dernières tétralogies, et le *Venetus* app. cl. 4, 1 (T), dans sa partie ancienne ; la troisième a des représentants divers suivant les dialogues, mais les deux plus importants sont le *Vindob.* 54 = suppl. philos. gr. 7 (W) et le *Vindob.* 55 (F). Cette troisième famille occupe une position intermédiaire entre les familles B et AT. Par exemple, le groupe W se rapproche davantage de l'une ou de l'autre des deux premières familles, suivant les dialogues. Cobet et Schanz avaient cru jadis que la tradition de la première famille était la plus proche de l'archétype, par conséquent de la tradition antique et du texte original, et que le reste des manuscrits formait un groupe inférieur. En reconnaissant la grande valeur du *Venetus* T, et en l'étudiant très diligemment, Schanz lui-même avait déjà infirmé cette opinion ; la découverte des papyrus du IIIe siècle avant notre ère et les recherches faites sur la tradition indirecte l'ont définitivement ruinée. M. SCHÄFFER, en étudiant les citations d'Alexandre d'Aphrodisias, des néoplatoniciens du Ve et du VIe siècle et du grammairien contemporain Priscien, a montré que le texte de la seconde famille ne pouvait à aucun égard être considéré comme un texte corrompu, dérivé de celui de la première (c'était une erreur que Schanz avait, d'ailleurs, abandonnée depuis longtemps), et surtout, que ce texte de la seconde famille était plus proche du texte antique, révélé par les citations, que le texte de la première [2]. C'est ce qu'avaient déjà montré les recherches de

1. M. SCHANZ, *Studien zur Geschichte des Platonischen Textes* (1874), p. 27.

2. Alph. SCHÄFFER, *Quaestiones Platonicae* (1898), particulièrement p. 53-54. — Schäffer cite encore (p. 53, 1) un exemple caractéristique d'Aelius

Paul Couvreur sur le papyrus du *Phédon* et sur les variantes du *Phédon* fournies par les citations anciennes [1], et les remarques d'A. Jordan sur le palimpseste du *Parménide* [2]. Donc, les leçons des deux premières familles existent dans l'antiquité ; mais elles se trouvent mélangées en des proportions diverses suivant les cas. Or ce texte mélangé caractérise précisément la troisième famille ; c'est donc celle-ci qui paraît nous donner l'image la plus juste du texte antique [3]. Les lemmes du Commentaire anonyme sur le *Théètète*, nous montrent ce même mélange des familles B et T, et se rapprochent en outre, dans des cas très nombreux et très importants, du texte de W [4]. Les autres représentants de la troisième famille sont exactement dans le même cas : M. Burnet [5] a montré l'accord du *Vindobonensis* F avec les témoignages anciens dans la *République*, et M. Diehl [6] l'accord du *Vaticanus* 228 (σ') [7] avec les citations du *Timée* faites par Proclos. Il arrive ainsi que des vestiges de la tradition la plus ancienne se rencontrent dans des manuscrits tout à fait récents : il nous faut dissocier les deux notions de tradition ancienne et de manuscrit ancien.

Mais la troisième famille se distingue nettement de la tradition antique, parce que celle-ci n'a pas le même genre d'unité qu'une classe de manuscrits. A aucune époque les anciens n'ont connu de *vulgate platonicienne* tout à fait uniforme [8], communément

Aristide, qui s'accorde avec les mss. TW sur la vraie leçon δημοκοπικός (*Phèdre*, 248 E), alors que B porte δημοτικός. — D'après les calculs faits par O. Apelt sur les données de Schäffer (*B. ph. W.*, 1899, p. 745), 148 leçons s'accorderaient avec celles de la première famille, 200 avec celles de la seconde.

1. *Revue de philologie*, XVI (1892), p. 171-180 ; XVII (1893), p. 14-27.
2. Henri Alline, *Rev. de philol.*, XXXIV (1910), p. 255, n. 5. — Ce palimpseste présente un mélange des traditions B et T, plus proche de B que de T (Otto Immisch, *De rec.*, p. 8).
3. Cf. Immisch, *o. c.*, p. 13-14 ; Alline, *l. c.*, p. 265-273. — Ce fait est d'ailleurs général. Les papyrus très anciens d'Isocrate et de Démosthène nous montrent à la fois les fautes caractéristiques des diverses familles ; cf. A. Gercke dans Kroll, *Die Altertumswiss.*, p. 498, et dans l'*Einleit.*, I, p. 47-48.
4. Voir l'éd. du papyrus par Diels et Schubart, p. XXII.
5. Voir, par exemple, *Cl. Review*, 1902, p. 98-101.
6. E. Diehl, *l. c.*, p. 262-265, 267-268.
7. Les lettres ordinaires accompagnées du signe *prime* remplacent, pour la commodité typographique, les lettres gothiques de Bekker.
8. Comme le croyaient Chr. Schneider (*Platonis Civitas*, III, p. 311) et primitivement J. Burnet (*Cl. Review*, 1902, p. 100), qui, par la suite, s'est

adoptée et répandue par le commerce à l'exclusion des autres textes. Dans le récit d'Er, au X[e] livre de la *République*, M. St. Jones a montré, par la comparaison des témoignages de Plutarque, Justin, Athénée, Théon, Proclos, avec les témoignages d'Eusèbe, Stobée, Clément d'Alexandrie, Galien, Jamblique, auparavant allégués par M. J. Burnet, que ces diverses citations se contredisent entre elles et ne forment pas un ensemble cohérent. Olympiodore s'accorderait plutôt avec la première famille, Syrianos avec la seconde [1]. Stobée, dans des passages cités deux fois, présente fréquemment des variantes très importantes, parce qu'il a eu plusieurs sources [2]. Très souvent les citations se contredisent entre elles, dans un même auteur ou dans plusieurs, et ce n'est pas, généralement, la faute des copistes. En certains passages, nos manuscrits et Stobée diffèrent d'Hérodien, de Timée et de Pollux ; tantôt nos manuscrits et Stobée contredisent Eusèbe, tantôt nos manuscrits et Eusèbe contredisent Stobée ; un fragment du *Ménéxène* montre les divergences de Denys d'Halicarnasse, d'une part, de Jamblique et Stobée, de l'autre : et cependant Denys a en commun avec les manuscrits et Stobée une lacune que seul Jamblique trahit [3]. Enfin nous avons vu que chez Proclos la divergence du lemme et du commentaire implique fréquemment l'existence de deux exemplaires différents, tous deux consultés et employés, soit par Proclos lui-même, soit par Proclos et l'éditeur de son œuvre.

*
* *

rendu à certaines objections de St. Jones (*Ibid.*, 1902, p. 388-391) et entend maintenant par vulgate « *l'ensemble des témoignages antiques* » (*Ibid.*, 1903, p. 12-13). Il suffit d'admettre, en outre, que cet ensemble est incohérent. — Usener (*Unser Platontext*, p. 208) signalait déjà cette variété des textes anciens. Cf. Alline, *l. c.*, p. 269-271. — A la vérité, il faut distinguer entre les époques. Les papyrus d'Arsinoé diffèrent très notablement du texte médiéval ; entre le reste de la tradition antique et ce texte médiéval, la divergence est beaucoup moins considérable : le texte s'est uniformisé dans l'intervalle (cf. plus haut, p. 184). La tradition antique n'en a pas moins des formes très diverses les unes des autres et l'on ne saurait parler de *vulgate platonicienne*, même à partir de notre ère. Vers la fin de l'antiquité, une vulgate tend à s'établir, mais n'y parvient jamais complètement. Nous aurons bientôt l'occasion de préciser ce dernier point.

1. O. Apelt, *B. ph. W.*, 1899, p. 743.
2. Id., *ibid.*, p. 742 ; E. Bickel, *o. c.*, p. 491-492.
3. O. Immisch, *o. c.*, p. 16-18.

Nous avons d'ailleurs sur ce point quelques indications explicites des néoplatoniciens, et particulièrement de Proclos. Commentant la p. 37 B du *Timée*, celui-ci reproduit et explique d'abord la leçon : λόγος... ἐν τῷ κινουμένῳ ὑπ' αὐτοῦ φερόμενος...[1], puis il ajoute : εἰ δέ, ὡς ἐν τοῖς ἀκριβεστέροις εὕρομεν τοῖς κεκολασμένοις, μὴ γράφοιτο ἐν τῷ ὑπ' αὐτοῦ κινουμένῳ, ἵν' ἐπὶ τὸν λόγον ἔχῃ τὴν ἀναφοράν, ἀλλὰ τῷ ὑφ' ἑαυτοῦ κινουμένῳ ; et il explique brièvement cette variante : πᾶσαν ἂν δηλοίη τοῦτο τὴν ψυχήν, etc.[2]. Le texte qu'il commente d'abord, et longuement, est, de toute évidence, celui de son exemplaire courant et des exemplaires que lisent ses auditeurs ; la variante qu'il cite figure dans les manuscrits d'une édition savante, « sévèrement revisés et exécutés avec un soin plus minutieux que les autres ». Proclos a consulté cette édition et noté, peut-être en marge de son exemplaire courant, les divergences de texte qui lui semblaient intéressantes. — De même, à propos du passage : τὰ δὲ ἄλλα οὗ δὴ καὶ δι' ἃς αἰτίας ἱδρύσατο (*Timée* 38 D), il mentionne et explique assez longuement la variante ἱδρύσαντο[3]. Ainsi, de temps en temps, Proclos tient compte des variantes, mais il ne se soucie pas de choisir entre deux leçons différentes : il les explique successivement, et se borne à donner, dans son exégèse, la première place ou la plus importante au texte le plus courant. Il arrive même qu'il explique tour à tour, sans prévenir son lecteur, la leçon du texte et une variante ; par exemple, il saute de δύω δὲ μόνω (*Timée* 31 B) à δύο <δέ> τινα, où il commente tout particulièrement le τινα[4]. De même, il passe inconsciemment, semble-t-il, de εὔτροχος ὤν (37 B) à εὔτροχος ἰών, leçon qui accentue la symétrie du second membre de phrase et du premier[5].

1. Tome II, p. 305, l. 26-28 ; p. 306 sqq., éd. Diehl.
2. *Ibid.*, p. 308, l. 25-28 ; l. 28-34, et p. 309, l. 2.
3. *Ibid.*, t. III, p. 68, l. 26 ; p. 69, l. 4 : εἰ δέ, ὥσπερ ἔν τισιν εὕρομεν, ἱδρύσαντο γράφοις, etc.
4. La leçon figure dans le lemme (t. II, p. 13, l. 15) et dans le commentaire (p. 14, l. 14) ; la variante, dans le commentaire (p. 17, l. 24 sqq.). — L'hypothèse de Prächter (voir plus haut, p. 155, n. 1) expliquerait bien cette incohérence.
5. La première leçon se rencontre dans le lemme (II, p. 312, l. 7) et se trouve expliqué dans le commentaire (p. 312, l. 28). La variante εὔτροχος ἰών paraît impliquée dans le commentaire (p. 314, l. 1-2 : εὐτρόχως ἐκείνου κινουμένου ; l. 28 : τὴν εὔτροχον κίνησιν). Cf. E. Diehl, *Rh. M.*, 1903, p. 255.

La critique des textes paraît donc tout à fait indifférente à Proclos[1]. Il suit sur ce point l'exemple de Jamblique, son maître par excellence. Dans la phrase : ὥστε οἷον ἐγκαύματα ἀνεκπλύτου γραφῆς ἔμμονά μοι γέγονεν (*Timée*, 26 C), Jamblique lisait γραφῆς ou βαφῆς : ni l'un ni l'autre de ces mots ne faisant obstacle à l'interprétation allégorique et métaphysique du passage, il se bornait à les juxtaposer : λέγεται γὰρ ἀμφοτέρως. Ce théologien qui traite avec tant de dédain la πολυπραγμοσύνη τῶν λέξεων de Longin, n'a certainement pas pris la peine de collationner deux exemplaires : il a dû trouver la variante βαφῆς en marge de son livre [2]. L' « excellent Amélios » n'eut pas tant de bonheur, si nous en croyons Porphyre, son disciple. Dans un de ses cours, Amélios expliquait le *Timée* ; il en était arrivé à la phrase : ψυχή... λέγει κινουμένη διὰ πάσης ἑαυτῆς (37 A) et s'évertuait à expliquer l'absurde leçon λήγει κινουμένη, qui figurait dans son exemplaire : ce n'était pas chose facile, car toute cette phrase, et la précédente, de même que tout le *Timée* et toute l'œuvre de Platon, pro-

1. Quand il commente les mots : γῆν... ἰλλομένην δὲ περὶ τὸν διὰ παντὸς πόλον τεταμένον (40 B), il ne défend pas la leçon ἰλλομένην contre la leçon εἱλουμένην. Dans tout ce développement (III, p. 133-138), il n'examine qu'une seule leçon (ἰλλομένην) et s'efforce de montrer que ce verbe implique l'immobilité de la terre et, malgré l'autorité d'Aristote, ne doit pas être regardé comme *synonyme* de εἱλουμένην ou στρεφομένην. En ce passage comme ailleurs, Proclos fait l'exégèse, non la critique du texte. — Olympiodore, si négligent à tant d'égards, comprend toutefois qu'il est nécessaire de choisir entre deux leçons, la bonne et la mauvaise. Commentant le *Gorgias* (ἄξιον μὲν οὖν μοι συγγνώμην...), il déclare : τινὲς δὲ γράφουσιν ἄξιον μέντοι, κακῶς δέ· δεῖ γὰρ ἄξιον μὲν οὖν γράφειν ; et il en donne une raison grammaticale et stylistique : c'est un exemple de σχῆμα ἀμέριστον (emploi de μέν sans un δέ correspondant). Cf. le *Comm. sur le Gorgias*, p. 66, l. 5 sqq., éd. Jahn.

2. Dans ce passage (t. I, p. 194-195), Proclos reproduit d'abord les explications de Porphyre ; puis il passe au second de ses deux principaux inspirateurs, à Jamblique : εἰ δέ τις πρὸς ταύταις ταῖς ἀποδόσεσι καὶ τῶν πραγμάτων ἀντέχοιτο τῆς ὅλης θεωρίας, ἀκουέτω λέγοντος Ἰαμβλίχου τὴν μὲν τῶν παίδων μνήμην ἐνδείκνυσθαι τὴν ἀεὶ νέαν καὶ ἀκμάζουσαν μόνιμον τῶν λόγων ποίησιν, τὸ δὲ ἀνέκπλυτον τῆς γραφῆς ἢ τῆς βαφῆς — λέγεται γὰρ ἀμφοτέρως — τὴν ἀέναον καὶ ἀνέκλειπτον δημιουργίαν, etc. (p. 195, l. 22-28). — En considérant la suite des idées, il paraît extrêmement naturel d'attribuer à Jamblique tout ce développement, et par conséquent l'incise ἢ τῆς βαφῆς — λέγεται γὰρ ἀμφοτέρως. Il n'est pas impossible, malgré tout, que la parenthèse en question appartienne à Proclos, peu soucieux d'une composition nette et claire : privés de ce témoignage sur Jamblique, il nous en reste assez d'autres pour connaître le mépris du théurgiste à l'égard de ces questions de mots — c'est-à-dire à l'égard de toute exégèse précise et méthodique.

clament la continuité incessante du mouvement de l'âme. Le maître bredouillait donc un peu, et Porphyre entra sur ces entrefaites, Il ne manquait pas de sens critique, ayant été disciple de Longin, et il usait d'un bon texte, qui portait λέγει. Voulant aider l'exégète à sortir de ce mauvais pas, Porphyre lui dit aussitôt : « Il faut écrire λέγει, et non pas λήγει. » Mais Amélios en fut très mortifié. Il avait cru, sans doute, que Porphyre lui reprochait une erreur de lecture ou l'emploi d'un exemplaire médiocre. Quelques années plus tard, Porphyre trouva dans Sosicrate la même leçon que dans l'exemplaire d'Amélios : « l'excellent Amélios, dit Porphyre en terminant son récit, aurait été bien heureux d'apprendre qu'un autre aussi approuvait la même leçon : mais il était mort auparavant[1] ». Évidemment, Amélios ne connaissait pas d'autre leçon que celle qu'il expliquait, et croyait, un peu naïvement, qu'il n'en existait pas d'autre : ayant sous les yeux un passage inintelligible, il ne songeait même pas à se demander si le texte était corrompu, et à chercher dans d'autres manuscrits une variante plus authentique et plus claire. Proclos connaît un peu mieux son Platon et rejette λήγει comme inconciliable avec les doctrines du *Timée*. Mais il tient à prouver la subtilité de son exégèse, et entreprend d'expliquer que λήγει peut à la rigueur s'écrire et se comprendre : l'autre leçon est *moins embarrassante* ; mais celle-ci ne rebute pas le commentateur[2]. — Une telle anecdote est significative : elle

1. Proclos, *Comm. sur le Timée*, II, p. 300, l. 23-p. 301, l. 2 : μὴ λανθανέτω δὲ ἡμᾶς ἐν τούτοις, ὅσα ὁ Πορφύριος ἱστόρησε περὶ τοῦ λέγει καὶ λήγει, καὶ ὅτι εἰσελθὼν πρὸς τὸν Ἀμέλιον ἐξηγούμενον τὴν ῥῆσιν ταύτην ὡς ἔχουσαν, ἀντὶ τοῦ λέγει κινουμένη, λήγει κινουμένη καὶ πράγματα ἔχοντα μὴ δυνάμενον ἐφαρμόσαι τῷ λήγει κινουμένη τινὰ καὶ ὁπωσοῦν ἐξήγησιν, ἀεὶ κινουμένης τῆς ψυχῆς ἀπαύστως, ὡς εἴρηται καὶ ἔμπροσθεν, εἰπεῖν μὲν πρὸς αὐτόν, ὅτι λέγει γραπτέον καὶ οὐχὶ λήγει, καὶ λυπῆσαι σφόδρα τὸν Ἀμέλιον, εὑρεῖν δὲ ὕστερον οὕτω γράφοντα καὶ τὸν Σωσικράτην, ὡς τὸν Ἀμέλιον, καὶ ἡσθῆναι ἂν πάνυ τὸν γενναῖον Ἀμέλιον, εἰ ἔγνω καὶ ἄλλον τὴν αὐτὴν δοκιμάζοντα γραφήν, ἀλλὰ προτελευτήσαντα τυχεῖν.

2. *Ibid.*, p. 301, l. 29-p. 302, l. 10 : ἐπειδὴ δὲ γράφουσί τινες ἐσφαλμένως οὐ λέγει διὰ πάσης ἑαυτῆς, ἀλλὰ λήγει, ὡς τὸν Πορφύριον ἱστορεῖν εἴπομεν, καὶ ὅτι καὶ Ἀμέλιον οὕτω γράφοντα καὶ καταστήσασθαι μὴ δυνάμενον τὴν διάνοιαν τῆς ῥήσεως εἰπὼν χρῆναι γράφειν οὐ λήγει διὰ πάσης ἑαυτῆς, ἀλλὰ λέγει, δεινῶς ἠνίασε, τοσοῦτον προσθετέον, ὅτι ἀπραγμονέστερον μέν ἐστι γράφειν λέγει κινουμένη, δύναιτο δ'ἂν καὶ λήγει γράφεσθαι, τὴν ἐκ τῶν πολλῶν νοήσεων μίαν ἀντίληψιν τῶν γνωστῶν καταντῶσαν εἰς τὴν ἰδίαν ἑκάστῳ ὡρισμένην ἐπιβολὴν τοῦ λήγει σημαίνοντος ἵν' ᾖ τὸ ὅλον κινουμένην τὴν ψυχὴν λήγειν εἰς τὴν ἑκάστου γνῶσιν· τέλος γὰρ τοῦ κινεῖσθαι τὸ λήγειν, τῆς ψυχῆς οὔτε τοῦ κινεῖσθαι παυομένης καὶ ἀεὶ καταντώσης εἴς τινα νόησιν, οἷον καὶ Ἀριστοτέλης ἰδὼν ἐπὶ τοῦ οὐρανοῦ εἶπεν, ὅτι ἀεὶ ἐν τέλει κινεῖται.

nous montre que, du IIIe au VIe siècle, chez tous les exégètes (à l'exception de Longin, et de Porphyre quelquefois), la virtuosité s'est entièrement substituée à l'esprit critique, et qu'en particulier la critique méthodique des textes a complètement disparu.

Cette décadence de l'exégèse platonicienne commence au IIIe siècle. La naissance et l'épanouissement du néoplatonisme lui portent un coup fatal : désormais, en lisant Platon, on ne cherche plus à comprendre ce qu'il a voulu dire, mais à deviner ce qu'il a pu sous-entendre. Proclos reproche à Atticos et Albinos de serrer le texte de trop près et d'entendre tous les termes au sens littéral[1]. Et cet abandon des méthodes précises et des disciplines philologiques laisse le champ libre non seulement aux fantaisies des exégètes symbolistes, mais à l'arbitraire des corrections conjecturales. Nous avons vu Jamblique changer ἐν μέρους εἴδει en ἐν μέρους ὡς ἐν εἴδει, pour des raisons doctrinales[2]. Proclos mentionne un cas analogue. Expliquant la phrase : περὶ δὲ τῶν νῦν προτεθέντων δεῖ διελθεῖν ἀκριβέστερον (*Timée* 44 c), qu'il trouve gauchement construite, il la paraphrase ainsi : περὶ ἐκείνων δὲ δεῖ τῶν νῦν ἡμῖν εἰς διέξοδον προκειμένων εἰπεῖν ; puis il ajoute : ἄλλοι δὲ μετατάττοντες ἐπὶ τὸ σαφὲς γράφουσι· περὶ δὲ τῶν νῦν προτεθέντων δέοι διελθεῖν ἀκριβέστερον οἷς ἐναντιοῦται τὸ ἐφεξῆς[3]. Ce passage est corrompu dans les manuscrits de Proclos[4] : si l'on restitue δεῖ dans l'énoncé de la variante, on ne voit plus en quoi elle diffère de la leçon du lemme, et cependant, d'après Proclos, elle doit en différer par la transposition de νῦν. En tout cas, il reste établi que certains n'hésitaient pas à transposer le texte pour le rendre plus clair à leurs yeux, et à conformer le style de Platon aux exigences de leur goût. Proclos nous en apporte encore une preuve. Il commente la phrase antithétique : τί τὸ ὂν ἀεί, γένεσιν δὲ οὐκ ἔχων, καὶ τί τό γιγνόμενον μέν, ὂν δὲ οὐδέποτε ; (27 D), et il relate une *aporie* anonyme : pourquoi, dit-on, Platon n'a-t-il pas ajouté le mot ἀεί à γιγνόμενον aussi bien qu'à ὄν, ou bien le mot ποτέ, pour que l'antithèse avec ἀεὶ ὄν soit

1. Proclos, *Comm. sur le Timée*, t. I, p. 284, 14 : ἀντιλαβέσθαι τῶν ῥημάτων ; III, p. 234, 15 : ἕπεσθαι τῇ λέξει.
2. Voir plus haut, p. 152, n. 6.
3. *Ibid.*, III, p. 353, l. 5-6 et 20-25.
4. Cf. Immisch, *o. c.*, p. 4 ; E. Diehl, *l. c.*, III, p. 353, note.

parfaite [1]. Et Proclos cherche à résoudre cette difficulté. Mais précisément cette addition conjecturale a été faite dans certains exemplaires, et elle se retrouve dans quelques manuscrits médiévaux (*Parisini* A et F, *Tubingensis*).

Jadis Porphyre et surtout Longin, héritiers lointains de la tradition alexandrine, avaient tenté de réagir contre cette façon cavalière de traiter le texte, cette négligence des questions de forme, ce dédain de l'analyse patiente du détail. Longin fait, à l'occasion et en amateur intelligent, de la philosophie et de l'exégèse philosophique, mais, avant tout, de la critique littéraire : nous retrouvons ces diverses préoccupations dans les vestiges de son *Commentaire sur le Timée*. Qu'il explique ou qu'il juge, il tient à s'appuyer sur des textes précis, et à les comprendre d'abord dans leur sens exact. Aussi Plotin le regarde-t-il d'un peu haut : φιλόλογος μέν, ἔφη, ὁ Λογγῖνος, φιλόσοφος δὲ οὐδαμῶς [2] ; Jamblique se détourne de cette « vaine curiosité » ; Porphyre partage, à peu près, l'avis de Plotin ; Proclos s'étonne qu'on daigne s'abaisser à de telles minuties : ὁ Λογγῖνος τὴν λέξιν θεωρεῖν οὐκ ἀπαξιῶν [3]. Voici le jugement de Longin que cite Proclos en ce passage : « Longin, ne dédaignant pas de considérer les détails du style, déclare que, dans le membre de phrase (κῶλον) où Platon dit : τὸ δὲ τῶν σοφιστῶν φοβοῦμαι μή πως ἅτε πλανητὸν ὂν (19 E), il commence à changer de style, parce qu'il vise à la majesté ; dans le membre suivant : ὅσα ἂν οἷά τε ἐν πολέμῳ καὶ μάχαις πράττοντος etc., il contourne sa phrase d'une façon peu naturelle ; et le troisième : καταλέλειπται δὴ τὸ τῆς ὑμετέρας ἕξεως γένος est tout à fait étrange, et semblable à βίῃ Ἡρακλείῃ, à ἱερὴ ἲς Τηλεμάχοιο et autres expressions du même genre [4] ». Cette critique est peut-être sévère ; mais elle ne manque ni de finesse, ni de précision. Dans la partie de son commentaire relative au Prologue du *Timée*, Proclos cite une dizaine de passages de Longin, tous conçus dans le même esprit. Il suffit de reproduire le jugement du célèbre critique sur les premiers mots du *Timée*

1. *Comm. sur le Timée*, I, p. 233, l. 18-20 : διὰ τί οὖν, φασί, μὴ προσέθηκε τὸ ἀεὶ καὶ τῷ γιγνόμενον, ὥσπερ τὸ ὄν, ἢ τὸ ποτέ, ἵνα κατὰ πᾶν πρὸς τὸ ἀεὶ ὂν ἀντιθέτως ἔχῃ ;

2. Porphyre, *Vie de Plotin*, ch. 14.

3. *Comm. sur le Timée*, I, p. 68, l. 3.

4. *Ibid.*, p. 68, l. 3-12.

(de εἷς à ἑστιατόρων) : « Le critique Longin, commentant cette phrase en philologue, dit qu'*elle se compose de trois membres : le premier*, assez ordinaire et commun ; mais le second l'explique et donne finalement à l'expression plus de magnificence, grâce au changement du nombre cardinal en nombre ordinal et, en même temps, à la continuité de la phrase ; mais *le troisième* surtout ajoute aux deux premiers la grâce et la sublimité. En effet, le membre εἷς, δύο, τρεῖς en asyndète fait paraître le discours négligé ; le suivant : ὁ δὲ δὴ τέταρτος ἡμῖν, ὦ φίλε Τίμαιε, ποῦ, formé de τέταρτος, nouveau nom de nombre, et de termes pleins de magnificence, rend l'expression plus majestueuse ; et le τῶν χθὲς μὲν δαιτυμόνων, τὰ νῦν δὲ ἑστιατόρων, à la fois par la grâce et la fraîcheur des termes et par l'effet du trope, relève et ennoblit la période tout entière [1] ». Ce jugement pèche peut-être par un excès d'enthousiasme et de subtilité ; il rappelle les explications de tels professeurs de rhétorique en nos écoles, pour qui chaque phrase des classiques était farcie de « finesses » et de « beautés » ; on y retrouve le critique plus habile à découper et à détailler les formes et les figures du discours qu'à créer lui-même une œuvre originale [2], et trop enclin, dès lors, faute de cette expérience intime de la création littéraire, à prêter aux auteurs des intentions qu'ils n'ont jamais eues, et des gentillesses de style qui les auraient bien étonnés. Mais on y retrouve également le souci d'une méthode précise et rigoureuse, et la volonté de serrer le texte de près.

C'est pourquoi Longin cite ses textes d'après la division en κῶλα, qui permet de mieux discerner les éléments de la période et d'apprécier plus délicatement la valeur esthétique de chacun d'eux. Dans ces deux passages, il est évident que Longin ne se propose pas de partager le texte en membres, mais de l'expliquer et de l'apprécier : il accepte une division préexistante, parce qu'elle est commode, et s'en sert pour préciser ses références et les raisons de son jugement. Cette *division en membres*, antérieure à Longin, est connue aussi de Proclos. Dans les cas dou-

1. *Comm. sur le Timée*, I, p. 14, l. 7-20.

2. C'est ce que déclare un des commentateurs d'Hermogène, Jean de Sicile (VI, 95, 1) : ἄριστος ἐπιμερίσαι λόγων ἰδέας, δημιουργῆσαι δὲ τοιούτους ἥκιστα. Je dois cette citation aux notes du regretté Paul Couvreur, que M. Louis Bodin a bien voulu me confier.

teux, elle est déterminée par la *ponctuation* : c'est ainsi que, dans la proposition : μέγιστον δὴ παντὸς ἄρξασθαι κατὰ φύσιν ἀρχήν (*Timée*, 29 B), les uns lisent en plaçant une ponctuation faible (le point en bas) après παντός, les autres après δή ; c'est la ponctuation qui détermine la séparation du premier et du second membre[1]. Cet exemple montre combien la *ponctuation* est étroitement liée à l'*interprétation*. De même, la longue phrase : ὅταν οὐσίαν σκεδαστήν... κατὰ ταὐτὰ ἔχοντα ἀεί (37 A-37 B) se trouvait expliquée de trois façons, suivant la ponctuation qu'on adoptait en la lisant. Dans la première interprétation, on marque une pause assez faible μικρὸν ὑποστίξασα, ce qui correspond à l'ὑποστιγμή (= point en bas = virgule) entre ἀμέριστον et λέγει, et on ne s'arrête plus ensuite : autrement dit, on considère que tout le passage forme un ensemble, et que le membre ὅταν οὐσίαν, placé avant λέγει, dépend de ce verbe aussi bien que des propositions ὅτῳ τε ἄν *etc.* La seconde interprétation est celle de Proclos : elle suppose une ponctuation forte après πάσης αὐτῆς, et fait du reste une seule phrase, gouvernée par le verbe sous-entendu λέγει. Enfin la troisième interprétation distingue trois membres, dont le second est constitué par les mots : ὅτῳ τε ἄν... ἕτερον[2]. — De même encore, la phrase où Socrate, au début du *Timée*, commence à rappeler le sujet de la *République* : τῶν ὑπ' ἐμοῦ ῥηθέντων λόγων περὶ πολιτείας ἦν τὸ κεφάλαιον *etc.* (17 B C) était ponctuée tantôt après πολιτείας, tantôt après λόγων, et les exégètes avaient longuement discuté sur ce point : à leur avis, en effet, il s'ensuivait, dans le premier cas, que la *République* avait pour sujet περὶ πολιτείας, et dans le second, περὶ δικαιοσύνης[3].

En somme, les témoignages de Longin et de Proclos[4] mettent en rapport la division en κῶλα du texte de Platon et l'explication

1. *Comm. sur le Timée*, I, p. 337, l. 10-14 : τοῦτο οἳ μὲν ἐν τῷ παντὸς ὑποστίξαντες ἀναγινώσκουσιν· οἷς ἡ λέξις ἐνδείκνυται ὅτι... οἳ δὲ ἐν τῷ μέγιστον δή τῷ παντός τῷ ἐχομένῳ συνάπτοντες· οἷς σημαίνει τὸ κῶλον ὅτι, etc.

2. *Ibid.*, II, p. 302, l. 16, p. 303, l. 14. Cf. aussi t. I, p. 240, l. 17 sqq.

3. *Ib.*, I, p. 31, l. 1-8 : ἐν δὴ τούτοις πολλὴ τῶν ἐξηγητῶν ἀμφισβήτησις γραφόντων καὶ ἀντιγραφόντων ἀλλήλοις περὶ μιᾶς τινος στιγμῆς καὶ πρὸς τὴν στιγμὴν ταύτην ἄλλως καὶ ἄλλως ἐξηγουμένων τὸν τῆς Πολιτείας σκοπόν· οἱ μὲν γὰρ ἐν τῷ πολιτείας στίξαντες τὸν σκοπὸν αὐτῆς ἀφορίζονται πρὸς τῇ ἐπιγραφῇ καὶ τὸν Πλάτωνα μαρτυρόμενοι περὶ πολιτείας· οἱ δὲ ἐν τῷ τῶν λόγων εἶναι μὲν περὶ δικαιοσύνης ἀποφαίνονται τὸν σκοπόν, *etc.*

4. Philoponos nous parle d'une division analogue. Cf. IMMISCH, *o. c.*, p. 2, n. 1.

de ce texte, telle que la pratiquaient les grammairiens et les critiques littéraires. Les rhéteurs appliquaient aussi la division en membres aux textes qu'ils étudiaient couramment, par exemple à ceux de Démosthène (et de Cicéron) [1], et quelquefois à ceux de Platon (nous savons qu'ils analysaient et décomposaient ainsi les périodes du *Ménéxène*) [2]. Dans la lecture, cette division était marquée par des pauses brèves ou longues ; dans l'écriture, par des signes de ponctuation (point en bas, au milieu, en haut), et peut-être par des blancs, des intervalles plus ou moins grands, des alinéas ménagés entre les membres successifs. Ces notations ne figurent évidemment que dans certains exemplaires, destinés à un public spécial. Car on marque la ponctuation pour faciliter la lecture et par suite l'intelligence du texte ; elle fait partie de l'exégèse, et, dans les cas douteux, elle indique même une exégèse préalable : elle ponctue le texte comme on le comprend et comme on veut l'expliquer. D'après Denys de Thrace, le grammairien qui commente les textes a pour première tâche de lire et d'enseigner à lire correctement, en observant l'accent, l'esprit, la quantité (qui déterminent la séparation des mots) = ἀνάγνωσις ἐντριβὴς κατὰ προσῳδίαν. Le travail d'exégèse minutieuse des Alexandrins [3] et des commentateurs platoniciens jusqu'au second siècle après notre ère a précisé graduellement les détails de ponctuation, et les auteurs d'éditions scolaires ou d'éditions de bonne vulgarisation qui s'inspiraient de ces travaux ont dû soigneusement ponctuer (στίζειν), dès le cours du IIe siècle [4] et même auparavant, les œuvres de Platon qu'ils publiaient. A la même époque, les rhéteurs et les grammairiens avaient pris l'habitude de découper en membres (κωλίζειν) les textes dont ils analysaient la structure. Les Alexandrins (et surtout Aristophane de

1. Voir Dziatzko, dans P. W., III, p. 960.

2. Immisch, o. c., p. 1-2.

3. Nous avons vu qu'Aristophane de Byzance s'était beaucoup occupé des questions de ponctuation.

4. C'est au IIe siècle, sous Hadrien, que Nicanor écrit les traités : περὶ Ἰλιακῆς στιγμῆς et : περὶ Ὀδυσσειακῆς στιγμῆς, qui seront utilisés dans nos meilleures scholies homériques (en particulier dans les scholies du *Ven.* A). Les grammairiens d'alors compilent, condensent, rendent accessible à un public assez large les travaux des érudits antérieurs. La ponctuation du texte de Platon a pu profiter, à la même époque, d'un travail analogue de vulgarisation et de compilation.

Byzance) avaient d'abord divisé en κῶλα, en membres rhythmiques, les œuvres de la poésie mélique, puis les parties lyriques des drames. Suivant le même procédé, et peut-être à l'exemple des Alexandrins, les rhéteurs et les grammairiens analysèrent et décomposèrent les œuvres en prose qu'ils voulaient étudier phrase par phrase. De leurs écoles sortirent des Commentaires écrits (ὑπομνήματα), qui reproduisaient leur enseignement, et des *exemplaires divisés en membres et ponctués d'après cet enseignement* (κεκωλισμένα ἀντίγραφα) [1]. L'atticiste Phrynichos a consulté des exemplaires de ce genre : dans sa *Préparation sophistique*, cahier d'expressions élégantes pour les orateurs et les écrivains, il avait rassemblé, non seulement des mots, mais des phrases divisées en κῶλα : λόγοι κομματικοί... εἰς κῶλα παρατεινόμενοι [2] : et Phrynichos, qui tenait Platon pour l'un des trois plus grands prosateurs classiques, a dû lui réserver une large place dans son recueil. Encore une fois, nous voyons l'étroite relation des exemplaires κεκωλισμένα avec les travaux d'exégèse grammaticale et de critique esthétique, et avec les écoles des rhéteurs atticisants ; nous voyons en même temps que ces exemplaires existaient au second siècle de notre ère, et peut-être auparavant.

Comme tous les travaux du même genre, les éditions de livres divisées en membres et ponctuées, à l'usage des écoles, devaient être remaniées de temps en temps, mises au courant et renouvelées. Il est extrêmement probable, d'après les passages précédemment cités, que l'un des exemplaires du *Timée* consultés par Proclos avait un texte divisé en membres et soigneusement ponctué ; et nous en sommes certains pour le texte de la *République*. Proclos nous dit lui-même, dans son commentaire sur ce dernier dialogue (X, 616 E) : « Le passage qui détermine ces diverses épaisseurs [3] se présente sous deux formes dans la tradi-

1. Nous possédons encore des manuscrits de Cicéron divisés en membres. Origène appliqua le même procédé d'analyse aux textes de la Bible. Cf. Dziatzko, *l. c.*, p. 960.

2. Voir Photios, *Bibl.*, *cod.* 158 : ἐστὶ δὲ τὸ βιβλίον λέξεών τε συναγωγὴ καὶ λόγων κομματικῶν, ἐνίων δὲ καὶ εἰς κῶλα παρατεινομένων τῶν χαριέντως τε καὶ καινοπρεπῶς εἰρημένων τε καὶ συντεταγμένων. Photios rapporte ensuite le jugement de Phrynichos sur le style de Platon.

3. Il s'agit du fuseau de la Nécessité et des hémisphères concentriques, godets enchâssés les uns dans les autres, qui en forment le peson. Le fuseau représente l'axe de l'Univers; chaque hémisphère est la moitié

tion manuscrite. *La première leçon, la plus ancienne*, suit l'ordre de grandeur de chaque planète dans sa sphère, en attribuant une épaisseur plus grande à la sphère qui contient une planète plus grande, une épaisseur moindre à celle qui contient une planète plus petite ; c'est-à-dire, dans l'ordre décroissant : (8°) le cercle des étoiles fixes, qui renferme une quantité énorme d'astres énormes ; (7°) celui du soleil, qui est plus grand que toutes les planètes ; puis celui de la lune, car celle-ci paraît à la vue plus grande que les cinq autres (cependant certains croient le cercle de Vénus plus grand que la Terre) ; celui de Vénus ; de Mars ; de Jupiter ; de Saturne ; enfin de Mercure. — *La seconde leçon, la plus récente, qui est courante dans les exemplaires divisés par membres*, place en premier lieu le godet des étoiles fixes ; puis celui du 6e astre, c'est-à-dire de Vénus ; en 3e, celui du 4e (Mars) ; en 4e, celui du 8e (Lune) ; en 5e, celui du 7e (Soleil) ; en 6e, celui du 5e (Mercure) ; en 7e, celui du 3e (Jupiter) ; en 8e, celui du 2e (Saturne)... *Qu'on adopte la première ou la seconde leçon*, ni l'une ni l'autre ne concordent entièrement avec les recherches ultérieures [1]. » — La seconde version de ce passage est celle qui figure dans tous les manuscrits médiévaux. D'après les explications de Proclos, on peut reconstituer ainsi le premier texte, « le plus ancien » : τὸν μὲν οὖν πρῶτόν τε καὶ ἐξωτάτω σφόνδυλον πλατύτατον τὸν τοῦ χείλους κύκλον ἔχειν, τὸν δὲ τοῦ ἑβδόμου δεύτερον, τρίτον δὲ τὸν τοῦ ὀγδόου, τέταρτον δὲ τὸν τοῦ ἕκτου, πέμπτον δὲ τὸν τοῦ τετάρτου, ἕκτον δὲ τὸν τοῦ τρίτου, ἕβδομον δὲ τὸν τοῦ δευτέρου, ὄγδοον δὲ τὸν τοῦ πέμπτου [2].

d'une sphère planétaire ; le bord de chaque hémisphère a une certaine *largeur*, qui correspond à l'*épaisseur* de la sphère creuse : Platon énumère ces diverses largeurs, en commençant par la plus grande.

1. Procli *diadochi in Platonis Rempublicam commentarii*, éd. W. Kroll, II (1901), p. 218-219 ; en particulier, p. 218, l. 1-3 : διττὴ δ' ἐστὶν ἡ γραφὴ τῆς ταῦτα τὰ βάθη διοριζούσης λέξεως· καὶ ἡ μὲν προτέρα καὶ ἀρχαιοτέρα τοῖς μεγέθεσιν ἀκολουθεῖ τῶν καθ' ἑκάστην σφαῖραν ἀστέρων, *etc.* ; l. 28-29 : Ἡ δὲ δευτέρα καὶ νεωτέρα, κρατοῦσα δὲ ἐν τοῖς κεκωλισμένοις ἀντιγράφοις, *etc.* ; p. 219, l. 20-22 : Εἴτε δὲ τὴν προτέραν εἴτε τὴν δευτέραν ἐγκρίνοι τις γραφήν, οὐ πάνυ συνᾴδουσιν ταῖς τῶν μετὰ ταῦτα τηρήσεσιν. — J'ai traduit la substance du passage.

2. M. W. Kroll (*ibid.*, II, p. 414, n. 1) préfère la *leçon ancienne* à celle de nos manuscrits, parce qu'on voit, dit-il, la raison de la première ordonnance, non celle de la seconde. Mais prenons le texte *récent* et médiéval, et notons sur deux lignes, en regard, d'abord l'ordre dans lequel les sphères

Les renseignements donnés par Proclos sur les exemplaires qu'il a consultés confirment et précisent ceux que nous fournissait l'étude de la tradition indirecte en général, et en particulier des citations néoplatoniciennes. En ce dernier passage, il oppose une *leçon ancienne* à une *leçon récente*, c'est-à-dire, très probablement, la leçon des *exemplaires anciens* à ceux des *exemplaires modernes* [1]. Ces exemplaires modernes sont divisés par membres, et portent sans doute une ponctuation appropriée ; la leçon commentée en second lieu y était prédominante, courante (κρατοῦσα) [2] dans ces exemplaires ; et ceux-ci devaient être d'usage général et courant, pour que Proclos pût en consulter un certain nombre et s'assurer ainsi que la « leçon récente » y prévalait, ou bien sût à l'avance que tous présentaient cette leçon, parce qu'ils se rattachaient tous à une tradition uniforme et fixée. Les autres exemplaires étaient plutôt rares, et Proclos n'en avait peut-être qu'un seul à sa disposition : ce sont les exemplaires d'une édition ancienne qui n'a pas été reproduite ou remaniée par la suite. Cette rareté des exemplaires nous explique pourquoi la leçon de cette ancienne édition n'a laissé aucune trace dans la tradition

des astres se succèdent en se rapprochant de la Terre, ensuite la série de leurs épaisseurs. Nous obtiendrons ainsi le tableau :

1	2	3	4	5	6	7	8
1	8	7	3	6	2	5	4

formé de groupes binaires parfaitement symétriques et dont chacun comprend le nombre 9 (C. Wilson, *Cl. Rev.*, XVI, p. 292 sqq. ; *Rép.*, éd. Adam, t. II, p. 473). La liste qui figure dans la *leçon récente* suit donc un ordre, déterminé par des raisons de symétrie, et sans doute par des croyances à la vertu mystique du nombre 9 et de la symétrie.

1. M. Constantin Ritter (*Bursians Jahresbericht für die Altertumswissenschaft*, 1912, t. 157, p. 127 ; 1913, t. 161, p. 55-56) propose une autre interprétation de ce passage. Il attribue à Platon la *leçon récente* et la *leçon ancienne* : la leçon récente aurait figuré dans une réédition, un remaniement, et exprimerait le progrès des connaissances astronomiques de Platon ; cette réédition aurait été faite par l'Académie. — L'interprétation de Ritter est admissible, et peut d'ailleurs se concilier avec celle d'Immisch, que nous suivons ici. — Ce passage de la *République*, nous l'avons vu plus haut (p. 118) avait été l'objet d'une étude particulière de Dercyllidès.

2. Pour κρατεῖν dans le sens de : *être courant, s'imposer dans l'usage courant*, cf., par exemple, Porphyre, *Vie de Plotin*, ch. 4, qui dit en substance : « Plotin n'avait pas donné de titres à ses œuvres ; chacun les intitulait donc à sa fantaisie. Je vais citer les titres les plus répandus, ceux qui se sont imposés dans l'usage courant (κρατήσασαι ἐπιγραφαί). »

ultérieure ; il est extrêmement vraisemblable que les manuscrits médiévaux se rattachent à l'un des κεκωλισμένα ἀντίγραφα de l'édition moderne. Ces exemplaires, ponctués et constitués afin de faciliter la lecture courante, l'interprétation et l'explication minutieuse du texte, portaient sans doute quelques notes, destinées à rendre le même service.

En somme, au temps de Proclos, il y avait encore des traditions diverses, et non pas une vulgate uniforme, un « texte reçu » à l'exclusion de tout autre. Les citations qu'a rassemblées M. Schäffer, l'étude des lemmes du *Commentaire sur le Timée*, faite par M. E. Diehl, le prouvent par ailleurs. Mais il ne faut pas oublier que cette variété des formes de la tradition a été plus ou moins grande suivant les époques, et qu'elle s'est progressivement atténuée. Dans le passage de la *République* étudié tout à l'heure, presque tous les manuscrits κεκωλισμένα s'accordaient sur la *leçon récente*, qui était évidemment la leçon *courante*. On ne pratiquait plus la critique des textes ; dès lors, on se contentait de certaines garanties extérieures et matérielles : qualités d'exécution, réputation du libraire-éditeur, conformité à une tradition qu'on s'était habitué à considérer comme la meilleure et la plus authentique ; par la force des choses, une *vulgate* tendait à s'établir. A part quelques théologiens chrétiens, et quelques amateurs, qui se contentaient de *Morceaux choisis*, la plupart des lecteurs de Platon, au ve et au vi^e siècle, se trouvaient dans l'École néoplatonicienne. Les étudiants se servaient des textes courants ; les commentateurs, eux aussi, expliquaient d'après l'édition que possédaient leurs auditeurs, l'édition la plus commode, celle qu'on se procurait dans le commerce : quelques-uns seulement notaient certaines variantes en marge de leur livre, pour s'en servir à l'occasion, ou bien de temps en temps, allaient consulter à la bibliothèque de l'École certains exemplaires anciens, munis de scholies et parfois de variantes. Il faut probablement reconnaître ces livres anciens et précieux dans les κεκολασμένα, ἀκριβέστερα βιβλία que Proclos a cités explicitement une fois, et sans doute consultés et utilisés en d'autres passages.

L'aspect extérieur du recueil des *Œuvres complètes* de Platon était devenu, lui aussi, plus uniforme, depuis que tous les ouvrages classiques avaient été transcrits sur parchemin. Chaque *codex*

pouvant contenir un grand nombre de Dialogues, ceux-ci se trouvent beaucoup plus rarement transcrits à part ou par petits groupes isolés ; on les rassemble, on les range dans un ordre déterminé ; et l'ordre tétralogique, d'une commodité depuis longtemps reconnue, doit alors l'emporter définitivement sur tous les autres et devenir l'ordre unique des éditions courantes. Les critiques dirigées par les néoplatoniciens contre l'ordre tétralogique et contre l'habitude d'accoler à chaque Dialogue un double titre prouvent que l'édition tétralogique était fort répandue, bien connue de leurs auditeurs et couramment usitée : sinon, ces attaques n'auraient eu aucune raison d'être [1]. Il est même probable qu'ils devaient, eux aussi, se servir d'exemplaires tétralogiques. Olympiodore [2], par exemple, accepte le double dénombrement (56 dialogues, ou $36 = 9 \times 4$), et la distinction des œuvres unanimement tenues pour apocryphes (rejetées en appendice), et des autres (qu'on accepte en bloc), dénombrement et distinction qui caractérisent l'ordonnance de Thrasylle. Enfin et surtout, il part du catalogue tétralogique, et de nul autre, pour déterminer, par l'élimination des dialogues suspects, le nombre, puis l'ordre rationnel (τὴν ἀληθῆ τάξιν) des œuvres authentiques : des 36 Dialogues attribués à Platon dans les éditions courantes (λϛʹ εἶναι πάντας) il soustrait l'*Epinomis*, puis la *République*, les *Lois* et les *Lettres*, et il regarde comme authentiques les 32 dialogues restants (καταλιμπάνεσθαι λβʹ τοὺς πάντας διαλόγους), c'est-à-dire le reste des 9 tétralogies de Thrasylle. En dernière analyse, l'auteur des *Prolégomènes*, qui nous représente l'enseignement de Proclos, doit accepter le catalogue tétralogique, en l'amendant.

Vers la fin de l'antiquité, il existait donc encore des traditions diverses : mais le texte courant était à peu près uniforme. L'édition tétralogique avait fixé définitivement, et pour ainsi dire canoniquement, le nombre et l'ordre des Dialogues authentiques, et, en même temps, dans une large mesure, le texte même de Platon. L'édition tétralogique n'était elle-même qu'un remaniement de l'édition alexandrine. Presque tous les textes soignés dérivaient de cette édition savante alexandrine, par des intermé-

1. Voir plus haut, p. 123, 127.
2. *Prolég.*, ch. 26, p. 219, éd. Hermann.

diaires plus ou moins fidèles. En particulier, quelques exemplaires, disposés et annotés à l'usage des lecteurs cultivés (et plus spécialement en vue des explications scolaires), se rattachaient certainement à cette excellente tradition. Le texte recueilli par les manuscrits médiévaux provient de l'un de ces exemplaires. Il importe maintenant de voir comment s'est produit ce passage de la tradition antique à la tradition médiévale.

CHAPITRE V

L'ARCHÉTYPE DES MANUSCRITS MÉDIÉVAUX. — LA TRADITION MANUSCRITE ET LA RENAISSANCE BYZANTINE DU IX[e] SIÈCLE.

Au milieu du XIX[e] siècle, Lachmann voulut simplifier méthodiquement l'apparat critique des éditions, en classant les manuscrits par familles et en rattachant les diverses familles à un même modèle, hypothétique ou réel, à un archétype regardé comme l'ancêtre de tous les manuscrits connus. On croyait alors que la plus grande partie des corruptions du texte venaient du moyen âge : le problème critique consistait donc à retrouver un manuscrit médiéval aussi ancien que possible et, par suite, préservé de ces corruptions et tout proche du texte authentique; si un tel manuscrit n'existait plus, on le reconstruisait idéalement sous forme d'archétype, et cet archétype, où se résumait toute la tradition manuscrite, épurée de ses fautes graves, se confondait presque avec le texte original de l'auteur. Aujourd'hui, le problème paraît moins simple. On a vu que les corruptions graves de notre texte étaient très anciennes, et que l'histoire du texte dans l'antiquité avait une importance capitale : il y a de nombreux intermédiaires entre la publication des œuvres par leur auteur et le premier manuscrit médiéval. D'autre part, plus on examine les manuscrits de près, plus rares sont les cas où l'on peut affirmer avec une certitude absolue que chacun dépend d'un seul autre et se rattache directement et intégralement à un modèle connu ; les divers groupes agissent les uns sur les autres ; et ces entrecroisements de traditions différentes rendent beaucoup plus difficile la constitution de *familles*, au sens où on l'entendait jadis. Certains manuscrits ont même pu

sembler se rattacher directement au texte antique, que l'on connaissait mieux : et dès lors l'unité de notre tradition médiévale s'évanouit, puisque les sources en sont essentiellement diverses. — Il nous faut donc reprendre l'examen d'une question à laquelle M. Schanz, par exemple, avait cru donner une réponse décisive. Comment se pose, dans l'état actuel des recherches sur l'histoire du texte de Platon, le *problème de l'archétype*, c'est-à-dire de la relation du texte ancien au texte médiéval ?

Ce problème a sans doute perdu de son importance à mesure que l'histoire ancienne du texte se précisait : car l'archétype ne passe plus pour l'équivalent du texte original. Mais, étant donnée l'excellence incontestable de notre tradition manuscrite, démontrée plus clairement que jamais par l'étude des papyrus et par celle des témoignages [1], il reste intéressant de restituer cette tradition sous sa forme la plus pure et, par conséquent, de rechercher si cette tradition est *une*, si les manuscrits où nous la trouvons se laissent classer et dériver d'une même source, et quels sont les rapports de cette source avec la tradition antique. Sans doute, le classement de manuscrits ne paraît pas aussi simple que jadis, et nous ne sommes plus au temps où Cobet croyait que tous les manuscrits de Platon, dans les six premières tétralogies, dérivent du *Bodleianus*. A vrai dire, la simplicité n'est pas dans les choses : elle est dans l'idée que nous nous en faisons pour les étudier avec fruit ; mais, d'autre part, rien ne nous autorise à croire qu'elles sont trop complexes pour devenir intelligibles. Il suffira donc, pour les comprendre mieux, de compliquer graduellement le modèle intelligible suivant lequel nous nous les représentons. L'hypothèse de l'archétype a été une hypothèse féconde : dans la constitution du texte, elle a permis de substituer, à l'éclectisme arbitraire et génial d'un Bekker, un choix méthodique fondé sur le groupement généalogique des manuscrits, c'est-à-dire sur l'histoire du texte. Elle peut encore rendre beaucoup de services pour diriger et systématiser nos recherches. Elle conservera même, non seulement beaucoup

1. Voir, par exemple, E. Bickel, *De J. Stobaei...*, p. 462, 486 ; O. Apelt, *B. ph. W.*, 1899, p. 744, et 1904, p. 612 ; H. Alline, *Rev. de Philol.*, 1910, p. 291.

d'utilité, mais beaucoup de vraisemblance, si nous pouvons nous représenter la nature de l'archétype, et ses rapports avec les familles de manuscrits, d'une façon plus complexe que l'imaginaient Cobet et même Schanz.

L'archétype a réellement existé, si l'unité de notre tradition manuscrite est réelle et spécifique. Elle est réelle et spécifique, si nous constatons des particularités communes à tous nos manuscrits, et à eux seuls, et si cette communauté ne peut s'expliquer par l'action du hasard. — En examinant le contenu de nos manuscrits, nous voyons d'abord que tous, malgré un certain nombre de bouleversements, observent ou supposent l'ordre tétralogique, et cet ordre seul : K.-F. Hermann l'avait remarqué pour quelques-uns [1], M. Schanz l'a nettement démontré en dressant le tableau des Dialogues et de leur succession dans les différents manuscrits [2]. En particulier, les manuscrits les plus anciens présentent, soit l'ordre tétralogique, soit des déformations significatives, qui impliquent l'existence de cet ordre dans leur modèle plus ou moins immédiat [3]. En outre, dans le catalogue tétralogique, comme nous l'avons vu plus haut, les *OEuvres complètes* de Platon comprenaient 9 tétralogies ou 56 dialogues, la *République* et les *Lois* comptant chacune pour un dialogue dans les 8[e] et 9[e] tétralogies, et pour 10 et 12 dialogues dans le compte total. Or, cette anomalie se retrouve dans nos manuscrits: dans le *Parisinus* A, qui commence à la 8[e] tétralogie, le *Clitophon* est numéroté $\overline{\kappa\theta}$ = 29 (le premier tome, contenant les 7 premières tétralogies, s'est perdu); au début du 1[er] livre de la *République*, on lit : Πλάτωνος πολιτεῖαι ἢ περὶ δικαίου $\overline{\lambda}$; au début du 2[e] livre, Πλάτωνος πολιτεῖαι ἢ περὶ δικαίου $\overline{\lambda\alpha}$, et ainsi de suite; de même, le 1[er] livre des *Lois* porte : Πλάτωνος νόμοι ἢ νομοθεσίαι $\overline{\mu\gamma}$, le 2[e] $\overline{\mu\delta}$, et ainsi de suite [4].

D'autre part, dans l'édition ou le catalogue de Thrasylle, les neuf tétralogies étaient suivies de certains dialogues unanime-

1. K. F. HERMANN, *Gesch. und System der Plat. Phil.*, p. 358.
2. M. SCHANZ, *Studien zur Geschichte des Platonischen Textes* (1874), p. 12-20.
3. O. IMMISCH, *o. c.*, p. 86-88.
4. Voir SCHANZ, *ibid.*, p. 2. — La même anomalie se retrouve dans la numérotation d'Olympiodore. Elle est caractéristique du groupement tétralogique. Voir plus haut, p. 172.

ment tenus pour apocryphes et signalés comme tels : un appendice du même genre se retrouve dans nos manuscrits, mais il ne contient que cinq de ces apocryphes, dans un ordre différent (*Démodokos*, *Sisyphe*, *Alcyon*, *Éryxias*, *Axiochos*), et précédés des *Définitions*, du περὶ δικαίου et du περὶ ἀρετῆς. La présence d'un appendice prouve que tous les autres dialogues passent pour authentiques, comme dans la liste attribuée à Thrasylle ; mais le nombre et l'ordre des apocryphes contenus dans cet appendice sont particuliers à la tradition médiévale et la distinguent de la tradition antique représentée par Thrasylle [1]. De même, la comparaison des titres et des sous-titres que portent les Dialogues dans nos manuscrits et dans le catalogue de Thrasylle révèle une ressemblance foncière, mais aussi quelques divergences significatives, qui montrent le caractère particulier de la tradition médiévale. En négligeant les manuscrits interpolés (ceux de Platon et ceux de Diogène Laërce) [2], nous voyons que l'*Épinomis* a deux sous-titres dans Thrasylle (νυκτερινὸς σύλλογος ἢ φιλόσοφος) et ne garde que le dernier dans nos manuscrits ; que le *Second Alcibiade* est appelé περὶ εὐχῆς par Thrasylle et περὶ προσευχῆς dans la tradition médiévale ; le *Phèdre*, περὶ ἔρωτος et περὶ καλοῦ ; le *Banquet*, περὶ ἀγαθοῦ et περὶ ἔρωτος ; les *Rivaux*, Ἀντερασταί [3] et Ἐρασταί ; le *Grand* et le *Petit Hippias*, Ἱππίας α', β', et Ἱππίας μείζων, ἐλάττων ; enfin le *Premier Alcibiade*, περὶ ἀνθρώπου φύσεως et περὶ φύσεως ἀνθρώπου [4]. — Ces faits prouvent que la tradition médiévale a pour base l'ordre de Thrasylle, avec quelques variantes caractéristiques, et manifeste par

1. Cf. SCHANZ, *ibid.*, p. 13, p. 23-24. — Dans les manuscrits du groupe Y, l'*Éryxias* manque et l'ordre est encore différent (*Définitions*, *Axiochos*, *Sur la justice*, *Sur la vertu*, *Démodokos*, *Sisyphe*, *Alcyon*) ; mais le remaniement qui a donné naissance à cette tradition particulière est certainement postérieur à l'archétype supposé.

2. Dans le *Venetus* D (Π de Bekker = Ven. 185), les titres qui diffèrent du *Bodleianus* B sont interpolés d'après Diogène ; d'autre part, la famille γ (classement de Martini) des manuscrits de Diogène est interpolée d'après les manuscrits de Platon. Cf. IMMISCH, *o. c.*, p. 88, 90.

3. D. L., III, 59, et IX, 37.

4. IMMISCH, *o. c.*, p. 90-95. — Tous les manuscrits, sauf B, portent de même Σωκράτους ἀπολογία au lieu de ἀπολογία Σωκράτους : d'après M. Immisch, la divergence de B s'expliquerait par une erreur du copiste ou du reviseur. On peut également faire remonter à l'archétype le sous-titre de l'*Éryxias* dans nos manuscrits : ἢ περὶ πλούτου (dans Thrasylle : ἢ Ἐρασίστρατος, noté comme variante dans nos manuscrits). Voir IMMISCH, *o. c.*, p. 90, n. 2 ; p. 93, n. 2.

conséquent une certaine unité et une certaine autonomie. Mais ces caractères communs à tous nos manuscrits pourraient s'expliquer par la parenté de ces manuscrits aux divers exemplaires d'une édition antique assez tardive [1], où quelques titres auraient été modifiés et où cinq seulement des apocryphes de Thrasylle auraient pris place : ils ne nous permettent pas encore d'affirmer catégoriquement que, sur certains points, l'ensemble de la tradition médiévale se différencie de l'ensemble de la tradition antique, et que tous nos manuscrits dérivent d'un exemplaire unique, leur archétype.

Il faut donc compléter la démonstration de M. Schanz. C'est ce qu'a fait surtout M. Alph. Schäffer [2]. Il a dressé le tableau des erreurs communes à tous nos manuscrits, en des passages où les citations des commentateurs et de Priscien nous donnent le texte authentique [3], et il s'est assuré, en outre, que ces leçons anciennes n'étaient pas des corrections conjecturales, en montrant que bien souvent elles se rencontraient chez plusieurs témoins. Ces nombreux cas, où les exemplaires médiévaux s'accordent tous sur certaines erreurs et se séparent tous de la tradition ancienne authentique, ne peuvent se comprendre que si ces exemplaires dérivent tous d'un même manuscrit où se trouvaient ces diverses leçons fautives ; autrement dit, ces fautes prouvent nettement que notre tradition médiévale se rattache à un arché-

1. C'est-à-dire faite à une époque où les autres apocryphes connus des anciens avaient disparu : car, s'ils avaient encore existé, on les aurait précieusement recueillis en appendice.

2. A. Schäffer, *Quaestiones Platonicae* (1898), p. 64-66.

3. Pour ce critérium (fautes et lacunes communes à tous les manuscrits médiévaux, et à eux seuls), cf. aussi E. Bickel, *De J. Stobaei...*, p. 412. — Les cas où la tradition ancienne est fautive et la tradition médiévale correcte sont fréquemment moins probants : car on pourrait supposer, pour expliquer cette divergence, des altérations fortuites (corruptions, interpolations, etc.) ou des modifications volontaires du texte de ces citations anciennes, ou bien des corrections arbitraires et habiles de nos manuscrits ; dès lors, quand on aurait bien interprété chaque cas particulier, toute divergence réelle entre la tradition ancienne et la tradition médiévale se serait évanouie, et rien n'empêcherait plus d'admettre que celle-ci est directement issue de la tradition ancienne. — A la vérité, de telles explications ne peuvent convenir qu'à certains cas, et non point à la plupart ; finalement, on est contraint de reconnaître, ici encore, une véritable divergence des deux traditions (cf. Schäffer, p. 59-64). Mais, dans le cas des fautes communes à tous nos manuscrits et propres à eux seuls, cette conclusion est encore plus évidente, et l'on ne peut y échapper.

type unique, qu'elle est une et diffère sensiblement de la tradition antique [1].

Pour réfuter l'hypothèse d'un archétype commun à tous nos manuscrits, il faudrait, comme le dit bien M. Bickel [2] et comme il cherche à le faire, ordonner en *classes*, correspondant à celles de nos manuscrits médiévaux, tous les témoignages (citations et papyrus) relatifs à la condition du texte ancien. Mais M. Bickel, malgré tous ses efforts, n'y a pas réussi. Son analyse des extraits du *Phédon* recueillis par Stobée est méthodique et laborieuse ; mais les leçons du texte médiéval auxquelles il a comparé ces témoignages anciens ne sont ni bien choisies, ni bien classées. Le *Bodleianus* B, et les manuscrits apparentés : *Tubingensis* (C) et *Venetus* 185 (D), représentent exactement la première famille. Mais M. Bickel, abusé par une erreur de M. Schanz sur le fondement critique de la première tétralogie (erreur que celui-ci désavoua dès qu'il eut reconnu la valeur du *Venetus* T), a choisi le *Venetus* 184 (E = Ξ de Bekker) comme le représentant le plus qualifié de la seconde famille, et s'est contenté de juxtaposer à ses leçons celles des manuscrits inférieurs de cette famille. Il aurait dû attribuer au *Venetus* T le premier rang [3] qu'il mérite indubitablement dans cette classe et qui ne lui est plus contesté depuis les démonstrations de M. Jordan et surtout de M. Schanz [4]. Enfin, il devait également faire entrer en ligne

1. O. Immisch (*o. c.*, p. 13, n. 3 ; p. 17-19) apporte quelques preuves supplémentaires. Dans les *Lois* (I, 630 B), tous nos manuscrits, et la traduction arménienne, omettent les mots αὐτῆς μονῆς ἀνδρείας, nécessaires au sens et cités par Eusèbe et Proclos. Tous nos manuscrits ont, dans le *Ménéxène*, une lacune qui se trouve comblée dans Jamblique, mais existe dans Denys d'Halicarnasse et Stobée ; et d'autre part, nos manuscrits ne peuvent se rattacher à la tradition de ces derniers, comme le montrent des divergences notables. Enfin on peut énumérer un certain nombre de corruptions communes au *Bodl.* B, au *Ven.* T, au *Vindob.* Y, au *Vindob.* W et à son groupe. — M. J. Burnet, qui rattachait d'abord les *Vindob.* W et F à une tradition indépendante de l'archétype (*Class. Review*, 1902, p. 100), a finalement reconnu que ces manuscrits, eux aussi, pouvaient dériver de l'archétype des familles B et AT (Voir aussi Immisch, *o. c.*, p. 19 : le passage de la *République*, V, 454 D : τὸ πρὸς αὐτὰ τεῖνον τὰ ἐπιτηδεύματα, se trouve corrompu, à la fois dans le *Parisinus* A, le *Venetus* D, le ms. de Césène et le *Vind.* F, en : τὰ πρὸς αὐτὰ (ou αὐτὸ) τείνοντα ἐπιτηδεύματα).

2. E. Bickel, *o. c.*, p. 412-413. Cf. p. 486.

3. O. Apelt, *B. ph. W.*, 1904, p. 612.

4. Il aurait pu accorder également une place aux leçons du *Vindob.* 21 (Y), représentant d'un groupe qui tient de très près à la famille A T, mais

de compte la troisième famille et citer, par exemple, les leçons du *Vindob.* 54 (W). L'aspect de ces tableaux comparatifs en aurait été transformé du tout au tout (et d'ailleurs aurait gagné en simplicité et en clarté), comme M. Immisch l'a montré par des exemples significatifs [1]. Dès lors, un grand nombre d'observations de détail, enregistrées au cours de cette laborieuse recherche, restent acquises et conservent toute leur valeur ; mais la thèse générale ne peut être considérée comme prouvée. Ce même travail doit être refait sur le *Phédon* et sur d'autres dialogues, avec autant de conscience et un discernement plus éclairé des leçons essentielles des manuscrits. Il reste donc extrêmement vraisemblable que nos diverses classes de manuscrits ne sont pas le prolongement direct des diverses formes de la tradition antique (M. E. Diehl l'a encore montré, en étudiant les citations du *Timée* dans le Commentaire de Proclos) [2] et que, malgré les objections de M. Bickel, tous les manuscrits médiévaux dérivent d'un seul archétype [3].

Le texte de cet archétype pourrait être reconstitué au moyen de nos manuscrits actuels (et c'est ce que les éditeurs font tout d'abord, d'une manière implicite, afin de restituer finalement, par correction conjecturale, comparaison avec les témoignages anciens, ou reproduction pure et simple, le texte authentique de l'auteur) : il suffirait d'éliminer les copies avérées, de classer par groupes les exemplaires restants, de comparer les manuscrits qui représentent le plus fidèlement et le plus purement la tradition de chaque groupe, de supprimer enfin toutes les fautes postérieures au VIe siècle. Nous avons vu qu'une très grande partie des corruptions graves du texte platonicien remontent à l'antiquité, et probablement même au siècle qui suivit la publication des Dialogues et précéda l'avènement de la critique méthodique des textes. Les moines qui (généralement sans goût et sans plaisir) transcrivaient les œuvres classiques ne méritent pas toujours les reproches que naguère on leur adressait. On sait, d'ailleurs, que la plupart des manuscrits grecs ont été plus correctement transcrits

ne se confond pas entièrement avec elle. Mais cette objection est accessoire : la mise en relief de T W importait surtout.

1. O. Immisch, *Deutsche Litz.*, 1906, p. 799.
2. E. Diehl, *Ph. M.*, 58 (1903), p. 265.
3. Cf H. Alline, *l. c.*, p. 260-276.

que les latins : les copistes orientaux déchurent très rarement jusqu'à l'ignorance barbare de ces Occidentaux qui ne comprenaient pas même leur texte [1]. Mais gardons-nous d'exagérer leurs mérites : l'examen et le rapprochement des manuscrits de Platon, même les plus anciens, nous préservera de cet excès d'indulgence. Nous y trouvons des fautes diverses suivant les époques et les circonstances. Un grand nombre de fautes surgirent au IXe siècle, lorsqu'après une longue interruption de culture littéraire on transcrivit en lettres minuscules les exemplaires auparavant écrits en onciales ; surtout quand ces exemplaires étaient fort anciens, les copistes *confondirent les lettres onciales semblables* [2] : cette confusion, d'ailleurs, a pu se produire aussi pendant la période intermédiaire, lors de la copie machinale d'onciales sur onciales. L'état du modèle à transcrire explique encore d'autres fautes : celles qui consistent à *séparer ou réunir à tort des mots* ou des lettres ; les fautes de ce genre impliquent un modèle semblable aux livres antiques, où la ponctuation est le plus souvent arbitraire et les mots non séparés ; ce sont, par conséquent, des fautes très anciennes, dont certaines se trouvaient déjà dans l'archétype [3]. D'autres fautes d'orthographe viennent du *changement de prononciation* [4], de la *répétition* de lettres, de syllabes, de mots, même d'une phrase ou d'une partie de phrase, ou bien, inversement, de l'*omission* de lettres ou de mots semblables qui se suivent ; des lacunes plus considérables s'expliquent par une distraction du copiste, qui a

1. WATTENBACH, *Das Schriftwesen*, p. 322.

2. D'où les confusions de ΔΗ et ΑΝ, ΔΕΙΛΗ et ΔΕΙ ΔΗ, ΓΕ et ΤΕ, ΟΤΙ et ΕΤΙ, ΘΕΙΟΣ et ΟΣΙΟΣ, ΑΥΤΗ et ΑΥΠΗ, ΔΕΟΝ ΤΩΝ et ΛΕΟΝΤΩΝ, ΟΙΑΝ et ΟΡΑΝ, ΑΤΕΛΗ Δ' ΟΝΤΕ et ΑΤΕ ΔΗΛΟΝ ΤΕ. Voir C. G. COBET, *Variae Lectiones*, p. 101, 549 ; M. SCHANZ, *Novae Commentationes Platonicae* (1871), p. 50-52, et *Studien*, p. 27-28, 50-51.

3. Voir SCHANZ, *Studien*, p. 25-28 : ἐπόν se transforme en ἔτι ὄν (ce qui suppose, en outre, une confusion de lettres), καὶ χρῆται en κέχρηται (ce qui suppose, en outre, une faute de prononciation), οὐδὲν δή en οὐδένα ᾗ, ἃς μὲν ὡς en ἀσμένως, ἔν τισιν ἵσταται en ἔν τι συνίσταται, οὗ δ'ἕνεχ' ἡ en οὐδὲν ἔχει, πέφυκε σκαιά en πεφυκὲς καὶ ἅ. Cf. aussi *Novae Comm. Pl.*, p. 98-99 (la négligence des copistes à l'égard des esprits et des signes de crase favorise les erreurs).

4. Cf. SCHANZ, *N. C. Pl.*, p. 34 (δὴ devient souvent δεῖ) ; *Studien*, p. 26 (λέγετε devient λέγεται). De même, le *Ven.* T porte ὑπεραδικοῦσι (*Euthyphron*, 8 c) au lieu de εἴπερ ἀδικοῦσι. — Voir aussi WATTENBACH, *o. c.*, p. 322, et certains exemples de la note précédente.

sauté exactement une ligne de son modèle, ou bien est passé d'un mot à un autre mot, identique ou analogue, qui se trouve une ou deux lignes plus loin (homoiotéleuton) [1]. Certaines supposent une *assimilation*, volontaire ou non, des désinences, des formes, de la structure des mots : les imparfaits deviennent ainsi des aoristes, les duels des pluriels, etc. [2].

De telles fautes impliquent un raisonnement plus ou moins confus. On peut en rapprocher, à cet égard, celles qui naissent d'*abréviations mal interprétées* [3], d'une *restitution arbitraire de mots* illisibles ou barbarement déformés, d'une *correction conjecturale* superposée à une corruption [4]. Enfin, la plupart des *interpolations* proviennent d'un scrupule, souvent excusable, des copistes ; ils trouvent en marge un mot courant qui sert de glose à un mot plus rare du texte, et ils remplacent la leçon par la

1. Voir SCHANZ, *Platonis Opera*, Proleg. au vol. V, 1, p. VIII-XI (répétition de δὴ, δεῖν, etc.) ; *Studien*, p. 29 (dittographie de η), p. 29-30 (η se trouve encore plus fréquemment omis que répété ; par exemple, le premier η de la phrase : ᾗ ἡ πτεροῦ φύσις = *Phèdre*, 251 B, est omis dans le *Bodleianus* et le *Venetus* D) ; et *Platocodex*, p. 41, 45, 47-48 (lignes sautées).

2. SCHANZ, *N. C. Pl.*, p. 26-28 ; cf. *Studien*, p. 29 : par assimilation et transposition, ὃ ἕνεκα ἄλλου se change en οὗ ἕνεκα ἄλλο (*Lachès*, 185 D) ; de même dans le *Bodleianus*, προσευξόμενος πορεύει (*Sec. Alcib.*, 138 A) s'est transformé en πορευόμενος προσεύξει et δικαίων τὸ βιαιότατον en βιαίων τὸ δικαιότατον.

3. Voir SCHANZ, *Platocodex*, p. 41 ; *Plat. Opera*, VIII, p. X (exemple contestable). C'est ainsi que ἄρα est remplacé par ἔτι, ἐστί ou ὅτι ; πρός par καί ou ἐπί. On abrégeait également les finales du comparatif et du superlatif, d'où certaines méprises : ainsi προσφυέστερον est devenu προσφυές τε (*Philèbe* 64 C).

4. Cf., par exemple, SCHANZ, *Studien*, p. 25, n. 1 : au lieu de τινὰ ἰδίαν, le *Bodl.* B porte τὴν αιδιαν (mots mal séparés et itacisme), et le *Vaticanus* 225 (Δ), copié sur B, corrige en τὴν αἰτίαν (*Polit.* 305 D) ; de même ἐπόν (*Lysis* 217 c) est devenu ἔτι ὄν dans la plupart de nos manuscrits, sauf dans le *Venet.* 184 et l'*Angelic.* C I, 4 (*u*), qui ont corrigé en αἴτιον. — *Id.*, *Platocodex*, p. 40-41 : le copiste du *Coislinianus* Γ, ou de sa source, lit dans son modèle (le *Venetus* T) ἐ—έ, restes des mots ἐμοὶ δέ, et il en fait εἰπέ (*Euthydème* 305 A). Voir aussi J. KRAL, *Wiener St.*, 1892, p. 178-179 : au lieu d'ἴσης (*Phèdre* 234 C), le *Bodl.* écrit οισης (dittographie, et confusion avec un o oncial, du σ qui termine le mot précédent), et le copiste du *Vindob.* W, dont le modèle porte également cette leçon corrompue, la corrige en οἴσεις, pour obtenir un mot qui du moins ait l'air grec, mais sans penser qu'il rend la phrase encore plus absurde. — Les leçons du *Bodleianus* : οὐδεὶς αὖθις pour οὐδὲ εἰσαῦθις, βιώσων pour βίος ὤν, σπουδῇ pour ποῦ δή, ξυμβεβηκέναι pour ξυμβέβηκεν εἶναι (SCHANZ, *Stud.*, p. 27-28) impliquent à la fois une erreur de lecture et une légère correction surajoutée. Et de même la leçon de l'archétype : οἰόμενοι οἴονται pour οἱ μὲν οἴονται (*Lysis*, 212 C).

glose, qu'ils prennent pour une variante ou une correction ; ils y trouvent parfois des phrases entières, brèves scholies, notes d'un lecteur ou d'un exégète : ils les prennent pour des compléments, ajoutés après revision ou confrontation avec d'autres exemplaires et destinés à combler des lacunes, et ils les introduisent dans le texte. Le zèle d'un demi-savant peut ainsi gâter un texte passable. Quand nous examinons des exemplaires de médiocre valeur pour les rattacher les uns aux autres, nous devons nous souvenir que les copistes ne transcrivent pas toujours machinalement leur texte et que, suivant leur degré de science ou de conscience, ils y mêlent quelquefois des corrections plus ou moins arbitraires. Dans nos meilleurs manuscrits, ces cas sont infiniment plus rares ; et d'ailleurs, par la comparaison des divers groupes de manuscrits entre eux, les altérations de toute sorte qu'a subies le texte peuvent s'éliminer graduellement et laisser place à une image de plus en plus exacte de l'archétype ; ayant ainsi remonté le cours de la tradition, nous n'apercevrions plus que les fautes communes à tous nos manuscrits, celles qui caractérisent l'archétype [1]. Parvenus à la source de la tradition médiévale, nous en discernerions clairement l'unité ; la plupart des variantes aujourd'hui révélées par la collation de 150 exemplaires se seraient graduellement évanouies.

Cependant quelques-unes, et peut-être les plus notables, n'auraient pas encore disparu. Il faut reconnaître, avec M. Bickel, que les divergences les plus considérables de nos manuscrits remontent à l'antiquité : la comparaison de ces leçons diverses avec celles des papyrus et des citations le montre avec évidence. En outre, certains manuscrits portent en marge, avec γρ(άφεται) ou quelque indication analogue, ou bien entre les lignes, des variantes qui proviennent parfois d'une confrontation faite à l'époque byzantine [2], mais souvent remontent à des sources très

1. Pour celles-ci (dans les six premières tétralogies), voir la liste de Schanz, *Studien*, p. 25-45 : interpolations (dont Schanz exagère le nombre) ; omission ou répétition de lettres, syllabes mots ; faute d'orthographe résultant d'une réunion ou d'une séparation incorrecte de mots. — Il faut y signaler aussi quelques omissions : par exemple, celle de αὐτῆς μόνης ἀνδρείας *Lois*, I, 630 b), dénoncée par Proclos et Eusèbe (voir plus haut, p. 179 n. 1).

2. Pour un exemple analogue, cf. D. Serruys, *Rev. de philol.*, 1912, p. 191 (un passage de Stobée corrigé d'après Plutarque, que les Byzan-

anciennes et ne peuvent résulter d'une collation postérieure à l'établissement de l'archétype : car ces leçons ne se retrouvent dans le texte d'aucun autre manuscrit platonicien, et figurent seulement dans les citations antiques et les papyrus. Par exemple, dans le *Phèdre* (245 D), Philoponos a lu πᾶσάν τε γῆν εἰς ἓν ξυμπεσοῦσαν ; presque tous nos manuscrits ont γένεσιν ; mais γῆν se trouve noté en marge du *Venetus* T et des *Flor.* a c (59, 1 et 85, 9) [1]. Dans le *Premier Alcibiade* (105 D), au lieu de Δεινομάχης, Proclos a Δεινομένης : cette leçon figure dans le texte de B, a été introduite dans le texte de T par correction ; enfin W porte en interligne εν au-dessus de αχ [2]. Dans le *Criton* (53 E), Eusèbe lit : οὕτω γλισχρῶς ἐπιθυμεῖν ζῆν : cette leçon se retrouve en marge de B (2e main) et de W, et dans le texte de T ; B W portent οὕτως αἰσχρῶς dans le texte, T οὕτω γ'αἰσχρῶς en marge (on voit ainsi l'origine première de la variante, confusion de ΓΑ et ΓΛ)[3]. Mais ces exemples ne sont pas encore décisifs et pourraient donner lieu à une autre interprétation : car on sait que les humanistes byzantins et italiens ont parfois corrigé leurs textes en les confrontant avec les auteurs de citations et de commentaires [4]. Au contraire, la coïncidence des variantes médiévales avec les leçons des papyrus n'admet qu'une seule explication. Par exemple, le papyrus du *Phédon* nous présente la bonne leçon ἄλλοθι δυνατὸν εἶναι καθαρῶς (68 B), qui se retrouve, précédée de γρ, en marge du *Bodl.* B, et nulle part ailleurs. De même, le *Paris*. A porte en marge : γρ. βλαβέν (*Lois*, IX, 862 B), leçon du papyrus d'Oxyrhynchus 23 : cette leçon a passé dans le texte du Vatic. Ω (*O* de Burnet) et du Laur. 80, 17 (δ) [5]. — Dès lors, si

tins lisent beaucoup). De même, Aréthas corrige son exemplaire de Platon (*Bodleianus* B) d'après Eusèbe (E. H. GIFFORD, *Class. Rev.*, 1902, p. 16-17). Enfin, les divers manuscrits de Platon ont été parfois confrontés entre eux : nous en verrons plus tard de nombreux exemples.

1. De là, cette leçon a passé dans le texte des *Parisini* E, F, H, et dans l'édition d'H. Estienne.

2. Les leçons Δειμενάχης (*Venet.* 189) et Δεινομενάχης (Ven. 184) impliquent la même variante en correction interlinéaire.

3. IMMISCH, *o. c.*, p. 21-23.

4. Cf. p. 183, n. 2.

5. Voir plus haut (ch. III), et IMMISCH, *o. c.*, p. 21. Cf. aussi *Id.*, p. 44-45, p. 47 : le texte de l'*Alcyon*, dans les manuscrits de Lucien, dérive aussi de l'archétype à variantes qui contenait les œuvres complètes de Platon ; comme cet archétype, le *Parisinus* A et le *Laurentianus* G (conv. soppr. 78) ont dans le texte ἄγειρον (t. VI, p. 112, l. 7, éd. Hermann) et en marge :

certaines variantes de note rtradition manuscrite remontent à l'antiquité, elles ont dû figurer dans l'exemplaire unique qui a donné naissance à tous nos manuscrits[1] : l'archétype des manuscrits médiévaux de Platon était donc un archétype à variantes.

Cette hypothèse, émise par M. Schanz pour l'archétype de T W dans la septième tétralogie[2], reprise, confirmée et développée par M. J. Král, pour l'archétype de B T W, énoncée enfin dans toute sa généralité par M. O. Immisch, nous paraît extrêmement vraisemblable. L'étude du texte d'Aristote montre qu'un grand nombre des variantes notées par γρ. dans les manuscrits médiévaux de cet auteur se rattachent à une tradition ancienne, que certaines variantes ont existé dans l'archétype des manuscrits médiévaux et que les divergences de ces manuscrits viennent généralement de la façon adroite, maladroite ou peu intelligente dont les copistes ont utilisé ces doubles leçons[3]. Dans l'antiquité, il existait des manuscrits à variantes, et souvent on collationnait les copies non seulement sur leur modèle, mais sur d'autres modèles, pour en noter les variantes[4] : beaucoup de ces collations ont dû être faites à Alexandrie et dans les grandes bibliothèques, où l'on avait à sa disposition plusieurs exemplaires d'une même œuvre[5]. Certains des papyrus conservés jusqu'à nous ont ainsi de grandes marges, garnies de notes et

γρ. ἄπτερον. Les manuscrits de Lucien ont préféré ἄχειρον ; presque tous ceux de Platon ἄπτερον. — Nous savons d'ailleurs que les Byzantins lisaient beaucoup Lucien : dans les variantes de l'*Alcyon* comme dans celles des autres Dialogues, il n'est pas toujours facile et cependant il importerait de discerner la part des collations antiques et celle des confrontations byzantines, et de se fonder uniquement sur les premières pour restituer l'archétype à variantes.

1. Dans l'*Euthyphron* (4 B, l. 5, éd. Burnet), γε se trouvait en interligne dans l'archétype : les trois mss. B T W l'ont ensuite placé en trois endroits différents. Plus généralement, les divergences entre les trois familles s'expliquent souvent par la façon diverse dont les copistes procédèrent à l'égard des corrections et des variantes de l'archétype.

2. PLATONIS *Opera*, IX, p. VIII : ainsi, dans le *Ménéxène* (247 B) l'archétype aurait porté dans le texte : προγόνων, en marge : προτέρων.

3. Hermann DIELS, *Zur Textgeschichte der Aristotelischen Physik* (Tirage à part des *Abhandl. d. k. Akad. der Wiss. zu Berlin*, 1882), p. 19-23.

4. Cf. USENER, *Unser Platontext*, p. 196 (la mention διώρθωται ἐκ δύο Ἀττικιανῶν, à la fin du XIe Discours de Démosthène, et les variantes, marquées par γρ', qui sont résultées de cette collation).

5. Voir BETHE et WENDLAND, dans l'*Einleit. in die Altertumswiss.*, p. 413-414 ; et aussi GERCKE (dans KROLL, *Die Altertumswiss...*), p. 497.

de variantes [1]. Eusèbe, d'après son propre témoignage, a collationné un manuscrit des *Hexapla* sur un exemplaire des *Tetrapla* revu par Origène lui-même, et ajouté à son exemplaire, outre ces corrections et annotations, les scholies personnelles d'Origène [2]. Le texte des Ἀττικιανὰ ἀντίγραφα était peut-être encadré de notes explicatives et critiques [3]. Nous avons vu que le papyrus 1017 du *Phèdre* porte également des variantes [4]. Quand Proclos commente successivement la leçon courante et une leçon divergente, il est probable qu'en général cette dernière figurait en marge ou en interligne, notée par lui ou *avant lui* sur l'exemplaire dont il se servait [5]. De même, les différences entre certaines citations d'un même passage de Platon, chez un même auteur, s'expliquent probablement par l'emploi d'exemplaires à variantes [6]. Notre archétype était un exemplaire de ce genre. Quelques-uns de nos manuscrits en donnent une image assez exacte. Par exemple, le *Vindob.* 54 (W) porte un certain nombre de variantes : et les rapports du texte et des variantes de W avec le texte et les variantes de B et de T ne peuvent s'expliquer que si l'archétype commun portait en marge ou en interligne, comme W lui-même [7], des corrections ou des variantes, en nombre plus ou moins considérable suivant les dialogues [8]. Dans les deux der-

1. Schubart, *Das Buch*, p. 86 ; Th. Reinach, *Rev. des Et. grecques*, t. XXI, p. 93 ; M. Croiset, *ibid.*, 1913, p. 86-87 (papyrus de l'*Iliade* dont les variantes interlinéaires reproduisent notre vulgate).

2. Wattenbach, *Schriftwesen*, p. 343.

3. Voir plus haut, p. 110-111.

4. H. Alline, *l. c.*, p. 277 ; cf. plus haut, p. 145, et C. Ritter, dans le *Jahresbericht* de 1912, p. 60.

5. Voir plus haut, p. 155, n. 1.

6. Immisch, *De rec. Plat.*, p. 20, n. 2.

7. Par exemple, dans le *Théétète* (183 E), W a conservé la leçon de l'archétype πρὸς συνέμιξα ; B et T ont amalgamé la variante et la leçon primitive en συμπροσέμιξα (Hensel, *Vindiciae Platonicae*, 1906, p. 17).

8. J. Kral, *Wiener Studien*, XIV (1892), p. 184-185, 187-188. — Le nombre de ces annotations aurait été particulièrement considérable dans les *Rivaux*, le *Premier Alcibiade*, le *Phèdre*, l'*Hipparque*, le *Charmide*, le *Banquet*, où B et T présentent les différences les plus nombreuses et les plus importantes (dans tous ces dialogues — sauf le *Charmide*, où il occupe une position intermédiaire — W se rapproche beaucoup de T). Le grand nombre des annotations de ces dialogues dans l'archétype serait pour nous un indice de leur succès dans l'antiquité (beaucoup de lecteurs, donc beaucoup d'exemplaires et de variantes possibles) et de leur étude approfondie par les grammairiens ou les philosophes.

nières tétralogies, le *Parisinus* A, le *Vaticanus O*, le *Laurent.* 80, 17 (δ), etc., ont des leçons différentes dans le texte et en marge, et il arrive que ces variantes marginales s'accordent avec des leçons antiques : les deux sources du texte manifestées par ces manuscrits figuraient donc également dans l'archétype, sous forme de texte et de variantes [1].

Cet archétype paraît avoir conservé quelques vestiges de l'annotation critique mentionnée par Diogène Laërce (III, 65-66), en particulier l'*astérisque* et la *diplè* [2]. Avec ses restes de signes cri-

1. Immisch, *o. c.*, p. 53, 58.

2. Nous voyons dans le *Bodleianus*, à sept endroits, en face d'une ligne au verso des fol. 55, 231, 372, 374, 376, 378), un signe qui ressemble à la *diplè pointée* : ⸖— cf. Schanz, *Studien*, p. 22). Ces signes se rapportent à la p. 114 b (l. 6, éd. Burnet) du *Phédon* ; à la p. 244 a, 5-6 (-νεται... εἶναι) du *Phèdre* ; aux p. 456 c, 5-6 (ὁστισοῦν... τοσαύτη), 461 a, 2-3 (-νους εἶπον... ἔλεγ-), 465 a, 6-8 (πέρι... ἰατρι-), 465 d, 7 (ὃ μὲν οὖν... ὄψο) et 470 b, 1-2 (σκεψόμεθα... ἄμεινον) du *Gorgias*. Il est difficile de les interpréter. Dans les exemplaires antiques de Platon, la diplè pointée, nous l'avons vu, marquait *les corrections de certains critiques*. Le signe noté à plusieurs reprises dans le *Bodleianus* (si cette annotation remonte à l'antiquité) semble être plutôt une déformation de la *diplè simple* : celle-ci marquait *les doctrines et les opinions propres à Platon* ; une telle interprétation s'applique bien, par exemple, aux passages du *Gorgias*, 456 c, 470 b (cf. les scholies du *Bodleianus*). — Dans le *Venetus* T, on trouve des astériques (⁘) en quinze passages : un du *Banquet*, 177 a 6-7 = fol. 98 v° : ὕμνους... πεποιη[μένους] ; huit du *Phèdre*, 245 c, 2-3 = fol. 112 : δὲ πιστή... θείας ; 246 b 5-6 = fol. 112 v°, 2 lignes : ἀθάνατον... πάντα ; 248 a 1-2 : αἱ δέ... καὶ εἰ[κασμένη] ; 248 c 1-2 : ψυ]χή... γενομένη (2 lignes) ; 249 d 2-4 = fol. 113 : [ἐνθου]σιάζων... οὖν ; 250 c 7-8 : [τό]τε... ὥσ[περ] ; 253 c 7 = fol. 114 : καθάπερ... διει[λόμην] ; 257 a 3 = fol. 114 v° : αὕτη... ὅτι ; deux du *Second Alcibiade*, 148 d 2-3 = fol. 127 : [τἀ]ναντία διηγήσα[σθαι], et 149 c 7-8 : καὶ μή... παραπλήσια ; deux du *Lachès*, 179 a 1-2 = fol. 137 : τόδε ἡμῖν... τοῦδε, et 179 b 7-8 : ἢ ὀλίγω... Με[λησίας] ; un de l'*Euthydème*, 304 b 6-7 = fol. 142 : ταῦτα... διαλεχθέντες, et un du *Clitophon*, 409 e = fol. 198 v° : ουσαν, ἀλλ' οὐ δόξαν· ὅτε δὴ ἐνταῦθα ἦμεν τοῦ. Voir Schanz, *Platocodex*, p. 36-37. — Dans les exemplaires antiques, ce signe marquait les passages dont le rapprochement donnait une vue d'ensemble sur les doctrines de Platon et permettait d'en apercevoir l'accord et l'unité. Il paraît en être de même ici : dans le *Venetus* T l'astérisque se rapporte toujours au fond, à la pensée philosophique, et signale les passages où commence un développement capital. — Ce manuscrit porte encore d'autres signes, dont l'origine antique est beaucoup plus douteuse : par exemple, l'abréviation de ὡραῖον (*Bien !*), qui se trouve deux fois dans le *Ménéxène*, sept fois au premier livre de la *République*, deux fois dans le *Grand Hippias*, une fois dans l'*Euthydème* et dans le *Théétète* (Schanz, *Platacodex*, p. 37-38) ; elle figure aussi dans le *Bodleianus* : ὡραῖον δι' ὅλου χωρίον (*Théétète*, 194 c), ὡραῖον ἄγαν τὸ χωρίον (*Phèdre* 229 d), ailleurs simplement ὡραῖον (Schanz, *Nov. Comm. Plat.*, 1871, p. 117). Ce signe sert à

tiques et de notations stichométriques (celles-ci recueillies dans le *Bodleianus* B et le *Venetus* D), avec ses variantes, ses gloses [1], ses scholies (nous verrons qu'un certain nombre des scholies médiévales remontent à l'antiquité et ont dû passer par l'archétype), cet exemplaire ne pouvait être qu'un exemplaire d'érudit. Il renfermait un bon texte, car notre tradition manuscrite est, dans l'ensemble, excellente et supérieure à celle que nous révèlent les papyrus [2] et les citations [3]. Nous avons vu que les Dialogues

exprimer un jugement esthétique et il équivaut au χ pointé des exemplaires antiques de Platon. Il se retrouve, avec le même sens, dans un *Parisinus* (Longin) du xe siècle, et dans le *Laurentianus* d'Eschyle et de Sophocle (Reifferscheid, *Rhein. Mus.*, 23, 1868, p. 130). Le *Parisinus* A de Platon, source probable du *Venetus* T, porte également les signes ⁘ et ⸙, ainsi que l'abréviation très courante ϹΗ = σημείωσαι), que nous rencontrons encore dans le *Bodleianus* et dans bien d'autres manuscrits (Schanz, *Rh. M.*, 33, 1878, p. 304). — Enfin, dans le *Parisinus* A, figure, outre le trait horizontal (*paragraphos*) qui marque le changement d'interlocuteur, un *trait horizontal entre deux points*, qui comble les vides laissés par les grattages du texte. Ce signe a d'ailleurs été emprunté par le copiste du *Parisinus* à son modèle : il arrive en effet qu'on le voie, sans aucune trace de grattage, intercalé au milieu d'un mot (αἰ ÷ ρεῖσθαι : fol. 202 v°, 1re col., ligne 7 = *Lois*, VI, 751 D); et plus loin deux lignes entières (fol. 240) sont formées de ce même signe, légèrement modifié (H. Omont, *Platonis codex Parisinus* A, I, p. 4-5). Dans un manuscrit de Proclos, dont nous parlerons plus loin, et dans un manuscrit d'Aristote (*Lipsiensis*, du xiiie s.), le même signe est employé au même usage, marque une omission (entre deux mots), complète la fin d'une ligne et se lit aussi au milieu d'un mot (λε ÷ χθέν). On le retrouve encore dans le ms. de Cassel de Thucydide, pour indiquer des scholies ou pour servir d'ornement dans un titre (Osann, *Anecd. Rom.*, p. 198, 219). Ce signe, malgré sa ressemblance avec l'obèle pointé, n'a donc, semble-t-il, aucun rapport avec la critique des textes, et ne remonte évidemment pas à l'antiquité. Il se rattache peut-être à l'usage ecclésiastique de l'obèle pointé, dans le même sens que l'obèle simple (Osann, p. 214 sqq.) : d'abord employé pour signaler des suppressions nécessaires, l'obèle pointé a pu remplacer les lettres ou les mots supprimés, et en justifier ainsi la suppression.

1. Des gloses et des variantes de l'archétype sont parfois entrées dans le texte, se juxtaposant aux termes qu'elles expliquaient ou aux leçons qu'elles doublaient. Schanz (*Studien*, p. 45) explique ainsi certaines des interpolations qu'il croit découvrir dans le texte de Platon (il en exagère assurément le nombre) et qui, étant communes à tous les manuscrits, doivent remonter à l'archétype.

2. Voir H. Usener, *Unser Platontext*, p. 50 ; O. Immisch, *B. ph. W.*, 1892, p. 1122 ; J. Burnet, *Platonis Opera*, I, p. 5; A. Gercke, dans Kroll, *o. c.*, p. 496-497 ; H. Alline, *l. c.*, p. 291 ; et plus haut, ch. III.

3. Voir, par exemple, E. Bickel, *l. c.*, p. 462, 486 ; O. Apelt, *B. ph. W.*, 1899, p. 743-744.

s'y trouvaient disposés suivant l'ordre tétralogique, avec un appendice qui comprenait les *Définitions* et sept apocryphes. Il était formé de deux volumes, écrits sur deux colonnes [1], dont le premier contenait les sept premières tétralogies : car on trouve les mots τέλος τοῦ πρώτου βιβλίου après le *Ménéxène* dans le *Venetus* T, le *Parisianus* B (1808), le *Vaticanus* Θ (226), les *Laurentiani* a (59, 1) et C (85, 9), le manuscrit de Césène (*Malatestianus*) et l'*Angelicus u* (C I 4) [2]. La numérotation des Dialogues dans le *Parisinus* A (*Clitophon* = $\overline{\kappa\theta}$, etc.) conduit aux mêmes conclusions. Ce dernier manuscrit nous donne la plus fidèle image du second volume de l'archétype [3]. Tous ces exemplaires appartiennent à la seconde famille (au moins pour le texte du *Ménéxène*), comme l'a justement noté Jordan [4] ; mais si la constatation de Jordan restreint la portée des prémisses de Schanz, elle laisse subsister la généralité de ses conclusions, qui restent valables pour l'archétype de tous les manuscrits : la première famille ne s'est peut-être jamais étendue plus loin que la sixième tétralogie, mais la tradition W, sous sa forme ancienne, semble correspondre précisément au premier volume de l'archétype, tel que Schanz le restituait [5].

Cet archétype, d'après M. Schäffer, daterait au plus tôt de la fin du VIe siècle : en effet, tous les témoignages anciens recueillis jusqu'à cette époque, et particulièrement ceux des commenta-

1. Chaque ligne ayant de 35 à 36 lettres. Cf. SCHANZ, *Platocodex*, p. 107-108.

2. Dans le *Vaticanus* ΔΘ (225-226) la notice en question se trouve au second volume, et les autres manuscrits n'ont qu'un seul volume chacun : il est donc certain que cette indication remonte à une tradition fort antérieure.

3. M. SCHANZ, *Studien*, p. 3, 7, 24-25 ; *Hermes*, X (1876), p. 171, et XI, p. 104. Cf. O. IMMISCH, *o. c.*, p. 86, et H. ALLINE, *l. c.*, p. 257. — Le *Laurentianus* b (85, 6), du XIIIe siècle, est précédé d'une table des matières qui compte 30 dialogues dans le Πλάτωνος βιβλίον πρῶτον (Tétral. I-VI ; VII, 3 ; *VIII, 1 et 3* ; VII, 1-2-4 : cf. IMMISCH, *o. c.*, p. 86, n. 1). Mais il faut remarquer que le *Ménéxène* reste toujours le dernier dialogue du premier tome, et que la tomaison et l'ordre primitifs se laissent facilement retrouver, malgré le bouleversement des dialogues de la septième tétralogie et l'intercalation adventice du *Clitophon* et du *Critias*. — Par suite d'un bouleversement analogue, le *Timée*, dans le *Vaticanus* Θ, fait partie des 29 premiers Dialogues, c'est-à-dire du « premier tome ».

4. *Hermes*, XIII, p. 481. — Pour certaines analogies de disposition entre le *Laurentianus* a (et par suite le *Laur.* c, qui en dérive) et le *Venetus* T, cf. IMMISCH, *o. c.*, p. 54, n. 1.

5. Seul le *Second Alcibiade* y fait défaut ; cf. IMMISCH, *o. c.*, p. 86.

teurs, d'Alexandre d'Aphrodisias à Olympiodore, nous présentent un texte où se mélangent indistinctement les leçons des deux premières familles : la divergence, la séparation nette des deux familles. qui suppose l'existence de l'archétype comme point de départ commun, ne s'est donc produite que plus tard [1]. En outre, le texte de l'archétype est corrompu en certains passages, où les citations anciennes nous restituent la vraie leçon : ces citations sont donc tirées d'exemplaires antérieurs à l'archétype et moins corrompus, qui avaient sauvegardé la bonne tradition (au moins dans ces passages) : autrement dit, l'archétype est postérieur à tous les témoignages de ce genre, c'est-à-dire à la fin du VIe siècle [2] ; car le texte correct précède évidemment le texte fautif. — A vrai dire, ce dernier argument n'est probant et décisif qu'à certaines conditions. Pour que le texte d'un passage ne puisse plus exister et être consulté sous forme correcte, après avoir été consulté sous forme fautive, il est nécessaire que la tradition manuscrite suive tout entière une route unique et se développe toujours dans la même direction, sans jamais revenir à un état antérieur et plus pur. Une telle supposition, manifestement inapplicable à l'ensemble de la tradition platonicienne, n'est cependant pas inconciliable avec certaines de ses formes, avec certains cas particuliers. Mais, d'abord, elle implique l'élimination des passages où les fautes pourraient être facilement corrigées par conjecture : dans ce cas, en effet, à l'intérieur d'une même tradition, un texte meilleur succéderait tout naturellement à un texte plus mauvais. M. Schäffer a vu cette difficulté : par l'examen de chaque passage et la comparaison des citations identiques en des auteurs différents, il a pris soin d'éliminer les citations anciennes où une leçon préférable à celle des manuscrits médiévaux pouvait provenir d'une correction conjecturale, et il a tenu compte uniquement de celles qui devaient être attribuées à une tradition pure et authentique [3].

1. SCHÄFFER, *o. c.*, p. 55 ; cf. p. 71.
2. C'est le raisonnement que Schanz appliquait aux citations d'auteurs du IVe siècle, et particulièrement d'Eusèbe et Thémistios : il en concluait naturellement que l'archétype n'est pas antérieur à 400 (*Studien*, p. 32, 45). L'argumentation de Schäffer est identique à celle de Schanz, et les conclusions de ce dernier ne sont pas contredites, mais complétées par celles de Schäffer : le même raisonnement, appliqué à des données plus précises, donne des conclusions plus précises.
3. SCHÄFFER, *o. c.*, p. 65-66.

Mais, même dans ces cas privilégiés, l'argumentation de MM. Schanz et Schäffer est-elle inattaquable? Devons-nous admettre qu'une forme correcte de la tradition n'ait jamais subsisté simultanément ou postérieurement à une forme corrompue? — Il importe ici de distinguer les circonstances et les époques. Jusqu'au IIIe ou IVe siècle après notre ère, la tradition platonicienne est évidemment très variée : la comparaison des témoignages anciens le prouve d'une manière irréfutable. Mais nous avons vu que, sous l'influence de causes diverses (commodité de l'édition tétralogiqué, affaiblissement du sens critique, etc.), le texte s'uniformise graduellement [1], et une vulgate tend à s'établir. Les témoignages d'Olympiodore et surtout de Proclos nous ont appris, sans doute, que cette vulgate n'eut jamais une autorité sans partage, et que certains exemplaires plus anciens, conservés dans les grandes bibliothèques, différaient sur quelques points essentiels des exemplaires qu'on trouvait alors dans le commerce : les exemplaires courants n'en présentaient pas moins, selon toute vraisemblance, un texte relativement uniforme. Dès lors, les citations néoplatoniciennes peuvent être interprétées suivant ce principe de la tradition unique et rectiligne, que nous avons dégagé de l'argumentation de MM. Schanz et Schäffer, et dont l'application est évidemment limitée à des cas déterminés. La conclusion de M. Schäffer sur la date de l'archétype reste donc très vraisemblable; plus la tradition platonicienne de cette époque nous paraîtra uniforme, plus cette conclusion gagnera en vraisemblance. Notre archétype a été constitué, recensé par un lecteur consciencieux et assez savant, qui a probablement consulté plusieurs exemplaires, pour en noter les variantes et les scholies, mais a trouvé les mêmes fautes dans tous ces exemplaires et par conséquent ne les a pas corrigées. Tous ces exemplaires se rattachaient à une même tradition, à une tradition excellente (leurs fautes communes, dont M. Schäffer a dressé la liste [2], sont assez légères en général) ; ils ont été consultés à une époque tardive, où le recenseur ne pouvait plus trouver d'autres exemplaires autour de lui.

Certains indices accessoires viennent confirmer cette détermi-

1. Je rappelle que, dès le IIe siècle, le texte des papyrus se rapproche sensiblement du texte médiéval.

2. A. Schäffer, o. c., p. 64-65.

nation chronologique. Par exemple, les manuscrits signalés et consultés par Proclos et Olympiodore ont des rapports évidents avec notre archétype. Au X[e] livre de la *République* (616 E), les manuscrits médiévaux portent la *leçon moderne*, comme tous ou presque tous les *exemplaires divisés par membres*. Ces derniers étaient disposés en vue des explications scolaires et de l'exégèse minutieuse, et l'on peut supposer qu'ils étaient d'usage courant parmi les érudits et dans l'École néoplatonicienne : notre archétype se rattacherait à l'un de ces exemplaires [1]. Dans le *Premier Alcibiade* (133 C), un passage de sept lignes, peut-être interpolé [2], est omis tant par nos manuscrits que par Proclos et Olympiodore en leurs commentaires, mais se trouve dans Eusèbe, Julien et Stobée [3] : c'est un nouveau point de contact entre l'archétype et les exemplaires usuels des néoplatoniciens. Par d'autres passages de Proclos, nous voyons que celui-ci connaissait à la fois les deux leçons entre lesquelles se partagent les manuscrits médiévaux : il a lu, dans les exemplaires ἀκριβέστερα, κεκολασμένα, les mots ὑφ' ἑαυτοῦ, qui figurent dans la plupart des manuscrits, et dans son exemplaire courant les mots ὑπ' αὐτοῦ, qui ont subsisté dans le *Tubingensis* C, le *Parisinus* F et le *Monacensis* *q* [4] ; de même il a trouvé dans quelques manuscrits ἱδρύσαντο (*Timée*, 38 D), que présentent le *Tubingensis* C, le *Paris.* F et le *Vaticanus* σ' (228), et dans d'autres ἱδρύσατο [5].

1. O. Immisch, p. 1 et 10. Cf. Proclos, *Comm. sur la Rép.*, II, p. 218-219, éd. Kroll ; et plus haut, p. 168-169.

2. Le passage n'est pas raccordé exactement au même contexte dans Stobée et dans Eusèbe : cette divergence prouve que, dans l'archétype commun aux exemplaires de Stobée et d'Eusèbe, les sept lignes constituaient une annotation marginale et peut-être une variante; cet archétype, dont le texte primitif ne renfermait pas cette addition, se rattachait donc au groupe d'où finalement dérive notre tradition médiévale (groupe auquel se rattache aussi le texte expliqué par Olympiodore), et avait été collationné sur un exemplaire différent — à moins que l'interpolation ne remonte précisément à cet archétype des exemplaires de Stobée et d'Eusèbe. — Cf. Schanz, *Studien*, p. 37.

3. Voir Immisch, *o. c.*, p. 4. — Mais dans les *Lois* (I, 630 B), l'archétype des manuscrits médiévaux ne portait pas les trois mots αὐτῆς μόνης (μόνον) ἀνδρείας, que lisaient Eusèbe et Proclos.

4. Proclos, *Comment. sur le Timée*, II, p. 308, éd. Diehl (= *Timée*, 37 B). Voir plus haut, p. 160.

5. Dans un passage altéré du *Commentaire sur le Timée* (III, p. 353, éd. Diehl, voir plus haut, p. 163), Immisch, suivi par E. Diehl, restitue ainsi la première leçon, que Proclos regarde comme authentique : περὶ δὲ

Notre archétype se rattache donc à un groupe d'exemplaires connus et couramment employés par les néoplatoniciens. Dans certains cas, il juxtapose même les deux leçons divergentes qu'ils nous attestent [1]. Il semble donc avoir été constitué par la confrontation des divers exemplaires que connaissent les néoplatoniciens, et l'on pourrait même croire qu'il dérive d'une recension néoplatonicienne. Il y avait évidemment, dans l'École et autour de l'École, comme auprès d'Origène ou de saint Jérôme [2], des copistes qui faisaient commerce des livres scolaires, se chargeaient de publier les cours, d'éditer les travaux des maîtres, etc. Ces copistes reproduisaient les meilleurs exemplaires, avec des variantes et des notes qui pouvaient être remaniées chaque fois. Il est permis de supposer que notre archétype fut édité de cette

τῶν προτεθέντων νῦν δεῖ (διελθεῖν ἀκριβέστερον), et lit pour la seconde, où Proclos nous dit qu'*une transposition a été faite par certains en vue de la clarté* : περὶ δὲ τῶν νῦν προτεθέντων δεῖ. Or cette dernière leçon se trouve dans tous nos manuscrits et dans le lemme de Proclos lui-même. Ou bien ce lemme a été interpolé postérieurement, ou bien l'exemplaire d'où le copiste a transcrit le texte du *Timée*, lors de la publication du commentaire de Proclos, portait la leçon τῶν νῦν προτεθέντων. Quoi qu'il en soit, si nous acceptons la restitution d'Immisch, Proclos avait consulté des exemplaires portant τῶν νῦν, c'est-à-dire apparentés à notre archétype, et cet indice concorde avec ceux qui viennent d'être énumérés. — Mais cette restitution est contestable. Proclos, en effet, considère comme authentique une leçon qu'il paraphrase en ces termes : περὶ δὲ ὧν προετέθη νῦν δεῖ διελθεῖν (l. 17-18), puis : περὶ ἐκείνων δὲ δεῖ τῶν νῦν ἡμῖν εἰς διέξοδον προκειμένων εἰπεῖν. La seconde paraphrase ne laisse aucun doute sur la place que Proclos assigne à νῦν ; il lit évidemment : περὶ δὲ τῶν νῦν... — Enfin, si nous considérons le texte du *Timée* en lui-même, nous pouvons supposer que le texte authentique portait : τῶν νῦν δή, adverbe qui convient mieux au sens du passage ; δεῖ, substitué à δή par suite d'une confusion de lettres, a amené la transposition de νῦν auprès du δεῖ qui suit προτεθέντων.

1. O. Apelt, dans sa recension de la dissertation de Schäffer (*B. ph. W.*, 1899, p. 742) signale dans Proclos (τι τὸ ζῷον = *Phèdre* 266 D) la juxtaposition des leçons de B (τὸ ζῷον) et de T (τι ζῷον). Notre archétype implique évidemment la même juxtaposition, et, sur ce point encore, ressemble aux exemplaires des néoplatoniciens. — Les lemmes des commentaires néoplatoniciens nous présentent un texte intermédiaire entre celui des deux familles de manuscrits déterminées par Schanz : entre B et T pour le fragment du Commentaire anonyme sur le *Parménide* (Immisch, o. c., p. 6-8), entre le *Vindob.* Y, d'une part, le *Tubingensis*, le *Parisinus* A et le *Vaticanus* σ', d'autre part, pour le commentaire de Proclos sur le *Timée* (E. Diehl, *Rh. M.*, 1903, p. 262-265). Mais ce sont là des faits d'un autre ordre : ce « texte mélangé » se trouve non seulement dans les lemmes néoplatoniciens, mais dans les citations anciennes en général.

2. Wattenbach, *Schriftwesen*, p. 539.

manière, et plus tard enrichi par les notes personnelles de son possesseur. Nous verrons qu'un certain nombre de scholies (au *Théètète*, au *Sophiste*, au *Premier Alcibiade*) [1] dérivent de commentaires néoplatoniciens, et que, présentes à la fois dans le *Bodl.* B et le *Ven.* T, elles remontent très probablement à l'archétype de tous les manuscrits médiévaux, et en attestent les affinités néoplatoniciennes.

Notons encore que Thrasylle ne connaît pas les *Définitions*, et que les néoplatoniciens sont les premiers, semble-t-il, à les faire entrer dans l'appendice réservé aux apocryphes [2]. D'autre part, nous savons qu'un certain nombre de Dialogues portent dans nos manuscrits et dans la table de Thrasylle des titres différents : quelques-uns de ces titres propres à la tradition médiévale se rencontrent déjà chez les néoplatoniciens ; par exemple, Ἱππίας μείζων et Ἱππίας ἐλάττων au lieu de Ἱππίας α′ et Ἱππίας β′) [3], ou Ἐρασταί (au lieu d'Ἀντερασταί) [4] ; en outre, l'*Épinomis*, qui a deux sous-titres dans Thrasylle, perd le premier (ἢ νυκτερινὸς σύλλογος) dans les manuscrits médiévaux, peut-être parce que les néoplatoniciens jugent incompatibles l'unité de l'objet (σκοπός) de chaque dialogue et la diversité des titres qui doivent exprimer cet objet [5]. Dans l'archétype, le *Phèdre* est appelé περὶ καλοῦ [6], titre déjà connu dans l'antiquité, ainsi que le titre analogue περὶ κάλλους [7], mais certainement adopté et recommandé par les néoplatoniciens, car ce dialogue, à leur avis, portait précisément περὶ τοῦ διὰ παντὸς κάλλους ou περὶ τοῦ παντοδαποῦ καλοῦ [8]. Enfin, dans les exemplaires néoplatoniciens comme dans notre archétype, les Dialogues étaient répartis en neuf tétralogies et numérotés de 1 à 56, exactement comme dans nos manuscrits [9] : notre

1. Nous en parlerons plus longuement au chapitre suivant, Cf. L. Cohn, *l. c.*, p. 779.
2. Olympiodore, *Prolégomènes*, ch. 26.
3. Id., *Comm. sur le Premier Alcib.*, p. 3, éd. Creuzer ; cf. Immisch, *o.* ., p. 94-95.
4. Dans Proclos, et aussi dans Théodoret et Stobée ; voir Immisch, *ibid.*, p. 93.
5. Voir plus haut, p. 126.
6. Voir plus haut, p. 125, et Immisch, *o. c.*, p. 92-93.
7. Voir plus haut, p. 126, n. 5 et 127, n. 1.
8. Olympiod., *Prolég.*, ch. 22, p. 215, éd. Hermann ; Hermias, *Schol. au Phèdre*, p. 9, éd. Couvreur (d'après Jamblique).
9. Voir plus haut, p. 171-172.

archétype, en somme, conserve de la disposition de Thrasylle exactement ce qu'en conservent les exemplaires néoplatoniciens.

Mais l'accord entre ces exemplaires et notre archétype n'est pas parfait. Ce dernier a subi d'autres influences. Par exemple, les néoplatoniciens ne font entrer que cinq dialogues « incontestablement apocryphes » dans l'appendice de leur collection : *Sisyphe*, *Démodocos*, *Alcyon*, *Éryxias*, *Définitions* [1]. Nos manuscrits renferment en outre les dialogues *De la justice*, *De la vertu*, *Axiochos*, et rangent le tout dans un ordre différent. — D'autre part, comme l'a fait remarquer M. Immisch, le *Second Alcibiade*, dans tous les manuscrits [2], ne porte plus le sous-titre περὶ εὐχῆς, comme dans Thrasylle, mais περὶ προσευχῆς. Or le mot προσευχή, dans la langue courante, signifiait *oratoire*, et les néoplatoniciens, lorsqu'ils discutent sur la prière, disent toujours περὶ εὐχῆς [3]. Le mot προσευχή ne signifie prière que dans la langue ecclésiastique : l'usage de ce mot dans notre archétype prouve que le sous-titre du *Second Alcibiade* y a été corrigé par une main chrétienne. — M. Immisch fait remarquer en outre que, dans la tradition médiévale, les Dialogues se présentent d'abord seuls, sans être accompagnés des commentaires néoplatoniciens : c'est au XIIIe siècle seulement qu'on trouve, dans le *Parisinus* D (1810), le Commentaire d'Hermias sur le *Phèdre* et le Commentaire de Proclos sur le *Parménide* joints au texte de ces dialogues et des autres [4] ; dans l'archétype des manuscrits médiévaux, l'œuvre de Platon se trouvait donc séparée des Commentaires et des Introductions qui, vers la fin de l'antiquité, les accompagnaient souvent [5] et en facilitaient l'intelligence aux lecteurs païens, aux exégètes d'Athènes et d'Alexandrie et à leurs disciples.

L'archétype, *sous sa forme définitive*, n'aurait donc pas été

1. *Prolég.*, ch. 26, p. 219.
2. Sauf dans le *Venetus* D (185), où le titre a été interpolé d'après Diogène Laërce. Inversement, le groupe γ des manuscrits de Diogène Laërce porte περὶ προσευχῆς, mais a été interpolé d'après les manuscrits de Platon (IMMISCH, *o. c.*, p. 88, 90).
3. Par exemple PROCLOS, *Comm. sur le Timée*, I, p. 207 sqq., éd. Diehl.
4. IMMISCH, *o. c.*, p. 90-92.
5. Dans une édition de Platon faite vers la fin de l'antiquité, les Dialogues étaient accompagnés de certaines œuvres d'Albinos et de Maxime de Tyr, qui leur servaient d'*Introduction* : cf. H. DIELS, éd. du *Comm. anonyme sur le Théètète*, p. XXVII sq.

constitué dans l'École néoplatonicienne, mais après la disparition de celle-ci. Probablement originaire de l'École, il a été finalement revisé hors de l'École. Il dépend à la fois des néoplatoniciens et des clercs. Au ve et au vi^e siècle, quelques chrétiens savants et lettrés ont des attaches néoplatoniciennes : tels l'évêque Synésios, disciple fervent d'Hypatie, ou Jean Philoponos, commentateur d'Aristote. C'est dans un groupe d'érudits de ce genre, parmi les théologiens qui savent encore apprécier la culture hellénique, qui ne damnent pas les grands hommes du paganisme et ne veulent pas laisser périr la sagesse de Platon et d'Aristote, qu'il nous faut chercher (probablement à Constantinople, et vers la fin du vi^e siècle, au plus tôt) le dernier recenseur de notre archétype, celui qui nous a conservé le précieux recueil des *Œuvres complètes* de Platon, annotées et soigneusement revisées. Cet exemplaire, le seul dont on ait pu prendre des copies avant qu'il fût, à une certaine époque, perdu ou détruit comme les autres, a servi d'intermédiaire entre la tradition ancienne, sous sa forme la plus authentique et la tradition médiévale.

Mais est-il vraisemblable que les textes antiques, si nombreux et si variés, aient ainsi disparu presque tous, et qu'ensuite l'unique manuscrit conservé ait donné naissance à tant de nouvelles copies ? M. Schäffer admettait que certains manuscrits antiques, et non pas seulement l'archétype, avaient pu être sauvés, reparaître plus tard et agir sur les manuscrits dérivés de l'archétype [1]. Il expliquait ainsi la coïncidence de certaines leçons antiques et de leçons propres à certains manuscrits. Mais l'hypothèse de l'archétype à variantes les explique aussi facilement [2]. Et l'on comprend fort bien qu'un seul manuscrit de

1. A. Schäffer, *o. c.*, p. 69-70. — D'après une communication qu'il a bien voulu me faire, c'est également l'idée à laquelle se rallierait finalement M. Bickel : B T W, dans le *Phédon*, dériveraient d'un archétype du ive ou du ve siècle, mais la famille T aurait ultérieurment subi l'influence de certains manuscrits antiques (cf. Schäffer, p. 69).

2. De même U. v. Wilamowitz avait pensé que la plupart des manuscrits médiévaux dérivaient d'une *édition générale* antique, mais que certains se rattachaient à des *éditions partielles* : le *Tubingensis* C, par exemple, nous aurait transmis un recueil néoplatonicien de *dialogues choisis* (*Gött. gel. Anz.*, 1895, p. 986 ; cf. aussi Waddell, dans son édition du *Parménide*, Proleg., p. 87). Mais les néoplatoniciens ne faisaient pas si grand cas de l'*Euthyphron*, du *Criton*, du *Second Alcibiade* ; et d'ailleurs, les six pre-

Platon ait donné naissance aux 150 manuscrits que nous possédons maintenant. Des cas analogues nous montrent la rapide multiplication de certains textes. Tous nos manuscrits des deux discours *Pro Rabirio* viennent d'une copie faite par le Pogge ; tous nos manuscrits des *Silves* dérivent d'une transcription faite par un copiste du Pogge [1]. Dans la première moitié du XIV[e] siècle, Pindare est édité par Manuel Moschopoulos, puis par Démétrios Triklinios : 43 de nos manuscrits se rattachent à la première publication, 28 à la second [2] ; il a fallu très peu de temps pour une telle diffusion. — On comprend fort bien aussi que les Dialogues de Platon, à un moment donné, n'aient plus subsisté que dans un exemplaire unique. Le *Pro Murena* et le *Pro Sexto Roscio* n'étaient représentés, au XV[e] siècle, que par un manuscrit de Cluny, découvert par le Pogge. Jusqu'à l'époque carolingienne, les *Questions Naturelles* de Sénèque figuraient dans un seul manuscrit [3] ; Pindare aussi n'est parvenu au moyen âge que dans un exemplaire [4]. De même, à la fin de l'antiquité, Platon était lu presque uniquement dans l'École néoplatonicienne ; au dehors, on ne connaissait plus guère les classiques, depuis longtemps, que par des anthologies ou des manuels [5]. Le nombre des exemplaires de Platon, vers le V[e] siècle, devait donc être singulièrement restreint. Dans l'École, des éditions complètes existaient certainement : car la détermination de dix ou douze « dialogues à étudier » (πραττόμενοι), faite par Jamblique et Proclos, et l'exclusive préférence de Jamblique pour le *Timée* et le *Parménide*, où il croyait retrouver toute la substance du platonisme, n'empêchèrent pas les autres dialogues de se transmettre : les vœux de Proclos, qui souhaitait l'anéantissement de tous les

miers des dialogues contenus dans ce manuscrit se rattachent de très près à la tradition du *Bodleianus*, et le *Timée* semble se rattacher de même à celle du groupe Y. — Voir O. IMMISCH, *o. c.*, p. 9-10, p. 65 ; et C. RITTER, dans le *Jahresbericht für Altertumswiss.*, 1912, p. 73, n. 1.

1. SANDYS, *Hist. of cl. Schol.*, II, p. 30-31.
2. ID., *ibid.*, I², p. 430, n. 3 ; p. 431, n. 6.
3. A. GERCKE, dans l'*Einleit.*, I, p. 44.
4. CHRIST-SCHMID, *Griech. Litt.*, I⁵, p. 235.
5. Un passage de saint Jérôme (dans son *Commentaire sur l'Épître aux Galates*, III, 5) mérite d'être cité ici : *Quotusquisque nunc Aristotelem legit ? Quanti Platonis vel libros novere vel nomen ? Vix in angulis otiosi eos senes recolunt.* Rusticanos vero et piscatores nostros totus orbis loquitur, universus mundus sonat. » (Cité par GROTE, *Plato*, I, Préface, p. XIII, note g.)

livres, sauf les *Oracles* et le *Timée*, ne furent jamais réalisés. Tous les Dialogues étaient nécessaires pour l'explication de chacun d'eux (l'on s'en rend compte en voyant, dans les Commentaires de Proclos sur le *Timée* et la *République*, les citations des autres œuvres [1]), et tous devaient être soigneusement conservés. Mais, en 529, Justinien interdit aux païens d'enseigner la philosophie et le droit, et ferme l'École d'Athènes, dont il confisque les biens [2]. Platon est suspect à la plupart des chrétiens, de même que les grands classiques du paganisme : Romanos (527-565) le met dans l'Enfer avec Homère, Démosthène et Pythagore [3]. L'ignorance gagne de plus en plus : à la fin du siècle, Jean Malalas fait d'Hérodote un écrivain postérieur à Polybe. A partir d'Héraclius, on abandonne complètement l'étude de Platon [4]. Pendant plus de deux siècles (jusque vers le milieu du IXe), c'est partout la torpeur et l'obscurité ; les études classiques sont absolument négligées, les manuscrits se perdent en masse, le trésor de la littérature grecque est dilapidé [5].

Sans doute, on vit plutôt dans une ombre épaisse que dans une nuit complète : la bibliothèque impériale de Constantinople (mais elle seule) semble avoir eu, même pendant ces tristes siècles, une vie continue [6] ; au VIIe siècle, on trouve encore à Constantinople un atelier de calligraphe, des boutiques de libraires [7] ; au VIIIe siècle, Jean de Damas amalgame l'aristoté-

1. Cf. au mot PLATO, dans les *Indices* de DIEHL et KROLL.

2. De même qu'à Rome, au IVe siècle, Symmaque et ses familiers, l'élite des païens, véritable parti d'opposition littéraire, vouaient aux grands classiques un culte fervent et actif, en multipliaient les exemplaires, en faisaient des recensions célèbres, de même, au Ve et au VIe siècle, dans l'Empire d'Orient, les néoplatoniciens représentèrent l'opposition philosophique et le culte du passé hellénique ; ils conservèrent dans leur intégrité les œuvres de leur maître, mais compromirent quelque peu la doctrine du *divin* Platon en l'identifiant à la leur, et la rendirent suspecte aux fanatiques. Il y avait heureusement, dans l'Église grecque, des esprits assez larges pour ne pas sacrifier l'hellénisme au christianisme, ni Platon à son disciple Aristote, que les théologiens allaient mettre au premier rang.

3. K. KRUMBACHER, *Byzant. Litt.* (*Kultur der Gegenwart*, I, 8), p. 270.

4. USENER, *Unser Platontext*, p. 209.

5. WILAMOWITZ, *Einleit. gr. Trag.*, p. 193.

6. L. TRAUBE, *Vorlesungen*, I, p. 105. Il est peu probable qu'elle ait été brûlée au VIIIe siècle par l'iconoclaste Léon l'Isaurien : c'est une légende propagée par les moines, partisans des Images (cf. WATTENBACH, *Schriftwesen*, p. 599-600).

7. WATTENBACH, *o. c.*, p. 535.

lisme et le néoplatonisme, et transmet ainsi la doctrine néoplatonicienne aux Écoles de Byzance. Dans cette période obscure de l'histoire du texte, au VIIe ou au VIIIe siècle, la tradition platonicienne subit l'influence de l'aristotélisme ecclésiastique : le sous-titre du *Criton* dans la première famille (*Bodl.*, *Venet.* D, *Tubing.*, *Paris.* D) et dans les divers groupes de la seconde (*Ven.* T; *Malatestianus* et *Angel.* *u* ; *Vindob.* Y et *Ven.* S = 189) : ἢ περὶ πρακτοῦ, en fournit une preuve très nette, comme l'a observé M. Immisch ; ce terme, qui remplace le περὶ πρακτέου de l'archétype, est en effet emprunté au vocabulaire aristotélicien [1]. Il est donc certain que, pendant cette période, quelques manuscrits de Platon furent transcrits sur l'archétype ; ils purent donner naissance à des copies complètes ou partielles. Dans les monastères basiliens, fondés à Constantinople, aux environs, à l'Athos, à Patmos, au Sinaï, on copiait alors les manuscrits d'auteurs sacrés, et même profanes, avec un certain zèle et avec plus d'intelligence qu'en Occident. Mais ces transcriptions nouvelles ont eu pour principal résultat d'éclipser, de faire oublier et négliger les manuscrits plus anciens et moins facilement lisibles [2], et de précipiter ainsi la disparition de l'archétype et, en même temps, des autres exemplaires antiques de Platon qui avaient peut-être subsisté au delà du VIe siècle. A vrai dire, l'histoire du texte de Platon ne recommence qu'au IXe siècle. Auparavant, nous pouvons seulement dire que l'on a transcrit isolément certains Dialogues ou certains groupes de Dialogues, le premier ou le second tome des Œuvres complètes, — que ces Dialogues ou ces groupes se sont parfois réunis ensuite, et qu'ainsi l'ordre primitif des tétralogies a été parfois mutilé ou bouleversé.

*
* *

Mais pendant ces siècles de torpeur, la pensée grecque, depuis longtemps implantée dans les pays d'Orient [3], y était devenue

1. IMMISCH, *o. c.*, p. 95-96.
2. L. STEIN, *Archiv für Gesch. der Philos.*, VII, p. 353 ; cf. SANDYS, *o. c.*, I², p. 375.
3. Voir DIELS, *Doxographi Graeci* (1889), p. 27 ; IMMISCH, *o. c.*, p. 24 ; L. STEIN, *l. c.*, p. 354 sqq. ; J. G. WENRICH, *De auctorum graecorum ver-*

florissante. Dès le v[e] siècle, l'école gréco-syriaque d'Édesse était dans toute sa splendeur : mais on l'accuse de nestorianisme et on la ferme en 489 ; les professeurs gagnent les Universités persanes de Nisibis et de Gandisapora. Les néoplatoniciens, inquiétés par Justinien, se réfugièrent auprès du roi de Perse Chosroès ; et nous savons aussi que le roi se fit traduire Platon par un certain Ouranios [1]. D'ailleurs, les philosophes ne trouvèrent pas à sa cour la faveur qu'ils espéraient, et ils revinrent à Athènes et à Alexandrie, dès qu'un traité de Chosroès avec Justinien leur eut assuré la liberté de conscience (535). Au VII[e] siècle, des médecins syriens se trouvent auprès des premiers califes arabes. Porphyre, Jamblique, Damaskios avaient été des Syriens : leurs compatriotes font connaître leurs œuvres aux Arabes, ainsi que celles de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate, de Gâlien et de nombreux auteurs grecs. Dès le VIII[e] siècle, on traduit Euclide en arabe par l'intermédiaire du syriaque. Au IX[e] siècle, une véritable école de traducteurs siège à Bagdad ; le chef en est HONAÏN, fils d'Isaac ; ce contemporain de Photios et de Scot Érigène traduit en arabe la *République*, les *Lois*, le *Sophiste*, le *Timée* [2]. Déjà l'on voit poindre le rameau juif, qui se développera en Espagne ; mais Aristote gagnera plus que son maître à cette dernière floraison : la paraphrase de la *République* par AVERROÈS, traduite en hébreu (1320) et de là en latin (1539) n'a pas plus d'utilité pour l'histoire que pour la constitution du texte [3]. — Les Arabes

sionibus et commentariis Syriacis, Arabicis, Armenicis Persicisque (1842) ; et surtout Moritz STEINSCHNEIDER, *Die arabischen Uebersetzungen aus dem Griechischen* (1897), ouvrage où se trouvent rassemblés les articles que l'auteur avait publiés auparavant sur la question, et en particulier : *Orientalische Uebersetzungen griechischer Autoren*, ein bibliographischer Streifzug (*Litterarhistorisches Beiblatt zum « Archiv »*, I, 1888, p. 17-20), et : *Die arab. Uebers.* (*Beiheft* zum Centralblatt für Bibliothekswesen, XII, 1893, p. 16 sqq.). — Les Arabes estimaient tout particulièrement le *Timée* (STEINSCHNEIDER, *o. c.*, p. 21).

1. Cf. IMMISCH, *o. c.*, p. 24-26. Averroës fait une sorte de compte rendu critique de l'ouvrage ; il se préoccupe beaucoup plus des idées que des détails du texte ; à l'occasion, il polémique contre la σύνοψις de Galien.

2. Voir Aug. MÜLLER, *Die griech. Philosophen in der arab. Ueberlieferung* (1873), p. 24 ; J. LIPPERT, *Studien auf dem Gebiete der griechisch-arabischen Ueberlieferung*, I (1894), p. 45 sq. Cf. F. SUSEMIHL, *Philol.*, 54 (1895), p. 574, et O. IMMISCH, *o. c.*, p. 24.

3. On a pu en effacer ou en gratter quelques-uns pour utiliser à nouveau le parchemin, en reléguer d'autres à l'écart et les laisser se détériorer par l'effet de l'humidité, arracher ou découper des feuilles, etc. Voir des

connaissaient également Platon par les œuvres des commentateurs grecs, par l'*Introduction* de Théon de Smyrne, qui exerça une grande influence et popularisa chez eux l'ordre tétralogique [1], et par les huit livres de la Πλατωνικῶν διαλόγων σύνοψις de Galien [2].

Les Arméniens contribuèrent aussi à la diffusion de la philosophie grecque; au v[e] siècle, David l'Arménien commente Aristote à Alexandrie. Mais les œuvres de Platon (*Euthyphron*, *Apologie*, *Timée*, *Minos*, *Lois*) ne sont traduites chez eux qu'au XI[e] siècle, alors que la Renaissance des études grecques a com-

exemples analogues dans WATTENBACH, *Schriftwesen*, p. 583-584. Boccace au monastère du Mont-Cassin, le Pogge au monastère de Saint-Gall trouvent beaucoup de manuscrits anciens dans un état lamentable. E. D. CLARKE, *Travels²*... (1813), t. II, II, p. 40, 42 (d'après SCHANZ, *Nov. Comm. Pl.*, p. 105-106), fait au monastère de Patmos les mêmes constatations. Il en décrit ainsi la bibliothèque : « Nous entrâmes dans une chambre étroite et oblongue, avec une voûte de pierre, et nous la trouvâmes presque entièrement remplie de livres de tous les formats, dans un état tout à fait négligé : quelques-uns gisant sur le sol, livrés à l'humidité et aux vers, d'autres sur des rayons, mais sans aucune espèce d'ordre. Les livres placés sur les tablettes étaient tous des volumes imprimés : car, *étant plus modernes, ils étaient regardés comme les plus précieux*, et on leur avait assigné une place meilleure que celle des autres ; beaucoup de ces derniers étaient considérés tout juste comme des ordures... Dans cette chambre, à l'extrémité opposée à la fenêtre, un nombre considérable de vieux volumes de parchemin, les uns couverts et les autres non, étaient entassés sur le plancher dans un extrême désordre ; preuve évidente qu'ils avaient été jetés au rebut et condamnés à être utilisés pour n'importe quel usage, lorsqu'on aurait besoin de leur parchemin. Quand nous demandâmes au Supérieur ce que c'était, il nous répondit, en fronçant le nez avec une expression d'indifférence et de mépris : Χειρόγραφα... Tout ce tas méprisé se composait entièrement de manuscrits grecs, et quelques-uns étaient de la plus haute antiquité !... L'auteur continua à inspecter le tas, et eut bientôt choisi le plus beau spécimen de calligraphie grecque qui soit parvenu à l'époque moderne : c'était une transcription des 24 premiers Dialogues de Platon, écrits d'un bout à l'autre sur vélin, de la même écriture distinguée, et se terminant par une date et le nom du calligraphe... La couverture était pleine de vers et tombait en pièces ; on voyait au dos une étiquette de papier, avec l'inscription, d'une écriture moderne : Διάλογοι Σωκράτους ; mais les lettres du nom de Platon, séparées par des étoiles, apparaissaient très distinctement comme le titre de la première page du manuscrit. » — Nous aurons l'occasion de reparler de ce manuscrit, le fameux *Bodleianus* : nul doute que certains de ses ancêtres ou de ses congénères n'aient subi le même sort, aux débuts de l'époque byzantine.

1. M. A. Weber signale, dès le II[e] siècle avant notre ère, des influences platoniciennes dans l'Inde (*Stzb. Berl. Akad.*, 1890, 901 sqq.).

2. Voir plus haut, p. 140.

mencé depuis longtemps à Constantinople, et sous l'influence de cette Renaissance. M. Conybeare attribue cette traduction à Grégoire Magistros, qui vécut assez longtemps à la cour de Constantin Monomaque [1] ; il a étudié très diligemment toutes ces traductions, qui ont une certaine utilité pour la constitution du texte [2]. M. Burnet les a consultées en vue de son édition. — Pendant que l'Orient se pénètre ainsi de culture grecque, on aperçoit en Occident, à de rares intervalles, comme des lueurs d'hellénisme. Au IXe siècle, Scot Érigène sait le grec et peut traduire Denys l'Aréopagite : son influence est d'ailleurs à peu près nulle. — Mais, en ce même siècle, les études grecques renaissent à Constantinople, grâce au patriarche Photios [3], et ne cesseront plus désormais de briller, soit à Constantinople, soit, depuis le XVe siècle, en Italie et dans le reste de l'Europe. Les auteurs classiques retrouvent des lecteurs assidus ; les anciens manuscrits en onciales sont transcrits en minuscules, recensés, revisés et adaptés à la lecture courante ; les copies se multiplient, s'enrichissent de notes : c'est du IXe siècle que datent nos plus anciens manuscrits des Dialogues de Platon.

L'Empire *romain* d'Orient s'était peu à peu hellénisé [4]. Au

1. Fr. Cornwallis Conybeare, *On the ancient armenian version of Plato* (*Classical Rev.*, III, 1889), p. 340 ; Immisch, *o. c.*, p. 27.

2. Voir F. C. Conybeare, *American Journal of philology*, 12 (1891), p. 193-210, p. 399-413 (*Lois*) ; 14 (1893), p. 335-349 et 15 (1894), p. 31-50; 16 (1895), p. 300-325 (*Apologie*). — Immisch (*o. c.*, p. 28-33) a étudié l'*Euthyphron* d'après la restitution de Conybeare (cf. Burnet, *Plat. Op.*, I, Préface, p. 3-4). Pour l'*Euthyphron*, l'exemplaire que le traducteur a employé (un des exemplaires courants parmi les lecteurs cultivés du Xe et du XIe siècle à Constantinople) se rapproche tantôt du *Venetus* T ou du *Vindob.* Y, tantôt du *Tubingensis* C, mais est très voisin du *Bodl.* B dans les cas les plus nombreux et les plus importants. Pour les *Lois*, il est étroitement apparenté au *Parisinus* A (lacunes et leçons communes), et, d'assez près, au « livre du patriarche » et de la tradition du *Florent.* δ (Immisch, *o. c.*, p. 48, 59-61.) — Quoique littérale et presque servile, la traduction omet un certain nombre de petits détails, et quelquefois en ajoute d'autres, également insignifiants ; elle fait entrer dans le texte les variantes (ἐκεῖνος ἐκεῖ, 4 c, l. 5, éd. Burnet), les gloses (ἐκεῖνον| τὸν πράξαντα], 4 c 3) et quelquefois les scholies (dans le premier livre des *Lois*, de 633 A jusqu'à la fin, la traduction contient presque toutes les scholies du *Paris.* A : Immisch, p. 28).

3. Il faut citer avant lui Théodore, abbé de Stoudion, théologien éclairé, excellent calligraphe, qui veille avec zèle à la préservation et à la multiplication des manuscrits.

4. Justinien favorisait officiellement l'usage du latin. Héraclius se montre plus propice à l'emploi du grec, et l'épiscopat suit la même voie

IXe siècle, c'est vraiment un Empire grec, qui peut se rattacher à la tradition hellénique comme à une tradition nationale; et l'influence antique, auparavant obscure et latente, se fait jour à la fois dans l'érudition, dans les lettres et dans les arts [1]. En 842, la querelle des Images est terminée ; en 863, le César Bardas réorganise l'École du Palais de Magnaure, et rétablit ainsi l'Université de Constantinople (fondée en 425), où l'on étudie les sciences naturelles, la philosophie et la philologie. PHOTIOS (vers 820-891), grand personnage et bien en cour [2], se trouve à la tête de ce mouvement de renaissance. Sa *Bibliothèque* nous atteste l'étendue de ses lectures et sa joie à retrouver les vieux manuscrits. Son *Lexique* devait mettre à la portée des orateurs et des écrivains les ressources du vocabulaire attique, et, accessoirement, faciliter la lecture des classiques : le début de l'ouvrage, récemment retrouvé et publié [3], nous montre combien, sous sa forme primitive, il était riche et abondant [4]. Photios fait composer, dans son cercle et sous sa direction, l'*Etymologicum parvum*, puis l'*Etymologicum genuinum* [5]. Un des exemplaires du *Genuinum*, utilisé dans l'*Etym. Gudianum*, portait, entre les gloses Κρόνος et Κεραμεικός, l'indication suivante : οὕτως ἐγώ, Φώτιος ὁ πατριάρχης, « c'est moi, Photios le patriarche, qui ai fait ces additions ». Dans les deux exemplaires du *Genuinum* actuel-

(HERGENRÖTHER, *Photius*, I, p. 301). Au début de l'époque byzantine, *hellène* était synonyme de *païen*.

1. Ch. DIEHL, *Manuel d'art bysantin*, p. 351, 373.

2. Son frère avait épousé la princesse Irène, sœur de l'impératrice Théodora. Quoique laïque, Photios devint patriarche en 858, lorsque le César Bardas exila Ignace : ce fut l'origine de ses démêlés avec la papauté. Il resta chef de l'Église orientale du 24 décembre 858 au 25 septembre 867, et le redevint, après la mort d'Ignace, de 878 à 886 (VÉIS, *Rev. Ét. Grecques*, 1913, p. 72). Basile Ier (867-886), fondateur de la dynastie macédonienne, lui confia l'éducation et la direction de son fils, Léon le Sage. Ce dernier monte sur le trône en 886 et exile aussitôt Photios, qui meurt quelques années plus tard.

3. R. REITZENSTEIN, *Der Anfang des Lexikons des Photios* (1907). Le reste du *Lexique* se trouve dans l'édition de S. A. NABER, *Photii patriarchae Lexicon* (1864, 2 vol.).

4. Les études grammaticales et lexicographiques dont Photios avait été le promoteur continuèrent au Xe et au XIe siècle, comme nous le voyons par les *Lexica Segueriana* (cf. SANDYS, *o.c.* 1^2, p. 399 sqq., p. 416 ; voir aussi R. REITZENSTEIN, *Geschichte der griechischen Etymologika*, 1897, p. 210-211).

5. Cf. R. REITZENSTEIN, *ibid.*, p. 65, 156. — La rédaction primitive du *Genuinum* aurait été terminée le 13 mai 882.

lement connus, qui sont des remaniements du recueil primitif, Photios est cité cinq fois d'une façon analogue, mais plus brève [1] : il en avait donc revu et augmenté le manuscrit original. — Sa maison est le lieu de réunion de tous les jeunes gens désireux d'apprendre, une véritable Académie. On y discute des questions de théologie, de philosophie, de mathématiques : il écoute et donne son avis, distribuant l'éloge et le blâme. On y lit à haute voix des livres divers, dont il juge la forme et le fond, comme il le fait par écrit dans sa *Bibliothèque* [2]. Il explique certaines œuvres, par exemple les *Catégories* d'Aristote, et il continue ses leçons même quand il est devenu patriarche ; il rassemble autour de lui des amis et des disciples dévoués à sa personne et à ses idées [3]. En somme, il dirige une sorte de *séminaire philologique* ; pour mieux dire, il ressuscite chez lui la tradition des Écoles de Platon et d'Aristote, ou du Musée d'Alexandrie, celle du travail scientifique en commun. Pour ses recherches consciencieuses et ses compilations immenses, il a besoin d'auxiliaires érudits et dociles, et il les trouve. Il oriente et gouverne toute l'érudition du siècle.

Grammairien sévère et pointilleux, Photios reprend vivement ses amis quand ils se permettent quelque faute de langage ; même patriarche et même en exil, il leur prêche la γραμματικὴ ἀκρίβεια, leur enseigne qu'il ne faut pas construire παραινῶ avec le datif, et qu'on ne doit pas dire : δίκην ὑφ' ἑτέρου εἰσπράττεται, mais, παρ' ἑτέρου [4]. Il est également passionné pour la dialectique et ne manque pas d'étudier les œuvres des philosophes. Mais, Aristotélicien avant tout, il accable Platon de critiques. Les théologiens antérieurs, ou du moins quelques-uns des plus notables, le pseudo-Denys l'Aréopagite, ou Jean de Damas, unissaient le néoplatonisme et la doctrine d'Aristote, et conci-

1. REITZENSTEIN, *ibid.*, p. 59-60.
2. HERGENRÖTHER, *Photius Patriarch von Constantinopel* (1867, 3 vol.), I, p. 334.
3. Quand il occupe le patriarchat ou cherche à le reprendre, il demande même à ses disciples, ceux qu'il reçoit chez lui ou ceux qu'il enseigne à l'École du Palais de Magnaure, des promesses de fidélité et d'obéissance (HERGENRÖTHER, *o.c.*, I, p. 335, 471). Dès le IVe siècle de notre ère, nous voyons les étudiants former des factions rivales, chacune dévouée à un professeur, lui prêtant serment et lui recrutant des disciples (A. et M. CROISET, *Litt. gr.*, V, p, 868).
4. HERGENRÖTHER, *o.c.*, I, p. 326, n. 60.

liaient la théorie des Idées avec la toute-puissance. Mais Photios se montre beaucoup plus intransigeant : à l'entendre, la doctrine des Idées, même immanentes à l'esprit divin, est insoutenable et indigne de la Divinité ; elle n'a aucune valeur, ni théologique, ni philosophique, et doit être absolument rejetée [1]. La philosophie d'Aristote est la plus divine, et Photios ne comprend pas qu'on puisse lui préférer Platon [2]. Il reproche à ce dernier ses néologismes, ses expressions molles et efféminées (ταῖς τῶν ῥημάτων καινοτομίαις ἐθηλύνετο), ainsi que les idées fantastiques et peu pratiques, les inconvenances, les contradictions qui se trouvent dans la *République* [3]. — Pour en critiquer si âprement la forme et le fond, Photios devait avoir étudié avec un soin minutieux les œuvres du philosophe. En effet, dans son *Lexique*, nous trouvons de nombreuses gloses qui concordent avec des scholies platoniciennes, et un certain nombre de ces gloses proviennent des manuscrits de Platon qu'il a consultés [4]. Il connaît également les lexiques platoniciens. Par exemple, en revisant le manuscrit original de l'*Etymologicum genuinum*, il y ajoute de sa propre main la glose Κερασβόλος, qu'il emprunte au lexique de « Didymos » ; et c'est du même ouvrage qu'il a tiré la glose Παρέμενος [5]. Dans sa *Bibliothèque*, il analyse successivement le lexique de *Timée* et ceux de Boethos, et il note qu'en fondant les deux derniers opuscules et le recueil de Timée on composerait un lexique tout à fait utile pour les lecteurs des œuvres de Platon [6].

Il était lui-même un de ces lecteurs, et parle avec éloges des

1. Id., *ibid.*, III, p. 342.

2. La controverse entre Platoniciens et Aristotéliciens, qui plus tard deviendra si violente, commence dès le IXe siècle, aussitôt que Platon est remis en lumière, et ne peut que contribuer à la diffusion de ses œuvres. Le chroniqueur George Hamartolos parle d'Aristote avec une sorte de dédain et d'aversion ; au contraire, il consacre à Platon tout un chapitre, cite (à propos de théologie et d'eschatologie) des passages du *Timée*, des *Lois*, d'autres ouvrages encore, et fait du philosophe un précurseur de la doctrine chrétienne, initié en Égypte à la Sagesse juive (il reprend, en somme, le point de vue d'Aristobule, de Philon et de Nouménios). Voir Hergenröther, *o.c.*, et Immisch, *o.c.*, p. 83, n° 1.

3. Hergenröther, *o.c.*, I, p. 331.

4. Nous en reparlerons plus loin. Cf., pour la position du problème : Naber, *o.c.*, I, p. 54 sqq. ; Cohn, *l.c.*, p. 794 sqq.

5. Reitzenstein, *Griech. Etym.*, p. 57.

6. *Bibli.*, *cod.* 155. Voir plus haut, p. 142, n. 6.

Lettres de Platon [1]. Trop prosaïque [2] et trop pédantesque pour goûter en Platon le mélange exquis de la fantaisie légère et de l'inspiration la plus sublime, et n'être pas déconcerté par la libre allure d'un style aussi souple que le mouvement de la pensée, Photios, en revanche, ne pouvait oublier que les grammairiens atticisants du IIe siècle tenaient Platon pour un des plus grands classiques, et que Phrynichos, l'un de ses modèles et l'une des sources principales de son *Lexique*, avait défendu Platon contre ses détracteurs et l'avait mis au premier rang des écrivains, à côté de Démosthène et d'Eschine le Socratique, et avant tous les autres [3]. Le philosophe et l'artiste échappaient au théologien rassis; mais au philologue, au lexicographe soucieux d'atticisme pour lui-même et pour les autres [4], il restait l'incomparable témoin du langage de la bonne époque, dont les ouvrages abondaient en renseignements sur le vocabulaire et la syntaxe. Il est donc extrêmement probable que Photios étudia pour lui-même et expliqua à ses auditeurs des parties plus ou moins étendues de l'œuvre de Platon ; il est probable aussi qu'en lisant son exemplaire il y mit quelques notes, qu'il corrigea des leçons par conjecture, par comparaison avec d'autres manuscrits ou avec des citations anciennes, qu'il obélisa des passages jugés suspects par lui, en un mot qu'il fit une revision et une recension de son texte. Et cette recension, au moins dans le cercle de ses familiers et des disciples fidèles à la tradition qu'il avait créée, prit la valeur et l'autorité d'une édition savante, sur laquelle on collationnait les manuscrits courants. Les notes marginales de certains manuscrits mentionnent en effet *le livre du patriarche* : τοῦ πατριάρχου τὸ βιβλίον. Les deux patriarches les plus célèbres dans l'histoire des lettres grecques

1. *Lettres*, p. 545, éd. VALETTAS (cf. SANDYS, *o. c.*, I², p. 401). Il loue en même temps les Lettres de Phalaris et de Brutus. Ce triple éloge, et d'autre part la critique acerbe du style de la *République*, nous découvrent un des côtés faibles de l'illustre grammairien.

2. Cf. K. KRUMBACHER, *Gesch. der Byz. Litt.*, 2e éd., p. 518.

3. PHOTIOS, *Bibli. cod.* 158, p. 101, éd. Bekker ; en particulier p. 101 b, 4-6 et 19-20.

4. Voir le prologue du *Lexique*, dans REITZENSTEIN, *Der Anfang des Lex. des Ph.*, p. 1 : ὅσαι δὲ (λέξεις) ῥητόρων τε καὶ λογογράφων ἀττικίζουσι γλῶσσαν καὶ ἁπλῶς εἰς τὸν οὐκ ἐθέλοντα λόγον ἐποχεῖσθαι μέτρῳ συντελεῖν εἰσὶν εὖ πεφυκυῖαι..... ταύτας δὲ ἄρα εἰ καὶ μὴ πάσας..... ἀλλ' οὖν ἃς μάλιστά γε εἰδέναι προσήκει καὶ ἀναγκαῖον κεχρῆσθαι συναγαγὼν τὴν ἀναγραφήν σοι κατὰ στοιχεῖον ἐποιησάμην.

et des manuscrits grecs étant Bessarion et Photios, il est naturel que nous songions ici à l'un des deux : or il faut écarter Bessarion, car ces notes se trouvent en particulier sur le *Vaticanus O*, du x[e] siècle [1], et les plus tardives y ont été écrites, de troisième main, vers le xi[e] siècle [2].

Les variantes ainsi tirées du livre du patriarche (dans les livres I, IX-XII des *Lois*, dans l'*Épinomis*, les *Lettres*, les *Définitions*), tantôt se trouvent citées avec l'indication de leur origine, tantôt portent en outre les mots : ἀπ' ὀρθώσεως (dans ce dernier cas, il s'agit d'une correction personnelle, et peut-être conjecturale, du possesseur du manuscrit). Ces notes figurent, avec l'indication de l'origine, en marge du *Vaticanus O*, du *Florent.* a (Laur.59, 1 : xiv[e] siècle) et de sa copie, le *Flor.* c (85, 9), des *Flor.* σ (*Conv. soppr.* 180 : xv[e] siècle) et δ (80, 17 : xv[e] siècle), assez étroitement apparentés à *O*. Des notes identiques, mais sans indication d'origine, se rencontrent dans ces mêmes manuscrits et dans quelques autres qui les touchent de très près (*Paris.* Z = 3009 ; *Palat. Vatic.* f' = 177 ; *Ricardianus* h' = 67), et proviennent peut-être d'une collation analogue [3]. Ces variantes constituent une véritable annotation critique ; et les leçons trouvées dans le livre du patriarche n'ont pas été transcrites machinalement, mais comparées à celles d'autres exemplaires et appréciées : les notes marginales du *Vatic.* *O* et

1. Ce manuscrit dérive, semble-t-il, du *Parisinus* A. Consulté à Paris par Bekker (qui l'appelle Ω = *Vatic. gr.* 796), puis complètement perdu de vue, il a été récemment retrouvé dans la Bibliothèque Vaticane, où il porte le n° 1. Cf. H. Rabe, *Rh. M.*, 63 (1908), p. 235-238.

2. Il y eut probablement une double collation du manuscrit *O* sur le livre du patriarche. La première fois, certaines variantes sont notées de première main (mais d'une écriture qui n'est pas identique à celle du texte), sans indication d'origine. La seconde fois, cette indication est ajoutée aux notes qui la comportent, et d'autres variantes sont transcrites. Si les variantes de première main étaient exactement contemporaines du texte elles résulteraient d'une collation de l'archétype de *O* (voisin du *Paris.* A) sur le livre du patriarche. Il n'en est pas ainsi, d'après Rabe. C'est donc *O* lui-même qui a été collationné une première fois (peut-être sur une copie de ce livre), puis une autre fois, plus minutieusement. — Je cite quelques exemples (d'après Rabe, *l.c.*, p. 236, 237) : *Lois*, I, 644 A : γρ. et la variante, de m. 1, τοῦ π. τὸ β., de m. 3 ; I, 647 E : γρ. δειλίᾳ, de m. 1, ἀλλαχοῦ, de m. 3, au-dessous ; V, 739 D : διασώζοντες dans le texte, γρ. διαζῶντες dans la marge intérieure, de m. 2, τοῦ πατριάρχου τὸ βιβλίον διαζῶντες dans la marge extérieure, de m. 3.

3. Immisch, *o. c.*, p. 51-54.

des manuscrits analogues tirent donc leur origine d'une recension savante. Nous lisons, par exemple, en marge du *Florent.* a (*Lois*, X, 892 B ; le texte a φύσεις avec ι superposé à ει) : τοῦ πατριάρχου τὸ βιβλίον διὰ τοῦ ἴ ἀπ' ὀρθώσεως· καὶ καλῶς, ὡς ἡ τοῦ ἦν ἐπαγωγὴ δίδωσι ἐννοεῖν [1] ; la correction du patriarche n'est donc admise qu'après un jugement motivé. De même (XI, 924 C, en marge du *Flor.* a) : πάντων [au lieu de πάντα]· τοῦ πατρ. ἀπ' ὀρθ. καὶ καλῶς ; ou encore (I, 647 C) : διαίτηι dans le texte du *Vatic.* *O*, δειλίαι en marge, de première main, et, de troisième main :

ειλιαι
ἀλλαχοῦ· ἧι τῆι μὲν διαιτηι· ἀπ' ὀρθώσεως· οὐκ εὖ [2]. Les autres exemplaires, consultés en même temps que le livre du patriarche, sont mentionnés en plusieurs passages. En marge du *Vatic.* *O* (*Lois*, IX, 859 A), dont le texte porte, de première main : διαφωνοῦντα, comme celui du *Paris.* A, et de seconde main ἢ διαφωνοῦντα, nous trouvons τὰ ἀντίγραφα ὅλα δίχα τοῦ ἤ, καὶ τοῦ π<α>τρ<ιάρ>χ<ου> τὸ βιβλίον. La même concordance est encore signalée en marge du *Vatic.* *O* (*Lois*, XI, 915 C : δίκαια) et des *Flor.* a et o (*Lois*, X, 906 A : πράξεσιν).

Or, toutes les leçons du patriarche qui ne sont pas dites ἀπ' ὀρθώσεως (sauf un seul exemple, où la coïncidence porte sur une leçon manifestement bonne) s'accordent avec celles du *Parisinus* A : dans ce cas, ce sont donc les leçons d'un manuscrit, tout à fait proche du *Paris.* A, et frère jumeau de ce dernier, non seulement pour le nombre des Dialogues, mais pour les détails du texte [3]. Ainsi le *livre du patriarche* ne différerait du *Paris.* A que par les corrections de Photios [4]. Il se peut, d'ailleurs, que certaines de ces corrections n'aient pas été faites par conjecture, mais empruntées à des manuscrits aujourd'hui perdus, ou à l'étude de citations anciennes. Quoi qu'il en soit, le livre du patriarche conserva longtemps sa célébrité, puisqu'au XI[e] siècle,

1. Cette note, et d'autres encore (par exemple celle de la 3[e] *lettre*, p. 316 B : cf. IMMISCH, *o. c.*, p. 52, n. 1), nous montrent que la recension dont il s'agit ici a été exécutée, par un grammairien, tout à fait dans l'esprit de Photios, et peut-être par un de ses disciples plus ou moins lointains.

2. H. RABE, *l. c.*, p. 236.

3. IMMISCH, *o. c.*, p. 53 ; RANGEL-NIELSSEN, *Nordisk Tidsskrift for Filologi*, III, 12 (1903-1904), p. 131-132.

4. Faites tantôt en marge, tantôt au-dessus du mot (voir plus haut l'exemple de διαίτη, *Lois*, I, 647 C).

et peut-être plus tard encore, les érudits le consultaient pour établir leur texte. Nous avons vu aussi que, dans les recensions de ce genre, le *livre* (βιβλίον) du patriarche se trouvait quelquefois confronté avec d'autres *exemplaires* ou *copies* (ἀντίγραφα), auxquels il s'oppose comme un original à des copies plus récentes. Enfin, les recenseurs y pouvaient distinguer du texte les corrections faites par la main du patriarche (ἀπ' ὀρθώσεως) : c'était donc, semble-t-il, un manuscrit très ancien, peut-être trouvé par Photios dans la bibliothèque patriarcale [1], et revisé, recensé, annoté par lui. Le *Parisinus* A nous donne une image très exacte de ce livre du patriarche ; il a peut-être été copié sur l'exemplaire même de Photios, pour un de ses disciples ou de ses amis, lorsque Photios l'avait déjà corrigé en certains endroits, mais avant qu'il eût mis toutes ses annotations [2]. Ou bien encore, le livre du patriarche n'était pas un manuscrit ancien (écrit en onciales, il aurait été fort difficile à lire au xᵉ siècle et plus tard), mais une copie très soignée, exécutée d'après une recension de Photios (comme plus tard le fameux *Venetus* E pour Bessarion), puis revisée et annotée par Photios ; la célébrité et l'autorité de cet exemplaire viendraient alors de l'autorité du recenseur et de l'excellente exécution du livre ; et le *Parisinus* A dériverait du même archétype que *le livre du patriarche*. En tout cas, il est extrêmement probable que ce livre était celui de Photios, et il est certain que le *Parisinus* A et la famille de manuscrits dont il est le plus ancien représentant (famille AT) se rattache dans une certaine mesure à Photios et aux travaux philologiques dont il avait pris la direction ; l'étude des scholies nous le montrera clairement.

* * *

1. Sur cette bibliothèque, cf. WATTENBACH, *Schriftwesen*, p. 570 ; BERNHARDY, *Grundriss der Gesch. der gr. Litt.*, I⁴, p. 664.

2. Dans les *Lois*, le *Parisinus* A, les Vaticani *O* et r′ (1029) et la traduction arménienne ont en commun une lacune assez étendue (VI, 783 B-D ; παίδων δὴ γένεσιν... Καλῶς.). Cette lacune se trouvait déjà dans la source du *Paris.* A : les mots omis ont été transcrits plus tard en marge de A, d'une autre écriture, avec l'indication : ἔν τισι τῶν ἀντιγράφων φέρεται καὶ ταῦτα (même addition marginale dans les deux *Vaticani*). Cette omission est peut-être due à une athétèse du patriarche. — Une scholie grammaticale qui figure dans A (*Lois*, XII, 949 E) se retrouve dans *O* a c en même temps qu'une variante tirée du livre du patriarche (IMMISCH, *o. c.*, p. 53). C'est encore un indice de la parenté très intime du *Paris.* A et du *livre du patriarche*.

Le *Parisinus* A (fonds grec, n° 1807) est un peu plus ancien que le *Bodleianus* B, si nous en croyons Bekker et Jordan [1], plus ancien même que l'*Euclide* d'Aréthas, d'après M. Waddell [2] ; il aurait donc été transcrit dans la seconde moitié du IXe siècle, et peut-être avant 888. Il fait partie, comme l'avait vu Ch. Graux, d'un groupe de manuscrits copiés vers la fin du IXe siècle et le début du Xe, au même endroit et par une même équipe. Il a été certainement exécuté par le même copiste qu'un PROCLOS (*Commentaire sur le* Timée : *Laurentianus* 80, 9 et *Vaticanus* 2197), un DAMASKIOS (*Sur le* Parménide : *Marcianus* 246), un recueil de *Mélanges* : paradoxographes, mythographes, Xénophon et Arrien (*Palatinus* 398 de Heidelberg), et peut-être un MAXIME DE TYR et « ALKINOOS » (*Parisinus* 1962). Un ALEXANDRE D'APHRODISIAS (*Marcianus* 258), un peu plus récent que notre manuscrit, offre une écriture tout à fait analogue. Un SIMPLICIUS (*Marcianus* 226) et un OLYMPIODORE (*Marcianus* 196) sont un peu plus différents [3]. En somme, *le* Parisinus A *fait partie d'un groupe de manuscrits philosophiques* ; il a donc été transcrit (et par un copiste extrêmement soigneux et attentif, comme on le voit encore à l'examen d'autres manuscrits du même groupe, par exemple du Commentaire de Proclos) soit pour une école ou une société, soit pour un homme qui s'intéressait vivement à la philosophie [4] et qui avait pour Platon plus de sympathie que Photios. Tous ces manuscrits ont été exécutés par des professionnels, travaillant suivant la même méthode et la même tradition ; le copiste du *Paris.* 1807, auteur de quatre autres exemplaires, paraît avoir mis également des scholies en marge des *Veneti* 196 et 226 [5] ; c'était donc le plus considérable, peut-être le plus ancien et le chef du groupe.

1. I. BEKKER, *Commentaria critica*, I, p. IX ; A. JORDAN, *Fl. Jbb.*, 113 (1876), p. 775-777. — BAST (*Commentatio palaeographica ad Gregorium Corinthium*, 1811, p. 81) et COBET (*Mnem.*, 9, 1860, p. 338) le placent également au IXe siècle.

2. Cf. C. RITTER, *Jahresbericht...*, 1912, p. 154.

3. Voir surtout l'article de T. W. ALLEN, *Journal of Philology*, 21 (1892), p. 47-51 (j'ai pu consulter un tirage à part de cet article, que M. Allen m'a gracieusement adressé), et les additions de W. KROLL, dans son édition du *Comm. de Proclos sur la* République, t. II, p. III, n. 1 ; cf. aussi BAST, o. c., p. 855-861 ; I. BRUNS, dans les *Mélanges Graux* (1884), p. 568 ; Ch. E. RUELLE, *ibid.*, p. 547 sq., et R. E. G., I (1888), p. 326-327.

4. Cet intérêt doit être assez général alors : Aréthas, à la même époque a des goûts semblables.

5. *Allen*, *l. c.*, p. 53.

Le *Parisinus* est le plus beau de tous ces manuscrits ; la disposition et la réglure des feuillets montrent que c'est un exemplaire de luxe [1]. Mais il ne représente pas une recension originale : le copiste ou le possesseur l'eût certainement indiqué ; le *Parisinus* est plutôt, comme nous l'avons conjecturé tout à l'heure, la copie d'un manuscrit où le texte aurait été soigneusement recensé et revisé : quelques détails matériels confirment cette hypothèse. Par exemple, l'intercalation, au milieu d'un mot et sans aucune trace de grattage, du trait horizontal entre deux points, qui comble assez souvent les vides laissés par les grattages : dans ce cas, le signe en question provient nécessairement de l'original du *Parisinus* ; le copiste l'emploie quand il rencontre une lacune plus ou moins vaste dans son modèle et veut en indiquer exactement l'étendue [2]. Notre manuscrit, et par conséquent son modèle, contenaient évidemment les Œuvres complètes de Platon ; le premier tome en a été perdu par la suite : le *Clitophon*, par où le *Parisinus* commence actuellement, est numéroté ΚΘ ; c'était le premier dialogue du second tome, comme dans l'archétype. — Le *Parisinus* A est une autorité pour le dialecte attique, dont il a conservé, plus fidèlement que tout autre manuscrit platonicien, les particularités et les formes [3].

1. « Les feuilles de parchemin sont régulièrement appareillées suivant la méthode ordinairement adoptée pour les manuscrits anciens exécutés avec un certain luxe, c'est-à-dire qu'on a eu soin, dans la constitution des cahiers, de disposer en regard les feuilles de parchemin, de sorte que la réglure à la pointe sèche parût toujours uniformément en creux ou en relief sur les deux pages correspondantes du manuscrit ouvert. » (*Platonis codex Parisinus A. Fac-similé en phototypie, à la grandeur exacte de l'original, du ms. gr. 1807 de la Bibliothèque Nationale* : 2 vol., Paris, Leroux, 1908, avec une introduction de M. Henri OMONT ; la note ci-dessus est empruntée aux p. 3-4.)

2. Voir plus haut, p. 187, n. 2, fin. — Le même signe se retrouve dans le manuscrit de Proclos, où quelquefois il remplit aussi des lignes entières (KROLL, t. II, p. V-VI) et dans d'autres manuscrits du même groupe (ALLEN, p. 49-50). Pour l'exemple αἱ÷ρεῖσθαι (*Lois*, VI, 751 D), cf. SCHANZ, *Rh. M.*, 1878, p. 304.

3. C. G. COBET, *De Platonis codice Parisino A* (*Mnemosyne*, N. S., 3, 1875), p. 160 ; voir aussi p. 195-198 ; et, en général, sur l'excellence de ce manuscrit : D. PEIPERS, *Quaestiones criticae de Platonis Legibus* (1863), p. 17 sqq. ; SCHANZ, *Rhein. Mus.*, N. F., 33 (1878), p. 306 ; C. RITTER, *Jahresbericht...*, 1913, p. 68 (emploi de ὑός, ἀεί). — Sur les fautes du *Par.* A, cf. l'édition de la *République*, par JOWETT et CAMPBELL, t. II (1894), p. 146-151 ; Cobet a montré que les plus fréquentes de ces fautes étaient celles d'assimilation. — Le copiste du manuscrit de Proclos a également transcrit

Alors que le *Bodl.* B et le *Ven.* T omettent souvent les accents, le *Parisinus* est accentué avec une régularité admirable [1]. Il dérive certainement d'un exemplaire établi par un grammairien d'après une excellente tradition. Cet exemplaire était écrit en onciales (comme le montrent quelques confusions caractéristiques et l'omission de certaines syllabes), sur deux colonnes comptant chacune 38 à 40 lignes de 19 lettres au plus [2]. Le texte du *Parisinus* a été recopié en lettres minuscules droites, très soignées, sur deux colonnes de 44 lignes chacune, et les scholies transcrites en petite onciale dans les marges, de première main. Le changement des interlocuteurs est marqué par le signe en usage depuis l'antiquité, le trait horizontal ou *paragraphos*. Les abréviations sont extrêmement rares, sauf celle de la syllabe αι, qui caractérise tous les manuscrits de la même série [3], et le remplacement du ν par un trait horizontal, à la fin des lignes.

Le manuscrit fut corrigé par la suite, à des dates très diverses, du XIe au XVe siècle ; mais ces correcteurs ne valaient pas, à beaucoup près, le premier recenseur. Vers le XIIe siècle, au plus tard, on y transcrivit, en marge, des variantes empruntées à la tradition que représentent, pour les *Lois* et les œuvres suivantes, les marges du *Vatic.* *O* et peut-être aussi le texte du *Florent.* δ, c'est-à-dire à la tradition du groupe Y [4]. Un peu plus tôt, le

un modèle en onciales. Son procédé de transcription mérite d'être noté, car ce copiste est sans doute le même que celui du *Par.* A. Il a d'abord transcrit son modèle lettre pour lettre, sans se soucier du sens. Puis la copie a été minutieusement examinée et corrigée, soit par un reviseur, soit par le copiste lui-même, qui a ajouté les accents, les esprits, la ponctuation, les scholies, et corrigé les fautes graves et légères avec une telle conscience que cet exemplaire est, lui aussi, un modèle d'orthographe (KROLL, t. II, p. IV-V). — C'est au cours de cette revision méticuleuse qu'auraient été ajoutés, *suscrits*, quelques ι (sur cette particularité, commune au *Par.* A et au *Ven.* T, cf. ALLEN, *l. c.*, p. 50, n. 1).

1. SCHANZ, *l. c.*, p. 303.

2. ID., *ibid.*, p. 305-306.

3. ALLEN, *l. c.*, p. 51-52.

4. Cf. JORDAN, *Hermes*, 12, p. 163 ; IMMISCH, *o. c.*, p. 55, 59, 82-83 ; BURNET, *Plat. op.*, t. V, Préface, p. 4. — Dans la *République*, les corrections récentes (de 3e main) sont étroitement apparentées au texte du *Malatestianus* (éd. Jowett-Campbell, II, p. 86). Dans le *Timée*, elles s'accordent plusieurs fois avec le commentaire de Proclos (et les *Vaticani* σ' = 228, et d' = *Pal. Vat.* 173), et proviennent peut-être de ce commentaire (E. DIEHL, *Rh. M.*, 1903, p. 259 et n. 7).

manuscrit dut subir les corrections insignifiantes ou absurdes d'un certain CONSTANTIN, auteur de la souscription qui termine le volume : Ὠρθώθη ἡ βίβλος αὕτη ὑπὸ Κωνσταντίνου, μητροπολίτου Ἱεραπόλεως, τοῦ καὶ ὠνησαμένου. S'il s'agit de la Hiérapolis de Sicile, comme le suppose M. Immisch, ce Constantin, possesseur de notre manuscrit, a peut-être été le disciple (et plus tard l'adversaire) de Léon le philosophe, lui-même élève de Photios [1] : nous reconstituerions ainsi la voie par où le manuscrit est parvenu jusqu'à Constantin. Enfin, vers 1490, Jean LASCARIS, au cours d'un voyage en Orient [2], l'acheta en même temps que bien d'autres manuscrits précieux, maintenant conservés à la Bibliothèque Nationale (par exemple, le *Parisinus* Σ de Démosthène), et le rapporta en Italie [3]. Après la mort de Jean Lascaris, le cardinal Nicolas Ridolfi, neveu du pape Léon X, acheta ses livres grecs, dont Matthieu Devaris avait dressé l'inventaire [4]. En 1550, les héritiers du cardinal vendirent ses manuscrits à Pierre Strozzi, et quand Strozzi eut été tué au siège de Thionville (1558), la reine-mère Catherine de Médicis les recueillit. Cinq ans après la mort de Catherine, en 1594, ils étaient transportés, par les soins de J.-A. de Thou et de Pierre Pithou, dans

1. O. IMMISCH, *o. c.*, p. 49, 2. — M. OMONT (p. 5) pense à Hiérapolis de Phrygie, au nord de Laodicée; mais il remarque que le nom de Constantin ne figure pas dans la liste des métropolites de Hiérapolis donnée par LEQUIEN, *Oriens christianus* (1740), I, p. 831-838.

2. Il fit deux voyages en Orient : à Corfou, Arta, Kalamata, Salonique, au mont Athos et à Constantinople. — Notons qu'en 1492 Jean Lascaris achète le manuscrit de Proclos, probablement copié pour le même lecteur et peut-être encore détenu par le même possesseur que notre *Parisinus*. Au XVe s., le manuscrit de Proclos appartenait à l'Athénien Harmonios (voir le *Comm. sur la Rép.*, éd. SCHOELL, p. 3; éd. KROLL, I, p. VI).

3. Lascaris notait ses acquisitions sur un carnet, qu'a publié K. K. MÜLLER (*Centralbl. für Bibliotheksw.*, I, 1884, p. 333 sqq.). Notre manuscrit est mentionné brièvement, dans le Πίναξ τῶν βιβλίων τοῦ Λασκάρεως ἅπερ ἔχει παρ' ἑαυτοῦ, sous la forme : Πλάτων, περγαμηνόν.

4. Dans cet inventaire, le Platon est mentionné plus explicitement, sous le n° 93 : Πλάτωνος διάλογοι τινὲς καὶ αἱ πολιτεῖαι, *in pergameno in-folio grande, n° primo della prima* <*cassa*> (P. de NOLHAC, dans les *Mélanges* de l'École de Rome, VI, 1886, p. 259). Au verso du feuillet préliminaire du manuscrit, Matthieu Devaris en a écrit la table des matières. — Le catalogue des livres de Nicolas Ridolfi (*Bibl. Nat.*, ms. grec 3074, fol. 1) en donne une description encore plus détaillée : « *In philosophia.* In cassa prima. N° 1. Πλάτωνος Κλειτοφῶν ἢ προτρεπτικός, etc. » — Pour tous ces détails, voir H. OMONT, p. 2.

la Bibliothèque du Roi. Le manuscrit de Platon reçut en 1740 son numéro définitif (1807 du fonds grec)[1].

Dans la seconde moitié du XI[e] siècle ou vers le début du XII[e], à un moment où les deux tomes du *Parisinus* se trouvaient encore réunis, une transcription très soignée en fut exécutée (dans l'exemplaire que nous possédons, elle s'arrête au début du III[e] livre de la *République*, p. 389 D : σωφροσύνης ἄρα δεήσει[2]). C'est le manuscrit que nous appelons le *Venetus* T (*append. class.* 4, n° 1, de la Bibliothèque de Saint-Marc). Du moins, cette dérivation, ingénieusement supposée par M. A. Jordan, a paru vraisemblable à la plupart des critiques, et quelques indices significatifs confirment son hypothèse. En comparant les scholies de A et celles de T, prises dans leur ensemble, on voit qu'elles appartiennent à la même rédaction et qu'elles diffèrent profondément des scholies du *Bodleianus*[3]. Le *Parisinus* et le *Venetus* sont par conséquent apparentés. En outre, la partie ancienne de T comprend le *Clitophon* et le début de la *République*, qui se trouvent également dans A : dans ces dialogues, les scholies des deux manuscrits concordent, et l'écriture de certaines scholies de A explique les fautes des mêmes scholies dans T[4] ; les textes concordent également : T se distingue de A par certaines fautes (surtout des omissions), qui s'expliquent par son origine plus récente) ; d'autre part, le copiste a fait entrer dans le texte de T certaines corrections qui dans A sont notées de seconde main : c'est un sérieux indice de dérivation[5]. Enfin, le *Parisinus* et le *Venetus* offrent en commun quelques détails caractéristiques :

1. Cf. H. Omont, p. 1-3 ; Delisle, *Cabinet des manuscrits*, I, p. 207.

2. Les deux dernières feuilles du 26[e] quaternion ont été arrachées : il se peut que le manuscrit ait d'abord été plus complet, et qu'il ait compris la *République* tout entière ou même davantage ; cf. Martin Schanz, *Ueber den Platocodex der Markusbibliothek in Venedig, append. class. 4, Nr. 1, den Archetypus der zweiten Handschriften Klasse, mit einer vollständigen Collation seiner Scholien* (1877), p. 4. — Schanz avait primitivement attribué au XII[e] s. la partie ancienne de T, suivant les indications du catalogue (*Platocodex*, p. 1). Plus tard, elle lui parut antérieure (*Rh. M.*, 1878, p. 303).

3. A. Jordan, *Hermes*, 13 (1878), p. 480.

4. Id., *Ibid.*, p. 478.

5. Schanz, *Platocodex*, p. 78. En note, Schanz signale quelques passages qui semblent contredire cette hypothèse (et dans l'article du *Rh. M.* de 1878, il rappelle cette note) : mais c'est pour interpréter aussitôt ces passages et montrer qu'ils sont conciliables avec l'hypothèse qu'ils paraissent d'abord infirmer.

mots notés en marge isolément, sans aucune scholie qui les suive ; emploi du *paragraphe* pour séparer les paroles de chaque interlocuteur ; même genre de corrections soigneusement reproduites en marge ; ι ascrit et quelquefois *suscrit* ; vestiges identiques de signes plus ou moins anciens (astérisque et abréviation de ὡραῖον) [1].

Comme son modèle, le *Venetus* T est écrit sur deux colonnes, chacune de 50 lignes. L'espace entre les deux colonnes est large d'un doigt et se trouve souvent rempli de scholies. La plupart de ces scholies sont de première main [2], et M. Schanz en a donné une excellente collation. Nous avons vu que le *Parisinus* A, issu d'une recension savante, présentait également des corrections et des variantes (dans la marge ou quelquefois entre les lignes) en nombre différent suivant les dialogues [3]. Le copiste du *Venetus* a minutieusement transcrit les corrections en même temps que le texte ; en particulier, celles qui se trouvent dans la marge intérieure ont servi à corriger ensuite le texte. Nous voyons, par ce détail [4], avec quelle conscience le copiste travaillait : craignant de se tromper par précipitation, ou obéissant à des ordres stricts, il ne recevait pas immédiatement les corrections dans le texte ; il les notait un peu à l'écart, dans la marge la moins visible, et plus tard il faisait lui-même, à tête reposée, ou laissait faire à un reviseur compétent les corrections signalées [5]. Cette revision a été faite très soigneusement (par lui-même ou par un autre) comme le montrent certains indices : par exemple, les nombreux signes de transposition (petits traits obliques, en forme d'accents, au-dessus des mots) qui rétablissent l'ordre exact des termes [6]. En effet, le copiste, un peu

1. Voir Schanz, *Rh. M.*, 1878, p. 303-305.
2. Id., *Platocodex*, p. 2 et 5.
3. Id., *Rh. M.*, 1878, p. 306-307 (corrections dans les *Lois*, variantes interlinéaires dans le *Timée*).
4. Et de même par la transcription littérale de l'ι *suscrit*, c'est-à-dire ajouté *en correction* un peu au-dessus du mot (par exemple dans ὑός-υἱός, ἀεί-αἰεί) : au lieu de faire entrer cet ι dans le mot, le copiste du *Venetus* reproduit la correction juxtaposée au mot, telle qu'elle figure dans le *Parisinus*.
5. Schanz, *Platocodex*, p. 38-39. — De même, il note en marge les syllabes qui seront écrites à l'encre rouge ; ne pouvant les transcrire tout de suite, il veut du moins éviter les erreurs possibles.
6. Comme nous le verrons, ces signes de transposition ont été souvent négligés dans les copies du *Venetus* T ; et cet indice, joint à quelques autres, révèle leur dépendance à l'égard de T.

distrait, et songeant plutôt à la pensée qu'au détail des mots, en a souvent altéré l'ordre ; et sur ce point, malgré la revision attentive dont le *Venetus* a été l'objet, il mérite un peu moins de confiance que le *Bodleianus*, probablement transcrit lettre pour lettre ou syllabe pour syllabe. En revanche, le copiste de T comprend bien son texte (qui d'ailleurs se présentait à lui sous une forme très claire et très lisible, chaque mot tracé en minuscules et tout à fait distinct), n'écrit rien qui manque de sens et ne fait que rarement des omissions graves [1]. L'orthographe du manuscrit est généralement correcte, fidèle à l'usage attique, et quelquefois supérieure à celle du *Bodleianus* [2] : ce qui s'explique par l'excellence de l'archétype de T, le *Parisinus* A.

La partie ancienne du *Venetus* s'étend jusqu'au revers du feuillet 212. Vers le xve siècle, on y ajouta la fin de la *République* (fol. 213-255 v°) qui dérive indirectement du *Venetus* D (185). Vers la même époque, un autre copiste transcrivit le *Timée* à la suite (fol. 256-265 v°), d'après un manuscrit apparenté au *Vindob.* Y. Enfin, le fameux calligraphe Jean Rhosus, qui exécuta pour Bessarion le magnifique *Venetus* E (185) mit en tête du *Venetus* T quatre feuillets (un demi-quaternion), où figurent le *Timée de Locres*, avec une scholie, le commentaire de Plutarque *Sur la psychogonie du Timée*, et une table des Dialogues dans l'ordre tétralogique [3]. Bessarion connut également le *Venetus* T, et l'utilisa pour la recension du *Venetus* 184 [4]; Rhosus s'en servit pour augmenter le nombre des scholies du *Venetus* 186 et du *Venetus* 184 [5]. Cet excellent manuscrit fut plus tard consulté par Arlen en vue de la seconde édition de Bâle [6]. Bekker en nota les variantes. Enfin MM. Jordan et Schanz en montrèrent la valeur, et M. Schanz prouva qu'il était la source du *Parisinus* B (1808,

1. J. Burnet, *Plat. op.*, I, Préface, p. 3-4.

2. H. Usener, *Unser Platontext*, p. 49-50.

3. Schanz, *Platocodex*, p. 1-2, 85-86.

4. D'après Schanz (*ibid.*, p. 93-94), le texte des dialogues qui, dans le *Venetus* 184, se rattachent à la tradition Y, et celui des dialogues qui dérivent plus ou moins directement du *Parisinus* B, ont été parfois corrigés d'après les leçons de T; Rhosus aurait en outre emprunté à T le début de la *République* (jusqu'à III, 389 D).

5. O. Immisch, *o. c.*, p. 65, et surtout p. 97, 99 et p. 103, vers le bas.

6. Schanz, *Rh. M.*, 33 (1878), p. 615.

du XIIIe s.), du *Coislinianus* Γ (155, du XIVe s.) [1], et d'une foule d'autres manuscrits qui forment dès lors la *seconde famille* [2].

*
* *

Le texte de la seconde famille (qui, par le *Parisinus* A et le *Venetus* T, comprend l'œuvre entière de Platon) existait donc au IXe siècle, et avait été constitué alors par une recension savante et consciencieuse : le recenseur doit en être cherché dans le groupe des familiers ou des disciples plus ou moins immédiats de Photios. ARÉTHAS (vers 865-939), qui, en 895, se fit copier par Jean le Calligraphe le manuscrit maintenant appelé *Bodleianus* 39 (B) ou parfois *Clarkianus*, appartenait au même groupe [3]. Il partageait l'amour de son maître pour les manuscrits anciens et les beaux livres [4]. Avant d'avoir aucun office ecclésiastique, il acquiert, en 888, un exemplaire d'Euclide (l'un de nos premiers manuscrits en minuscules) [5], le lit avec attention et l'annote. Diacre de Patras en 895, il devient vers 907 archevêque de Césarée en Cappadoce. Nous connaissons encore un grand nombre de manuscrits possédés et quelquefois annotés par lui, qui renferment les œuvres de Lucien [6], de Pausanias, d'Eusèbe, des Apologistes chrétiens et de Clément d'Alexandrie (*Parisinus* 451, écrit en 914), d'Aristide (917). A la fin du *Bodleianus* se trouvent deux souscriptions. La première, écrite par le calligraphe Jean, est ainsi conçue :

1. SCHANZ, *Fl. Jbb.*, 115 (1877), p. 488-489 ; *Rh. M.*, 32 (1877), p. 483-484 ; *Platocodex*, p. 40-52. — Personne ne le conteste plus maintenant. Cf. JORDAN, *Woch. f. klass. Philol.*, 1888, p. 955 ; IMMISCH, *o. c.*, p. 62 ; BURNET, *Plat. op.*, I, Préf., p. 2.

2. Voir H. ALLINE, *l. c.*, p. 258-259.

3. Cf. JÜLICHER, dans *P. W.*, II, p. 675-677.

4. Voir l'étude d'E. MAASS dans les *Mélanges Graux* (1884), p. 749-766 ; M. VOGEL et V. GARDTHAUSEN, *Die griech. Schreiber des Mittelalters und der Renaissance* (1909), p. 41-42 ; et aussi BERNHARDY, *Grundriss der gr. Litt.*, I[4], p. 714, et K. KRUMBACHER, *Gesch. der byz. Litt.*, 2e éd., p. 524-525.

5. Voir une liste des manuscrits datés du IXe s., dans l'article de VÉIS, *R. E. G.*, 1913, p. 63-67.

6. Sur sa recension de Lucien et ses annotations, cf. E. MAASS, *l. c.*, p. 759 sqq. ; IMMISCH, *o. c.*, p. 44 ; H. RABE, *G. G. N.*, 1903, p. 643-663.

Ἐγράφη χειρὶ ιω̅ καλλιγράφου
εὐτυχῶς Ἀρέθᾳ διακόνῳ Πα-
-τρεῖ· νομισμάτων βυζαντί-
-ων δέκα καὶ τριῶν μηνὶ νοεμ-
-βρίῳ ἰνδικτιῶνο ιδ̅ ἔτει κόσμου
,ϛυδ βασιλείας Λέοντος τοῦ φι-
-λοχ<ρίστο>υ υἱοῦ Βασιλείου τοῦ ἀειμνήστου [1].

Cette souscription nous indique la date du manuscrit (895 = an du monde 6404) et le salaire du copiste (13 livres byzantines). La seconde est d'une autre écriture ; Maass l'a déchiffrée et attribuée à Aréthas [2] : ἐδόθη ὑπὲρ γραφῆς νομίσματα ιγ', ὑπὲρ περγαμηνῶν νομίσματα H', « *la copie a coûté 13 livres d'or, et le parchemin 8* ». Ce ne sont point les seuls mots qu'Aréthas ait écrits sur son exemplaire. Il l'a corrigé, en s'inspirant d'autres manuscrits qu'il possédait, par exemple de son Eusèbe [3]. Il y a mis des scholies, que nous étudierons bientôt. En bon disciple de Photios, il y dit quelquefois à Platon son fait ; il lui donne sa malédiction, pour ses paroles insidieuses qui pervertissent les âmes simples ; il l'accuse de se contredire en recommandant la vertu tantôt pour elle-même, tantôt pour les biens qu'elle procure ; à l'occasion, il le loue de déprécier, par une comparaison désobligeante, les dieux de l'hellénisme [4].

Comme l'indique la présence de la souscription finale, au revers de la feuille 418, le *Bodleianus* est un manuscrit entier, sans aucune mutilation, et le copiste n'a pas trouvé davantage dans son modèle. Nous ne pouvons donc pas savoir si le texte de la famille B se retrouve dans certains dialogues des trois dernières tétralogies. Dans tous les dialogues qu'ils ont en commun avec B, les deux manuscrits de cette famille les plus importants

1. Schanz, *N. C. Pl.* (1871), p. 113.

2. Maass, *l. c.*, p. 752. Cf. Jordan, *Die zweite Subscription des Clark. 39* (Progr. des Gymn. Lemgo, in-4°, 1890, p. 3-4). — A la fin de son exemplaire d'Euclide et du *Paris.* 451, Aréthas note également ce qu'il a payé.

3. Voir Maass, *l. c.*, p. 753-759 ; E. H. Gifford, *Cl. Review*, 16 (1902), p. 16-17, 391-393 (et J. Burnet, *ibid.*, p. 276), pour des corrections du *Phédon* (cf. C. Ritter, dans le *Jahresbericht...*, 1912, p. 158, 164-169).

4. Voir les scholies du *Charmide*, 155 d, 159 d, du *Phédon*, 114 c, de l'*Apologie*, 27 d ; cf. Schanz, *Philol.*, 34 (1875), p. 374-375, et Maass, *l. c.*, p. 759.

après B [1], le *Tubingensis* C et le *Venetus* D, sont copiés sur B, ou bien sur une bonne copie de B ou du modèle de B [2], et inutiles pour la constitution du texte. Mais le *Tubingensis* [3] comprend en outre le *Timée* : pour le texte de ce dialogue, il paraît se rattacher au groupe Y, dont nous verrons bientôt les rapports avec la famille AT (au moins dans certains dialogues [4]). Au contraire, le *Venetus* D, dans le *Clitophon* et la *République*, se rattache à une tradition tout à fait indépendante de celle du *Parisinus* A : on pourrait supposer que D représente le second volume de B (c'est-à-dire de sa source plus ou moins directe), comme A représente le second volume de T, et que les deux traditions BD et AT se manifestent ainsi dans l'œuvre presque entière de Platon : mais ce n'est là qu'une hypothèse, d'ailleurs très séduisante [5].

Le manuscrit compte 34 lignes à la page, tracées à la pointe sèche, et qui servent en même temps pour l'autre page. Les mots sont écrits sous les lignes et rarement abrégés (sauf πατήρ, πατρός, ἀνθρώπων, θεοῦ, οὐρανῷ, et parfois καὶ à la fin des lignes). L'ι est ascrit, l'hyphen assez fréquent. L'écriture est ferme et régulière, moins belle cependant que celle du *Parisinus*. Le premier copiste avait numéroté les dialogues et les tétralogies, et transcrit, en totalité ou en partie, les indications stichométriques qui figuraient dans son modèle. Au début de chaque dialogue, Aréthas, semble-t-il, en a écrit le titre, le sous-titre et le *carac-*

1. La plupart des dialogues du *Vaticanus* ΔΘ (225-226 : manuscrit d'écriture archaïsante, mais de date assez récente, dont Bekker faisait grand cas) sont également empruntés à B : mais d'autres dialogues proviennent d'une source différente, et d'ailleurs ni la tradition B, ni la tradition AT ne se présentent dans ce manuscrit sous une forme distincte et pure. Cf. SCHANZ, *Studien*, p. 48-50 ; WOHLRAB, *Platonhandschriften*, p. 681-682 ; et IMMISCH, *o. c.*, p. 85.

2. Cf. SCHANZ, *Philol.*, 38, p. 365 ; WADDELL, éd. du *Parménide*, Prolég. ; IMMISCH, *o. c.*, p. 65-67. — JORDAN (*W. kl. Phil.*, 1888, p. 956) faisait encore quelques réserves sur ce point, mais reconnaissait que les leçons propres à ces deux manuscrits n'ont aucun intérêt pour la constitution du texte. — Notons cependant que le *Tubingensis* et le *Venetus* D peuvent servir, dans certains cas, à retrouver la première main de B, oblitérée par des corrections (et de même le *Vaticanus* O pour la première main du *Paris.* A).

3. Sur ce manuscrit, cf. SCHANZ, *N. C. Pl.*, p. 158-160 ; S. TEUFFEL, *Rh. M.*, 29 (1874), p. 175-179.

4. Dans le *Timée*, *le Tubing.* et Y s'opposent plutôt à A.

5. Cf. IMMISCH, *o. c.*, p. 66-67.

tère ; à la fin, le titre et le sous-titre seulement. De nombreux signes se trouvent en marge : le *Bodleianus* a donc été lu très attentivement par Aréthas et ses autres possesseurs [1]. Ces notes et signes, d'écritures assez diverses, montrent que le manuscrit n'a pas cessé d'être consulté jusqu'à la fin du xe siècle ou jusqu'au début du xie. Par exemple, un des lecteurs, au verso de la feuille 420, affirme qu'il a lu cinq dialogues de Platon : ἀνέγνων λόγους πλατωνικοὺς τὸν ιγ', τὸν ιδ', τὸν ιε', τὸν ιϛ', τὸν ιζ' [2]. — Puis, entre 1050 et 1200, le manuscrit a été complètement négligé : la couverture est arrachée, les feuillets gâtés et tordus par l'humidité, des mots entièrement effacés dans le texte et dans les scholies [3]. C'est au xiiie siècle seulement qu'on le répare avec grand soin. M. Allen retrouve dans le *Bodleianus* le travail de trois mains de ce siècle : la main X supplée les lacunes, refait à l'encre noire les lettres effacées par l'humidité, en change la forme çà et là ; la main W écrit des scholies, en une petite écriture difficile à déchiffrer ; la main Z répare le parchemin déchiré. C'est alors sans doute que le *Bodleianus* fut collationné sur un manuscrit de la famille W : un assez grand nombre de variantes furent alors inscrites en marge, par exemple dans le *Phédon*, et s'ajoutèrent aux variantes originaires de l'archétype, que Jean le calligraphe avait copié sur son modèle. On peut signaler en outre quelques notes et corrections du xve et du xvie siècle. La date où le manuscrit

1. Voir les descriptions de Schanz, *Studien*, p. 110-118 ; I. Σακκελίων, Πατμιακὴ βιβλιοθήκη (1890), p. ια' ; W. Waddell, dans son édition du *Parménide* (1894), p. ciii sqq. ; la minutieuse collation du *Protagoras* par Adamson, *Class. Rev.*, 1893, p. 444-448 ; et surtout l'excellente étude de T. W. Allen, dans la *Préface* à la reproduction phototypique du *Bodleianus* (*Codices graeci et latini photographice depicti*, III et IV, Leyde, 1898), t. I, p. i-xi.

2. Allen, *ibid.*, p. iii, col. 1 ; p. x, col. 1.

3. L'humidité a pénétré par en haut ; elle a endommagé la marge supérieure et les lettres voisines ; les dialogues de la première tétralogie, le *Phèdre* et le *Protagoras* en ont particulièrement souffert ; les lettres d'une page ont souvent déteint sur l'autre. Dans les autres dialogues, la marge seule a été atteinte, ce qui n'a guère d'importance (sauf pour le *Gorgias* : beaucoup de scholies écrites dans cette marge y sont devenues illisibles). Quelques feuillets sont un peu mutilés dans le *Philèbe* ; trois sont perforés dans l'*Euthyphron* et le *Phèdre*. Voir Schanz, *N. C. Pl.*, p. 117-118 ; *Studien*, p. 53-54. — Notons enfin qu'un quaternion du *Politique* se trouve maintenant parmi ceux du *Protagoras*, et que deux feuillets de la *Physique* d'Aristote (écrits au xiiie s.) précèdent les œuvres de Platon, peut-être afin d'en protéger les premières feuilles qui avaient alors beaucoup souffert.

entra dans la bibliothèque du monastère de Saint-Jean le théologien, à Patmos, ne peut être déterminée exactement : il figure dans un catalogue des manuscrits de Patmos [1], mais on ne sait pas au juste quand ce catalogue fut rédigé ; M. Schanz l'attribue au XVI[e] siècle. — Enfin, en 1801, les moines vendaient leurs exemplaires de Platon au minéralogiste Edw. D. Clarke [2], qui le fit examiner et étudier par l'érudit Porson ; et, en 1809, l'Académie

1. Ce catalogue (Πίναξ τῶν ἐν τῇ σεβασμίᾳ μονῇ τῆς Νήσου Πάτμου ἀξιολογωτέρων εὑρισκομένων βιβλίων) a été publié par W. STUDEMUND (*Philol.*, 26, p. 168); le manuscrit de Platon y est mentionné au nº 56 : Λόγοι Σωκράτους ὧν ἡ ἀρχή. Εὐθύφρων ἢ περὶ ὁσίου, « τί νεώτερον, ὦ Σώκρατες », ἄχρι τοῦ Μένων ἢ περὶ ἀρετῆς, « ἔχεις μοι εἰπεῖν ». — Voir SCHANZ, *N. C. Pl.*, p. 107.

2. Nous avons déjà rappelé (p. 200, n. 3) comment Clarke le découvrit. Quand il eut vu dans la bibliothèque du couvent ce beau manuscrit de Platon, il décida le Supérieur à le lui vendre, ainsi que quelques autres. Voici comment il raconte les dernières péripéties de cette affaire (cf. SCHANZ, *ibid.*, p. 106-107) : « Le dimanche 11 octobre tout entier se passe dans une grande anxiété, car c'était le jour où le Supérieur du monastère avait promis d'envoyer le reste des manuscrits achetés par l'auteur à la bibliothèque. Mr. Riley avait quitté Patmos pour Constantinople, et nous commencions à craindre, comme le soir approchait, que son absence ne devînt pour les moines le prétexte de la rupture du contrat. Vers le coucher du soleil, étant sur le pont de notre caïque et regardant vers la montagne, nous distinguâmes un homme qui descendait le raidillon du monastère au port ; quand il approcha, nous vîmes qu'il avait sur la tête une large corbeille et qu'il venait vers le quai, en face de l'endroit où notre vaisseau était à l'ancre. A son arrivée, nous le vîmes faire des signes pour appeler un bateau, et nous lui envoyâmes le petit esquif qui dépendait de notre caïque. Quand il toucha notre bord, il cria très haut qu'il avait apporté le pain préparé pour nous sur la recommandation du Capitan Pacha. Mais, en arrivant sur le pont, il nous fit un clignement d'yeux significatif : « Le Supérieur, nous dit-il, désire que vous vidiez vous-mêmes les corbeilles et que vous comptiez les pains, pour voir si tout est bien. » Nous comprîmes l'avis et, avec notre précieuse charge, nous nous hâtâmes vers notre couchette ; ayant retourné la corbeille sens dessus dessous, nous trouvâmes le manuscrit de Platon, les Poèmes de Grégoire de Naziance, l'ouvrage de Philon avec les autres traités, les deux volumes contenant les notations musicales grecques et le volume de *Mélanges* contenant le Lexique de Saint Cyrille : nous les cachâmes tout de suite sous un matelas dans un de nos lits, et, ayant fait un grand étalage des pains, nous retournâmes avec le panier sur le pont, en donnant un généreux présent au porteur et en le chargeant de transmettre au Supérieur nos vifs remerciements et de l'assurer que tout était parfaitement bien. L'ayant reconduit sur le rivage, nous ordonnâmes à notre capitaine de faire tous ses préparatifs pour mettre à la voile le lendemain matin et pour sortir du port aussitôt que possible après le lever du soleil, car nous avions l'intention de quitter Patmos. » — Ce fut une assez bonne affaire. L'Académie d'Oxford paya 1.000 livres les manuscrits de Clarke.

d'Oxford l'achetait un bon prix. En 1812, Gaisford publiait les scholies de B, dans son *Catalogue* des manuscrits latins et grecs du fonds Clarke de la Bodléienne [1] (où B porte le n° 39), et, en 1820, la première collation du manuscrit [2], que Bekker reproduisait de confiance. Depuis ce temps, le *Bodleianus* a été collationné avec le plus grand soin par M. Schanz pour la plupart des Dialogues, et M. Burnet pour les autres ; on en possède, comme du *Parisinus* A, une reproduction phototypique.

Au cours du XIXe siècle, ce manuscrit a été de mieux en mieux connu, et, de plus en plus, les éditeurs se sont attachés au *Bodleianus* pour restituer le texte des six premières tétralogies [3]. A l'exemple de Wohlrab et de Jordan, Schanz réagit contre cet engouement, qu'il avait d'abord partagé, et proclame les droits de la seconde famille (T), que d'ailleurs il sacrifiait un peu et rabaissait au profit de la première. On reconnaît maintenant la valeur du *Venetus* et de son groupe. Le *Bodleianus* a certainement des qualités éminentes : il ne les a pas toutes. K. Lehrs [4] a protesté jadis contre l'idolâtrie dont le *Bodleianus* était alors l'objet ; il a montré que ce manuscrit avait subi, dans certains cas, les mêmes corruptions graves que le reste des manuscrits (*Banquet*, 175 A : ἐμέ pour ἐ μέν, etc.), et que, dans d'autres cas, il contenait des fautes dont certains manuscrits étaient exempts (*Phédon*, 87 A : B et T ont ἀντιτίθεμαι ; W et Olympiodore ont conservé la bonne leçon : ἀνατίθεμαι = *retracto*, etc.). M. Schanz et J.-J. Kroschel ont fait remarquer l'abondance des fautes d'orthographe [5] et des lacunes [6] dans le *Bodleianus.* Les lacunes sont particulièrement nombreuses dans le *Théètète* (208 D-209 A, etc.) et dans le *Protagoras* (312 E, 329 C, etc.). Les fautes

1. T. Gaisford, *Catalogus sive Notitia Manuscriptorum qui a Cel. E. D. Clarke comparati in bibliotheca Bodleiana adservantur. Pars prior.* Inseruntur scholia quaedam inedita in Platonem et in Carmina Gregorii Nazianzeni. — Pour les scholies platoniciennes, voir p. 70-93.

2. *Lectiones Platonicae.* E membranis Bodleianis eruit Thomas Gaisford. Accedunt Ricardi Porsoni Annotata ad Pausaniam. — Sur cette collation, que Gaisford avait faite en 1813, cf. Schanz, *N. C. Pl.*, p. 108.

3. Voir H. Alline, *l.c.*, p. 253.

4. K. Lehrs, *Kleine Schriften* (1902 = article de 1876), p. 268-269.

5. M. Schanz, *Studien*, p. 27-28 ; Kroschel, *Fl. Jbb.*, 123 (1881), p. 554, 556, et dans son édition du *Protagoras* (1882), p. 35-36.

6. M. Schanz, *ibid.*, p. 46 ; 47, n. 1 ; p. 58 ; *N. C. Pl.*, p. 117 ; Kroschel, éd. du *Prot.*, p. 35.

d'orthographe sont généralement dues à la confusion de lettres onciales semblables, à la répétition ou à la suppression d'une lettre, à la séparation ou à la réunion incorrectes de mots ou de syllabes, à l'interprétation inexacte de certaines abréviations [1] ; quelquefois une correction naïve du copiste se superpose à ces fautes. Par exemple, dans le *Protagoras* (315 c), B transforme Ἀνδροτίωνος en Ἀριστίωνος, parce qu'il a mal compris l'abréviation de νδ ; ailleurs, il change βίος ὤν en βιώσων, ποῦ δή en σπουδῇ, δέον τῶν en λεόντων, οὐδὲν δή en οὐδένα ἤ, ἠρωτῶμεν en πρώτῳ μέν, οὐκ ἄλλως en οὐ καλῶς, εἶναι καὶ οὖν en εἶναι δικαιοῦν, ἐπιθυμία ἡδονῶν en ἐπιθυμία δηλονῶν, ἀτελῆ δ' ὄντε en ἅτε δῆλόν τε, κατ' εἴδη en κατίδη, λέγω en δ' ἐγώ, ἀλλὰ πῶς en ἀλλ' ἁπλῶς, στάντες en ἐστάντες, πρωτόν μοι en πρῶτον ὅ μοι, ὅ λέγω en ὁ λέγων, ἀθροισθεῖεν en ἀθροίσειεν, ἡμερώτεροι en ἤ μετέωροι, ἐάν τε ὦσιν ἐάν τε μή en ἐὰν μή τε ὦσιν ἐὰν μή, ἤδη τοῦτο ἱκανόν (*Euthydème*, 280 D) en ὃ δὴ τούτῳ καλλίῳ. Ce dernier cas nous présente à la fois une abréviation mal comprise (καλλι° devient καλλίῳ), une confusion de lettres onciales (N et ΛΙ), une séparation incorrecte des mots (l'ι de ἱκανόν se joignant au mot précédent), et des corrections maladroites qui aggravent les fautes.

Mais on voit tout de suite que la plupart de ces fautes sont aisément reconnaissables, et s'expliquent par l'état du modèle et l'inexpérience du copiste. Le modèle du *Bodleianus* était très difficile à déchiffrer, parfois même illisible [2], et le copiste peu habitué à en transcrire de semblables : c'était donc, semble-t-il, un manuscrit très ancien, peut-être du VIIe siècle au plus tard ; et le calligraphe Jean le copiait soigneusement, lettre pour lettre ou à peu près. Il comprenait, en gros, le sens des mots qu'il écrivait ; mais il était plus consciencieux qu'intelligent, et sa conscience même n'excluait pas certaines distractions : témoin ses omissions nombreuses. Nous pouvons être sûrs, en tous cas, qu'il n'embrassait jamais ou presque jamais une phrase ou un groupe de mots dans son ensemble : il ne risquait donc pas d'altérer l'ordre des mots, et l'emporte à cet égard sur le copiste du *Venetus* T, justement parce que le modèle de ce dernier était facilement lisible et parce que celui du *Bodleianus* devait être laborieu-

1. Voir Cobet, *Mnem.*, 9 (1860), p. 355-356 ; Schanz, *Studien*, p. 27; Kral, *Wiener Stud.*, 1892, p. 170-172, p. 204.
2. Cf. Schanz, *N. C. Pl.*, p. 117 ; Kroschel, *Fl. Jbb.*, 123, p. 554.

sement déchiffré. D'autre part, la revision du *Bodleianus* n'a certainement pas été aussi minutieuse que celle du *Parisinus* A, et elle a laissé subsister bien des erreurs grossières et bien des lacunes. Mais il ne faut pas oublier la contrepartie : plus les fautes sont grossières, mieux nous pouvons maintenant les corriger et remonter au texte du modèle ; l'ancienneté même de ce modèle est une précieuse qualité ; enfin nous préférons la naïveté des conjectures qui *replâtrent* parfois le texte, à des corrections plus habiles qui donnent un faux air d'authenticité à des passages corrompus.

En définitive, le *Bodleianus* a les qualités de ses défauts. Après avoir critiqué ceux qui le louaient à l'excès, Lehrs reconnaît qu'il suppose avant lui une recension savante ; sans doute, il nous transmet seulement les *vestiges de cette bonne recension grammaticale*, mais ces vestiges, quoique ne formant pas un ensemble cohérent [1] et suivi, sont très visibles et très précieux. Kroschel [2] note également, dans l'emploi fréquent du ν « euphonique » la même fidélité à une théorie de cet emploi, théorie qui aurait été en faveur dans le milieu de grammairiens ou de copistes d'où provient le Bodleianus. De son côté, M. Bickel a montré, par une série d'excellentes observations de détail, que ce manuscrit a particulièrement bien conservé les caractères de la langue attique et de la langue platonicienne, et il a expliqué, lui aussi, cette valeur singulière de B en le supposant dérivé d'une recension savante [3]. Enfin M. Schäffer a décelé l'activité d'un recenseur dans certaines corrections, d'ailleurs un peu naïves [4]. La leçon de l'archétype, dans le *Premier Alcibiade*, 104 D : εἰδέναι ἀκοῦσαι, où ἀκοῦσαι n'est qu'une glose ou une variante de εἰδέναι, devient ainsi εἰδέναι καὶ ἀκοῦσαι [5]. Dans le *Phèdre*, 247 C, l'archétype portait les mots : ἡ γὰρ ἀχρώματος καὶ ἀσχημάτιστος καὶ ἀναφὴς οὐσία ὄντως οὖσα, ψυχῆς κυβερνήτῃ μόνῳ θεατὴ νῷ,... τοῦτον ἔχει τὸν τόπον, que le texte de T W, légèrement corrigé d'après les cita-

1. K. Lehrs, *o. c.*, p. 268-269.

2. Kroschel, *Fl. Jbb.*, 123, p. 558 ; cf. Schanz, *N. C. Pl.*, p. 157-158 (le ν *euphonique* dans le *Phédon*).

3. *Fl. Jbb.*, *suppl.* 28 (1903), p. 491, 493 sqq.

4. *Quaestiones Platonicae*, p. 24, n. 2, et p. 68.

5. Dans le *Sophiste* (245 B), T écrit τῷ λόγῳ ὅλῳ, par une dittographie de l'abréviation de λόγῳ, et B transforme en τῷ ὅλῳ λόγῳ, seul correct au point de vue grammatical ; mais cette correction facile se trouve aussi dans W.

tions néoplatoniciennes, nous permet de restituer (θεατή y était peut-être déjà corrompu, par assimilation, en θεατῇ). Dans l'une des copies dérivées plus ou moins directement de cet archétype, le mot ψυχῆς fut omis, puis replacé en interligne, au-dessus de οὖσα, et, à la transcription suivante, fut inséré par erreur avant οὖσα. Cette leçon absurde choque le copiste de B, ou plutôt le recenseur ou reviseur de son modèle, qui corrigea ψυχῆς en ψυχῇ. La phrase a dès lors un sens, ou du moins n'est plus aussi absurde (ἡ γάρ... ἀναφὴς οὐσία ὄντως ψυχῇ οὖσα...), ψυχῇ étant devenu le complément de ἀναφής : « *l'essence, réellement intangible à l'âme, et visible seulement à l'esprit souverain....* » C'est une correction qui implique presque une doctrine philosophique. — Ces exemples, dont il serait facile de multiplier le nombre, montrent que la constitution du texte du *Bodleianus* suppose un effort d'interprétation et une véritable recension. Il s'agit maintenant de déterminer la date de la recension savante que ces divers indices nous font imaginer. Kroschel la croit antérieure à Stobée ; M. Bickel pense également que l'archétype de la première famille fut établi dans l'antiquité, après le IIe siècle et avant le VIe [1]. Mais alors comment expliquer l'accord beaucoup plus fréquent de toute la tradition ancienne (citations et papyrus) avec les autres familles, et l'éloignement de cette tradition pour les leçons du *Bodleianus* ? On ne peut croire que tous les auteurs anciens auraient laissé échapper un si bon texte, s'il eût été recensé de leur temps [2]. D'ailleurs, nous verrons des indices de cette recension grammaticale dans des scholies qui sont incontestablement médiévales. Enfin, le *Parisinus* D (1810) et son groupe, qui forment un rameau de la tradition B, portent également (et même en dehors du *Phèdre* et du *Parménide*, où l'on pourrait soupçonner une influence des commentaires néoplatoniciens) des traces visibles d'une recension grammaticale analogue [3], qui dès lors est nécessairement byzantine.

Le *Bodleianus* se rattache donc à un exemplaire très ancien et par conséquent assez proche de l'archétype ; cet exemplaire, peu lisible ou peu correct en beaucoup d'endroits, avait subi plus de

1. Kroschel, éd. du *Protagoras*, p. 35 ; Bickel, *l. c.*, p. 491.
2. O. Immisch, *Deutsche Litteraturzeitung*, 1906, p. 799.
3. M. Wohlrab, *Platonhandschriften* (*Fl. Jbb.*, *suppl.* 115 = 1887), p. 698, n. 5.

corruptions *mécaniques* et matérielles, moins peut-être de corrections demi-savantes que les exemplaires d'autres traditions. Ce modèle, revisé et recensé par un érudit qui avait une connaissance solide de la grammaire attique et quelques notions de philosophie, fut transcrit fidèlement par un copiste d'esprit et de savoir médiocres, mais artiste en calligraphie et fort consciencieux, — sujet à des distractions, mais contraint à une attention constante par l'aspect même de son modèle. Enfin, une revision soigneuse, plutôt que méticuleuse, respecta le plus grand nombre des particularités que le manuscrit tenait du prototype (proche ou lointain) de cette tradition distincte. Aussi la famille B, formée du *Bodleianus* et de sa descendance, a-t-elle conservé un aspect à part, un caractère original, qu'elle doit à la recension de son archétype particulier et à la nature de la tradition qui avait abouti à cet archétype : elle se distingue plus nettement des autres familles que celles-ci ne se distinguent entre elles.

Nos deux meilleurs manuscrits de Platon, qui prennent place en même temps parmi les plus beaux et les plus anciens manuscrits byzantins, le *Parisinus* A et le *Bodleianus* B, se rattachent donc à des recensions faites au IXe siècle, dans l'entourage de Photios ou sous l'influence du mouvement d'érudition dont il avait été le promoteur ; et c'est de l'excellence de ces recensions qu'ils tirent une grande partie de leurs mérites. D'ailleurs, comme nous l'avons précédemment exposé, les exemplaires qui ont servi à ces recensions viennent, plus ou moins directement, d'un excellent archétype, lui-même recensé avec soin, qui contenait un bon texte, pourvu de variantes et de scholies, et avait recueilli, en somme, la forme la plus pure et la plus correcte de la tradition antique. Au IXe siècle, quelques exemplaires dérivés de cet archétype, et déjà sensiblement divergents, servirent aux recensions d'où procèdent la famille B et la famille A T. D'autres continuèrent à circuler sans revision critique et sans amélioration notables, ou furent employés au cours d'autres recensions, dont il nous reste des vestiges dans des manuscrits plus récents.

*
* *

Le *Vindobonensis* Y (21) date du XIVe siècle au plus tôt : mais la tradition qu'il représente existait déjà bien auparavant, s'il est

vrai quele texte du *Timée*, dans le *Tubingensis* (vers le XIe ou XIIe s.) se rattache à cette tradition. Dans le manuscrit Y, les dialogues sont transcrits suivant un ordre caractéristique : d'abord les deux premières tétralogies et le *Parménide* ; puis le *Gorgias*, le *Ménon* et le *Grand Hippias* ; le *Banquet* ; le *Timée* ; les deux *Alcibiade* ; enfin six apocryphes, également dans un ordre particulier (le septième précédant les cinq premiers : *Axiochos*, *De la justice*, *De la vertu*, *Démodocos*, *Sisyphe*, *Alcyon*) [1]. Cet ordre des Dialogues permettrait à lui seul de retrouver les manuscrits dérivés du *Vindobonensis* Y : le *Zittaviensis*, du XIVe siècle, identique au *Vindob.* Y [2] ; le *Venetus S* (Σ de Bekker = *Ven.* 189, XIVe s.), où les dialogues dérivés du *Vind.* Y sont suivis, en désordre, de tous les autres (sauf la *République,* les *Lois*, l'*Épinomis* et les *Lettres* [3]) ; le *Venetus* 186 (XVe s.), exemplaire courant de Bessarion qui a emprunté au *Venetus* 189 les dialogues du groupe Y et le *Petit Hippias* [4], et a servi ensuite à la recension du *Venetus* 184 (E = Ξ de Bekker), l'exemplaire de luxe de Bessarion [5] ; le *Marcianus* 590, qui contient exactement les mêmes dialogues et dans le même ordre que Y et a peut-être servi d'intermédiaire entre le manuscrit Y et le manuscrit S [6] ; le *Monacensis* 408 (XVIe s.), identique, lui aussi, au *Vindobonensis* Y [7].

Le *Vindobonensis* Y n'a conservé que six apocryphes. Mais nous savons que le recueil actuellement conservé dans Y était un

1. Soit : I — II — III, 1 — VI, 3-4 ; VII, 1 — III, 3 — VII, 3 — IV, 1-2 — Apocr. 7, 1-5.

2. Donné en 1620 à la ville de Zittau par J. Fleischmann. — Schanz le croit dérivé du *Vind.* Y (*Platocodex*, p. 60). Immisch ne considère pas sa démonstration comme suffisante (p. 73). La conclusion de Schanz me paraît hautement probable (voir surtout *Théétète* 183 D, *Cratyle* 390 B).

3. Soit : Groupe Y — VII, 2, 4, 3 — VIII, 1 — III, 4 — VIII, 4 — III, 2 — IV, 3-4 — V — VI, 1-2 — *Éryxias*, *Vers dorés* de Pythagore et *Définitions*. — Ces compléments de S ont des sources diverses. Nous en reparlerons tout à l'heure.

4. J. Morelli, *Bibliotheca manuscripta graeca et latina*, I (1802), p. 110 cf. A. Jordan, *Fl. Jbb.*, *suppl.* 7 (1875), p. 639-640 ; Schanz, *Philol.*, 35 (1876), p. 660, et *Platocodex*, p. 89 sqq. — Dans le *Venetus* 186, les dialogues suivants ont une autre source.

5. Schanz, *Platocodex*, p. 89-90 (d'après Morelli).

6. Voir l'argumentation de Schanz, *Philol.*, 35 (1876), p. 658-659, et les réserves fort plausibles d'Immisch (*o. c.*, p. 74-75, p. 77, n. 1) qui se contente de rattacher les *Ven.* 590 et 189 au même original.

7. Le copiste Antonius Mediolanensis, qui l'a transcrit en Crète, a daté sa souscription du 26 novembre 1590 (*Platocodex*, p. 89, n. 2).

peu plus complet à l'origine. En effet, dans le *Venetus* S, le *Petit Hippias*, transcrit après les dialogues qui proviennent de Y, porte les numéros κδ′ καὶ ιγ′ (24e et 13e) : c'est-à-dire que le copiste a voulu le rattacher au *Grand Hippias*, le douzième dialogue du groupe Y [1], et indiquer que 23 dialogues de ce groupe le précédaient. Or le *Vind.* Y ne comprend que 16 dialogues authentiques, avec un supplément de 6 apocryphes : à l'origine, ce supplément comptait donc *sept apocryphes*, comme celui des autres manuscrits, mais dans l'ordre 7, 1-6. Cet ordre caractéristique se retrouve précisément dans le *Florent.* δ (80-17 : xve s.) et le *Parisinus* Z (3009 : xvie s.) [2]. Dès lors, il est probable que ces manuscrits se rattachent à la tradition Y, et que cette tradition s'étendait à l'origine aux sept apocryphes, et peut-être aux *Lois*, à l'*Épinomis*, aux *Lettres* et aux *Définitions*, que renferment le *Flor.* δ et, moins complètement, le *Paris.* Z. D'autres manuscrits appartiennent sans doute encore au groupe Y [3] : il nous suffit de savoir que ce groupe a pour représentants qualifiés Y et δ.

On peut se demander si le *Vindob.* Y a été transcrit par plusieurs copistes ou par un seul. Bast y distinguait deux mains (la première allant du début jusqu'au *Parménide* inclus) ; Bekker en comptait six ; on pourrait en trouver plus encore, si l'on notait toutes les modifications de l'écriture au cours du manuscrit. Cette inconstance de l'écriture s'explique beaucoup mieux par la versatilité d'un seul copiste que par la diversité des copistes ; car la même forme et la même allure des caractères, ou la même sorte d'encre, reparaissent quelquefois après une sorte d'éclipse. D'ailleurs les changements se produisent au hasard, et non lorsqu'on passe d'un dialogue à un autre ; pour la

1. Immisch, *o. c.*, p. 73, n. 2.

2. Le *Flor.* δ renferme les *Lois*, l'*Epinomis*, les sept apocryphes (*Axiochos*, *De la justice*, *De la vertu*, *Démodocos*, *Sisyphe*, *Alcyon*, *Eryxias*), les *Définitions* et les *Lettres* ; et le *Paris.* Z : un fragment du *Ménéxène*, l'*Epinomis*, les *Apocr.* 7, 1-6, les *Définitions* et les *Lettres*. Cf. Immisch, *o. c.*, p. 55.

3. Par exemple, l'*Antverpiensis* (du xive ou xve s., actuellement à Bruxelles), recueil de morceaux choisis pour l'éducation d'un enfant, collationné par Bekker, puis par M. L. Parmentier (*Anecdota Bruxellensia*, II, 1894) ; — le *Vindob.* 116 (no 5 de Stallbaum) et peut-être (au moins dans les apocryphes) le *Malatestianus* de Césène et l'*Angelicus* C I, 6 (*u*), le *Laurentianus* 78 (*g*, du xive s.), le *Venetus* 188. — Voir Schanz, *Platocodex*, p. 60 ; Immisch, *o. c.*, p. 46-47 ; p. 82, n. 3 et 4.

même raison, cette diversité relative ne permet nullement de conclure à la diversité des sources. Le copiste est un érudit qui veut faire de l'archaïsme ; par exemple, vers la fin du manuscrit, il se met à placer les lettres sur les lignes, comme dans les manuscrits du xe siècle, et non plus au-dessous. Mais quelquefois il se lasse de cette laborieuse fantaisie, et le naturel revient au galop ; suivant le jour ou l'heure, suivant qu'il est dispos ou fatigué, appliqué ou négligent, l'écriture se modèle aux sautes de son humeur[1]. L'ι et l'υ surmontés d'un seul point, suivant la coutume latine, montrent que le manuscrit a été exécuté sur les confins du xve siècle. Il porte aussi, en marge du *Timée*, des gloses latines qui sont à peu près contemporaines de la transcription. Le copiste a reproduit les scholies, comme le texte, d'une écriture tantôt contrefaite, tantôt plus naturelle[2].

Ces scholies sont antérieures au xive siècle[3]. Nous trouvons, par exemple, en marge de l'*Euthyphron* (14 E) la note : σημείωσαι σχόλιον· πᾶν δώρημα τέλειον ἄνωθέν ἐστι καταπεμπόμενον ἐκ τοῦ πατρὸς τῶν φωτῶν. καὶ οἱ θεοὶ δοτῆρες ἐάων. Les deux premiers mots sont évidemment postérieurs à la scholie, et nous prouvent par conséquent l'ancienneté de celle-ci. La scholie elle-même (que nous lisons à la fois dans Y et S) ne manque pas d'intérêt, et nous renseigne sur l'état d'esprit de ceux qui la rédigèrent : ce sont des croyants ou plus précisément des théologiens; heureux de constater l'accord d'une belle pensée antique et d'un article de leur foi[4], et notant le passage avec soin, pour s'en faire un argument à l'occasion[5]. Dans la même intention, ces théologiens relèvent les passages qui critiquent ou paraissent critiquer le paganisme officiel ; par exemple, dans l'*Euthyphron*, à la p. 6 B : ἰδέ, πῶς ὁ Πλάτων οὐ δέχεται περὶ θεοῦ λέγεσθαι τὰ παρὰ τῶν ποιητῶν

1. De même, l'écriture de Pétrarque varie brusquement, d'une page et même d'une ligne à l'autre (P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, 1re éd., 1892, p. 103). Cf. Immisch, *o. c.*, p. 70-72. — Le changement de plume peut également transformer l'écriture.

2. D'autres notes rappellent l'écriture de Bessarion. Les scholies latines sont encore d'une autre main. — Le manuscrit appartint jadis à Jean Sambucus.

3. O. Immisch (*o. c.*, p. 76-78) a relevé les plus caractéristiques de ces scholies du *Vindob.* Y, des *Veneti* 590 et S. Je les reproduis ci-après. Il a donné p. 98-105) une collation complète de ces scholies pour l'*Euthyphron*.

4. Cf. la scholie du *Bodleianus* au même passage : συνῳδὸν τῷ πᾶσα δόσις ἀγαθὴ καὶ ἑξῆς.

5. Une scholie du *Phédon* (62 B : ἔν τινι φρουρᾷ ἐσμεν) répond à des préoccupations identiques : συνᾴδει τῷ ἐξάγαγε ἐκ φυλακῆς τὴν ψυχήν μου.

μυθευόμενα, οἷον ἔχθρας, πολέμους, συνουσίας καὶ τὰ τοιαῦτα. ὁ ὅλος γὰρ σκοπὸς τῆς καθέξης διαλέξεως εἰς τοῦτο σπουδάζει. Il leur semble d'ailleurs tout naturel de voir en Platon un auxiliaire et un précurseur du christianisme, car ils le tiennent pour un disciple de Moïse ; en marge du *Banquet* (208 B), à propos du Jardin de Zeus, où Poros et Pénia s'unirent, nous lisons la remarque : τὰ περὶ τοῦ ἀνθρώπου ἐν τῷ Παραδείσῳ γεγενημένα τοῦ Μωσέως ἐσφετερίσατο. Vénérable doctrine, dont Georges Hamartolos avait déjà repris l'essentiel ; mais il respectait Platon et l'aimait, tandis que nos théologiens utilisent le platonisme : la différence n'est pas négligeable.

Nous le voyons clairement, quand nous rencontrons la scholie du *Phédon*, 71 D. Ce passage, où Platon affirme que les contraires naissent des contraires, les morts des vivants et les vivants des morts, excite la grossière ironie du scholiaste et ne lui inspire qu'une plaisanterie mal odorante : οὐκοῦν, ὦ φιλόσοφε, ἐπεὶ καὶ σοὶ ζῶντι ἐκ τῆς τροφῆς τὰ διαχωρήματα ἦν, τὸ ἑξῆς αὐτὸς ἔπαγε καὶ ἀντίστρεφε. Δεῖ γὰρ ὡς ἔοικε μηδὲ ταύτῃ τὴν θαυμαστὴν συζυγίαν χωλεύουσαν παροφθῆναί σοι. Le *Phédon* gênait particulièrement les théologiens, car Platon y attribuait l'éternelle félicité aux âmes séparées des corps. Ceux qui révéraient à la fois Aristote et Platon, comme George de Chypre et son disciple Nicéphore Chumnus (au XIIIe s.) s'en tiraient par des raisonnements subtils : Chumnus, par exemple, dans son ἀντιθετικὸς πρὸς Πλωτῖνον (qui se trouve dans le *Venetus* 590 après les Dialogues de Platon), veut réfuter l'idée que l'âme soit antérieure au corps et puisse exister chez les animaux, et démontrer la résurrection des corps « par des arguments convaincants, et en particulier par les doctrines mêmes de Platon sur la résurrection des âmes ». En effet, il accepte cette génération des contraires que le scholiaste répudie, et il en tire argument : il est vrai que les vivants naissent des morts ; mais l'âme est immortelle par essence ; donc cette proposition ne peut s'entendre que du corps, et prouve, par conséquent, la résurrection des corps trépassés [1]. Chumnus fut célèbre en son temps, et l'on trouve

1. Cf. IMMISCH, p. 74-80. — Nous avons déjà vu qu'Eusèbe, dans le passage du *Phédon* 114 B, lisait ἄνευ τε χαμάτων ζῶσι (au lieu de σωμάτων), ce qui supprimait une difficulté analogue ; la traduction latine du Sicilien Henri Aristippe implique la même leçon.

des vestiges de ses préoccupations et de ses répugnances dans le *Parisinus* Z, qui précisément se rattache au groupe Y. Il n'admettait pas que les planètes conservassent les noms des divinités païennes : Mercure devait s'appeler στίλβων, Saturne φαίνων, etc. Et cela, disait-il, d'après Platon lui-même. Or ce sont les noms que nous trouvons substitués dans le *Parisinus* Z, et dans ce manuscrit seulement, aux appellations traditionnelles (*Epinomis*, 987 B-D) [1] ; ces derniers subsistent dans le *Florent.* δ. D'après ce fait, d'après le ton et le contenu des scholies du groupe Y, nous voyons que ce recueil Y n'a pas été constitué sous l'influence de Chumnus, mais en dehors de lui et antérieurement à lui, et qu'il a été lu et annoté par des théologiens plus intransigeants, tout imprégnés des doctrines d'Aristote (Aristote et Simplicius sont cités, par exemple, dans les scholies au *Timée*, 32 C, 34 B, 40 B [2]), et assez malveillants à l'égard de Platon.

On rencontre cette hostilité au platonisme chez George de Trapézonte au XVe siècle, chez Barlaam au XIVe, chez certains contemporains de Chumnus au XIIIe, chez les ennemis de Psellos au XIe, et déjà chez Photios, ses amis et ses disciples. Certaines scholies du groupe Y sont tout à fait semblables aux scholies du *Bodleianus*, et particulièrement à celles d'Aréthas [3]. D'ailleurs, l'influence de Photios se laisse peut-être déceler dans le *Venetus* S, comme tout à l'heure celle de Chumnus dans le *Parisinus* Z. Le copiste ou un reviseur du *Venetus* S a gratté les mots : ἐνδοῦνται... ἀλλὰ τούτων ἕνεκα (*Phédon*, 81 E-82 C) : c'est le passage où Platon donne des exemples de la transmigration de l'âme humaine en des corps d'animaux. Or Hiéroclès, dans son περὶ προνοίας, que Photios connaissait bien et analyse longuement dans sa *Bibliothèque*, affirme que, d'après Platon, les âmes humaines seulement se trouvent soumises à la métempsycose, et pour passer uniquement en des corps humains, et que jamais il n'y a de métempsycose des animaux à l'homme ou inverse-

1. IMMISCH, *o. c.*, p. 78, n. 2.
2. IMMISCH, p. 78.
3. Cf. la scholie du *Bodleianus* et celle de Y sur l'*Euthyphron*, 14 E (voir plus haut, p. 278, n. 3) ; la scholie d'Aréthas à l'*Apologie*, 27 D, dans le *Bodleianus*, et celle de l'*Euthyphron*, 6 B, dans Y ; les apostrophes d'Aréthas à Platon, en marge du *Charmide* et du *Phédon*, et celle du lecteur de Y, en marge du *Phédon*, 71 D. — Aréthas est évidemment moins partial et plus distingué.

ment. Photios a donc pu tenir ce passage pour interpolé, et le noter comme tel : recueilli dans Y, puis dans S, avec ce signe d'athétèse, le passage aurait été finalement effacé par un reviseur minutieux [1]. Dans le *Gorgias* (523 A, 523 B) et le *Banquet* (178 B, 180 D, 181 E, 195 B, 197 B) le manuscrit S a subi des grattages du même genre, sous l'influence de scrupules théologiques : on a voulu effacer les noms des divinités païennes [2], comme Chumnus voulait corriger les noms païens des planètes.

A ces diverses présomptions, on peut en ajouter une dernière, que fait également valoir M. Immisch. L'hypothèse qui rattache le *Flor.* δ (et le *Paris.* Z) à la tradition Y est extrêmement vraisemblable. Or le *Flor.* δ, dans les *Lois*, ne dérive peut-être pas du *Vatic. O* et par suite du *Paris.* A, comme le pensaient MM. Jordan et Schanz [3]. Dans l'*Eryxias*, le texte de δ diffère sensiblement du texte de A ; dans les *Lettres*, δ se rapproche davantage de A, mais certaines scholies ne se trouvent que dans δ et font partie du groupe des scholies propres à T W S ; dans les *Lettres*, les *apocryphes*, les *Lois*, le *Flor.* δ a quelquefois des scholies dont le début seul est dans A, ou bien des scholies qui figurent également dans A (*Lois*, XI, 915 B : καθὼς ἐν τῷ πρὸ τούτου παρεθέμεθα), mais supposent une autre source que A (car les scholies des *Lois*, dans le *Paris.* A, ne présentent rien qui permette de comprendre ce πρὸ τούτου ; nous trouvons seulement dans le *Flor.* δ, au livre IX, 880 D, la scholie que ce πρὸ τούτου rappelle). En se fondant sur ces divers indices, M. Immisch conclut que δ ne dérive pas de A, et que les leçons communes à *O* et δ, étrangères à A, ont leur source dans une recension apparentée, mais non pas identique à celle de A [4]. Dans ces conditions, si la tradition Y, dans les *Lois* et les œuvres suivantes, se rattache à une tradition voisine, mais différente à certains égards de celle qui a donné naissance à la tradition A, on peut supposer

1. Immisch, p. 83, n. 1.
2. Jordan, *Fl. Jbb., suppl.* 7 (1875), p. 640 ; Immisch, p. 77. — Cf. les suppressions de l'*Antverpiensis*, recueil de morceaux choisis et expurgés.
3. Jordan, *Hermes*, 12 (1877), p. 161 ; Schanz, *Platocodex* (1877), p. 95-97.
4. Immisch, p. 54-59. — Notons encore un indice de cette parenté : dans le *Parisinus* A, le *Flor.* δ, le *Malatestianus* et l'*Angel. u*, l'*Eryxias* est intitulé : Ἐρυξίας ἢ περὶ πλούτου, avec la variante : ἐν ἄλλῳ ἢ Ἐρασίστρατος (c'est-à-dire le sous-titre mentionné par Diogène Laërce) : Immisch, p. 90, n. 2.

que les autres dialogues du *Vindobonensis* Y sont dans le même cas, que la tradition Y tout entière nous présente un texte recensé au IXe siècle ou au Xe, que cette recension est analogue à celle que nous connaissons par la tradition AT [1], et qu'on y trouve certains vestiges des préoccupations théologiques et de la ferveur aristotélicienne de Photios et de ses disciples.

Deux recensions de cette époque nous sont attestées par nos manuscrits : *le livre du patriarche*, dont nous avons parlé précédemment, et *la diorthose de Léon le philosophe*. Ce dernier est mentionné dans le *Vaticanus O* (du xe s.) [2] et dans le *Florentinus* a (59, 1) [3], qui portent, en marge des *Lois* (V, 743 B), la note : τέλος τῶν διορθωθέντων ὑπὸ τοῦ φιλοσόφου Λέοντος [4]. Or Léon le philosophe est encore un disciple de Photios, qu'il commémore dans une épigramme [5]. Il fut nommé professeur de mathématiques à l'Université de Constantinople par le César Bardas, et se fit particulièrement connaître sous le règne de Léon le Sage (886-911). Amateur de philosophie et de sagesse profane et, sans doute à ce titre, accusé d'impiété par son disciple Constantin, il se disculpa en maudissant les « Hellènes », c'est-à-dire les païens, qu'on lui reprochait d'aimer avec trop de ferveur [6]. Sa recension, celle du patriarche, d'autres encore peut-être, auraient laissé des traces dans la tradition Y [7]. A vrai

1. Immisch, p. 82-83.
2. Rabe, *Rh. M.*, 63 (1908), p. 235.
3. Immisch, p. 49.
4. Dans le *Vatic. gr.* 1031 (du XIIIe s.), une note analogue se trouve au même endroit : μέχρις ὧδε ὑπὸ τοῦ φιλοσόφου διωρθώθη Λέοντος ; la même main (du XIVe s.) a également ajouté au texte beaucoup de variantes (Rabe, *l. c.*, p. 238). L'ordre des dialogues, et en particulier des apocryphes, dans le *Vatic.* 1031, est identique à celui du *Flor.* δ ; ce manuscrit se rattacherait donc ainsi au groupe Y. — Dans le *Vatic. O*, la note est de 3e main (XIe s.).
5. Krumbacher, *Gesch. der byz. Litt.*[2], p. 722-723.
6. Id.[2], p. 722-723.
7. Cette tradition Y se retrouverait encore dans le *Malatestianus* (manuscrit de Césène, plut. 28, n° 4 = M de Jowett-Campbell et Burnet) et l'*Angelicus* C, 1, 4 (*u* de Bekker). Ces deux manuscrits sont étroitement apparentés, et de contenu presque identique, aussi bien pour les dialogues de Platon que pour les additions à ces dialogues. Le premier renferme les sept premières tétralogies, précédées de la *Vie de Platon* par Diogène Laërce (avant celle-ci, une main plus récente a transcrit le *Prologue* d'Albinos) ; les sept apocryphes ; le *Clitophon*, le « Timée de Locres », le *Timée*, le *Critias*, le *Minos*, les *Vers dorés* de Pythagore, la *République*, avec des scholies de deux mains. Le second renferme les sept premières

dire, nous en sommes réduits, sur ce point, à des hypothèses : celles de M. Immisch, que nous venons d'exposer, forment un ensemble cohérent et paraissent assez vraisemblables. Cependant, les dialogues contenus dans le recueil Y ne semblent pas toujours apparentés à la famille AT, comme l'exigerait cette hypothèse. M. Schanz rattache à la première famille le *Cratyle*, le *Banquet*, le début du *Phédon*[1], et à la famille W le *Gorgias*, le *Ménon*, le *Grand Hippias*[2] ; enfin, dans le *Timée*, le *Vindob*. Y se sépare nettement du *Paris*. A[3]. Si le *Vindobonensis* Y lui-même n'a peut-être qu'une source, le recenseur qui a constitué la tra-

tétralogies, les sept apocryphes, les *Vers dorés*, le « Timée de Locres » (c'est-à-dire les mêmes œuvres que le *Parisinus* B, où cependant le « Timée de Locres » est incomplet : Schanz dérive *u* du *Par*. B). Immisch rapproche ces deux manuscrits du groupe W de la troisième famille. Mais, pour le sous-titre du *Criton*, M et *u* s'accordent avec T, Y, S, etc. (περὶ πρακτοῦ) et diffèrent de Wr' (περὶ τοῦ πρακτέου) et du *ms. de Minas* (περὶ τοῦ πρακτέον) ; pour le sous-titre du *Théagès*, M et *u* s'accordent avec T (περὶ σοφίας) contre Wr' et B (περὶ σωφροσύνης) ; ils se trompent sur le sous-titre du *Petit Hippias* (περὶ τοῦ καλοῦ), comme Wr', mais aussi comme T ; après le *Ménéxène*, ils portent : τέλος τοῦ πρώτου βιβλίου, comme le *Venetus* T, le *Flor*. a, etc. ; pour l'*Eryxias*, ils ont le même sous-titre que le *Paris*. A et le *Florent*. δ ; dans le texte de l'*Alcyon*, ils présentent assez souvent des leçons identiques à celles du *Vind*. Y ; dans la *République*, le texte du *Malatestianus* est extrêmement proche des corrections du *Paris*. A (3e main) : dans les autres dialogues, par exemple dans les *Lois*, ces mêmes corrections et variantes se rattachent à la tradition Y δ (cf. Immisch, *De rec*., p. 46-47 ; p. 90, n. 2 ; p. 95-96 ; l'édition de la *République* par Jowett et Campbell, t. II, p. 86 ; et plus haut, p. 258, n. 5). Ces divers indices nous autorisent à rattacher M*u* à la seconde famille plutôt qu'à la troisième. — Quant à la valeur de ces manuscrits et à l'indépendance de la tradition qu'ils représentent, elles sont encore sujettes à la controverse, exactement comme celles de la tradition Y. Campbell note les rapports étroits du *Cesenas* M et de A, mais regarde M comme indépendant de A et de D dans la *République* ; Immisch et Burnet adoptent son opinion. D'ailleurs, tout en signalant 16 bonnes leçons de M ignorées de A et de D, il reconnaît que M est nettement inférieur à ces deux manuscrits (éd. de la *Rép*., II, p. 73-86). D'après Rangel-Nielssen, M est dans la *République* une copie du *Florent*. γ, et par conséquent du *Paris*. A, interpolé d'après le groupe D et ses corrections (*Nordisk Tidsskr*., III, 12, p. 131). Sur ce manuscrit, cf. encore : Schanz, *Studien*, p. 67-68, et *Platocodex*, p. 104-105 ; L. Campbell, *The Journal of Philology*, XI (1882), p. 195-200 ; l'éd. de la *Rép*. par Jowett et Campbell, t. II (1894), p. 69 (L. Campbell) et p. 157-164 (description, par Rostagno : le manuscrit date de la fin du xiie s. ; on y relève deux mains).

1. Et Wohlrab le *Phédon* tout entier. Voir Schanz, *Platocodex*, p. 100 ; Wohlrab, *Platonhss*., p. 715, n. 2.

2. Schanz, *Fl. Jbb*., 115, p. 486 ; Jordan, *Hermes*, 13, p. 468, 471-472.

3. Schanz, *Pl. op*., IX, p. xvii-xviii ; cf. Burnet, *Pl. op*., III, Préf., p. 2.

dition Y a probablement disposé, pour certains groupes de dialogues, de manuscrits assez différents des autres. Par suite, le *Vind.* Y est loin de présenter la même valeur dans tous les dialogues, et ne doit être employé qu'avec une grande prudence [1]. M. Wohlrab l'a utilisé pour son édition du *Théètète* (1891), M. Immisch pour l'*Axiochos* (1896), M. Burnet pour le *Timée*. M. O. Apelt a constaté, en étudiant le texte du *Sophiste*, que le *Vind.* Y est rempli de fautes de toute sorte (et M. Immisch n'hésite pas à le reconnaître) [2] : déformations des désinences, modifications arbitraires des modes et des temps des verbes, de certaines syllabes et même de mots entiers, confusions de prépositions, changements dans l'ordre des mots, omissions extrêmement nombreuses. M. Rangel-Nielssen signale quelques bonnes leçons de Y ; il incline à n'y voir que d'heureuses conjectures [3]. C'est évidemment le cas de γε οἷς (*Gorgias* 492 B), correction de θεοῖς (BT) : la leçon authentique (ὅσοις) se trouve dans le *Vindob.* F, et l'erreur de BT s'explique par la confusion des lettres onciales ΘЄ et OC. D'autres leçons remontent peut-être à une tradition authentique : ἐξετάσητε (*Phédon* 77 E) [4], ou bien τοῦ μή (*Gorgias* 509 C, dans les *Vindob.* F et Y, au lieu de ἑτοίμῃ dans BT). En définitive, on ne peut déterminer avec certitude l'origine et la valeur de la tradition Y ; mais, dans l'état actuel des recherches, les hypothèses de M. Immisch paraissent les plus acceptables.

*
* *

Certains manuscrits ne furent pas soumis, à cette époque, au même travail de recension savante et d'émendation, mais simplement transcrits et revisés plus ou moins attentivement : ces manuscrits et leur descendance forment ce qu'on peut appeler la *troisième famille*. Cette famille se définit moins par l'unité de la tradition qu'elle représente que par son opposition aux deux traditions recensées et plus correctes, celle du *Bodl.* B, et celle

1. Cf. JORDAN, *W. kl. Phil.*, 1888, p. 956, 989.

2. Édition du *Sophiste* (1897), p. 44-45 ; cf. IMMISCH, *o. c.*, p. 63.

3. *Nordisk Tidsskrift for Filologi*, III, 5 (1896-1897, p. 46 ; cf. III, 12 (1903-1904), p. 132.

4. B porte ἐξιάσηται (variante marginale de T et W) ; W porte ἐξαπάσηται ; T porte ἐξαπάσητε, avec la correction ou variante ε au-dessus du premier α.

de la famille A T (avec sa collatérale Y). Un premier groupe de cette troisième classe comprend le manuscrit W (*Vindobonensis* 54 = suppl. philos. gr. 7) et les manuscrits apparentés : on peut l'appeler *groupe W* (quoiqu'il s'y trouve deux exemplaires plus anciens que W : mais ces exemplaires sont beaucoup moins complets). Ce groupe a pour représentants qualifiés : 1° le *manuscrit de Minas*, décrit et collationné par M. Immisch (*Parisinus suppl. gr.* 668, du XIe s.)[1], qui renferme le *Criton*, avec des extraits du *Phédon* (57 A-60 A ; de 106 E à la fin) et du *Cratyle* (403 A-404 B)[2] ; 2° le *Palatinus Vaticanus* P (173), également du XIe siècle), qui contient l'*Apologie*, le *Phédon*, le *Premier Alcibiade*, le *Gorgias*, le *Ménon* et le *Grand Hippias*, puis des extraits du *Théétète*, du *Banquet*, du *Timée*, du *Protagoras*, de l'*Euthyphron*, du *Cratyle*, du *Sophiste*, du *Politique*, de la *République*, des *Lois*, des *Lettres*, avec les *Définitions*[3] ; 3° enfin, le *Vindobonensis* W (54)[4], où les dialogues sont rangés dans un ordre caractéristique : les trois premières tétralogies, le *Premier*

1. IMMISCH, *De rec. Plat.*, p. 39-43.

2. Le manuscrit fut rapporté à Paris par Minoïde Minas, et provient peut-être de la Grèce continentale. Ces *morceaux choisis*, encadrés entre des extraits de la Bible et de Saint-Maxime, ont dû être rassemblés dans une intention édifiante (l'extrait du *Cratyle* traite du Hadès). Ils sont transcrits sur du parchemin médiocre, ponctués négligemment, et nous représentent peut-être (cf. IMMISCH, p. 40) une copie privée, faite sous la dictée. Le texte s'accorde généralement avec celui de W, mais s'en écarte quelquefois pour s'accorder avec d'autres manuscrits, et quelquefois offre des leçons qui lui appartiennent en propre. La scholie du *Phédon* 107 C se retrouve presque identiquement dans T, et identiquement dans W.

3. Soit les tétralogies : I, 2, 4 ; IV, 1 ; VI, 3, 4 ; VII, 1 ; des *extraits* de : II, 2 ; III, 3 ; VIII, 3 ; VI, 2 ; I, 1 ; II, 1, 3, 4 ; VIII, 2 ; IX, 2, 4 ; les *Définitions*. Cf. IMMISCH, *o. c.*, p. 65 ; RANGEL-NIELSSEN, *Nordisk Tidsskr.*, III, 5 (1896-1897), p. 47. — La table des matières, rédigée par Jean Scutariotès, est du XVe s. D'après Bekker, l'écriture du *Pal. Vatic.* est analogue à celle du *Coislinianus* 345, et l'éditeur des *Anecdota* connaissait bien ce dernier. Le *Coislinianus* 345 nous témoigne des études philologiques poursuivies à Constantinople aux Xe et XIe s. (il se rattache à la tradition érudite créée par Photios, que nous retrouvons une fois de plus sur notre route : il faudrait donc dater le *Pal. Vatic.* 173 du XIe s. au plus tard. — Le *Vatic.* a de nombreuses lacunes (KRAL, *Wien. St.*, 1892, p. 186).

4. Sur le manuscrit W, voir l'excellente étude de J. KRAL, *Wiener Studien*, XIV (1892), p. 161-208. La première description minutieuse du manuscrit se trouve dans BAST, *Kritischer Versuch über den Text des Platonischen Gastmahls*, nebst einer beurtheilten Anzeige merkwürdiger Lesarten aus den drei Handschriften der K. K. Hofbibliothek in Wien (Leipzig, 1794) p. XIII-XVIII.

Alcibiade ; le *Charmide* ; le *Protagoras*, le *Gorgias*, le *Ménon* et le *Grand Hippias* ; l'*Ion*, l'*Euthydème*, le *Lysis*, le *Lachès*, le *Théagès*, les *Rivaux*, l'*Hipparque*, le *Ménéxène* (ces dialogues — qui correspondent au premier volume tout entier de l'archétype, sauf le *Second Alcibiade* — sont transcrits de première main et nous importent seuls) [1] ; puis le *Clitophon*, la *République*, le *Timée* et le « Timée de Locres » [2], qui ont été ajoutés à une date beaucoup plus récente, mais au plus tard dans le cours du XIVe siècle, car ces dialogues figurent dans le *Lobcovicianus*, copie de W qui n'est pas postérieure à ce siècle et qui a été exécutée d'un bout à l'autre par le même copiste. Il se pourrait, par conséquent que le manuscrit W remontât jusqu'au XIIe siècle [3].

1. Soit : I, II, III et IV, 1 ; V, 2 ; VI, 2, 4 ; VII, 1, 3 ; VIII, 1 ; V, 4, 3, 1 ; IV, 4, 3 ; VII, 4.

2. Le texte du *Clitophon* et de la *République* (jusqu'à III, 389 D), se rattache à la tradition AT ; le reste de la *République*, au *Venetus* D ; le *Timée*, au groupe Y.

3. Cf. Immisch, o. c., p. 67 et n. 1 ; J. Kral, *Listy filologické*, XI (1884), p. 32-39, et XIII (1886), p. 359-360. A la fin du XVe s., Boguslav de Lobkowitz acheta cette copie par l'entremise de Marsile Ficin. Le *Lobcovicianus* est peut-être identique au *Hassensteinianus*, dont Janus Cornarius communiqua des leçons dans ses *Eclogae in Plat. dial. omnes* (1561 éd. Fischer, 1771). — Au *Vindob.* 54 il faut ajouter ici le *Vaticanus* 1029 (r'), de la fin du XIIe s. ou du début du XIIIe, étroitement apparenté à W, et dont la plupart des critiques font une copie de W. Le *Vaticanus* comprend deux volumes. La partie ancienne du manuscrit s'étend jusqu'à la fin du *Ménéxène* (au cours du second volume) : elle comprend les mêmes dialogues que la partie ancienne du *Vindob.*, et dans le même ordre. Puis viennent le *Second Alcibiade*, le *Clitophon*, la *République*, le *Timée*, les *Lois*, l'*Épinomis*, les *Lettres*, les *Définitions*, les 7 apocryphes (cf. Schanz, *Studien*, p. 8-9). Schanz pensait d'abord que la partie ancienne de W et la partie ancienne de r' dérivaient d'une même source (*Studien*, p. 67) ; puis il regarda W comme la source première (et le *Lobcovicianus* comme la source immédiate) de r' (*Philologus*, 35, p. 653 ; *Platocodex*, p. 61, p. 100) : conclusion qu'adoptèrent Jordan (*W. kl. Phil.*, 1888, p. 956) et Kral (*l. c.*, p. 165, p. 204) et dont nous pouvons garder la première partie (cf. Wilamowitz, *G. G. A.*, 1895, p. 986, n. 1). Dans r' comme dans W, le *Prologue* d'Albinos précède les Dialogues de Platon ; dans tous deux, le *Criton* porte le sous-titre : περὶ τοῦ πρακτέου (corrompu en πρακτέον dans le manuscrit de Minas, d'après Immisch, p. 95. Ce titre remonterait donc aux origines de la tradition W). — Le *Gudianus*, collationné par J. G. Schneider, pour le *Cratyle* (édition Heindorf), appartient à ce même groupe : il a un certain nombre de leçons communes avec Wr', et en particulier la longue addition du *Cratyle* (437 D-438 A) qui fut transportée en marge du *Venetus* D, au cours d'une collation du XVe s. (Wohlrab, *Platonhss.*, p. 721, n. 7 ; Immisch, *o. c.*, p. 66). — La table des matières du *Florentinus* g (*Conv. soppr.* 78, du XIVe s.) présente les mêmes dialogues et dans le même ordre que W ; le

La tradition W est caractérisée par sa position intermédiaire entre les traditions B et T, et son affinité plus ou moins grande avec l'une ou l'autre suivant les dialogues. Par exemple, W se rapproche de T dans le *Banquet*, le *Phèdre*, le *Premier Alcibiade*, l'*Hipparque* et les *Rivaux*. Pour expliquer ces caractères; M. Schanz avait proposé successivement diverses hypothèses : d'après la plus plausible, W aurait eu pour source tantôt B, tantôt T ; on l'aurait ensuite corrigé d'après T dans le premier groupe de dialogues, et d'après B dans l'autre. Dès lors, W dépendant à la fois de B et de T, l'accord de W avec T contre B, ou inversement, perdait toute signification pour la critique du texte ; quant aux bonnes leçons propres à ce manuscrit, elles proviendraient uniquement de conjectures arbitraires. Mais M. J. Král a prouvé l'insuffisance de cette hypothèse et l'indépendance du *Vindobonensis*. Un grand nombre de passages, pris dans tous les dialogues, montrent que W, d'accord avec T, supplée les lacunes de B et par conséquent ne dérive pas de B; par des exemples analogues, où T seul a des lacunes, nous voyons que dans aucun dialogue W ne dépend de T. Nulle part on ne peut dire que W soit de la première famille, ni de la seconde : il représente une tradition autonome, et doit, au même titre que B et T, servir de fondement à la recension du texte[1]. Les

copiste qui a établi cette table transcrit ensuite l'*Euthyphron*, l'*Apologie*, une partie du *Criton* (jusqu'à 45 c : ἀγάπῃ ; le reste du manuscrit contient les dialogues dans un autre ordre (6 apocryphes ; le début du *Parménide* avec le commentaire de Proclos) ; le *Phèdre*, avec le commentaire d'Hermias), appartient à une autre main et se rattache à une autre tradition (cf. Schanz, *Platocodex*, p. 61, n. 2; Immisch, *o. c.*, p. 40-41, p. 82, n. 4 : dans les apocryphes, g appartient au groupe Y; pour le reste de cette seconde partie, il paraît se rattacher au *Paris.* D). — Le *Vindob.* Φ semble dériver de r' (Schanz, *Platocodex*, p. 61, p. 62 et n. 1). Le *Flor.* i dans le *Charmide* (*Platocodex*, p. 64), le *Venetus S*, l'*Ambrosianus* 56 (= *r* de Bekker) et le *Vindob.* 80 (= 3 de Stallbaum) dans le *Phèdre* (*Platocodex*, p. 62, n. 1 ; cf. p. 90), le *Parisinus* G dans le *Cratyle*, le *Flor.* 85 (14 (n) dans le *Banquet* et le *Ménon* feraient partie du même groupe : mais la plupart de ces manuscrits ne représentent pas une tradition pure. La traduction arménienne de l'*Euthyphron*, de l'*Apologie* et du *Criton* (xie s.), la traduction latine du *Phédon* et du *Ménon* par Henricus Aristippus (xiie s.), toutes deux apparentées à la première famille, et le texte de l'*Alcyon* conservé dans les manuscrits de Lucien se rapprochent plus ou moins de la tradition W (Jordan, *G. G. A.*, 1879, p. 41-42 ; Burnet, *Plat. op.*, I, Préface, p. 4-5 ; Immisch, *o. c.*, p. 27-39, p. 43-47).

1. Kral, *l. c.*, p. 166-179, 183-195. Cf. Jordan, *G. G. A.*, 1879, p. 40-42 ;

variantes et corrections de ce manuscrit sont également intéressantes. Parmi les variantes de première main (déjà notées, par conséquent, dans le modèle de W)[1], les unes s'accordent avec le texte de B et T, ou de l'un d'eux, quand W a dans le texte une leçon différente de BT; les autres s'accordent avec le texte de B contre ceux de TW, ou avec le texte de T contre ceux de B W ; certaines diffèrent du texte de BT et se retrouvent dans le texte de manuscrits indépendants de W, ou ne se retrouvent nulle part; d'autres enfin sont également notées comme variantes (et de première main) en B ou en T, et reproduisent par conséquent des variantes de l'archétype. Parmi les variantes des trois premiers groupes, quelques-unes supposent des collations et confrontations de manuscrits antérieures à W ; le reste figurait probablement dans la marge ou entre les lignes de l'archétype et, au cours des transcriptions et des recensions ultérieures, a pénétré dans le texte de B ou de T. Plus généralement, les divergences de B, de T et de W s'expliquent en grande partie par la transmission et l'utilisation différentes, dans les groupes d'exemplaires qui se rattachent directement ou indirectement à l'archétype, des variantes ou corrections de ce dernier[2].

A en juger par les cas les plus significatifs, c'est le *Vindobonensis* qui nous représente le plus exactement la forme extérieure de cet archétype à variantes. Le copiste de W suit docilement son modèle, et très souvent reproduit les variantes et les corrections (en marge simplement, ou bien avec γράφεται καί, ou en interligne), sans les faire entrer dans le texte : par exemple, dans le Sophiste (222 B), T porte διοριστέον, B διόρισον, W διόρισον dans le texte et στεον au-dessus de σον. Et c'est pourquoi nous lisons dans W un assez grand nombre de variantes[3]. Mais non toutes celles de l'archétype, à beaucoup près : entre l'archétype et W, nous devons supposer, non seulement une série de trans-

W. *kl. Phil.*, 1888, p. 956, 990 ; Rangel-Nielssen, *Norkisk Tidsskr.*, III, 5, p. 44-45 ; III, 12, p. 134.

1. Cf. Hensel, *Vindiciae Plat.*, p. 42.

2. Voir Kral, *l. c.*, p. 179-195 ; cf. Alline, *Rev. de Philol.*, 1910, p. 261-263.

3. Certaines variantes de W sont même tout à fait absurdes (cf. Ritter, *Jahresbericht...*, 1912, p. 109) et supposent, à l'origine, une confrontation et une transcription mécaniques des leçons divergentes, et, par la suite, une conservation consciencieuse, et sans discernement, des variantes une fois notées.

criptions (avec les fautes qu'elles amènent inévitablement), mais quelques rudiments de recension, tout au moins quelques choix entre leçons concurrentes, éliminant l'une d'elles et insérant l'autre dans le texte désormais fixé, ou réalisant une correction indiquée en marge ou entre les lignes. Dans les manuscrits grecs, les copistes les plus dociles raisonnent sur leur texte, cherchent à le comprendre, à l'émender, à le restituer; et quelquefois, par malheur, ils ont aussi peu de discrétion que de discernement. Même celui de W fait des corrections conjecturales : mais elles sont assez naïves pour se laisser découvrir aisément et ne jamais égarer les critiques. Dans le *Phèdre* (234 c), par exemple, Platon a écrit : χάριτος ἴσης (leçon de T); un copiste, lisant le texte en onciales, a répété le σ du premier mot; un autre l'a confondu ensuite avec un ο : d'où l'absurde leçon οἴσης, qui se trouve fidèlement reproduite dans B ; enfin, le copiste de W ou de son modèle a corrigé plus absurdement encore en οἴσεις [1]. Il obtenait ainsi un mot d'allure grecque et n'en demandait pas davantage : il n'allait pas, heureusement, jusqu'à s'inquiéter du sens de la phrase entière.

Mais il évite généralement ces hardiesses, d'ailleurs inoffensives, et s'en tient strictement et consciencieusement à son original. Cet original était facile à déchiffrer ; et c'est pourquoi W, comme T, se trouve exempt des fautes d'orthographe les plus caractéristiques de B [2]. Mais il en a d'autres; le texte de W est même beaucoup plus corrompu que celui de T ou de B [3], gâté par l'addition ou l'omission de lettres, la confusion de sons analogues (καὶ τεκόντες pour καὶ κατέχοντες, φροιμιαζόμενοι pour παροιμιαζόμενοι : *Théètète* 150 D, 162 B) ou bien de temps et de modes différents, par l'assimilation de certains mots aux précédents ou aux suivants, et, rarement, par des lacunes ou des corrections arbitraires. En somme, la tradition W paraît s'être développée à l'écart des grammairiens ; et c'est pourquoi M. Immisch a pu nommer « texte non recensé » le texte de cette troisième famille, où les copistes confrontèrent parfois des exemplaires différents et parfois choisirent entre des leçons divergentes, mais où probablement une *recension érudite et méthodique* n'intervint jamais.

1. Kral, *l. c.*, p. 178. Cf. Hensel, *o. c.*, p. 37-41.
2. Kral, *l. c.*, p. 171.
3. Id., *ibid.*, p. 196 ; Hensel, *o. c.*, p. 29 sqq.

Aussi, en général, les fautes de W sont-elles assez grossières pour ne tromper personne et pour nous mettre sur la voie de la tradition authentique, que des corrections habiles nous auraient peut-être barrée. En fait, nous rencontrons assez souvent dans W seul la bonne leçon [1], et naguère M. Wohlrab se donnait le malin plaisir de relever, dans l'édition du *Théètète* par M. Schanz, 23 passages où le texte authentique était restitué d'après W ou conformément à W [2]. Dans le *Théètète* (183 B), la leçon de W : εἰ μὴ ἄρα τὸ οὐδ' οὕτως μάλιστ' ἂν αὐτοῖς ἁρμόττοι (B et T portent οὐδ' ὅπως· μάλιστα δ'οὕτως ἄν) nous permet seule de comprendre la scholie : ἤγουν ἡ λέγουσα ἀπειραχῶς τὸ οὐδὲ οὕτως [3]. Enfin l'on a fait remarquer depuis longtemps l'accord des bonnes leçons de W avec les témoignages antiques : lemmes du Commentaire anonyme sur le *Théètète*, citations de Simplicius, etc. : c'est ainsi que, dans le *Théètète* (153 A), le duel τούτω est attesté par le commentaire anonyme (p. 73, 4), impliqué par une note marginale de B (δυικῶς) et conservé uniquement par W [4]. A cet égard, les variantes du *Vindobonensis* transcrites en même temps que le texte méritent aussi notre attention, car elles peuvent reproduire les variantes de l'archétype.

Mais il faut en distinguer soigneusement les annotations ultérieures. C'est ainsi que M. Hensel discerne, dans les marges de W, six ou même sept mains successives [5]. Il faut sans doute en diminuer sensiblement le nombre, et peut-être le réduire à deux ou trois seulement. Qu'il suffise de signaler ici la *cinquième main* : elle a écrit un feuillet du *Théètète* (fol. 139, p. 201 D, l. 2, éd. Burnet — 203 C, l. 8), dont le texte se rattache à la tradition B, comblé diverses lacunes, et ajouté le « Timée de Locres » ; les lettres ont une forme hélicoïdale, les abréviations et les ligatures abondent. Cette main est beaucoup plus récente que la première, mais antérieure, nécessairement, à la transcription du *Lobcovicianus*, c'est-à-dire à la fin du XIVe siècle. Nous ne savons en quelle

1. Rangel-Nielssen, *Nordisk Tidsskr.*, III, 5, p. 45 ; Hensel, *o. c.*, p. 18-19.
2. Dans les *Commentationes Fleckeisenianae* (1890), p. 65.
3. Hensel, *o. c.*, p. 16, n. 1.
4. Cf. Apelt, *B. ph. W.*, 1899, p. 742 ; Diels, *Anon. Kommentar...*, *Einleit.*, p. XXI-XXII ; Immisch, *Neue Jbb.*, 17 (1906), p. 148 sq. ; Hensel, p. 8-9, p. 12 ; Alline, *l. c.*, p. 267.
5. Hensel. *o. c.*, p. 41 sqq.

contrée W avait été transcrit et conservé. Il fut vendu en 1727 à la Bibliothèque Impériale de Vienne par le prieur de la Chartreuse de Florence. Ce monastère avait été fondé vers le milieu du xive siècle par Nicolas Acciaiuoli, correspondant de Pétrarque et grand sénéchal du royaume de Sicile, qui possédait aussi quelques châteaux forts en Morée. Donato Nerio Acciaiuoli, qui, nommé ambassadeur auprès de Louis XI, mourut en cours de route à Milan, avait légué au monastère des Chartreux notre manuscrit [1]. D'où provenait-il ? Nous savons que Nicolas s'était mis à acheter des livres pour fonder au monastère une école et une bibliothèque publique [2] ; il a pu, dès lors, se procurer un Platon dans le royaume des Deux-Siciles ou dans la Grèce propre [3]. Il se peut aussi que Donato l'ait hérité de son grand-père maternel, l'élève de Chrysoloras, Palla Strozzi, qui reçut de Constantinople, au début du xve siècle, un exemplaire de Platon, qui accueillit chez lui Jean Argyropoulos et traduisit sous sa direction plusieurs dialogues de Platon [4]. Mais les manuscrits de Palla Strozzi furent confisqués par Cosme de Médicis, quand celui-ci, victorieux des chefs de la noblesse, exila Strozzi et ses compagnons. Nous restons par conséquent dans l'incertitude ; nous ignorons si le *Vindobonensis* W provient de Constantinople, de la Grande-Grèce ou de la Grèce propre. Nous savons seulement que les Acciaiuoli remplacent, à partir de 1385, les ducs français d'Athènes, et qu'à Florence ils ont été les premiers protecteurs des lettrés et de l'hellénisme [5] transplanté depuis peu et bientôt florissant : et nous voyons ainsi que les destins de notre manuscrit sont pendant quelque temps allés de conserve avec ceux de l'hellénisme tout entier, aux temps d'allégresse et de délivrance où l'Italie s'enivrait de l'antiquité retrouvée et remontait plus haut encore que la vieille Rome, jusqu'à son éducatrice et à l'éducatrice de tous les peuples civilisés, la Grèce éternelle.

Nous connaissons bien moins encore l'histoire d'un autre manuscrit de Vienne, le *Vindobonensis* 55 (= suppl. philos. gr. 39,

1. « Lasciò al Monastero della Certosa di Firenze l'opere di Platone in Greco libro rarissimo et di grande stima » (cf. Immisch, *o. c.*, p. 69 et n. 1).
2. Georg Voigt, *Die Wiederbelebung des classischen Altertums*, 3e éd. (1893), t. I, p. 452.
3. Pour tous les détails de cette histoire, cf. Immisch, *o. c.*, p. 67-70.
4. Voigt, *o. c.*, I, p. 289-290, p. 408.
5. G. Fougères, *Athènes* (1912), p. 159 ; Voigt, *o. c.*, I, p. 288.

nommé par Schneider *Vind.* F), représentant principal d'un autre groupe de la troisième famille : nous apprenons seulement [1] qu'il appartenait en 1420 à Francesco Barbaro, qui posséda aussi le *Venetus*, app. cl. 4, 54 (Λ), et que, la même année [2], fut écrit le *Laurent.* 85, 7 (x), qui contient exactement les mêmes dialogues et dans le même ordre, c'est-à-dire : le *Gorgias*, le *Ménon*, les deux *Hippias*, le *Ménéxène*, l'*Ion*, la huitième tétralogie dans l'ordre régulier, et le *Minos* [3]. M. Burnet a montré [4] que le *Vindob.* F représentait une tradition indépendante de B, de T et de W P dans le *Gorgias* et le *Ménon*, de T et de W dans la septième tétralogie, de A et de D dans le *Clitophon* [5] et la *République*, de A, de Y et de P dans le *Timée*, de A dans le *Critias* et le *Minos*. Dans le *Petit Hippias*, le *Ménéxène*, l'*Ion* et le *Clitophon*, le *Venetus S*, où ces dialogues ont été ajoutés à la suite du recueil Y, dérive de la même source que le *Vindob.* F [6] et doit être également consulté pour la recension du texte [7]. Cet arché-

1. Schanz, *Hermès*, XI, p. 121 ; *Platocodex*, p. 106.

2. Schanz dérive x de F : cf. *Platocodex*, p. 105 ; *Plat. op.*, IX (1885), p. x-xi. Voir les réserves d'Immisch, *De rec.*, p. 84, n. 1, et *Litt. Centralbl.*, 1903, p. 65 : F et x dériveraient d'une même source, qui portait un certain nombre de notes marginales ; ces notes ont été différemment employées dans F et dans x, d'où les ressemblances et les divergences caractéristiques de ces deux manuscrits. — Fritzsche, dans son édition du *Ménon* (1885), avait montré l'importauce du *Laurent.* x, mais en le considérant à part et sans le replacer dans le groupe auquel il appartient.

3. Soit : VI, 3-4 ; VII, 1, 2, 4, 3 ; VIII ; IX, 1.

4. Voir *Cl. Review*, 1902, p. 98-99 ; 1903, p. 12-13 ; éd. de la *République* (1902) ; *Plat. op.*, t. III, Préface, p. 3, t. IV, Préf., p. 2-3, et t. V, Préf., p. 3 ; enfin, les objections de Et. Jones, *Cl. Rev.*, 1902, p. 388-391.

5. Cf. Schanz, *Plat. op.*, IX, p. xix-xxi.

6. Id., *Platocodex*, p. 90, 106-107 ; *Plat. op.*, IX, p. x-xi. — Le *Venetus* S est postérieur au xiie s., il a été écrit plus tard que le *Vindob.* Y, dont il dérive très probablement dans sa première partie, et plus tôt que le *Vindob.* F. Il porte une souscription difficile à déchiffrer, où l'on a lu : ἐπληρώθη ἡ παρὼν (!) γραφὴ Πλάτωνος διὰ χειρὸς ἡμῶν τοῦ ὀξυλάλου (et peut-être ensuite : καὶ ἡμῶν, avec un monocondyle ; mais le manuscrit est tout entier d'une seule main). M. Immisch attribue cette souscription au xive s. (*De rec.*, p. 73, n. 1). — Les autres dialogues du *Venetus* ont des sources diverses : le *Phèdre* dériverait de W ou d'un manuscrit analogue ; le *Critias*, du même archétype que le *Vaticanus* σ' ; les dialogues suivants, du *Florent.* C, d'après Schanz (*Platocodex*, p. 90-91). Dans toute cette dernière partie, S n'a pas de valeur pour la recension.

7. Au même groupe appartiennent : le *Laurent.* x, comme nous l'avons vu ; l'*Angelicus* υ (C, 1, 7), que Schanz dérive de x (*Platocodex*, p. 105 ; cf. l'éd. Burnet, t. III, Préf., p. 3) ; le *Vaticanus* σ' (228), dont E. Diehl a montré l'affinité avec les citations du *Timée* par Proclos (*Rh. M.*, 58, 1903,

type de F (et d'une partie de *S*), que M. Schanz nomme N, s'accorde fréquemment avec les témoignages antiques [1]. D'autre part, tel que nous pouvons le restituer par la comparaison de F et de *S*, le texte de cet archétype fourmillait d'incorrections et de lacunes [2]. En particulier, contrairement à W, le *Vind.* F a de nombreuses fautes d'orthographe, qui s'expliquent par la confusion de lettres onciales semblables, la réunion ou la séparation inexactes des mots, la mauvaise interprétation des abréviations : ΕΧΕΤΑΙ Α pour ΣΧΕΤΛΙΑ (*Gorgias*, 467 B), ΕΔΙΔΟΥ pour ΕΑΙΔΟΥ (abréviation de ἐν Ἅιδου : *ibid.*, 525 C), ΔΕΞΑΙ pour ΛΕΞΑΙ (*ibid.*, 522 E), ΕΥ ΠΟΙΕΙΣ pour ΕΥΗΘΗΣ (*Rép.*, I, 349 B), ΑΝ pour ΔΗ (*ibid.*, III, 399 C), etc. Lorsque des fautes de ce genre sont rares dans un manuscrit (par exemple, λύρα pour αὔρα dans le *Venetus* D [3]), elles n'autorisent aucune conclusion sur la nature du modèle *immédiat* de ce manuscrit ; car il n'est pas vraisemblable qu'un copiste ne se trompe qu'une ou deux fois si les mêmes causes d'erreur se représentent sans cesse à lui : ces fautes dispersées indiquent bien qu'à un moment donné le texte était écrit en onciales (et personne ne l'ignore), mais aussi que la transcription des onciales en minuscules reste antérieure de beaucoup au manuscrit en question et même à son modèle, et que, dans l'intervalle, les fautes d'orthographe les plus visibles ont été corrigées. Au contraire, l'abondance de ces fautes caractéristiques dans le *Vind.* F autorise à conclure, comme l'a fait M. Burnet [4], qu'il a été copié sur un manuscrit en onciales, difficile à déchiffrer, et par conséquent très ancien ; tout au plus concéderait-on que c'est l'archétype N qui dérive de ce manuscrit à onciales : dans ce dernier cas, la transcription peut avoir eu lieu au cours du IXe ou du Xe siècle.

En somme, dès le IXe siècle, nos meilleurs exemplaires de Platon

p. 262 ; cf. Schanz, *Platocodex*, p. 90 ; Immisch, *De rec.*, p. 84, n. 2) ; le *Laurent.* a (59, 1), au moins dans le *Timée* (Jordan, *Hermes*, XIII, 470). Il n'est pas prouvé que tous ces manuscrits dérivent du *Vind.* F. Il importe donc d'établir les relations exactes de parenté à l'intérieur du groupe, pour savoir quel en est le représentant le plus qualifié (cf. O. Immisch, *Litt. Centralbl.*, 1903, p. 65, qui préconise l'emploi de *S* et de x).

1. Voir Schanz, *Plat. op.*, IX, p. XIV ; Burnet, *Cl. Rev.*, 1902, p. 99-100.
2. Schanz, *ibid.*, p. XII-XIII ; Burnet, *Plat. op.*, III, Préf., p. 3.
3. *Rép.*, III, 401 C. Cf. l'éd. Jowett et Campbell, t. II, p. 68.
4. *Cl. Rev.*, 1902, p. 99 ; *Plat. op.*, III, Préf., p. 3, et IV, Préf., p. 2-3 ; cf. O. Immisch, *L. Cbl.*, 1903, p. 63.

ont été écrits, et l'on a constitué les diverses recensions savantes auxquelles se rattachent les deux premières familles de nos manuscrits. Un peu plus tard, ou peut-être à la même époque, on a établi les diverses copies du texte plus ou moins attentivement revisé — mais non recensé, au sens le plus strict de ce terme —, auxquelles se rattachent les différents groupes de la troisième famille. Le grand travail philologique ainsi accompli a fortement subi l'influence de Photios. Nous allons le voir encore plus clairement en étudiant l'histoire des scholies platoniciennes, c'est-à-dire des lectures et des explications dont le texte a été l'objet. Les scholies qui se trouvent en marge de nos principaux manuscrits forment un ensemble disparate, où des annotations se sont déposées en couches successives et quelquefois amalgamées. En cherchant à discerner ces couches hétérogènes et à reconstituer le noyau primitif, à retrouver les origines, à suivre le développement graduel, à déterminer, s'il est possible, la date de la rédaction définitive de ce corps de scholies, nous espérons découvrir quelques traces de l'exégèse platonicienne de l'antiquité, et peut-être aussi quelques indices des recensions byzantines. Nous verrons qu'aux diverses familles de manuscrits correspondent diverses rédactions des scholies. Nous constaterons les ressemblances de beaucoup de scholies avec des articles de lexiques byzantins, et nous nous efforcerons d'interpréter cet accord : l'étude des sources et des rapports des lexiques byzantins et antiques, qui se poursuit méthodiquement depuis nombre d'années, est étroitement liée à celles des scholies, et les résultats de la première profitent et profiteront nécessairement à la seconde ; nous avons essayé, sur ce point, de nous tenir au courant des travaux décisifs de MM. L. Cohn et R. Reitzenstein. Le chapitre suivant se propose de montrer que, dans certains cas, l'histoire des marges peut éclairer singulièrement l'histoire du texte.

CHAPITRE VI

LES SCHOLIES DE PLATON ET LA RENAISSANCE DU IXe SIÈCLE.

La première édition des scholies de Platon fut celle de J. Ph. SIEBENKEES (*Anecdota graeca*, Nuremberg, 1798) : il les avait tirées des *Veneti* 189 (*S*) et 186, et très probablement aussi de l'*Angelicus* C, 1, 7 (*v*). Deux ans plus tard, RUHNKEN publiait à Leyde ses *Scholia in Platonem*, d'après plusieurs manuscrits qui ne sont pas encore identifiés (les scholies de W sont entrées dans ce recueil, directement ou indirectement) [1] ; beaucoup de ces scholies sont en réalité des variantes ; un assez grand nombre (notées R S dans l'édition Hermann) figuraient déjà dans le recueil de Siebenkees. Les scholies du *Bodleianus*, dès l'entrée de ce manuscrit à la bibliothèque d'Oxford, furent transcrites (avec un classement chronologique très sommaire) dans le *Catalogus sive Notitia manuscriptorum... (pars prior)* de GAISFORD (Oxford, 1812, p. 70 sqq.). Elles sont reproduites telles quelles par BEKKER dans ses *Commentaria critica* (1823) [2], avec celles des *Parisini*, 1807, 1808 et 1812 (A, B, F) et du *Venetus* 184 (E), collationnés par lui-même. — Toutes ces scholies se retrouvent dans l'édition de Platon par K. F. HERMANN [3], les premières avec la lettre S, les secondes avec la lettre R, et celles du manuscrit d'Oxford avec la lettre O (d'après la collation de Gaisford). Les manuscrits de Paris ont en outre fourni à STALLBAUM un certain

1. Ainsi la scholie de l'*Euthyphron* 12 D: ὁ σκολιός... ne figure que dans les manuscrits du groupe W. Cf. IMMISCH, *De rec.*, p. 96, p. 104.
2. Tome II, p. 311-466, avec un *index* (p. 467-473).
3. Ed. Teubner, in-16, au t. IV des *Platonis Opera*, p. 223-396.

nombre de scholies, qui figurent dans son édition stéréotype (Leipzig, 1850).

Il suffit de feuilleter l'édition d'Hermann pour être frappé du petit nombre des scholies O et du peu de place qu'elles tiennent dans l'ensemble. Celles du *Phèdre*, par exemple, sur 14 pages environ de l'édition Hermann, n'occupent guère plus d'une page. Celles du *Phédon*, du *Banquet*, sont presque aussi clairsemées. Dans beaucoup de dialogues (*Politique*, *Philèbe*, *Second Alcibiade*, *Hipparque*, *Rivaux*, *Théagès*, *Charmide*, *Protagoras*, *Ménon*) [1], le *Bodleianus* ne contient aucune scholie, ou seulement des notes marginales insignifiantes, probablement dues aux copistes. Les scholies R S, les plus nombreuses, ayant été extraites de manuscrits plus récents (c'est surtout le cas des scholies S), on est tout naturellement amené à penser que la masse assez considérable des scholies publiées actuellement, tirées d'exemplaires d'époques diverses et rassemblées pêle-mêle, s'est accumulée surtout à l'époque byzantine, et, en très grande partie, à une date plus tardive que celle de nos plus anciens manuscrits.

Cette hypothèse est confirmée par l'étude chronologique des scholies de nos manuscrits les plus importants. Grâce aux indications de M. Schanz [2], nous pouvons distinguer, parmi les scho-

1. Voir L. Cohn, *Untersuchungen über die Quellen der Plato-Scholien* (1884), p. 779. — Cette excellente étude (parue dans les *Fleckheisen's Jahrbücher*, 13e *Suppl.*, p. 771-864) reste indispensable, maintenant encore, à tous les chercheurs, et souvent, au cours de ce chapitre, j'ai dû la suivre de près.

2. Schanz, *Nov. Comm. Plat.*, p. 121-129 (pour le *Bodleianus*); *Platocodex*, p. 6-38 (pour le *Venetus* T). — Ces collations ont permis à Cohn d'analyser minutieusement le corps des scholies et d'en discerner les éléments essentiels. Le classement des divers groupes de scholies avait été commencé par Th. Mettauer, *De Platonis scholiorum fontibus* (Dissert. inaug. Zürich, 1880, 122 p.), qui distingue les scholies philosophiques (néoplatoniciennes), géographiques, mythologiques, biographiques, d'autre part les scholies grammaticales (utilisation des lexicographes : Timée, Diogénian, Ailios Dionysios et Pausanias, Boethos), enfin les scholies relatives au droit public et privé des anciens, et les scholies parémiographiques. Voir aussi le compte rendu de cette dissertation par H. Sauppe, *Gött. Gel. Anz.*, 1881, p. 1626-1632 ; une autre dissertation, de F. Giesing, *De scholiis Platonicis quaestiones selectae ; pars prior : de Aelii Dionysii et Pausaniae atticistarum in scholiis fragmentis* (Leipzig, 1883, 70 p.), et la critique qu'en a faite Cohn, *Phil. Anz.*. XV (1885), p. 48-55 ; enfin la dissertation de M. Warnkross (1881), *De paroemiographis capita duo* (II, 2 = Lucillus Tar-

lies R S, celles qui figurent déjà dans le *Venetus* T (XIe-XIIe s.), et, parmi les scholies O, celles du IXe siècle[1] et celles d'une date ultérieure, les unes du XIIIe, les autres du XVe siècle, d'après Gaisford et Schanz ; toutes du XIIIe d'après M. T. W. Allen[2]. On voit ainsi que les scholies R aux p. 131 B et 136 D du Parménide, tirées du commentaire de Proclos, manquent dans le *Venetus* T ; que le *Parisinus* 1812 (F, du XIVe s.) a, lui aussi, utilisé les explications de Proclos en des notes marginales[3] qui lui sont propres ; enfin que, dans le *Phèdre*, un grand nombre de scholies S ont été tirées du commentaire d'Hermias à une époque tardive et manquent aussi bien dans les manuscrits de Ruhnken et de Bekker que dans T : par exemple, celles des p. 227 A, 231 E, 243 A, 244 B, 248 C, 266 E, 267 A, 267 B, 267 C[4]. L'examen du *Bodleianus* conduit aux mêmes conclusions. Presque toujours, les scholies du IXe siècle y occupent beaucoup moins de place que celles de date tardive. Dans le *Phèdre*, ces dernières s'étendent sur une page environ de l'édition Hermann ; les premières se réduisent à neuf lignes. Et ces scholies du XIIIe siècle (pour nous en tenir désormais à la date fixée par M. Allen) sont communes au *Bodleianus* et aux manuscrits des autres classes[5]. C'est pour nous une nouvelle preuve que le *Bodleianus* a été collationné sur un ou plusieurs exemplaires d'une autre famille : il s'est ainsi enrichi de nombreuses notes explicatives, en même temps que de variantes.

Pour nous représenter clairement la forme et l'étendue du recueil primitif de nos scholies, il faut donc recourir aux manu-

rhaeus et les scholies platoniciennes). J. Stück (*De scholiis ad Platonis civitatem pertinentibus*, 1845, 36 p. ; cf. *Jahn's Jahrbücher*, L, 1847, p. 110-111) fut l'un des premiers à étudier les scholies platoniciennes.

1. T. W. Allen, après une nouvelle collation du *Bodleianus*, en a donné la liste, dans sa *Préface* à la reproduction phototypique de ce manuscrit, p. VII, col. 2, et p. VIII, col. 1.

2. De la main W, suivant sa notation ; cf. *ibid.*, p. IX. Schanz distinguait 6 mains anciennes et 5 récentes (dont R^z, du XIIIe s., et R^x, du XVe s.).

3. Publiées par Stallbaum, p. 699. — Nous avons vu plus haut que le correcteur de F avait tiré certaines leçons du commentaire de Proclos.

4. L. Cohn, *o. c.*, p. 775.

5. Par exemple, les scholies du *Phèdre* 229 B, 230 E, qui proviennent d'Hermias, et beaucoup d'autres dans le reste du manuscrit (cf. la liste dans Cohn, p. 776, n. 1). Une de ces scholies récentes (*Charmide* 153 A, Ποτίδαια) se rapporte, dans l'autre rédaction (scholie de Ruhnken, qu'on lit, par exemple, dans T), au *Banquet* 219 E (cf. Cohn, p. 778, n. 2).

scrits les plus anciens, et, dans ceux-ci, aux notes les plus anciennes. Les scholies du *Bodleianus* se prêtent bien à une étude de ce genre ; nous avons vu que les mains diverses y avaient été soigneusement distinguées, et qu'on pouvait ainsi remonter, en éliminant les additions postérieures, à un ensemble assez mince, mais consistant, de scholies déjà existantes au IXe siècle [1]. Celles-ci ne forment d'ailleurs pas une masse homogène. En laissant de côté certaines notes assez peu importantes, on peut se borner à distingeur deux mains, a et a' [2]. La première a noté le plus grand nombre de scholies : Mettauer et d'autres érudits l'attribuent à Aréthas ; l'écriture est toute proche de celle du texte et n'en diffère que par la quantité des abréviations. M. Cohn, en se fondant sur la distinction de ces deux mains, établie par la collation de M. Schanz, a séparé en deux groupes, nettement distincts, les scholies du IXe siècle. C'est surtout dans le *Gorgias* (le dialogue où les scholies anciennes du *Clarkianus* sont le plus nombreuses) que les résultats de ce classement ont une valeur probante et peuvent conduire à des conclusions d'un grand intérêt. Sur 300 scholies du IXe siècle, les deux tiers sont de main a', et ce sont précisément celles qui se trouvent aussi dans les manuscrits d'autres familles (R ou RS dans Hermann) [3]. Donc, peu de temps sans doute après la copie du *Clarkianus* sur son modèle et la transcription des scholies de celui-ci, le recueil primitif des scholies s'est amplement augmenté, par suite d'une collation sur un ou plusieurs manuscrits d'une autre tradition ; le copiste ou le correcteur a fait ici, au IXe siècle, ce qui, nous l'avons vu, ne s'est accompli ailleurs qu'au XIIIe. Ce travail de collation ne dénote d'ailleurs pas une grande intelligence ; sans aucun souci des scholies déjà existantes, le copiste leur a juxtaposé de nouvelles remarques qui ne les enrichissent guère et les répètent en grande partie [4]. Par exemple, à la scholie 437

1. Un certain nombre de pages, dans l'*Euthyphron*, l'*Apologie*, le *Phédon*, ayant été gâtées par l'humidité, beaucoup de ces scholies anciennes y ont été repassées à l'encre à une époque plus récente (au XIIIe s., d'après M. Allen.)

2. Celles que SCHANZ, *N. C. Pl.*, p. 121, appelle A^a et A^{a*} : elles semblent toutes deux contemporaines du manuscrit lui-même, mais diffèrent légèrement par la forme de l'écriture et la couleur de l'encre.

3. COHN, p. 777.

4. Pareille chose est arrivée aux célèbres scholies du *Venetus* A (*Iliade*) : certaines scholies sont triples, proviennent des notes de trois exemplaires recopiés successivement (OSANN, *Anecd. Rom.*, p. 44).

E [1] (ἐπιψηφίζειν ἀντὶ τοῦ ἐπιμαρτυρεῖν καὶ ἐπικυροῦν τὸν λόγον ὃν σὺ λέγεις· ἡ δὲ σύνταξις πρὸς αἰτιατικήν), de main a, se sont agglutinées deux autres explications, dont l'une (ἀντὶ τοῦ ταῖς ψήφοις τῶν παρόντων κρίνειν τὴν ἀλήθειαν) ressemble extrêmement à la première. Et de même pour 448 B : Ἡρόδικος ; 451 E : σκόλιον ; 497 A : ἀκκίζεσθαι. Dans ces scholies de l'autre tradition figurent surtout des extraits du commentaire d'Olympiodore, puis quelques articles géographiques et de nombreuses gloses grammaticales tirées de divers recueils lexicographiques [2].

Nous arrivons enfin à la partie primitive des scholies du *Bodleianus*, celles qui ont été écrites par la main a. Certaines paraissent des remarques d'Aréthas lui-même [3]. Tantôt il souligne une concordance édifiante entre le texte de Platon et un texte sacré (*Euthyphron*. 14 E : συνῳδὸν τῷ πᾶσα δόσις ἀγαθὴ καὶ ἑξῆς [4]. A l'occasion, il apostrophe assez rudement et familièrement son auteur. Platon décrit-il le frémissement d'admiration voluptueuse qui ravit Socrate à l'aspect du beau Charmide, ce langage dangereux scandalise Aréthas : « Maudit sois-tu, Platon, de tenter les âmes simples par des paroles tellement insidieuses » (*Charmide*, 155 D) ; et un peu plus loin (159 B-C), il ne peut s'empêcher d'intervenir dans la discussion entre Charmide et Socrate : Charmide a identifié σώφρων et ἡσύχιος, et Socrate le déloge de sa position ; mais Aréthas vient au secours du charmant jeune homme : « Tu blesses la raison, Socrate, en écartant du droit chemin par tes sophismes le beau Charmide. En effet, à supposer même qu'il n'ait pas donné une définition suffisante de la σωφροσύνη en l'identifiant au *calme*, du moins celui-ci n'en diffère pas du tout au tout. Agir avec calme et mesure est une partie de la σωφροσύνη. Je fais de ἡσυχῇ l'équivalent de ἀταράχως ; mais toi, en jouant sur les mots et en prenant ἡσυχῇ dans le sens de νωθρῶς (*languissamment*), il est évident que tu sophistiques l'argumentation. » Dans le *Phédon* (114 C), Platon vient de décrire les

1. P. 313, éd. Hermann.
2. Cohn, p. 777-778. Nous préciserons plus loin la nature de ces sources.
3. Voir Cobet, *Mnemosyne*, N. S., II (1874), p. 88 (sur l'*Euthyphron*, 14 E); Schanz, *Philol.*, 34 (1875), p. 374-375 (sur l'*Apologie*, 27 D, et le *Charmide* 155 D) ; Mettauer, *o. c.*, p. 115 (cf. Cohn, *o. c.*, p. 778-780) ; E. Maass, dans les *Mélanges Graux* (1884), p. 759 (sur le *Charmide* 159 D, etc.).
4. Nous avons vu que le *Vind.* Y portait au même passage une note d'inspiration analogue.

béatitudes réservées aux hommes de bien ; il conclut à peu près ainsi : « nous devons, en vue de ces béatitudes que j'ai décrites, faire tous nos efforts pour être vertueux et sages pendant cette vie. » Et Aréthas de s'écrier : « Quelle idée te prend, toi qui précisément ne veux donner à la vertu d'autre fin qu'elle-même ? Tu chantes, pour ainsi dire, la palinodie, et, en échange de la félicité future, tu vends ce qui dans la vertu ne peut pas se vendre. Ou bien tu oublies tes déclarations antérieures, ou bien tu n'as pas réfléchi [1] ! » Le même lecteur marque son mépris pour les divinités païennes en cette brève note de l'*Apologie de Socrate*, 27 D (passage où le texte, évidemment, n'est pour lui qu'un prétexte) : « Tu as bien raison, Socrate, de comparer à des ânes et des chevaux les dieux des Athéniens. » Puis il exprime un naïf étonnement (*Apologie*, 31 C-D) : « Pourquoi le signe démoniaque de Socrate, dont quelques-uns disent qu'il est un écho (intérieur), sort-il aussi de lui-même pour frapper son oreille ? » — Peut-être faut-il encore lui attribuer des scholies qui indiquent brièvement le contenu de tel ou tel développement, comme celle de la fin du *Lysis* : ἀνακεφαλαίωσις ἐπιλογική (récapitulation pour conclure) [2], et quelques remarques grammaticales élémentaires.

Ces scholies de main a contiennent en outre des extraits d'œuvres lues, semble-t-il, par l'auteur même des scholies. M. Cohn met dans ce groupe celles du *Sophiste* 216 A (tirée de *Strabon*, VI, 252), de l'*Euthyphron* 2 A et du *Phédon* 59 E (d'après *Pollux* VIII, 90 et 102), du *Théètète* 146 A et du *Lysis* 206 E (d'après *Suétone*, περὶ τῶν παρ' Ἕλλησι παιδιῶν) [3].

Restent enfin les scholies plus anciennes, que le copiste a dû transcrire de son modèle. Une assez grande partie de ces scholies se retrouve dans des manuscrits d'une autre tradition. Le reste est particulier au *Bodleianus*. Dans ces conditions, si l'on admet un archétype commun à tous nos manuscrits — et cette hypothèse nous a paru très vraisemblable —, on doit croire que ces

1. La critique est très sensée, contre qui prendrait trop dogmatiquement les fantaisies mythiques de ce dialogue.

2. Elle se trouve à la dernière page, folio 317 recto du manuscrit (SCHANZ, *N. C. Pl.*, p. 126).

3. COHN, *o. c.*, p. 780. Peut-être faut-il ajouter Diogénian à ces auteurs lus par le scholiaste (d'après la scholie du *Lysis*, 206 D).

dernières, ou bien ne figuraient pas dans l'archétype (dès lors, elles appartiennent en propre à la famille B et ont été recueillies à une époque plus récente que celle de l'archétype) ou bien n'ont été conservées que dans certaines copies de l'archétype, celles qui ont servi plus tard à la recension d'où est sortie la famille B, et en particulier son meilleur représentant, le *Bodleianus*. Étant donnés la négligence ou le caprice de certains copistes, il est difficile de choisir entre ces deux hypothèses. Beaucoup de scholies ont pu disparaître au cours du haut moyen âge. En ces matières, comme dans la transcription des œuvres d'érudition, chaque copiste fait fonction de recenseur, abrège et mutile à son gré [1], supprimant tout ce qui lui paraît superflu, et ne gardant parfois d'un copieux article que le squelette. Par exemple, le copiste du *Lobcovicianus*, qui avait sous les yeux le *Vindobonensis* W, néglige souvent les annotations et les variantes de son modèle, même quand elles sont de première main [2]. De même, nous trouvons dans le *Venetus* A d'Homère de nombreux signes critiques dépourvus d'explication : la scholie correspondante a disparu au cours des transcriptions [3]. Nul doute que le corps des scholies platoniciennes, lui aussi, ne se soit graduellement décharné.

Il reste probable, néanmoins, qu'un assez grand nombre des scholies les plus anciennes du *Bodleianus* ont été rédigées à une époque intermédiaire entre l'archétype des manuscrits platoniciens et le *Bodleianus* lui-même : par exemple, la plupart des remarques sur la grammaire et l'usage attique [4]. Ce sont de simples notes jetées en passant par un lecteur qui semble bien averti de ces nuances ; plus précisément, elles donnent l'impression de notes prises pendant une explication magistrale, d'observations faites par un bon grammairien et recueillies, en passant, par un fidèle disciple. On croirait lire les notes d'une édi-

1. R. Reitzenstein, *Gesch. der gr. Etymologika* (1897), p. 53.
2. J. Kral, *l. c.*, p. 195.
3. F. Osann, *Anecd. Rom.*, p. 44.
4. La scholie grammaticale du *Banquet*, 173 A: ἤ· 'Αττικόν τοῦτο, etc., se retrouve dans les scholies R. Mais il ne faut pas en conclure qu'elle vient de l'archétype. Car elle ne figure pas dans le *Venetus* T (Schanz, *Platocodex*, p. 15). Elle ne se trouvait donc primitivement que dans les exemplaires de la famille B ; une collation ultérieure l'a fait passer dans des copies de tradition différente.

tion scolaire à l'usage des débutants : les passages un peu obscurs sont expliqués, quelquefois paraphrasés (*Criton*, 46 E), les mots rares remplacés par des équivalents plus courants (ἀντὶ τοῦ...) ; le texte est un recueil d'exemples et de paradigmes qui sert à enseigner la grammaire grecque, et plus spécialement la grammaire attique (vocabulaire, formes, syntaxe) : Ἀττικὸν τοῦτο, σημείωσαι διὰ τὴν σύνταξιν, etc. Ces scholies, il est vrai, pourraient provenir d'Aréthas, et non de la source du *Bodleianus*. Il est évidemment difficile d'en décider avec une certitude entière. Aréthas semble cependant s'être intéressé beaucoup plus à la philosophie et à la théologie qu'à la grammaire : le contenu des manuscrits qu'il se fit copier le prouve suffisamment. C'est peut-être pour lui que (dans le *Gorgias*, par exemple) on a tiré d'un autre manuscrit les extraits de commentaires philosophiques, mêlés à quelques gloses grammaticales, qui ont considérablement augmenté la masse des scholies antérieures. Et lui-même a pu écrire certaines scholies d'exégèse philosophique, comme celles du *Banquet*, 202 A (ὅτι μεταξὺ ἐπιστήμης καὶ ἀμαθείας ἐστὶν ἡ ὀρθὴ δόξα, κἂν λόγον μὴ ἔχῃ), 211 B (τὸ παιδεραστεῖν ἐπὶ τοῦ παιδείας ἐρᾶν ἀεὶ κεῖται παρὰ Πλάτωνι), 218 B (ὅτι καὶ ἐπὶ τοῦ ἔρωτος τοῦ πρὸς φιλοσοφίαν μανίαν ὀνομάζει) [1].

Mais il est fort aléatoire [2] d'attribuer à son activité personnelle des remarques sur la grammaire (syntaxe des cas, des modes, des propositions), l'atticisme de la langue, les figures de rhétorique, dans le genre de celles-ci : *Euthyphron* 3 A (σημείωσαι διὰ τὴν σύνταξιν, *notez la construction*) et 15 A ; *Cratyle* 403 E ; *Théètète* 162 C ; *Banquet* 189 A ; *Gorgias* 472 E (sur ἐπιψηφίζειν τοὺς παρόντας) ; et de même : *Euthyphron* 5 A (sur λέγοντα : « *notez qu'il n'a pas employé le datif dans le reste de la phrase, mais qu'il a introduit l'accusatif* »), 15 A (sens large de ἄρτι), *Phédon* 103 B (sur φάμεν : « *notez l'indicatif au lieu du subjonctif* »), *Apologie* 21 E (ἐδόκει sous-entendu dans le second membre, devant ἰτέον), 28 C (emploi du datif avec τιμωρῶ) ; d'autre part *Euthyphron* 4 D (où le scholiaste signale, suivant les classifications de la *rhétorique*, une métalepse et une ἀντίθεσις ἀντεγκληματική) ; *Euthyphron* 7 B (ἀπαλλαγεῖμεν Ἀττικόν, ἡ συγκοπῇ τοῦ η ἢ κατὰ

1. Cette dernière scholie a été notée par SCHANZ, *N. C. Pl.*, p. 125.
2. Quoiqu'il écrivît assez bien le grec classique.

κρᾶσιν; cf. 4 A, 8 C, 15 C : *usage attique* de πολλοῦ γε δεῖ pour οὐδαμῶς, de οὐδέν pour οὐ, de ἑκὼν εἶναι), *Phèdre* 227 B (τῶν λόγων εἱστία : *usage attique* du génitif partitif), 228 C (juxtaposition de τάχα et πάντως). — Toutes ces scholies, semble-t-il, proviennent plutôt d'un enseignement grammatical donné au cours d'une lecture en commun et d'une explication de textes, qu'elles ne représentent les notes d'un lecteur isolé comme Aréthas. Elles remontent donc à l'archétype du *Clarkianus* et des manuscrits qui lui sont apparentés, et nous permettent de caractériser la recension qui a donné naissance à cet archétype particulier.

D'autres scholies de la main a sont, elles aussi, nettement distinctes des scholies qui figurent dans les manuscrits d'autres familles; et souvent les mêmes passages ou les mêmes expressions donnent lieu, dans les diverses rédactions, à des explications très différentes [1]. Doit-on croire que cet ensemble de scholies, propre à la famille B, a été rédigé plus tard que l'archétype de tous les manuscrits platoniciens ? Un certain nombre de ces scholies contiennent de précieux détails biographiques et juridiques, et dans la plupart remarquables par leur abondance, les citations de comiques attiques, Cratinos, Eupolis, Platon, Aristophane, sont abondantes (*Apologie*, 18 B, 19 C, 20 A, 23 E. — *Banquet* 172 A, 218 B) [2]. Ces scholies remontent certainement à une bonne source antique; ce sont des vestiges précieux de la science des grammairiens anciens [3]. Leur absence dans les exemplaires des autres familles ferait croire d'abord qu'elles n'existaient pas dans l'archétype de tous nos manuscrits, mais seulement dans le groupe B, postérieurement à la constitution de l'archétype. A la vérité, les premiers Byzantins lisaient encore beaucoup d'œuvres aujourd'hui disparues : mais doit-on leur attribuer la composition de notices biographiques si érudites ? Tout en rendant justice au savoir et au labeur de Photios, de ses disciples et peut-être même de quelques-uns de ses précurseurs, comme Théodore de Stoudion, nous inclinerions cependant à penser que ces notices sont des vestiges de scholies antiques.

1. Voir des exemples dans COHN, p. 779.
2. Pour cette dernière, en particulier, cf. SAUPPE, *G. G. A.*, 1881, p. 1630. —On peut y ajouterles deux scholies de l'*Euthyphron*, 2 A, celle de l'*Euthyphron*, 3 C, celle de l'*Apologie*, 18 C, etc.
3. COHN, p. 780.

Mais si des scholies antiques n'ont subsisté que dans la famille B, n'y a-t-il pas là une preuve que celle-ci se rattache directement à la tradition antique et qu'il est inutile de supposer un archétype commun aux diverses familles ? Cette objection perd de sa force si l'on songe, comme nous l'avons montré tout à l'heure, que beaucoup de notes, au cours de la transcription répétée des exemplaires, ont pu être omises dans certains d'entre eux, et que des exemplaires plus soigneusement annotés ont pu disparaître fortuitement. Le hasard favorise ainsi telle famille ou même tel dialogue. De même, nous le verrons, certains extraits de commentaires philosophiques qui figuraient dans l'archétype ont été parcimonieusement utilisés par le recenseur de la famille B dans le *Premier Alcibiade*, et pour le *Théètète*, au contraire, plus abondamment que dans les autres familles.

D'autre part, parmi les scholies antiques ainsi décelées dans le *Clarkianus*, il en est une précisément qui se retrouve, avec quelques variantes, dans les manuscrits de tradition différente : c'est l'explication du mot ἀντωμοσία (*Apol.* 19 B : cf. schol. *Théètète* 172 E). Dans le *Clarkianus*, nous lisons : ἀντωμοσία λέγεται ἡ τῶν ἐν δικαστηρίοις ἀμφισβητούντων πρὸς ἀλλήλους ἀντέγκλησις καὶ ἀντιγραφή · λέγεται δὲ τοῦτο διὰ τὸ ὀμνύναι τόν τε διώκοντα καὶ τὸν φεύγοντα · ἔνιοι δὲ ἀντωμοσίαν φασὶν τὴν ἐπὶ πράγμασιν ἀμαρτύροις καὶ ἀνεγγράφοις εἰς ὅρκον περισταμένην δίκην · ἄλλοι ὅταν ἐπὶ δημοσίῳ ἀγῶνι σκηπτομένου τινὸς κάμνειν, ὁ ἀντίδικος ἀντομνύηται φάσκων προσποιεῖσθαι αὐτὸν καὶ περὶ τούτου διαλαμβάνωσιν οἱ δικασταί [1]. Et dans le *Venetus* T : ἀντωμοσία ἐπὶ δίκῃ λέγεται, διὰ τὸ ὀμνύναι ἑκατέρους, τὸν μὲν ἐγκαλοῦντα ὅτι ἠδίκηται, τὸν δὲ ἐγκαλούμενον μὴ ἠδικηκέναι. οἱ δὲ ἀντωμοσίαν τὴν ἐπὶ πράγμασιν ἀμαρτύροις καὶ ἀνεγγράφοις εἰς ὅρκον περισταμένην δίκην, ἐφ' οἷς οἱ κριταὶ δοξάζουσιν. ἔνιοι ὅταν ἐπὶ δημοσίῳ ἀγῶνι σκηπτομένου τινὸς κάμνειν ὁ ἀντίδικος ἀντομνύηται, φάσκων προσποιεῖσθαι αὐτὸν, καὶ περὶ τούτου διαλαμβάνωσιν οἱ δικασταί [2]. On le voit, trois explications toutes semblables sont données et se succèdent dans le même ordre ; et les deux dernières sont de forme identique. Nous avons donc ici une épave des scholies grammaticales de l'archétype. On peut en discerner quelques autres encore : par exemple, la scholie de l'*Euthyphron*, 4 C (πελάτης). La première partie de

1. Schanz, *N. C. Pl.*, p. 122.
2. Id., *Platocodex*, p. 7 ; éd. Hermann, VI, p. 227.

cette scholie, dans le *Venetus* T (πελάτης ὁ ἀντὶ τροφῶν ὑπηρετῶν καὶ προσπελάζων) est identique à la glose de Timée et provient du lexique de Timée ; mais la seconde partie (ἀπὸ τοῦ πέλας καὶ ἐγγὺς ἐκαλεῖτο · ὁ δι' ἔνδειαν προσιών, μίσθιος δὲ ὁ ὑπηρετῶν) paraît être le reste d'une scholie antique [1], et elle est presque identique à la scholie du *Clarkianus* (πελάτης, ἑταῖρος συνήθης, παρὰ τὸ πελάζω, οἷον ὁ πέλας ὤν) et au début de la scholie du *Vindobonensis* Y (πελάται εἰσὶν οἱ παρὰ τοῖς πλησίον ἐργαζόμενοι) [2]. Donc cette partie commune remonte à l'archétype [3]. — Ces vestiges nous permettent d'imaginer, à leur exemple, le contenu des scholies de l'archétype, et d'y faire entrer les scholies antiques qui, actuellement, ne figurent plus que dans une des familles de manuscrits.

D'ailleurs, ces rares scholies sont loin d'être les seules qui nous marquent la communauté d'origine des diverses rédactions de scholies, considérées en leur fonds primitif. D'après les indications de M. Schanz et l'interprétation qu'en donne M. Cohn (qui cependant insiste ailleurs sur la divergence radicale des deux rédactions des scholies, dans B et dans T), les scholies communes à B et à T (dans le *Premier Alcibiade*, le *Théètète* et le *Sophiste*) [4], sont de la main a, donc figuraient dans la source de B comme dans celle de T, c'est-à-dire dans leur modèle commun, l'archétype de tous nos manuscrits. C'est revenir à l'idée de Mettauer, que M. Cohn a d'abord critiquée si vivement [5] ; mais c'est l'accepter en y apportant, grâce aux indications chronolo-

1. Cohn, o. c., p. 782, n. 1.

2. Le texte de ces scholies est donné dans Immisch, *De rec.*, p. 100. Cet exemple nous montre aussi comment la masse des scholies de l'édition Hermann s'est formée par juxtaposition. Dans le *Venetus* T, la scholie primitive s'est augmentée de la glose de Timée. Dans le *Vindobonensis* Y, il y a eu un accroissement du même genre. Enfin, dans le *Venetus* 186, collationné par Siebenkees, les scholies définitives de T et de Y se trouvent amalgamées.

3. On peut encore regarder la scholie du *Phèdre*, 242 c (εἰδωλοποιούμην · ὑπώπτευον) comme le vestige d'une glose antique. — L'étude de la scholie de l'*Euthyphron*, 12 d, est aussi très intéressante. On y voit comment une scholie de l'archétype s'est graduellement réduite et décharnée. Nous la lisons en effet sous une forme complète dans le *Bodleianus* (τὸ σκαληνὸν γάρ ... = éd. Hermann, p. 225, schol. O) ; mais le *Vindob.* W n'en a gardé qu'un abrégé (ὁ σκολιὸς καὶ πολυγώνιος... = schol. R dans Hermann. Ces deux textes sont reproduits dans Immisch, o. c., p. 104).

4. *Sophiste*, 216 a = ὅτι σοφιστήν..., et = τὸ μὲν Ὁμηρικόν... (scholies d'exégèse philosophique).

5. Cohn, p. 779.

giques fournies par M. Schanz, une correction importante et une indispensable limitation : des scholies du *Bodleianus*, une partie seulement, la moins étendue, peut venir ainsi de l'archétype; le reste est d'époque byzantine. Et l'étude des scholies de l'autre rédaction conduit aux mêmes conclusions : le nombre des scholies byzantines est de beaucoup supérieur à celui des scholies héritées de l'antiquité par l'intermédiaire de l'archétype. Dans le *Bodleianus*, ces scholies primitives viennent en très grande partie de Commentaires philosophiques : pour le *Théètète*, probablement de celui de Proclos [1]. De même, d'après M. Cohn, la scholie de l'*Apologie* 19 B, et d'autres encore dans le *Bodleianus* seraient tirées d'un Commentaire assez ancien sur l'*Apologie*. Mais ni le commentaire d'Hermias sur le *Phèdre*, ni ceux d'Olympiodore sur le *Phédon* et le *Gorgias* [2] ne sont utilisés dans les scholies de l'archétype [3].

Nous voyons maintenant avec netteté, grâce à cette analyse fondée sur l'étude chronologique des scholies du *Bodleianus* et sur leur comparaison avec celles du *Venetus* T, comment le fonds primitif des scholies de l'archétype s'est graduellement enrichi dans les exemplaires de la famille B : d'abord, au cours de la recension grammaticale à laquelle se rattache cette famille ; puis, à la fin du IXe siècle, par des notes d'Aréthas et de son copiste ; enfin, au XIIIe siècle et peut-être plus tard encore, par des additions très étendues. Il reste à voir, de même, comment s'est formé graduellement le corps des scholies RS, à y démêler la part des scholies byzantines et des scholies antiques. Celle-ci reste évidemment assez petite, mais il serait fort intéressant de la dégager. Mettauer n'admettait pas de scholies antérieures au VIe siècle : H. Sauppe, en rendant compte de sa dissertation, a montré, par quelques exemples significatifs, que des scholies très anciennes avaient persisté jusque dans nos manuscrits médiévaux, et que la concordance d'articles lexicographiques avec les scholies de nos manuscrits ne prouvait pas toujours que ces der-

1. Mettauer, *o. c.*, p. 11.
2. Ce fait donnerait à penser que le manuscrit devenu, par le hasard de sa conservation, l'archétype de la tradition médiévale, se rattachait plutôt à l'École néoplatonicienne d'Athènes qu'à celle d'Alexandrie.
3. Sur ces scholies philosophiques, cf. Mettauer, *o. c.*, p. 7-42, avec les rectifications de Cohn, *o. c.*, p. 777-780.

nières avaient été puisées par les Byzantins dans des lexiques, mais s'expliquait, dans certains cas, par un emprunt inverse, celui des lexicographes antiques aux scholies des manuscrits de leur temps [1]. Quelques-unes de ces scholies primitives remontent peut-être jusqu'aux plus anciens commentaires et aux plus anciennes éditions annotées de Platon, jusqu'au IVe siècle avant notre ère : la plupart représentent sans doute les vestiges des multiples commentaires du second siècle. Les restes de ces scholies primitives se sont accrus, vers le VIe siècle ou un peu auparavant, d'extraits empruntés aux commentaires néoplatoniciens [2]. Cet ensemble a passé dans l'archétype, et de là, plus ou moins mutilé, dans les diverses familles dérivées de cet archétype. C'est alors que peu à peu, et surtout au IXe siècle, ce corps primitif de scholies s'est enrichi de nouveaux apports. Il nous faut maintenant discerner dans les scholies RS, comme précédemment dans les scholies O, ces couches superposées, et examiner comment et par qui ont été rassemblés les matériaux qui devaient servir à les constituer. Pour les scholies grammaticales surtout, cette étude nous sera facile, grâce aux analyses de Mettauer, complétées et rectifiées par M. Cohn.

*
* *

Les scholies grammaticales R S ont été, pour la plupart, tirées de *lexiques* antiques ou byzantins, les uns platoniciens, les autres de contenu plus général. Sous l'amas des notes accumulées par l'érudition byzantine, les SCHOLIES ANTIQUES ne se laissent plus voir qu'à grand'peine. Car cet ancien fonds de scholies, très riche sans doute dans certaines éditions de l'antiquité, avait subi, au cours des siècles, de grands changements. Une partie considé-

1. H. SAUPPE, *G. G. A.*, 1881, p. 1628-1632; cf. COHN, p. 781, 858. — Le nombre des scholies antiques n'est pas du tout négligeable. L'étude des scholies RS nous montrera que certains recueils byzantins, par exemple la Συναγωγή (cf. aussi REITZENSTEIN, *Der Anfang des Lexikons des Photios*, 1907, p. XXXI, n. 1), tirent des scholies platoniciennes une partie de leur contenu, et par conséquent ne sont pas la source de toutes les scholies qui concordent avec eux.

2. Sur les extraits du commentaire de Proclos dans les scholies du *Timée*, voir l'éd. de ce commentaire par E. DIEHL, I, p. XLIX. — Une scholie des *Lois* (X, 892 A) pourrait dériver d'un commentaire d'Origène.

rable disparut. Un certain nombre de scholies géographiques et parémiographiques, et quelques scholies exégétiques et grammaticales semblent avoir subsisté jusqu'à nous ; mais la plupart ne se sont conservées qu'en passant dans les lexiques, et de là dans les scholies byzantines. Quelques extraits des commentaires néoplatoniciens ont peut-être été utilisés, dès l'antiquité, comme annotations explicatives[1]. Par exemple HERMIAS a fourni, entre autres, les scholies du *Phèdre* 229 B (Ἀγραίας Ἀρτέμιδος), 235 D (οἱ ἐννέα ἄρχοντες, jusqu'à Ἀθηναίων), 241 D (ὡς λύκοι), 242 B (οὐ πόλεμον), 260 C (καρπὸν ὧν ἔσπειρας) ; OLYMPIODORE, la scholie du *Gorgias*, 451 B (sur un point de droit public), et, plus généralement, un grand nombre de scholies de ce dialogue[2] ; PROCLOS, des scholies sur la *République* (327 A, etc.). Si ces divers extraits ont figuré dans l'archétype de tous nos manuscrits, ils ont été négligés dans les exemplaires d'où finalement dérive le *Bodleianus*. Ou bien ils n'ont été tirés des commentaires néoplatoniciens qu'à l'époque byzantine. En tout cas, les scholies extraites de commentaires plus anciens[3], c'est-à-dire ce groupe de scholies antiques dont Sauppe a affirmé la persistance, n'ont pu se transmettre à certains de nos manuscrits que par l'intermédiaire de l'archétype : ce groupe comprend toutes les remarques exégétiques qui ne proviennent pas des néoplatoniciens[4] ; et, de même, un certain nombre de scholies géographiques et grammaticales.

Dans l'antiquité, nous l'avons vu, il y avait un perpétuel échange entre les éditions annotées et commentées, d'une part, et les lexiques spéciaux ou généraux, d'autre part[5]. Les auteurs de lexiques platoniciens utilisaient largement les commentaires pour leurs gloses ; nous pouvons encore le constater chez Timée

1. Cf. COHN, p. 824, n. 1 ; p. 840.

2. Transcrits plus tard dans le *Bodleianus*, comme nous l'avons vu précédemment (cf. COHN, p. 778).

3. Par exemple, une partie de celle du *Phèdre*, 236 B : Ὀλυμπίᾳ δ' ἐστί... ; cf. COHN, p. 824.

4. Voir COHN, p. 781.

5. En outre, les commentateurs, comme les lexicographes, compilaient leurs prédécesseurs. Dès lors, telle scholie byzantine, comme celle du *Timée*, 21 B (Ἀπατούρια), qui se retrouve chez Proclos (plus réduite, ce qui est notable, mais avec la même faute), est une scholie *antique*, extraite d'un commentaire que Proclos, lui aussi, a utilisé (COHN, p. 799).

ou Didymos [1]. Quant aux lexiques plus généraux, ils puisaient aux scholies de Platon comme à celles d'Homère ou des orateurs. Aussi les Byzantins qui compilèrent ces lexiques (plus ou moins remaniés avant eux et par eux) afin d'enrichir de notes les manuscrits de Platon, ne firent souvent que rendre à ceux-ci les trésors qu'ils avaient perdus. En somme, quand nos scholies byzantines sont d'accord avec les renseignements lexicographiques fournis par Didymos, Boethos, Timée, Hésychios, Photios, Eustathe, noüs ne savons pas, tout d'abord, si ce sont des scholies antiques directement transmises à nos manuscrits [2] et utilisées aussi par les lexicographes, ou si ce sont des notices empruntées à ces derniers par les érudits byzantins. Dans certains cas, cependant, nous pouvons tenter de discerner le fonds antique.

Ainsi, nous retrouvons quelquefois, dans les lexiques généraux, des scholies platoniciennes qui ne se sont pas conservées dans nos manuscrits et qui n'avaient pas été recueillies non plus dans les lexiques spéciaux, comme le montrent certains indices. Par exemple, dans Photios [3], un grand nombre de gloses platoniciennes ne peuvent provenir d'autres lexiques, car elles n'ont

1. Voir Sauppe, *l. c.*, p. 1630 ; Cohn, p. 783.

2. Nous avons vu que H. Sauppe critique l'hypothèse simpliste de Mettauer, d'après qui toutes les scholies grammaticales dérivaient de dictionnaires.

3. C'est S. A. Naber qui le premier a mis en lumière les concordances de nos scholies et de Photios (*Photii patriarchae lexicon*, t. I, 1864, Prolég., p. 13, p. 54-71 ; voir surtout p. 61, 67). Il en conclut que la source commune, pour presque toutes les scholies grammaticales, parémiographiques, etc., est Boethos. Mettauer et Cohn (p. 783 sqq., 794 sqq.) ont réduit à une plus juste mesure la part des deux petits lexiques de Boethos. On ne peut rattacher ni le *Lexique* de Photios, ni les scholies platoniciennes, à *un seul* lexique ou à un seul groupe de lexiques anciens, que ce soient ceux de Boethos, comme le croit Naber, ou ceux des Atticistes Pausanias et Ailios Dionysios, comme le suppose Giesing (voir Cohn, *Philol. Anz.*, 1885. p. 48-45). Il est certain, par exemple, que Photios a lui-même puisé dans les scholies marginales d'Homère, de Thucydide, de Platon, d'Aristophane (L. Cohn, *ibid.*, p. 49 ; R. Reitzenstein, *Gesch. der gr. Etym.*, p. 54-55). Il n'est pas moins certain que la Συναγωγὴ λέξεων, qui a servi de base au Lexique de Photios, s'était également enrichie de gloses et de scholies platoniciennes (R. Reitzenstein, *Der Anfang des Lex. des Ph.*, p. xxxi, n. 1). Les Byzantins ne lisaient pas que des dictionnaires. Dès lors, la concordance entre les scholies platoniciennes et le *Lexique* de Photios prend une signification toute différente. Le recueil des scholies est une œuvre collective, qui s'est développée au cours des temps et qui a des sources diverses, exactement comme les lexiques byzantins.

pas la forme de gloses proprement dites (où le mot expliqué est toujours au nominatif, s'il est déclinable, et, pour les verbes, à l'infinitif, ou, plus rarement, à la première personne du présent de l'indicatif) ; elles sont au contraire à des cas obliques, à des temps et à des modes divers, exactement comme des mots dans un texte : ce sont donc des *lemmes de scholies*, et ces notices sont les vestiges d'une édition annotée de Platon. Dans certaines de ces gloses, on retrouve même la particule ὅτι, qui sert couramment à annoncer une scholie, en marge d'un texte, jamais à introduire un nouveau mot dans un lexique. Telle est la notice ὑμνούντων· ὅτι ψιλῶς ἀντὶ τοῦ λεγόντων (prise au livre VI des *Lois*)[1]. D'autres articles de Photios, qui ont une forme analogue et sans doute la même origine, se retrouvent d'ailleurs dans certaines scholies[2] et permettent d'en conjecturer l'antiquité.

De même, nous rencontrons dans Hésychios un certain nombre de scholies[3], et l'étude de ces concordances entre Hésychios et nos scholies permet de déceler en celles-ci, par la découverte d'indices analogues, quelques traces des scholies antiques. Nous savons d'autre part que Diogénian, source directe d'Hésychios, a été compilé par le scholiaste byzantin, qui le cite trois fois[4] : *Grand Hippias* 301 B (διηνεκῆ· διὰ παντός· οὕτω καὶ Διογενιανός)[5], *Ion* 533 D (sur Μαγνῆτις), *Lois* IV, 718 E (ἀνιδιτί· ἀνιδρωτί, ὡς ἐν τῷ Διογενιανῷ. — Il est, dès lors, assez difficile de discerner nettement la part des scholies byzantines empruntées à Diogénian ou à Hésychios, et celle des scholies antiques utilisées par

1. Cf. Cohn, p. 803. — Nous venons de voir que Photios avait fait lui-même diverses additions à l'*Etymologicum genuinum* ; il y avait transcrit, en particulier, un article Κεραμεικός, emprunté aux scholies d'Aristophane (Reitzenstein, *Gesch. der gr. Etym.*, p. 54-55). Il a pu faire de même, dans son *Lexique*, pour les scholies de Platon ; et, avant lui, la Συναγωγή s'est enrichie de la même façon.

2. Voir dans Cohn, p. 802, la liste de ces diverses gloses de Photios. Sauppe (*l. c.*, p. 1629) en cite déjà trois exemples.

3. M. Schmidt (*Quaest. Hesych.*, p. cxi sqq.) a le premier appelé l'attention sur la concordance des gloses d'Hésychios et des scholies de Platon, et sur l'utilisation de Diogénian par le scholiaste.

4. Il faut ajouter la scholie du *Lysis*, 206 D, qui ne se trouve que dans le *Bodleianus*. Peut-on supposer que les manuscrits antiques et l'archétype portaient des scholies tirées de Diogénian, et que la famille B n'en a gardé que quelques-unes ? Rien ne permet de donner une réponse décisive.

5. Le καί nous indique que le nom de Diogénian a été ajouté à une glose antérieurement existante.

Diogénian, et conservées aussi dans nos manuscrits. D'après M. Cohn [1] « toutes les scholies (et les gloses d'Hésychios correspondantes) qui contiennent l'explication d'une expression spécifiquement platonicienne ou se rapportent à un passage déterminé de Platon, remontent à des scholies ou à des commentaires antiques sur Platon ». Sinon, c'est Diogénian qui a été compilé, surtout quand l'explication du scholiaste ne convient pas tout à fait exactement au passage de Platon.

Sans doute, ce principe est un peu trop rigoureux : en l'appliquant à la lettre, on risquerait de grossir outre mesure le nombre des scholies antiques. Mais il peut au moins servir à nous orienter dans cette recherche. Nous pouvons être sûrs, en tout cas, que certaines explications contenues seulement dans les gloses d'Hésychios proviennent de commentaires antiques sur des passages de Platon : par exemple, la glose νεός se rattache explicitement à Platon (*Gorgias* 463 E). Un bon nombre des scholies, dont M. Cohn a dressé la liste[2], peuvent donc être regardées comme antiques. Diogénian les a-t-il puisées directement aux commentaires ou éditions commentées, ou les a-t-il tirées d'un recueil de λέξεις platoniciennes ? Il a sans doute usé des deux procédés. Il a dû faire des emprunts au lexique de Boethos, — mais beaucoup moins souvent que ne l'avait supposé Naber[3] — ainsi qu'au lexique de Didymos, sous sa forme primitive : celui-ci, par exemple, est peut-être la source commune de Diogénian-Hésychios et du scholiaste antique pour la note de l'*Euthydème* 303 A (τὸ νῦν βόμβαξ λεγόμενον).

Enfin les lexiques platoniciens eux-mêmes peuvent nous mettre sur la trace de scholies antiques. Assurément, le lexique de Timée a été utilisé à l'époque byzantine, comme le furent les recueils généraux de Diogénian et des Atticistes. Le début de la

1. Cohn, p. 787.
2. Id., p. 787, pour les concordances avec les « gloses platoniciennes » d'Hésychios ; p. 788, pour les concordances avec ses « gloses non-platoniciennes ». — Ainsi, les scholies du *Lachès* 191 C (γερροφόροις) et du *Charmide* 161 E (στλεγγίς), qui correspondent à cette dernière catégorie, seraient antiques. La seconde ne serait pas tirée de Diogénian, car la glose d'Hésychios est plus pauvre que la scholie. — Il faut d'ailleurs noter que, dans ce cas particulier, le raisonnement de Cohn n'est pas absolument probant : car Hésychios a complété un *abrégé* de Diogénian, et telle glose peut avoir été plus étendue dans celui-ci que dans Hésychios.
3. Voir Cohn, p. 783 sqq. ; surtout p. 786, 797.

scholie de l'*Euthyphron* 4 c (πελάτης ὁ ἀντὶ τροφῶν καὶ ὑπηρετῶν καὶ προσπελάζων) coïncide avec la glose de Timée telle qu'elle était lue par les Byzantins (nous trouvons dans Photios et Suidas la même addition fautive de καί). La scholie de la *République* 531 B (κολλόπων) est une contamination des gloses de Timée (κόλλαβοι) et de Diogénian (κόλλοπες) ; et de même pour celle de la *République* IV 429 E (δευσοποιόν). Mais les concordances doivent souvent s'expliquer par un emprunt de Timée à des scholies déjà existantes et nous décèlent ainsi des scholies antiques. Quelle est la proportion de celles-ci dans l'ensemble ? Il est impossible de la fixer avec précision. Dans les exemples cités plus haut, la corruption ou la contamination de certaines scholies byzantines révèlent immédiatement leur relation au lexique de Timée. M. Cohn pense que, sauf les cas où nous avons une raison spéciale pour les croire extraites de Timée, toutes les scholies présentes à la fois dans nos manuscrits et dans Timée [1] sont antiques. En fait, nous n'avons pas de critérium pour en décider indubitablement. La comparaison du lexique de Didymos et de nos scholies nous conduit à des résultats analogues. Pour tout ce qui concerne ces concordances — et celles qu'on relève entre nos scholies et Hésychios, Photios, Suidas, les lexiques spéciaux — le triage des scholies diverses et la détermination de l'origine et des rapports mutuels des divers lexiques byzantins et antiques sont deux problèmes étroitement liés : plus s'éclairera l'histoire des lexiques, mieux on pourra discerner, dans notre recueil, la part des scholies anciennes et celle des scholies byzantines.

Les deux lexiques platoniciens de Boethos avaient également tiré parti de commentaires antérieurs. Connus de Photios, qui nous en donne l'analyse, ils ont, eux aussi, laissé quelques traces dans nos scholies. Le problème du triage des scholies byzantines et des scholies anciennes est, cette fois, plus difficile encore à résoudre : avant de déterminer ce que les scholies doivent à Boethos ou Boethos aux scholies, il faut en effet savoir exactement ce que contenaient les deux opuscules de Boethos, autrement dit, ce que les lexiques byzantins leur ont emprunté.

1. Voir la liste très longue de Cohn, p. 783. Il regarde comme antique, par exemple, la scholie du *Phèdre*, 230 B : ἄγνος φυτόν τι θαμνῶδες, ἥ ἐστιν ἡ λύγος (cf. le lexique de Timée : ἄγνος· φυτόν, ὃ καὶ λύγον).

Sur ce point, les avis ont extrêmement varié. Après que Ruhnken et Cobet eurent appelé l'attention sur les lexiques de Boethos, Naber voulut en faire une des sources principales d'Hésychios et de Photios, et la source presque unique de nos scholies grammaticales et parémiographiques[1]. Mettauer et surtout Cohn ont montré que les deux petits livres de Boethos n'avaient pas exercé une telle influence. Naber les regardait comme la source de 400 gloses dans le lexique de Photios et de 400 autres dans les recueils qui le complètent (Suidas, *Etymologicum Magnum*, etc.). M. Cohn[2] réduit ce nombre total à 40, et il paraît plus proche de la vérité ; quant aux scholies, une quinzaine à peine[3] seraient en relation indiscutable avec les lexiques de Boethos : le scholiaste les y aurait puisées en les abrégeant et en les mutilant[4].

Le scholiaste byzantin n'a pas seulement recueilli les scholies anciennes et compilé les lexiques platoniciens de Timée, de Boethos, de Didymos. Il a encore utilisé des lexiques généraux, surtout des lexiques atticistes. Nous avons vu qu'il cite plusieurs fois Diogénian : c'est à DIOGÉNIAN que nous devons, de préférence, rattacher les scholies qui concordent avec Hésychios sans être des scholies antiques : car, aux quatre endroits où les gloses de ce dernier coïncident avec nos scholies, celles-ci nomment Diogénian[5]. Il y en a 140 environ dans ce cas[6]. Telles sont,

1. Hésychios aurait complété Diogénian grâce à Boethos (pour les proverbes, par exemple). Cf. NABER, *o. c.*, I, p. 30, p. 54-71, et plus haut, p. 260, n. 3.

2. COHN, p. 798-801.

3. Par exemple, la scholie du *Philèbe*, 66 D (τὸ τρίτον τῷ σωτῆρι), et METTAUER fait la part plus large à Boethos. GIESING la réduit presque à rien (cf. COHN, *Phil. Anz.*, XV, p. 53-54).

4. Un certain nombre de gloses de Boethos ne se retrouvent pas dans nos scholies, mais figurent ailleurs (cf. COHN, p. 799). Telle est la glose ἄτυφον (connue d'après SUIDAS, *s. v.*, et le 6e Lexique de Bekker, *Anecd.*, 462, 9), qui se rapporte au *Phèdre*, 230 A. Ce serait donc une scholie antique, recueillie par Boethos (cf. d'ailleurs TIMÉE, *s. v.*, ἀτύφου μοίρας, glose reproduite par SUIDAS, *s. v.*, et le lexique des *Anecdota*, 462, 8), mais qui a disparu ensuite des manuscrits platoniciens.

5. Voir plus haut, p. 261. — Dans cette hypothèse, le fait que nos scholies ont quelquefois les mêmes fautes qu'Hésychios prouverait simplement que le texte de Diogénian était très corrompu à l'époque byzantine (exactement comme celui de Timée) et qu'il a été utilisé précisément à cette époque. Cf. COHN, p. 790-791.

6. Voir la liste de COHN, p. 789-790 ; cf. aussi p. 824, 3, et p. 853.

entre autres, les scholies du *Parménide* 127 c : (Κεραμεικῷ), du *Critias* 112 A (Πνύξ et Λυκαβηττός), du *Phèdre* 254 E : (ὕσπληξ), 258 E (πνίγει), 262 A (ᾗ : cf. *Rép.* 453 E), 264 A (διανεῖν). Cette dernière correspond à la glose διανηξάμενοι d'Hésychios, et nous montre le scholiaste adaptant la glose à la forme du lemme de Platon. L'avant-dernière (de même que la scholie de la *Rép.* 331 A : ἀτάλλουσα = Hésych. ἀτάλλει) prouve l'utilisation de scholies homériques de Diogénian. Assez souvent, le scholiaste a contaminé plusieurs gloses de Diogénian, ou des gloses de Diogénian et de lexiques byzantins. Tantôt il abrège; tantôt il transcrit toute la glose, et, s'il y rencontre plusieurs explications, il ajoute ὡς νῦν à celle qui lui paraît convenir au passage [1]. Ce sont là des indices de travail intelligent.

La comparaison de certaines scholies avec Photios, et en outre avec Eustathe et la Συναγωγὴ λέξεων [2], montre que le scholiaste a puisé dans l'œuvre des Atticistes Ailios Dionysios, d'Halicarnasse, Pausanias et Phrynichos [3]. Ces lexiques atticistes, utilisés directement ou indirectement, sont en effet les sources principales du *Lexique* du Photios [4], pour ne parler que de celui-ci. Il est donc naturel d'expliquer par un emprunt du scholiaste aux Atticistes quelques-unes des nombreuses concordances de nos scholies et du lexique de Photios. Mais il ne faut pas oublier que ces sources principales ne sont pas les sources uniques ; Photios a introduit dans son *Lexique* des scholies qu'il trouvait en marge des œuvres classiques, et, en particulier, des Dialogues de Platon : dès lors, les concordances ne prouvent pas toujours un emprunt fait par le scholiaste, mais souvent un emprunt fait aux scholies. A cet égard, M. Cohn a justement critiqué la méthode de M. Giesing, pour qui toute coïncidence de Photios et des scholies implique l'utilisation d'Ailios Dionysios et de Pausanias par le scholiaste platonicien [5]. En somme,

1. Mettauer, *o. c.*, p. 92 ; Cohn, p. 792-793.

2. Nous reparlerons tout à l'heure de ce recueil byzantin, dont le lexique de Photios n'est qu'un remaniement.

3. Il a également utilisé Pollux (cf. Cohn, p. 824, n. 2), mais sans doute par l'intermédiaire d'un lexique d'époque tardive.

4. L. Cohn, *Philol. Anz.*, 1885, p. 48-49 ; R. Reitzenstein, *Der Anfang des Lexikons des Photios*, p. xvi, p. xxix, p. xxxix, p. xlviii (la Σοφιστικὴ προπαρασκευή de Phrynichos comme source principale du début du *Lexique*).

5. Sur ce point, F. Giesing, de même que Th. Freyer (*Leipziger Studien*, V, 1882 : scholies d'Eschine), suit l'exemple d'E. Schwabe (*Leipziger Stu-*

pour établir une relation certaine ou vraisemblable entre les scholies, héritées ou rassemblées par les Byzantins, et les lexiques atticistes (relation qui d'ailleurs s'expliquera quelquefois par la persistance de scholies antiques dans les manuscrits médiévaux et par l'incorporation de ces mêmes scholies dans les lexiques atticistes), il faut déterminer tout d'abord la relation de Photios aux Atticistes, et tenir compte uniquement des concordances de nos scholies avec les articles de Photios qui dérivent des Atticistes, non des concordances avec tous les articles de Photios indistinctement. Procéder autrement, c'est retomber dans l'erreur de Naber, qui dérivait de Boethos toutes les scholies identiques ou semblables aux gloses du lexique de Photios.

Il est d'ailleurs indubitable que les Atticistes ont été consultés, découpés et compilés par le scholiaste byzantin. Ailios Dionysios est cité dans la scholie de la *République*, V, 470 D (ἀλιτηριώδης· ...κατὰ Διονύσιον γὰρ τὸν Ἁλικαρνασσέα) [1]. Eustathe a puisé largement dans son lexique, et la concordance de certaines scholies à la fois avec Eustathe et avec des lexiques byzantins prouve généralement qu'elles proviennent d'Ailios Dionysios : telle est, par exemple, la scholie du *Second Alcibiade*, 147 D : τὸ φαῦλον [2], dont la fin se retrouve dans Photios (*s. v.* φαῦλον) [3]. Il semble que Photios ait consulté un abrégé, Eustathe et le scholiaste une édition détaillée des Ἀττικὰ ὀνόματα ; il est extrêmement invraisemblable, au contraire, que ce dernier n'ait utilisé les gloses

dien, IV, 1881, p. 67 sqq. : scholies de Thucydide). L. Cohn a montré les insuffisances de cette interprétation, dominée par le préjugé de la *source unique*.

1. Cette scholie est identique à la glose ἀλιτήριος de « Didymos » : peut-être représente-t-elle une scholie antique (Cohn, p. 821 ; cf. aussi Reitzenstein, o. c., p. 76, l. 3-11 et commentaire).

2. Cette λέξις d'Ailios Dionysios provient sans doute d'une édition annotée de Démosthène.

3. Voir dans Cohn, p. 809, la liste des emprunts faits par nos scholies à Ailios Dionysios. Cohn y ajoute (p. 822-823) la scholie du *Parménide*, 127 B (παιδικά), originairement une λέξις κωμική, et celle du *Gorgias*, 508 D (ἐπὶ κόρρης). Cf. Mettauer, p. 95, et déjà Naber, I, p. 24-30. — La scholie à δημιούμενον (*Théétète*, 161 E) ne peut provenir d'Ailios Dionysios, qui est beaucoup plus bref ; la comparaison du scholiaste, de Timée et d'Hésychios, montre que l'explication du mot δημιούμενον provient plutôt d'un grammairien ou d'un *commentateur de Platon*, auquel se rattacheraient à la fois la scholie, Ailios Dionysios, Diogénian et Timée. De même pour la scholie ἐπηλυγασάμενος (*Lysis*, 207 B).

d'Ailios Dionysios (comme le supposait Naber) que par l'intermédiaire des lexiques de Boethos. Car Diogénian, contemporain de Dionysios, est postérieur à Boethos et le cite dans la glose διὰ πάντων κριτής. A la vérité, le scholiaste, aussi bien que Photios, a probablement consulté l'œuvre de Dionysios (et de même celles des autres Atticistes) dans des rédactions diverses : ces œuvres en effet circulaient à part, et en outre dans la Συναγωγή, où elles s'étaient fondues [1]. — Eustathe et Suidas ont ainsi puisé dans Pausanias assez souvent, et il en est de même pour nos scholies. Pausanias a évidemment fourni la scholie des *Lettres*, 363 A (ἀμοργίς), identique à la glose de Suidas, et à l'explication d'Eustathe [2], qui cite expressément le *Lexique attique* de Pausanias. De la même source proviennent la scholie du Philèbe, 30 D (γενούστης), probablement celle du *Phèdre*, 229 D (Ἄρειος πάγος) [3], et un certain nombre d'autres [4]. — Enfin, nous savons que Phrynichos regardait Platon, Démosthène et Eschine le Socratique comme les modèles suprêmes de l'atticisme [5], et que sa *Préparation sophistique* (cahier d'expressions et de tournures élégantes) renfermait des gloses platoniciennes [6] : il est donc probable qu'un certain nombre de scholies platoniciennes dérivent de cette source.

Outre ces lexiques antiques, doit-on supposer que le scholiaste ait utilisé des recueils byzantins ? M. Cohn le pense, et sa conclusion nous paraît extrêmement vraisemblable. Une fois éliminées les scholies antiques et les scholies byzantines tirées de lexiques antiques, il reste, en effet, un assez grand nombre de scholies byzantines qui se retrouvent aussi dans Photios, Eustathe, Suidas. En particulier, l'étude du *Lexique* de Photios montre que la plus importante des sources *immédiates* de ce lexique a été aussi la source immédiate de Suidas ; cette source est le remanie-

1. Cf. REITZENSTEIN, *o. c.*, p. LII.
2. Dans son *Commentaire sur Denys le Périégète*, au vers 525.
3. Qui se retrouve dans SUIDAS, l'*Etymol. magnum* et le 6e *lexique de Bekker*, 444, 1. — COHN (p. 824, n. 4) suppose que cette notice n'a passé de Pausanias au scholiaste que par l'intermédiaire d'un lexique byzantin.
4. Voir la liste de COHN, p. 810 ; cf. p. 812-813, et *Philol. An.*, p. 53 ; voir aussi NABER, I, p. 30 sqq.
5. PHOTIOS, *Bibli.*, *cod.* 158, p. 101b, éd. Bekker.
6. Par exemple : ἄνθης· ἀνθήσεως, qui se rapporte au *Phèdre* (230 B) et a passé de Phrynichos dans le *Lexique* de Photios (REITZENSTEIN, *o. c.*, p. 110, l. 25).

ment d'un lexique d'époque byzantine, la Συναγωγή λέξεων χρησίμων ἐκ διαφόρων σοφῶν τε καὶ ῥητόρων πολλῶν. Un remaniement analogue, altéré par des suppressions et des interpolations diverses, a été conservé dans le *Coislinianus* 345; la lettre α du *Coisl.* 345, publiée par BEKKER dans le *6e lexique* de ses *Anecdota*, a été plus profondément modifiée que les autres, par la contamination de gloses différentes, par l'abréviation de certaines autres, et surtout par des additions considérables, tirées des Atticistes, d'Harpocration, de l'*Etymologicum genuinum*, etc. Les lettres β-ω, publiées par BACHMANN, sont beaucoup plus proches de la Συναγωγή primitive; il en est de même pour le *codex Coislinianus* 347 (malheureusement plein de lacunes, et incomplètement suppléé par un manuscrit d'époque tardive qui se trouve à Berlin), dont BOYSEN a publié la lettre α[1]. On peut réserver au contenu du *Coisl.* 347 le nom de Συναγωγή; le *lexique de Bachmann* représentant provisoirement pour nous la partie non publiée de ce manuscrit. La Συναγωγή originelle n'est elle-même qu'une des formes du *Glossaire de Cyrille*, qui, sans cesse abrégé, complété, revisé, constitue la trame de presque tous les lexiques byzantins[2].

Or on peut relever une centaine de coïncidences entre la Συναγωγή (lexiques de Boysen et Bachmann) et les scholies platoniciennes. M. Cohn en a dressé la liste[3]. Voici celles qui se rapportent au *Phèdre* : 228 C, ἁμῶς γέ πως (= *6e lexique de Bekker*, 389, 28 = SUIDAS, *s. v.*) ; 234 D, γάνυσθαι (= *lexique de Bachmann* et SUIDAS) ; 242 C, ἔθραξε (= *lexique de Bachmann* = PHOTIOS = SUIDAS = *Etym. M.*, 454, 19, *s. v.* θράττειν) ; 243 A, Πέργαμα (= *lex. Bachm.* = PHOTIOS = SUIDAS, *s. v*, Πέργαμον) ; 243 B, παλινῳδίαν (= *lex. Bachm.* = PHOTIOS = SUIDAS, *s. v.* παλινῳδία) ; 248 A, ὑποβρύχιαι (= *lex. Bachm.* = PHOTIOS = SUIDAS, *s. v.* ὑποβρύχιοι). Ces concordances, assurément, ne prouvent pas que toutes ces scholies platoniciennes dérivent de la Συναγωγή, comme le croyait M. Cohn[4]. Nous savons au contraire que la Συναγωγή a été constituée par l'addition, au primitif

1. K. BOYSEN, *Lexici Segueriani* Συναγωγὴ λέξεων χρησίμων *inscripti pars prima ex codice Coisliniano 347 edita* (Marburg, 1891).
2. Voir R. REITZENSTEIN, *o. c.*, p. XXXI-XXXII, XLIV-XLVI; et aussi G. WENTZEL, *Stzb. Akad. Berlin*, 1895, p. 477-482.
3. COHN, p. 815-816; cf. p. 824, n. 5.
4. Id., *ibid.*

glossaire de Cyrille, de scholies tirées des manuscrits de Platon (et aussi de Thucydède et d'Euripide), et, en outre, de λέξεις atticistes, de gloses bibliques et homériques [1]. Donc une partie seulement des scholies communes aux manuscrits de Platon et à la Συναγωγή dérivent de celle-ci ; le reste existait dans les manuscrits de Platon avant la recension qui a constitué la Συναγωγή : les unes puisées par les Byzantins aux lexiques antiques, les autres léguées par les manuscrits anciens et l'archétype. Nous aurions donc un double triage à faire pour parvenir au fonds primitif des scholies. A vrai dire, quelques-unes de ces scholies antiques se révèlent à leur forme. Par exemple, la scholie des *Lois*, 853 D (κερασβόλους), se retrouve dans Suidas (au mot κεράσβολα), dans la Συναγωγή et dans Photios, où elle se termine ainsi : ὅταν οὖν λέγῃ κερασβόλους, τοὺς ἀπαιδεύτους καὶ σκληροὺς καὶ μὴ πειθομένους τοῖς νόμοις φησίν. Or l'emploi de ce simple mot φησίν, sans nom d'auteur, est tout naturel dans une scholie, mais surprenant dans un lexique ; et de même l'emploi du verbe λέγῃ. Nous avons donc affaire à une scholie ancienne, qui a sans doute passé des manuscrits platoniciens à la Συναγωγή [2].

Celle-ci a transmis à notre scholiaste un bon nombre de gloses de Diogénian, qu'elle avait recueillies en les transformant plus ou moins et qui, dès lors, ne ressemblent pas littéralement à celles d'Hésychios [3]. Outre cette différence dans les détails, qui trahit l'emploi de l'intermédiaire byzantin, certaines des gloses de Diogénian se retrouvent dans la συναγωγή avec les mêmes fautes que dans nos scholies. Par exemple la glose τέμμειν (Diogénian-Hésychios = πείθειν, τιμᾶν, ἡγεῖσθαι) est devenue τέμνειν dans la Συναγωγή, et le scholiaste a reproduit cette absurdité en marge des *Lettres* (353 E). Dans d'autres cas, le scholiaste a emprunté l'explication d'une même expression (par exemple ἁμῶς γέ πως), tantôt à Diogénian directement (*Charmide* 175 C : accord avec *Hésychios* et le *Grand Etymologique*), tantôt à la Συναγωγή (*Phèdre* 228 C : accord avec Suidas et le lexique de Bekker) [4]. — D'ailleurs, on peut dire qu'en général il procède

1. Voir WENTZEL, *l. c.*, p. 479 ; REITZENSTEIN, *o. c.*, p. XXXI, n. 1.
2. Cf. COHN, p. 818-819.
3. Voir la liste de COHN, p. 819.
4. Il y a là peut-être des scholies d'époques ou d'auteurs différents. Il arrive ainsi que les Byzantins utilisent les mêmes œuvres érudites à la fois directement et dans des recueils où elles se sont fondues (cf. REITZENSTEIN, *o. c.*, p. LII).

assez machinalement et sans grande intelligence. L'exemple de la glose τέρμιν le montre ; d'autres le confirment. Dans le *Banquet* 221 E, ὄνους κανθηλίους signifie simplement : ânes bâtés, bêtes de somme : l'expression n'a pris que plus tard un sens figuré ; mais le scholiaste transcrit simplement la glose de la Συναγωγή : τοὺς βραδεῖς νόησαι, etc. Dans le *Phèdre* 243 A, le mot Πέργαμα (de Stésichore) désigne Troie. Le scholiaste explique : τὰ ὑψηλά ; dans la glose du lexique byzantin (Πέργαμον· τὴν πόλιν Ἴωνες λέγουσιν· οἱ δὲ πάντες τὰ ὑψηλά), il a pris justement l'interprétation qui ne convenait pas au passage[1].

Telles sont les diverses sources, antiques et byzantines[2], auxquelles ont été puisées les *scholies grammaticales* du groupe RS. Aux scholies antiques et aux vestiges des commentaires néoplatoniciens se sont ajoutés des extraits de « Didymos », de Boethos et de Timée, de Diogénian et d'Hésychios, des atticistes Ailios Dionysios, Pausanias et Phrynichos, — utilisés à la fois directement et par l'intermédiaire de compilations postérieures —, enfin de la Συναγωγή λέξεων χρησίμων. De la façon, assez uniforme, dont ces sources ont été utilisées, et de leur fréquente contamination, on peut conclure avec une grande vraisemblance qu'elles émanent d'un seul scholiaste. Celui-ci appartenait sans aucun doute à l'époque byzantine[3]. Tout d'abord, l'utilisation de sources byzantines l'indique suffisamment. Les gloses grammaticales sont fréquemment jointes à des scholies philosophiques extraites de commentaires néoplatoniciens, et cette union n'a pu

1. Cf. Cohn, p. 820-821.

2. Cohn signale encore des concordances entre les scholies relatives aux institutions athéniennes et un *lexique des orateurs*, dont il fait la source commune de certains articles de Photios, des notices ajoutées dans le 6e *lexique de Bekker* à la Συναγωγή primitive, du *Lexicon Patmiense* (= *B. C. H.*, I, 10-16, 137-155), du *Lexicon Cantabrigiense* de Cl. Casilo. Ce *lexique des orateurs*, probablement antique, et assez proche quelquefois d'Harpocration (comme ce dernier, il aurait utilisé des extraits de commentaires anciens sur les orateurs attiques) et du livre VIII de Pollux, aurait fourni des scholies comme celle de la *République*, 421 A (νευροῤῥάφους εἶπε Λυκοῦργος τοὺς τὰ νεῦρα ῥάπτοντας ταῖς κόραις ; celle du *Phèdre*, 229 D : Ἀρείου πάγου, qui dériverait de Pausanias par cet intermédiaire : celle du *Phèdre*, 242 A : σταθερόν, etc. (voir dans Cohn, p. 829-831, et p. 824, n. 1, une liste complète des concordances entre nos scholies et ce lexique hypothétique).

3. Mettauer (*o. c.*, p. 113) plaçait au contraire la rédaction de l'ensemble des scholies peu après la fin de l'École néoplatonicienne, c'est-à-dire dans la première moitié du VIe siècle.

se faire qu'après le VI[e] siècle. Certaines de nos scholies reproduisent les gloses de Timée ou de Diogénian précisément avec les corruptions qui les défiguraient au temps de Photios. Enfin, le travail de compilation des scholies, tantôt assez intelligent, tantôt tout à fait machinal, semble bien un travail byzantin : même au VI[e] siècle, l'érudition des grammairiens garde encore quelque chose de plus personnel et de plus indépendant à l'égard des sources utilisées [1].

Le VII[e] et le VIII[e] siècles avaient été une époque de stagnation. Au IX[e], on recommence, et surtout autour de Photios, à s'intéresser aux auteurs anciens. Tout naturellement, c'est à l'époque où l'on se remet à lire les œuvres de Platon, et à cette époque seulement, qu'il paraît utile de faciliter l'intelligence du texte en ajoutant aux manuscrits des notes marginales, ou, plus exactement, en accroissant le petit nombre de celles qui y figuraient déjà. Pour la même raison, ce corps de scholies, ainsi constitué au IX[e] siècle, se développe graduellement au cours des siècles suivants, comme nous l'avons vu [2]. Mais le travail du IX[e] siècle est vraiment décisif : la partie la plus étendue et la plus importante de nos scholies byzantines est alors rassemblée, et recouvre les quelques scholies antiques encore subsistantes. — Il faut noter que les sources du scholiaste du IX[e] siècle, telles que nous les avons définies jusqu'ici « sont toutes des œuvres qui ont été utilisées aussi par Photios » [3]. On peut donc penser que, parmi les scholies grammaticales R S, celles qui remontent au IX[e] siècle ne sont pas sans rapport avec l'activité philologique de Photios. Il nous faudra tenter de préciser ce rapport.

Outre les scholies philosophiques et les scholies grammaticales, nos manuscrits renferment aussi des *scholies parémiogra-*

1. Voir COHN, p. 836.

2. Voir plus haut, p. 248-249, sur les scholies du *Bodleianus*, et sur le rapport du *Venetus* T aux manuscrits plus récents de la même famille. Une collation minutieuse et un classement chronologique des scholies du *Parisinus* A, comparées à celles du *Venetus* T, révéleraient peut-être quelques divergences significatives. IMMISCH (*De rec.*, p. 98-105) a donné un excellent tableau comparatif des scholies du *Bodleianus* B, du *Venetus* T, du *Vindobonensis* W, du *Vindobonensis* Y (avec le *Venetus* 590), du *Venetus* S, du *Venetus* 186 et du *Venetus* E.

3. COHN, p. 836. Cette remarque conserve toute sa force probante, même si l'on fait une plus grande place à Boethos (ce qui n'est pas vraisemblable) ou aux Atticistes.

phiques et des scholies géographiques assez intéressantes. Naber pense que les explications de proverbes sont tirées de Boethos, comme les gloses grammaticales [1]. Nous avons vu que les opuscules de Boethos n'avaient fourni qu'un petit nombre de ces dernières. Et rien ne nous fait croire qu'ils aient renfermé des explications de proverbes : l'examen des scholies parémiographiques semble même prouver le contraire, car aucun n'a le caractère des gloses de Boethos, telles que nous les connaissons. Et Mettauer a montré qu'elles ressemblent bien moins à Photios qu'à Zénobios. Mais Zénobios, dont l'œuvre se trouve sous sa forme la plus ancienne dans un manuscrit de l'Athos [2], a puisé surtout dans le recueil de Loukillos de Tarrha [3]. Et une de nos scholies (*République*, 337 A, sur le rire sardonique) mentionne expressément ce dernier : ἤκουσα δὲ, φησὶν ὁ Ταρραῖος, ἐπιχωρίων λεγόντων... Warnkross et Cohn en concluent que nos scholies ont été tirées directement de Tarrhaios [4]. En effet, alors que les Byzantins ont de plus en plus abrégé et mutilé les recueils parémiographiques, nos scholies ont conservé une foule de citations (surtout de Platon et des comiques) qui prouve leurs relations à une bonne source antique. Warnkross dresse une liste de ces scholies : par exemple, celles du *Phèdre* 257 D (γλυκὺς ἀγκών), 260 B-C (ὄνου σκιά), 279 C (κοινὰ τὰ τῶν φίλων). M. Cohn en ajoute d'autres [5], telles les scholies du *Phèdre* 241 B (ὀστράκου

1. Et il regarde tout naturellement Boethos comme la source de Photios pour les gloses qui coïncident avec nos scholies parémiographiques. Cf. la discussion de COHN, p. 846-848, contre la thèse de WARNKROSS, qui attribue encore quelques-unes de ces scholies à Boethos.

2. Publié par MILLER, *Mélanges de litt. grecque*, p. 349-375.

3. Sur Loukillos de Tarrha, cf. GUDEMAN, *Grundriss*[3]..., p. 19, n. 2, et p. 57 ; WARNKROSS, *De paroem. cap. duo* (1881) ; COHN, p. 839-840 ; O. CRUSIUS, *Analecta critica ad paroemiographos Graecos* (1883), p. 20.

4. Les *scholies parémiographiques* commencent généralement par (παροιμία) ἐπὶ τῶν... et se terminent par des citations : μεμνή(ν)ται ταύτης... Toutes celles qui n'ont pas cette forme doivent plutôt être comptées parmi les *scholies exégétiques* et proviennent d'une autre source (par exemple, des commentaires néoplatoniciens, dont nous avons déjà parlé) ; telles sont les scholies du *Phèdre*, 241 D (ὡς λύκοι), 242 B (οὐ πόλεμον), 260 C (κάρπον ὡς), et de plusieurs autres dialogues (cf. COHN, p. 840).

5. La première liste (COHN, p. 841-842) montre les concordances des scholies avec le Zénobios de Miller, avec Photios, Suidas, certaines scholies d'Aristophane, etc. La seconde liste (p. 843) montre des concordances analogues (Zénobios n'étant plus représenté par le manuscrit de l'Athos, mais par une autre rédaction : *Coislinianus*, etc.).

μεταπεσόντος), 272 c (λύκου ῥήματα), 276 b ('Αδώνιδος κῆποι)[1]. — Diogénian et Pausanias ont puisé aussi dans le recueil de Tarrhaios : il est donc tout naturel que nos scholies concordent avec eux ; par exemple, la scholie 'Αδώνιδος κῆποι se retrouve, sous une forme identique, dans Diogénian (I, 14)[2]. — Dans certains cas, le scholiaste semble avoir emprunté à Tarrhaios une double explication. Par exemple, pour γλυκὺς ἀγκών (257 d) : la meilleure donnée en premier lieu, se retrouve dans Zénobios, qui se réfère expressément à Tarrhaios, et dans Eustathe ; toutes deux ensemble figurent dans Hésychios et dans le *Coislinianus*[3].

L'œuvre de Loukillos de Tarrha, remplacée au second siècle par l'abrégé qu'en fit Zénobios, a dû être bien vite oubliée, pense M. Cohn. En dehors de notre scholiaste, Philon de Byblos, dit-il, paraît être le seul, en ce même siècle, qui le cite explicitement. Si les scholies parémiographiques ont été extraites du recueil original de Tarrhaios, elles auraient donc été rédigées très anciennement, et peut-être dès le second siècle. — Et il en serait de même, suivant M. Cohn, des *scholies géographiques*. Celles-ci, d'après Mettauer, proviendraient de quatre sources : Diogénian, Strabon, Ptolémée, Étienne de Byzance. Nous avons vu qu'en effet le premier a été directement utilisé par le scholiaste ; de même le second, cité dans une annotation du *Bodleianus* (*Sophiste* 216 a). Le troisième est aussi mentionné une fois[4]. Mais toutes les scholies géographiques ont une forme identique ; il est donc très vraisemblable qu'elles ont une source unique. Or les indications données sur les dèmes attiques pourraient venir de *Diodore le périégète*, 26 fois cité dans Harpocration, et utilisé également par Étienne de Byzance (comme le montrent de nombreuses

1. La scholie 241 b coïncide avec une glose parémiographique du *Coislinianus* : celle-ci vient de Zénobios, et la scholie dériverait de Tarrhaios (cf. Cohn, p. 848). La scholie 272 c se retrouve aussi dans le *Coislinianus* (*Appendix Proverbiorum*).

2. Cf. l'autre forme du proverbe (ἀκαρπότερος εἶ 'Αδώνιδος κήπων) dans Zénob., I, 49.

3. *Corpus Paroem. gr.*, I, 486. — Suidas nous a conservé une troisième explication, qui se réfère — pour la combattre — à l'interprétation courante (attribuée par Zénobios à Tarrhaios), et qui vient sans doute d'Ailios Dionysios.

4. Dans la scholie de la *République*, 519 c = Ptolémée, IV, 6, 34. — Il a été utilisé daus la scholie du *Timée*, 24 e, empruntée au commentaire de Proclos.

concordances entre ces deux compilateurs, et les citations du dernier) : car la plupart de ces indications données par nos scholies concordent avec celles d'Étienne de Byzance (et quelquefois, en outre, avec celles d'Harpocration) et néanmoins n'en dérivent pas (il y a huit divergences). Diodore écrivait au IVe siècle, avant la création des 11e et 12e tribus ; or, tous les détails des scholies conviennent à l'époque des 10 tribus. Diodore est donc la source du scholiaste : source indirecte, assurément ; et nous ignorons le nombre des intermédiaires. Certaines fautes montrent seulement que le scholiaste a utilisé une *liste alphabétique* des dèmes. Les autres scholies géographiques proviennent aussi d'une ou plusieurs listes alphabétiques (de villes, pays, fleuves, montagnes) [1], comme le prouve la confusion d'Épidaure et Épidamne dans la scholie de l'*Ion* 530 A (Ἐπίδαυρος· πόλις ἐν Ἰλλυρίδι). Ces listes avaient de nombreux points de contact avec Étienne de Byzance [2], mais aussi des divergences considérables, comme l'a montré Niese [3]. Or, en matière géographique, toute la science des Byzantins semble reposer sur Strabon et Étienne de Byzance. Les scholies géographiques auraient donc été recueillies plus tôt, au moment où existaient encore, sous forme de listes alphabétiques, des extraits de Diodore le périégète et d'autres érudits : peut-être au second siècle de notre ère, comme les proverbes, et peut-être par le même scholiaste ; tel est du moins l'avis de M. Cohn.

Si ces hypothèses étaient exactes, il serait peut-être difficile de les concilier avec l'idée (très vraisemblable, comme nous l'avons vu) d'un archétype commun à tous nos manuscrits. Ces scholies parémiographiques et géographiques auraient dû y figurer. Et pourquoi, dès lors, le recueil des scholies du *Bodleianus* [4] et de sa famille ne les contiendrait-il plus ? — Toutefois la difficulté n'est pas complètement insoluble. D'abord, il n'est pas

1. Ces listes étaient très nombreuses. Diogénian en avait écrit une.

2. Par exemple, dans les scholies du *Phèdre*, 229 E : Δελφοί (= *République*, 427 A) et 244 B : Δωδώνη. Celle-ci, dans le *Venetus* T, va seulement jusqu'à Διός (= scholie R).

3. Par exemple, dans la scholie du *Phèdre*, 230 B : Ἀχελῷος, etc.

4. On ne trouve dans le *Bodleianus* qu'une seule scholie parémiographique, celle du *Cratyle* 413 A, qui est peut-être une scholie antique (COHN, p. 841, n. 1), peut-être le dernier vestige, dans la famille B, des scholies parémiographiques de l'archétype.

décisivement prouvé que la rédaction de ces proverbes et notices géographiques soit si ancienne. Pour les dernières, M. Cohn lui-même trouve surprenant que le même homme, après avoir fait de si bons extraits de Tarrhaios, ait été capable de confondre Épidaure et Épidamne. En effet, cette erreur grossière se comprend mieux chez un Byzantin, qui n'a pas vu la Grèce et ne connaît pas les sanctuaires grecs. Quant à l'œuvre de Tarrhaios, n'est-il pas loisible de croire que le scholiaste l'a consultée dans l'abrégé fait par Zénobios, encore assez volumineux et riche ? Or cet abrégé était lu par les Byzantins. Comme Zénobios avait abrégé à la fois Didymos et Tarrhaios[1], il est tout naturel, dans les cas où ses deux sources différaient, qu'il ait cité nommément l'un ou l'autre de ses auteurs : et c'est dans une telle citation que le scholiaste a pu trouver le nom de Tarrhaios. — Si même il était démontré que les scholies géographiques et parémiographiques ont été recueillies dès le second siècle et auraient dû figurer dans l'archétype, il reste loisible de supposer (et ce n'est nullement un expédient : nous avons vu des exemples analogues à propos des scholies philosophiques absentes du *Bodleianus*) que ces scholies ont pu être négligées, volontairement ou non, dans certaines copies, d'où précisément la source du *Bodleianus* a dérivé par recension. Mais peut-être la première hypothèse est-elle la plus vraisemblable et devons-nous croire que la grande masse des scholies grammaticales, philosophiques, juridiques, parémiographiques[2], géographiques, a été extraite d'œuvres diverses par un même scholiaste byzantin. L'auteur de cette rédaction définitive serait identique, d'après M. Cohn[3], à celui qui a si considérablement accru le corps des scholies grammaticales par des extraits de Diogénian et autres lexicographes. Le scholiaste R S serait, en somme, un grammairien (assez peu cultivé, à en juger d'après certaines erreurs grossières) qui

1. Cf. A. et M. Croiset, *Hist. de la litt. grecque*, V, p. 648.

2. Il est d'ailleurs vraisemblable qu'un certain nombre de scholies platoniciennes antiques portaient sur des proverbes, et que les parémiographes ont souvent compilé des scholies de ce genre (H. Sauppe, *l. c.*, p. 1631) ; tirées des manuscrits platoniciens, certaines scholies parémiographiques y seraient finalement revenues. Quelques-unes même ont pu subsister dans les manuscrits, figurer dans l'archétype, et passer de là dans certains exemplaires.

3. Cohn, p. 858.

aurait compilé et rassemblé tous ces renseignements au IXe siècle, sous l'influence plus ou moins directe de Photios.

*
* *

Comment pouvons-nous nous représenter cette influence de Photios sur la rédaction des scholies platoniciennes ? Il faut d'abord remarquer, à cet égard, le caractère très différent des scholies O (en entendant par là les scholies du *Clarkianus* qui remontent à son modèle) et des scholies R S (également considérées sous leur forme primitive)[1]. Un grand nombre des premières, comme nous l'avons vu, appellent l'attention sur la syntaxe des cas, des modes et des propositions, sur l'usage attique des termes, sur l'emploi des figures de rhétorique. Elles sont généralement assez élémentaires. Nous l'avons remarqué : on croirait lire les notes prises par un fidèle disciple pendant l'explication d'un professeur de grammaire. Le recenseur et possesseur de l'archétype de la famille B a dû faire ses études vers le milieu du IXe siècle, aller entendre Photios chez lui, profiter de ses conseils, assister peut-être à quelques explications de diverses œuvres de Platon (Photios n'aimait pas Platon, mais il l'avait étudié, le faisait étudier aux autres et se préoccupait d'en faciliter la lecture)[2], collationner plusieurs manuscrits pour améliorer le texte de son exemplaire, y faire des corrections, y inscrire des variantes et des notes d'exégèse — surtout grammaticale, — les unes d'après ce qu'il avait entendu, les autres d'après ses recherches et ses lectures personnelles, plus ou moins guidées par Photios. Sur ce manuscrit, Aréthas devait plus tard faire copier son exemplaire et l'enrichir à son tour de remarques personnelles et de renseignements qu'il avait extraits

1. Au premier groupe appartiennent les scholies du *Bodleianus*; au second, celles des autres familles : les scholies des groupes A T, Y, W représentent toutes une rédaction à peu près identique. Cf. JORDAN, *G. G. A.*, 1879, p. 44, note; HENSEL, *o. c.*, p. 45 (les scholies de W ressemblent à celles de T, diffèrent nettement de celles de B); IMMISCH, *o. c.*, p. 97.

2. Nous avons vu que, dans sa *Bibliothèque*, après avoir analysé le lexique platonicien de Timée et les deux lexiques platoniciens de Boethos, il exprime le désir qu'on fonde ensemble les deux derniers et qu'on y incorpore celui de Timée : *ce serait*, dit-il, *un recueil fort utile à tous ceux qui veulent lire les œuvres de Platon.*

ou fait extraire surtout de commentaires philosophiques. En somme, les scholies O sont l'œuvre des possesseurs mêmes du manuscrit et de son modèle, travaillant à part, et successivement, à améliorer leur exemplaire, et à s'en faliciter à eux-mêmes l'intelligence.

On imagine différemment l'origine des scholies R S. Celles-ci donnent bien plutôt l'impression d'une œuvre collective et d'une tâche commandée. Le scholiaste a dû profiter de tout un travail de recherches, de dépouillements, de compilation, fait dans une sorte de « séminaire philologique ». Or nous savons que Photios fut un véritable « directeur d'études », et nous avons vu que les premiers recueils *étymologiques* ont été rassemblés sous son impulsion et son contrôle. Il y avait sans doute, autour de lui, une organisation du travail scientifique analogue à celle de l'Académie de Platon et surtout du Lycée d'Aristote, et destinée, elle aussi, à préparer des synthèses érudites. Naturellement, l'érudition du IXe siècle byzantin ne peut être comparée que de très loin à celle de la belle époque grecque. Elle se réduit, dans la plupart des cas, à une compilation plus ou moins intelligente. On fait un travail de mosaïque; on découpe les œuvres antiques et on en dispose le contenu dans un autre ordre (ordre des matières, ordre alphabétique, etc.) : tels seront les extraits historiques de Constantin; tels les *Lexiques* et *Etymologiques* de toute sorte [1]; et telles nos scholies et celles d'autres auteurs, empruntées aux grammairiens et aux exégètes de l'antiquité. En somme, les philologues byzantins font œuvre pédagogique et didactique avant tout. Ils ne visent pas à l'originalité, mais à l'utilité; ils cherchent à rendre accessibles les ouvrages classiques, en les éditant lisiblement, soigneusement et méthodiquement (transcription en minuscules, recensions savantes), et en les expliquant, en les annotant, en les couvrant de scholies nouvelles : travail qui se poursuit parallèlement aux autres compilations, qui tantôt leur emprunte et tantôt leur fournit des matériaux [2]. Comme toute époque de Renaissance, celle-ci est pleine de contrastes inattendus, et nous montre un mélange sur-

1. Voir B. Keil, *G. G. N.*, 1907, p. 217-218; R. Reitzenstein, *Gesch. der gr. Etym.*, p. 47.

2. Au XIIe siècle, le rédacteur de l'*Etymologicum magnum* puise dans un recueil de scholies platoniciennes (Reitzenstein, *ibid.*, p. 250).

prenant de rare ouverture d'esprit et de niais pédantisme, de vues pénétrantes et d'erreurs grossières. C'est exactement ce que nous trouvons dans nos scholies R S. Elles peuvent avoir été rassemblées, au temps de Photios ou après Photios[1], par un de ses auxiliaires ou de ses disciples, qui a profité des matériaux recueillis pour Photios et par Photios lui-même[2]. Nous comprenons ainsi que les œuvres citées et utilisées par le scholiaste soient celles-là précisément dont Photios aussi a fait usage. — Ces notices érudites pouvaient être différemment réparties suivant les manuscrits, et ajoutées en marge de manuscrits assez différents. Ainsi, dès cette époque, il a pu y avoir des rédactions diverses des scholies, rédactions qu'on peut rattacher à la famille A T[3], au groupe Y, au groupe W.

Sauf cette différence, d'ailleurs assez sensible, l'histoire des scholies, de la rédaction O ou de la rédaction R S, est la même dans ses grandes lignes. Toutes ces scholies ne sont pas de même époque : on y retrouve diverses couches superposées et quelquefois amalganées ; l'ensemble n'en est jamais fixé, mais se développe au cours de la durée, toujours en formation et en devenir. Dès le vivant de Platon, les manuscrits qui contenaient tel ou tel de ses Dialogues ont pu être annotés par leurs possesseurs, membres de l'Académie ou lecteurs lointains. Dès la fin du IVe siècle, et jusqu'au VIe siècle après notre ère, Platon fut commenté par les philosophes, et aussi par les grammairiens. De ces travaux d'exégèse (et de ceux du second siècle surtout) se détachèrent tout naturellement des notes marginales[4] ; puis ces

1. Nous avons vu, par la seule comparaison des scholies du *Paris.* A et du *Flor.* δ, que les scholies de A figuraient dans le modèle de celui-ci, et quelquefois ne reproduisent pas tout ce que contenait ce modèle (cf. IMMISCH, p. 56-57).

2. La part prédominante de la *lexicographie*, dans les scholies R S, nous ramène également à Photios et à son Ecole.

3. Le manuscrit d'après lequel a été faite la traduction arménienne des *Lois* (c'est-à-dire un des manuscrits communément consultés, au temps de Constantin Monomaque, par les érudits et les lecteurs cultivés de Constantinople) renferme presque toutes les scholies du *Paris.* A (IMMISCH, p. 28).

4 Dans nos scholies, nous voyons encore les traces de l'*exégèse philologique* des auteurs anciens, telle que Denys de Thrace la définit : *explication des figures de mots et de pensées* ἐξήγησις κατὰ τοὺς ἐνυπάρχοντας ποιητικοὺς τρόπους), explication des termes et du fond (γλωσσῶν καὶ ἱστοριῶν πρόχειρος ἀπόδοσις), *exemples d'application des règles grammaticales* (ἀναλογίας ἐκλο-

notes marginales, rassemblées, purent nourrir de leur substance d'autres commentaires ; ces scholies ou ces commentaires séparés du texte furent compilés, depuis l'époque d'Auguste, par les faiseurs de lexiques spéciaux ou généraux, qui en déposèrent le contenu dans un ordre de matières ou un ordre alphabétique plus ou moins rigoureux ; et ces lexiques eux-mêmes fournirent aux lecteurs et aux exégètes de Platon des gloses (aussi bien platoniciennes qu'oratoires ou homériques) qui vinrent à leur tour enrichir les marges des exemplaires et en faciliter la lecture aux élèves, aux spécialistes, aux amateurs. — Mais, depuis le second siècle après notre ère, la manie de l'abréviation sévit de plus en plus : les scholies se décharnent donc graduellement. D'autre part, en dehors de l'École et des chrétiens platonisants, on lit de moins en moins Platon ; dans l'École même, on lit de moins en moins ses œuvres. Le travail d'annotation, qui suppose des lecteurs assidus et désireux de comprendre, dépérit à mesure que le nombre de ses lecteurs diminue. : les manuscrits de la fin de l'antiquité, malgré l'apport des commentaires néoplatoniciens, portent relativement peu de scholies.

Celles-ci, de l'archétype, passeront dans les manuscrits du moyen âge, qui en garderont plus ou moins, suivant la conscience ou l'intelligence du copiste, suivant son caprice ou le hasard des circonstances. Car un lecteur désire avoir le plus de notes possible, pour se guider : un copiste qui fait sa tâche sans autre but, même s'il la fait consciencieusement, peut négliger un plus ou moins grand nombre de ces annotations qui sont en dehors du texte. Tel est le fonds primitif de nos scholies, le moins étendu, et peut-être le plus précieux, pour tout ce qu'il a conservé d'authentiquement ancien. — Au cours du IX[e] siècle renaît l'amour des lettres classiques, et, pour en faciliter l'intelligence, l'érudition renaît en même temps. C'est de cette érudi-

γισμός), enfin et surtout *jugement esthétique* (κρίσις ποιημάτων). — D'ailleurs, les scholies qui ont ces caractères ne sont pas nécessairement antiques : les grammairiens byzantins, naturellement, expliquaient les textes suivant les méthodes formulées par les grammairiens anciens. Nous avons vu (au chap. III) que, dans les éditions savantes, certaines de ces scholies antiques étaient rattachées au texte par des *signes critiques* ou *exégétiques* (analogues à ceux des manuscrits d'Homère), et que les manuscrits médiévaux de Platon n'ont conservé de ces signes que des vestiges presque méconnaissables (cf. plus haut, p. 187, n. 2, pour deux scholies du *Gorgias*).

tion, assez intelligente en somme (malgré quelques bévues) que proviennent la plus grande partie de nos scholies, extraites, comme l'avaient été les scholies antiques, des commentaires philosophiques, des œuvres des grammairiens, des géographes, etc. Quelques-unes de ces scholies n'ont d'ailleurs rien d'érudit : ce sont des notes que les lecteurs jettent en marge de leur texte, pour exprimer leur sentiment sur ce qu'ils lisent, se rappeler certaines idées semblables et rencontrées ailleurs, etc. Enfin, au cours des siècles suivants et jusqu'à l'usage de l'imprimerie, de nouvelles scholies, recueillies comme celles du IX[e] siècle et puisées à des sources analogues, ne cessent de se déposer à côté des autres. Une fois Platon imprimé, les notes au bas des pages remplaceront les scholies marginales et répondront aux mêmes besoins. — Il reste maintenant à voir ce que devient le texte même de Platon pendant cette dernière période.

CHAPITRE VII

Renaissance byzantine et renaissance occidentale. Manuscrits secondaires. Éditions imprimées.

Photios avait remis en honneur les études classiques et organisé de grands travaux d'érudition. Le mouvement qu'il avait suscité ne s'arrête plus désormais. A partir du xe siècle, le nombre des manuscrits de tous les auteurs s'accroît notablement parce qu'on lit et qu'on étudie de plus en plus. Mais Platon ne bénéficie pas seulement de la renaissance classique : il est encore l'objet de controverses passionnées. Dès le ixe siècle, Photios et ses partisans, les théologiens imbus d'aristotélisme et mal disposés pour la philosophie platonicienne, avaient rencontré des contradicteurs enthousiastes et décidés : George Hamartolos, nous l'avons vu, méprise Aristote et regarde Platon comme un précurseur du Christ. Ainsi commence la querelle où se complairont pendant six siècles les théologiens de Byzance et qui, portée devant les Occidentaux, se terminera par la victoire des novateurs, la restauration de l'Académie à Florence, le succès de l'apologie de Bessarion, de la traduction de Ficin et de l'édition d'Alde Manuce. Dans l'intervalle, cette polémique sans relâche impose la doctrine platonicienne à l'attention de tous les esprits réfléchis, et donne aux ouvrages du philosophe antique un perpétuel intérêt d'actualité ; défenseurs et adversaires doivent les lire et donnent envie de les lire : ils contribuent donc à en multiplier les exemplaires, à sauver de la négligence et de l'oubli ceux qui existent déjà, et, en particulier, à répandre les copies soigneusement recensées et annotées qu'ont établies les grammairiens.

Au cours de cette querelle, l'un des plus fervents admirateurs et des plus subtils exégètes de Platon fut Constantin Psellos (1018-1078), grand personnage comme Photios et comme lui grand érudit, dont l'éloquence parfois prolixe, mais ardente et entraînante, suscitait l'enthousiasme de ses auditeurs et leur communiquait l'amour de l'hellénisme et le goût de la spéculation philosophique. Ministre de Constantin Monomaque, il professait à l'Université de Constantinople, que l'empereur avait restaurée et favorisait officiellement [1]. La culture païenne était surtout appréciée des empereurs et de leur entourage, qui, depuis la crise iconoclaste, réagissaient vivement contre l'hégémonie des moines, favorisaient un art profane, inspiré des modèles antiques [2] et encourageaient ainsi la Renaissance des lettres, la publication, l'exégèse et l'imitation [3] des grands écrivains de la Grèce. Psellos s'adressait à la fois au public des étudiants et à cette aristocratie lettrée. Décoré du titre de « consul des philosophes », et professeur de philosophie (son ancien maître Jean Byzantios enseigne la rhétorique aux mêmes auditeurs), il entend sa fonction au sens le plus large, commente les auteurs les plus divers, Démosthène et Lysias, Aristophane et Ménandre, et parle même de l'Égypte et de la Chaldée. En les interprétant allégoriquement, il introduit tous ces anciens dans la grande société chrétienne, et il espère vaincre ainsi les scrupules et les préjugés que le nom d'Hellènes éveille encore; il retrouve dans Homère le dogme de la Trinité et dans Platon les doctrines essentielles du christianisme [4]. Pour mieux défendre Platon, qui reste suspect aux moines [5] et aux croyants sincères, mais bornés, il prend quelquefois l'offensive contre la scolastique aristotélicienne, que l'Église appuie, et contre Aristote lui-même [6]. Le

1. A. Rambaud, *Revue historique*, t. III (1877), p. 263 sqq.

2. Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin* (1910), p. 359, 372-373, 380 sqq.

3. Psellos est platonicien (ou croit l'être) non seulement pour la pensée, mais pour le style. Il emprunte à son maître des mots et des tours de phrase, et se rappelle, par exemple, le début du *Phèdre*, quand il vante les charmes agrestes du monastère de l'Olympe.

4. Rambaud, *l. c.*, p. 264.

5. Les moines de l'Olympe à qui Psellos, pendant sa retraite, voulait parler de son cher Platon, lui manifestaient toute leur horreur pour ce « Satan hellénique » (Rambaud, *l. c.*, p. 267).

6. Voir H. Vincent, *Notices et extraits des manuscrits*, t. XVI, 2, p. 316 sqq. ; A. Jahn, *Hermes*, 34 (1899), p. 316-319; H. Alline, *Rev. de Philol.*, 1911, p. 203-204.

plus souvent, il explique Platon. Quelques-uns de ces commentaires nous ont été conservés : sur la théorie des Idées, sur la Psychogonie de *Timée*, sur certains passages du *Phèdre* [1] ; il y pose d'excellents principes (« on doit interpréter Platon en partant de Platon lui-même »), que malheureusement il n'applique guère : bien vite il atteste, comme Proclos, les « théologiens de la Grèce » ou les Oracles chaldéens. Tout en combattant certains néo-platoniciens théurgistes, qu'il accuse d'hérésie chaldaïsante [2], c'est à travers le néoplatonisme qu'il voyait et faisait voir Platon ; il présentait le platonisme comme une doctrine ésotérique et mystérieuse, qui exigeait une véritable initiation [3], et il s'offrait à en être le hiérophante. Promoteur du culte enthousiaste de Platon [4], qui désormais ne cessera plus de recruter des adeptes et croîtra d'autant plus en ferveur que son idole sera plus contestée, il prêche avec une ardeur extrême et une singulière éloquence cette doctrine étrange, ce néoplatonisme qui chez lui, en général [5], comme plus tard chez Bessarion et Ficin, reste sincèrement chrétien, mais s'épanouira chez Pléthon en paganisme mystique.

Le succès de sa parole nous explique la fortune de ses idées. Pour l'entendre, on venait des confins de l'Empire, et il se vante lui-même d'attirer les Celtes et les Arabes, les Égyptiens et les Perses [6] ; parmi ses disciples les plus notables, on compte l'Italien Jean. Grégoire Magistros, auteur de la traduction arménienne des Dialogues, vécut à la cour de Constantin Monomaque [7] ; il y connut certainement Psellos, ne put manquer d'assister à ses cours, et peut-être, en traduisant Platon, ne fit que suivre ses conseils. Le manuscrit qui lui servait de modèle, très proche parent, suivant les Dialogues, du *Parisinus* A et du *Bodleianus* B,

1. Du haut de sa chaire, il interpelle Aristote, et proclame qu'il va « revêtir l'armure de la logique pour commencer la lutte contre lui au nom de Platon » (Id., *ibid.*, p. 264).

2. Tel est le patriarche Cérularios (Rambaud, *l. c.*, p. 266).

3. Lettre 174 = C. Sathas, Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη, t. V, p. 441 sqq.

4. Cf. Stein, *Archiv f. Gesch. der Philos.*, 9, p. 233-234.

5. Voir cependant Sathas, *o. c.* Introduction au t. V, page μβ'.

6. Sathas, *o. c.*, t. V, p. 508 ; cf. Rambaud, *l. c.*, p. 265. — Le néoplatonisme géorgien des xie et xiie siècles, déterminé par un mouvement philosophique byzantin (cf. *Rev. d'hist. des relig.*, 1909, 2, p. 103), se rattache probablement aussi à l'influence de Psellos et de ses disciples.

7. Voir plus haut, ch. V, p. 202.

nous permet d'imaginer les exemplaires que consultaient Psellos et ses auditeurs, et de constater l'influence durable et désormais ineffaçable des recensions du IXe siècle et du labeur philologique de Photios. Les grammairiens avaient établi de bons textes et les avaient annotés pour en rendre la lecture plus facile : il restait à pénétrer les idées qu'ils renfermaient, à en répandre la connaissance, à en inspirer le goût, à dissiper les préventions qui persistaient contre les Hellènes, à préparer ainsi une renaissance complète et durable de l'antiquité : pour Platon, ce fut le rôle de Psellos et de ses continuateurs.

L'élan est donné. Voici que, sur tous les points de l'Empire, la pensée antique surgit à nouveau. Tandis que l'humanisme progresse à Byzance et à Thessalonique, et que la philosophie platonicienne se répand en Arménie et en Géorgie, l'Italie méridionale se réveille à son tour. On n'y avait jamais désappris le grec ; mais on n'y connaissait plus les poètes ni les philosophes [1]. Au VIIIe et au IXe siècle, la persécution iconoclaste jette sur toute l'Italie [2], et en particulier sur la Calabre et la Sicile, encore soumises à la tutelle byzantine, un flot de réfugiés et de moines grecs. L'invasion arabe et la domination normande, aux Xe et XIe siècles, ne détruisent pas cette culture byzantine, qui recommence à briller d'un vif éclat dans le royaume normand des Deux-Siciles [3], sous le gouvernement de Roger II (1101-1154) et de son fils Guillaume le Mauvais (1154-1166). En 1156, le Grec calabrais Henricus Aristippus [4], archidiacre de Catane, dédie à l'Anglais Robert, naguère chancelier de Roger II, une traduction latine du *Phédon*, qu'il a commencée au camp de Bénévent, pendant la guerre avec le pape, et terminée à Palerme. L'année précédente, il avait déjà fait une traduction du *Ménon*, à la prière

1. Notons cependant que le moine Cosmas, qui enseigne au grand scolastique byzantin, Jean de Damas (699-753), les doctrines de Platon et d'Aristote, venait probablement de Calabre. Au VIIe siècle également, Rome est encore à demi-byzantine, et on y trouve des librairies grecques. Cf. SANDYS, *Hist. of cl. Schol.*, I², p. 391-392, p. 460 ; DIEHL, *o. c.*, p. 320-321.

2. DIEHL, *o. c.*, p. 321, 359.

3. Pour l'art, voir le *Manuel* de DIEHL, p. 670, et, pour les lettres, les travaux signalés par IMMISCH, *De rec.*, p. 34, n. 2.

4. Le prénom *Evericus* se trouve uniquement dans le manuscrit d'Oxford, récent et sans valeur (V. ROSE, *Hermes*, I, p. 379, n. 1).

d'un de ses amis [1]. Ces travaux ne disparurent pas après lui. Deux catalogues de bibliothèques, l'un d'Amiens, l'autre de Paris, mentionnent, en 1250 et 1290, la traduction du *Phédon* [2], et les premiers humanistes italiens en connaissaient encore l'existence : Coluccio Salutati se la fit transcrire sur un parchemin de luxe [3]. Mais ces deux dialogues avaient été traduits trop tard pour entrer dans l'enseignement du moyen âge et se joindre au *Timée* : déjà l'aristotélisme envahissait tout. Les recueils médiévaux de pages et pensées morales en accueillireut du moins quelques extraits [4].

Nous possédons encore ces deux traductions en entier [5]. Suivant l'habitude du temps, à la fois par défaut de science et par excès de révérence pour l'antiquité, elles sont tout à fait littérales et calquent mot pour mot l'original : ainsi, πρὸς ἀλλήλους λέγειν τε καὶ δοξάζειν devient *ad invicem dicereque et opinari* [6]. Elles représentent donc exactement l'original et le remplacent pour l'éditeur, comme les traductions arméniennes. Forster et Wyttenbach en avaient tiré des variantes [7].

1. Il préparait alors, pour complaire au roi Guillaume, une traduction de Grégoire de Naziance, et une traduction de Diogène Laërce pour le grand amiral Maio et l'archevêque Hugo de Palerme. Platon les supplanta, et sans doute il ne reprit jamais ces travaux. Il traduisit aussi le livre IV des *Météorologiques* et peut-être quelques traités de la *Logique* d'Aristote. Devenu grand amiral en 1160, il mourut disgracié en 1162. Presque tous ces détails nous sont connus par les deux épîtres dédicatoires du *Ménon* et du *Phédon*, et par l'histoire d'Hugo Falcandus. Cf. l'article de V. Rose, *l. c.*, p. 376, 379, 384-385, 389.

2. Sandys, I², p. 528, n. 1.

3. La lettre de Salutato (éd. Mehus, 1, 3 : cf. G. Voigt, *Die Wiederbelebung des classischen Altertums*, 3ᵉ édit. rev. par Lehnert, t. II, p. 166), parle d'une traduction du *Phèdre*. D'après Immisch (*De rec.*, p. 35, n. 2), il y aurait eu confusion du *Phèdre* et du *Phédon*. Cette hypothèse est extrêmement vraisemblable : V. Rose (*l. c.*, p. 374 ; cf. R. Sabbadini, *Le scoperte dei cod. lat. e greci*, p. 219, n. 2) a noté que les citations tirées du *Phédon* d'Aristippe sont presque toujours attribuées à *Plato in Fedrone*.

4. V. Rose, *ibid.*, p. 374 ; Sabbadini, *o. c.*, p. 218-219 ; de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, 2ᵉ éd., t. II, 140-141.

5. Quelques passages de la traduction du *Phédon* ont été reproduits par Forster (1745) et Wyttenbach (1810), dans leurs éditions de ce dialogue, et par Rose, dans son article, p. 374-375. — Nous voyons dans Wyttenbach que J. Morelli avait déjà découvert l'auteur de cette traduction.

6. V. Rose, *l. c.*, p. 367, 374. Cf. l'épître dédicatoire du *Ménon*. Rose signale, à titre d'exception, la traduction libre de ἐν ᾧ ἂν ζῶμεν par : *in quo utique vitales auras carpserimus.*

7. Rangel-Nielssen (*Nord. Tisskr.*, III, 5, p. 48-49) signalait aussi l'importance de cette traduction, et y notait la présence de quelques bonnes

Par l'étude des fragments publiés jusqu'ici, M. Immisch a montré que l'exemplaire consulté par Aristippe, plus proche de B et de T que des manuscrits inférieurs, s'accordait tantôt avec T, tantôt (et plus fréquemment) avec B, tantôt avec W, et pouvait être rangé dans la troisième famille [1].

L'érudition byzantine prendra bientôt un autre caractère ; mais jusqu'au cours du XIIe siècle, elle respecte scrupuleusement la tradition manuscrite : les exemplaires de Platon antérieurs au XIIIe siècle, qui représentent presque tous de véritables éditions savantes, méritent notre pleine confiance. Le *Parisinus* A et le *Bodleianus* B avaient été transcrits au IXe siècle. Le *Vaticanus* O (*Vat. gr.* 1) date du siècle suivant [2]. Il se composait originellement de deux volumes [3] : le premier (aujourd'hui perdu, comme le premier tome du *Parisinus* A) comprenait la septième tétralogie, la huitième et le *Minos* ; le second commence au 24e quaternion : c'est un manuscrit de parchemin, de 40 lignes par page, qui renferme les *Lois*, l'*Epinomis*, les *Lettres*, les *Définitions*, et les sept apocryphes, du περὶ δικαίου à l'*Axiochos* (dont il ne subsiste que les sept premières lignes) [4]. Les scholies, contemporaines du texte, n'appartiennent pas à la même main. De nombreuses variantes marginales furent ajoutées au Xe siècle, par deux mains différentes, et d'autres encore au XIe siècle ; beaucoup de corrections postérieures au texte figurent dans les interlignes. L'annotation du XIe siècle a signalé, en marge, qu'un certain nombre des corrections et des variantes antérieurement transcrites provenaient du *livre du patriarche* (ou s'accordaient avec ce livre), et, de plus, que les corrections faites par Léon le philosophe prenaient fin au livre V des *Lois* (743 B) [5]. Les annota-

leçons, propres à cette traduction, ou appuyées par le témoignage d'autres manuscrits et des auteurs anciens.

1. Comme dans le manuscrit d'Eusèbe, σωμάτων (*Phédon*, 114 B) y avait été corrigé en χαμάτων. Nous avons vu que cette modification du texte servait à rapprocher la doctrine platonicienne de l'immortalité des âmes et la doctrine chrétienne de la résurrection des corps. — Voir Immisch, *o. c.*, p. 36-39, p. 79.

2. Cavalieri et Lietzmann (*Specimina codicum graecorum Vaticanorum*, 1910) proposent même une date antérieure (IXe-Xe siècle). Cf. Ritter, *Jahresbericht*, 1912, p. 126, n. 1.

3. H. Rabe, *Rh. Mus.*, 63 (1908), p. 238.

4. En somme, au point de vue de la division en tomes, l'original du *Vaticanus* O représente le complément du *Bodleianus*.

5. Rabe, *l. c.*, p. 235-237. Cf. plus haut, ch. V.

tions de O, qui remontent, en dernière analyse, au patriarche Photios et à son disciple Léon, ne doivent pas être négligées par les éditeurs ; elles nous représentent probablement[1] — sauf quelques corrections évidemment arbitraires — une source du texte disparue depuis lors. Quant au texte du *Vaticanus*, il semble avoir été copié sur le *Parisinus*[2] (dès lors, nous comprenons l'étroite relation de ce manuscrit à Photios et à son groupe) et ne peut servir qu'à retrouver la première main du *Parisinus*[3], quand ce dernier a été corrigé ultérieurement[4].

Le *manuscrit de Minas* (*Parisinus suppl. gr.* 668), collationné par M. Immisch[5], date du XI[e] siècle, et doit être rangé dans le groupe W de la troisième famille. Il renferme une sorte d'anthologie de Platon (le *Criton*, le *Phédon*[6]; un extrait du *Cratyle*, 403 A-404 B : τὸ δὲ τοῦ Πλούτωνος... ἐκλήθη), destinée, semble-t-il, à quelque théologien ou disciple de théologien, curieux de morale et d'eschatologie : le choix des morceaux paraît le montrer, ainsi que leur encadrement (ils sont précédés d'extraits de la Bible relatifs au Christ et suivis d'extraits de saint Maxime). — Nous pouvons attribuer à la fin du même siècle : le *Palatinus Vaticanus* 173 (P), qui appartient au même groupe W et renferme, après six dialogues entiers, des extraits de douze autres[7];

1. Voir plus haut ce que nous avons dit du groupe Y. Cf. PEIPERS, *Quaest. crit. de Plat. Legibus* (1863), p. 43 ; IMMISCH, *o. c.*, p. 48 sqq. ; RANGEL-NIELSSEN, *Nord. Tisskr.*, III, 12, p. 1-31 ; BURNET, *Plat. Op.*, t. V, Préf., p. 3.

2. Cf. JORDAN, *Hermes*, 12 (1877), p. 167-169 ; IMMISCH, *o. c.*, p. 48. C. RITTER (*Jahresbericht*, 1912, p. 126, 1) ne considère pas cette dérivation comme prouvée.

3. SCHANZ, *Rh. M.*, 33 (1878), p. 306.

4. Le *Vat. gr.* 1 se trouvait jadis à la Bibliothèque Nationale : Bekker le consulta à Paris et le nota sous le n° 796. En 1815, il fut donné à la Vaticane, en échange de deux manuscrits, un de Nithard et un de Virgile, qu'on avait enlevés après le traité de Tolentino et qu'on ne rendit pas. Angelo Mai, préfet de la Vaticane, lui attribua le n° 1. Ce changement de numéro déroba le manuscrit aux recherches de Schanz, Jordan, Immisch, Burnet : il ne fut identifié qu'en 1908, par H. Rabe.

5. IMMISCH, *o. c.*, p. 39 sqq. ; cf. plus haut, ch. V.

6. Dont une grande partie a disparu accidentellement (de 60 A : ἐκείνην.μὲν ἀ — à 106 E : παντὸς μᾶλλον).

7. Bekker en a donné une collation pour le *Ménon* et le *Grand Hippias*, Burnet pour le *Gorgias* et les extraits du *Timée*. E. Diehl signale l'étroite parenté de A et de P dans le *Timée* : de nombreuses leçons ne se trouvent que dans A et P et dans Proclos (*Rh. M.*, 1903, p. 260). P n'en représente pas moins une tradition différente.

la partie ancienne du *Venetus app. cl.*, 4, 1 (T), copiée sur le *Parisinus* A[1]; enfin le *Tubingensis* M b 14 (C)[2], qui contient un choix de sept dialogues: *Euthyphron*, *Criton*, *Phédon*, *Parménide*, *Premier Alcibiade*, *Second Alcibiade*, *Timée*[3], pour les six premiers, il est très étroitement apparenté à B, dont il dérive peut-être directement; pour le *Timée*, il semble se rattacher au groupe Y (dont il serait le plus ancien représentant), tout en divergeant notablement du *Vindob.* Y lui-même[4]. Dans l'*Euthyphron*, un quaternion plus récent, et d'une écriture malhabile, présente le texte de la seconde famille[5]. Une main récente a mis le titre : τὰ ἔργα (et non τὰ ἑπτὰ) τοῦ Πλάτωνος ; comme dans le *Parisinus* A, le changement d'interlocuteur est marqué par le *paragraphe*[6].

Au XIIe siècle appartient le *Venetus* 185 (D)[7], dont la première partie, renfermant les quatre premières tétralogies, dérive du *Bodleianus*[8] et n'a pour nous aucune valeur critique ; la seconde (*Clitophon* et la *République*), qui se rattache peut-être à

1. Voir plus haut, ch. V.

2. Voir Schanz, *Nov. Comm. Plat.*, p. 158-160; *Studien*, p. 55 sqq. ; W. Teuffel, *Rh. M.*, 29 (1874), p. 175-179 ; enfin le catalogue de W. Schmidt (1902), et Ritter, *Jahresbericht*, 1912, p. 73, n. 1.

3. Ce choix de dialogues fut probablement déterminé par un intérêt théologique (Teuffel, *l. c.*, p. 176); il ne remonte pas à l'antiquité, et n'a rien à voir avec les néoplatoniciens (voir plus haut, ch. V).

4. Voir plus haut, ch. V.

5. Schanz, *Platocodex*, p. 105.

6. Ce bon ms. est quelquefois appelé *Crusianus*, parce qu'il provient de la bibliothèque de Martin Crusius (1526-1607), professeur à Tubingue depuis 1559, qui le sauva de la destruction. Au moment où son libraire allait découper le ms. pour en utiliser le parchemin et relier d'autres livres, Crusius eut la chance de passer chez lui, et le lui acheta aussitôt. Il y mit sa signature en grec, ainsi que le jour de l'achat (15 janvier 1568), dont il rappelle ensuite, en latin, les circonstances. Il semble bien d'ailleurs, qu'il ne toucha plus guère au volume, sinon pour coller son portrait, en 1578. Sur Crusius, cf. Mystakides, *Rev. des Et. Gr.*, 11 (1898), p. 279-306.

7. Voir Schanz, *Studien*, p. 5-6 ; Jowett et Campbell, éd. de la *République*, t. II (1894), p. 72-73.

8. Les preuves en sont multiples : lacunes et leçons communes (en particulier, la grande lacune du *Théètète*, 208 D — 209 A) ; mêmes vestiges de notation stichométrique ; fréquentes coïncidences matérielles, comme la ressemblance des ornements initiaux, et la concordance absolue d'un certain nombre de lignes, surtout au début et à la fin des pages. Cf. Schanz, *Philologus*, 38, p. 365 ; Waddell, éd. du *Parménide*, préf., p. LXXXV sqq. ; Immisch, *o. c.*, p. 66.

la même tradition que le *Bodleianus* [1], diffère essentiellement de la tradition A[2], et représente pour nous, dans ces deux dialogues, le texte de la première famille [3]. Le *Malatestianus*, manuscrit de la bibliothèque de Césène, pl. 28, 4 (M) [4], qui comprend les sept premières tétralogies, les apocryphes, le *Clitophon*, *Timée de Locres*, le *Timée*, le *Critias*, le *Minos*, les *Vers dorés* et la *République*, avec des scholies, date aussi du XIIe siècle ; dans la *République*, il représente une tradition indépendante des traditions A et D [5] manifestement inférieure à elles, plus proche de A que de D, et probablement identique à celle qu'on retrouve dans les corrections de troisième main de A, faites précisément en ce siècle. — Dans les sept premières tétralogies, il semble étroitement apparenté à l'*Angelicanus*. C I 4 (*u* de Bekker), son contemporain [6], et tous deux se rattachent peut-être à la tradition du groupe Y [7]. — Il est possible, comme nous l'avons vu, que le *Vindob.* 54 (W) remonte, lui aussi, jusqu'à cette époque. A la fin du XIIe siècle, presque tous les manuscrits nécessaires et suffisants pour reconstituer le texte authentique se trouvent donc transcrits. Trois seulement de ces manuscrits indispensables, les *Vindobonenses* 55 (F) [8] et 21 (Y) [9], et le *Venetus* 189 (S), où se

1. Voir plus haut, ch. V.
2. Cf. SCHANZ, *Hermes*, 12 (1877), p. 173-174, 179, 181.
3. La confusion de λύρα et αὔρα (*Rep.*, III 401 c) ne suffit pas à prouver, malgré CAMPBELL, *éd. citée*, II, p. 68, que D a été transcrit directement d'un ms. en onciales. Voir plus haut, ch. V.
4. Cf. SCHANZ, *Stud.*, p. 67-68 ; JOWETT-CAMPBELL, *éd. cit.*, II, p. 157-164.
5. Tantôt il s'accorde avec A contre D, tantôt avec D contre A ; seize fois il se sépare de AD pour donner une bonne leçon. Id., *ibid.*, pp. 73-86, p. 96.
6. Les sept premières tétralogies, dans *u*, sont suivies des apocryphes, des *Vers dorés*, de *Timée de Locres*, comme dans le *Parisinus* 1808 (B), d'où Schanz voulait dériver *u* (*Platocodex*, p. 53, 65, 68, 75).
7. Voir plus haut, ch. V.
8. Dans le *Timée*, le *Vaticanus* 228 (O de Bekker), dont Diehl a montré l'importance, représente exactement la même tradition que le *Vind.* F, collationné par Král (éd. Burnet), et que le *Laur.* 85, 7 (x de Stallbaum), dont le contenu est identique à celui de F. SCHANZ (*Platocodex*, 105) estime que le *Laur.* x dérive certainement dans le *Vatic.* O probablement du *Vindob.* F.
9. Le *Laurent.* 80, 17 ([illegible] de Stallbaum = L de Burnet) représente peut-être, dans les *Lois*, l'*Epinomis*, les *Lettres* et les apocryphes, la même tradition que les notes marginales du *Vat. gr.* 1 (O), et que le *Vind.* Y en d'autres dialogues.

réunissent les deux traditions F et Y [1], n'apparaîtront qu'au XIVe siècle [2].

Cependant les pays latins commençaient à s'intéresser aux œuvres grecques. Dès le XIIe siècle, l'abbé de Saint-Denis envoie Guillaume de Gap à Constantinople pour s'y procurer des manuscrits grecs (1167), et déjà Hugues de Saint-Victor († 1142) a pu traduire Denys l'Aréopagite. En 1311, le Concile de Vienne, pour faciliter la réconciliation des Églises, recommande l'institution d'écoles grecques en Italie : une de ces écoles est ouverte à Rome sous Clément V (1305-1314) ; à l'Université de Paris, en 1325, on enseigne le grec [3]. Ce renouveau ne progresse d'ailleurs que très lentement [4] : en 1369, la bibliothèque pontificale d'Avignon renferme 120 manuscrits hébreux et seulement 6 manu-

1. Pour ces manuscrits, voir plus haut, ch. V.

2. Je laisse de côté deux bons manuscrits du XIIIe siècle, le *Vatic.* 1029 (r) et le *Paris.* 1810 (D), qui ne représentent pas une tradition indépendante. Le premier semble avoir été copié sur le *Vind.* W. Le second (source de tous nos manuscrits du Commentaire d'Hermias sur le *Phèdre*: cf. JORDAN, *Hermes*, 1879, p. 262 ; SCHANZ, *ibid.*, 1883, p. 130-136 ; COUVREUR, éd. du Comm. d'Hermias, 1901, p. X sqq.), paraît se rattacher au *Bodleianus* par l'intermédiaire du *Venetus* D. On y retrouve les traces d'une recension grammaticale *atticisante* (emploi de l'optatif dans les subordonnées, des formes de l'optatif en — εἶμεν, etc. : cf. WOHLRAB, *Platonhandschriften*, p. 698, n. 5, et IMMISCH, *De rec.*, p. 91-92), toute semblable à celle du *Bodleianus*. L'adjonction des Commentaires néoplatoniciens d'Hermias et de Proclos manifeste des préoccupations philosophiques analogues à celles d'Aréthas ou, plus exactement encore, des érudits qui se firent transcrire à la fois le *Parisinus* A et le Commentaire de Proclos et d'Olympiodore. D'ailleurs, la présence d'ornements, la rubrication des lemmes, etc., montrent que le *Paris.* 1810 n'est pas une copie courante, mais un exemplaire de luxe, établi pour un usage déterminé, et reposant, par suite, sur une recension particulière : d'où les différences constatées entre le *Par.* 1810 et le *Venetus* D, son modèle. Le commentaire d'Hermias n'a été connu des Byzantins qu'à partir du XIIe siècle : les scholies byzantines tirées de ce commentaire n'apparaissent pas avant cette époque dans les manuscrits (COHN, *Platoscholien*, p. 775). Le *Par.* 1810 comprend l'*Euthyphron*, le *Criton*, l'*Apologie*, le commentaire d'Hermias avec le texte du *Phèdre*, *Timée de Locres*, le commentaire de Proclos sur le *Parménide* avec le texte de ce dialogue, la *République* et le *Banquet* (puis, d'une autre main, la lettre de Lysis le Pythagoricien à Hipparque). Voir SCHNEIDER, éd. de la *Rép.*, t. I, p. XXXI, et t. III, p. 310 ; SCHANZ, *Hermes*, 11 (1877), p. 112-113 ; JORDAN, *Woch. kl. Philol.*, 1888, p. 955, 990 ; COUVREUR, *éd. citée*, p. XXI-XXIII.

3. SANDYS, *Hist. cl. Schol.*, I², p. 426, p. 556, p. 607.

4. Les averroïstes contemporains de Pétrarque ignoraient l'œuvre de Platon et croyaient qu'il n'avait rien écrit, comme Pythagore, ou presque rien.

scrits grecs [1]. Richard de Bury (1287-1345) avait reconnu que la littérature latine est issue de la grecque, et que l'ignorance du grec nuit à l'intelligence des auteurs latins : mais sa curiosité s'arrêtait aux Pères de l'Église [2]. Celle de PÉTRARQUE (1304-1374) est plus large et plus féconde. Ce sont aussi les Latins qui lui suggèrent le désir de connaître les Grecs : mais il apprend de Virgile et de Cicéron qu'Homère et Platon furent leurs modèles, et saint Augustin lui confirme que Platon s'est rapproché plus que personne des dogmes chrétiens. Hostile au principe d'autorité, il se détourne de la scolastique et de l'averroïsme, qui se réclament d'Aristote, et il oppose à ce dernier son maître Platon, le place au premier rang des philosophes, vante son éloquence, rappelle l'admiration de tous les anciens pour son génie et le surnom de *divin* qu'ils lui accordèrent [3]. Ainsi, une fois de plus, Platon se dresse contre Aristote, et son défenseur enthousiaste révère en lui, non seulement le prestigieux écrivain, mais le représentant de la liberté intellectuelle qui s'élève contre l'esprit d'autorité. A l'égal de Psellos, Pétrarque est le précurseur de la grande querelle du XV[e] siècle ; ses paroles ferventes, recueillies par les Italiens, ont contribué à la victoire finale du platonisme.

Mais il ne se borne pas à louer Homère et Platon : il veut avoir leurs œuvres et les lire. Pétrarque, le premier des bibliophiles d'Occident, a recherché les manuscrits grecs. Et le premier manuscrit grec qu'il ait possédé est un exemplaire de Platon, qui se trouvait dans sa bibliothèque de Vaucluse et provenait, semble-t-il, de France [4]. Boccace l'avait vu et le décrit sommairement. Il ne nous est plus connu que par deux inventaires de la bibliothèque des Visconti à Pavie (en 1426 et 1459) ; nous apprenons ainsi qu'il renfermait le *Clitophon*, la *République*, le *Timée*, le *Critias*, le *Minos* et les *Lois*, puis le *Phèdre* et deux apocryphes

1. Nous n'en savons pas le contenu. Cf. M. FAUCON, *La librairie des papes d'Avignon*, I (1886), p. 81.
2. SANDYS, *ibid.*, p. 602 ; VOIGT, *Wiederbelebung*, II³, p. 104.
3. VOIGT, *o. c.*, I, p. 79-82, 86-92 ; P. DE NOLHAC, *Pétrarque et l'humanisme* (1892), p. 14 sqq., p. 320.
4. *Platonicum volumen, quod ex illo transalpini ruris incendio ereptum domi habeo... — Erat mihi domi, dictu mirum, ab occasu veniens olim Plato.* Cf. DE NOLHAC, o. c., 2[e] éd. (1907), tome II, p. 133. — Nicolas Sigeros, ambassadeur venu de Byzance à Avignon pour négocier la réunion des Églises, lui procurera le texte de l'*Iliade* (1354).

(*Démodocos*, *Sisyphe*)[1]. Pétrarque possédait en outre la traduction du *Timée* par Chalcidius, qu'il avait étudiée avec le plus grand soin et fréquemment annotée[2], et peut-être même les traductions du *Ménon* et du *Phédon* par Henricus Aristippus[3]. D'ailleurs il ne pouvait lire les Dialogues que dans ces traductions. En vain essaya-t-il d'apprendre le grec, d'abord avec l'aristotélicien Barlaam, moine calabrais, théologien qui ne manquait pas de culture philosophique[4], savait assez bien le latin, et avait été envoyé en mission auprès du pape, à Avignon (1342)[5], puis avec Léonce Pilate, autre Calabrais, qui se disait élève de Barlaam (1358-1359) : la première fois, il apprit à déchiffrer l'onciale, probablement sur son manuscrit de Platon, la seconde, il se fit traduire le début de l'*Iliade* : mais il semble que son précepteur était fort ignorant[6].

En somme, l'enthousiasme de Pétrarque pour Platon est surtout prophétique ; plus exactement, ce n'est qu'un reflet de l'enthousiasme des Latins et même des Byzantins[7]. Pour devenir

1. Soit 9 dialogues en 29 livres. Pétrarque, dans sa réponse aux Averroïstes, parlait de *16 livres* ; se fondant sur ce chiffre approximatif, Immisch a cru retrouver le « recueil Y » dans le manuscrit de Pétrarque et s'est même demandé si le *Vindob.* Y n'était pas identique à ce manuscrit (*o. c.*, p. 81 ; p. 82 et n. 2). La publication de l'inventaire de 1459 réduit à néant cette ingénieuse hypothèse. Cf. G. Gentile, *I dialoghi di Platone posseduti dal Petrarca* (*Rassegna critica d. lett. ital.*, 1904, p. 196 sqq.) ; R. Sabbadini, *Le scoperte dei codici latini e greci ne' secoli XIV e XV* (1905), p. 59, n. 103, et p. 217 ; *la Cultura*, XXIV (1905), p. 120 ; *Rendic. del R. Ist. Lomb.*, 1906, p. 383 ; de Nolhac, o. c., II[2], p. 133, n. 4.

2. De Nolhac, *ibid.*, p. 145.

3. On n'en retrouve cependant aucune citation dans ses ouvrages. Mais il dit expressément : *At Platonem prorsum illis* (aux averroïstes) *et incognitum et invisum nil scripsisse asserunt, praeter unum atque alterum libellum : quod non dicerent, si tam docti essent quam me praedicant indoctum. Nec literatus ego nec Graecus sedecim vel eo amplius Platonis libros domi habeo, quorum nescio an ullius isti unquam nomen audierint... Neque Graecos tantum, sed in latinum versos aliquot nunquam alias visos aspicient literatissimi homines...*

4. Comme on le voit dans son *Ethica secundum Stoicos*. Il y cite à l'occasion les œuvres de Platon, par exemple, pour combattre la théorie platonicienne de l'immortalité de l'âme. Cf. Immisch, o. c., p. 80 ; de Nolhac, o. c., II[2], p. 139.

5. De Nolhac, *ibid.*, p. 135-139. — Barlaam se rallia à l'Église latine, et Pétrarque le fit nommer évêque de Gérace, en Calabre. — Voir aussi Voigt, o. c., II[3], p. 107-109.

6. Voigt, *ibid.*, p. 109-112 ; De Nolhac, o. c., II[2], p. 156.

7. Pétrarque connaissait les controverses des théologiens byzantins sur

féconde, pour ne pas se perdre en verbiage, la ferveur des humanistes doit se fonder sur une connaissance réelle : il faut qu'ils se mettent en état de lire Platon, les uns dans le texte, les autres dans la traduction fidèle que les premiers leur donneront. Et de même pour Homère et les autres génies de la Grèce. La première tâche des Italiens sera donc d'apprendre le grec. On commence par des essais informes et touchants : ceux de Pétrarque et de Boccace, les deux grands précurseurs. Boccace héberge pendant trois ans l'équivoque Léonce Pilate, et le fait charger d'un cours public de grec au Studio de Florence (1360) [1]; il acquiert un manuscrit d'Homère que Pilate accepte de traduire : Pétrarque paie la traduction et en reçoit copie en 1367. Boccace désirait qu'on traduisît également Platon ; mais les Florentins ne possédaient alors aucun manuscrit des Dialogues, et Pétrarque, voulant que Pilate ne fît qu'une œuvre et la fît bien [2], refusa d'envoyer son exemplaire. L'Homère de Pilate, décalque servile et sans intelligence, était proprement illisible et ne se répandit pas. D'ailleurs les temps n'étaient pas révolus : le cours de Pilate à Florence n'eut guère plus de trois élèves et ne laissa pas de traces dans les esprits ; au bout de trois ans, Pilate repartit pour Byzance, n'ayant pas même appris le grec à Boccace [3]. Il ne restait, de ces premières tentatives, que l'élan donné par elles à l'imagination de Pétrarque et des autres humanistes, et le désir confus de les renouveler.

Au xve siècle, en effet, les Italiens apprennent le grec, remontent des Latins à leurs modèles et parfont la Renaissance en l'hellénisant. Ils appointent des professeurs et suivent leurs cours. Une fois de plus, Florence apparaît au premier plan et se prépare à devenir la nouvelle Athènes [4]. Les nobles d'abord, chefs de la cité à partir de 1382, puis les Médicis, encouragent ce mouvement. Coluccio Salutati (1330-1406) [5], admirateur de Pétrarque et de Boccace, amateur passionné de l'antiquité, appelle

Platon et Aristote; il approuve leur opinion qu'Aristote est un prodigieux érudit, mais que Platon est vraiment *divin* pour la sublimité de son génie (Voigt, *o. c.*, I³, p. 82 et n. 2).

1. Voigt, *o. c.*, II, p. 109-112.
2. P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, 1re éd., p. 340-347.
3. Voigt, *o. c.*, II, p. 110-112.
4. Id., *ibid.*, I, p. 288.
5. Voir Voigt, *ibid.*, I, p. 190 sqq., p. 224.

à Florence le savant Manuel Chrysoloras, professeur de philosophie et de rhétorique à Byzance [1], qui enseigne le grec de 1396 à 1400, trouve des auditeurs nombreux et de tout âge, entre autres Giacomo de Scarperia, Roberto di Rossi, Pallas Strozzi, et Leonardo Bruni, le futur traducteur de Platon [2]. Les autres villes italiennes suivent l'exemple : Chrysoloras enseignera le grec à Pavie et à Rome, d'autres à Venise, Vérone, Milan, Bologne, Ferrare, Naples. Les Italiens, de leur côté, vont chercher la connaissance du grec à Byzance même : Guarino de Vérone a déjà séjourné chez Chrysoloras, comme étudiant et comme serviteur, avant que celui-ci vînt en Italie [3]. Bientôt il remaniera et simplifiera la grammaire élémentaire composée par son maître (Erotemata) [4]; ces deux manuels (qui portent uniquement sur la morphologie) resteront en usage jusqu'au temps d'Érasme et de Reuchlin; les grammaires de Théodore Gaza (celle-ci contient une syntaxe), de Démétrios Chalcondyle, de Constantin Lascaris, beaucoup plus développées, n'auront jamais la même vogue. Cet enseignement grammatical est répandu dans toute l'Italie par les professeurs venus de Byzance ou par leurs disciples italiens : Georges de Trébizonde, Jean Argyropoulos, Guarino, Giovanni Aurispa, François Filelfe, Decembrio, Rinucci da Castiglione [5].

Mais il faut se rappeler que la plupart des auditeurs ne vont pas beaucoup plus loin que les éléments ; le nombre de ceux qui lisent couramment les livres grecs reste extrêmement restreint; le grand public érudit a besoin qu'on les lui traduise en sa langue usuelle, le latin. Chrysoloras calque ainsi la *République* de Platon, comme Léonce Pilate avait calqué Homère. Ce n'est là qu'un travail scolaire, analogue à celui de Livius Andronicus lors de la première pénétration de l'hellénisme en Italie. Son élève Uberto Decembrio se voit obligé de le remanier pour l'adap-

1. Il était venu en Italie avec Démétrios Cydones, pour l'éternelle question de la réunion des Églises.

2. Voigt, I, p. 225-227.

3. Il fut d'abord élève de Manuel, puis, après le départ de celui-ci, de Jean Chrysoloras (Voigt, II, 114).

4. Ces catéchismes grammaticaux, par demandes et réponses, sont alors usuels à Byzance; ils s'inspirent de la grammaire de Denys le Thrace. Cf. Voigt, II, p. 230.

5. Aurispa est professeur à Florence en 1425, Filelfe en 1429, Georges de Trébizonde en 1439, Jean Argyropoulos en 1456.

ter au goût des humanistes cicéroniens; cette révision est terminée par Pier Candido Decembrio, son fils, qui publie le tout en 1440 [1]. Un autre élève de Chrysoloras et de Jean Argyropoulos, l'illustre Pallas Strozzi, traduit quelques œuvres de Platon [2]. Le plus célèbre de tous ces disciples, Leonardo Bruni, d'Arezzo, protégé de Coluccio Salutati, commence, dès 1400, à traduire les dialogues de Platon ; il dédie la traduction du *Phédon* à Innocent VII, celle des *Lettres* à Cosme de Médicis; il traduit le *Gorgias*, le *Criton*, l'*Apologie de Socrate*, et enfin, en 1423, le *Phèdre* [3]. Il avait l'intention de donner en latin l'œuvre entière de Platon. Mais il était trop tôt. Cicéron avait parlé de la divine éloquence de Platon : les humanistes, qui mesuraient toute éloquence sur celle de Cicéron, s'étonnèrent de ne point retrouver en Platon la faconde cicéronienne ; et Lorenzo de Médicis, frère de Cosme, déclara qu'il préférait les *Tusculanes* [4]. Il faudra, pour surmonter ces préventions, quelque grand enthousiasme, plus profond encore que celui de Pétrarque et des premiers humanistes, qui se souciaient avant tout de la forme : les œuvres de Platon se répandront quand triomphera sa philosophie. C'est pourquoi Nicolas V, au temps même où la cour papale n'est qu'un vaste atelier de traduction, néglige presque complètement les Dialogues : Georges de Trébizonde lui fournit, vers 1450, une traduction des *Lois* [5] et du *Parménide*; Rinucci da Castiglione traduit deux dialogues, dont l'*Axiochos* [6]. Avant la grande entreprise de Ficin, toutes les autres œuvres de Platon resteront ignorées.

1. La bibliothèque de Florence en a conservé un exemplaire (Cod. Laur. lat. 89, 50). Cf. Voigt, II, p. 162-163, 175-176 ; Sandys, II, p. 20, n. 4; p. 70. — Antonio Cassarino fit aussi une traduction de la *République* (Voigt, II, 176, 1 ; de Nolhac, *La bibliothèque de Fulvio Orsini*, p. 221).

2. Voigt, I, 290. — Fr. Filelfe avait également entrepris une traduction de Platon (Sabbadini, *Scoperte*, p. 51, n. 55).

3. Voigt, I, p. 210, 226 ; II, p. 164-167.

4. Voigt, II, 167. — De même, au xviiie siècle, on imagine l'art grec d'après les copies romaines, et on ne le comprend pas quand on le retrouve sous sa forme authentique (Deonna, *L'Archéologie*, I, p. 63). — Les traductions d'Aristote par Bruni eurent au contraire le plus grand succès.

5. Elle fourmille de contresens; Bessarion en comptait 259. — Cf. H. Vast, *Le cardinal Bessarion* (1878), p. 338-339; Voigt, II, p. 141 ; Sandys, II, p. 63.

6. Voigt, II, p. 84, n. 6 ; Sabbadini, *Scoperte*, p. 49, n. 42.

Cependant le grec devenait à la mode. Les princes et même les particuliers se mirent à collectionner les manuscrits venus des pays byzantins, et beaucoup d'humanistes allèrent eux-mêmes en chercher dans ces pays, les uns pour leur usage personnel, les autres pour en faire commerce. Dès la fin du XIV[e] siècle (c'est le temps de la plus vive ferveur, pleine d'espoirs inconnus et grandioses), Coluccio Salutati mande à Giacomo Angeli da Scarperia (1396) de lui rapporter de Byzance tout Platon et tout Plutarque, avec les historiens, Homère et les poètes, des lexiques, des manuels de mythologie et de métrique ; et nous apprenons en effet que Giacomo da Scarperia, traducteur de Plutarque et de Ptolémée, possédait le *Gorgias* de Platon [1]. En 1423, Giovanni Aurispa, aussi grand découvreur de manuscrits grecs que Pogge de latins, revient de Byzance avec 238 volumes, parmi lesquels un Platon [2] ; et ce n'était pas son premier voyage : les Byzantins vendaient volontiers leurs livres profanes et ne gardaient jalousement que les auteurs sacrés [3]. Parmi les voyageurs, nous retrouvons, tout naturellement, les noms de quelques traducteurs du grand philosophe : Rinucci da Castiglione rapporte un Platon, et, en outre, les *Définitions* ; Antonio Cassarini, un exemplaire des Œuvres complètes [4]. D'autres humanistes, assez habiles calligraphes pour recopier les manuscrits qu'on leur prête, peuvent se procurer leurs livres en Italie. Pier Paolo Vergerio, venu de Padoue à Florence pour entendre Chrysoloras, y acquiert quelques Dialogues de Platon [5]. Son camarade Leonardo Bruni, qui devait posséder toutes les œuvres de Platon, puisqu'il voulait les traduire toutes, avait déjà le *Gorgias* et le *Cratyle* en 1405 [6] ; plus tard, il copie lui-même un manuscrit que nous avons conservé (*Urbinas* 32) et qui contient une dizaine de dialogues, dont cinq apocryphes. Il savait la valeur des exemplaires anciens, et recommandait qu'on lui en achetât, de préférence aux plus récents [7]. Bartolomeo de Montepulciano, ancien auditeur de

1. Sabbadini, *ibid.*, p. 44 et n. 5.
2. Le *Venetus* A de l'*Iliade* et le *Laurentianus* d'Eschyle, Sophocle, Apollonios furent rapportés par Aurispa. Vittorino da Feltre, en 1424, cherche à lui acheter son Platon (cf. Sabbadini, p. 47, 60).
3. Wattenbach, *Schriftwesen*, p. 571.
4. Sabbadini, p. 49-50.
5. Id., p. 61-62 ; Voigt, II, p. 176-177.
6. Sabbadini, p. 52.
7. Id., p. 52, n. 66.

Chrysoloras, futur secrétaire de Martin V, et grand amateur de manuscrits grecs et latins (pendant le concile de Constance, il accompagnait le Pogge dans ses chasses), se copia un Platon [1] ; et de même le noble Roberto de' Rossi (également élève de Chrysoloras), dont l'écriture était fort belle [2]. François Filelfe, le meilleur helléniste de son temps [3], avait eu l'intention de traduire quelques œuvres de Platon [4] ; nous savons, en tout cas, qu'il possédait le *Laurentianus* 80, 7 (*République* et *Parménide*) et le *Parisinus* 2110 (*Gorgias* et *Axiochos*), le second peut-être écrit par lui-même, le premier par Th. Gaza.

Les courtiers en manuscrits, Orientaux et Italiens, vendent leurs cargaisons de livres aux riches amateurs. Pallas Strozzi, le rival des Médicis, amasse une magnifique bibliothèque, où figure un Platon [5]. Gianozzo Manetti, noble Florentin, élève du Camaldule Ambroise Traversari, à la fois théologien et humaniste, également versé dans le grec et l'hébreu, écrivain d'ailleurs prolixe et trop sûr de lui-même, nous a laissé, parmi ses quarante manuscrits grecs recueillis à la Palatine du Vatican, un exemplaire excellent de Platon, le *Palatinus Vaticanus* 173 (P) et deux médiocres (n[os] 175 et 177) [6]. La belle collection du patricien Francesco Barbaro, le plus grand des humanistes vénitiens et l'un des érudits les plus précoces de la Renaissance, renfermait deux manuscrits des Dialogues : l'un passa au monastère de Saint-Michel de Murano [7], puis à la Bibliothèque de Venise (*app. cl.* 4, 54) ; l'autre se trouve maintenant à la

1. Sabbadini, p. 50, n. 49 ; Voigt, II, 25-27.

2. Il fut plus tard chancelier d'Etat, comme Pallas Strozzi et Giacomo de Scarperia. — Fr. Filelfe, désireux de traduire quelques œuvres de Platon et n'ayant qu'un manuscrit très fautif, apprit que l'exemplaire de Rossi se trouvait chez le Pogge (*Sabbadini*, p. 51, n. 55). Cf. Voigt, I, 223, 225 ; II, 173.

3. Et d'ailleurs le plus vaniteux des humanistes, ce qui n'est pas peu dire. — Il séjourna cinq ans à Constantinople, y fut secrétaire de l'empereur Jean, étudia sous la direction de Jean Chrysoloras et de Chrysococcas, épousa la fille de Jean Chrysoloras, revint enseigner à Venise, puis à Florence (1429), où il se brouilla rapidement avec tout le monde, enfin colporta ses talents dans la plupart des villes d'Italie.

4. Voir plus haut, n. 2.

5. Sabbadini, p. 55, 62.

6. Cf. Voigt, II, p. 322-326 ; Sabbadini, p. 55 ; et plus haut, p. 287 et ch. V.

7. Voigt, I, 419-422 ; Sabbadini, p. 63.

Bibliothèque de Vienne : c'est l'important *Vindob.* 55 (F). — Aux marchands s'ajoutent bientôt les copistes. L'approche de plus en plus menaçante des Turcs et finalement la prise de Constantinople précipitent sur l'Italie et sur les autres pays occidentaux une foule de Grecs, la plupart indigents et de pauvre savoir, qui gagnent leur vie à donner des leçons, à brocanter des manuscrits, à en recopier, plus tard à servir dans les imprimeries : tel ce Michel Apostolios qui se disait lui-même « le roi des gueux » et qui transcrivit, après la chute de Byzance, le *Parisinus* 2755 de Platon (*Lettres*). C'est au même groupe qu'appartiennent les aristotéliciens Théodore de Gaza et Georges de Trébizonde, le « calomniateur de Platon » ; la plupart furent hébergés ou secourus par le cardinal Bessarion. Le plus connu et le plus habile de ces copistes mercenaires fut Jean Rhosus, qui ajouta au *Venetus* T Timée de Locres, le commentaire de Plutarque sur la Psychogonie du *Timée* et une table des matières, écrivit pour Bessarion le fameux *Venetus* 184 (E), et pour Laurent le Magnifique le *Florentinus* 86, 4 (terminé le 28 août 1490 : commentaire d'Hermias sur le *Phèdre*).

Un autre Grec illustre et savant, Jean Lascaris, rapporta de Byzance et du reste de l'Empire une foule de manuscrits, qui enrichirent les bibliothèques princières. Les destinées nous en sont plus clairement connues que celles des trésors d'Aurispa et de Guarino, rapidement partagés entre des amateurs nombreux et dispersés dans toute l'Italie. En effet, dans la première moitié du xve siècle, les bibliothèques italiennes sont extrêmement pauvres en manuscrits grecs[1]. En 1426, la bibliothèque des Visconti, à Pavie, ne renferme que le Platon et l'Homère de Pétrarque, et deux livres dont on ne sait même pas s'ils sont écrits en hébreu ou en grec ! Niccolo Niccoli rassemble certainement des manuscrits grecs ; mais les Médicis ne commencent que très tard : la collection de Pierre, fils de Cosme, ne contenait pas encore un seul volume grec en 1456, ni en 1465. C'est à Laurent le Magnifique que revient le mérite d'avoir rassemblé les 310 exemplaires grecs mentionnés dans l'inventaire de 1495. De même, en 1443, on ne trouve pas à la Vaticane un

1. Sur cette question, voir E. MUNTZ et P. FABRE, *La bibliothèque du Vatican au XVe siècle* (1887), p. III-IV.

seul manuscrit grec [1]; le bibliophile Nicolas V (1447-1455) achètera 7 exemplaires de Platon [2]; le pape Pie II (1458-1464) se procurera des manuscrits anciens, mais surtout d'auteurs sacrés : ni Platon, ni Aristote n'y sont représentés; enfin, en 1475, 12 volumes de Platon, dont un des Œuvres complètes, figureront dans l'inventaire de Platina [3]. La bibliothèque d'Urbin, fondée par Frédéric de Montefeltre, élève de Vittorino da Feltre [4], renfermera bientôt 93 manuscrits grecs sur 772 [5]. Enfin et surtout, le cardinal Bessarion forme une collection qui compte, en 1468, plus de 600 manuscrits grecs [6] : en la léguant à Venise, il fera de cette ville la capitale de l'imprimerie grecque [7]. — Les bibliophiles conjurent ainsi le danger que faisaient courir aux manuscrits les plus anciens (et pour nous les plus précieux) la décadence des cloîtres, peu soucieux de leurs trésors, et les progrès de la connaissance du grec, c'est-à-dire l'accroissement du nombre des lecteurs, qui désirent trouver des exemplaires faciles à lire, et négligent les anciens au profit des plus récents [8].

Mais Laurent le Magnifique et Bessarion n'eurent pas seulement le mérite d'amasser un trésor de livres pour la postérité : en patronnant la philosophie platonicienne, ils contribuèrent plus efficacement encore à la diffusion de l'esprit hellénique dans la société de leur temps. Bessarion, fin diplomate, se convertit à l'Église romaine, mais lui fit accueillir le platonisme; il porta devant le tribunal des humanistes la querelle des théologiens, et, en instituant une large controverse, dégagée des préventions et dominée par l'étude des textes, il rendit inévitable le triomphe de la doctrine exquise, émouvante et subtile, qui charmait à la

1. On y trouve seulement deux manuscrits grecs-latins : un Boèce et un psautier.
2. Id., *ibid.*, p. 333, 334, 337, 340, 341, 342.
3. Id., *ibid.*, p. 122; p. 231-234.
4. Voigt, I, 568-571.
5. Signalons aussi la bibliothèque de Domenico Malatesta (frère de Sigismond), vicaire apostolique à Césène : cf. Voigt, I, 589-590. Nous avons déjà vu que le *Malatestianus* de Platon avait une certaine importance pour la constitution du texte.
6. Bessarion acheta beaucoup de livres au monastère basilien de Saint-Nicolas de Casoli (Vast, *Bessarion*, p. 368).
7. Avant de se faire transcrire le *Venetus* E, Bessarion avait annoté et complété le *Venetus* 186, qui servit de base à cette transcription.
8. L'imprimerie aura, un peu plus tard, le même effet.

fois le goût des lettrés, le sentiment des âmes mystiques et l'intelligence des dialecticiens, sur la scolastique aride et dogmatique qui se réclamait d'Aristote. Et, de son côté, Laurent de Médicis favorisait l'Académie platonicienne de Florence et encourageait Marsile Ficin, traducteur de Plotin et de Platon.

A Byzance même, la querelle n'avait jamais cessé. Au XIIIe siècle, nous avons vu paraître à la fois l'aristotélicien éclectique Nicéphore Chumnus et les virulents annotateurs du texte Y[1]. Au XIVe siècle, Barlaam publia contre Platon un pamphlet injurieux, auquel répondirent Démétrios Cydones, platonicien de style et de doctrine, et plus tard Nicéphore Grégoras[2]. Au XIVe siècle le païen mystique Georges Gémiste (1356-1450), qui prendra le nom de Pléthon en l'honneur de son idole, publie un *Traité des Lois*, où il prêche un polythéisme syncrétiste, fondé sur la théurgie néoplatonicienne, et une réorganisation de la société à l'image de la Sparte de Lycurgue. Il avait communiqué ses vues à un groupe d'initiés, dont Bessarion fit partie. Une dizaine d'années après l'apparition de ses *Lois*, envoyé par l'Empereur au concile qui se tient à Ferrare (1438), puis à Florence (1439), il produit une impression vive et durable sur les Italiens, dont la culture philosophique, acquise au commerce des Latins, est naturellement très superficielle. Sans doute, les aristotéliciens d'Occident restent sur leurs positions et se vantent même, comme Ugo Benzi à Ferrare, d'avoir vaincu les Byzantins dans la controverse[3]. Mais les doctrines de Gémiste ont séduit Cosme de Médicis, ont enchanté cette âme de dilettante par l'infini de leurs lointains mystérieux ; il s'est laissé convertir par le Proclos de Mistra à l'idée d'une « Académie platonicienne » ; en lui-même, il en a déjà choisi le chef et le hiérophante, Marsile Ficin, le fils de son médecin, le futur traducteur de Platon, et aussi d'Hermès Trismégiste, de Plotin et des commentateurs néoplatoniciens, Ficin qui lui lira du Platon dans sa villa de Careggi et à son lit de mort[4].

1. Voir plus haut, ch. V.
2. Cf. SANDYS, , p. 433 ; IMMISCH, p. 80-81.
3. VOIGT, I, p. 547.
4. Voir l'excellente introduction de C. ALEXANDRE à son édition du *Traité des Lois* (Πλήθωνος νόμων συγγραφῆς τὰ σωζόμενα, 1858) ; VOIGT, II, p. 119-122 ; SANDYS, II, p. 60-61 ; Ph. MONNIER, *Le Quattrocento* (1901), II, p. 92.

En outre, Pléthon avait publié, à Florence, son opuscule : Περὶ ὧν Ἀριστοτέλης πρὸς Πλάτωνα διαφέρεται, où il exalte Platon et rabaisse extrêmement Aristote. Georges Scholarios [1] avait pris la défense d'Aristote avec la même âpreté, et la réplique de Pléthon avait été plus vigoureuse encore que sa première attaque. La lutte reprend à Rome un peu plus tard. Théodore Gaza et Georges de Trébizonde s'étant prononcés contre Pléthon, Bessarion, ancien « initié » de Mistra, devenu l'un des chefs de l'Église romaine, défendit la mémoire de son vieux maître, tout en proclamant la valeur d'Aristote et la possibilité de le concilier avec Platon. Et pendant une vingtaine d'années, il va jouer ainsi le rôle de modérateur au profit de Platon, encore un peu suspect aux Italiens. Il rappelle à plus de mesure Argyropoulos, ami compromettant, mais il ne manque pas de relever les 259 contresens de l'aristotélicien Georges de Trébizonde en sa traduction des *Lois*. Il désavoue l'invective de Michel Apostolios, son protégé, contre Aristote (vers 1460) et loue l'éclectisme d'Andronicos Callistos. Ficin a publié quatre livres d'*Institutions platoniciennes* (1456) et devient le chef de l'Académie de Florence (1463). Mais l'infatigable Georges de Trébizonde revient au combat et, reprenant la « comparaison de Platon et d'Aristote », critique violemment les idées de Pléthon. Bessarion clôt cette polémique souvent injurieuse [2]. Avec une suprême habileté, il met Aristote et Platon sur le même plan et affirme que tous deux furent de grands sages ; après avoir ainsi désarmé les plus modérés de ses adversaires, il insiste d'autant plus sur sa thèse essentielle, celle de l'accord absolu des doctrines platoniciennes et des dogmes chrétiens. Les quatre livres de son ouvrage : *In calumniatorem Platonis* (1489) ont un immense retentissement auprès des humanistes italiens. La cause de Platon est désormais gagnée.

Et maintenant on pourra traduire Platon : la controverse menée par les derniers théologiens de Byzance et dominée par

1. Autrement dit Gennadios, plus tard patriarche de Constantinople sous les Turcs.

2. Cf. Vast, *Le cardinal Bessarion*, p. 330 ; Gaspary, *Archiv f. Gesch. der Philos.*, 3 (1890), p. 50-53 ; Voigt, II, 154-155. — En 1470, Th. Gaza attaque encore Argyropoulos, qui avait approuvé Bessarion ; mais ce n'est là qu'une vaine escarmouche.

Bessarion lui a procuré des lecteurs curieux. En invitant les Italiens aux discussions philosophiques, elle les a préparés à raisonner librement sur leur foi et à la confronter avec celle des grands inspirés qui précédèrent le christianisme, à ne plus considérer seulement dans les œuvres antiques la beauté de la forme ou les détails qui relèvent de l'érudition, mais la pensée toujours vivante qui sollicite les autres pensées et les révèle à elles-mêmes. Le Platon de Leonardo Bruni n'avait pas satisfait les cicéroniens ; le Platon de Marsile Ficin est attendu par tous les croyants qui révèrent la sagesse antique et qui ressentent à quelque degré, sinon l'inquiétude, au moins la ferveur métaphysique, par tous ceux qui sont prêts à dire, comme Laurent de Médicis : « Sans la discipline platonicienne, nul ne peut être ni bon citoyen ni bon chrétien [1]. » L'excellente traduction des Œuvres complètes par Ficin, terminée en 1477 [2], fut imprimée en 1482 [3] et obtint le plus grand succès. Marsile Ficin avait pris les conseils de Marcus Musurus ; dans la révision de son œuvre, il avait été secondé par ses amis Cristoforo Landino, Politien et Démétrios Chalcondyle [4]. Pour comprendre son auteur aussi bien que possible, il avait certainement consulté plusieurs manuscrits [5] et puisé dans les collections de Laurent le Magnifique ou de ses propres amis : nous savons, par exemple, qu'il a connu le *Laurentianus* 80, 17 [6], et très probablement le *Vindob.* W, que possédait Donato Acciaiuoli, membre de l'Académie platonicienne [7] ; nous savons qu'il s'est également servi des commentateurs, et, en général, des témoignages antiques (tels qu'Eusèbe et Pro-

1. Ph. Monnier, *Le Quattrocento*, II, p. 102.

2. Dix dialogues avaient été traduits avant 1464, dix autres de 1464 à 1469.

3. Une seconde édition fut imprimée à Venise en 1491.

4. Voir Sandys, II, p. 64-65. Le premier, auteur des *Disputationes Camaldulenses*, avait été, ainsi que Ficin, le tuteur de Laurent, dont les deux derniers avaient été les précepteurs.

5. Les autres traducteurs de ce temps (par exemple Ambroise Traversari pour Diogène Laërce ; cf. Voigt, I, p. 321) établissent de même le texte de leur auteur en comparant plusieurs manuscrits, et ne se contentent pas d'un seul exemplaire.

6. C'est le ms δ de Bekker, L de Burnet. Cf. Immisch, p. 60-61.

7. Immisch conjecture, avec une extrême vraisemblance, que Boguslav de Lobkowitz acheta sa copie de W (le *Lobcovicianus*) par l'intermédiaire de Marsile Ficin. Nous savons que Ficin lui procura un manuscrit de Diogène Laërce (Martini, *Leipz. Stud.*, 19, 1899, p. 99).

clos)[1]. Il n'a sans doute pas eu d'autres manuscrits que ceux que nous connaissons. Dès lors, sa traduction est plutôt un monument dans l'histoire du platonisme qu'un auxiliaire pour la constitution du texte.

Après la mort de Ficin, l'Académie platonicienne, transportée dans les jardins de Bernardo Rucellai, ne s'occupa plus guère de spéculation philosophique. Et d'autre part, en Italie, après le xv[e] siècle, les littérateurs succèdent aux érudits. C'est ailleurs, et surtout en France, qu'il nous faut suivre les destins de l'hellénisme et du platonisme. Dès 1456, Grégoire Tifernas avait enseigné le grec à Paris ; en 1480, Georges Hermonyme de Sparte y avait vendu une soixantaine de manuscrits grecs[2]. Charles VIII en rapporte quelques-uns de Naples ; Louis XII en rassemble une quarantaine à Blois ; son ministre, Georges d'Amboise s'intéresse à l'humanisme. Enfin et surtout, grâce à Guillaume Budé, à Jean Lascaris auparavant fournisseur de Laurent de Médicis et à ses émissaires, aux ambassadeurs de France à Venise et à Rome, François I[er] forme à Fontainebleau une admirable collection qui comprend 546 volumes en 1552[3]. La Renaissance française, comme son ainée d'Italie, fait une large part au platonisme[4]. Il inspire les poésies et la ferveur mystique de l'École lyonnaise, de Marguerite de Navarre et de son cercle lettré. Tout à la fois on transcrit le texte de Platon et on l'imprime, on traduit ses Dialogues et on les prend pour modèles. Étienne Dolet

1. Immisch, p. 13, n. 3. Ficin, par exemple, a suppléé dans les *Lois*, I, 630 b, les mots αὐτῆς μόνον ἀνδρείας, qui manquent dans tous les manuscrits de Platon, et se trouvent dans Eusèbe et Proclos.

2. Cf. L. Delaruelle, *Mélanges de l'Éc. de Rome*, t. XIX (1899) : Grég. Tifernas ; H. Omont : *G. Hermonyme de Sparte, maître de grec à Paris et copiste de manuscrits* (1885).

3. Cette collection s'enrichit encore sous Henri IV, grâce à J. Aug. de Thou et à Pierre Pithou, de la collection du cardinal Ridolfi (un de nos manuscrits d'Hermias, le *Paris.* 1825 = N, appartenait à J. A. de Thou : il entra à la Bibliothèque Royale avec le fonds Colbert), et, sous Louis XIII, des manuscrits que Jean Hurault, sieur de Boistaillé, avait rapportés de ses ambassades à Constantinople et à Venise : tels l'exemplaire d'Hermias (*Paris.* 1826 = O), le manuscrit du *Cratyle* (*Paris.* 2992 = X) et surtout le *Paris.* 1808 (B), la meilleure copie du *Venetus* T. Cf. H. Omont, *Inventaire sommaire des mss. grecs de la Bibl. Nat.* (1898), t. IV, p. vi-vii, p. xix ; Schanz, *Hermes*, 11, p. 104-109.

4. Voir A. Lefranc, *Rev. d'hist. litt. de la Fr.*, 1896, p. 1-44 ; *Bibl. Éc. Chartes*, 1897 et 1898.

traduit l'*Axiochos* et l'*Hipparque* (Lyon, 1544), probablement à l'aide d'une traduction latine ; Bonaventure des Périers le *Lysis* (1544), Richard le Blanc l'*Ion* (1542), Philibert du Val le *Criton* (1547), Fr. Hotman l'*Apologie de Socrate* (Lyon, 1548), Louis le Roy le *Timée*, le *Phédon* (1553), le *Phèdre*, le *Banquet*, la *République*. Henri Estienne publie son excellente édition, tandis que le fameux calligraphe Ange Vergèce copie encore des manuscrits, met une table des matières en tête du *Parisinus* 1810 (D) et transcrit, d'après ce bon exemplaire, le commentaire d'Hermias sur le *Phèdre* (*Paris.* 1827 = P) et celui de Proclos sur le *Parménide* (*Paris.* 1836 = R, exécuté à Venise en 1536).

*
* *

C'est ainsi que, du XIIIe au XVIe siècle, le nombre des manuscrits s'accroît à mesure que le platonisme se répand. Ces manuscrits récents sont de valeur fort inégale, et la plupart assez médiocres. Bien souvent, ce ne sont plus que des copies banales et vulgaires, extrêmement différentes de ces exemplaires du IXe et du Xe siècle, dont chacun représentait une édition savante et soignée. D'ailleurs, la philologie, depuis l'âge des Paléologues, prend une autre tournure. L'individualisme a gagné la critique des textes ; la tradition n'a plus qu'une autorité minime, et on se tire des difficultés par des conjectures ingénieuses et téméraires : on bouleverse le texte des Tragiques, par exemple, pour l'accommoder à telle ou telle théorie métrique. Les humanistes de la Renaissance italienne et occidentale seront les dignes successeurs de ces humanistes byzantins. En outre, le nombre des lecteurs s'étant accru, beaucoup de recenseurs travaillent en vue d'un public plus ou moins étendu (par exemple, d'un public scolaire), et non d'un seul connaisseur, et donnent à ce public ce qu'il demande, c'est-à-dire un texte bien lisible, facile à comprendre, et corrigé à cet effet[1]. Enfin, les manuscrits de Platon étant devenus plus nombreux, risquent d'être confrontés beaucoup plus souvent les uns avec les autres, et de donner naissance à des

1. U. v. WILAMOWITZ, *Einleit. gr. Trag.*, p. 194-195 ; A. GERCKE, dans *Die Alt. w. im letzten Vieterljhdt.* de KROLL, p. 500-501 et dans l'*Einleit.* de GERCKE et NORDEN, I, p. 45 ; VOIGT, *o. c.*, II, p. 382.

copies qui ne représenteront plus aucune tradition pure. Rien de plus naturel que ces collations : pour nous, depuis l'usage exclusif des livres imprimés, les manuscrits sont des documents d'archives, que nous respectons comme tels ; avant l'imprimerie, c'étaient des livres courants, dont les possesseurs amélioraient le texte et enrichissaient les annotations. Ce travail de révision était presque toujours indispensable. On n'avait pas la certitude de trouver les ouvrages d'un auteur au moment où on les désirerait : il fallait saisir les occasions, acheter, transcrire ou faire transcrire le premier manuscrit qu'on rencontrait[1], quitte à le corriger ensuite au moyen d'un meilleur[2] ou par des conjectures arbitraires. Cet éclectisme emmêle pour nous les fils de la tradition, cet arbitraire les brise. Dans la masse énorme des manuscrits copiés du XIII[e] au XVI[e] siècle (sur les 147 manuscrits énumérés par Wohlrab[3], il n'y en a pas plus de 10 qui soient antérieurs au XIII[e] s.), il nous est extrêmement difficile de retrouver des groupes définis et de reconstituer des familles. Il faut renoncer à l'image d'un arbre généalogique aux branches distinctes, à la forme régulière et symétrique, et reconnaître beaucoup de croisements et de mélanges. On a même pu soutenir la rareté des cas où un manuscrit platonicien ne dérive que d'un seul autre[4] et la perpétuelle interdépendance des diverses formes de la tradition au cours de l'histoire du texte.

1. Bessarion, par exemple, dans une note ajoutée à un manuscrit d'Aristote, s'excuse d'avoir fait transcrire un exemplaire si fautif ; mais, désirant le posséder, il a préféré, dit-il, avoir un exemplaire fautif que de ne rien avoir du tout (WATTENBACH, *Schriftwesen*, p. 342).

2. Fr. Filelfe avait un ms. de Platon très fautif ; il apprend l'existence d'une copie de' Roberto de' Rossi, et cherche à se la procurer pour corriger son exemplaire (SABBADINI, *Scoperte*, p. 51, n. 55).

3. L'Index de Constantin LUCZAKOWSKI (*Ind. codicum Platonicorum*, 1881) qui compte 151 mss. et la liste bibliographique de Martin WOHLRAB (*Die Platonhandschriften und ihre gegenseitigen Beziehungen*, 1887 = *Jbb. f. kl. Philol.*, 15[e] *Suppl.*), auraient besoin d'être complètement revisés. J'indique sommairement quelques rectifications essentielles. L'*Antverpiensis* k est maintenant à Bruxelles, où L. Parmentier l'a collationné (*Anecdota Bruxellensia*, II, 1894). Le *Monacensis* 514 a été compté deux fois. Le *Venetus* 150 ne contient rien de Platon (IMMISCH, p. 55, n. 1). La seconde main du *Vaticanus* 1029 commence au *Second Alcibiade*, non au *Petit Hippias*. Le contenu du *Palatinus Vaticanus* 173 est inexactement indiqué. La liste des manuscrits de Platon donnée par Ch. HUIT (*La vie et l'œuvre de Platon*, II, p. 381-435) n'ajoute rien aux travaux antérieurs.

4. E. DIEHL, *Rhein. Mus.*, 58 (1903), p. 266.

L'existence et la fréquence des confrontations de manuscrits sont indéniables. Il suffit de parcourir certains d'entre eux pour en lire le témoignage explicite : γρ(άφεται) ; ἐν ἄλλῳ ; ἐν ἄλλῳ οὕτως εὗρον· οἶμαι δ'ὅτι καὶ κρεῖττον τοῦτο (dans le *Parisinus* A)[1] ; ἐν ἑτέρῳ ; ἐν ἄλλοις (dans le *Bodleianus* B)[2] ἐν ἄλλῳ βιβλίῳ ; ἀλλαχοῦ οὕτως εἴρηται ; τὰ ἀντίγραφα ὅλα (dans le *Vaticanus* O et plusieurs *Laurentiani*)[3]. Nous avons déjà vu que, dans plusieurs de ces notes marginales, nous devions reconnaître les vestiges de véritables recensions savantes [4]. D'autres variantes ne sont accompagnées d'aucune indication ; mais leur identité avec les leçons de certains exemplaires découvre leur origine, et leur écriture permet de fixer la date de la collation : c'est ainsi qu'un lecteur du *Bodleianus* (peut-être Aréthas lui-même)[5] y a noté des variantes provenant du *Vindob.* W ou d'un manuscrit tout à fait analogue, et qu'une main récente (probablement du xve s.) a transcrit en marge du même exemplaire et en marge du *Venetus* D[6] des leçons également originaires de la tradition W[7] ; certaines variantes (de seconde main) du *Venetus* T proviennent aussi de W[8] ; tout un feuillet de W (dans le *Théètète* [9]) ainsi que certaines additions d'écriture récente, en marge de W, se rattachent à un texte semblable à celui de B. Dans le *Timée*, le *Parisinus* A a été corrigé d'après un texte voisin du *Palatinus Vaticanus* 173[10] ; le *Laurentianus* 85, 6, d'après le *Vaticanus* 228[11], et le *Vaticanus* 226 annoté d'après le *Parisinus* 1812 (F)[12].

1. Jordan, *Hermes*, 12 (1877), p. 163 ; Schanz, *Rh. M.*, 33 (1878), p. 305.
2. Schanz, *Nov. Comm. Pl.*, p. 117.
3. Immisch, p. 51.
4. Voir ch. V.
5. Cf. Burnet, *Plato's Phaedo* (1911), p. lviii. — Certaines scholies transcrites en marge du *Bodleianus* ont été empruntées, de même, à la tradition T ou W, les unes au ixe siècle, les autres au xiiie ou au xive (Cohn, *Platoscholien*, p. 776, n. 1 ; p. 777).
6. La plus longue de ces additions a été faite en marge du *Cratyle*, 438 a. Les mots ajoutés figurent dans le texte de W, du *Gudianus* et du *Vaticanus* 1029 (Immisch, p. 66 ; cf. 38, 1 ; p. 41).
7. Schanz, *Nov. Comm. Pl.*, p. 123, 2 ; p. 125, 3 ; p. 160-163 ; Kral, *Wien. Stud.*, 1892, p. 193 ; Hensel, *Vind. Plat.*, p. 12, 1.
8. Kral, *ibid.* ; Hensel, *o. c.*, p. 8.
9. Hensel, p. 50. En outre, certaines variantes de première main, dans W, proviennent, elles aussi, d'un texte analogue à B (*ibid.*, p. 47, 2).
10. Burnet, *Plat. op.*, t. IV, Préf., p. 3-4.
11. Diehl, *Rh. M.*, 1903, p. 260, n. 3.
12. Schanz, *Fl. Jbb.*, 115, p. 486.

Dans les *Lois*, le *Parisinus* A a été collationné, au XIIe siècle, sur le *Vaticanus* O, et, dans la *République*, sur un exemplaire apparenté au *Malatestianus* [1]. — A l'occasion, les lemmes des commentateurs et les citations des auteurs anciens servaient aussi à corriger le texte de Platon : les leçons de seconde main du *Parisinus* 1812, par exemple, proviennent du commentaire de Proclos sur le *Timée* [2].

Le mélange des traditions diverses, qui se prépare dès le IXe siècle, s'achève dans les manuscrits de la Renaissance. Quelques-uns de ces manuscrits sont de magnifiques volumes, artistement calligraphiés, soigneusement recensés et corrigés. Tel est le fameux *Venetus* E (184) [3], que Bessarion se fit transcrire par Jean Rhosus; il nous représente à la fois une édition de luxe et une édition savante (limitée à un seul exemplaire) des *Œuvres complètes* : mais un éditeur du XIXe ou du XXe siècle ne peut se borner à reproduire ni même à améliorer une édition savante du XVe. Telle fut pourtant l'erreur d'Hermann, qui se fonda sur le *Venetus* E pour constituer le texte de la septième tétralogie, et, momentanément, celle de Schanz, qui avait choisi E pour représenter la seconde famille, dans son édition de la première tétralogie [4]. A la base de la recension savante du *Venetus* 184, nous trouvons le *Venetus* 186 [5], annoté et corrigé par Bessarion ; la *République*, le *Critias* et la neuvième tétralogie proviennent d'un ou de plusieurs autres manuscrits (du *Laurent.* 85, 9, d'après M. Schanz) [6]. Certaines leçons dérivent du *Venetus* T [7] ; d'autres, de la tradition indirecte (en particulier, des com-

1. BURNET, *Pl. op.*, t. V, *Préf.*, p. 3 ; JOWETT et CAMPBELL, éd. de la *Rép.*, t. II, p. 86.

2. DIEHL, *l. c.*, p. 259, n. 7.

3. Il est décrit par SCHANZ, *Stud.*, p. 4.

4. Le prestige de Schanz explique la persistance de cette erreur : P. Couvreur, Schäffer, Bickel, Burnet la partageaient encore, quand ils faisaient du *Venetus* E un représentant fidèle de la seconde famille (le premier dans son édition du *Phédon*, les autres dans leurs comparaisons de la tradition indirecte et de la tradition manuscrite). Cf. JORDAN, *Fl. Jbb.*, 113, p. 772 ; SUSEMIHL, *Jahresbericht...*, 3, p. 325 ; IMMISCH, p. 85 ; ALLINE, p. 256-257.

5. JORDAN, *De cod. Plat. auctoritate* (*Fl. Jbb.*, 7e *Suppl.*, 1875), p. 639; SCHANZ, *Platocodex*, p. 89, n. 3. Dès 1802, Morelli avait signalé cette dérivation.

6. *Platocodex*, p. 94-98.

7. SCHANZ, *Platocodex*, p. 94; cf. p. 98.

mentaires néoplatoniciens) [1] ; d'autres sont des conjectures de Bessarion lui-même, ou des corrections de Rhosus. Parmi tous les manuscrits à texte mélangé, le *Venetus* E mérite certainement une attention particulière : de nul usage pour la constitution du texte (puisque les sources de E existent encore) il a pour nous un grand intérêt historique, le même intérêt que les éditions d Alde Manuce, de Valder ou d'Henri Estienne ; en outre, Bessarion savait bien le grec et connaissait bien Platon : ses corrections conjecturales ne sont pas absolument à dédaigner, en vue de l'émendation ; et un éditeur moderne qui voudrait faire l'histoire et relever les vestiges du labeur ingénieux de tous ses prédécesseurs devrait cataloguer les conjectures de Bessarion, comme celles d'Estienne, de Heindorf ou de Cobet [2].

Mais ce mélange des traditions diverses, tout en rendant plus difficile le classement des manuscrits en familles, ne va pas jusqu'à le rendre impossible. Tout d'abord, les exemplaires les plus anciens, transcrits à une époque où les manuscrits étaient rares, les confrontations difficiles et le respect de la tradition très grand, nous présentent un texte de première main aussi pur que possible : certaines corrections ou variantes ont pu se juxtaposer à ce texte primitif, elles ne l'ont pas altéré sensiblement ; en consultant les manuscrits de la première Renaissance byzan-

1. Immisch, p. 13 n. 3. — Nous avons déjà signalé des corrections analogues : celles du *Paris*. 1812 d'après Proclos ; celles du *Bodleianus* d'après Eusèbe (voir plus haut, p. 307 et p. 175). Dans le *Vinbob*. W et le *Venetus* S, des variantes aux citations homériques proviennent de manuscrits d'Homère (Schanz, *Plat. op.*, t IX, p. IX).

2. Citons encore quelques-uns de ces manuscrits d'humanistes : le *Monacensis* 237 (9 : *République* et *Timée*), que Bekker estimait fort ; c'est une recension savante qui repose sur la tradition du *Venetus* D ; les mots ὁ θεῖος Πλήθων, écrits en marge de première main, nous révèlent les sentiments et les doctrines de son possesseur (cf. Jowett et Campbell, éd. de la *Rép.*, II, p. 94-95 ; Burnet, *Cl. Rev.*, 1902, p. 101 ; Immisch, p. 22) ; — le *Vaticanus* 225-226 (Δ Θ), d'écriture archaïsante, également estimé de Bekker : il a pour base le *Bodleianus* (cf. Schanz, *Studien*, p. 51-55 ; Immisch, p. 85) ; — les *Laurentiani* 59, 1 ; 85, 9 ; 80, 19 (a, c, β), dont le dernier représente la même recension que le *Monac*. 237 ; — le *Parisinus* 1811 (E), dont Henri Estienne se servit pour son édition ; les *Parisini* 1813 (G), 1814 (H), 2953 (W), 2110 (V : exemplaire de Fr. Filelfe ; cf. Wilamowitz, *G. G. A.*, 1895, p. 985) ; — le *Vindob*. 109 (Φ) ; — les *Urbinates* 28, 29, 30 (i), qui ont peut-être été copiés sur l'édition Aldine. — On voit par ces quelques exemples que les éditeurs ont été longtemps séduits par ces textes mixtes et corrigés, par ces recensions de leurs lointains prédécesseurs.

tine, il nous est facile de retrouver les trois principales formes de la tradition sous leur aspect primitif, et de remonter ensuite à leur archétype commun. Mais, pour dire que ces trois formes comprennent tout l'essentiel de la tradition platonicienne, il faut y avoir fait entrer tous les manuscrits actuellement connus, c'est-à-dire avoir établi d'une façon certaine, ou du moins extrêmement vraisemblable, les relations de parenté de ces manuscrits, les avoir classés en groupes et en familles. Comment ce classement est-il possible ? Si les diverses formes de la tradition ne s'étaient jamais pénétrées les unes les autres, on remonterait facilement de chaque copie à son modèle, en constatant leur parfaite ressemblance. Mais, même dans ce cas, la ressemblance va rarement jusqu'à l'identité, et des doutes resteraient possibles [1]. A plus forte raison, dans les cas de croisement. Il faut donc chercher d'autres critères, renoncer à l'idée d'une ressemblance totale [2], et bien se persuader qu'il suffit, pour prouver la parenté, de ressemblances partielles, mais significatives.

Certains indices permettent tout d'abord de ranger dans un même *groupe* plusieurs exemplaires, sans préciser davantage leur degré de parenté. D'abord les indices extérieurs, tirés de la *disposition matérielle* des manuscrits : *concordance du nombre et de l'ordre des additions* faites aux Dialogues (Albinos et « Alkinoos », livre III de Diogène Laërce, Timée de Locres, Psychogonie du *Timée* d'après Plutarque, Vers dorés, Introduction de Théon de Smyrne : c'est ainsi que se montre la parenté de W et du *Vaticanus* 1029, et, d'autre part, celle du *Malatestianus* et de l'*Angelicanus u*) [3] ; *concordance de l'ordre des Dialogues* (l'ordre

1. Les copistes de manuscrits grecs comprenaient ou croyaient comprendre leurs textes, et y corrigeaient souvent les fautes d'orthographe qu'ils y trouvaient ou croyaient y trouver. Les lecteurs de même. Il faut tenir compte aussi des erreurs matérielles.

2. Il arrive ainsi qu'une copie soit plus complète que l'original, si les lacunes en ont été comblées au moyen d'un autre manuscrit : par exemple, le *Venetus* 186 n'a pas les lacunes du *Venetus* S (cf. JORDAN, *De cod. Plat.*, p. 640 ; *Hermes*, 13, p. 468, n. 2). De même, une copie peut avoir des leçons meilleures que son modèle, si une recension est intervenue : tel le *Venetus* E par rapport au *Venetus* S, sa source indirecte (JORDAN, *Woch. kl. Philol.*, 1888, p. 955). Cf. JORDAN, *Hermes*, 12 (1877), p. 162 ; SCHANZ, *ibid.*, p. 178 (correction de l'absurde ὀκτέον) ; IMMISCH, p. 62, n. 1 ; H. DIELS, *Zur Textgeschichte der Aristotelischen Physik* (1882), p. 19.

3. Voir SCHANZ, *Studien*, p. 21 ; IMMISCH, p. 86-87.

caractéristique de W se retrouve dans le *Lobcovicianus*, le *Vaticanus* 1029, la table des matières du *Laurentianus* 78, etc.; on détermine de même un groupe Y, et la présence de l'*Axiochos* en tête des apocryphes permet d'annexer encore d'autres dialogues à ce groupe [1]; le *Ménéxène* précède l'*Ion* dans le *Venetus* S comme dans le *Vindob.* F) [2]; *concordance des titres et des sous-titres* (le *Criton* porte le même sous-titre dans le manuscrit de Minas, W et le *Vatic.* 1029) [3]; la présence de *scholies identiques*, et aux mêmes passages [4]; la *correspondance exacte d'une série de pages* [5]. Ces présomptions de parenté seront singulièrement fortifiées par des preuves internes : *accord des leçons*, et particulièrement des leçons *fautives*, surtout si les fautes sont de celles qu'on rencontre rarement; et *concordance des lacunes*, surtout si elles ne s'expliquent pas par des raisons psychologiques, susceptibles de se présenter à nouveau (tous les manuscrits copiés sur B ont une grande lacune dans le *Théètète*, 208 D-209 A) [6].

Après avoir ainsi prouvé la *parenté* de certains manuscrits, on peut aller plus loin [7], et, dans chaque groupe, chercher à établir des rapports de *filiation*. Une fois découverte la souche de chaque groupe, on déterminera, suivant la même méthode, l'ancêtre commun des divers groupes d'une famille et l'archétype de toutes les familles. Cette méthode comporte d'abord des preuves externes, matérielles. Ainsi, le texte du *Banquet*, dans le *Vindobonensis* 126 (n° 7 de Stallbaum), présente le même désordre que

1. Immisch, p. 55; cf. plus haut, ch. V.
2. Schanz, *Platocodex*, p. 107. Voir encore Schanz, *Studien*, p. 66 (*Vatic.* 1030 et *Paris.* 1811), et *Hermes*, 1883, p. 136 (*Paris.* 1810 et *Laurent.* 103).
3. Immisch, p. 95.
4. Immisch, p. 97 sqq.; cf. Jordan, *Hermes*, 1878, p. 476-477 (scholies du *Par.* A et du *Ven.* T).
5. Pour le *Bodleianus* et le *Venetus* D, cf. Immisch, p. 66 (d'après Waddell). — Inversement, la présence de pages blanches, dans le *Venetus* 186, entre le *Petit Hippias* et le dialogue suivant, et la numérotation des quaternions, qui recommence à partir de α', laissent présumer que c'est un nouveau ms. qui commence, et que le *Venetus* 186 n'a plus comme source le *Venetus* S. Cf. *Platocodex*, p. 91.
6. De même, le *Coislinianus* Γ (155) et le *Laur.* d (85, 12) présentent des omissions identiques : par exemple, οὐκοῦν... λόγον (*Phèdre* 259 E), *qui ne peut s'expliquer par un homoioteleuton.* Cf. Schanz, *Studien*, p. 46-48; *Platocodex*, p. 45.
7. Cf. Jordan, *Woch. kl. Philol.*, 1888, p. 953.

celui du *Parisinus* D, dont les feuillets ont été transposés : cette coïncidence ne se comprend que si le premier manuscrit a été copié sur le second [1]. Lorsque la *disposition matérielle* du modèle présumé peut seule expliquer certains détails de l'autre exemplaire, elle fournit des preuves indiscutables, comme dans le cas précédent et dans la plupart des suivants : *omission correspondant exactement à une ligne* du modèle présumé (le copiste du *Coislinianus* écrit, dans le *Banquet* 172 A, ἀλώμενος : il a sauté exactement une ligne du *Venetus* T : ἀ[πολλόδωρε ἔφη καὶ μὴν καὶ ἔναγχός σε ἐζήτουν βου]λόμενος) [2] ; *omission de mots* qui, dans l'autre manuscrit, se trouvent précisément *effacés ou rendus illisibles par accident* (le *Vatic.* 225, dans le texte du *Philèbe*, du *Phèdre*, du *Protagoras*, présente de petites lacunes, parce qu'en ces passages le *Bodleianus* a souffert de l'humidité, des mots ont été effacés, d'autres ont déteint sur la page d'en face, etc.) [3] ; *négligence de signes de transposition* peu visibles (dans le *Phèdre* 261 D, le *Coislin.* porte ἄδικον βούληται, refaisant l'erreur du *Venetus* T, corrigée dans ce dernier par de petits signes de transposition ; de même, le *Paris.* B porte αὐτὴν φασιν dans l'*Euthyphron* 8 E) [4] ; *mauvaise interprétation de signes d'abréviation ou d'athétèse* (les abréviations de ἄρα dans le *Venetus* T deviennent ἔτι, ἔστιν, dans le *Coislinianus* ; le copiste du *Paris.* B voit des points placés sous les trois dernières lettres du second ἰδὼν = *Phèdre* 228 B, dans le *Venetus* T : il croit que l'athétèse ne porte que sur le δ et écrit ἰών [5].

Ces derniers indices pourraient être appelés *internes*, de même que les suivants : *passage d'une correction maladroite et absurde*

1. Schanz, *Hermes*, 1883, p. 136.

2. De même, le copiste du *Parisinus* B, dans le *Parménide*, 143 E, omet les mots : τρία τρὶς εἶναι· πῶς δ'οὔ ; τί δαὶ τριῶν ὄντων καί, et on ne comprend cette omission qu'en lisant le *Venetus* T, où ils forment juste la seconde ligne d'une page et où un signe, mal interprété, a pu décider le copiste à passer cette ligne. Voir Schanz, *Platocodex*, p. 41, p. 47-48 ; *Fl. Jbb.*, 1877, p. 488.

3. Schanz, *Nov. Comm. Plat.*, p. 118 ; *Studien*, p. 51-53 ; *Platocodex*, p. 61 (le mot ἀνδρία a été omis par le copiste du *Vaticanus* 1029, qui n'a pu le déchiffrer dans le *Vindob.* W).

4. Id., *Platocodex*, p. 42, 49 ; cf. p. 69, pour W et le *Lobcovicianus*.

5. Schanz, *Platocodex*, p. 41, 51. Cf. Immisch, *De rec.*, p. 73, 2 (un point qui se trouve *accidentellement* entre l'ο et l'ι de οἴω dans le *Venetus* S, induit le copiste du *Venetus* 186 à écrire ὁ ἴω, en deux mots).

de l'un des manuscrits dans l'autre, sans changement (dans le *Venetus* T, la phrase du *Sophiste*, 257 D : τέχναι τ' εἰσὶ λεγόμεναι est devenue τέχναι τεισι λεγόμεναι, puis τέχναι τισι λεγόμεναι ; cette correction stupide se retrouve dans le *Paris*. B et les manuscrits de son groupe [1] ; *passage, dans le texte* de l'un des manuscrits, *des corrections et des variantes que l'autre porte en marge*, surtout si elles datent d'époques diverses (c'est le cas du *Vossianus* par rapport au *Parisinus* A dans les *Lois*) [2], ou encore de *gloses, qu'un copiste ignorant a fait entrer dans le texte* de sa transcription (le même *Vossianus* a reçu dans le texte les mots : ἔν τισι τῶν ἀντιγράφων κεῖται καὶ ταῦτα) ; *conjecture* qui s'explique par la *disparition accidentelle d'un ou de plusieurs mots* dans l'autre manuscrit (dans le *Venetus* T, deux pages se sont collées, puis arrachées, et les mots ἐμοὶ δέ se sont réduits à ἐ—έ : le copiste du *Coislinianus* a écrit εἰπέ ; dans le *Vindob.* Y, une ligne du *Timée* se termine par les lettres διαιω, un peu effacées, et la ligne suivante commence par νιας : en transcrivant ce passage, le copiste n'a pu déchiffrer la fin de la première ligne, et a conjecturé ἁρμονίας [3] ; *correction conjecturale provoquée par une leçon fautive et singulière* (le copiste de T saute quelques lettres et transforme τρόπον οὐ διείπομεν en τρόπομεν : le copiste du *Par.* B corrige en τρέπομεν) [4].

Tels sont les principaux indices qui permettent d'ordonner les manuscrits platoniciens en groupes et en familles : indices d'autant plus probants que la disposition matérielle du manuscrit-

1. Schanz, *Platocodex*, p. 50.

2. Pour que cet indice ait quelque valeur, il faut, en effet, que la possibilité de la relation inverse soit formellement exclue. Sur ce point, Schanz a commis quelques erreurs fort instructives. Rencontrant dans le texte de W, de première main, les corrections de seconde main de T, il en avait conclu que W dérive de T ; il dut reconnaître plus tard que ces corrections de T dérivent de W, par suite d'une confrontation des deux manuscrits. De même, dans le *Timée*, le *Palatinus Vaticanus* 173 (P) ne vient pas du *Paris.* A : c'est A qui a été corrigé d'après la source de P (cf. Burnet, *Plat. op.*, t. IV, Préf., p. 4). — Par suite d'une autre erreur de méthode, Schanz, ayant constaté l'identité des leçons du *Vindob.* Y et du *Laur.* a — identité qui suffit à prouver une parenté, non une filiation — en concluait que Y dérivait de a : Jordan lui montra qu'en réalité la relation était inverse.

3. Schanz, *Platocodex*, p. 40-41 ; Jordan, *Hermes*, 13, p. 472. De même, certains mots, écourtés aux fins de lignes dans W, ont été suppléés par conjecture dans le *Vaticanus* 1029 (*Platocodex*, p. 61).

4. *Platocodex*, p. 48.

souche où les leçons de son texte sont plus caractéristiques et plus singulières. Même sans cet appoint, l'accumulation des indices renforce d'autant la valeur de chacun, et transforme une série de possibilités en vraisemblance, un faisceau de vraisemblances en certitude presque absolue. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'un classement uniforme ne peut valoir pour l'œuvre entière de Platon, et que la relation des manuscrits peut être différente suivant les Dialogues [1]. Il existe en effet un assez grand nombre de *manuscrits composites*, qui ont emprunté tels dialogues à une source, tels à une autre. On le reconnaît facilement quand des mains différentes correspondent aux différentes sources : par exemple dans le *Venetus* T, œuvre de quatre copistes [2], où le début de la *République* provient de la tradition A et le reste, de la tradition D ; dans le *Laurentianus* 80, 19, où l'on distingue deux mains [3], etc. Mais la plupart du temps il n'en est plus ainsi. Nous ne découvrons les deux parties du *Venetus* S qu'en le comparant au *Vindob.* Y, et les deux parties du *Laurent.* 78 (g) qu'en le rapprochant de W.

On doit donc établir pour chaque dialogue un groupement particulier. Nous donnerons, à titre d'exemple, le classement des manuscrits du *Phèdre*. 52 ont été consultés. Nous pouvons en éliminer 5, mal connus, et d'ailleurs insignifiants (*Angelicus* C I 7, *Borbonicus* III E 15, *Palatinus* 129, *Escorialensis* Ψ I 1, *Parisinus suppl. gr.* 660). Nous mettrons à part 16 manuscrits de *texte mélangé*, qu'il serait loisible, mais parfaitement inutile, de distribuer entre les trois familles, suivant la prépondérance de telles ou telles leçons [4] : le *Vindobonensis* 109, le *Vindobonensis* 80, l'*Ambrosianus* 56 (Φ, 3, *r*) [5] ; les *Laurentiani* 59, 1 et 85, 9 (a

1. Voir Schanz, *Platocodex*, p. III ; Rangel-Nielssen, *Nord. Tidsskr.*, III, 5, p. 40 (cf. Apelt, *B. ph. W.*, 1899, p. 772, pour l'ensemble de la tradition ancienne et médiévale).
2. Voir plus haut, ch. V.
3. Il arrive aussi qu'on trouve dans un ms. des feuillets intercalés, qui appartiennent à un ms. plus récent (*Tubingensis*) ou plus ancien (*Laurent.*, 85, 6).
4. Ainsi les trois premiers manuscrits de cette liste ont une grande affinité avec la troisième famille : cf. la faute singulière ἐπιρρέοντα καὶ ἰόντα (au lieu de ἐπιόντα καὶ ῥέοντα) commune à ces trois manuscrits ainsi qu'au *Venetus* S et au *Vindob.* W. — De même, le *Vaticanus* Δ se rapproche de la première famille.
5. Voir Schanz, *Platocodex*, p. 62, n. 1 ; p. 90.

et c), les *Parisini* 1811 (E), 1812 (F)[1], 1813 (G), 1814 (H), et le *Vaticanus* 1030 (ɞ), extrêmement voisin du *Parisinus* E; le *Vaticanus* 225 (Δ)[2]; probablement le *Vaticanus* 228 (ο) et le *Vindobonensis* 156 (*x*); enfin le groupe[3] formé par les trois *Veneti : append. cl.* 4, 54 (Λ); 186 et 184 (E = Ξ de Bekker). — Le plus notable de tous ces manuscrits à texte mélangé, inutiles pour la constitution du texte, est le *Venetus* E, dont nous avons parlé plus haut.

A la première famille appartiennent 12 manuscrits :

le *Bodleianus* 39 (B), qui suffit à la représenter;
le *Venetus* 185 (D), qui dérive du *Bodleianus*[4];
le *Parisinus* 1810 (D), qui paraît dériver du précédent[5];
tout un groupe de manuscrits qui renferment le commentaire d'Hermias et se rattachent au *Parisinus* D;
les *Parisini* 1825, 1826, 1827 (N O P)[6];
les *Laurentiani* 78 et 103 (g h)[7];
le *Vindobonensis* 126 (7 de Stallbaum)[8],
et probablement le *Vaticanus* 229 (𝔭);
enfin le *Vindobonensis* 189 (4 de Stallbaum),
et le *Parisinus* 2011 (T), qui se rattachent peut-être directement au *Venetus* D[9].

A la seconde famille, 14 :

le *Venetus app. cl.* 4, 1 (T), qui en est le meilleur représentant;
le *Malatestianus* 28, 4, de Césène (M),
et l'*Angelicanus* C I 4 (*u*), très voisin du *Parisinus* B : tous deux se rattachent peut-être à une tradition indépendante, apparentée à celle du groupe Y[10];
le *Parisinus* 1808 (B),

1. Cf. Wohlrab, *Platonhss.*, p. 652.
2. Immisch, p. 95.
3. Schanz, *Platocodex*, p. 92.
4. Voir plus haut, p. 288.
5. Voir plus haut, p. 290, n. 2; Schanz, *Hermes*, XI, p. 112 sqq.
6. Jordan, *De cod. Plat.*, p. 611; Schanz, *ibid.*, et *Platocodex*, p. 54, n. 4.
7. Id., *ibid.*, p. 56-57, 63, 64.
8. Id., *ibid.*, p. 63.
9. Schanz, *Hermes*, X, p. 172; *Philol.*, 35, p. 647.
10. Voir plus haut, p. 289; j'entreprendrai sur ce point des recherches spéciales.

et le *Coislinianus* 155 (Γ), qui dérivent du *Venetus* T [1], et auxquels se rattachent les autres exemplaires de la famille;
le *Laurentianus* 85, 12 (d ou θ de Stallbaum),
et le *Darmstadinus*, venus de Γ [2];
le *Parisinus* 1809 (C);
les *Laurentiani* 85, 6 et cod. abb. Flor. 2795 (b et i), venus du *Par.* B [3],
et probablement le *Barberinus* 371 (*y*);
le *Ricardianus* 65 (g);
l'*Escorialensis* y I 13,
et le *Vaticanus* 227 (n).
Enfin la troisième famille comprend 5 manuscrits :
le *Vindobonensis* 54 (W), et les manuscrits qui en dérivent :
le *Venetus* 184 (S) [4];
le *Lobcovicianus*;
le *Vaticanus* 1029 (r),
et l'*Antverpiensis* (R. de Bekker) [5].
En dernière analyse, pour constituer le texte du *Phèdre*, nous choisirons les trois manuscrits B, T, W, qui représentent chacun une tradition pure et indépendante.

*
* *

Les premiers éditeurs ne se souciaient guère de ce travail de classement et de choix. Ils avaient infiniment moins de manuscrits à leur disposition, et d'ailleurs ils voulaient avant tout, exactement comme les recenseurs de manuscrits, auxquels ils succédaient, offrir à leurs lecteurs un texte facile à comprendre. Ils prenaient donc pour base un manuscrit bien lisible et soigneusement revisé ; dans les passages embarrassants, ils recou-

1. Schanz, *Platocodex*, p. 40-52.
2. Id., *ibid.*, p. 45-46.
3. Id., *ibid.*, p. 57, n. 3.
4. Voir plus haut, p. 313, n. 4 et 5 ; cf. aussi Cohn, *Platoscholien*, p. 775 : S et W portent les mêmes scholies.
5. Les extraits de *Phèdre* y sont presque insignifiants. On peut néanmoins y relever, d'après la collation de L. Parmentier, les leçons αὐτό (245 c), avec BW contre T, ἀδιάφθορον (245 d), ἀθάνατον δέ (295 e), φίλα (279 c), avec TW contre B.

raient à d'autres manuscrits et choisissaient entre les diverses leçons d'après leur goût personnel, ou bien ils corrigeaient par conjecture le texte de leur auteur. Bessarion ayant légué à la cité de Venise sa magnifique collection de manuscrits grecs, la plus riche et la plus précieuse de toute l'Italie, c'est à Venise qu'un imprimeur de livres grecs devait songer à se fixer. ALDE MANUCE (1449-1515), élève de l'helléniste Guarino à Ferrare, vint donc établir ses presses à Venise [1]. Avec la collaboration dévouée du Crétois Marc Musurus [2], son prote et son recenseur il parvint à publier les éditions *principes* de la plupart des auteurs grecs, et, en particulier, celle de Platon (1513). Elle parut en deux volumes in-folio, précédés d'un poème de Musurus en 150 distiques. Alde Manuce indique lui-même que, pour en constituer le texte, il a consulté *plusieurs manuscrits* [3]. Le *Venetus* E, le plus soigneusement établi, le plus beau et le plus facile à lire, fut naturellement le principal [4] ; il se servit en outre du *Parisinus* C (1809), du *Laurentianus* b (85, 6), et peut-être du *Monacensis q* (237) [5]. Alde Manuce n'aimait guère la critique conjecturale, et s'en tint généralement au texte des manuscrits [6].

La seconde édition complète de Platon parut à Bâle en 1534, chez Valder, par les soins de Simon Grynaeus et de l'érudit Jean Oporin, qui la dédia au fils du chancelier Thomas Morus ; elle comprenait aussi les commentaires de Proclos sur la *République* et le *Timée*, et donnait le texte de l'édition Aldine, avec des corrections conjecturales. — En 1556, l'imprimeur Henricus Petrus, de Bâle, réédita le texte de Valder, amélioré d'après les

1. Voir A. F. DIDOT, *Alde Manuce* (1875) ; OMONT, *Catalogue des livres grecs et latins imprimés par Alde Manuce à Venise* (1894).

2. Cf. U. v. WILAMOWITZ, *Einleit. gr. Trag.*, p. 221-222 ; A. POIZAT, dans l'*Hellénisme*, janv. 1909, p. 38-54. Les caractères d'Alde avaient été dessinés par Musurus.

3. Musurus Cretensis,... qui hos Platonis libros accurate recognovit *cum antiquissimis conferens exemplaribus...*

4. Dans la *République*, le *Venetus* E diffère en 36 passages de ADM et est suivi par l'édition Aldine (JOWETT et CAMPBELL, éd. de la *Rép.*, II, p. 93). Une lacune des *Lois*, et une du *Critias* se retrouvent à la fois dans le *Venetus* E et dans l'*Aldine* (SCHANZ, *Platocodex*, p. 95, 97).

5. JOWELL et CAMPBELL, *ibid.* ; IMMISCH, *De rec.*, p. 13, n. 3.

6. Hermann SCHMIDT, *Zur Geschichte der Platonischen Texteskritik mit besonderer Beziehung auf den Phaedon* (= *Jahn's Archiv*, XVI, 1850, p. 488-530), p. 489.

collations de manuscrits grecs (du *Venetus* T, entre autres)[1], qu'Arnold Arlen avait faites en Italie. C'est la première des éditions modernes qui contienne un commentaire critique : les variantes sont notées en marge. — En 1561 paraissent à Bâle les *Eclogae in Dialogos Platonis omnes*, de Janus Cornarius (médecin à Francfort-sur-le-Mein, éditeur d'Hippocrate et de Dioscoride), publiées par son fils, en même temps qu'une traduction latine de Platon[2].

Enfin Henri Estienne publie à Paris, en 1578, une édition capitale, dont le texte a constitué notre vulgate jusqu'au temps de l'édition Bipontine et de l'édition d'I. Bekker, et dont la pagination est toujours en usage. Jean de Serres, son auxiliaire, qui se considérait comme le véritable éditeur et faisait en son nom les Dédicaces des trois volumes, avait exécuté la traduction latine (il parle avec dédain de celle de Ficin), groupé les Dialogues en syzygies[3], mis des notes marginales et des *introductions* à chaque dialogue. Henri Estienne s'effaçait devant lui. Aujourd'hui nous remettons chacun à sa place, et nous pouvons encore admirer l'œuvre d'Estienne. Il avait noté en marge des variantes et des conjectures, ajouté 70 pages de *notes critiques* et un double *index*, latin et grec. Nous savons par lui-même qu'il utilisa *plusieurs manuscrits* (« *cum varia ex veteribus libris auxilia conquisivissem...* »), et, en particulier, les *Parisini* E et Z[4]. Il avait également consulté tous les travaux antérieurs (éditions générales et partielles, traduction de Ficin, traduction et *Eclogae* de Cornarius) pour mettre le sien au point, et il avait été sobre de conjectures[5]. Les volumes avaient bel aspect : les *Regii Typi Graeci*, dont les Estienne se servaient dans leur imprimerie,

1. Schanz, *Rh. Mus.*, 33, p. 615.
2. Les *Eclogae* ont été rééditées par Fischer en 1771.
3. Jordan, *De cod. Plat.*, p. 639; Immisch, *De rec.*, p. 78, n. 2.
4. Le premier volume comprend trois syzygies : 1° *Euthyphron*, *Apologie de Socrate*, *Criton*, *Phédon*; 2° *Théagès*, *Rivaux*, *Théétète*; *Sophiste*, *Euthydème*, *Protagoras*, *Petit Hippias*; 3° *Cratyle*, *Gorgias*, *Ion*. — Le second volume correspond à la quatrième syzygie : *Philèbe*, *Ménon*, *Premier Alcibiade*; *Second Alcibiade*, *Charmide*, *Lysis*, *Hipparque*; *Ménéxène*, *Politique*, *Minos*, *République*, *Lois*, *Epinomis*. — La cinquième syzygie comprend le *Timée*, le *Critias*, le *Parménide*, le *Banquet*, le *Phèdre*, le *Grand Hippias*; la sixième : les *Lettres*, les apocryphes (avec le *Clitophon*) et les Définitions.
5. Cf. Schmidt, *l. c.*, p. 494-508.

avaient été fondus d'après les dessins d'Ange Vergèce, le premier calligraphe du temps[1].

Tous ces éditeurs ne mettaient en œuvre qu'un nombre très restreint de manuscrits, ceux qu'ils trouvaient à leur disposition ; leur critique était à la fois éclectique et conjecturale. Il en est de même, deux siècles plus tard, de FISCHER (éditeur de 11 Dialogues, 1760-1776 ; il se sert du *Tubingensis*) et de HEINDORF (éditeur de 10 Dialogues, 1802-1810), l'un des exégètes de Platon les plus érudits et les plus ingénieux. Avec Immanuel BEKKER[2] commence une période nouvelle. En 1811, il collationne 50 manuscrits à Paris, où les conquêtes de Napoléon avaient rassemblé les trésors des bibliothèques d'Europe, et 27 en Italie (1817-1818). Son édition (1818-1823) se fonde sur ces 77 manuscrits, dont les variantes sont notées dans les *Commentaria critica* (2 vol., 1823), et sur le *Bodleianus*, dont Gaisford lui avait communiqué les leçons. L'édition de Bekker fait époque. Fr. Ast en reproduit le texte. STALLBAUM complète le travail de Bekker sans l'enrichir extrêmement[3] ; il se sert de collections faites surtout à Vienne et à Florence (par Bast, de Furia, etc.), mais les publie fort négligemment[4].

Désormais on va se fier avant tout aux manuscrits, et graduellement reconnaître ceux qui sont indispensables, éliminer ceux qui sont inutiles. Chr. Schneider, dans son intéressante édition de la *République* (1830), se sert du *Vindobonensis* F. Les éditeurs de Zurich (Baiter, Orelli, Winckelmann) se fondent uniquement sur des manuscrits de la première famille (*Bodleianus*, *Venetus* D, Vaticanus Δ Θ). K. F. Hermann proclame hautement l'excellence du *Bodleianus* et veut en faire son guide *unique*, pour les six premières tétralogies. Cette idolâtrie pour le *Bodleianus* rouvre la porte à la critique conjecturale, que la méthode de Bekker visait à éliminer le plus souvent possible. Aussi

1. Ces caractères, qui maintenant nous déroutent un peu, reproduisaient les ligatures compliquées et les abréviations alors usitées dans l'écriture. Cf. E. EGGER, *L'hellénisme en France*, t. I, p. 165 sqq. ; W. MEYER, *Abhandl. Gött. Ges.*, N. F., 6 (1903), fasc. 2, 10; VOGEL et GARDTHAUSEN, *Die Griech. Schreiber...* (1909), p. 2, n. 2; p. 465.

2. L'édition Bipontine (1781-1787) reproduisait le texte d'Estienne, avec un Commentaire critique plus abondant.

3. Édition en 12 volumes, Leipzig (chez Weigel), 1821-1826. Les 4 derniers volumes contiennent les notes critiques.

4. Cf. BURNET, *Plat. op.*, t. IV, *Préf.*, p. 5.

Cobet, le plus brillant représentant de cette critique, est-il pleinement d'accord avec M. Schanz, quand celui-ci, à l'exemple d'Hermann, attribue au *Bodleianus* une autorité singulière et rabaisse la seconde famille de manuscrits [1].

Mais bientôt M. Schanz [2] découvre l'importance et la valeur du *Venetus* T. La seconde famille prend sa place à côté de la première. En considérant le *Vindobonensis* W comme l'un des fondements du texte de la septième tétralogie, M. Schanz est bien près de reconnaître une troisième famille. M Král démontre l'indépendance du manuscrit W. L'étude des papyrus et des citations antiques prouve que la première famille des manuscrits médiévaux n'est pas la plus ancienne de toutes, que le texte ancien se rapproche plus souvent de la seconde et présente le même aspect que la troisième avec son texte mixte. Les recherches capitales de Schanz sur l'histoire du texte et la filiation des manuscrits sont donc aujourd'hui complétées et dépassées. Sa grande édition critique est restée incomplète [3]. L'édition qui correspond le mieux aux résultats acquis par l'histoire du texte est actuellement la petite édition critique de M. J. Burnet, qui contient les œuvres complètes de Platon [4].

*
* *

Au cours de cette étude, nous avons noté les étapes successives de la tradition antique et de la tradition médiévale. Les nombreuses collations de Bekker ayant permis de classer les manuscrits par familles et de montrer les rapports de celles-ci, nous pouvons reconstituer l'état du texte de Platon au IXe siècle, et même au VIe (date de l'archétype), par la comparaison des leçons de nos manuscrits. Notre tradition médiévale se rattache à un exemplaire d'édition savante, soigneusement recensé, et sans doute en usage dans l'École néoplatonicienne d'Athènes ou très voisin de ceux qu'on y lisait. Il est probable que cette

1. Cf. ALLINE, *l. c.*, p. 252-254.
2. En même temps que Jordan ; mais celui-ci ne tire pas immédiatement de cette découverte les conclusions décisives.
3. Elle ne comprend aucune des œuvres suivantes : *Politique*, *Parménide*, *Philèbe*, *République*, *Timée*, *Critias*, *Minos*, *Epinomis*, *Lettres*, Apocryphes ; elle ne comprend que les six premiers livres des *Lois*.
4. Oxford, 5 volumes. Seconde édition des vol. I (1905), II (1910), III (1909).

édition reproduisait le texte de l'édition publiée chez Atticus par Dercyllidès et considérée, peu après son apparition, comme l'édition savante définitive de Platon. Cette édition n'était elle-même qu'un remaniement de la grande édition critique d'Aristophane de Byzance. Mais les Alexandrins, nous le voyons de plus en plus clairement, se rattachaient à une tradition préexistante : ils n'ont inventé ni les sous-titres, ni les divers procédés de groupement des Dialogues. La critique prudente et conservatrice d'Aristophane de Byzance, apportant à cette tradition quelques corrections nécessaires, a transmis aux âges suivants un texte établi dans les meilleures conditions d'intégrité et d'authenticité, et une collection complète des œuvres.

Cette collection renfermait des apocryphes, parce qu'elle n'avait pas été formée par l'auteur lui-même ; mais ces additions, que les modernes ont décelées, étaient la rançon de l'intégrité et de l'état complet de la collection, dus à l'existence d'une tradition académique. Nous avons vu que cette tradition académique s'était vraisemblablement fixée, à la fin du IVe siècle, dans une édition des œuvres complètes de Platon. Dans cette édition figuraient un certain nombre de nos apocryphes, et un grand nombre des fautes que nous retrouvons dans nos manuscrits.

Grâce à cette transmission presque ininterrompue, le texte de Platon nous est parvenu dans les conditions les plus favorables ; la tradition médiévale se rattache à la forme la plus pure de la tradition antique. Nous avons essayé de suivre le développement de cette tradition, et de montrer comment l'histoire du texte est intimement liée à celle du platonisme, et quelquefois à celle de l'hellénisme et de la civilisation en général.

Étant donnés les résultats de cette recherche historique, la tâche de l'éditeur doit être de retrouver la forme la plus pure et la plus complète de la tradition médiévale (en s'adressant aux meilleurs représentants des trois familles, que nous avons énumérés), et, par la comparaison de cette forme primitive de la tradition médiévale avec l'ensemble de la tradition antique (citations et papyrus, qui constituent une quatrième source du texte), de retrouver enfin le texte original. Grâce à la continuité de la tradition platonicienne, nous pouvons espérer y parvenir ; grâce à la fidélité de cette tradition, il nous est possible de restituer, en tous ses détails le texte authentique de Platon.

APPENDICE

Tableau comparatif des sigles des manuscrits.

Depuis longtemps, les éditeurs et les critiques du texte de Platon se plaignent de la confusion de nos sigles. Bekker a introduit 78 sigles, logiquement ordonnés suivant le siège des manuscrits. Il commence par les *Parisienses* (Regii), auxquels il consacre toutes les majuscules romaines, puis les minuscules a-i ; les minuscules k-q et les majuscules grecques désignent les autres manuscrits collationnés à Paris en 1811. Le reste des minuscules (sous forme penchée) et les lettres gothiques (sauf 𝔄 = *Bodleianus*) se rapportent aux manuscrits collationnés en Italie (1817-1818). — Puis Stallbaum publie les leçons de nouveaux manuscrits, avec de nouveaux sigles (minuscules romaines et grecques, chiffres) ; mais il publie aussi, et avec des sigles différents, les leçons de certains manuscrits déjà consultés par Bekker : la confusion commence. Elle s'accentue avec les progrès de la critique. M. Schanz, qui veut simplifier l'apparat critique, juge inutile de rester fidèle aux sigles de Bekker, puisque, dans ses notes critiques, il ne mentionnera qu'un nombre très restreint de manuscrits. Il refait donc un système de sigles, et ce système, au début, est parfaitement logique : comme Bekker, il nomme A le *Parisinus* 1807, le plus ancien et le meilleur des manuscrits de Platon ; il nomme ensuite B le *Bodleianus*, le plus ancien et le meilleur après A (le sigle est en outre l'initiale du nom courant d'origine). Il édite la première tétralogie, où il croit nécessaire d'employer, outre B, le *Tubingensis* et le *Venetus* 185, comme représentants de la première famille (il les nomme donc C et D), et le *Venetus* 184, comme représentant de la

seconde famille (il le nomme donc E). Mais cette construction était prématurée; Schanz voit bientôt que C et D ne servent à rien dans les six premières tétralogies, et que E doit être remplacé par le *Venetus*, *app. cl.* 4, 1 : Bekker l'ayant appelé t, il en fait T. Sur les débris de son premier système, il en édifie donc un second; il ne suit plus l'ordre alphabétique, mais reprend les sigles de ses prédécesseurs en les modifiant légèrement, ou adopte les initiales des lieux d'origine (c'est ainsi que le *Vindobonensis* 54 se nommera V, puis W). — Schneider avait aussi introduit quelques sigles (par exemple, F pour le *Vindob.* 55). Enfin M. Burnet adopte les sigles de M. Schanz, et, comme lui, double à l'occasion, s'il le juge commode, les sigles de Bekker: le *Vat. gr.* 1 (Ω de Bekker) deviendra O, et le *Palatinus Vaticanus* 173 (ƀ de Bekker) sera P.

Nous sommes donc en plein chaos. Le même sigle désigne des manuscrits différents (par exemple, E, F, O, P), et des sigles différents s'appliquent au même manuscrit. Comment sortir de ce chaos? En inventant un système parfaitement logique (à supposer que ce fût possible) on accroîtrait encore la confusion, puisqu'on augmenterait le nombre des équivalences à établir entre sigles anciens et sigles nouveaux. Il vaut mieux amender, ou même accepter tel quel, un des systèmes actuellement en concurrence, et prier les platoniciens de lui donner force de loi. Lequel choisir? On peut regretter que M. Schanz ait rompu avec le système de Bekker pour y substituer deux ou trois ébauches de systèmes, contradictoires entre elles. Mais Schanz a fait une excellente édition, qui repose sur des collations minutieuses et sera pour longtemps encore un instrument de travail indispensable. L'édition de Burnet, qui adopte les sigles de Schanz ou en crée de nouveaux suivant les mêmes principes, est également utile et indispensable, et a le grand mérite d'être complète. Actuellement les études sur l'histoire du texte laissent de côté les manuscrits inférieurs : désormais, les chercheurs consulteront beaucoup moins souvent les collations de Bekker que celles des éditions Schanz et Burnet. Je ne considère que les éditions : car, nous devons en convenir, les travaux critiques passent et les éditions restent. Si nous voulons faciliter les études sur l'histoire du texte de Platon, il me semble donc raisonnable d'accepter définitivement et sans retour les sigles de MM. Schanz et Burnet.

Je donne maintenant les sigles des principaux manuscrits, d'après Bekker, Stallbaum ou Schneider, MM. Schanz et Burnet ; et je répète, dans une dernière colonne, ceux que je désirerais voir adopter.

MANUSCRITS	BEKKER	STALLBAUM et SCHNEIDER	SCHANZ	BURNET	SIGLES PROPOSÉS
Parisinus 1807...........	A	Paris.	A	A	A
Bodleianus 39...........	𝔄	Bodl.	B	B	B
Venetus app. cl. 4, 1.....	t		T	T	T
Vindobonensis 54........		Vind. 1	V, puis W	W	W
Tubingensis.............	𝔗	Tubing.	C	C	C
Venetus 185.............	Π	Ven. b	D	D	D
Palatinus Vaticanus 173..	𝔡	Pal. A		P	P
Vindobonensis 21........	Υ	Vind. 2.		Y	Y
Venetus 189.............	Σ	Ven. a	S	S et S	S
Vindobonensis 55.......		F (Schn.)	F	F	F
Vaticanus gr. 1..........	Ω			O	O
Malatestianus				M	M
Angelicanus C I 4........	u				u
Laurentianus 80, 17......		δ		L	L
Parisinus 3009...........	Z			Z	Z
Vaticanus 1029..........	r	Vatic. M			Vat. 1029
Vaticanus 225-226........	ΔΘ		V-D		Vat. 225, 226.
Venetus 184......... ...	Ξ		E	E	E

Toutes les fois qu'une lettre ne serait pas employée dans le sens proposé ici, elle devrait être accompagnée d'une indication d'origine (*Par.* B, C, D, E, F, etc.).

TABLE DES MATIÈRES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS